UNIVERSITE DE PARIS X – NANTERRE

ECOLE DOCTORALE 395 « MILIEUX, CULTURES ET SOCIETES DU PASSE ET DU PRESENT »

**THESE**

pour obtenir le grade de

**DOCTEUR DE L'UNIVERSITE DE PARIS X – NANTERRE**

**HISTOIRE ET ARCHEOLOGIE DES MONDES ANCIENS**

soutenue et présentée publiquement par

**Airton POLLINI**

le 23 février 2008

# Frontières et territoires en Grande Grèce. Archéologie et histoire des représentations

Volume I. Texte

Sous la direction de

**Madame Agnès Rouveret, professeur à l'Université de Paris X**

devant un jury composé du directeur et de

Madame Michèle Brunet, professeur à l'Université de Lyon II

Madame Angela Pontrandolfo, professeur à l'Université de Salerne (Italie)

Monsieur Pierre Carlier, professeur à l'Université de Paris X

Monsieur Pedro Paulo Funari, professeur à l'Université d'État de Campinas (Brésil)

*Ce qui a couvert la terre n'est plus sur elle, mais dessous, l'excursion ne suffit pas pour visiter la ville morte, les fouilles sont nécessaires. Mais on verra combien certaines impressions fugitives et fortuites ramènent bien mieux encore vers le passé, avec une précision plus fine, d'un vol plus léger, plus immatériel, plus vertigineux, plus infaillible, plus immortel, que ces dislocations organiques*.

Marcel Proust, *À la recherche du temps perdu*, *III*, *Le côté de Guermantes*.

# Avant-Propos

Pour accomplir ce travail, j'ai compté avec l'aide constante de plusieurs personnes à qui j'aimerais exprimer ici ma gratitude et reconnaissance. Agnès Rouveret a été pour moi, dès le début de cette entreprise, bien plus qu'une directrice de thèse, l'affinité qui s'est instaurée entre nous dépasse de loin de simples rapports formels et intellectuels. Je ne saurai exprimer l'étendue de ma reconnaissance pour tous ses valeureux conseils et les nombreuses heures consacrées à mes « petites affaires ».

Pour accomplir ce travail, j'ai compté avec l'aide constante de plusieurs personnes à qui j'aimerais exprimer ici ma gratitude et reconnaissance. Mme Agnès Rouveret a été pour moi, dès le début de cette entreprise, bien plus qu'une directrice de thèse, l'affinité qui s'est instaurée entre nous dépasse de loin de simples rapports formels et intellectuels. Je ne saurai exprimer l'étendue de ma reconnaissance pour tous ses valeureux conseils et les nombreuses heures consacrées à mes « petites affaires ».

Pendant ces années de travail, j'ai bénéficié du soutien de plusieurs personnes et institutions. Je dois à Mme Anne-Marie Guimier-Sorbets et à son accueil à l'Université de Paris X et au sein de l'UMR 7041 le fait même d'être venu en France. Ces deux institutions ont permis la poursuite de mes études dans les meilleures conditions et tous les professeurs et chercheurs que j'ai pu rencontrer ont beaucoup contribué à ma formation ; en particulier, j'aimerais remercier Mme Madeleine Jost et M. Pierre Carlier, qui ont suivi toutes les principales étapes de cette recherche. Ma formation a été enrichie par des stages de géomatique et cartographie organisés par l'UMR 7041 et par l'École doctorale « Milieux, cultures et sociétés du passé et du présent », animés par Laurent Aubry, Laurent Costa et Jérôme Marie.

En dehors du cadre de Nanterre, je dois remercier de nombreuses personnes et institutions qui m'ont soutenu tout au long de ce travail. M. Michel Gras, d'abord à l'Université de Paris I puis à l'École française de Rome, m'a toujours aidé, par ses recommandations ainsi que par de nombreux séjours et une bourse à l'École. Les commentaires de M. Emanuele Greco et son accueil à la Scuola archeologica italiana di Atene ont été fondamentaux pour ma démarche intellectuelle. Mes bourses à l'École française d'Athènes ont constitué une occasion importante pour la progression de mon travail dans les meilleures conditions et je tiens à remercier M. Dominique Mulliez, directeur de l'École, et Mme Michèle Brunet, qui m'a fait part de nombreuses observations très stimulantes. Au Centre Jean Bérard de Naples, j'ai également profité d'un cadre exceptionnel grâce à son directeur, M. Jean-Pierre Brun, et à Mme Priscilla

Munzi. Ma participation à la convention franco-italienne des fouilles de Paestum a été fondamentale : j'ai pu notamment compter sur l'aide constante de Mme Marina Cipriani, directrice du Musée de Paestum, et, dans le cadre paestan, j'ai pu rencontrer Mme Angela Pontrandolfo ; leurs avis ont beaucoup contribué à l'avancement de mes recherches. C'est un privilège inoubliable que de pouvoir étudier un site archéologique aussi remarquable et de pouvoir connaître progressivement son territoire.

En France et en Italie, j'ai pu contacter de nombreuses personnes qui ont apporté de contributions décisives à mon travail. Je remercie Mme Kathryn Gutzwiller, Mme Laurence Mercuri, M. Xavier Lafon, M. Massimo Osanna, M. Dinu Theodorescu, M. Ottavio Voza.

À l'Université de Campinas, je ne pourrai jamais oublier la preuve de confiance que m'a fait Mme Lígia Osorio Silva. Son appui a été à l'origine de mes projets d'études en France. Bien que j'aurais beaucoup appris assis à ses côtés, je la remercie pour la liberté qu'elle m'a accordé de m'envoler vers d'autres terres. J'éprouve une dette immense vis-à-vis de M. Pedro Paulo Funari, qui n'a jamais cessé de m'encourager et de me conseiller depuis le début de mes études en archéologie et histoire ancienne à l'Université de Campinas.

Pendant ses nombreuses années universitaires, j'ai pu constituer un cercle d'amis et de collègues, le secours de leur expertise et leur support moral ont été essentiels : Jean-Pierre De Giorgio, Stéphanie Wyler, Claude Pouzadoux, Laurent Haumesser, Aïcha Malek, Evelyne Prioux, Alexa Piqueux, Giovanna Leo, Dora D'Auria, Anca Lemaire, Glaydson J. Da Silva. J'ai une gratitude et une estime illimitées pour Sophie Montel, amie et collègue dans toutes les circonstances : personne ne pourrait faire autant, et presque quotidiennement, pour moi. Les amis qui ne partagent pas la passion des choses anciennes ont fait part d'une grande patience et compréhension à mon égard : Géraldine Bénit, Florence Saugues, Leandro Lopes De Freitas, Enguerrand De Christen, Antoine Arokion, Gong Zhang. Merci les gars.

Mes parents méritent une reconnaissance tout à fait particulière puisqu'ils souffrent patiemment de l'éloignement que je leur ai imposé. Leur respect par rapport à mes choix m'a donné une liberté et une tranquillité indispensables.

Ce travail a bénéficié du concours financier d'une bourse d'études du CNPq (Conseil National pour le Développement Scientifique et Technologique, Ministère des Sciences et Technologie, Brésil).

# Table de Matières

**Avant-Propos** ... 5
**Table de Matières** ... 7
**Introduction** ... 9
Bref contexte historique de la colonisation grecque en Occident ... 12
Territoire et frontière ... 15
Définition ethnique : acculturation et ethnicité ... 24
Ethnicité ... 26
Frontier History ... 29
**Territoires coloniaux en Grande Grèce : bibliographie raisonnée** ... 35
1. Le problème du territoire (χώρα) : l'origine ... 37
1. Les premières études sur le territoire ... 38
2. Statut juridique de la terre ... 48
2. Les premiers modèles ... 52
1. Le congrès de Tarente de 1967 ... 52
2. Le volume *Problèmes de la terre en Grèce Ancienne* ... 59
3. L'évolution de la question du territoire ... 64
3. La question du territoire dans les recherches récentes ... 78
1. Les années 1980 et 1990 (les *surveys*) ... 78
2. Les derniers congrès de Tarente : 1997, 2000 et 2002 ... 87
3. Perspectives de la recherche : un bilan ... 104
**L'idée de frontière : histoire, imaginaire et utopie dans les sources écrites** ... 111
1. La notion de frontière ... 113
1. La frontière : les mots pour le dire ... 114
1. La famille de ὅρος ... 115
2. Les autres groupes lexicaux ... 122
3. Les mots chez Strabon ... 126
4. Diodore et la frontière en Grande Grèce ... 130
5. Quelques réflexions ... 139
2. L'utopie de la frontière ... 142
1. La frontière chez Platon : un élément « inexistant » ... 142
2. Aristote et la frontière : une question de voisins ... 150
3. La frontière visible ... 156
1. La frontière inscrite ... 158
2. La frontière fortifiée ... 163
3. Tables d'Héraclée ... 166
2. Hérodote : Altérité et perception d'une frontière ... 172
1. Hérodote de Thourioi ... 172
2. La définition d'une ethnie : νόμοι (les coutumes ou les lois) ... 177
3. Les catégories ethnographiques ... 181
4. Géographie et frontière spatiale chez Hérodote ... 190
5. L'altérité : le miroir d'Hérodote ... 197
3. Les cigales muettes : la perception de la frontière par le bestiaire ... 203
1. Les cigales de l'Halex ... 203
2. Le symbolisme du bestiaire comme marqueur de frontière ... 208
3. Cigales et histoire politique ... 214
4. Deux perceptions de la frontière ... 216
**Poseidonia et la frontière des Achéens d'Occident** ... 223
1. Achéens en Occident ... 225
1. Sybaris : le point de départ ... 225
1. Description littéraire et Indigènes ... 225

2. Les données archéologiques ..... 229
3. L' « empire » de Sybaris ..... 243
2. Métaponte : l'élément de comparaison ..... 250
1. Géographie, histoire et légendes ..... 250
2. Sites archéologiques du territoire ..... 252
3. Mode d'occupation du territoire : les divisions régulières ..... 266
2. Poseidonia : la cité à la frontière et la frontière d'une cité ..... 270
1. Géographie, communications et histoire ..... 270
2. Les communications et la question du port ..... 274
3. Les populations non grecques autour de Poseidonia ..... 280
2. Le territoire aux VI^e^ et V^e^ siècles ..... 294
1. La fondation de Poseidonia et le τεῖχος des Sybarites ..... 295
2. Punta Licosa et le Poséidonion de Poseidonia ..... 306
3. Un excursus à Vélia ..... 315
4. La « frontière sacrée » : sanctuaires archaïques du territoire ..... 323
5. Le schéma « morire in città » : difficulté d'interprétation ..... 338
6. Nécropole grecque de Gaudo ..... 344
7. Un nouveau sanctuaire au V^e^ : S. Nicola di Albanella ..... 348
3. La frontière ethnique : la tombe du Plongeur ..... 352
1. La découverte dans son contexte ..... 355
2. Les peintures ..... 356
3. Catégorie interprétative ..... 362
4. Le territoire au IV^e^ siècle ..... 366
1. L'hégémonie lucanienne ..... 366
2. L'occupation intensive du territoire ..... 371
3. Éléments de réflexion ..... 387
4. Un sanctuaire aux marges : Postiglione ..... 394
3. L'Héraion du Sele : la frontière dans tous ses sens ..... 398
1. Vestiges archéologiques ..... 399
1. Sources littéraires sur l'Héraion ..... 399
2. Découverte du sanctuaire et les traces les plus anciennes d'occupation ..... 401
3. Les premiers monuments grecs du sanctuaire ..... 404
4. À la recherche de l'édifice aux métopes : l'apport des nouvelles recherches. 407
5. Évolution du sanctuaire au IV^e^ siècle : destruction et reconstruction ..... 414
2. Mythes et représentations ..... 423
1. Le cycle sur Héraclès ..... 424
2. Argonautes et personnages homériques ..... 433
3. Métopes du temple majeur ..... 444
4. Essai d'interprétation ..... 445
**Conclusion** ..... 451
**Sources anciennes** ..... 465
**Références bibliographiques** ..... 467
**Index** ..... 495

**Volume 2 : Catalogues**

Annexe 1 : Catalogue des sites archéologiques de Sybaris

Annexe 2 : Catalogue des sites archéologiques de Métaponte

Annexe 3 : Catalogue des sites archéologiques de Poseidonia

**Volume 3 : Cartes et illustrations**

# Introduction

Le terrain des définitions

Vouloir définir ce que fut la frontière d'une cité grecque coloniale, c'est un peu tenter de saisir l'insaisissable. Le caractère hétérogène et très partiel de la documentation à notre disposition sur le sujet nous a conduit à traiter un ensemble très varié de données, qui apportent souvent des réponses fragmentaires. Une étude complète sur ce thème doit tenir compte d'un ensemble de données qui relèvent de plusieurs domaines de spécialité : archéologie, histoire, philologie, histoire de l'art, anthropologie et géographie. Pour analyser les questions de définition d'un territoire et des frontières des cités grecques coloniales en Italie méridionale, ce qui constitue le cadre géographique de notre travail, nous utilisons une approche de type pluridisciplinaire.

Dans cette introduction nous nous proposons de reprendre brièvement trois concepts modernes – acculturation, ethnicité et *frontier history* – et les définitions des termes géographiques utilisés : territoire et frontière. Ces éléments seront utilisés tout au long de ce travail et il convient de poser d'emblée les questions et les approches théoriques mises en jeu dans une telle étude.

Il est important de commencer en rendant explicite une donnée, qui est le plus souvent implicite : nous avons recours à des concepts modernes pour interpréter les sociétés antiques. Loin de suivre la maxime selon laquelle on doit faire de l'histoire un récit de la réalité « telle qu'elle a été », il est clair que le contexte moderne est présent dans tout récit historique, qu'il soit explicite ou non. Si nous devons essayer de comprendre l'imaginaire et la réalité des Anciens, cela se fait avec le regard du présent et on peut dans ce sens utiliser des conceptions théoriques modernes. Même si les Anciens n'avaient pas forcément un terme précis pour désigner un élément de leurs sociétés, tel que la frontière, il n'est pas pour autant interdit de penser que cette réalité

pouvait exister. L'absence d'une conception intellectuelle – dans la mesure des textes conservés – n'invalide nullement l'existence réelle de la chose.

Cette remarque est importante, particulièrement dans notre cas, puisque l'ambiguïté des termes pour désigner la frontière en grec n'invalide pas, à notre avis, une recherche sur ce thème. L'exemple bien connu de l'histoire économique antique nous servira de comparaison. Si le terme *oikonomikos* existe en grec[1], il n'a pas la valeur que nous lui attribuons aujourd'hui. Néanmoins, certains textes grecs, notamment l'*Économique* de Xénophon et Aristote dans le livre I de la *Politique* et dans le livre V de l'*Ethique à Nicomaque*, apportent des réponses fragmentaires. Grâce à ces témoignages, nous disposons de quelques notions d'une analyse économique, mais ces premiers efforts de théorisation montrent l'intérêt et la difficulté de ce thème de recherche[2]. Il est évident que l'absence d'une théorisation plus précise sur les mécanismes de l'organisation économique d'une cité grecque ne veut pas dire que cette organisation n'existait pas. Le thème de la frontière peut, dans ce sens, être comparable à l'étude de l'économie grecque.

Le but ici est donc d'appréhender les signes matériels et la perception intellectuelle des colons grecs en ce qui concerne les limites du territoire d'une cité.

## Bref contexte historique de la colonisation grecque en Occident

Le sujet de cette étude a pour cadre les colonies grecques d'Italie méridionale[3]. L'intention ici n'est pas de faire l'histoire de la colonisation grecque en Occident, que

[1] Pour une discussion sur le vocabulaire grec relatif à l'économie, voir : M. I. FINLEY, 1985, p. 17-27.
[2] M. I. FINLEY, 1977, p. 141-142.
[3] Voir les commentaires sur les termes pour désigner la colonisation grecque et la spécificité de cette expérience historique par rapports aux colonisations d'époque moderne et contemporaine dans : E. LEPORE, 2000 (1982), p. 17-36 ; E. LEPORE, 2000 (1981), p. 29-87 et M. I. FINLEY, 2000 (1976), p. 3-27.

d'autres l'ont déjà étudié avant nous[4]. En revanche, il est important de donner le contexte plus général dans lequel s'insère notre étude.

À partir du début du VIII^e^ siècle nous retrouvons du matériel grec en Occident en grande quantité[5]. Comme aucune colonie grecque n'a produit de matériel céramique avant la période du Géométrique Tardif I (*c*. 750-725), même s'il y a des débats sur la datation des premières fondations (Pithécusses et Cumes), l'idée de pré-colonisation, bien que souvent très critiquée par son aspect finaliste et aujourd'hui abandonnée, a été très répandue. Cette pré-colonisation se traduirait par des échanges commerciaux entre la Grèce et l'Italie du Sud et la Sicile avant le début de la colonisation.

Comme T. J. Dunbabin l'a remarqué[6], les premiers contacts commerciaux du VIII^e^ siècle se sont établis non pas sur l'extrémité sud des côtes italiennes ou de la Sicile mais avec l'Étrurie, le Latium et la région d'Otrante. Selon T. J. Dunbabin, les intérêts économiques liaient les Grecs aux Étrusques ; ces derniers avaient les marchés les plus développés de l'Italie et possédaient aussi les métaux dont les Grecs avaient besoin. Cette question des marchés d'échange est maintenant abordée par de nouvelles approches[7] comme le on verra ci-dessous.

E. Lepore[8] a remarqué que l'on doit d'abord faire la distinction entre le premier mouvement colonisateur, celui de l'époque archaïque, celui qui nous intéresse ici et que les Grecs appelaient ἀποικία, et les autres mouvements plus tardifs des époques classique et hellénistique, qui ont leurs spécificités propres.

Les premières colonies grecques en Occident furent Pithécusses et Cumes entre la moitié et le troisième quart du VIII^e^ siècle. Le débat sur le caractère colonial ou

[4] Nous nous référons plus particulièrement aux textes classiques sur la colonisation grecque en Occident : J. BÉRARD, 1957 [1941] ; J. BOARDMAN, 1995 (1964) ; T. J. DUNBABIN, 1948 ; A. J. GRAHAM, 1990 (1982) ; A. J. GRAHAM, 1964 ; P. G. GUZZO, 1997 ; J.-L. LAMBOLEY, 1996 (a); M. GRAS, 1995.
[5] Des contacts entre le monde égéen et l'Italie du Sud sont attestés dès l'époque mycénienne, surtout au Scoglio del Tonno, à Lipari, Thapsos et dans la région d'Otrante. *Cf.* : *Atti Taranto* 1982 ; D. G. YNTEMA, 1990.
[6] T. J. DUNBABIN, 1948, p. 3.
[7] Cf. : A. BRESSON, 2000.
[8] E. LEPORE, 1978, p. 231 ; E. LEPORE, 2000 (1982), p. 17-36.

d'*emporium* de Pithécusses existe encore, mais les recherches récentes traitant cette question renforcent l'aspect colonial de Pithécusses[9]. Pour expliquer pourquoi les premières colonies furent les plus éloignées de la Grèce, il faut analyser le débat sur les raisons des mouvements coloniaux. Pour ces premières colonies, nous sommes directement conduits à un objectif commercial, puisqu'il y avait d'autres terres aussi fertiles plus proches des Grecs et qui furent occupées ensuite. L'explication proposée pour la localisation des premières colonies doit tenir compte aussi de la quête de minerais et du problème de la puissance militaire capable d'occuper et de contrôler un territoire[10].

En ce qui concerne les objectifs de la colonisation en général, plusieurs auteurs identifient deux raisons prioritaires : le commerce et le peuplement[11]. Il y aurait des colonies, comme les cas extrêmes de Zancle et Rhégion, à vocation commerciale, du fait de la quasi absence de territoire autour du centre urbain et à cause de sa localisation privilégiée pour le commerce. D'autre part, d'autres colonies, comme Sybaris et Gela par exemple, seraient des colonies pourvues d'un large territoire, propices au peuplement et à l'agriculture, pour lesquelles le commerce aurait été une activité secondaire. Ainsi l'importance du territoire varie selon le « type » de colonisation. Cependant, la recherche actuelle nous permet d'affirmer qu'il n'existait pas de colonie sans territoire et qu'une partie importante, sinon la majeure partie, du revenu d'une colonie provenait de la production agricole. Pour le peuplement des colonies, les caractéristiques géographiques de la Grande Grèce et de la Sicile, similaires à celles de la Grèce propre, facilitèrent l'implantation du mode de vie des Grecs dans les colonies, en particulier en ce qui concerne l'agriculture[12]. Seulement l'échelle était différente : la Sicile est la plus grande île que les Grecs connurent et l'Italie méridionale a des plaines

[9] Cf. : B. D'AGOSTINO et D. RIDGWAY (éds.), 1994 ; *Euboica* 1996.
[10] Cf. : A. ROUVERET, 2000, p. 83-102.
[11] Voir T. J. DUNBABIN, 1948, p. 12 ; G. VALLET, 1967, p. 72 ; E. LEPORE, 1967, p. 34.
[12] D. ADAMESTEANU, 1983, p. 173.

beaucoup plus grandes que celles que l'on trouve en Grèce métropolitaine. Il ne faut tout de même pas associer la question de l'échelle géographique et le nom grec de Grande Grèce (*Megale Hellas*) sans analyser en profondeur les origines de cette dénomination[13].

L'hypothèse la plus acceptée aujourd'hui est que l'objectif principal de la colonisation grecque était le besoin de terres pour l'agriculture. Et les territoires de la Grande Grèce et de la Sicile étaient reconnus comme très fertiles et productifs[14]. L'agriculture de ces territoires se spécialisait fondamentalement dans les céréales, symbole de la monnaie de Métaponte, mais incluait aussi les oliviers, les vignes et l'élevage d'animaux. Analysant les récits homériques, P. Lo Sardo[15] remarque que la division des terres d'une colonie entre les citoyens était un des premiers actes de l'œciste, ce qui nous prouve l'importance du territoire et de l'agriculture. En effet, le passage de l'Odyssée traitant de la fondation de Schérie (VI, 6-10), montre la préoccupation pour le partage des terres : « Aussi Nausithoos au visage de dieu les avait transplantés loin des pauvres humains et fixés en Schérie : il avait entouré la ville d'un rempart, élevé les maisons, créé les sanctuaires et partagé les champs. »[16]

## Territoire et frontière

Ces quelques lignes sur le contexte historique de la colonisation, qui mettent en relief l'importance de l'agriculture et du territoire pour une nouvelle colonie, nous mènent directement au cœur de notre étude. Les deux éléments, territoire et frontière, sont à notre avis indissociables : de même que l'urbanisme d'une cité comporte

[13] *Atti Taranto* 1981 ; M. AMERUOSO, 1996.
[14] L. FORTI et A. STAZIO, 1983, p. 673.
[15] P. LO SARDO, 1999.
[16] HOMERE. *Odyssée*, V. BERARD (trad.), 1931.

également son enceinte, la frontière, en tant que limite d'un territoire, est par sa propre définition attachée à l'organisation de ce territoire. Comme on le verra, surtout dans la première partie de ce travail, l'étude de la frontière des cités coloniales en Occident est intrinsèquement liée à l'historiographie sur le territoire. Avant de parler de territoire et de frontière, il nous semble opportun donc de présenter les interprétations que nous adoptons pour ces termes, d'après les définitions proposées par les géographes modernes.

Commençons par le mot « territoire ». Une définition moderne de ce terme propose de le voir comme un « espace approprié, avec sentiment ou conscience de son appropriation »[17]. Plus précisément, on peut dire que le « territoire est intellectuellement perçu comme l'objet précis et direct d'une appropriation, d'une domination »[18]. Dans ce sens, aujourd'hui il est difficile de séparer les acceptions militaire, économique, politique et juridique de ce terme : il se rapproche des notions de nation et de patrie. En tant que notion juridique, le territoire se rapporte à l'existence de l'État, puisque sa définition et sa légitimité se mesure en grande partie à sa capacité à garantir l'intégrité territoriale et le contrôle d'un espace géographique.

Il faut également faire la distinction entre territoire et espace, le premier se situant à un niveau plus complexe que le second. Pour désigner un espace quelconque, c'est ce dernier terme (« espace »), qui doit être utilisé, puisqu'il ne comporte aucune notion politique, sociale ou juridique. En revanche, « territoire » n'est pas de nature individuelle et relève de l'ensemble d'une société[19], qui est en partie définie par l'appartenance (ou même par la naissance, dans le cas du droit du sol) à un espace collectif et bien délimité, même si ces limites ne sont pas matérialisées[20].

[17] R. BRUNET, R. FERRAS, et H. THÉRY, 1993 (1992), p. 480.
[18] D. NORDMAN, 1997, p. 970.
[19] R. BRUNET, R. FERRAS, et H. THÉRY, 1993 (1992), p. 481.
[20] D. NORDMAN, 1997, p. 970.

Pour l'utilisation du terme dans l'Antiquité, il faut tenir compte de l'absence à cette époque d'une idée de nation telle que nous la connaissons aujourd'hui. En revanche, si l'appartenance à des groupements ethniques est l'objet d'une discussion très actuelle, comme on le verra ci-dessous, la citoyenneté grecque et le sentiment d'appartenance à la société de la cité est suffisamment précise pour qu'on puisse parler aisément du territoire dans le sens collectif d'un espace approprié. Dans notre cas donc le territoire représente les terres que les citoyens perçoivent comme faisant partie de leur cité, qu'il soit bien délimité ou non. L'important pour nous est ainsi de savoir les limites de cet espace approprié par la cité et l'ensemble de ses citoyens. On peut rapprocher cette définition d'« espace approprié, avec sentiment ou conscience de son appropriation » du terme grec *chora*, qui désigne l'espace géographique appartenant à une cité[21].

En rapport avec le terme « territoire », en français, le mot « terroir » pourrait porter à confusion sans une définition bien précise. Au sens strict, ce dernier est le lieu défini par des qualités physiques spécifiques, comme la nature du sol, le relief (pente, montagne, plaine), exposition au soleil, etc. Plus souvent, « terroir » est entendu dans le sens d'un canton en particulier, qui a des caractéristiques physiques, mais surtout culturelles, spécifiques. Dans un sens plus large, il peut désigner la campagne en général, une contrée, mais cet usage est tombé en désuétude[22]. De ce fait, nous n'allons pas utiliser ici le mot terroir, bien qu'il ait été le plus ancien terme pour désigner un espace particulier.

Passons maintenant à la question bien plus complexe de définir ce que nous entendons par « frontière ». Suivant le même procédé, la définition de la géographie moderne est notre point de départ : frontière est la « limite du territoire d'un État et de sa compétence territoriale. (…) Par extension, limite séparant deux zones, deux régions,

[21] M. CASEVITZ, 1998, p. 417-435.
[22] R. BRUNET, R. FERRAS, et H. THÉRY, 1993 (1992), p. 482.

ou même deux entités plus ou moins abstraites »[23]. Cette idée actuelle de frontière présuppose l'existence d'États dont les limites sont bien définies et l'étymologie du mot prouve cette modernité. Le mot ne remonte pas au-delà du XV^e^ siècle, lors du début de la constitution des États nationaux en Europe[24]. L'origine de « frontière » est militaire, puisque c'est à cette époque que l'on construit des places fortes, appelées *frontières*, un adjectif dérivé du mot front. Le front est entendu dans le sens militaire de limite de zone de combat, comme dans l'expression « front de bataille », et donc sans aucune connotation de ligne imaginaire qui sépare deux États. La frontière est devenue une limite que l'on peut dessiner sur une carte uniquement par le développement historique de la notion et de la constitution réelle, par diverses guerres, des États nationaux européens.

Si l'idée courante que l'on fait de « frontière » en français actuel et dans le sens purement géographique est de fermeture, d'une ligne séparant deux entités différentes et opposées, l'étymologie et les sens dérivés dans les domaines autres que la géographie nous permettent d'utiliser ce terme pour désigner également les zones de contacts. Nous discutons ci-dessous cette double définition de frontière, en tant que limite bien définie ou comme une zone mouvante, et en tenant compte des données venant de l'Antiquité. L'objectif ici est de montrer comment le concept même de frontière est une construction historique, relativement bien établie dans le temps. Comme construction historique et intellectuelle, l'idée de frontière naturelle est en réalité artificielle. Le relief géographique peut, et a été abondamment, utilisé pour indiquer des frontières entre deux États ; cette utilisation contemporaine des accidents géographiques est le résultat d'une surinterprétation des cartes, où les rivières et chaînes de montagnes étaient utilisées à des fins militaires et politiques : « si bien que les frontières naturelles, sans être

[23] *Ibid*, p. 227. *Cf*. J. LÉVY et M. LUSSAULT, 2003, p. 384-385.
[24] L. OSORIO SILVA, 2001.

marquées comme une nécessité dans le sol, n'ont jamais cessé d'exister comme construction intellectuelle, juridique, géographique, et comme argument stratégique »[25].

Si l'on considère la frontière comme une construction intellectuelle, le terme peut aussi sortir du domaine purement géographique, un phénomène assez courant, dont on a plusieurs cas très parlants : les frontières linguistiques ou idéologiques, par exemple. De plus, même si l'on utilise le mot et l'idée de frontière comme une limite, une séparation entre deux entités différentes et relativement bien définies, en temps de paix, il existe toujours une certaine porosité et perméabilité entre ces deux entités. Bien qu'une « ligne » puisse marquer et délimiter deux espaces différents, les individus appartenant à ces deux sociétés distinctes sont en contact, peuvent franchir cette limite et interagir avec la communauté voisine. Cette observation nous mène à une discussion spécifique de la géographie contemporaine, qui relève des trois types d'effets spatiaux que possède la frontière : un effet de *barrière*, qui est sa raison d'être, mais aussi celui d'*interface* et celui de *territoire*. « Dans le deuxième cas, la frontière ne fait que filtrer et canaliser des relations entre espaces qui existeraient de manière plus diffuse sans elle. Dans le dernier, du fait des deux premières fonctions, elle crée un territoire frontalier, dupliqué de chaque côté de la ligne, c'est-à-dire, au bout du compte, des confins d'un genre particulier »[26].

Dans la majorité des cas présentés dans cette étude, au lieu de frontière, nous devrions parler plutôt de « front ». Un front est la ligne de contact d'une armée avec une armée adverse. Il délimite donc un territoire, mais un territoire en mouvement. Il diffère de cette manière de la frontière par son caractère instable et dynamique. La frontière est le reflet d'un certain accord, dû à un certain rapport de force et à des conflits antérieurs, mais qui relève des pratiques et des représentations. D'autre part, le front exprime des rapports conflictuels ; il résulte justement d'une certaine volonté de changer le rapport

[25] D. NORDMAN, 1997, p. 971.
[26] J. LÉVY et M. LUSSAULT, 2003, p. 385.

de force[27]. Sa définition comme un espace de transition, d'un caractère assez indéfini, presque flou, ainsi que d'une partie devant un ensemble bien défini, comme dans le cas militaire, pourrait probablement rendre mieux l'idée de frontière que nous tentons de soutenir dans ce travail. En revanche, ce dernier est d'un usage beaucoup moins courant et il fait souvent allusion aux contextes purement militaires, ou dans des domaines très éloignés, comme la météorologie.

Un autre mot utilisé par la géographie moderne pour décrire cette zone un peu floue de l'espace entre deux ensembles est la « frange ». Le mot est particulièrement bien adapté pour désigner le front pionnier, celui qui se caractérise par l'expansion du territoire de peuplement d'une société aux dépens d'espaces plus ou moins vides, vierges ou peu organisés[28], selon la conception du conquérant. « Frange pionnière » est donc la meilleure traduction pour le concept de *frontier history* tel que nous le commentons ci-dessous. La définition exacte de « frange » est pour la géographie : « bordure d'un espace, mais avec altération du tissu ou apparition d'un autre tissu »[29]. Les géographes se fondent, entre autres, sur les travaux de Pierre Monbeig[30] à propos de la progression de l'espace cultivé et civilisé au Brésil à l'époque moderne pour proposer cette définition de frange qui nous convient tout particulièrement. La « frange pionnière » représente donc une progression de niveau de développement entre deux espaces, l'un bien organisé et l'autre qui le devient ensuite ; cette distinction n'est jamais matérialisée par une coupure nette, plutôt par une zone d'un certain flou entre les divers niveaux de développement et d'organisation de l'espace.

Nous utilisons donc le plus souvent le terme de « frontière », mais dans les passages où il faut bien distinguer deux réalités différentes, ce mot désigne plutôt une limite mieux établie et relativement précise. D'autre part, pour nous référer aux limites

---

[27] *Ibid*, p. 382.
[28] *Ibid*, p. 383.
[29] R. BRUNET, R. FERRAS, et H. THÉRY, 1993 (1992), p. 226.
[30] P. MONBEIG, 1952.

mouvantes, sans délimitation fixe, le terme « frange » sera employé, surtout dans son sens de « frange pionnière », la partie avancée et peu délimitée d'un ensemble. Dans notre cas, cet ensemble est représenté par la communauté des citoyens et le territoire de la cité ; la frange est ainsi cette partie plus éloignée du territoire, en contact avec les terres qui n'appartiennent pas directement à la cité grecque.

Cette notion mène directement à un autre mot qui nous est très utile, celui de « confins ». Les confins se rapportent à ce qui est aux limites du territoire, la portion de l'espace à l'extrémité du territoire appartenant à la communauté. Il y a une connotation d'éloignement du centre et de proximité avec l'autre, surtout en ce qui concerne le territoire. Les confins sont souvent perçus comme les lieux de conflits, avec une impression de précarité, de limite de la civilisation[31].

La transposition des mots du français actuel aux réalités que nous voulons interpréter dans l'Antiquité suppose des traductions qui ne sont pas toujours très exactes. Dans le cas de confins, ce problème semble être moins perceptible car les Grecs avaient un terme spécifique pour ce que l'on a défini ici comme cette zone éloignée du territoire : *eschatià*. L'*eschatià* grecque, traitée plus en détail dans la deuxième partie, semble bien correspondre à cet espace encore appartenant à la cité et à la communauté des citoyens, mais représenté par l'extrémité du territoire. Il va de soi que le terme de confins est très largement utilisé dans notre étude et la définition même de sa réalité dans une colonie grecque en Occident est l'un des objectifs majeurs de ce travail.

Nous avons utilisé le mot « limite » ci-dessus sans pourtant définir son usage par la géographie moderne. C'est donc la ligne de séparation entre deux régions ou deux territoires. L'origine latine du terme, *limes*, peut nous aider à comprendre son utilisation : pour les Romains c'était la bande de terre non cultivée qui servait de limite

[31] R. BRUNET, R. FERRAS, et H. THÉRY, 1993 (1992), p. 122.

entre deux champs[32]. L'étymologie de *limes* indique qu'il dérive de *limen*, que l'on peut traduire par le *seuil*, comme le seuil d'une entrée, de la porte. Ainsi, même si la limite est bien définie, elle est plus qu'une simple ligne imaginaire et elle comprend également un certain espace, même s'il est étroit, de transition. De ce fait, les limites des contrées, des villes, etc. sont souvent floues et leur définition est souvent très complexe ; pour autant, cela ne les empêche guère d'exister. Aujourd'hui, les limites entre États sont devenues nettes, représentées par des lignes tracées sur des cartes et matérialisées par des plaques, bornes ou signes quelconques. Néanmoins, nous pouvons parler de limite dans l'Antiquité aussi pour indiquer une séparation qui n'était pas tout à fait nette, mais plutôt graduelle.

Enfin, les mots « marge » et « bordure » peuvent être définis comme une sorte de limite mais qui contient un aspect essentiel : l'épaisseur. Cette épaisseur est normalement comprise comme un espace vide ou libre, mais pas nécessairement ; elle est aussi subordonnée à l'ensemble dont elle marque la limite et porte donc une notion de périphérie. Dans notre cas, pour l'étude de l'Antiquité, on se réfère à une limite plutôt par ces termes de « marge » et de « bordure », avec un souci de distinguer d'une ligne nette et sans aucune épaisseur. Comme on vient de le dire, le *limes* en latin se rapporte implicitement à cette épaisseur, à cette notion d'espace vide[33]. D'autre part, quand nous commentons les descriptions des espaces par les sources anciennes, notamment quand elles utilisent des accidents géographiques pour définir de manière plus précise les séparations, il faut utiliser le terme « limite ». De tous les termes analysés ci-dessus, limite est celui dont l'épaisseur est la plus mince.

[32] Voir une discussion plus approfondie sur les termes utilisés par les Anciens dans le chapitre II.1.1. La frontière : les mots pour le dire.

[33] Cette notion d'espace vide n'est pas à confondre avec l'interprétation de l'expression grecque *eremos chora*, qui veut dire des terres privées de Grecs, pas forcément sans occupation de toute sorte : discussion ci-dessous.

En plus des termes employés dans l'ensemble de cette étude, il est également important de définir les concepts théoriques utilisés dans ce travail. C'est pourquoi nous présentons maintenant les deux volets conceptuels pour notre étude sur la frontière d'une cité grecque coloniale. D'une part, l'analyse de l'interaction entre des populations en contacts : la frontière n'est pas uniquement une notion géographique, mais aussi politique et ethnique. De ce fait, nous utilisons certains concepts qui méritent une discussion préalable. Les concepts d'acculturation et d'ethnicité sont empruntés à l'anthropologie moderne et ils ont un historique de leur utilisation en archéologie classique qui est analysé plus en détail dans la première partie de notre étude ; les discussions de la définition même de ces concepts sont très complexes et ont fait l'objet de plusieurs travaux qui s'y sont entièrement consacrés, tant en anthropologie qu'en archéologie (surtout en préhistoire). L'objectif ici est uniquement de se référer à ces études pour placer précisément notre propre travail dans la définition qui nous semble la plus appropriée pour nos questions de frontière dans l'Antiquité. D'autre part, l'analyse de l'occupation d'un territoire précédemment habité par des indigènes et conquis au profit des colons grecs peut aussi gagner une interprétation qui se fonde sur un concept originellement conçu pour décrire la conquête de l'Ouest américain : la *frontier history*. De même que pour les deux concepts précédents, l'objectif ici est seulement d'indiquer ce que l'on entend par cette expression pour pouvoir l'utiliser dans l'ensemble de notre étude. L'origine de son utilisation en archéologie du monde grec est décrite également dans la première partie de ce travail et les discussions sur le contenu idéologique lors de son utilisation première ne semblent pas pertinentes ici.

Comme nous venons de le dire, notre conception de frontière comprend aussi la dimension de zone de contacts entre deux entités, plus ou moins bien définies. Dans ce sens, deux concepts empruntés à l'anthropologie sont largement utilisés pour nous aider à mieux cerner les phénomènes d'interaction culturelle dans ces zones frontalières.

En ce qui concerne le concept d'acculturation, il faut partir de la définition donnée par l'anthropologie américaine :

> « Acculturation comprehends those phenomena which result when groups of individuals having different cultures come into continuous first-hand contact with subsequent changes in the original cultural pattern of either or both groups. Under this definition, acculturation is to be distinguished from *culture-change*, of which it is but one aspect, and *assimilation*, which is at times a phase of acculturation. It is also to be differentiated from *diffusion*, which, while occurring in all instances of acculturation, is not only a phenomenon which frequently takes place without the occurrence of the type of contact between peoples specified in the definition given above, but also constitutes only one aspect of the process of acculturation. »[34]

La transposition de cette notion aux études sur les contacts entre Grecs et indigènes en Grande Grèce n'est pas une nouveauté. S. Gruzinski et A. Rouveret[35] ont été les premiers à discuter cette utilisation et nous nous reportons à leur étude pour notre propre discussion de ce terme. Le but ici n'est donc pas de reproduire une discussion

[34] R. REDFIELD, R. LINTON, et M. J. HERSKOVITS, 1936, p. 149-150.
[35] S. GRUZINSKI et A. ROUVERET, 1976. Pour une compilation de la bibliographie relative à l'utilisation de la notion d'acculturation en Grande Grèce, voir : A. ROUVERET, 1992. Voir également un célèbre exemple d'une application fructueuse de la notion d'acculturation en Grande Grèce : M. TORELLI, 1977.

suffisamment bien connue, mais simplement de rappeler ce qu'on entend par acculturation dans le contexte colonial grec en Italie.

Selon cette définition d'acculturation et selon les possibilités de son application dans le monde colonial grec de l'Italie, ce phénomène implique un contact entre deux cultures, dont l'une est en position dominante par rapport à l'autre. La plus faible, à travers un contact de forces inégales, adopte des signes culturels de l'autre : il y a un changement expressif, une assimilation et une diffusion d'éléments culturels de la société dominante à l'intérieur de la communauté dominée. L'utilisation du concept d'acculturation implique que l'on analyse divers aspects de ces contacts ; nous suivons l'interprétation de l'article de S. Gruzinski et A. Rouveret, que nous reprenons brièvement ici.

1) Il faut regarder les contacts entre les cultures : ceux établis avant l'installation et l'occupation coloniale, ceux sans violence, avec violence et en diachronie ;
2) Les agents acculturateurs, externes et internes ;
3) Les formes de changement culturel, qu'il soit démographique, écologique, socio-économique, linguistique et mental ;
4) Les limites de l'acculturation, tant les obstacles naturels que les limites de l'assimilation ;
5) La contre-acculturation, qui peut être manifestée par l'inertie, la rupture ou l'agression ;
6) Les mécanismes de l'acculturation, comme le syncrétisme, l'accumulation, les équivalences et analogies entre des traits « comparables », la superposition des éléments externes et internes et la formation d'une « pensée sauvage ».

Même si l'incorporation du concept d'acculturation représente une avancée dans la compréhension des phénomènes d'interaction culturelle, cette notion a été l'objet de critiques, d'abord dans le domaine de l'anthropologie et ensuite transposées à son

utilisation en archéologie. La critique principale s'adresse au fait de traiter les cultures en contacts comme des entités relativement uniformes ; la notion même de culture a été mise en question et la définition d'une appartenance à un groupe social a été nuancée[36]. La notion qui a, dans une certaine mesure, remplacé celle d'acculturation est celle d'ethnicité.

## Ethnicité

Un bref commentaire sur le concept d'ethnicité s'impose et nous utilisons la synthèse de S. Jones[37] pour notre définition même du terme. L'approche de S. Jones s'inscrit dans le cadre des perspectives annoncées dans le Congrès Mondial d'Archéologie (WAC – World Archaeological Congress)[38], qui met l'accent sur la composante politique de toute recherche et qui utilise abondamment le concept d'ethnicité. Notre propre recherche, dans la mesure où elle explicite clairement le cadre théorique et conceptuel utilisé, essaie d'être en conformité avec les propositions du WAC. L'expression du contenu politique de toute recherche en archéologie a été bien synthétisée par S. Jones :

> « *The acceptance that the past is never dead, and that archaeological remains are likely to be involved in the ongoing construction of potentially diverse and fluid identities, will facilitate the development of dynamic and engaged relationships between archaeology and living communities.* »[39]

La définition que nous utilisons d'ethnicité est empruntée de S. Jones, reproduite ici :

---

[36] Une brève discussion de cette évolution est présente dans la première partie de notre travail.
[37] S. JONES, 1997.
[38] *Cf.* P. P. A. FUNARI, S. JONES, et M. HALL (éds.), 1999 ; voir un commentaire plus approfondi sur les positions théoriques du WAC dans notre première partie.
[39] S. JONES, 1997, p. 141.

« *Ethnicity is a multidimensional phenomenon constituted in different ways in different social domains. Representations of ethnicity involve the dialectical opposition of situationally relevant cultural practices and historical experiences associated with the different cultural traditions. Consequently there is rarely a one-to-one relationship between representations of ethnicity and the entire range of cultural practices and social conditions associated with a particular group.* »[40]

Cette définition rompt avec la notion traditionnelle de délimitation territoriale, temporelle ou culturelle d'une ethnie. Avec l'utilisation d'une conception dialectique, S. Jones essaie d'éclairer les relations entre ethnicité et archéologie. Selon son argumentation, la culture matérielle est liée à la reconnaissance ainsi qu'à l'expression de l'ethnicité : la culture matérielle contribue à la formation d'une ethnie, elle même structurée par cette ethnie. Comme résultat, certaines formes ou styles présents dans la culture matérielle peuvent être utilisés pour signaler l'ethnicité, tandis que d'autres peuvent entrecroiser les limites ethniques.

Cependant, ce choix n'est pas arbitraire : l'expression consciente de l'ethnicité à travers la culture matérielle est liée aux dispositions structurales, comme mode de production ou accès à certaines ressources, par exemple. Si ces dispositions conditionnent tous les aspects des pratiques culturelles et des relations sociales d'un certain style de vie, la relation entre l'ethnicité et la culture matérielle dépend des contextes spécifiques.

« *Ethnic categories may persist, whilst the material culture involved in the conscious signification of these categories changes, and likewise the ethnic referent of particular styles of material culture may change, whilst the styles themselves remain the same. Thus, the relationship between material culture styles and the expression of ethnicity may be constantly shifting according to time and place.* »[41]

---

[40] *Ibid*, p. 100.
[41] *Ibid*, p. 122.

La nature multidimensionnelle de l'ethnicité peut avoir comme résultat un modèle complexe de superposition de distributions de la culture matérielle en différents contextes sociaux et historiques. Les modes de production et de consommation de la culture matérielle de la « même » identité ethnique peuvent varier qualitativement et quantitativement en différents contextes. De la même façon, les relations entre ethnicité et culture matérielle paraissent être inaccessibles et particulièrement problématiques pour les archéologues. Malgré ces difficultés, il est possible de procéder à une analyse de l'ethnicité en archéologie ; pour ce faire, il faut essentiellement une large connaissance des contextes culturels et sociaux du passé qui résultent d'une variété de sources et de données.

La recherche actuelle, en particulier en ce qui concerne le monde grec et les contacts avec des populations non grecques, utilise très largement la notion d'ethnicité[42]. La question la plus évoquée est celle d'une appartenance des Grecs à des groupes ethniques plus larges que les citoyens d'une cité en particulier. On réfléchit actuellement sur la possibilité d'une conscience ethnique liée aux grands groupements que sont les notions de « Doriens », « Ioniens », « Achéens ». Dans la mesure où nous étudions une cité coloniale d'origine achéenne et que nos éléments de comparaison sont fournis surtout par d'autres cités de même origine (Sybaris et Métaponte), cette question d'appartenance à une ethnie est implicitement présente dans notre étude[43]. En revanche, notre but n'est pas de résoudre cette question épineuse, mais uniquement d'apporter de nouveaux éléments de réflexion sur le sujet. L'ethnicité et l'analyse des formes d'expression matérielle d'une appartenance ethnique nous aident à mieux cerner la question de l'interaction entre colons et indigènes ainsi que la mixité des cités coloniales.

[42] *Cf.* J. M. HALL, 1997 ; I. MALKIN (éd.), 2001 ; J. MCINERNEY, 1999 ; M. H. HANSEN, 1996.

## Frontier History

Pour conclure cette introduction, nous devons parler du dernier concept théorique sur lequel nos analyses ont pris appui au cours de ce travail, celui de *frontier history*. Il nous semble particulièrement approprié en ce qui concerne les questions relatives à la frontière des cités coloniales de l'Occident grec.

La notion de frontière comme étant la zone d'avancement de la conquête de l'Ouest américain a été théorisée en premier par F. J. Turner[44] à la fin du XIX[e] siècle et a été ensuite connue par l'appellation *frontier history*. Selon sa formule devenue classique, c'est l'existence de la frontière qui explique le développement de la société américaine et la constitution de la nation des États-Unis, y compris le caractère particulier de son peuple[45]. Il affirme que, jusqu'au moment de sa célèbre étude, les historiens et économistes de son temps négligeaient les caractères particuliers de la frontière et que celle-ci n'était vue que par son côté purement militaire. L'originalité de sa théorie a été la création d'une explication convaincante, et qui se révèle en somme juste, pour la spécificité de l'histoire américaine, surtout en ce qui concerne la constitution de la nation et l'intégration des immigrants et des valeurs typiques du peuple américain.

F. J. Turner a fortement insisté sur la spécificité de sa théorie, qui serait juste uniquement dans le contexte de la conquête de l'Ouest américain. L'élément essentiel de sa théorie est l'existence d'un « espace vide », c'est-à-dire, des terres avec des ressources naturelles abondantes et susceptibles d'être conquises[46]. Sa conception de terre libre est celle du XIX[e] siècle, c'est-à-dire, qu'il s'agit de terres dont le pionnier

---

[43] *Cf. Gli Achei* 2001 ; un commentaire sur la portée de cet ouvrage pour les études de la Grande Grèce est présent ci-dessous, dans notre première partie.
[44] F. J. TURNER, 1893 ; traduction française dans : F. J. TURNER, 1963.
[45] *Cf.* F. J. TURNER, 1896, reproduit dans F. J. TURNER, 1921, chapitre VII.

peut s'emparer pour les transformer en terres privées. C'est un mouvement « individualiste et démocratique » à la fois, dans le sens où il permet l'accès à la terre à un grand nombre d'immigrants. Évidemment, nous ne pouvons pas transposer ce type de conception de liberté d'initiative aux contextes des sociétés grecques antiques, mais la possibilité d'intégration de nouvelles terres au sein de la communauté des colons constitue un trait essentiel.

Un autre aspect très intéressant de son analyse est la place que tient le commerce dans la conquête de l'espace par les colons d'origine européenne. D'un côté, le commerce avec les indigènes constituait le premier mouvement colonisateur, par lequel une partie des valeurs de la civilisation occidentale pénétrait l'arrière-pays. D'un autre côté, certains des éléments provenant de la civilisation européenne, tels le cheval et les armes à feu, servaient aux autochtones dans leur lutte contre les pionniers. Ce double aspect du commerce dans l'interaction des sociétés en contact est un point d'extrême importance pour nos discussions sur la frontière dans l'Antiquité, surtout à une époque où la différence de niveau technique entre Grecs et indigènes n'était pas aussi grande.

En rapport avec ces contacts, F. J. Turner a aussi mis en relief le rôle de la frontière dans l'intégration des individus étrangers dans la société américaine. Dans son étude, si la côte est américaine était peuplée principalement par des individus d'origine anglaise, la conquête de l'Ouest était en grande partie l'effet de l'action des immigrants, surtout allemands et irlandais. Par l'appropriation des terres, ces gens devenaient américains, étaient donc associés à une société mixte et hétéroclite ; la fusion de diverses nationalités contribuait substantiellement à la constitution de cette nouvelle société composite, mais qui devenait spécifiquement américaine. Pour le moment, nous ne pouvons pas éclairer davantage la possibilité d'une telle intégration de divers éléments dans une cité grecque coloniale. Le seul indice de l'existence de plusieurs

[46] L. OSORIO SILVA, 2006, p. 46 ; L. OSORIO SILVA, 2003, p. 102.

origines des colons est un élément qui montre la pertinence de ce type de question. Notre discussion sur le caractère mixte de l'ethnie des sociétés analysées, présente dans la deuxième et la troisième partie, suggère quelques hypothèses sur le sujet.

Le rôle du poste militaire de frontière a été également mis en évidence dans la définition de la *frontier history*. Ces postes militaires ont joué un rôle majeur dans la conquête progressive du territoire et constituaient l'établissement autour duquel plusieurs communautés de colons s'organisaient. Est-ce que l'on peut trouver un équivalent dans le contexte colonial de l'Italie du Sud ?

Nous ne pouvons pas adopter une conception théorique, forgée dans un contexte historique spécifique et dirigé à l'explication d'une réalité déterminée, et le transposer sans médiation[47]. L'idée de *frontier history* est prise ici surtout en tant que piste de recherche qui a prouvé, dans une certaine mesure, son efficacité pour l'explication à laquelle elle était destinée. D'autre part, plusieurs critiques ont été formulées depuis les écrits de F. J. Turner. Les critiques au concept de *frontier history* se sont adressées surtout à son contenu idéologique pour l'explication du caractère de l'homme américain, en particulier la valorisation du pionnier comme l'élément plus fort, civilisé et entrepreneur[48]. Cette position implique implicitement un grand mépris pour les autres composantes de la société américaine de l'époque, en spécial les indigènes et les esclaves noirs d'origine africaine. Comme nous l'avons déjà signalé plus haut, nous ne rentrons pas dans ce débat[49] et notre but est simplement de voir la possibilité d'utilisation de ce concept dans autres contextes historiques.

---

[47] Ce concept a été très fructueusement appliqué en Italie du Sud par E. Lepore et nous nous reportons à sa célèbre étude : E. LEPORE, 1973, p. 31.

[48] « The result is that to the frontier the American intellect owes its striking characteristics. That coarseness and strength combined with acuteness and inquisitiveness; that practical, inventive turn of mind, quick to find expedients; that masterful grasp of material things, lacking in the artistic but powerful to effect great ends; that restless, nervous energy, that dominant individualism, working for good and for evil, and withal that buoyancy and exuberance which comes with freedom-these are traits of the frontier, or traits called out elsewhere because of the existence of the frontier. », F. J. TURNER, 1893.

[49] Voir des commentaires sur la théorie de la frontière de F. J. Turner dans : A. LEWIS et T. MACGANN, 1963 ; C. FOHLEN, 1965 ; D. WEBER et J. RAUSCH (éds.), 1994 ; R. SLOTKIN, 1998.

Cette possibilité de transposition a été clairement utilisée surtout par O. Lattimore[50] pour analyser diverses réalités, en particulier en Asie. D'autres exemples plus récents essaient d'utiliser le cadre conceptuel développé par F. J. Turner et de l'appliquer à d'autres contextes[51] ; dans tous ces travaux, il est important de remarquer les précautions prises pour ne pas transposer telles quelles les idées de l'américain du XIX$^{e}$ siècle sans une critique et sans des balises bien établies. La conclusion est qu'une approche comparatiste est le moyen le plus avisé pour pouvoir appliquer une transposition[52] telle que nous la proposons. F. J. Turner lui-même avait déjà proposé une certaine comparaison possible entre le contexte américain moderne qu'il étudiait et la Méditerranée dans l'Antiquité : « What the Mediterranean Sea was to the Greeks, breaking the bond of custom, offering new experiences, calling out new institutions and activities, that, and more, the ever retreating frontier has been to the United States directly, and to the nations of Europe more remotely. »[53]

Dans notre transposition du concept moderne vers une interprétation de l'Antiquité, c'est ce caractère dynamique qui nous intéresse tout particulièrement. Notre étude prend appui sur une analyse plus détaillée de nos cas d'études pour proposer de voir, dans certaines conditions, un processus similaire à celui de la dynamique de la conquête de l'Ouest américain. Cette approche de *frontier history* se retrouve dans notre traitement de quelques exemples de la littérature grecque, présents dans la deuxième partie, ainsi que dans l'analyse des données archéologiques venant des cités coloniales grecques en Italie du Sud. La mise en relation de ces deux types différents de sources, écrites et de la culture matérielle, nous permet de baliser l'utilisation des concepts modernes dans une interprétation de l'Antiquité.

---

[50] O. LATTIMORE, 1962.
[51] P. MONBEIG, 1952 cité dans L. OSORIO SILVA, 2003.
[52] L. OSORIO SILVA, 2003.
[53] F. J. TURNER, 1893.

Cette dernière observation mène au thème central de cette introduction, qui est d'esquisser les approches méthodologiques que l'on retrouve tout au long de ce travail. La première partie de la thèse est consacrée à une discussion bibliographique et méthodologique portant sur les études du territoire dans le monde grec en Italie méridionale. Notre but est de retracer les principales évolutions de la recherche sur ces thèmes et de proposer un « état de la question ». La deuxième partie est consacrée à la définition que les Grecs pouvaient avoir de la frontière d'une cité coloniale. Pour cela, nous prenons en compte aussi bien les signes matériels que le témoignage de la littérature grecque en ce qui concerne la conception idéologique ou l'imaginaire de la frontière. Nous nous interrogeons sur quelle était la notion grecque de la frontière d'une cité, surtout avec les spécificités d'un contexte colonial. Finalement, dans la troisième partie nous analysons les données des cités coloniales et, plus en détail, l'exemple de Poseidonia. Le territoire de cette cité est l'un des mieux connus du monde grec et elle possède certaines marques particulièrement parlantes de frontières, tel le sanctuaire d'Héra au Sele. L'analyse minutieuse de la totalité des sites du territoire de Poseidonia permet, dans ce travail, de vérifier plusieurs hypothèses soucieuses d'expliquer l'organisation d'un territoire colonial et en particulier la définition d'une frontière politique et ethnique. La cité même est dans une position de contacts importants avec les populations italiques et pourrait être considérée en quelque sorte comme une « cité frontière de la Grande Grèce ». Nous analysons l'exemple de Poseidonia dans le contexte plus large de nos connaissances sur les cités coloniales de Grande Grèce, en nous référant également à quelques éléments de comparaison, notamment les cités de Sybaris et de Métaponte. Il est important de tenir compte des rapports très complexes établis entre Poseidonia et les deux cités achéennes, notamment en ce qui concerne l'objectif hégémonique de Sybaris sur un territoire bien plus étendu que les terres entourant le centre urbain.

# I.

# Territoires coloniaux en Grande Grèce : bibliographie raisonnée

On a dit, et c'est vrai, que les hommes sont les plus à l'image des dieux quand ils font le bien ; mieux vaudrait dire quand ils sont heureux ; être heureux, c'est se réjouir, célébrer des fêtes, cultiver la philosophie, et s'adonner à la musique.

Strabon, X, 3, 9.

## 1. Le problème du territoire (χώρα) : l'origine

Le début des études sur le territoire en Grande Grèce et en Sicile peut être daté entre les années 1950 et 1960. C'est le Congrès de Tarente de 1967[1] qui a posé, pour la première fois au niveau international, la problématique de la χώρα comme partie indissociable de l'étude de la cité grecque, qu'elle soit une colonie ou une cité dans la mère patrie[2]. Jusqu'à cette époque, la majorité des études sur les cités grecques traitait le territoire de ces cités uniquement de manière secondaire ; avec l'exception remarquable de certaines colonies grecques du Pont Euxin et des travaux pionniers en Italie de D. Adamesteanu. Par conséquent, les données archéologiques étaient très exiguës et le rapport entre la cité et son territoire était presque totalement inconnu[3].

L'objectif de la première partie de ce travail est de retracer l'évolution des méthodes d'étude sur le territoire des colonies grecques en Italie du Sud, dans la mesure où la question de la frontière est intimement liée à celle du territoire. Il est impossible de comprendre l'intérêt pour l'étude de la frontière sans observer le cadre plus général des recherches sur le monde rural. Cela est particulièrement vrai dans le contexte colonial, qui implique des contacts entre Grecs et indigènes dès les premières fondations et qui pose d'emblée la question de la frontière. Toutefois, nous ne manquerons pas de faire référence aux développements de la discipline en Grèce propre, mais de manière plus abrégée. La préoccupation majeure n'est pas l'exhaustivité ; notre but est simplement de signaler et de commenter les moments les plus importants de cette évolution. Cette perspective ample tente de mettre en contexte les études sur la campagne en Grande Grèce, à travers l'essai d'identification de l'origine des nouveaux apports méthodologiques appliqués à notre cas d'étude.

---

[1] *Atti Taranto* 1967.
[2] M. BRUNET, 2000.

## 1. Les premières études sur le territoire

Malgré le relatif manque d'intérêt suscité par la partie rurale des cités grecques, certains des plus importants ouvrages sur le monde grec faisaient référence au territoire, mais ces références étaient secondaires et très peu développées. Nous pouvons rappeler aussi que l'archéologie est en grande mesure héritière de l'érudition des antiquaires[4]. L'intérêt principal au début des études d'archéologie s'était naturellement porté aux grands monuments et aux belles pièces à exposer dans les musées ou dans les collections privées. Les connaissances sur la culture matérielle des cités anciennes se résumaient essentiellement aux temples, théâtres, murailles et autres structures aussi remarquables. Les incursions faites dans le territoire avaient pour but de fouiller les nécropoles, à la recherche de beaux vases et d'autres objets dignes de figurer dans les collections. En Italie méridionale et jusqu'à très récemment, l'intérêt d'une partie considérable des fouilles se distinguait peu de cette perspective des anciens antiquaires : « Jusqu'en 1965, les fouilles de Métaponte (…) peuvent être considérées comme un travail pénible (…) ayant le seul but de prélever des pièces pour les musées : on prenait tout ce qui était transportable et on abandonnait le reste. »[5]

En ce qui concerne les études classiques, nous pouvons citer au moins une voix qui a introduit la terre dans son discours. Parmi les savants du XIX$^{e}$ siècle, N. Fustel de Coulanges est une figure importante qui fit quelques allusions au monde rural. Son étude sur la cité grecque antique traite de la campagne de manière marginale : par exemple, lors de ses remarques sur le régime de propriété où il indique l'importance des bornes de séparation des champs[6]. Ses références à la terre portent surtout sur le caractère sacré de la propriété privée, ainsi que sur les interdictions à la vente des terres.

---

[3] G. VALLET, 1967.
[4] A. SCHNAPP, 1993.
[5] D. ADAMESTEANU, 1967, p. 6.

Malgré le peu d'importance accordée à la campagne des cités anciennes, il est néanmoins possible d'identifier l'intérêt pour les problèmes de la terre de la part de N. Fustel de Coulanges.

Une figure de grande importance à la fin du XIX^e^ siècle et au début du XX^e^ est M. Weber[7]. Son intérêt principal, bien connu de tous, était la description d'un « type idéal », qui pourrait appréhender l'essence de l'économie antique et où le monde agraire joue un rôle essentiel. Ses écrits sur la terre témoignent d'un niveau d'abstraction très élevé[8], mais son analyse de l'histoire économique antique offre un des premiers exemples d'un texte où la campagne est au centre du discours.

Dans le domaine de l'archéologie, une évolution importante vis-à-vis la compréhension de la cité antique d'une manière plus ample est marquée par l'archéologie urbaine, c'est-à-dire l'archéologie dans les villes modernes. Son concept est basé sur l'affirmation que la ville est le site le plus complexe et qu'elle devrait être considérée comme une entité, un organisme en entier, devenant le centre d'intérêt des études[9]. La recherche se tourne vers le phénomène urbain et le processus de développement des villes et de ses rapports avec la campagne, à partir de son contexte urbain.

Dans les années 1950, l'étude de l'urbanisme ancien gagne d'importantes contributions. D'une part, on peut citer l'œuvre de V. Gordon Childe traitant de l'origine de la cité dans la préhistoire[10], il décrit la naissance de la cité comme la manifestation d'un phénomène socio-économique : la division sociale du travail.

---

[6] N. FUSTEL DE COULANGES, 1984 (1864), p. 70-75.

[7] En particulier sur le monde rural, voir : M. WEBER, 1992 (1909). Le célèbre débat entre primitivistes et modernistes comportait des références au monde rural, ainsi que les théories de K. Marx et des auteurs marxistes, mais l'objet de ces analyses était plutôt l'ensemble du système économique dans l'Antiquité. De K. Marx, voir en particulier : K. MARX, 1964 (1858). Par conséquent, ces travaux contribuaient relativement peu pour la connaissance des cas réels.

[8] Voir un commentaire récent à propos des théories de M. Weber sur l'économie antique dans : A. BRESSON, 2007.

[9] B. D'AGOSTINO, 1984, p. 21

D'autre part, en ce qui concerne plus directement les études grecques, la figure centrale est R. Martin. Avec ses études sur l'agora grecque et l'urbanisme en Grèce ancienne, le regard se tourne vers l'analyse de la signification historique des phénomènes urbains, bien plus que la simple description du tissu urbain. Ces nouvelles approches ont profondément marqué l'étude de la *polis* ancienne et ont déterminé la forme selon laquelle la civilisation grecque a été perçue par les chercheurs. Il y a une valorisation de l'urbanisation et de la formation des cités comme expression de l'évolution de l'organisation politique et sociale des sociétés du passé.

Parallèlement aux évolutions de l'archéologie, dans les années 1960, l'histoire des sociétés anciennes s'est enrichie de quelques approches méthodologiques très importantes, dont les reflets se sentent jusqu'aujourd'hui. En ce qui concerne en particulier la Grande Grèce, nous pouvons citer deux rencontres scientifiques qui ont profondément marqué les études en Italie et en France.

D'une part, le colloque de Cortone a réuni des historiens et archéologues français et italiens autour de la question des formes de contact entre différentes cultures[11]. Cette rencontre montre les liens étroits entre l'École française de Rome et l'École normale supérieure de Pise, dont l'un des résultats majeurs pour l'étude des colonies grecques en Italie est l'édition des volumes de la *Bibliographie topographique*, qui recense les publications sur tous les sites archéologiques coloniaux en Italie[12]. Les discussions du colloque de Cortone ont porté notamment sur le problème d'acculturation et des rapports entre Grecs et indigènes en Italie. Ces questions sont au centre des préoccupations présentes dans notre recherche et nous employons en grande partie des approches méthodologiques développées lors de cette rencontre.

---

[10] CHILDE, G. « The urban revolution », *Town Planning Review*, 21, 1950.

[11] *Actes Cortone* 1983. Parmi les chercheurs français présents à cette rencontre, on relève le groupe qui s'est constitué à l'Université de Besançon autour de la figure de P. Lévêque. Ces chercheurs ont beaucoup travaillé, entre autres, sur l'organisation du territoire, notamment la question des cadastres de l'époque romaine. Ce colloque a été un important essai de rapprochement entre le groupe de l'Université de Besançon et les chercheurs qui étudiaient les colonies grecques d'Italie méridionale.

D'autre part, le colloque organisé par J.-P. Vernant et G. Gnoli à Ischia en 1977 sur l'idéologie funéraire a essayé d'établir un dialogue entre des approches théoriques développées en France et les données archéologiques en provenance de l'Italie du Sud[13]. Pour résumer très brièvement, ce courant théorique se tournait vers l'analyse des formes idéales liées à l'instauration de la cité grecque. La *polis* grecque est à l'origine d'une mutation de la pensée et de l'imaginaire social : la formation de la cité provoque la naissance de la science, du droit positif, de l'histoire[14]. Cette manière d'analyser les sociétés antiques est en grande mesure héritière de la tradition française venant de N. Fustel de Coulanges, L. Gernet et G. Glotz. Accordant une place très importante aux théories venant de l'anthropologie[15], on y relève un intérêt marqué pour les mythes[16], l'idéologie et l'imaginaire des sociétés antiques. Cette méthode d'interprétation a profondément marqué un certain nombre de chercheurs italiens[17], et divers travaux récents s'attachent aux préoccupations suggérées par cette manière d'étudier la société grecque. On remarque en particulier, une nouvelle lecture des contextes funéraires des sociétés antiques. Selon ce type d'analyse, il est possible d'interpréter le « message » que les sociétés laissaient à travers leurs rituels ; parmi eux, les rites funéraires sont perçus comme le moment de plus haute performance sociale, où la valeur symbolique est la plus élevée. Contrairement à la simple collecte des éléments du mobilier, l'application de ces interprétations de la société antique à l'archéologie mène à une analyse en contexte du matériel qu'on essaie d'interpréter comme autant de signes symboliques de pratiques et de croyances propre au peuple étudié.

---

[12] *BTCGI* 1977-2006, dernier volume publié en 2006 concerne la lettre « s » : sites de *Siracusa* a *Surbo*.
[13] *La mort, les morts* 1977.
[14] Voir en particulier les analyses récentes de l'apport de cette approche méthodologique. Sur Cl. Mossé, voir : P. SCHMITT-PANTEL et F. DE POLIGNAC (éds.), 2007 ; sur J.-P. Vernant et P. Vidal-Naquet, le colloque organisé par le Centre L. Gernet et l'équipe Phéacie, encore inédit : *Autour des œuvres de Jean-Pierre Vernant et de Pierre Vidal-Naquet*, 19 et 20 octobre 2007, Paris.
[15] *Cf.* : S. C. HUMPHREYS, 1979 (a), p. 58 et 62-65.
[16] Sur cet aspect, outre l'œuvre de J.-P. Vernant, voir aussi M. Detienne pour le monde grec et G. Dumézil pour le monde romain.
[17] *Cf.* : B. D'AGOSTINO, 1991, p. 52-64, en particulier p. 62-64.

Ces études ont inspiré une partie de nos recherches. Nous avons essayé, à propos de certaines sources littéraires, d'appliquer ce type d'analyse à la définition d'un imaginaire de la frontière. Dans notre étude, outre le côté plus concret des signes matériels des limites, nous abordons certains textes qui peuvent illustrer la manière dont les anciens Grecs percevait la frontière. Nous consacrons toute la deuxième partie à l'étude de l'idée de frontière, y compris les notions appartenant à leur imaginaire collectif.

Suivant des cheminements différents, une autre œuvre majeure qui s'affirme pendant ces mêmes années est celle de M. I. Finley. Si le groupe autour de J.-P. Vernant étudiait les mythes, l'imaginaire et les croyances, M. I. Finley s'intéressait aux aspects économiques, sociaux et politiques des sociétés anciennes. Les deux courants avaient en commun une tentative d'explication générale, de chercher les éléments présents dans toutes les réalités du monde classique. M. I. Finley n'utilisait pas l'anthropologie, mais la sociologie et la philosophie de l'histoire de Max Weber[18]. En ce qui concerne le territoire, dès son début, la recherche a été très influencée par l'approche de M.I. Finley concernant l'histoire ancienne. Même si M. Finley a critiqué les idées de M. Weber sur la cité antique[19], sa démarche a abouti à la quête des modèles généraux pour l'explication des phénomènes étudiés : « Ce constant souci de construire un modèle, Finley le doit, pour partie, à sa longue familiarité avec l'œuvre de Max Weber »[20]. Le but était de trouver les types idéaux qui ne peuvent pas être parfaitement illustrés dans aucun cas précis, mais qui sont nés de l'interprétation des traits fondamentaux communs. C'est une abstraction de la réalité qui permettrait d'expliquer l'ensemble.

[18] *Cf.* : M. I. FINLEY, 1985, p. 88-103 ; M. I. FINLEY, 1981, p. 3-23 ; I. MORRIS, 1999, p. ix-xxxvi.
[19] *cf.* : M. I. FINLEY, 1981, p. 3-23 ; M. I. FINLEY, 1985, p. 88-103 ; H. BRUHNS et W. NIPPEL, 1987-1989, p. 27-28 ; H. BRUHNS, 1987-1989, p. 29-42.
[20] J. ANDREAU et F. HARTOG, 1987-1989, p. 9.

En ce qui concerne le sujet de notre étude, la partie de l'œuvre de M. I. Finley qui nous intéresse plus particulièrement est celle relative à l'économie antique[21]. L'approche de M. I. Finley est aujourd'hui très discutée, comme on le verra ci-dessous[22]. Néanmoins, toute étude portant sur les problèmes de la terre dans l'Antiquité classique doit se référer à l'œuvre incontournable de l'historien. Notre travail n'échappe pas à cette consigne mais, dans la mesure où nous traitons des limites de l'occupation des terres par les colons grecs et non des possibilités de leur exploitation, les théories de M. I. Finley sur l'économie antique nous concernent de manière marginale.

Après avoir rappelé les principales méthodes en histoire qui ont des rapports étroits avec notre sujet d'étude, nous nous concentrerons sur les travaux plus directement liés aux problèmes de l'organisation du territoire et de la frontière d'une cité grecque.

Pendant la seconde moitié des années 1950 et plus intensivement dans les années 1960, le territoire commence à être abordé comme partie intégrante de l'étude de la cité ancienne, dans l'idée d'étendre les intérêts de la recherche archéologique, comme nous l'indiquent E. Greco, A. Stazio et G. Vallet : « *lo studio degli insediamenti agrari non è cominciato prima degli anni 1960; è dunque evidente che questo particolare tema soffre, più di altri, di un pesante ritardo nella storia degli studi.*[23] » Deux mouvements parallèles et complémentaires d'élargissement des recherches prennent en compte le territoire dans l'étude de l'urbanisme en Occident grec : d'un côté, les explorations par la photographie aérienne de G. Schmiedt[24] et de R. Chevallier[25] ; et de l'autre, les

[21] M. I. FINLEY, 1999 (1973). Il faut remarquer qu'un courant d'historiens de l'Antiquité d'origine marxiste s'intéresse aux phénomènes de la terre avant M. I. Finley ; voir commentaire dans : G. PUCCI, 1979, p. 110-118.
[22] *Cf.* : J. ANDREAU, 1982, p. 181-185 ; H. BRUHNS et W. NIPPEL, 1987-1989, p. 27-28 ; W. NIPPEL, 1987-1989, p. 43-50 ; P. CARTLEDGE, 2002, p. 11-32 ; P. HALSTEAD, 2002, p. 53-70.
[23] E. GRECO, A. STAZIO, et G. VALLET, 1987, p. 7
[24] *cf.* : G. SCHMIEDT et F. CASTAGNOLI, 1955, p. 124-135.
[25] R. CHEVALLIER, 1969.

fouilles de P. Orlandini et D. Adamesteanu en Sicile, puis de D. Adamesteanu en Basilicate.

La photo-interprétation a reçu un grand apport avec les photos aériennes prises par l'armée au moment de la guerre et livrées dans l'immédiat après-guerre. Les années 1950 et 1960 ont été le moment de l'apogée de la méthode de la photo-interprétation et les quelques chercheurs qui avaient accès aux photos de l'armée ont pu procéder aux premiers travaux sur le territoire, ce qui prouve que le lien entre la photographie aérienne et l'armée est très fort[26]. En effet, ces liens sont en grande mesure issus de la Première guerre mondiale.

Ce sont les photographies de l'armée qui ont permis aux chercheurs pionniers de se lancer dans la photo-interprétation[27] : le français Léon Rey en 1917, qui s'est occupé des habitats anciens en Macédoine ; l'allemand Théodore Wiegand, chef de la mission archéologique germano-turque dans la région du Sinaï en 1919 ; et l'anglais G. A. Beazeley, qui a illustré les résultats de ses recherches en Mésopotamie avec des photographies aériennes[28].

Selon le pionnier de la photo-interprétation en Italie, G. Lugli[29], il faut remarquer les photos aériennes utilisées dans les études d'archéologie par le topographe et archéologue anglais O. G. S. Crawford, de l'Ordnance Survey de l'Archaeology Office, en 1922. Grâce au majeur Allen, l'institut militaire anglais s'est proposé de faire un relevé de la zone à nord de la ville romaine de Venta Belgarum (Winchester), où on avait trouvé une grande quantité de matériel celte et romain[30]. Un autre ouvrage, en deux volumes, doit probablement constituer la première étude plus systématique de ce

[26] G. VALLET, 1962, p. 588-591.
[27] Voir la liste exhaustive des premières applications de la photographie aérienne en archéologie dans : R. CHEVALLIER, 1957.
[28] *cf.* : L. REY, 1917-1919 ; T. WIEGAND, 1920 ; G. A. BEAZELEY, 1919, p. 330-335, cités dans G. SCHMIEDT, 1957, p. 488 et dans R. CHEVALLIER, 1957.
[29] *L'importanza del rilievo aereo* 1939.
[30] *cf.* : O. G. S. CRAWFORD, 1922, p. 342-366 ; O. G. S. CRAWFORD, 1929.

genre[31], faite grâce aux photos prises par l'armée française en Syrie et dont le but était de retracer les limites de la domination romaine en Syrie, ce qui nous a livré un certain nombre de routes et de monuments romains, ainsi que des traces d'occupation et de culture agricole.

De la même façon que la période immédiatement après la Première Guerre a fourni un grand nombre de photographies aériennes permettant les premières études, les années 1950 ont aussi livré beaucoup de matériel de recherche. Plusieurs travaux ont été entrepris par ceux qui avaient accès à ces photographies, à l'origine militaires. On souligne parmi eux les travaux du colonel G. Schmiedt qui, entre d'autres publications, a produit un atlas archéologique de l'Italie à partir de la photo-interprétation[32]. Dans plusieurs de ses publications, nous rencontrons non seulement de l'analyse des photographies, mais aussi des indications théoriques sur l'utilisation des photographies en archéologie, en précisant les objectifs et les méthodes qui devraient guider les recherches[33].

Le même type de lien entre la photographie aérienne et l'archéologie du territoire a été établi dès le début des années 1950 en Russie, plus particulièrement à Chersonèse de Tauride. Nous devons la connaissance des résultats des travaux faits par les archéologues soviétiques et leur diffusion en Occident en grande mesure à A. Wasowicz et à E. Condurachi[34]. Les archéologues soviétiques avaient entrepris leurs recherches dès le début des années 1950 et, grâce à la photographie aérienne alliée à une vérification sur le terrain, ils ont découvert l'unique exemple, à l'époque, de division régulière de terres agricoles : des *kleroi* de taille égale et distribués régulièrement sur la surface de l'île d'Heraclée (Chersonèse). La publication la plus importante de cette

[31] A. POIDEBARD, 1934, cité dans *L'importanza del rilievo aereo* 1939, p. 5.
[32] G. SCHMIEDT, 1964.
[33] Pour ne citer qu'un de ses premiers articles : G. SCHMIEDT, 1957, p. 487-496. Sur les techniques, les méthodes et les objectifs de la photo-interprétation, voir aussi R. CHEVALLIER, 1964 ; et les travaux de J. BRADFORD, 1957.

découverte paraît déjà en 1953, en russe[35], mais elle a été accompagnée par d'autres plus ponctuelles, qui s'intéressaient aussi à l'organisation de la campagne de Chersonèse. En effet les fouilles archéologiques systématiques de Chersonèse ont été pratiquées depuis 1940, ce qui a permis l'extension des fouilles vers la campagne et, en quelque sorte, l'avancée des chercheurs soviétiques par rapport aux collègues occidentaux[36]. Ce n'est qu'avec D. Adamesteanu et ses recherches à Métaponte dans les années 1960 que l'Occident a pu égaler les acquis de Chersonèse.

Évidemment, les recherches archéologiques n'étaient pas restreintes à la Chersonèse ; d'autres importantes cités grecques de la mer Noire ont fait l'objet d'études, y compris de leurs terres : Olbia pontique, Panticapée et les cités du Bosphore Cimmérien, dont une grande partie des fouilles étaient aussi dirigées par V. D. Blavatskij, le responsable des fouilles de Chersonèse. Les pays soviétiques indépendants aussi ont fourni bon nombre de données de fouilles systématiques, commencées elles-aussi très tôt. On remarque tout particulièrement les travaux à Histria (*Istros*) en Roumanie[37], patrie natale de D. Adamesteanu, dont les fouilles ont commencé en 1914 et les publications systématiques des fouilles à partir de 1954, sous la direction d'E. Condurachi.

Probablement grâce à ses connaissances des exemples de la mer Noire, en 1951 D. Adamesteanu a entrepris un programme d'étude pour toute la province où se trouve Géla, en Sicile, dans le but de « reconnaître, kilomètre par kilomètre, tout le terrain compris entre l'ancien Achates (l'actuel Dirillo) et l'ancien Himéras (l'actuel Salso) »[38]. On peut donc voir l'aspect systématique et très innovateur à l'époque de l'approche

---

[34] A. WASOWICZ, 1966, p. 553-572 ; E. CONDURACHI, 1967, p. 143-163. Il faut signaler également la diffusion des données archéologiques sur la mer Noire en Occident avec un ouvrage un peu plus récent : A. WASOWICZ, 1975.
[35] *cf.* : V. D. BLAVATSKIJ, 1953 (en russe), cité par A. WASOWICZ, 1966, p. 553-572 et par E. BELIN DE BALLU, 1965, p. 16-17.
[36] *cf.* : V. D. BLAVATSKIJ, 1941, p. 220-222 (en russe) ; G. D. BELOV, 1957 (en russe), cités par E. BELIN DE BALLU, 1965, p. 80-81.
[37] *cf.* : E. CONDURACHI, 1964 ; E. CONDURACHI, 1967, p. 143-163.
[38] D. ADAMESTEANU, 1957, p. 147.

adoptée par D. Adamesteanu[39]. En effet, il a été le premier en Occident à développer une étude systématique sur l'organisation du territoire d'une cité grecque. Ses fouilles à Géla, en Sicile ont montré l'intérêt de l'étude de la campagne pour la compréhension de la société antique. C'est à partir de l'analyse de l'occupation des terres qu'il a pu démontrer l'évolution d'une cité, avec les périodes d'expansion maximale et d'exploitation plus intensive des terres.

Cette même méthode de travail a été transportée ensuite vers le continent pour étudier la colonie de Métaponte[40], dès la création de la Surintendance de Basilicate en 1964, ayant D. Adamesteanu comme son premier responsable. Ici, il a pu bénéficier des études précédentes, surtout celles de la photo-interprétation, qui ont guidé son activité archéologique sur le terrain. Effectivement l'exemple de Métaponte est le résultat le plus spectaculaire des recherches sur les photographies aériennes en Occident : G. Schmiedt et R. Chevallier[41] ont découvert un système de lotissement régulier du territoire, qui a ensuite été confirmé par les fouilles de D. Adamesteanu sur le terrain. Il faut noter aussi que certains des chercheurs qui utilisaient la photographie aérienne indiquaient, dès le début, la nécessité de contrôler les données de la photographie par des analyses sur le terrain : le pionnier O. G. S. Crawford lui même insistait sur les limites de la photo-interprétation[42]. C'est dans cette perspective que D. Adamesteanu a utilisé les photographies aériennes comme indication des endroits privilégiés pour les fouilles sur le terrain.

Il faut remarquer que l'approche développée par D. Adamesteanu s'est imposée dans toutes les recherches sur les villes anciennes et qu'aujourd'hui on ne pense plus à

---

[39] Pour citer seulement quelques uns : *Ibid*, p. 20-46 ; D. ADAMESTEANU, 1973, p. 49-61 ; D. ADAMESTEANU, 1983, p. 171-204.
[40] D. ADAMESTEANU, 1965, p. 179-184 ; D. ADAMESTEANU, 1967, p. 3-38 ; *cf.* : G. SCHMIEDT et R. CHEVALLIER, 1959, publié en français, moins illustré : G. SCHMIEDT et R. CHEVALLIER, 1960, p. 1-31.
[41] G. SCHMIEDT et R. CHEVALLIER, 1959.
[42] *cf.* : O. G. S. CRAWFORD, 1922, p. 342-366 ; O. G. S. CRAWFORD, 1929, cités par *L'importanza del rilievo aereo* 1939, p. 5.

l'étude d'une ville ancienne sans considérer aussi la campagne environnante comme partie intégrante et aussi importante que le centre urbain. Selon sa propre définition[43] :

> « Je pense que l'on ne saurait comprendre la vie d'une colonie grecque si l'on ne connaît pas certaines conditions : l'extension et le plan de la ville, son territoire, ses relations avec les autres villes grecques et avec ses voisins indigènes, strictement liées aux conditions géomorphologiques ».

## 2. Statut juridique de la terre

Du point de vue de l'analyse historique, les travaux de D. Asheri sur le statut juridique de la terre sont une des plus importantes contributions à l'étude du territoire[44]. Ses recherches sont aussi pionnières par le thème d'étude, le territoire, que par sa méthode. Dans son œuvre, il intègre l'analyse des cités de Grèce métropolitaine avec celle des colonies occidentales de l'Italie du Sud et de Sicile. Il a ainsi démontré les bénéfices d'une approche qui considère l'ensemble du monde grec.

La principale étude de D. Asheri concernant le territoire, *Distribuzioni di terre nell'antica Grecia*, analyse le statut juridique de la terre à partir de plusieurs sources anciennes, mais se concentre surtout sur les *Lois* de Platon et la *Politique* d'Aristote[45]. Le but de son ouvrage est de retracer toutes les formes juridiques d'appropriation de la terre. Ces formes peuvent être classées, selon lui, en trois catégories : distribution à partir de l'attribution de la citoyenneté ; distribution de terres récupérées lors de la privation de la citoyenneté et enfin distribution lors d'une demande autonome en vue de l'égalité de la propriété foncière.

---

[43] D. ADAMESTEANU, 1967, p. 7.
[44] D. ASHERI, 1966 ; D. ASHERI, 1963, p. 1-21.
[45] Nous analysons plus en détail ces deux œuvres dans la deuxième partie ci-dessous. D. Asheri s'est intéressé au statut juridique de la terre, tandis que notre but est de retracer les notions de limite et de frontière que les deux philosophes avaient.

Le premier mode de distribution analysé par D. Asheri est le partage premier. C'est le fait de partager toutes les terres entre les colons, un partage qui comprenait les lots urbains pour la construction des habitats urbains et le lotissement du territoire. L'auteur part du récit homérique de la fondation de Schérie par Nausithoos (*Odyssée*, VI, 10) pour montrer que toute fondation commence par ce partage premier. En plus de l'entreprise colonisatrice il y avait d'autres formes de partage premier. D'abord le cas d'une transformation de la copropriété communautaire en terres privées, pour lequel il cite les exemples de l'Arcadie et de la Thessalie. Ensuite, très commun était le cas d'un partage premier à la suite d'une conquête militaire. Du point de vue strictement juridique, il n'y a aucune différence entre ces formes de partage.

D. Asheri indique que le modèle philosophique idéal de Platon et d'Aristote pour cette première modalité de distribution proposait d'abord une division entre, d'une part, les terres sacrées et publiques, ces dernières normalement consacrées au pâturage et aux réserves pour d'éventuels nouveaux colons, et, d'autre part, les terres exploitées par les colons. Ensuite, ces dernières devaient se répartir de manière égalitaire entre tous les colons par des lots inaliénables : un lot pour chaque colon et sa famille de façon à ce que le nombre de lots corresponde au nombre de colons. Néanmoins, D. Asheri admet qu'il pouvait y avoir une grande différence entre le modèle idéal et la réalité, différence déjà perçue par les philosophes eux-mêmes, qui indiquaient des règles nécessaires pour la préservation ou pour le rétablissement de l'état égalitaire d'origine.

Dans ce partage premier il y a une première référence aux terres à l'extrémité du territoire et, par conséquent, à une idée de limite. Ainsi, Platon affirme la nécessité de l'attribution d'un lot proche du centre urbain et un autre aux extrémités du territoire, pour que tous les colons aient des intérêts communs et une uniformité de ressources. L' ἰσομοιρία, ou répartition égalitaire, devait être garantie lors du premier partage mais aussi au fil du temps.

Le partage premier est la forme de division des terres par excellence. Cependant, D. Asheri analyse aussi les formes qu'il appelle « déviations », mais qui sont comprises dans le cas d'une distribution de terres lors de l'octroi de la citoyenneté.

D'abord la distribution des réserves publiques, les terres non-divisées qui faisaient partie de l' ἐσχατιά, pouvaient être partagées entre les nouveaux arrivés. Pour ces nouveaux arrivés, il y avait aussi la possibilité d'une attribution des lots vacants, sans aucun changement ni du nombre de lots ni des limites du territoire de la cité ; ce mode de division pouvait faire face à un problème de pénurie de citoyens, l' ὀλιγανδρία, à travers l'intégration de nouveaux venants. Une autre forme d'intégration des nouveaux colons était représentée par la subdivision des terres déjà occupées : à l'intérieur des limites déjà établies, la cité imposait une subdivision pour accommoder les nouveaux. La dernière possibilité est la redistribution totale des terres, qui équivaut pratiquement à une « refondation », avec l'annulation des anciennes marques de limites de lots. Cette dernière forme de distribution de terres était sans doute une mesure extrême.

La privation de la citoyenneté entraînait aussi une distribution de terres confisquées. Celles privées d'occupants lors de leur proscription devaient être réoccupées et ce fait était amplement accepté. Cette distribution pouvait être faite soit gratuitement soit en contrepartie d'un payement en faveur de la cité. Normalement dans le premier cas les lots à donner gardaient leur unité, tandis que dans le second les lots pouvaient être plus facilement divisés et achetés par différents acheteurs. Malgré des lois garantissant la propriété aux nouveaux occupants, la saisie des terres pouvaient être contestée et leur distribution révoquée.

Il reste la distribution de terre lors d'une demande autonome pour l'égalité, l' ἰσομοιρία. Cette forme de distribution a la particularité d'être la fin à atteindre au lieu d'un moyen, comme dans les cas précédents. À partir d'une inégalité de la propriété

foncière constatée par les citoyens, ils demandent la correction de cet état « anormal ». D. Asheri cite quelques causes directes pour cette concentration de la propriété, mais il privilégie l'abandon de la règle de l'inaliénabilité de terres et l'augmentation de la population. A partir du IV^e^ siècle les lois de quelques cités contiennent une opposition à toute redistribution ; c'est la condamnation de γῆς ἀναδασμός. Par cette opposition, les cités voulaient une prévention contre les demandes de redistribution et ainsi garantir la stabilité de la société, une défense contre une subversion.

Pour D. Asheri, le type de distribution de terres fondamental est le partage premier, que l'on peut saisir seulement en contexte colonial. Le partage premier est à ce propos emblématique car c'est son existence en contexte colonial qui susciterait la troisième catégorie de distribution, celle provoqué par une demande autonome.

Cette étude de D. Asheri, complétée ensuite par lui-même[46], reste toujours l'ouvrage de référence en ce qui concerne le statut juridique de la terre, en particulier sur les modes de distribution de terres. Aujourd'hui il y a plusieurs chercheurs qui étudient le statut juridique de la terre pour le monde romain[47], mais nous n'avons pas l'équivalent pour le monde grec[48]. Il faut remarquer que les sources grecques dont nous disposons sont très limitées et ont été magistralement traitées par D. Asheri, ce qui prouve son importance.

[46] *cf.* : D. ASHERI, 1971, p. 77-91.
[47] Voir les contributions récentes : L. CAPOGROSSI COLOGNESI, 2000 ; L. CAPOGROSSI COLOGNESI, 1999. Aussi : P. LEVEAU, P. SILLIERES, et J.-P. VALLAT, 1993 ; M. CLAVEL-LEVEQUE, 1987, p. 3-57 ; M. CLAVEL-LEVEQUE et G. TIROLOGOS (éds.), 2004.
[48] Les études de S. Hodkinson sur Sparte mettent en doute les hypothèses de D. Asheri et montrent une évolution dans le régime foncier lacédémonien, avec une concentration progressive de la propriété : S. HODKINSON, 2000.

# 2. Les premiers modèles

## 1. Le congrès de Tarente de 1967

Issu du début des recherches sur la campagne, le congrès de Tarente de 1967[49], sur la cité et son territoire, signale le premier essai de formulation d'une vision générale pour la *chora* de l'Italie méridionale et de la Sicile. Les communications faites pendant ce congrès ont posé les problématiques essentielles sur les questions du territoire et de la frontière ; depuis, toute recherche fait référence aux perspectives adoptées à ce moment et doivent se positionner par rapport à elles.

Les articles de E. Lepore et de G. Vallet complètent l'originalité de D. Adamesteanu ; ils donnent un cadre interprétatif plus général et théorique pour les données archéologiques et littéraires en se reportant à des exemples spécifiques, tandis que D. Adamesteanu se concentrait surtout sur la description des sites qu'il avait fouillés, sans extrapoler les limites de ses données. Actuellement, comme on le verra ci-dessous, les chercheurs semblent, d'une certaine façon, revenir sur les pas de D. Adamesteanu quand ils affirment l'impossibilité d'avoir une théorie explicative générale et quand ils renforcent les spécificités de chaque site.

Comme on l'a rappelé plus haut, les années 1960 marquent un essai d'explication générale des divers aspects de la société antique. Les modèles wébériens et leur utilisation en Antiquité par M. I. Finley ont marqué ce moment de la recherche. En ce qui concerne l'étude du territoire en Grande Grèce, les travaux d'E. Lepore pouvaient s'intégrer dans cette même perspective de l'élaboration d'une vision générale sur le sujet[50].

---

[49] *Atti Taranto* 1967.
[50] Voir un bref commentaire sur l'œuvre d'E. Lepore dans : J. ANDREAU et A. SCHNAPP, 2000, p. 7-15.

Cette époque voit également apparaître les mouvements de l'archéologie britannique appliqués en Italie pour l'étude de l'Antiquité[51]. A. Carandini introduit le concept de « culture matérielle », qui attache une grande importance à la typologie des artefacts de la vie quotidienne pour l'explication de l'évolution d'une société, et un autre type de fouille stratigraphique, appelé *open area*, est également introduit en Italie, remplaçant la méthode Wheeler. C'est aussi la période d'un rapprochement entre la préhistoire (en particulier par l'action de R. Peroni[52]) et les études classiques. E. Lepore est responsable d'un autre rapprochement, celui entre l'archéologie classique et les sciences sociales, avec l'introduction des certains concepts de l'anthropologie dans l'étude des sociétés antiques en Italie. En effet, en ce qui concerne la colonisation grecque en Occident, en particulier le problème de la terre, E. Lepore et G. Vallet étaient les plus importants représentants de cet essai de théorisation globale, qui caractérisait leur période.

La première distinction faite par E. Lepore et G. Vallet[53] dans leurs articles présentés au congrès de Tarente de 1967 a été le rôle du territoire pour les différentes colonies. Ils ont distingué deux types de colonies : les colonies agricoles ou de peuplement et celles à vocation commerciale[54], pour lesquelles le territoire était beaucoup moins important. Ce classement a été basé sur les exemples extrêmes de Zancle et Rhégion, à partir de la thèse de G. Vallet[55]. Ce sont des colonies presque sans territoire, fondées dans le but de contrôler les voies de passage du détroit de Messine, qui s'opposeraient aux exemples des colonies agricoles comme Géla, Leontinoi, Sybaris, Métaponte, etc. G. Vallet affirmait que pour l'établissement des colonies de Zancle et de Rhégion le territoire était seulement la zone entourant la cité, mais que le

[51] En ce qui concerne l'évolution de la théorie de l'archéologie en Italie, nous nous referons à B. D'AGOSTINO, 1991, p. 52-64.
[52] *Cf.* : R. PERONI, 1989.
[53] G. VALLET, 1967, p. 72 ; E. LEPORE, 1967, p. 34.

critère décisif fut certainement la possibilité d'un port de chaque côté du détroit de Messine. En revanche, Géla fut érigée sur l'acropole, dans l'endroit le plus adapté à l'urbanisation, mais ce choix fut secondaire : le facteur déterminant étant la richesse de la plaine côtière et fertile. Cette distinction entre les deux types de colonies est maintenant contestée par la recherche actuelle : le territoire fait partie indissociable de toutes les colonies, y compris celles du détroit de Messine[56].

Après avoir relativisé l'importance du territoire pour les diverses colonies, E. Lepore et G. Vallet se sont tournés vers la définition même du terme. Il faut d'abord faire la distinction entre les deux concepts différents de *chora* (χώρα) : d'un côté, ce mot désigne les terres voisines de la ville, qui sont cultivées ou exploitées pour ou par les citoyens de la *polis* (πόλις). En second lieu, *chora* peut aussi définir la zone de contrôle, d'influence de la *polis* sur les régions habitées par les indigènes[57]. Cette définition de *chora*, après avoir été admise par tous les chercheurs pendant de nombreuses années, a été sujette à une première contestation en 1973 par E. Lepore[58] et a été mise en doute par M. Lombardo dans le congrès de Tarente de 2000[59].

Dans le sens de *chora* désignant les terres voisines de la *polis*, G. Vallet a remarqué la nécessité d'examiner la division des terres entre les colons, au moins pour les colonies dites de peuplement. Une tentative afin d'expliquer le procédé de la division des terres entre les colons est l'hypothèse qui consiste à rapprocher les systèmes de division de terres de la *chora* et ceux de la *polis*. Ainsi, pour G. Vallet : « Une chose me semble vraisemblable : la fondation d'une colonie implique un même

---

[54] Une importante mise en garde sur la terminologie de la colonisation grecque et les influences des concepts créés pour les expériences coloniales d'époque moderne est présente dans : E. LEPORE, 2000 (1982), p. 17-36.
[55] G. VALLET, 1958.
[56] L. COSTAMAGNA, 2000, p. 223-235 ; G. CORDIANO et S. ACCARDO, 2004.
[57] G. VALLET, 1967, p. 141-142 ; E. LEPORE, 1967, p. 30-31.
[58] E. LEPORE, 1973, p. 15-47.
[59] Selon M. Lombardo, aucun témoignage épigraphique n'atteste cette notion de chora comme zone d'influence ; par conséquent, le chercheur invite à une grande prudence avant de généraliser cette hypothèse d'étude. Voir commentaire ci-dessous ; *cf.* : M. LOMBARDO, 2000, p. 73-114.

système de division en lots dans la *polis* et dans la *chora* »[60]. En conséquence de cette hypothèse, soutenue également par E. Lepore, quand on constate des inégalités dans la distribution des lots urbains, on peut supposer que ce déséquilibre existait aussi dans la *chora* ; inversement, des traces d'une division régulière et égale dans le centre urbain peuvent indiquer un même type de partage des terres. Cette hypothèse a été approfondie par R. Martin[61], comme nous allons le voir ci-dessous.

Toujours en ce qui concerne le territoire à proximité de la cité, dans son exposé de 1967 aussi bien que dans un autre article présent dans le volume dirigé par M. Finley, E. Lepore discute le rapport entre la cité et son territoire[62]. La relation entre la *polis* et sa *chora* n'est pas forcément un rapport de domination de la seconde par la première. Il propose une relation dynamique et réciproque entre les deux parties d'une colonie grecque. Cette hypothèse répondait aux théories de M. Finley[63], selon lesquelles la ville était dépendante de sa *chora*, qui lui fournissait tout son approvisionnement et même tous ses revenus, soit à travers les impôts soit par le commerce de son excédent – la production artisanale étant insignifiante pour le commerce de la colonie.

Ces idées d'autarcie de la cité grecque et de dépendance de la ville par rapport à la campagne font l'objet de remises en question par de nouvelles approches. A. Bresson[64], entre autres[65], critique la vision de M. I. Finley[66] et renforce le rôle du commerce pour les sociétés anciennes : il affirme qu'une partie considérable de la production était destinée au marché.

En ce qui concerne la *chora* dans son sens plus vaste, plusieurs questions sont pertinentes et ont été discutées pendant le congrès de Tarente de 1967. E. Lepore a reconnu la difficulté de définir les limites des *chorai*, pour lesquelles nous avons très

[60] G. VALLET, 1967, p. 76.
[61] R. MARTIN, 1973, p. 97-112.
[62] E. LEPORE, 1973, p. 21-22.
[63] M. I. FINLEY, 1999 (1973), p. 139.
[64] *cf.* : A. BRESSON, 2000 ; A. BRESSON, 2007, p. 17-30.

peu de témoignages littéraires. Ce thème nous mène vers une analyse similaire à celle de l'histoire des frontières – *frontier history*[67] ; cette approche du problème semble être revalorisée aujourd'hui[68]. Selon E. Lepore, les études sur les limites de l'occupation d'un territoire par les Grecs et de leurs rapports avec les populations indigènes bénéficieraient d'une approche inspirée du concept de *frontier history*. Dans ce sens, la colonisation grecque en Italie serait une histoire d'une conquête progressive, où les territoires conquis étaient considérés comme disponibles[69]. Par conséquent, dans l'interaction avec les indigènes, la ligne de frontière est floue et mouvante, notamment dans le cas précis de Sybaris. Ces questions de définition d'une frontière entre la cité coloniale et les indigènes, ainsi qu'une brève description des données archéologiques de Sybaris font l'objet de notre étude dans les deuxième et troisième parties, respectivement. Il est néanmoins important de souligner ici quelques points.

En effet, l'article d'E. Lepore est le premier à poser clairement le problème de l'analyse de la frontière des cités coloniales grecques en Italie méridionale. Il est également le premier à affirmer explicitement que l'étude de la frontière est indissociable des rapports entre cité et son territoire, ainsi que des rapports entre Grecs et indigènes. En dépit du caractère très succinct de ses références au problème de la frontière, son article pose toutefois les éléments essentiels pour son étude : traiter de la frontière signifie analyser l'ensemble du territoire d'une cité et que les rapports entre deux cités grecques est fondamentalement différent de celui entre une cité grecque et les populations indigènes. Notre sujet est ainsi largement inspiré de cet article et tout notre

---

[65] *cf.* : P. HORDEN et N. PURCELL, 2000 ; P. CARTLEDGE, 2002, p. 11-32 ; P. HALSTEAD, 2002, p. 53-70 ; W. V. HARRIS, 2005, p. 1-42.
[66] M. I. FINLEY, 1999 (1973).
[67] E. LEPORE, 1967, p. 42 ; nous avons commenté ci-dessus, en introduction, la définition du concept par F. J. Turner.
[68] Voir commentaire sur la communication de M. BATS sur Massalia présente au congrès de Tarente de 2000 : M. BATS, 2000, p. 491-512.
[69] Les expressions utilisées par les Anciens sont : ἔρεμος χώρα, ὀυδένεια τῶν ἀνθρωπόν ou même ὀλιγανθρωπία, *cf.* : E. LEPORE, 2000 (1982), p. 55. Le territoire où s'installent les colons grecs n'a jamais été « désert », mais était dépourvu de population grecque et des formes grecques de civilisation, telles les divisions en lots.

travail se prétend comme une contribution en vue de répondre aux questions soulevées par E. Lepore.

La question contiguë est celle des sanctuaires du territoire. À partir de la distinction entre les trois types de sanctuaires – urbain, suburbain et extra-urbain –, G. Vallet s'est concentré sur les rôles possibles de l'extra-urbain. Qu'ils soient des sanctuaires indigènes hellénisés, des souvenirs d'une présence mycénienne ou bien des sanctuaires grecs de la colonisation d'époque historique, ces lieux de culte étaient un moyen d'organiser et de contrôler le territoire. Des petits lieux de culte jusqu'aux grands sanctuaires, ils garantissaient l'enracinement de la communauté rurale à la terre et ils donnaient une forme sociale au territoire en le distinguant de la nature sauvage. Ces sanctuaires étaient souvent d'une grande richesse, comprenant plusieurs lots de terre cultivable ; les principaux et les plus riches étaient à la charge des grandes familles, ce qui pouvait mener à diverses formes d'exploitation sociale et d'expansion politique. Par conséquent, ces réseaux de sanctuaires avaient un rôle politique très fort dans le contexte d'échange entre les colons grecs et les indigènes.

Cet aspect du contact entre les deux cultures a été perçu, dès les interventions de 1967, comme fondamental surtout pour l'étude du territoire. Selon E. Lepore :

> « *Io ho detto che il dibattito su Greci e 'indigeni' doveva riaprirsi sotto l'aspetto del dibattito città-campagna, e in realtà, la* chora *in senso stretto è il trampolino di lancio, se mi consentite di dir così, verso la* chora *in senso largo, e la* chora *in senso largo è spesso per i Greci la* éremos chora*, la* chora *indigena, se guardassimo le cose dal punto di vista degli abitanti non greci del territorio di colonizzazione, spesso tutt'altro che vuota.* »[70]

[70] E. LEPORE, 1967, p. 49-50.

Ce serait donc à partir des données venues de la campagne que l'on pourrait mieux comprendre les phénomènes de l'hellénisation, de l'acculturation et de la désintégration culturelle, qui ont fait l'objet de nombreuses études[71]. Ce contact met en relation deux réalités distinctes : d'un côté, la culture grecque, urbaine, des citoyens propriétaires des terres et des esclaves ; et de l'autre, une structure de groupements familiaux ou tribaux, avec des souverains ou chefs et une économie essentiellement pastorale.

G. Vallet nous a rappelé qu'il y avait plusieurs modes d'échange – ou modes d'expansion, comme il les décrivait – et que ces variations étaient en fonction des divers aspects, en particulier selon des critères d'ordre économique, mais pas uniquement :

> « Il serait vain de vouloir déterminer une attitude politique des *poleis* vis-à-vis des populations indigènes. Trop de facteurs jouent, qui expliquent la diversité des modes d'expansion : celle-ci par exemple peut dépendre à la fois de la fonction de la *polis* et de sa puissance, du milieu indigène, des facteurs géographiques, de l'époque à laquelle elle se situe. »[72]

Pour lui, cette expansion était nécessaire pour fournir la cité en travailleurs pour ses terres et en femmes pour former les familles avec les colons et, dans certains cas, également pour des raisons commerciales.

L'importance du congrès de Tarente de 1967 pour l'étude du territoire doit être toujours rappelée. Maintenant encore la plupart des questions et des hypothèses d'étude posées en 1967 sont discutées, y compris notre propre sujet d'étude.

---

[71] Parmi d'autres, voir en particulier *Actes Cortone* 1983. Comme on l'a vu, ce colloque apparaît comme une importante tentative de dialogue entre historiens et archéologues, italiens et français, à propos des thèmes abordés, notamment les formes de contact des sociétés anciennes en Italie.

[72] G. VALLET, 1967, p. 109.

## 2. Le volume *Problèmes de la terre en Grèce Ancienne*

À la suite du Congrès de Tarente de 1967, le deuxième grand effort pour traiter le territoire des cités grecques, non seulement en Grande Grèce, mais aussi en Grèce métropolitaine, a été le colloque de Royaumont de 1969 intitulé *Problèmes de la terre en Grèce Ancienne*, publié en 1973 sous la direction de Moses I. Finley[73]. En ce qui concerne la *chora* coloniale en Italie du Sud, l'article fondamental de ce livre est celui de E. Lepore[74].

La première remarque faite par E. Lepore dans son article porte sur les différences existantes entre les structures de la métropole et celles de la colonie, quelle que soit l'origine des colons. Ces différences variaient en fonction de divers aspects et dépendaient surtout de la situation rencontrée par les Grecs à leur arrivée :

> « *Differenze locali nei vari impianti coloniali moltiplicano, infine, la varietà di situazioni e i gradi di sviluppo parallelo o di 'rottura', rispetto alla Grecia propria.* »[75]

Ainsi, il met en doute les concepts d'identité ethnique dans les colonies d'Occident, comme l'ionisme, le dorisme, entre autres. Les recherches contemporaines vont dans le sens contraire, en essayant d'appréhender les signes distinctifs ainsi que les éléments communs de certains colons pour définir des modèles de colonisation de type « achéen » ou « chalcidien » par exemple[76].

Parmi les diverses situations rencontrées en Italie du Sud, dans la grande majorité des cas, les Grecs n'ont pas trouvé le territoire vide. Au contraire, la tradition littéraire témoigne de l'existence de peuples comme les Sicules et les Sicanes en Sicile ; Œnôtres, Iapyges et d'autres en Italie méridionale. À partir de la constatation de la facilité relative avec laquelle les Grecs purent asservir ces populations locales, E.

---

[73] M. I. FINLEY (éd.), 1973.
[74] E. LEPORE, 1973, p. 15-47.
[75] *Ibid*, p. 15.

Lepore évoque leur état d'évolution. Dans son article, il affirme que les découvertes archéologiques confirment les informations des textes anciens et les hypothèses soutenues par T. J. Dunbabin[77]. Ainsi, les peuples de l'Italie du Sud et de la Sicile ne pratiquaient pas uniquement ou essentiellement l'élevage, comme G. Vallet l'avait dit en 1967, mais se consacraient aussi à l'agriculture et étaient organisés en communautés – parfois assez larges, surtout à l'intérieur des terres, mais aussi sur le littoral – ils possédaient les techniques de l'Age du Fer avancé, la métallurgie et la céramique.

À partir de cette hypothèse, E. Lepore discute aussi le concept de ἔρημος χώρα. D'une part, si le territoire n'était pas vide, jusqu'à quel point peut-on parler d'*éremos chora* ? D'autre part, constatant l'absence de citation avant une époque beaucoup plus tardive, en particulier chez Diodore de Sicile, qui était profondément marqué par la réalité des empires hellénistiques, E. Lepore se demande si l'on peut aussi attribuer à la *chora* de l'époque archaïque le sens de zone d'influence[78].

Partant des *Lois* de Platon et de la *Politique* d'Aristote, E. Lepore se tourne vers le problème de l'égalité ou de l'inégalité de la distribution des terres. À partir des textes anciens, il remarque qu'il y avait toujours une disparité de la fertilité, de la distance et des revenus provenant des terres agricoles, même quand ces terres étaient divisées également entre les colons. Donc l'idée de l' ἰσομοιρία, ou égalité entre tous les colons, resta toujours virtuelle et non pas réelle, même quand les colons la voulaient.

En plus de l'inégalité originelle de la division primaire, E. Lepore nous rappelle aussi la question de l'appropriation des terres communes et marginales, l'*eschatià*. Partant des récits homériques[79], il affirme que les individus organisaient des activités de défrichement de l'*eschatià*. À partir de cette mise en valeur des nouvelles terres, celles-

---

[76] Voir discussion ci-dessous.

[77] T. J. DUNBABIN, 1948, p. 40-42. Les données archéologiques confirment l'existence de ces peuples, mais ne sont pas encore suffisamment claires pour permettre d'identifier précisément les différences et les origines des divers peuples de l'Italie du Sud et de la Sicile. *Cf.* : E. LEPORE, 2000 (1982), p. 57-61.

ci étaient rattachées ou jointes aux lots primaires, devenant partie de la propriété des *oikoi*, passibles donc d'investissement et d'accumulation. En conclusion :

> « *Tutto questo implica già il contrario di una società omogenea e sottolinea un processo di differenziazione sempre maggiore, almeno sul piano economico.* »[80]

Par conséquent, c'est seulement avec l'analyse des terres non-voisines de la cité que l'on pourra avoir une image un peu plus réelle de ce qu'était le régime de propriété foncière. Les deux principales raisons pour l'expansion des terres données par E. Lepore sont soit une préoccupation défensive, contre des indigènes ou contre l'expansion d'une colonie voisine rivale, soit une volonté d'extension des terres cultivées, due à la croissance démographique de la cité. En tout cas, cette expansion était faite au détriment des populations déjà installées sur ce territoire.

Dans son article, E. Lepore aborde aussi le problème du rapport entre les Grecs et les indigènes : sa perspective le rapproche de l'histoire des frontières (*frontier history*), ce qu'il avait déjà annoncé en 1967 comme nous avons pu le voir. Ainsi, il désigne les problèmes de l'occupation de la terre, du peuplement, du niveau social des indigènes, aussi bien que de l'hellénisation (ou acculturation, dans un sens plus large) et de la coexistence pacifique ou de l'hostilité, à partir de la *frontier history*, pour essayer d'appréhender le degré de compatibilité ou d'incompatibilité économique et sociale entre les deux systèmes mis en contact. Cette approche dérive de l'analyse de la conquête de l'Ouest américain[81] et propose de voir les limites du territoire comme floues ou instables et non fixées. L'absence de bornes ou des limites précises dans la plupart des colonies d'Occident semble confirmer la vision d'E. Lepore.

---

[78] Les mêmes mises en garde ont été soulevées par M. Lombardo en analysant le témoignage épigraphique sur le territoire en Grande Grèce ; voir commentaire ci-dessous. *Cf.* : M. LOMBARDO, 2000, p. 73-114.

[79] Voir surtout l'*Odyssée*, XVIII, 356.

[80] E. LEPORE, 1973, p. 27.

[81] E. Lepore s'inspire notamment de l'application à d'autres réalités, en particulier pour l'étude de la Chine, du concept forgé pour l'Ouest américain ; *cf.* : O. LATTIMORE, 1962. Nous avons commenté ci-dessus, en introduction, le concept tel qu'il a été conçu par F. J. Turner, *cf.* : F. J. TURNER, 1893, p. 199-227 ; F. J. TURNER, 1921.

Après une bonne réception de l'idée d'utilisation du concept de *frontier history* pour l'étude des colonies grecques en Italie méridionale lors du congrès de Tarente de 1967, ce deuxième article approfondit la question. La plus grande difficulté dans l'utilisation d'un tel concept est l'exiguïté des sources écrites et archéologiques. Les trois questions qu'il soulève, l'occupation de la terre, le peuplement et le statut social des indigènes, ne rencontrent pas assez de documentation pour permettre une réponse[82]. L'impossibilité de réponses concrètes aux questions ne diminue en rien la portée de l'analyse, surtout l'importance que cet article a eu en rapport aux études sur les campagnes coloniales. En ce qui concerne directement la frontière, on voit, d'une manière plus claire par rapport au colloque de Tarente de 1967, que l'origine de son étude est intrinsèquement liée aux développements des travaux sur le territoire plus en général. D'autre part, on voit aussi clairement l'intérêt que suscite le problème de la frontière pour l'analyse des territoires des colonies de Grande Grèce.

Pour conclure, E. Lepore souligne les difficultés de l'archéologue – surtout par l'absence ou l'exiguïté des données archéologiques, littéraires et épigraphiques – pour cerner les problèmes de la *chora* coloniale. Il insiste tout de même sur l'importance de procéder à des études qui intègrent parallèlement les deux espaces, puisqu'il existe une interaction entre eux : « *un'influenza della* chora *sulle strutture e istituzioni, anche politiche, della* polis *sembra innegabile.* »[83]

Cette interaction entre la cité et son territoire a été le centre de l'intérêt de l'article de R. Martin[84], aussi publié dans le volume édité par M.I. Finley, sur les rapports entre la structure du tissu urbain et celle du territoire. Partant des mêmes

[82] La documentation archéologique et l'interprétation de la tradition littéraire ont beaucoup évolué depuis l'époque de cet article. Toutefois, les questions soulevées continuent d'être d'actualité et les possibilités de réponse font toujours l'objet de discussions. En nous concentrons sur le problème de la frontière, plutôt que sur les formes d'occupation du territoire, nous considérons la campagne des cités coloniales grecques sous un autre angle ; par conséquent, les questions ne sont pas les mêmes. Sur les objectifs de notre travail, voir l'introduction ci-dessus.
[83] E. LEPORE, 1973, p. 45.
[84] R. MARTIN, 1973, p. 97-112.

prémisses de l'existence de deux types de colonies, l'une à vocation commerciale et l'autre agricole, il affirme pour les dernières :

> « … il n'est pas indifférent de constater que les plans de ces cités révèlent un dispositif différent des précédents : superficie plus vaste, plus large extension de l'habitat, souvent tracé en damier, de caractère orthogonal, divisé en îlots réguliers, imposant même un type homogène à l'habitat. »[85]

R. Martin note la distinction entre les deux types de plan orthogonal, celui établi sur des grands axes d'orientation définis et le plan en damier organisé par îlots, une parcelle régulière de terrain. Il fait le rapprochement, voire le lien de cause à effet, entre ce deuxième type de plan en damier et la division du territoire aussi en parcelles régulières.

En plus du plan de l'urbanisme de la cité, il insiste sur les influences du territoire sur l'économie de la *polis* et sur ses structures architecturales, quel que soit le plan de son urbanisme. Il tourne son regard vers l'organisation de la défense de la cité qui, dans le cas d'une colonie à vocation commerciale, est concentrée et rapprochée autour de son port et de ses installations marchandes. En revanche, avec un système dispersé et beaucoup plus large, les colonies agricoles tentent de protéger, plus que les autres, leurs territoires.

Mais c'est dans l'architecture de la cité qu'il voit les signes les plus importants du rapport entre le territoire et la cité. Les structures architecturales des cités de caractère agraire sont en étroite relation avec les intérêts et les préoccupations des grands propriétaires fonciers. Il souligne l'existence d'un style plus large des habitations urbaines de ces cités, avec des cours et dépendances qui rappellent les structures des fermes. Avec ces affirmations, R. Martin bouleverse l'étude de l'urbanisme grec, basé jusque là sur le plan du port-agora : il démontre l'importance de l'aspect de la recherche

---

[85] *Ibid*, p. 100.

à travers un prisme plus étendu, en tenant compte aussi des influences du territoire pour la formation de la structure physique ainsi que des institutions de la cité grecque. L'importance de cet article repose sur l'orientation de la recherche qu'il indique.

### 3. L'évolution de la question du territoire

Après ces premières études de caractère général, les recherches sur le territoire et ses limites se sont multipliées. La préoccupation d'établir des modèles explicatifs pour l'ensemble du monde colonial en Grande Grèce continue d'exister, mais s'affaiblit au fur et à mesure que les études augmentent en nombre et en spécificité. Nous avons sélectionné quelques articles qui nous ont semblé plus importants du point de vue méthodologique, c'est-à-dire, ceux qui semblent poser des problématiques nouvelles, au lieu d'appliquer la méthode courante sur des exemples précis.

Nous commençons avec D. Asheri, qui a publié plusieurs études à propos de la colonisation grecque en Occident. Intéressé surtout par la question juridique de la terre, son article de 1971[86] est un bon exemple de ses préoccupations. Après son livre de 1966, ce travail cherche à compléter son analyse et se concentre sur le problème de l'intégration des nouveaux colons ainsi que de leur statut juridique concernant la propriété de la terre. Les Grecs établissaient déjà cette distinction entre les anciens citoyens (ἀρχαῖοι πολίται) et les nouveaux arrivés (ἔποικοι et σύνοικοι sont les termes les plus utilisés). C'est une question très importante pour l'étude de la frontière dans la mesure où ces nouveaux colons peuvent occuper des terres progressivement intégrées au territoire d'une colonie, dans un mouvement expansionniste et élastique de la frontière.

[86] D. ASHERI, 1971, p. 77-91.

D. Asheri utilise sept inscriptions pour conclure qu'il existait un statut spécial pour les nouveaux colons. Le problème se pose surtout en ce qui concerne l'inaliénabilité des premiers lots de terre (πρώτοι ou ἀρχαῖοι κλήροι). Pour lui, au moins pendant la période archaïque, ce statut suit l'indication d'Aristote selon laquelle seuls les premiers lots distribués aux fondateurs sont régis par le règlement de l'inaliénabilité ; les terres attribuées aux nouveaux, faisant normalement partie de la zone de réserve, ne subissent pas à ces règles.

Cette dualité juridique ne se restreint pas à la propriété foncière ni à une simple opposition entre anciens et nouveaux, particulièrement dans le cas d'une colonie mixte ou panhellénique. Sa conséquence est la création d'une pluralité à l'intérieur de la cité, observée par une organisation des quartiers ou des districts ethniques, avec l'attribution de lots urbains et ruraux aux groupes supplémentaires de colons. La conclusion générale de D. Asheri est donc que le statut juridique des colonies, et spécialement l'inaliénabilité des terres et des maisons, a un caractère collectif :

> « *Ciò è dovuto al fatto che nei casi da noi esaminati, le statuizioni giuridiche non concernono gli individui, ma gruppi o classi ben definite.* » [87]

Dans un sens plus ample, l'œuvre de G. Métraux[88] est un bon exemple d'analyse de la question de la terre d'un point de vue global. Sa thèse de doctorat, malheureusement très peu connue et publiée seulement en forme de reproduction de sa dissertation, associe les aspects spatial et social de la campagne en Grèce. L'auteur montre que la planification et la législation grecque archaïque favorisaient le groupe des propriétaires fonciers : l'inaliénabilité de la terre, ainsi que l'occupation des charges religieuses par les élites, garantissaient leur statut privilégié. Plus qu'une organisation oligarchique, la société grecque coloniale était caractérisée par un gouvernement centralisé, soit au départ par la figure de l'œciste (qui dictait la forme de l'implantation

[87] *Ibid*, p. 90.
[88] G. P. R. MÉTRAUX, 1978.

de la cité), soit au V^e^ siècle par les tyrans qui avaient le pouvoir de modifier cette implantation initiale. Pour soutenir son point de vue, il prend des exemples en Sicile, où, par l'intermédiaire d'une modification profonde du plan des cités, les tyrannies marquaient leur pouvoir et le changement de statut de l'aristocratie perdante[89].

En analysant des sources épigraphiques sur Héraclée et Locres, G. Métraux propose le même type d'exploitation de la campagne : qu'il s'agisse des terres sacrées des sanctuaires ou appartenant au domaine privé, les terres étaient constamment subdivisées et consignées pour leur exploitation agricole. Cette analyse lui permet d'affirmer que le mode d'organisation d'une cité grecque coloniale (subdivisions, inaliénabilité ainsi que le lotissement stable et rigide des terres) était une forme oligarchique et conservatrice d'organisation. Le grand mérite de son ouvrage est donc de montrer le rapport entre l'organisation sociale et l'organisation spatiale d'une cité, visible surtout par le biais des cas coloniaux.

L'approche que cet auteur utilise est celle de la comparaison entre divers exemples : il prend en compte toutes les cités coloniales en Italie méridionale et en Sicile et utilise les exemples les mieux connus pour soutenir sa thèse, en l'occurrence celui de Métaponte. Cette perspective, suivie dans les années 1960 et 1970, n'est pratiquement plus utilisée aujourd'hui : on considère que les différences entre les colonies sont trop importantes pour faire ressortir des caractères communs pouvant déterminer les mouvements d'ensemble. Courant le risque d'être contre cette démarche, nous croyons à l'importance de dégager les aspects communs pour formuler des interprétations qui ne soient pas restreintes aux particularismes. C'est dans ce sens que nous avons voulu commenter les données archéologiques de Sybaris et de Métaponte pour établir des éléments de comparaison avec l'exemple de Poseidonia, analysé plus en détail[90].

---

[89] *Ibid*, p. 37.
[90] Voir la troisième partie, ci-dessous.

À la fin des années 1970 nous pouvons ressentir un changement de perspective dans les études sur les territoires coloniaux en Italie du Sud. Après les premiers essais de formuler des explications plus générales, applicables à l'ensemble des colonies de Grande Grèce, on voit une valorisation des cas d'étude. Cette nouvelle perspective, plus particulariste et qui souligne les spécificités de chaque colonie, semble avoir le plus grand nombre de partisans. Ce changement d'orientation dans les études est perceptible dans un article de 1978 d'E. Lepore[91], celui qui était un des principaux responsables de la définition du cadre interprétatif du territoire en Grande Grèce.

Selon E. Lepore, le processus de formation des cités grecques, comme évolution des villages, emmenait dans son sillage l'opposition économique et sociale entre la cité et sa campagne. Ce processus ne fut certainement pas homogène dans toute la Grèce, mais permit le développement économique et social de la civilisation grecque. Comme élément de comparaison avec la réalité coloniale de la Grande Grèce, E. Lepore analyse brièvement la distinction entre la formation des propriétés foncières dans les diverses parties de la Grèce métropolitaine, mettant en évidence qu'il y avait des structures plus (Attique) ou moins urbanisées (Thessalie). Ces différentes formes de formation agraire en Grèce propre contribuèrent aussi à la différenciation des types d'organisation du territoire en Italie méridionale et en Sicile.

Après cette introduction concernant la Grèce métropolitaine, E. Lepore souligne que l'on peut créer quelques modèles explicatifs pour certains des aspects relatifs à la colonisation grecque en Occident. Néanmoins, il affirme que la diversité des populations locales fut essentielle et, sur certains points, plus représentative que l'origine ethnique des colons pour expliquer les différences entre les réalités coloniales[92]. Ainsi, le concept d'hellénisation couvre une gamme énorme de divers types de contacts entre Grecs d'origines ethniques distinctes et indigènes dont la

[91] E. LEPORE, 1978, p. 183-253.
[92] *Ibid*, p. 246.

différence était encore plus marquée. Cette hypothèse est actuellement mise en question et certaines études essaient d'identifier les traits communs de la colonisation achéenne en Italie méridionale et l'opposition entre ce « modèle » d'organisation et les colonies d'autres origines ethniques[93].

Selon E. Lepore, le choix pour l'emplacement des colonies en Grande Grèce et Sicile fut majoritairement fait en faveur des plaines côtières et fertiles, même si l'on trouve des colonies fondées sur des caps ou des promontoires, comme Pithécusses dans l'île d'Ischia par exemple. E. Lepore souligne le cas de Sybaris, qui n'avait ni un vrai port, ni défense de son territoire, ni acropole, mais seulement sa vaste plaine et ses fleuves, le Sybaris et le Cratis ; Sybaris est l'exemple le plus représentatif parmi d'autres cas peut-être moins manifestes, mais toujours calqués sur le même modèle.

E. Lepore avance la discussion sur les causes de la colonisation grecque en critiquant l'interprétation traditionnelle de T. J. Dunbabin, reprise par G. Vallet et lui-même en 1967. Dans cet article[94], il affirme qu'il ne faut pas privilégier l'une des fonctions d'une colonie en Occident, soit agraire soit commerciale, en essayant de lier ces fonctions à une chronologie ou un contexte géographique déterminé. Ces répartitions chronologique et géographique se confondent dans un seul schéma, mêlant les 'causes' et les 'effets'. Ainsi nous n'avons pas la possibilité de constituer une typologie des fonctions des fondations coloniales. Les termes 'agraire' et 'commercial' ne s'appliquent pas pour la colonisation grecque en Occident de l'époque archaïque, quand les intérêts des colons étaient plus liés aux valeurs aristocratiques d'honneur, de luxe, d'exhibition de richesse et de pouvoir qu'à nos concepts modernes de dépendance, de colonies de peuplement ou d'exploration, d'impérialisme, etc.

Par conséquent, les considérations sur les motifs de la colonisation ne doivent pas favoriser l'aspect agraire ou commercial de la fondation d'une *apoikìa*. Le rapport

[93] voir discussion ci-dessous. *cf. Gli Achei* 2001.
[94] E. LEPORE, 1978, p. 248-249.

entre la cité et son territoire ainsi que leur intégration est fondamental. Le commerce est seulement l'un des éléments de cette intégration et doit être perçu dans le contexte général de l'occupation et de l'expansion d'une colonie. De cette manière, la rencontre des cultures grecque et indigène, avec leurs spécificités, devra être étudiée au cas par cas, toujours en tenant compte des relations entre cité et campagne.

Cette perspective d'étude au cas par cas a été introduite par E. Lepore déjà en 1978 et prédomine aujourd'hui, comme nous pouvons le voir à travers les discussions présentées au Congrès de Tarente de 2000, commentées ci-dessous[95].

Dans la même collection de 1978 dirigée par R. Bianchi-Bandinelli, R. Martin[96] expose d'autres commentaires importants sur le problème du territoire. Il nous rappelle que nous jugeons la civilisation grecque comme urbaine par excellence, mais que par un curieux paradoxe, elle se maintient profondément rurale et le problème du rapport entre la cité et son territoire reste le même pendant toute l'histoire du monde grec. Platon et Aristote ne concevaient pas une cité indépendamment de son territoire, ce que l'exploration archéologique moderne nous confirme.

De concert avec les affirmations d'E. Lepore citées ci-dessus, R. Martin argumente que les recherches plus modernes sur l'histoire de la colonisation grecque atténuent l'importance du rôle de l'*emporion* dans le processus de formation des cités du monde grec occidental. Les relations commerciales ne furent pas forcément à l'origine des *poleis* coloniales et leur économie resta essentiellement agricole ; les échanges commerciaux étaient nourris par la production de la campagne adjacente et leur développement constitue l'une des conséquences du processus d'urbanisation de ces sociétés pendant une période plus tardive, surtout durant le IV$^{e}$ siècle avant J.-C.

---

[95] *Cf.* : *Atti Taranto* 2000. Voir aussi, pour le cas de Rhégion : L. COSTAMAGNA, 2000, p. 223-335 ; G. CORDIANO et S. ACCARDO, 2004.
[96] R. MARTIN, 1978, p. 559-592.

L'hypothèse lancée par R. Martin[97] est que l'organisation du territoire en îlots ait été amorcée probablement dès le VI^e^ siècle avant J.-C., mais qu'elle atteignit son apogée seulement au cours du IV^e^ siècle avant J.-C., à l'issue de l'expansion économique et démographique des *poleis* coloniales. À cette époque, l'aménagement du territoire devint plus systématique avec, entre autres, la redistribution de terres aux nouveaux arrivés. Citant A. Wasowicz, R. Martin indique que l'organisation du territoire en îlots doit certainement être liée aux colonies, tant de l'Ouest que de l'Est. L'activité agricole de ces colonies, orientée vers l'exportation, exigeait certaines formes d'organisation technique, juridique et sociale prévues avant l'exploitation économique à grande échelle du territoire.

Le IV^e^ siècle av. J.-C. marque aussi un changement dans la forme d'occupation du territoire. R. Martin, se reportant à d'autres spécialistes du monde égéen, comme H. Bolkestein, E. Kirsten, M. I. Finley, J. Perčirka, affirme que pendant les périodes antérieures il n'existait pas d'habitation isolée dans la campagne, que les populations étaient regroupées dans les villages, les *kòmai*. L'explication donnée par R. Martin pour l'absence d'établissement isolé dans la *chora* est que, outre les raisons sociales et les conditions géographiques des pays méditerranéens, il y avait des difficultés techniques. Les canalisations en terre cuite, pour capter l'eau et irriguer les fermes et les citernes, servant de réserve pour la saison sèche, furent construites seulement pendant la période hellénistique. R. Martin[98] souligne aussi le problème de sécurité : l'ancien système de défense avancé dans les confins de la *chora* et non en marge de la cité prouve sa valeur. Au IV^e^ siècle av. J.-C. les murs des cités furent dupliqués et l'on voit paraître les fermes fortifiées.

C'est seulement à partir de l'époque hellénistique que l'on trouve des fermes et des installations permanentes dans la *chora*. Quand le mode d'exploitation de la terre

[97] *Ibid*, p. 586.
[98] *Ibid*, p. 589.

subit des transformations techniques et demande une organisation plus rationnelle du sol, toute une gamme de types d'habitat variant des villages jusqu'aux fermes mono-familiales, est attestée dans les colonies occidentales et orientales. Le modèle d'établissement du territoire prédominant au IV^e^ siècle av. J.-C. comprend l'habitation du propriétaire ou de son locataire, ainsi que toutes les installations nécessaires pour la gestion, la culture, l'élevage et la transformation des produits[99]. C'est ce mode d'occupation du territoire que nourrit l'activité commerciale de la cité principale : vente et consommation de produits de la terre, acquisition et importation de produits manufacturés, en particulier la céramique.

Il est important de remarquer ici la périodisation que fait R. Martin et que nous utiliserons pour l'analyse des données archéologiques provenant de Poseidonia. Tous les travaux portant sur les territoires les mieux connus de Grande Grèce, Métaponte[100] et Poseidonia, soulignent l'intensification de l'occupation de la campagne dans la deuxième moitié du IV^e^ siècle. R. Martin offre, avec son étude, des éléments de réponse pour les causes de cette intensification.

Les hypothèses de R. Martin ont été reprises et confirmées par plusieurs auteurs, notamment Th. D. Boyd et M. H. Jameson[101], surtout en ce qui concerne le rapprochement de la division des lots égaux à l'intérieur de la cité et dans sa campagne. Ces derniers, analysant le site d'Halieis et reprenant d'autres exemples en Italie méridionale et en Sicile, ont renforcé les hypothèses de R. Martin. Ils ont avancé dans le sens de rapprocher les grandes dimensions des lots avec leur régularité : le terme *klèros* indique aussi le sens de lot égal.

---

[99] *Ibid*, p. 588-589.

[100] Le cas spécifique de Métaponte est très complexe dans la mesure où l'on peut identifier une occupation aussi intensive des terres dans la première moitié du V^e^ siècle, avant donc ces progrès techniques. Voir ci-dessous nos commentaires sur Métaponte et sur la datation des fermes dispersées dans le territoire, dans le chapitre consacré à cette colonie.

[101] T. D. BOYD et M. H. JAMESON, 1981, p. 327-342.

D. Adamesteanu[102], comme R. Martin, s'est aussi intéressé au problème des habitations de la campagne et a pris l'exemple de Métaponte pour soutenir ses arguments[103]. Selon lui, on trouve des habitations de toutes mesures, mais il propose d'attribuer les plus petites à l'époque archaïque et les plus grandes aux périodes plus récentes, en particulier pendant le IV^e^ siècle av. J.-C. Une autre remarque importante : les établissements les plus grands dans le territoire surgissent dans des endroits où il y avait des habitations archaïques auparavant ; il est rare de trouver des installations uniquement de la période hellénistique[104].

Un exemple opposé a été donné par L. Forti et A. Stazio[105] en considérant Héraclée, où ils n'ont pas trouvé de traces d'un lotissement systématique comme celui de Métaponte. Les tables d'Héraclée[106], analysées par eux et qui constituent un des seuls documents à propos de cette colonie, ne se réfèrent pas à des habitations dans la campagne. Ainsi leur argument est qu'il y avait aussi une organisation du territoire où les paysans habitaient dans le centre urbain, même à des époques plus récentes, comme aux V^e^ et IV^e^ siècles av. J.-C. Ils remarquent donc l'existence d'une grande variété de situations dans le monde grec en Occident et la nécessité de recherches précises pour chaque site individuel.

En revenant au texte de D. Adamesteanu, après l'intensification de l'occupation au IV^e^ siècle, les fermes de Métaponte disparurent en grande partie à partir de la seconde moitié du III^e^ siècle av. J.-C., à l'exception de quelques fermes encore retrouvées sur le territoire métapontin jusqu'à la période républicaine tardive ou

---

[102] D. ADAMESTEANU, 1983, p. 171-204.
[103] Voir nos commentaires sur cette colonie ci-dessous dans la troisième partie.
[104] Ces remarques ont été confirmées par les recherches plus récentes à Métaponte, *cf.* : J. C. CARTER, 2000, p. 771-792 ; J. C. CARTER, 2004, p. 363-390.
[105] L. FORTI et A. STAZIO, 1983, p. 641-713.
[106] *cf.* : A. UGUZZONI et F. GHINATTI, 1968 ; F. COARELLI, 1991, p. 281-290. Voir également nos commentaires ci-dessous, dans le chapitre intitulé « La frontière inscrite ».

impériale[107]. Cette décadence de la campagne n'est pas isolée : c'est le même mouvement que l'on trouve au centre urbain de la cité.

Dans son article, D. Adamesteanu renforce aussi la contestation de l'idée d'*èremos chora* : il affirme que toutes les colonies furent fondées dans des endroits déjà habités par des indigènes et il cite l'exemple de Francavilla Marittima, disparue après l'établissement de Sybaris[108]. C'est cette affirmation qui lui permet d'aborder le sujet du commerce en Grande Grèce. Il insiste sur la constatation qu'aucune cité coloniale n'était privée de territoire, même les *poleis* à vocation commerciale avaient un territoire, nécessaire pour leur manutention. Il souligne un autre point important : la nécessité d'analyser les voies maritimes de commerce pour expliquer les formes de colonisation en Italie méridionale et surtout pour expliquer pourquoi toutes les colonies avaient un port et se situaient près du littoral.

Toutefois, il se concentre sur les voies terrestres de commerce. Ce problème des voies terrestres est encore très mal connu et nécessite de nouvelles recherches et approfondissements. Cependant, la recherche a pu révéler qu'une grande partie des routes romaines étaient bâties sur les voies grecques, qui à leur tour avaient été reprises des chemins utilisés par les indigènes[109]. Il y avait aussi un rapport commercial entre la côte et l'intérieur, dont le lien pouvait être assuré par des fleuves navigables aussi bien que par les voies terrestres. D. Adamesteanu lance l'hypothèse que la direction de ce commerce était, pendant l'époque archaïque, du littoral vers l'intérieur : les produits de luxe et les produits manufacturés partaient des colonies grecques côtières et allaient vers les populations indigènes[110]. Dans un deuxième moment, en particulier à partir du IV$^{e}$ siècle av. J.-C., D. Adamesteanu pense que le sens du trafic sur ces routes s'inversa : les

[107] D. ADAMESTEANU, 1983, p. 182.
[108] Voir ci-dessous nos commentaires sur Sybaris et en particulier sur le site de Francavilla.
[109] D. ADAMESTEANU, 1983, p. 199 ; voir aussi : *Atti Taranto* 1962 et L. QUILICI, 1990, en particulier les commentaires sur la Via Appia, p. 47-52, et sur la Via Latina, p. 52-56.
[110] Sur ce problème du monde indigène pendant les VI$^{e}$ et V$^{e}$ siècles, voir en particulier : M. BUGNO, C. MASSERIA, et P. POCCETTI (éds.), 2001.

populations indigènes et ses produits arrivèrent de l'arrière-pays en direction des colonies grecques. Cette hypothèse nous semble un peu simpliste, puisqu'elle ne tient pas compte des matières premières venant de l'intérieur, parfois de très loin, comme l'exemple de l'ambre.

C'est cette reprise du pouvoir des voies de communication en Grande Grèce par les indigènes et la conséquente interruption ou l'obstruction de ces routes qui peuvent expliquer, selon D. Adamesteanu, la décadence de la société grecque en Italie méridionale :

> « *Terrestri o marittime, finché queste arterie sono rimaste aperte, il grande corpo della Magna Grecia è sopravvissuto a tanti scontri; quando queste cominciano a essere ostacolate o deviate, il corpo della Magna Grecia comincia a soffrire.* »[111]

Cette question des voies de communications mène à une autre question importante dans les rapports entre Grecs et indigènes, celle des sanctuaires extra-urbains. C'est en traitant ces sanctuaires que les rapports entre l'organisation du territoire et la frontière d'une cité grecque sont les plus évidents. Dès l'article de G. Vallet[112], ou peut-être même depuis l'insistance de N. Fustel de Coulanges[113] sur l'implication de la sphère du sacré pour les sociétés anciennes, les lieux de culte à l'extérieur du centre urbain ont acquis une importance majeure pour l'étude de la cité grecque. La publication du travail de F. de Polignac[114] représente la principale contribution, émanant des approches théoriques inspirées par les travaux de J.-P. Vernant et P. Vidal-Naquet, pour l'étude du territoire d'une cité grecque. Après une discussion sur la naissance de l'idée de cité en Grèce ancienne, l'auteur traite

[111] D. ADAMESTEANU, 1983, p. 203.
[112] G. VALLET, 1967, p. 67-142
[113] N. FUSTEL DE COULANGES, 1984 (1864).
[114] F. DE POLIGNAC, 1995 (1984).

spécifiquement de la question des sanctuaires extra-urbains, notamment l'aspect symbolique que ces lieux pouvaient avoir.

Selon lui, ces sanctuaires sont parmi les plus riches et plus importants du monde grec : une grande partie des sanctuaires les plus connus de la Grèce sont à placer en dehors des murs des cités. D'après cette constatation, F. de Polignac souligne les principales fonctions de ce type de structure. La première remarque est la position limitrophe d'un nombre important de ces sanctuaires ; c'est cette caractéristique qui lui permet d'affirmer un rôle de contrôle de territoire joué par les sanctuaires, qui pouvaient représenter la limite entre le monde de la domination de l'homme sur la nature sauvage, et les terres qui resteraient au-delà des sanctuaires. Leur rôle le plus important serait donc de « marqueur de frontière ».

Suivant l'approche théorique de J.-P. Vernant, F. de Polignac peut accentuer la portée symbolique que les sanctuaires extra-urbains pouvaient avoir pour les Grecs, en particulier à l'époque archaïque : ils sont perçus donc comme signes d'une frontière autant symbolique que physique. De là, l'importance de ces lieux pour les rites initiatiques, de passage de l'adolescence à la vie adulte, tant les éphèbes gardiens de la frontière, que les rites joués par les jeunes femmes. À l'appui de son hypothèse de la valeur symbolique des sanctuaires de confins, F. de Polignac indique qu'en majorité ces lieux étaient dédiés aux divinités liés à la fécondité ou à la fertilité de la terre, en particulier Héra.

L'étude de F. de Polignac prend en compte essentiellement les sanctuaires localisés en Grèce métropolitaine, mais le contexte colonial est très important pour la compréhension de son œuvre. Dans la postface à l'édition italienne, l'auteur confirme avoir utilisé également les exemples coloniaux en Occident comme source de son hypothèse. De la même façon, les études sur le territoire, sur la frontière et sur les

sanctuaires en domaine colonial ont utilisé de manière récurrente son travail et son interprétation pour ces lieux de culte.

Dans un article plus récent, F. de Polignac[115] reprend la discussion sur les grands sanctuaires extra-urbains et souligne la fonction de lieu d'échange, comme intermédiaires des contacts, en même temps que lieu d'imposition d'une souveraineté de la cité grecque. Selon l'auteur, ces deux fonctions sont particulièrement fortes dans le contexte colonial.

Le thème des sanctuaires extra-urbains a été traité par d'autres chercheurs et il est important de mentionner quelques contributions qui ont plus intensément marqué les études sur ces lieux en Grande Grèce. Parmi ces contributions, l'article de M. Torelli[116] mérite une attention particulière. Les questions traitées sont très vastes et incluent les rapports économiques, politiques, culturels et religieux entre Grecs et indigènes par l'intermédiaire des données archéologiques venant des sanctuaires extra-urbains. Ces lieux auraient ainsi plusieurs fonctions, notamment comme intermédiaire dans les échanges commerciaux et culturels, facilitant ainsi l'hellénisation des élites indigènes. Ces sanctuaires et les rituels sacrés qui y sont célébrés représentent plusieurs opportunités pour les rencontres, puisque ces rapports n'étaient pas occasionnels ou personnels, mais, au contraire, publics et réguliers[117]. De cette manière, les sanctuaires et la religion étaient la forme apparente d'un processus de réciprocité dans les contacts entre Grecs et élites indigènes.

---

[115] F. DE POLIGNAC, 1994, p. 3-18.
[116] M. TORELLI, 1977, p. 45-61.
[117] « La struttura abitativa pagano-vicanica è strettamente connessa con tale dislocazione dei luoghi di culto, nei quali la motivazione prima dell'insediamento sacro, la sorgente e la situazione favorevole della rete viaria, origina anche una serie di momenti di carattere collettivo, la festa, il teatro (come documentano gli esempi più tardi e monumentali), la fiera, il mercato, in ultima analisi tutte le manifestazioni di natura sociale che nelle strutture urbane trovano loro sede naturale all'interno della città. (…) Tutto questo dimostra che tali luoghi di culto, lungi dall'essere centri di occasionale *pietas* spontanea e popolare, sono strettamente collegati con il funzionamento complessivo delle strutture economiche, sociali e politiche », *Ibid*, p. 57.

Dans ce même sens, une mise au point du concept même de sanctuaire de frontière et de ses fonctions a été établie par P.G. Guzzo[118]. L'auteur renforce l'aspect économique des échanges entre Grecs et indigènes. En outre, il observe que les formes religieuses de ces sanctuaires sont grecques, ce que confirme la prédominance culturelle et cultuelle des Grecs par rapport aux indigènes.

La question des sanctuaires extra-urbains en Grande Grèce a suscité bon nombre de commentaires et constitue encore aujourd'hui un thème de recherche privilégié dans les études du territoire colonial[119]. Ces discussions sont à l'origine de l'importance que nous accordons à l'Héraion du Sele, qui fait l'objet d'un chapitre entier de notre travail[120].

[118] P. G. GUZZO, 1987 (a), p. 475-526. Sur cette question des sanctuaires de frontière voir aussi son commentaire sur les lieux de culte extra-urbains en Calabre : P. G. GUZZO, 1987 (b), p. 373-379.
[119] Voir, entre autres : D. ASHERI, 1988, p. 1-5 ; G. PUGLIESE-CARRATELLI, 1988, p. 149-158 ; G. PUGLIESE-CARRATELLI, 1990 (c), p. 137-142 ; G. GRECO, 1999, p. 231-247 ; C. AMPOLO, 1992, p. 25-28.
[120] Voir ci-dessous, dans la troisième partie.

# 3. La question du territoire dans les recherches récentes

## 1. Les années 1980 et 1990 (les *surveys*)

Comme nous l'avons remarqué ci-dessus, l'étude du territoire en Grande Grèce a été fortement marquée par l'œuvre de M. I. Finley, surtout dans la quête des modèles explicatifs de type wébérien. Toutefois, actuellement, les chercheurs essayent de dépasser cette approche et n'ont plus le but de formuler un modèle explicatif général. On voit donc une plus grande profusion d'études sur le territoire qui traitent de sites en particulier, faisant des comparaisons entre eux, mais pas dans le but de créer un modèle. Parmi ces travaux et en ce qui concerne l'Italie du Sud, on relève les écrits de E. Greco sur Poseidonia[121], Sybaris[122], Vélia[123], Laos[124], de M. Osanna sur Tarente, Sybaris, Crotone et Locres[125], ainsi que les travaux de R. Spadea sur Crotone[126].

Outre cette nouvelle approche du problème du territoire, quelques ouvrages rassemblent les connaissances actuelles et tentent de formuler un bilan de ces dernières années de recherche sur le territoire. Un exemple important est le volume consacré à la cité antique dirigé par E. Greco et publié en 1999[127], où l'on trouve l'article de Luigi Gallo[128] sur l'exploitation de la terre.

Avec des calculs établis à partir de la confrontation des sources littéraires et des données archéologiques sur Agrigente et Sélinonte, L. Gallo démontre l'importance démographique qui représentait le territoire : plus de la moitié de la population vivait dans la campagne[129]. D'après Denys d'Halicarnasse[130], L. Gallo prouve que cette

[121] *cf.* : E. GRECO, 1974-1975, p. 104-115 ; E. GRECO, 1979 (b), p. 219 ; E. GRECO, 1979 (a), p. 7-26.
[122] *cf.* : E. GRECO, 1992, p. 459-485.
[123] *cf.* : E. GRECO et A. SCHNAPP, 1983, p. 381-415.
[124] *cf.* : E. GRECO et D. GASPARRI (éds.), 1995.
[125] *cf.* : M. OSANNA, 1992.
[126] *Kroton* 2000 ; R. SPADEA, 2004 ; R. SPADEA, 1996, p. 247-249.
[127] E. GRECO (éd.), 1999 (a).
[128] L. GALLO, 1999, p. 37-54.
[129] Sur la question de la démographie dans les campagnes grecques, voir un commentaire récent dans : M. BRUNET, 2007, p. 31-41.

proportion était aussi valable pour l'importance économique de l'agriculture à Athènes à la fin du V^e^ siècle : selon lui, entre 60 et 90% de la population vivait de l'exploitation de la terre et seulement une petite minorité de citoyens n'avait pas de propriétés foncières.

L'importance économique et démographique de la terre peut être aussi reconnue par l'expansion des fermes avec habitations dans la *chora* en Occident, surtout à partir de la fin du V^e^ siècle. L. Gallo reprend ainsi un des thèmes développés par R. Martin, cité ci-dessus[131], mais donne une chronologie un peu plus haute pour les habitations dans la campagne. D'après L. Gallo[132], à partir des innovations dans les techniques agraires produisant une plus haute productivité de la terre, le V^e^ siècle connaît l'essor d'une économie croissante, non seulement une production pour l'autoconsommation, mais aussi une production dirigée vers le commerce. En effet, la diffusion des fermes, provoquée par la nécessité des soins plus réguliers et plus constants par les travailleurs de la terre, est certainement liée à une plus grande exploitation du territoire pour faire face à une démographie également en croissance. Ces aspects font partie d'un seul mouvement et doivent être étudiés comme un ensemble pour permettre une meilleure compréhension du problème.

L'augmentation de la production et de l'occupation du territoire pose une condition élémentaire : la main-d'œuvre. Les sources littéraires ne parlent pratiquement pas du régime de petite propriété foncière, mais soulignent l'existence d'un rôle important du travail dépendant. Même Xénophon[133], qui parle de l'idéal du fermier indépendant, remarque l'importance pour un citoyen d'employer un certain nombre d'esclaves ou de travailleurs salariés et libres. Le propriétaire des terres pouvait donc

---

[130] Denys d'Halicarnasse, *Lysias*, 32.
[131] R. MARTIN, 1978, p. 588-589.
[132] L. GALLO, 1999, p. 42.
[133] Xénophon, *Économique*, 441, 459, 470, 502, 573, 597, 602, 608, 766.

compter sur des travailleurs ruraux dépendants qui vivaient dans la campagne et versaient une partie de leur récolte au propriétaire.

Une autre preuve de la nécessité des travailleurs dépendants est la taille des fermes trouvées par l'archéologie sur plusieurs sites coloniaux en Occident ainsi qu'en Orient, dont les plus étudiés sont Métaponte[134] et Chersonèse : leurs tailles peuvent varier de 26 à 79 hectares environ[135]. De plus, L. Gallo affirme que, d'après l'*Économique* de Xénophon, on peut dire que la plus grande partie de ces travailleurs dépendants étaient en réalité des esclaves, surtout d'origine indigène. Même les propriétaires qui n'avaient certainement pas un statut économique élevé, comme l'attestent plusieurs sources littéraires, en particulier les comédies d'Aristophane, avaient pour la plupart quelques esclaves.

Un autre problème relatif à l'exploitation de la terre c'est le cas des terres publiques. La location de ces terres à des particuliers offrait une grande part des revenus d'une *polis*. Il reste également la question de la taxation sur les terres privées. Malgré le manque d'une documentation précise sur ce sujet, nous avons le témoignage de Platon qui, dans sa conception de la cité idéale, prévoit une taxe annuelle, l'*eisphora* (Platon, *Lois*, XII, 955d-e). En tout cas, il semble clair que la principale source de revenu, non seulement pour les citoyens mais aussi pour les dépenses de la communauté, était la *chora*.

Nous avons observé ci-dessus que l'étude du territoire a commencé dans les domaines coloniaux, soit en Occident ou en mer Noire, et que la recherche sur les campagnes en Grèce propre avait un grand retard par rapport aux cités coloniales. En revanche, dans les années 1980, l'étude des campagnes grecques a bénéficié de l'utilisation d'une nouvelle méthode de recherche archéologique : les prospections,

[134] Voir nos commentaires sur Métaponte ci-dessous. *Cf.* : J. C. CARTER, 1998 ; J. C. CARTER, 2000, p. 771-792 ; A. DE SIENA, 2000, p. 757-769.

aussi connues par le nom en anglais *survey*[136]. Ce sont les archéologues américains, par leur organisation des départements universitaires plus proches de l'anthropologie, qui ont en premier lieu utilisé la prospection en archéologie, dès les années 1960[137]. Cette nouvelle méthode a ensuite été amenée en Grèce par les chercheurs d'origine anglo-américaine, en particulier A. Snodgrass[138] ; elle a révolutionné l'étude du territoire antique et elle est aujourd'hui très largement appliquée.

La prospection est issue d'un mouvement de contestation méthodologique plus large en Archéologie, la *New Archaeology*. Pendant les années 1960, d'abord aux États Unis et puis en Europe, les archéologues préhistoriens se sont opposés à l'approche historico-culturelle qui caractérisait l'archéologie jusqu'à ce moment, dont V. Gordon Childe est le représentant le plus connu. La *New Archaeology* proposait un rapprochement de l'archéologie avec l'anthropologie et avec les sciences dures (les données statistiques prennent donc une importance capitale) ; elle tentait d'identifier les processus (d'où le nom de *processual archaeology*) de formation des cultures étudiées, à partir des modèles basés sur les données scientifiques. On a pu dire que c'était un essai pour formuler une archéologie « positiviste »[139], qui voulait déterminer de manière objective la connaissance sur le passé.

Cette approche développée par les préhistoriens n'a pas eu une grande répercussion pour les études classiques, mais cette volonté d'intégrer des analyses statistiques, basées sur des modèles mathématiques et géographiques est perceptible dans les propositions pour l'utilisation de la prospection. Ce n'est pas par hasard si cette méthode a été utilisée en premier lieu par des archéologues d'origine anglo-américaine

---

[135] L. GALLO, 1999, p. 46.
[136] Une critique très judicieuse de l'utilisation de la prospection en Grèce est proposée par M. BRUNET, 2000 ; voir aussi le débat entre M. Brunet et R. Osborne : M. BRUNET, 1992, p. 33-51 ; R. OSBORNE, 1996, p. 49-64.
[137] Voir l'article de R. J. RUPPÉ, 1966, p. 313-333, cité par A. M. SNODGRASS, 1982, p. 810.
[138] Une bonne synthèse de cette méthode est dans : A. M. SNODGRASS, 1982, p. 800-812. Cet auteur, avec J.L. Bintliff, est le responsable de la bonne réception de cette technique en Grèce, surtout avec ses travaux sur la Béotie. Voir aussi : D. R. KELLER et D. W. RUPP (éds.), 1983.
[139] I. HODDER et M. SHANKS, 1995, p. 3-29.

et qui s'intéressaient à la protohistoire égéenne et au haut archaïsme. Quelques préhistoriens, comme A. C. Renfrew et L. R. Binford, travaillaient déjà en Grèce[140], ce qui a permis plus facilement la « migration » de ce type d'approche vers les études classiques. Il est intéressant de remarquer que l'utilisation de la prospection en archéologie classique grecque se développe uniquement à la fin des années 1970 et surtout dans les années 1980, époque pendant laquelle l'approche méthodologique de la *New Archaeology* est très fortement critiquée.

Le principe de base de la prospection est la collecte de matériel de surface dispersé sur une vaste superficie, sans avoir recours à une fouille stratigraphique. Avec cette collecte de matériel et à partir des modèles statistiques, les chercheurs peuvent indiquer la localisation de sites archéologiques et les centres d'occupation plus intense : le résultat d'une prospection donne une série d'informations telles que la situation, l'étendue, la densité, les périodes d'occupation, le statut et la fonction d'un ou de plusieurs sites d'une région[141]. Ceux qui défendent cette méthode énoncent plusieurs caractéristiques avantageuses : la possibilité de repérer les sites rapidement et à large échelle, c'est-à-dire, dans un territoire beaucoup plus vaste que les fouilles nous permettent ; l'identification de structures, de limites de diffusion et de rayonnement d'un type de matériel, la datation de l'occupation des centres habités et la fonction des sites retrouvés. Tout cela avec un coût et dans un laps de temps bien plus réduit qu'une fouille stratigraphique traditionnelle.

Une caractéristique programmée de la prospection est l'intégration de spécialistes de plusieurs disciplines différentes dans l'équipe de travail, ce qui peut fournir un résultat plus complet, tenant compte de l'environnement, de la géologie, ainsi que de certaines sciences naturelles comme la zoologie et la botanique, entre autres. Si d'un côté, la prospection intègre des éléments d'autres disciplines et peut fournir un

[140] K. KOTSAKIS, 1991, p. 65-90.
[141] A. M. SNODGRASS, 1982, p. 807.

discours plus complet en ce qui concerne l'occupation d'un espace, d'un autre côté, ses résultats sont moins précis pour la reconstruction historique. Cette limitation est, en revanche, proposée comme un atout par A. Snodgrass, qui interprète les résultats parfois très vagues de la prospection comme un avantage, dans le sens que ces résultats sont moins hasardeux et donc moins contestables. Le fait de ne pas avancer des interprétations historiques très poussées permettrait à la prospection d'être plus « fiable » que l'archéologie stratigraphique, avec laquelle on essaie de proposer des interprétations qui relient les découvertes aux événements historiques connus. La prospection, par sa propre nature, concerne uniquement les grands changements, dans la longue durée.

L'aspect de longue durée de la prospection est souvent cautionné par la citation de l' « école des Annales », et en particulier l'œuvre de F. Braudel[142]. Cependant l'utilisation de la longue durée pour l'école des Annales et pour la prospection n'est pas du tout la même : si les Annales proposaient une vision globale de l'histoire avec un rapprochement avec les autres sciences humaines, il n'y avait pas cette idée d'objectivité, presque « positiviste », que revendique la prospection. Ce sont pour nous deux modes de pensée complètement différents qui n'ont en commun que l'appel à la longue durée, mais qui est entendue de manière bien diverse dans les deux cas.

La réception très favorable que la prospection reçoit aujourd'hui, après plusieurs années de recherche, est liée en grande mesure à son objet d'étude. Les fouilles stratigraphiques sont placées prioritairement dans les zones urbaines et dans les sites connus de l'arrière-pays, tels que les grands sanctuaires ou nécropoles. La prospection, au contraire, s'intéresse aux grands espaces et est particulièrement tournée vers l'étude de la société rurale : « par sa nature même, elle [la prospection] conduit à l'étude des

[142] Voir par exemple : BINTLIFF, J. (éd.) 1991. *The Annales school and archaeology*, Leicester : Leicester University Press.

habitats ruraux »[143]. C'est en effet pour combler le retard des recherches sur le territoire en Grèce métropolitaine que cette nouvelle méthode a été appliquée aux études de l'Antiquité hellénique.

D'un autre côté, après un peu plus de vingt ans que la prospection est appliquée en archéologie classique et qu'elle est comparée à la fouille stratigraphique, on peut finalement percevoir ses limites. Au début, les défenseurs de la prospection disaient eux-mêmes qu'il ne fallait pas faire une opposition entre les deux techniques de l'archéologie, la prospection et les fouilles stratigraphiques, les deux étant complémentaires. Au fil des années, on s'aperçoit en revanche que dans la majorité des cas où la prospection a été pratiquée, les fouilles se sont arrêtées. Les résultats d'une prospection sont, comme le disent ses défenseurs, très généraux et contribuent d'une manière restreinte à la connaissance d'une société. Seule la combinaison d'une prospection au préalable avec des vérifications plus ponctuelles par des fouilles stratigraphiques peut vraiment contribuer à une connaissance plus globale et plus approfondie de la société antique.

L'utilisation de la prospection en archéologie du monde grec, d'abord en Grèce[144], puis en contexte colonial, a le mérite d'évoquer un problème central en archéologie : l'échelle des recherches et de leurs résultats. En effet, la prospection a montré les limites de l'analyse archéologique quand celle-ci est restreinte à un site, ou à une cité ; s'intéressant aux régions, la prospection a posé les problèmes différemment. On voit aujourd'hui avec les études sur les ethnies grecques, par exemple, renaître une préoccupation de l'archéologie qui dépasse le site individuel et gagne la région (ou les régions) où certains sites sont insérés. C'est donc à cette caractéristique territoriale et de

[143] A. M. SNODGRASS, 1982, p. 806 ; ce point est mis en évidence par presque la totalité de ceux qui pratiquent la prospection, voir : J. F. CHERRY, 1983, p. 389.
[144] Pour l'application des résultats des prospections en Grèce voir quelques éléments de synthèse : S. E. ALCOCK, 2002 ; S. E. ALCOCK et J. F. CHERRY (éds.), 2004.

plus large échelle que l'on doit mettre l'accent de l'apport méthodologique de la prospection pour l'archéologie classique.

Toutefois, les études sur le territoire en Grèce ne se limitent pas à ceux qui utilisent la prospection comme méthode. Il y a un deuxième groupe important d'études qui s'insèrent d'abord dans la même approche théorique proposée au départ pour le monde colonial, inspirés par les enseignements de l'archéologie en mer Noire et en Occident, en particulier par les écrits de G. Vallet. Si quelques études sur le territoire en Grèce métropolitaine étaient influencées au départ par les recherches en domaine colonial, dans un second temps elles ont connu leur propre développement et aujourd'hui elles peuvent proposer des méthodes nouvelles pour le traitement du même problème. De la même manière qu'en Italie méridionale, en Grèce propre, des études sur les territoires et les frontières de certains sites se sont multipliées depuis l'introduction de ce thème d'étude en archéologie de la Grèce, dans les années 1980. On peut citer, dans cet ensemble de travaux dédiés à l'étude minutieuse de certains territoires, les écrits de P. Cabanes, M. Jost, M. Brunet et D. Rousset[145].

Le volume dirigé par M. Brunet[146] mérite une attention particulière, puisqu'il traite de divers problèmes d'ordre méthodologique. En quelque sorte dans la même perspective des grands ouvrages sur le territoire (celui dirigé par M.I. Finley en particulier), ce livre recueille différentes approches pour la question du territoire : en premier lieu, il ne se limite pas à un aire géographique unique, rassemblant des articles sur la Grèce propre, sur la mer Noire et, un peu marginalement, sur l'Occident grec. Toutefois, l'aspect le plus important de volume est le fait de mettre en comparaison directe différentes approches méthodologiques pour l'analyse d'un seul et même problème.

---

[145] P. CABANES, 1979, p. 183-199 ; M. JOST, 1985 ; M. JOST, 1992, p. 205-238 ; *L'Espace grec* 1996 ; M. BRUNET, 1999, p. 1-50 ; D. ROUSSET, 2002.

[146] *Territoires des cités grecques* 1999 ; voir aussi le commentaire : E. GRECO, 2000 (a), p. 435-439.

En effet, les trois premiers articles mettent en opposition trois méthodes. J. Bintliff fait un résumé de derniers résultats de son travail de prospection en Béotie, fort de son expérience de plusieurs années ; D. Rousset montre un autre type de prospection, qui se distingue diamétralement du type de *survey* de J. Bintliff : D. Rousset se base sur les données épigraphiques et architecturales, méthode dont l'origine se trouve dans les études de L. Robert[147] ; le troisième exemple de prospection, est celui de J.-Cl. Decourt et de L. Darmezin, qui utilise un modèle contemporain d'analyse géographique pour l'étude d'un territoire antique. La mise en opposition de ces trois perspectives de la recherche fait ressortir les possibilités et les limites de chaque procédé. B. Helly, qui utilise le même type de « modèle du plus proche voisin » que J.-Cl. Decourt et L. Darmezin, a l'avantage d'intégrer les données géomorphologiques dans son travail et de proposer ainsi une approche qui se reporte à l'archéologie du paysage, d'une portée plus ample.

Du point de vue adopté ici, la méthode de D. Rousset nous semble la plus appropriée, surtout quand il affirme la nécessité d'intégrer l'archéologie de l'espace rural avec la géographie historique et politique. En ce qui concerne l'aspect méthodologique, l'article d'A. Wasowicz est aussi porteur de renseignements. L'auteur montre l'avantage de la mise en comparaison des données disponibles sur diverses réalités pour tirer des conclusions d'ordre plus général. A. Wasowicz propose de voir deux types d'organisation spatiale et économique d'une cité coloniale : une à plan orthogonal, avec des parcelles régulières distribuées de manière égalitaire aux colons et tournée vers l'intérieur de la cité, favorable donc à l'agriculture ; l'autre type d'aménagement, à plan radial, aux parcelles distribuées suivant une route de liaison avec l'arrière-pays, c'est le mode implanté dans les cités situées à l'embouchure d'un fleuve important pour la communication avec l'intérieur des terres et qui auraient une

[147] *Cf.* : L. ROBERT, 1962, p. 285-315.

composante commerciale plus importante. Son modèle explicatif général, qui va à l'encontre de la tendance actuelle de la recherche de « destruction » des modèles, connaît quelques faiblesses, surtout quand il est appliqué de façon un peu trop schématique aux différentes colonies. Toutefois, le procédé d'A. Wasowicz rappelle la nécessité de formuler des théories explicatives qui dépassent les particularismes d'un site singulier, qui puissent former un cadre interprétatif plus large pour l'analyse des exemples spécifiques. Son classement des colonies en achéennes, doriennes ou ioniennes, malgré son schématisme, constitue à notre avis une perspective à utiliser pour toute analyse qui veut sortir du particularisme.

En revanche, si l'on reconnaît les différentes origines des colons, il faut également accorder une grande importance aux différentes situations rencontrées par les Grecs, tant la présence de populations indigènes diverses que l'écart chronologique entre les différentes fondations. Cet ensemble de questions a, en grande partie, orienté notre choix des trois colonies achéennes à commenter et comparer, Sybaris, Métaponte et Poseidonia[148].

## 2. Les derniers congrès de Tarente : 1997, 2000 et 2002

Pendant les années 1960 et 1970 l'influence de l'anthropologie en archéologie classique se faisait voir très nettement à travers l'utilisation du concept d' « acculturation », qui marquait une évolution claire par rapport au terme d' « hellénisation ». Dans les années 1990, l'anthropologie d'origine anglo-saxone a

[148] Voir la troisième partie ci-dessous. Notre approche des cités achéennes a été largement influencée par le colloque : *Gli Achei* 2001, commenté ci-dessous.

forgé un nouveau concept, celui d' « ethnicité », qui a été appliqué en archéologie d'abord en préhistoire et puis dans les études classiques[149].

Le congrès de Tarente de 1997, dédié à l'étude de la frontière en Grande Grèce, semble se reporter à ce nouveau concept et aux discussions sur l'identité culturelle des peuples en Antiquité. Il faut mentionner que les recherches en Grèce propre, à partir de la technique de la prospection, ont contribué à éveiller l'esprit des chercheurs du monde grec, y compris ceux intéressés au domaine colonial, aux problèmes régionaux et d'identification ethnique et culturelle des populations (Béotiens, Arcadiens, Achéens, entre autres). Dans son ensemble, ce congrès introduit la question de l'identité ethnique dans la grande majorité des communications, mettant en évidence l'importance de la frontière culturelle et ethnique, par rapport à l'aspect spatial, qui a été laissé en second plan.

Cette préoccupation est présente dès le premier exposé, qui essaie de montrer l'évolution historiographique de l'utilisation de l'idée de frontière ethnique et culturelle dans les études anthropologiques françaises de certaines sociétés d'Afrique. La même approche historiographique était le fil conducteur de l'article suivant, qui établi un bref bilan historiographique des études sur la frontière en Antiquité, remontant aux intellectuels du XIX$^{e}$ siècle et arrivant jusqu'aux études contemporaines[150]. Nous nous reportons à cette étude très érudite et riche en renseignements et avec une vaste bibliographie concernant la frontière ; un des points majeurs souligné a été l'inclusion du concept de « frontier history » en archéologie classique par E. Lepore, commenté plus haut.

Après cette introduction de type historiographique, le congrès s'est tourné vers les problèmes méthodologiques pour l'étude des confins et c'est dans cette partie où l'idée de la frontière comme un lieu de contact identitaire est traité de manière à

[149] *cf.* : S. GRUZINSKI et A. ROUVERET, 1976, p. 159-219 ; S. JONES, 1997 ; J. M. HALL, 1997. Voir discussion plus approfondie sur le concept d'ethnicité ci-dessus, dans l'introduction.

proposer une approche nouvelle. À partir de la culture matérielle retrouvée à Morgantina, en Sicile centrale, C. Morgan[151] montre une application du concept d' « ethnicité » et rappelle la nécessité de percevoir l'ensemble des données archéologiques et d'analyser les différents niveaux d'expression d'une identité. L'auteur critique la méthode traditionnelle qui voyait les données linguistiques comme la seule marque sure d'une identité.

Grâce à une très bonne connaissance des sources littéraires, F. Prontera[152] discute la signification de termes tels que *koinà* et *ethnè*, dans l'identification des « identités » grecques comme ionien, béotien, arcadien, entre autres. Ensuite, il utilise la géographie descriptive grecque pour montrer comment les anciens percevaient les confins ethniques entre Grecs et indigènes en Italie méridionale et comment cette description évolue entre les récits purement mythiques pour devenir plus précis et réalistes.

Pour conclure cette partie, trois communications analysent la question linguistique[153] : la question identitaire est par excellence chère aux linguistes, à qui la tradition faisait appel pour définir différentes ethnies ou groupes sociaux. Tous sont d'accord pour dire que l'écriture est le signe distinctif le plus clair de toute identification, puisqu'elle marque la volonté d'établir une connaissance ou une mémoire qui a forcément un rapport strict avec l'identité du groupe, servant à fixer une identité par rapport aux autres. Ainsi, S. Marchesini, définit un certain nombre de paramètres : le contexte (funéraire, religieux ou civil), la fonction de la langue écrite et le contenu du texte analysé, à partir desquels elle peut commenter la question de l'alphabet dans les communautés indigènes de l'Apulie. Enfin, J. De Hoz prend en compte une comparaison entre la réalité linguistique grecque et celle des Celtes et des Ibères ; sa

---

[150] Respectivement : J.-L. AMSELLE, 1997, p. 17-41 et A. CORCELLA, 1997, p. 43-82.
[151] C. MORGAN, 1997, p. 85-145.
[152] F. PRONTERA, 1997, p. 147-166.
[153] C. DE SIMONE, 1997, p. 167-171 ; S. MARCHESINI, 1997, p. 173-212 ; J. DE HOZ, 1997, p. 213-246.

conclusion est que les Grecs étaient en quelque sorte un exemple distinct du fait de parler une seule et même langue, compréhensible par tous, tandis que les peuples de l'Europe centrale et de la péninsule ibérique parlaient des langues diverses, même s'ils appartenaient à un même peuple.

La troisième partie est celle qui traite les données archéologiques. Cette partie commence avec une importante mise à jour des méthodes à utiliser pour interpréter la frontière coloniale. Avec une vision critique de l'utilisation du concept de sanctuaire extra-urbain, E. Greco[154] reprend les enseignements d'E. Lepore et de G. Vallet et indique une approche consistante pour le traitement du problème de la frontière coloniale : d'un côté, une comparaison avec la Grèce propre est essentielle pour établir la part de nouveauté de l'expérience coloniale en matière d'organisation d'un territoire ; de l'autre côté, l'exemple fondamental pour la compréhension de la frontière en Italie méridionale vient des colonies achéennes, qui représentent à la fois les limites de la Grande Grèce (Poseidonia et Métaponte) et en même temps la tentative d'unification de cette même région (Sybaris et Crotone).

Ensuite, M. Osanna[155] observe les sources archéologiques disponibles sur certaines cités coloniales pour proposer une analyse de la délimitation d'un territoire à partir de la disparition des éléments précédents : la disparition d'un centre indigène peut vraisemblablement marquer la conquête de cette zone par une cité grecque, même si les colons n'installent rien à la place. Ayant cette perspective comme guide, M. Osanna cite les exemples de Tarente, Métaponte, Sybaris et Locres, ainsi que certains sanctuaires extra-urbains qui pouvaient fonctionner comme marqueurs de frontière.

Après ces deux communications d'ordre plus général, qui indiquent une méthode de recherche applicable à plusieurs exemples particuliers, la troisième partie du colloque

[154] E. GRECO, 1997, p. 261-272.
[155] M. OSANNA, 1997, p. 273-292.

se caractérise par le traitement des sources archéologiques sur des régions plus précises, ce qui ne convient pas ici d'être approfondi davantage[156].

Finalement, la dernière partie du congrès s'est tournée vers le problème de la frontière comme lieu d'échanges et de contacts. De manière générale, les articles réunis dans cette partie ont prêté attention aux contacts entre les colons grecs et les indigènes sous divers aspects : économique, social, militaire, linguistique et culturel.

Les différentes communications regroupées dans cette partie donnent un aperçu réfléchi et ample des possibilités de définition même du terme « frontière », comme le lieu : des échanges économiques (C. Ampolo), des limites (ou, au contraire, l'étendue) de la circulation monétaire (N. F. Parise) ; de la consommation entendue comme échange culturel et forme d'acculturation (M. Dietler) ; du contact pacifique (J. De la Genière) ou des conflits et des traités diplomatiques (M. Moggi), avec des immigrants et des mercenaires (G. L. Tagliamonte) ; analysé à partir des sources iconographiques (A. Rouveret), linguistiques (P. Poccetti), ou à partir des dépôts funéraires (L. Cerchiai et N. Lubtchansky), et votifs (M. Torelli).

La conclusion que nous pouvons tirer de ce colloque est, en premier lieu, la nécessité de définition du terme de frontière lors de son application à l'étude du monde antique. La définition qui semble être proposée par les différentes interventions de ce colloque est celle la plus large : la frontière est perçue tant par son aspect purement géographique, dans la définition des limites réels d'occupation d'un territoire, mais surtout est liée à une notion ethnique et culturelle. La frontière, dans ce sens, est à la fois le lieu de la rencontre des populations différentes ainsi que le lieu des moyens d'expression de leur culture, qui ne se restreignent pas uniquement aux endroits lointains, mais peuvent être repérés même dans le centre urbain d'une cité, dans une nécropole importante ou dans un grand sanctuaire. Notre travail suit cette définition

[156] P. G. GUZZO, 1997, p. 293-305 ; A. BOTTINI, 1997, p. 307-326 ; R. M. ALBANESE PROCELLI, 1997, p. 327-359 ; A. DI VITA, 1997, p. 361-379 ; M. BATS, 1997, p. 381-418.

élargie de la frontière et essaie de donner une vision générale de ce qu'elle peut représenter pour certaines cités de Grande Grèce.

L'actualité de la recherche sur le territoire est mise en valeur dans la plupart des études sur les sites de la Grande Grèce et a également fait l'objet du congrès de Tarente de l'an 2000[157]. Considérant le congrès de Tarente de 1967 comme point de départ et pour faire un bilan des études sur la *chora*, A. Wasowicz et M. Brunet ont été invitées à ouvrir le congrès. A. Wasowicz[158] a rappelé au public les communications de G. Vallet, d'E. Lepore et d'E. Condurachi, qui avaient initié les études sur la *chora* coloniale pendant le congrès de Tarente de 1967. Puis M. Brunet[159], dans un bilan des études sur le territoire en Grèce insulaire, a évoqué le fait que, pendant de nombreuses années et même pour le monde grec métropolitain, plusieurs des hypothèses d'étude de E. Lepore et G. Vallet ont été utilisées, à savoir : les deux définitions de *chora* comme la campagne proche de la ville et comme la zone d'influence ; la division de la *chora* entre zone publique et zone sacrée ; enfin, l'hypothèse de l'existence des sanctuaires urbains, suburbains et extra-urbains.

Le congrès de 2000 a été organisé autour de quatre problématiques :

1) Les sources, qu'elles soient littéraires, épigraphiques ou numismatiques ;
2) Des thèmes d'étude : les habitats ruraux (qui englobent les villages et les fermes), les lieux de culte (les sanctuaires extra-urbains) et la définition de l'*eschatià* ;
3) Les nouvelles méthodologies d'étude, comme la prospection, les systèmes informatisés d'enregistrement et les relations entre l'archéologie et les sciences naturelles : la botanique, la zoologie et la paléoanthropologie ;

[157] *Atti Taranto* 2000.
[158] A. WASOWICZ, 2000, p. 9-26.
[159] M. BRUNET, 2000, p. 27-45.

4) Des cas d'étude : Emporium, Massalia, la Grande Grèce (Métaponte et Héraclée), la Sicile (Himéra), l'Adriatique (Pharos et Dalmatie) et la mer Noire (Histria, Callatis, Olbia et Chersonèse).

À partir de la discussion sur les sources littéraires par L. Gallo et épigraphiques par M. Lombardo, une vision plus critique des textes anciens a été proposée. D'une part, les auteurs anciens cités étaient surtout des philosophes et des utopistes qui n'écrivaient pas à propos de la réalité, mais d'un idéal ; d'autre part, les inscriptions ne parlent jamais de la *chora* comme zone d'influence, mais seulement comme la campagne jouxtant la cité. Cette remarque faite par M. Lombardo est le premier approfondissement de la contestation d'E. Lepore[160] de l'hypothèse formulée par G. Vallet au congrès de Tarente de 1967[161] sur l'existence de deux sens pour le mot *chora*. D'où la nécessité d'avoir du recul face aux sources anciennes aussi bien qu'aux théories contemporaines.

En ce qui concerne les sources numismatiques, le congrès de Tarente a présenté les résultats de la table ronde « *Presenza e funzioni della moneta nelle* chorai *delle colonie greche dall'Iberia al Mar Nero* », organisé par le C.I.S.N. (*Centro Internazionale di Studio Numismatici di Napoli*)[162], en collaboration avec l'Université Federico II, à Naples, en juin 2000. Après avoir souligné les difficultés pour connaître l'origine des monnaies et la grande variété de situations que l'on trouve dans les différentes *chorai*, la conclusion générale a été que les monnaies retrouvées dans les *poleis* et dans les *chorai* proches (dans le sens de campagne de la ville) étaient normalement émises par la cité même. Pour les sanctuaires, qu'ils soient urbains, suburbains ou extra-urbains, l'origine des monnaies dépend essentiellement de leur fréquentation. Finalement, pour la *chora* dans le sens de zone d'influence, nous pouvons tracer l'expansion de la domination d'une cité à travers ses monnaies uniquement dans

[160] E. LEPORE, 1973, p. 15-47.
[161] *cf.* : G. VALLET, 1967.

le cas des colonies dont le territoire est sous sa seule influence, comme en Ibérie et dans les colonies de la Mer Noire. D'un autre côté, en Grande Grèce, où les peuples indigènes subissaient l'influence de plusieurs colonies, l'origine des monnaies est beaucoup plus hétérogène, preuve de ces divers contacts, ne permettant pas de retracer la zone de domination d'une colonie en particulier.

La discussion sur les habitats ruraux a été centrée sur le problème de leur définition et de leur organisation. Deux modèles ont été proposés : celui d'une *chora* d'occupation prédominante par villages, qu'ils soient fortifiés (Tarente) ou non (Sybaris), puis l'autre par des fermes mono-familiales dispersées (Poseidonia et Métaponte). Cependant, ces modes d'occupation varient non seulement en fonction des colonies, mais aussi dans le temps : à l'époque archaïque, pendant la phase de formation des cités, le nombre des villages est beaucoup plus important qu'après, entre les V$^{e}$ et III$^{e}$ siècles av. J.-C. Nous pouvons constater le grand développement et la diffusion des fermes mono-familiales comme forme d'occupation du territoire, d'après la communication de M. Osanna. En ce qui concerne le peuplement, contre les hypothèses d'une occupation uniquement indigène sur le territoire et de l'esclavage des peuples non-Grecs dans les fermes, E. Greco a affirmé qu'il existait une prédominance (non l'exclusivité) d'indigènes dans les villages, et aussi qu'une grande partie des Grecs habitaient dans les fermes de leur propriété, comme on peut le constater en analysant les nécropoles.

Un autre thème d'étude a été les lieux de cultes, abordés par M. Nafissi pour la Grande Grèce et par B. Bravo pour la région de la Mer Noire, plus précisément Olbia. À partir des objets indigènes trouvés dans les sanctuaires de la *chora* en Grande Grèce, ils ont pu établir qu'à travers les mythes grecs ces sanctuaires ont été utilisés comme instrument d'intégration de l'élément indigène ainsi que pour faciliter et justifier la

[162] *Atti CISNN* 2004.

colonisation et le mariage mixte – ce qui avait déjà été esquissé par G. Vallet, mais a été approfondi en 2000.

L'analyse de l'*eschatià* faite par Maurizio Giangiulio corrige la conception de L. Robert d'une dichotomie entre la terre cultivée *versus* la zone frontière ou de réserve, non cultivée et non divisée. D'après l'étymologie du mot et les sources épigraphiques, il nous indique que l'*eschatià* représenterait les terres lointaines[163], qui pouvaient être divisées en propriétés foncières (peut-être, comme disait E. Lepore, à l'origine des inégalités entre les habitants des cités), avec un profit économique même des espaces non cultivés (surtout par la chasse et par l'exploitation du bois).

Les participants du congrès ont montré plusieurs exemples de résultat que l'on peut tirer à partir de nouvelles méthodologies d'étude : la prospection associée à des sondages traditionnels, qui nous permet d'analyser une superficie plus étendue, d'une manière moins coûteuse, en moins de temps ; l'enregistrement informatisé des données, avec sa clarté évidente et sa facilité de manipulation des données ; la nécessité de l'interdisciplinarité de l'archéologie, qui doit se tourner aussi vers les sciences naturelles. La botanique, la zoologie et l'anthropologie physique peuvent offrir des informations sur l'agriculture, sur l'usage des animaux en Antiquité et sur les habitudes quotidiennes des populations et leurs caractéristiques morphologiques essentielles.

Puis nous avons assisté aux exposés qui ont montré les diverses formes et organisations de la *chora* dans des sites particuliers, prouvant que nous devons toujours faire l'effort d'analyser les différents contextes avant de parler de la *chora* d'une façon générale. Parmi ces exposés, on distingue celui de M. Bats à propos de Marseille[164], où il a remarqué l'importance de l'analyse de la *frontier history* pour les études du territoire : le cas de Marseille est exemplaire, puisque les limites de son territoire et de la zone de contact ont constamment varié au cours du temps.

---

[163] Une discussion plus approfondie est présente ci-dessous, dans la partie relative à la notion de frontière chez les Grecs.

La conclusion des participants du congrès a été une grande valorisation de l'analyse des différents contextes. À plusieurs reprises, il a été rappelé que nous ne pouvons pas encore formuler une œuvre de synthèse sur la *chora* coloniale (en Occident ou autour de la Mer Noire) et cela à cause de grandes variations retrouvées dans les différentes cités et leurs territoires, ainsi qu'à l'insuffisance des données.

Comme nous l'avons déjà remarqué ci-dessus, la recherche se dirige actuellement vers l'analyse comparée des diverses colonies et non pas vers la synthèse. D'une part, nous gagnons en précision, d'autre part, il est important de ne pas perdre de vue les possibilités d'une explication globale pour le territoire en Grande Grèce.

Utilisant la série des congrès de Tarente comme guide pour l'évolution du traitement de la question du territoire en Grande Grèce, il faut remarquer la récurrence de ce thème. À peine deux ans après le colloque sur le territoire (2000), les organisateurs de cette rencontre annuelle ont proposé l'archéologie du paysage et l'analyse de l'environnement comme sujet pour le congrès de 2002[165]. Il faut cependant mettre cette perspective en contexte, puisque cette approche que l'on peut nommer « archéologie du paysage » a une évolution propre.

Pour comprendre les caractères essentiels de cette archéologie du paysage, on doit commencer par la définition du terme « paysage ». Présent dans plusieurs ouvrages traitant du thème, un consensus s'est formé autour de l'idée que le paysage regroupe à la fois l'environnement naturel et sa représentation (ou sa conceptualisation)[166]. Dans ce sens, l'archéologie du paysage étudie l'interaction de l'homme et de l'espace, plus précisément les rapports entre les formes naturelles qui conditionnent l'occupation humaine et les transformations de cet environnement par l'action humaine au fil du temps.

---

[164] M. BATS, 2000, p. 491-512.
[165] *Atti Taranto* 2002.
[166] R. LAYTON et P. J. UCKO, 1999, p. 1-20.

À partir de quelques propositions soutenues par les spécialistes eux-mêmes, cette « archéologie du paysage » est issue de la méthode de prospection en archéologie[167]. C'est l'analyse d'une plus grande quantité et diversité de sites, ainsi que leur localisation précise dans l'espace, qui a induit les chercheurs à considérer les éléments de l'environnement dans leurs études. La perspective pluridisciplinaire des prospections, avec l'association de spécialistes des sciences naturelles, telles que la géologie, la botanique, la zoologie et la paléontologie, ainsi que l'inclusion de l'espace physique dans les modèles interprétatifs sont à la base de cette nouvelle approche. La géomorphologie devient partie essentielle de l'interprétation archéologique, en particulier quand elle peut répondre à quelques questions que seule l'archéologie ne peut pas : les changements du relief et du climat sont aussi responsables pour un certain nombre de changements de comportement des populations d'une région.

Comme dans le cas de la presque totalité des nouveaux courants méthodologiques en archéologie, cette approche a aussi été forgée par les archéologues préhistoriens et a été transposée en archéologie classique par le biais de quelques équipes pluridisciplinaires pratiquant la prospection. Le rapprochement entre l'introduction de l'archéologie du paysage et l'évolution des techniques et des théories sur la prospection semble évident, comme le montrent les recherches en Béotie menées par J. L. Bintliff et A. Snodgrass.

Le premier problème de cette approche[168], c'est la tendance à considérer le rapport entre l'environnement et l'homme comme statique, suivant un même ordre et un ensemble de règles uniques, indifféremment du contexte culturel. L'établissement de modèles explicatifs entraîne, en grande partie, cette tendance à schématiser les réalités : l'homme suivrait des principes universaux, tel que la maximisation rationnelle des distances. Ce type de schématisme ne tient pas compte d'autres raisons possibles pour

[167] R. M. ADAMS, 1988, p. 4-5.
[168] *Ibid*, p. 12-13.

l'établissement d'un site, comme les motivations issues des croyances religieuses par exemple, et il cherche à définir un équilibre parfait entre l'habitat et ses populations.

Les critiques à cette approche schématique sont multiples et aujourd'hui le courant qui semble prédominer dans ce que l'on appelle l' « archéologie du paysage » souligne l'aspect socio-symbolique et les éléments de représentation de l'espace plutôt que la géographie physique[169]. Le paysage ne se résume plus à la campagne, mais considère l'espace réel tel qu'il était perçu et contextualisé par les populations antiques. Cette contextualisation de l'environnement touche un autre point central, source de nombreux questionnements, qui est la possibilité de retour à des modèles de déterminisme géographique à partir de l'analyse du paysage. Un bon exemple de traitement du problème, contre toute possibilité d'utilisation de l'archéologie sans contexte, est le volume dirigé par P. J. Ucko et R. Layton[170], qui recueille les actes du 3e Congrès Mondial d'Archéologie (WAC). Malgré l'absence de références directes à l'archéologie classique, cet ouvrage est aussi utile pour les antiquisants en raison de l'approche théorique qu'il propose. Son objectif central est de montrer que la perception et la construction humaine de l'environnement dépendent des contextes et que les mêmes données naturelles sont perçues de manière totalement distinctes par des populations différentes : par exemple, les colons et les indigènes colonisés, de toutes époques et régions, perçoivent le même milieu naturel différemment[171].

En résumé, la caractéristique essentielle, commune à toutes les manières d'interpréter l'archéologie du paysage, est l'interaction entre l'homme et son milieu naturel. R. Osborne[172] est un des premiers à utiliser une perspective de l'archéologie du paysage appliquée au monde grec classique. En ce qui concerne les campagnes grecques à l'époque classique, cette étude est le meilleur exemple d'application d'une méthode

[169] A. B. KNAPP et W. ASHMORE, 1999, p. 1-30.
[170] P. J. UCKO et R. LAYTON (éds.), 1999.
[171] R. LAYTON et P. J. UCKO, 1999, p. 7.
[172] R. OSBORNE, 1987.

qui intègre à la fois les résultats de quelques prospections, qui considère les données environnementales et qui analyse de textes anciens, principalement *Les travaux et les jours* d'Hésiode, *L'économique* de Xénophon et *Le Dyscolos* de Ménandre. L'intérêt majeur du livre de R. Osborne est de souligner l'importance de la campagne pour l'organisation économique, politique et sociale de la société grecque en même temps qu'il signale l'existence d'un paradoxe : la campagne n'est presque jamais mentionnée dans la littérature et dans les sources iconographiques, tandis que la société grecque était profondément dépendante de la terre pour sa survie et, en grande mesure, modelée par l'organisation territoriale.

Selon l'auteur, cette absence n'est pas automatiquement liée à un caractère évident de la campagne, qui n'apporterait aucun intérêt pour les auteurs et les artistes anciens, puisque les réalités géographiques des différentes régions de la Grèce se montrent très disparates. R. Osborne dédie une grande partie de son ouvrage à l'étude de la géographie et des conditions d'exploitation agricole en Grèce ; cette approche de l' « archéologie du paysage » est utilisée surtout pour l'analyse de certaines conditions géographiques vécues par les anciens Grecs, telles que l'indice pluviométrique, la productivité des terres grecques, etc. Il propose ensuite des conditions de vie très difficiles, avec des périodes récurrentes de mauvaise récolte[173].

C'est effectivement par l'analyse environnementale que l'auteur peut affirmer que les techniques d'exploitation des terres devaient nécessairement différer d'une région à l'autre et donc ne peuvent pas être considérées comme évidentes pour tous. Malgré cette importance de la terre, l'auteur constate la grande rareté de témoignages littéraires ou d'images concernant la campagne. Plus précisément, les rares témoignages anciens omettent systématiquement les rôles du paysan et, selon R. Osborne[174], ils ne

[173] Voir en particulier : R. OSBORNE, 1991, p. 119-145.
[174] R. OSBORNE, 1987, p. 16-21. En opposition à l'analyse de R. Osborne, les textes de la comédie grecque donnent, certes de manière incomplète et imprécise, une certaine image du monde rural et du paysan en Attique à l'époque classique.

décrivent jamais l'organisation de l'exploitation agricole ou les techniques de cette exploitation.

Après avoir défini son cadre d'analyse, R. Osborne énumère au cours de son travail, en s'appuyant sur les résultats des prospections, les rapports entre la campagne et les divers aspects de la vie d'une cité grecque. Son but est de montrer que les domaines économique (production minière ou artisanale, le commerce des produits agricoles, etc.), politique, militaire ou religieux, dans la plupart de leurs manifestations, ont pour fondement le monde de la campagne : c'est un rapport de domination de la campagne sur le mode de vie des cités grecques, c'est-à-dire que la première détermine le second.

D'une part, la perspective d'analyser le rôle central joué par le monde rural, à partir de toutes les sources disponibles et pour l'ensemble de la Grèce métropolitaine, reflète les bénéfices d'une approche étroitement liée aux méthodes de la prospection ; d'autre part, les résultats sont basés sur de données sujettes à toute forme de critique, puisqu'elles ne sont pas vérifiées par des analyses plus précises, de type stratigraphique. Un bon exemple des limites d'une interprétation appuyé essentiellement sur de données issues de prospections c'est le débat entre M. Brunet et R. Osborne concernant les cas de Délos et de Thasos[175].

Une autre critique qui peut être faite sur le travail de R. Osborne concerne ses sources et le titre même de son ouvrage. *The landscape with figures* ne montre qu'un nombre très exigu de scènes figurées en rapport avec la campagne grecque et souligne l'absence de ce thème au sein des témoignages littéraires et iconographiques. Toutefois, le livre d'A. L. Chevitarese[176] fait une grande compilation de sources littéraires et iconographiques, de manière beaucoup plus approfondie et exhaustive que R. Osborne. Bien qu'A. L. Chevitarese prenne en compte uniquement les vases attiques à figure

[175] M. BRUNET, 1992, p. 33-51 ; R. OSBORNE, 1996, p. 49-64.
[176] A. L. CHEVITARESE, 2001.

rouge, il rassemble un total de 103 vases contenant des scènes directement ou indirectement liées à l'univers rural. Particulièrement intéressant est l'analyse d'A. L. Chevitarese à propos du rôle central de la femme dans certaines activités rurales, dont surtout la cueillette de fruits.

Le livre d'A. L. Chevitarese peut aussi être classé parmi les études de l' « archéologie du paysage » puisqu'il traite du rapport entre l'environnement et l'occupation du territoire de l'Attique par les anciens Grecs. Il montre une grande aisance à utiliser plusieurs sources et à les confronter : les sources littéraires sont mises en rapport avec les données géographiques concernant les conditions d'exploitation agricole des terres ; les mêmes sources littéraires, en particulier les comédies d'Aristophane, ainsi que les sources iconographiques des vases attiques à figure rouge sont utilisées pour formuler des analyses quantitatives. Un des objectifs de l'auteur est d'analyser l'occupation de la terre en Attique à l'époque classique et il utilise toutes les sources littéraires à notre disposition. Les comédies d'Aristophane, aussi bien que les écrits des orateurs et de certains historiens, lui servent de base pour localiser les lieux de résidence de certains paysans attiques et ainsi proposer une hypothèse pour la forme d'occupation de la terre. L'iconographique des vases à figure rouge montre plusieurs activités, notamment la cueillette des fruits, et sert également de base pour une analyse quantitative de la fréquence de chaque type d'activité.

Si ses analyses statistiques montrent leur faiblesse par le nombre très réduit d'occurrences, analyses faites à partir d'échantillons qui ne sont guère représentatifs, d'autre part l'auteur indique une méthode très prometteuse par l'association de différents types de sources : littéraires, archéologiques et iconographiques. Une telle démarche pluridisciplinaire constitue aujourd'hui la plus recommandée pour l'étude du thème de l'organisation de l'espace rural.

Après cet excursus en Grèce métropolitaine pour montrer l'origine et les caractéristiques essentielles de l'approche de l' « archéologie du paysage », il faut analyser le premier essai d'application de cette approche à l'ensemble de la Grande Grèce. En effet, les discussions présentes dans le congrès de Tarente de 2002 sont en parfait accord avec la tendance générale de considérer le paysage en tant que le rapport entre les activités humaines et leur milieu naturel ; les interventions ont examiné ce rapport dans la longue durée et avec le concours de plusieurs disciplines. Si l'on considère les Congrès de Tarente comme le lieu privilégié pour l'établissement des lignes directives des recherches qui se tiennent en Italie du Sud, il est important de remarquer cet essai d'inclusion d'une approche relativement nouvelle dans ces régions. Grâce au congrès de 2002 et l'introduction des questions concernant l'archéologie du paysage en Grande Grèce, cette approche peut se développer dans les études du monde rural de cette région.

Les communications à ce colloque ont montré l'exiguïté des exemples d'utilisation de cette méthode pour les colonies grecques de l'Italie méridionale : dans la partie dédiée aux cas d'études, seules Cumes et Métaponte représentaient la Grande Grèce, tandis que la majeur partie des autres cas présentés concernait d'autres régions géographiques ou d'autres périodes chronologiques (la Provence romaine, la vallée du Guadalquivir, la Sardaigne, Pompéi et la province de Salerne).

Dans le cas de Cumes, les recherches menées par le Centre J. Bérard de Naples, sous la direction de J.-P. Brun, ont pu analyser l'évolution de l'environnement des Champs Phlégréens en associant des études géologiques avec des fouilles stratigraphiques traditionnelles. Le but était la recherche du port de l'ancienne Cumes ; l'examen des conditions géologiques ont permis, d'une part, une meilleure connaissance de la zone et, d'autre part, des indications sur les localisations possibles d'un port.

À Métaponte, les campagnes de prospection et de fouilles de l'Université du Texas à Austin, sous la direction de J.-C. Carter, associent plusieurs spécialistes de la géologie, de la zoologie et de la botanique. C'est le seul exemple en Italie du Sud qui suit pleinement le binôme prospection et archéologie du paysage ; plusieurs indications sur l'interaction entre les conditions naturelles de la cité grecque et ses occupants sont proposées grâce à leurs travaux. Pour compléter les analyses, des fouilles stratigraphiques sont également conduites sur le territoire de cette cité sous la direction d'A. De Siena. La confrontation entre les données des prospections, alliée à l'étude systématique de l'environnement naturel, avec les données des fouilles archéologiques fait de Métaponte le cas le mieux connu de la Grande Grèce[177], ce qui a démontré l'ampleur de cette démarche. Les résultats obtenus dans cette cité sont utilisés comme modèle interprétatif pour d'autres colonies, pour lesquelles on dispose de beaucoup moins de données.

Outre les cas d'études, les interventions comprenaient également de discussions d'ordre plus général, dont on souligne celles concernant la perception des Grecs sur l'environnement où ils vivaient. Les sources littéraires et épigraphiques ont été analysées pour la Grande Grèce respectivement par L. Gallo et M. Corsaro et pour la Grèce métropolitaine par H. J. Gehrke et L. Repici-Cambiano. Ces travaux montrent la pertinence de l'approche de l'archéologie du paysage, puisque les anciens Grecs parlaient du milieu naturel uniquement en fonction de la présence humaine et du rapport entre eux et la nature (L. Repici-Cambiano).

L'importance de ce congrès se vérifie en plusieurs aspects. En premier lieu, c'est un essai d'introduction d'une méthode qui, alliée aux fouilles archéologiques traditionnelles, a montré sa portée pour compléter nos connaissances sur les campagnes et sur l'interaction entre l'homme et son milieu naturel en Antiquité. Le cas de

[177] Voir nos commentaires ci-dessous, dans la troisième partie.

Métaponte est exemplaire à nous montrer l'ampleur des résultats que l'on peut tirer d'une telle association.

Bien qu'elle soit difficile et coûteuse, l'application de la méthode de l'archéologie du paysage offre de grandes possibilités, à condition d'être alliée aux fouilles stratigraphiques et de prendre en considération aussi les sources écrites disponibles. Une telle approche globale, qui tient compte des données archéologiques, géographiques, littéraires et épigraphiques, représente la seule à pouvoir appréhender les diverses facettes de l'organisation des campagnes grecques antiques.

## 3. Perspectives de la recherche : un bilan

La première remarque en guise de conclusion concerne les termes actuellement employés par les chercheurs. Plusieurs d'entre eux disent que la recherche sur le territoire et la frontière n'est pas suffisamment aboutie pour permettre une synthèse. À partir de cette critique à la synthèse, nous observons que certains travaux publiés récemment se concentrent sur des arguments plus pointus et limités dans le temps et dans l'espace. L'archéologie devient ainsi une collection descriptive des sites, un par un, sans aucune vision d'ensemble. L'autre aspect négatif d'une part considérable (et semble-t-il croissante) des études récentes, c'est qu'elles deviennent par la même occasion plus descriptives et moins interprétatives. Si d'une part, il est important d'avoir une masse croissante de données bien décrites, il ne faut par perdre la conscience que l'histoire (et tous les domaines historiques dont l'archéologie) est en essence subjective et interprétative : une description plate ne renseigne sur rien en histoire.

Cette critique mène à la distinction abordée au début : la synthèse, dans le sens d'un modèle général qui pourrait expliquer toutes les réalités particulières, n'est pas

égale et équivalente à une vision de l'ensemble de différents exemples et qui essaie de tirer des conclusions d'ordre plus général. C'est dans cette deuxième catégorie que nous nous efforçons d'être et pour laquelle nous souhaitons apporter notre contribution.

Récemment, un colloque organisé par E. Greco[178] a montré que cette perspective générale, mais non généralisante, est possible et fructueuse : le but du colloque était de mettre en rapport les différences et les similitudes entre les Achéens des métropoles et les Achéens des colonies. De cette manière, un grand effort a été accompli : celui de voir un grand ensemble, les Achéens, tout en percevant leurs distinctions (métropolitains et coloniaux, ainsi qu'à l'intérieur d'un groupe, les différences de comportement des différentes colonies achéennes). Ce colloque nous donne l'indication d'une méthode que nous trouvons la plus adéquate, même si elle est très difficile d'exécution, pour l'analyse du monde colonial : la possibilité de tirer des conclusions qui sont valables pour une certaine partie des cités coloniales, à partir de la conscience que ces différentes cités avaient des éléments communs entre elles, d'autres éléments communs à un groupe plus restreint et finalement des spécificités particulières à chacune. Nous arrivons ainsi à proposer des explications qui sont à la fois suffisamment générales pour comprendre l'ensemble du mouvement de la colonisation et suffisamment précises pour ne pas confondre des réalités distinctes. Dans la même perspective de ce colloque et dans un but de comparaison entre le contexte colonial et le métropolitain, on relève un projet récent de prospection en Achaïe[179].

Le deuxième aspect qui ressort de la discussion historiographique sur le territoire est lié aux rapports entre les approches théoriques et méthodologiques de l'archéologie et les études classiques. Les congrès de Tarente de 2000 et de 2002 montrent bien l'importance d'une nouvelle vision de l'archéologie, appelée « archéologie du

[178] *Gli Achei* 2001.
[179] Ce projet associe l'Université de Salerne (Italie), l'École archéologique d'Athènes et l'Éphorie d'Achaïe ; il montre ainsi les bénéfices de la collaboration entres les chercheurs italiens et grecs. *Cf.* : A. SANTORIELLO, 2004 ; A. SANTORIELLO, F. SCELZA, et R. BOVE, 2004.

paysage », ainsi qu'ils renforcent l'emploi de quelques nouvelles méthodes pour l'étude du territoire, dont on remarque la portée de l'utilisation des Systèmes d'Information Géographiques (SIG – ou GIS de l'anglais *Geographical Information Systems*).

Le SIG est un instrument informatisé d'enregistrement de données qui intègre l'archivage, l'analyse, l'organisation et la communication des données spatiales géoréférencées avec des bases de données qui peuvent contenir toutes sortes d'informations. Cet instrument de travail appliqué à l'archéologie (au départ il était au service de la géographie) a l'objectif de réaliser l'aspiration des cartographes de représenter, en même temps, les diverses phases de l'évolution du paysage et ainsi de contribuer à la reconstruction théorique d'un paysage ou d'un territoire ancien[180].

Cette technologie a débuté aux États Unis dans les années 1960, en partie issue de la *New Geography*, équivalente à la *New Archaeology* dans la discipline géographique, et qui suivait pratiquement les mêmes prémisses. Le même but de trouver une science objective, avec l'utilisation des méthodes scientifiques basées sur des modèles mathématiques et statistiques, commençait à être appliqué en Géographie à ce moment[181]. Dans les années 1980, l'essor des ordinateurs personnels, allié au développement du premier logiciel de SIG conçu pour les ordinateurs de puissance plus réduite (ARC/INFO), et la disponibilité des cartes vectorielles ont permis le début de l'utilisation de cette technologie en archéologie.

L'emploi croissant des SIG en archéologie peut s'expliquer par diverses raisons. En premier lieu, le SIG offre la possibilité d'intégrer des paramètres géographiques avec les données archéologiques, surtout l'association de la localisation d'un site, avec son environnement naturel, et les données des prospections. Ceci veut dire que l'on peut maintenant expliquer l'implantation d'un site, d'une part à partir de l'analyse de sa visibilité, c'est-à-dire si le site est visible ou non d'un point particulier ou, au contraire,

[180] M. FORTE, 2002, p. 14.

s'il est possible de voir un certain point à partir de ce site ; d'autre part, on explique la localisation d'un site par des théories géographiques inspirées de l'économie, telles que *cost-surface*, qui indiquerait l'endroit d'effort et de coût minimum pour l'implantation d'un site[182]. Les associations entre l'archéologie et les systèmes géographiques informatisés permettent également la réalisation des modèles de prévision et de simulation, qui indiqueraient des lieux privilégiés pour la localisation des sites ; et d'égale importance, la manipulation d'un modèle de ce type peut montrer les changements naturels au cours du temps et leurs impacts sur ces sites.

La technologie du SIG a un rapport étroit avec, d'une part, la méthode des prospections et la grande quantité de données de type statistique qu'elle fournie et, d'autre part, le développement de l'archéologie du paysage. On a pu affirmer[183] que, pour profiter pleinement des atouts et de la capacité de traitement d'information d'un SIG, il faudrait qu'il soit combiné aux données statistiques d'une prospection dans le cadre de l'approche de l'archéologie du paysage.

D'autre part, les critiques les plus fortes à l'utilisation d'un SIG affirment qu'il favorise le déterminisme de l'environnement naturel[184], qu'il serait dépourvu de sens critique et qu'il constituerait un type de néo-positivisme masqué derrière un aspect soi-disant scientifique, appuyé sur des « preuves » statistiques. Cela nous fait revenir sur l'aspect plus théorique qui est à la base de ces critiques. Dès les années 1970 plusieurs courants en réaction aux modèles de la *New Archaeology* se sont formés autour des critiques adressées aux prémisses de ces modèles : la *post-processual archaeology* regroupe diverses approches différentes, mais qui ont cette vision critique en commun. Certains groupes de la *post-processual archaeology* proposent de reconnaître la

---

[181] TOMLINSON, R. et PETCHENIK, B. (éds.), *Reflections on a revolution: the transition from analogue to digital representations of space, 1958-1988* cité dans *Ibid*, p. 41.
[182] R. E. WITCHER, 1999, p. 13-22.
[183] M. GILLINGS et D. MATTINGLY, 1999, p. 1-3.
[184] P. F. FISHER, 1999, p. 5-11.

subjectivité du chercheur ainsi que l'influence de son temps dans ses travaux[185]. Les résultats obtenus ne sont jamais objectifs, dépendent du contexte social et politique vécu par le chercheur, et ses interprétations ne sont jamais définitives : les mêmes données peuvent aboutir à des conclusions opposées en contextes divers, ayant objectifs différents. De plus, tout travail, y compris l'étude des sociétés du passé, est un acte interprétatif et porteur d'un sens politique.

En dépit de l'opposition entre la base théorique sur laquelle se fonde l'utilisation d'un SIG et les approches subjectives de la *post-processual archaeology*, nous suivons la tentative de combinaison de la technique du SIG avec une vision théorique subjective, comme cela a été proposé par R. Witcher[186]. Cet auteur part de la constatation que la cartographie traditionnelle, mais aussi celle produite par un SIG, est toujours subjective : aucune carte n'est la réalité, mais sa représentation créée par le biais de l'intérêt de son créateur et ainsi véhicule une subjectivité, souvent masquée. Cette constatation alliée à l'attention à ne pas confondre description avec interprétation et association avec lien de cause à effet, lui permet, d'une part, d'éviter les déterminismes de l'environnement et, d'autre part, de proposer l'utilisation d'un SIG au-delà d'une simple description, mais comme instrument pour une interprétation en accord avec les développements récents de l'archéologie du paysage. Cette archéologie est entendue comme une volonté d' « humaniser » les données quantitatives, donnant la priorité aux données qualitatives.

En ce qui concerne particulièrement l'archéologie classique, l'existence des textes est un atout à ne pas négliger. Le témoignage des auteurs grecs nous renseigne sur leur perception de la nature géographique, sur leur capacité ou non d'avoir une vision abstraite de la réalité physique de l'espace ; d'autre part, un SIG permet des analyses sur

[185] I. HODDER et M. SHANKS, 1995, p. 3-29.
[186] R. E. WITCHER, 1999, p. 13-22.

la localisation et les fonctions d'un ensemble de sites sur un territoire par rapport à ces mêmes conditions naturelles du terrain.

En termes de théorie pour l'archéologie, l'utilisation de certaines méthodes nouvelles, telles que les prospections et les SIG, ont renforcé l'intégration des discussions théoriques à l'intérieur des études classiques. Même si l'Antiquité Classique n'a jamais fait partie de l'avant-garde méthodologique de l'archéologie et a peu contribué aux discussions théoriques, l'utilisation de ces nouvelles méthodes implique au moins la connaissance et le choix d'un apparat théorique, qui reste dans la presque totalité des cas implicite. Comme on peut le lire dans les ouvrages dédiés à l'archéologie théorique, le développement même de cette filière est mise en rapport avec l'éloignement entre l'Archéologie (c'est-à-dire la préhistoire) et les études classiques, identifiées surtout avec la philologie et l'histoire ancienne. Ce clivage entre théorie archéologique et études classiques est ressenti par les chercheurs de toutes nationalités : dans tous les pays européens[187], mais c'est aussi le cas en Amérique. À notre avis, cette séparation de l'archéologie et des études classiques, bien marquée à partir des années 1960 avec l'introduction de la *New Archaeology*, est néfaste pour les diverses ramifications de l'archéologie, surtout entre archéologie préhistorique et classique. Si, d'une part, les techniques de fouilles et les méthodes développées par la préhistoire ont prouvé leur efficacité aussi pour la période classique, d'autre part, l'aspect humaniste des antiquisants, plus attentifs aux contextes historiques et intéressés à produire des récits historiques, peut éviter un positivisme scientifique et des schématismes qui n'expliquent aucune réalité. Nous croyons que toute archéologie produit un récit de type historique (même la préhistoire, qui peut être plus au moins

[187] *cf.* : I. HODDER (éd.), 1991 : cet ouvrage est un recueil de plusieurs articles traitant du rapport entre la pratique et la théorie de l'archéologie dans divers pays européens ; presque tous ceux qu'y contribuent affirment l'absence de ce rapport en ce qui concerne l'archéologie classique.

proche de l'anthropologie), mais qu'il existe, d'autre part, une conceptualisation théorique implicite dans toute recherche, ce que les antiquisants ont tendance à oublier.

L'étude du territoire en Antiquité est un terrain particulièrement apte à la formulation d'une perspective qui soit à la fois historique et théorique. L'association de diverses disciplines (archéologie, histoire, géographie, anthropologie et philologie), nécessaire pour appréhender les diverses facettes de ce thème, favorise une réflexion sur les théories et les méthodes à l'intérieur des études classiques. Notre intention dans cette première partie a été justement de souligner l'évolution des méthodes pour l'étude du territoire et de la frontière en Grande Grèce. Il nous semble important de prendre conscience des approches théoriques sous-jacentes à l'étude de notre question, la frontière en Grande Grèce. Cela nous permet de mieux traiter les notions de la frontière par les Anciens, ce qui fait l'objet de la deuxième partie, ainsi que d'analyser les données archéologiques venant de Poseidonia, à partir du contexte plus large des colonies achéennes de Sybaris et de Métaponte, dans la troisième partie.

# II.

## L'idée de frontière : histoire, imaginaire et utopie dans les sources écrites

L'histoire, et l'histoire seule, mûrira notre jugement et nous aidera à nous faire des idées exactes de l'évolution du monde.

Polybe, I, 1, 2.

# 1. La notion de frontière

Après avoir retracé l'évolution des études sur la frontière en Grande Grèce, nous nous interrogeons sur la conception que les anciens Grecs pouvaient avoir de la frontière. L'analyse de l'historiographie des problèmes sur le territoire et, plus spécifiquement, sur la frontière a montré la portée des études qui s'intéressaient à l'ensemble de la Grande Grèce. Nous avons remarqué l'importance d'insérer les recherches sur des sites particuliers dans une vision d'ensemble. Dans cette deuxième partie, notre but est d'appréhender les différentes notions que les Anciens pouvaient avoir de la frontière. Cela est possible uniquement par le traitement de la totalité de la zone géographique qui nous concerne, sans nous limiter aux trois colonies achéennes dont les données archéologiques seront analysées plus en détail dans la troisième partie. Nous partons de quelques questions. Quel est le sens de la frontière dans le contexte colonial ? Est-ce celui d'une limite précise ou, au contraire, la frontière véhicule-t-elle une notion floue, peut-être mouvante ? Quels sont les termes utilisés pour chaque type de situation décrite ? Dans la mesure où la pensée utopique des philosophes est notre principale source pour la définition de l'organisation d'une cité, quelle est la place de la frontière dans cette cité idéale ? Il est aussi important de saisir la notion de frontière perceptible par l'intermédiaire des traces visibles sur le terrain (inscriptions, fortifications). Le document exceptionnel des Tables d'Héraclée mérite également un commentaire et contribue à identifier les termes utilisés pour la description d'une division précise de l'espace.

Partant de cet ensemble de questions, ce chapitre a pour but d'analyser brièvement le vocabulaire disponible en grec pour décrire la frontière. Si nous avons commenté les termes utilisés par la géographie moderne pour décrire la frontière et les notions que ces termes véhiculent, il est fondamental d'analyser également les termes employés par les auteurs grecs. Par conséquent, il est important de considérer les mots pouvant indiquer la frontière et de retracer certains des contextes dans lesquels ce vocabulaire est utilisé. L'analyse sémantique est un indice pour l'historien moderne sur la manière dont les Anciens pouvaient percevoir l'environnement et leur action sur lui. Pourtant l'étude comparée des mots et de l'archéologie montre qu'il n'y a pas une équivalence entre le lexique et les signes matériels ; les exemples de la réalité étaient beaucoup plus variés que le vocabulaire ne le laisse entendre.

Nous prenons appui sur les travaux de M. Casevitz[1], qui propose une analyse linguistique et étymologique de plusieurs des termes traités ici. Son approche est issue des préoccupations de la philologie et de la linguistique, permettant ainsi de retracer l'origine de l'utilisation des mots. Son article cherche les occurrences les plus anciennes des mots relatifs à la frontière et se concentre donc sur Homère, Hérodote et les tragiques. Notre approche est différente. Ce qui nous intéresse est de comprendre le contexte d'utilisation des mots en essayant de déterminer le lexique le plus approprié pour chaque situation rencontrée. Dans ce sens, nous partons de l'article fondamental de M. Casevitz, mais nous essayons de tirer des conclusions liées à la confrontation des sources écrites et de la réalité géographique, historique ou archéologique. Partant de la liste des mots relevés par M. Casevitz, nous interrogeons en plus deux sources particulièrement importantes pour notre sujet d'étude : le livre VI de Strabon et les

[1] M. CASEVITZ, 1993, p. 17-24 ; M. CASEVITZ, 1995, p. 19-30. Voir aussi : C. MILANI, 1987, p. 3-12.

passages de Diodore de Sicile qui concernent la description géographique de l'Italie méridionale.

*1. La famille de* ὅρος

Le premier mot pour décrire la frontière est celui de ὅρος. Dans son sens concret, ce terme désigne les bornes qui délimitent les terrains, en particulier pour séparer deux champs cultivés. Dans la littérature grecque la plus ancienne, ὅρος se réfère directement à la pierre, souvent inscrite, qui sert de marqueur de limite. Les premiers exemples littéraires se rencontrent déjà chez Homère[2] dans un contexte de dispute. Dans le premier cas, pendant la bataille entre Sarpédon et les Lyciens contre les Argiens commandés par Ajax et Teucros (*Il.*, XII, 421), Homère fait une comparaison entre la bataille à Troie et les disputes de deux hommes pour les bornes (ὅροι) dans un champ mitoyen. La référence à la pierre qui marque la division des terres est très claire dans ce passage et il semble que ces disputes territoriales sont suffisamment courantes dès une époque très haute pour qu'Homère l'utilise comme une métaphore militaire. Le poète fait donc appel à la réalité rurale de son auditoire[3] pour le rapprocher de son récit. Dans le même sens, le second passage (*Il.*, XXI, 405) fait référence encore plus précisément à la pierre qui sert de bornage des champs. C'est pendant la lutte entre Athéna et Arès que la déesse « saisit une pierre, qui se trouve là dans la plaine, noire, rugueuse, énorme, que les gens d'autrefois ont un jour placée là pour borner quelque champ »[4].

[2] *Iliade*, XII, 421 et XXI, 405.
[3] M. CASEVITZ, 1993, p. 18.
[4] ἣ δ' ἀναχασσαμένη λίθον εἵλετο χειρὶ παχείῃ
κείμενον ἐν πεδίῳ μέλανα τρηχύν τε μέγαν τε,
τόν ῥ' ἄνδρες πρότεροι θέσαν ἔμμεναι οὖρον ἀρούρης·
Homère, *Iliade*, XXI, 403-405, traduction Paul Mazon, HOMÈRE. *L'Iliade*, P. MAZON (trad.), 1996 (1937).

Le terme ὅρος a aussi un sens juridique : en droit attique, le mot indique la borne hypothécaire qui marque les droits d'un créancier sur les terres d'un débiteur et sur le débiteur lui-même. C'est l'interprétation d'un passage de Solon, cité par l'auteur de la *Constitution d'Athènes* (XII, 4), qui parle de l'abolition des dettes : Solon se vante d'enlever ces bornes hypothécaires et de libérer les terres.

Il faut considérer également les dérivés du mot ὅρος, dont le neutre οὖρον est particulièrement intéressant puisqu'il est à l'origine du sens de frontière. Ce dérivé est présent aussi chez Homère (*Iliade*, X, 351 ; XXIII, 431 et *Odyssée*, VIII, 124) et, dans ces passages de l'*Iliade*, on peut proposer l'interprétation du mot dans un sens de distance et donc de limite. Dans le passage du livre XXIII, il est question de la distance atteinte par un disque lancé par un jeune homme plein de vigueur : c'est une référence assez claire d'une notion de limite. Plus intéressant encore sont les deux autres passages. Dans les deux cas, Homère se réfère à la distance parcourue par des mules. Dans une traduction littérale du passage présent dans l'*Odyssée*, il s'agit « d'une distance égale à celle que les sillons des mules parcourent »[5]. Si l'on suit M. Casevitz, il semblerait qu'à l'origine le mot ὅρος indiquait une ligne tracée dans les champs labourés, le sillon. Ce serait donc à partir de ce sens lié au monde agricole que le terme aurait gagné la valeur de marque de limite, de borne et donc de frontière. La frontière dont il est question à cette époque haute est uniquement entre les champs : c'est une limite de terres. Cette liaison avec le monde rural est confirmée par l'usage, à partir de Platon (*République*, IV, 436e), d'un dérivé de ὅρος (εὐθυωρία) dans le sens technique de « ligne droite » dans l'arpentage.

Si l'on regarde du côté latin, ce rapprochement entre le sillon des terres et la frontière est également attesté. Nous avons déjà discuté brièvement dans l'introduction l'étymologie latine du mot français « limite », qui vient de *limes*. En latin, *limes* était à

[5] M. CASEVITZ, *op. cit.*, 1993, p. 19, n. 6.

l'origine la bande de terre non cultivée qui servait de limite entre deux champs, le sillon (Columelle, 1, 8, 7 ; Varron, *Res Rusticae*, 2, 4, 8 ; Virgile, *Enéide*, 2, 697)[6]. La comparaison avec le latin et la réalité du monde romain nous sert ici uniquement pour renforcer cette liaison entre la vie agricole et la notion de limite[7].

Pour passer de la limite des terres à la frontière telle que nous l'étudions, c'est-à-dire, la limite de l'occupation d'un territoire par une cité, il faut analyser la littérature postérieure à Homère. Le premier prosateur dont on a conservé l'intégralité de l'œuvre, Hérodote[8], emploie lui aussi le mot ὅρος (dans sa forme ionienne οὖρος) et quelques dérivés. Chez Hérodote, le mot a le sens qui nous intéresse ici et on peut citer plusieurs exemples[9]. Particulièrement importants pour nous sont les passages qui concernent la frontière entre la Lydie et la Phrygie, avec la mention du fleuve Halys (I, 72 et V, 52), ou sans la référence au fleuve (VII, 30 et 31). Dans ces passages, le mot prend, sans équivoque, le sens de frontière d'un territoire. Ce n'est pas uniquement la Lydie qui a une frontière définie par Hérodote ; sont aussi indiqués les confins entre les Ciliciens et les Syriens (III, 91), ainsi que la séparation entre le territoire des Chorasmiens et celui des Hyrcaniens, des Parthes, des Sarangéens et des Thamanéens (III, 117). Dans ce dernier passage, il est clair que la référence d'Hérodote est très imprécise et qu'il est impossible qu'un seul et même lieu puisse fonctionner comme frontière de ces cinq

---

[6] La bibliographie sur la définition de *limes* et de la frontière dans le monde romain, en particulier à l'époque impériale, est très large et ne fait pas l'objet d'une discussion ici. Suivant B. Isaac, on peut dire que, au moins à partir de la fin du 1er siècle de notre ère, le terme *limes* « is used to indicate a demarcated land border of the empire. », B. ISAAC, 1988, p. 146. Une discussion récente sur le terme de *limes* est présente également dans : J.-M. CARRIÉ, 1995, p. 34-41. Voir aussi une étude sur l'approvisionnement de l'armée romaine aux frontières de l'empire, avec une bonne discussion sur les implications identitaires et politiques de l'armée aux confins de l'occupation romaine : P. P. A. FUNARI, 2002, p. 235-263.

[7] Pour une discussion du vocabulaire latin concernant la frontière, il faudrait tenir compte également de mots tels *fines* et *terminus*.

[8] C'est aussi chez Hérodote que l'on trouve les premiers témoignages de la Géographie grecque, puisqu'il est en quelque sorte l'héritier de la tradition ionienne d'Anaximandre de Milet et d'Hécatée : F. PRONTERA, 1983, p. XI-XXIII. Pour une discussion sur la science géographique chez Hérodote, voir : J. L. MYRES, 1983 (J.L. MYRES. Herodotus, father of History, Oxford, 1953, ch. III, p. 32-46), p. 32-46.

[9] J. E. Powell recense 28 occurrences du mot chez Hérodote, dont 23 avec le sens de frontière. *Cf.* : J. E. POWELL, 1969 (1960), sv. οὖρος : I, 72 ; I, 93 ; I, 172 ; II, 17 ; II, 5 ; III, 91 ; III, 117 ; IV, 33 ; IV, 52 ; IV, 99 ; IV, 125 ; V, 9 ; V, 49 ; V, 52 ; VI, 108 ; VII, 30 ; VII, 141 ; VII, 220 ; VIII, 124.

peuples différents[10]. Un autre niveau de précision plus large est aussi attesté par le passage qui rapporte la frontière entre l'Asie et la Libye, constituée par les confins de l'Égypte ou le pays tout entier (II, 17). Ces exemples permettent de remarquer la diversité de précision de l'emploi du mot ὅρος : parfois c'est un cours d'eau, très bien identifié, qui sert de « frontière », parfois un pays entier, l'Égypte, parfois une plaine, d'une taille totalement indéfinie, qui ne peut en aucun cas avoir la fonction de frontière précise entre cinq territoires différents. Toutefois, c'est le même mot qui est utilisé.

Dans un autre registre, pour Hérodote, le mot ὅρος sert à désigner tant la frontière entre deux peuples dits « barbares » que des limites entre cités grecques. C'est le cas dans le passage où les Athéniens franchissent la limite accordée entre eux et les Corinthiens et imposent le fleuve Asopos comme bordure du territoire des Thébains, du côté de Platées et d'Hysiai (VI, 108).

D'après ces quelques passages d'Hérodote, il est clair que les Grecs du V^e^ siècle avaient une notion bien claire d'une limite entre deux territoires, même si l'historien utilise les mêmes termes pour des niveaux de précision différents. En ce qui concerne notre étude, la difficulté majeure est de comprendre les divers contextes où il est question de frontière, de comprendre le vocabulaire employé et d'essayer de trouver des équivalences entre ces deux aspects.

Le même Hérodote utilise également plusieurs dérivés de ὅρος dans le sens de « frontière » ou de « former frontière », de « délimiter » : πρόσουρος (II, 12 ; II, 18 ; III, 97 ; V, 49), προσόμουρος (IV, 173), les verbes οὐρίζειν (II, 16 ; II, 158 ; IV, 42 ; IV, 51 ; IV, 56 ; IV, 57 ; IV, 180 ; VII, 123 ; VII, 127)[11] et διουρίζειν (IV, 42 et 45) ainsi que le dérivé neutre οὖρισμα (II, 17 ; IV, 45). Le problème avec ces passages est, encore une fois, les différents degrés de précision que les mots peuvent indiquer. Dans

[10] Comme nous l'indique Ph. E. Legrand, les Sarangéens habitent assez loin des trois premiers pour que la plaine citée par Hérodote puisse réellement servir de frontière à tous les cinq territoires : HÉRODOTE. *Histoires*, P.-E. LEGRAND (trad.), 1939, p. 155, n. 1.

certains cas, il est question d'une région toute entière qui fait la séparation entre deux territoires ; dans d'autres, un fleuve sépare précisément deux pays. Dans l'emploi des dérivés et composés de ὅρος, il y a une variation récurrente entre un élément du relief géographique précisément déterminé, souvent les cours d'eau, et des larges espaces très imprécis qui fonctionnent comme indicateurs de la séparation entre deux territoires. L'analyse attentive des contextes de l'utilisation de ce vocabulaire par Hérodote ne permet pas l'identification d'une raison qui pourrait expliquer ce flottement.

Les tragiques grecs Eschyle (*Agamemnon*, v. 429 ; *Prométhée enchaîné*, v. 1 et v. 807) et Euripide (*Andromaque*, v. 889 ; *Oreste*, v. 1325) utilisent aussi des composés de ὅρος, tels σύνορος ou τήλουρος. Dans le passage de l'*Agamemnon* d'Eschyle (σύνορος), la référence est aux guerriers grecs partis loin de la terre grecque, dans un pays étranger ; on garde ici une signification assez large (la Grèce par rapport aux barbares), mais où l'idée de ce qui est à l'extérieur se distingue nettement. En ce qui concerne le composé τήλουρος, les deux passages de la pièce *Prométhée enchaîné* sont encore plus clairs, dès la première ligne, dans la référence à un pays étranger[12], ainsi que la deuxième occurrence où la référence à un pays lointain est tout aussi claire[13]. Dans les deux passages, Prométhée parle de régions à l'extrémité du monde, soit le pays des Scythes, dans un désert où il n'y a pas d'humains, soit celui des Éthiopiens, le peuple noir établi près des eaux du Soleil[14].

En revanche, dans le cas d'Euripide, le terme τήλουρος ne fait plus allusion aux extrémités du monde, mais à un pays lointain. C'est le sens du premier passage

---

[11] J. E. Powell recense encore 2 occurrences dans le sens de démarcation : III, 142 ; VI, 108. *cf.* : J. E. POWELL, 1969 (1960), *s.v.* οὐρίζω.

[12] Χθονὸς μὲν ἐς τηλουρὸν ἥκομεν πέδον : « Nous voici sur le sol d'une terre lointaine », traduction de P. Mazon : ESCHYLE. *Tragédies*, P. MAZON (trad.), 1982 (1925).

[13] τηλουρὸν δὲ γῆν ἥξεις : « et tu arriveras alors en un pays éloigné », traduction de P. Mazon : *Ibid*

[14] Pour une discussion sur la définition du « barbare » chez les tragiques grecques, en particulier chez Eschyle, voir : A. PONTRANDOLFO et A. ROUVERET, 1983, p. 1052-1053.

(*Andromaque*, v. 889)[15], lorsque Oreste fait des enquêtes à propos d'Hermione à l'oracle de Zeus à Dodone : Oreste décrit sa parente comme une femme de Sparte, qui habite dans un pays loin du sien. Dans le second passage (*Oreste*, v. 1325)[16], il s'agit uniquement d'un endroit à une certaine distance de la maison. Là, toute indication aux extrémités est absente et il ne reste qu'une vague notion d'éloignement. Néanmoins, dans les vers précédents, on apprend qu'Hermione revient de la tombe de Clytemnestre ; de ce fait, Hermione évoque un lieu qui se trouve à l'extérieur des murs de la cité et l'on comprend mieux l'utilisation de ce terme. On ne peut pas savoir quelle pourrait être la distance entre la maison et la tombe de Clytemnestre, les nécropoles pouvaient simplement jouxter les murailles de la ville. Ainsi, même la notion de distance que l'on peut rattacher au terme τήλουρος est relativement incertaine. De toute façon, il semble que chez Euripide le terme ne véhicule plus l'allusion aux extrémités ; par conséquent l'idée même de frontière est absente.

Le composé de ὅρος le plus courant avec une finale -ιος est μεθόριος ; il semble être utilisé en premier par Thucydide. Le terme est attesté dans 12 occurrences chez Thucydide (II, 18, 2 ; II, 27, 2 ; II, 98, 1 ; IV, 56, 2 ; IV, 91, 1, etc.) pour désigner les terres aux confins d'un pays ou d'un territoire. Dans le cas de Thucydide, la signification est claire et fait référence aux confins entre deux cités grecques. En revanche, le mot peut aussi véhiculer des notions plus larges, comme chez Plutarque (*Crassus*, 22, 4), où l'on parle des confins entre l'Arabie et l'Assyrie. Dans la liste de la Suda, le mot prend un sens plus précis, puisqu'il est décrit comme l'espace entre deux frontières, ou entre deux bornes (μεθόριον : μεταξὺ τῶν ὅρων)[17].

---

[15] τηλουρὰ γὰρ ναίουσ᾽ ἀφ᾽ ἡμῶν πεδί᾽ ὅμως ἐστὶν φίλη. « bien éloigné du mien est le pays où elle habite. Elle ne m'est pas moins chère », traduction de M. Delcourt-Curvers : EURIPIDE. *Tragédies complètes*, M. DELCOURT-CURVERS (trad.), 1962.

[16] ἥντιν' ἐν δόμοις τηλουρὸς οὖσα δωμάτων κλύω βοήν : « Qu'est-ce que ces appels venus de la maison, que j'entendis quand j'étais loin encore ? », traduction de M. Delcourt-Curvers : *Ibid*

[17] Suda, *s.v.* μεθόριον. *Cf.* : G. DAVERIO-ROCCHI, 1988, p. 33.

Pour compléter l'analyse des dérivés et composés de ὅρος, il faut tenir compte d'un dernier mot, ὑπερόριος. Dans la *Constitution d'Athènes* (XXIV, 3), ὑπερόριος (« qui est au-delà de ses frontières »), dans un sens métaphorique, peut vouloir dire « à l'étranger ». C'est après le passage à propos des recommandations qu'Aristide fait aux Athéniens de s'appuyer sur l'hégémonie d'Athènes sur ses alliés, qu'Aristote donne la liste des magistrats de la ville, qui finit par : « environ sept cents magistrats dans la métropole, environ sept cents à l'extérieur »[18]. L'autre occurrence chez Aristote est présente dans le contexte des comparaisons entre les compétences (et le pouvoir) des rois aux temps anciens et dans un second temps, où ces rois ne gardent que le pouvoir de conduire les expéditions militaires à l'étranger. Cette référence dans *La Politique* (1285b = III, 13) est encore plus claire quant à l'opposition entre, d'une part, dans la cité ou à l'intérieur de son territoire (τὰ κατὰ πόλιν καὶ τὰ ἔνδημα) et, d'autre part, à l'extérieur (καὶ τὰ ὑπερόρια)[19] ; un peu plus loin dans le même paragraphe, c'est clairement « à l'étranger » (ἐν τοῖς ὑπερορίοις τῶν πολεμικῶν τὴν ἡγεμονίαν μόνον εἶχον)[20].

Une première conclusion peut être tirée de l'analyse du mot ὅρος et de ses composés et dérivés. Si son origine est certainement liée au contexte agricole de divisions des champs cultivés, son application postérieure est très variée. Le mot peut signifier un objet concret telle la borne frontalière, ou il peut également désigner des espaces assez étendus qui formeraient des confins entre deux territoires ou peuples. Dans un autre registre, le mot est utilisé aussi bien pour les délimitations entre cités

[18] ἀρχαὶ δ' ἔνδημοι μὲν εἰς ἑπτακοσίους ἄνδρας, ὑπερόριοι δ' εἰς ἑπτακοσίους·, traduction : ARISTOTE. *Constitution d'Athènes*, G. MATHIEU et B. HAUSSOULIER (trads), 1999.

[19] οἱ μὲν οὖν ἐπὶ τῶν ἀρχαίων χρόνων καὶ τὰ κατὰ πόλιν καὶ τὰ ἔνδημα καὶ τὰ ὑπερόρια συνεχῶς ἦρχον· : « Les < rois > dans les temps anciens gouvernaient donc de manière permanente les affaires < intérieures > de la ville et de < son > territoire aussi bien qu'extérieures. », traduction : ARISTOTE. *Les Politiques*, P. PELLEGRIN (trad.), 1993 (1990).

[20] « ils ne conservèrent que la conduite des expéditions militaires dans les pays étrangers. », traduction : *Ibid*

grecques que pour la séparation entre peuples non grecs. On est donc bien embarrassé pour établir une équivalence entre les termes en français (qui ont des sens parfois aussi fluctuants) et les mots grecs, en particulier pour ὅρος, ses composés et dérivés.

*2. Les autres groupes lexicaux*

En plus du mot ὅρος et de ses dérivés et composés, il faut tenir compte également de quelques mots supplémentaires qui peuvent indiquer une notion de limite ou de frontière[21]. On peut procéder en examinant les deux grandes racines *per-* et *ter-*. La première a un sens général de « traverser », dont un neutre πεῖραρ [22], ou πέρας dans sa forme ionienne (Hérodote, VIII, 44), désigne l'extrémité, le bout, la limite. Si l'on regarde uniquement les attestations les plus anciennes, chez Homère dans l'*Iliade* par exemple, il est toujours question de l'extrémité du monde, de l'étendue maximum de la terre. D'autre part, le passage du chant IX de l'*Odyssée* parle de l'arrivée d'Ulysse aux « confins » du pays de Polyphème. Dans ce dernier cas, faut-il voir les confins du territoire de Polyphème comme les confins de la terre ? Quoi qu'il en soit, l'idée est toujours celle de l'extrémité de la terre, comme nous le montre l'argumentation de M. Casevitz [23].

En ce qui concerne l'autre grande racine, *ter-*, les mots utilisés sont : τέρμα (aussi dans sa forme au masculin τέρμων) et les verbes τερμονίζειν, τερμάζειν. C'est la racine que l'on rencontrera aussi dans le terme latin *terminus* et qui véhicule clairement une idée de limite fixée. Chez Homère ces paroles n'expriment jamais une

[21] Nous nous sommes restreints aux exemples chez Homère et chez Hérodote. Le but ici n'est pas de faire une analyse exhaustive de l'emploi de ces mots, mais de tracer les contextes de leur utilisation dans la littérature grecque la plus ancienne (Homère) et chez le premier prosateur dont l'œuvre est conservée (Hérodote). Pour quelques occurrences chez d'autres auteurs, voir les travaux de M. Casevitz : M. CASEVITZ, *op. cit.*, 1993, p. 21-22.
[22] *Il.*, VIII, 478 ; XIV, 200 ; 301 ; *Od.*, IV, 563 ; IX, 284 ; XI, 13.

limite « naturelle », uniquement des délimitations fixées, signalées normalement par des objets précis. C'est le cas notamment dans le passage de l'*Odyssée* (VIII, 193) où Athéna établie la marque atteinte par Ulysse dans le lancer de disque chez les Phéaciens.

Hérodote utilise trois fois le mot τέρμα au pluriel (τέρματα), mais dans son cas, il est question des extrémités de l'Europe (VII, 54), d'une montagne dans l'Egypte (II, 8) et des deux fleuves Tyras et Hypanis qui « rapprochent leurs buts »[24] (IV, 52). On revoit ici l'utilisation du même mot pour des contextes très différents, dans des échelles qui ne sont pas du tout comparables, bien que l'idée d'extrémité soit toujours présente.

En dernier, il faut aussi parler de la famille de l'adjectif ἔσχατος : ἔσχατος, ἐσχατιά, le verbe ἐσχατάειν[25]. Ici, c'est la notion de zone frontière, de région périphérique. Le mot ἔσχατος est également attesté dès Homère[26] : ce sont les passages de l'*Odyssée* qui nous intéressent plus particulièrement, où Homère désigne les confins du monde, et les habitants de ces parties (les Éthiopiens) par ce mot. Si l'on considère également les dérivés, le verbe ἐσχατάειν (Homère, *Iliade*, II, 508 ; II, 616 ; X, 206) est très clair dans sa notion de « ce qui est à l'extrémité », soit d'un pays, soit de l'extrémité des lignes de bataille dans le passage du chant X.

Parmi les dérivés d' ἔσχατος, le plus important est, sans aucun doute, ἐσχατιά, utilisé toujours au singulier chez Homère[27]. Dans tous ces passages, l'idée est soit d'une grande distance (des terres ou des champs lointains), soit de l'extrémité (de la bataille, dans le cas de l'*Iliade*, ou d'une île, d'un pays pour l'*Odyssée*). « L'*eschatià* agraire d'Homère semble un lieu très éloigné des habitations groupées, campagne inexploitée et désertée, sauvage : c'est le lieu le plus reculé, où vivent seulement les gens mis à l'écart,

---

[23] M. CASEVITZ, *op. cit.*, 1993, p. 21.
[24] Dans la traduction littérale donné par Ph. Legrand : HÉRODOTE. *Histoires*, P.-E. LEGRAND (trad.), 2003 (1945), p. 79, n. 6.
[25] Sur l'étude lexicale d'*eschatos* et *eschatià*, voir M. CASEVITZ, 1995 et en dernier M. GIANGIULIO, 2000, p. 343-348.
[26] *Il.*, X, 434 ; *Od.*, I, 23 ; VI, 205 ; XXI, 9.

qui défrichent ou paissent leurs troupeaux »[28]. Cette interprétation est conforme au sens communément admis pour ce mot, depuis la définition établie par L. Robert[29], qui faisait de l' ἐσχατιά l'endroit sauvage par excellence. En revanche, une définition plus neutre de cette notion, attestée depuis Homère, l'identifie uniquement à ce qui est à l'extrémité par rapport à un centre[30]. Si l'on adopte une définition plus neutre et générale de l' ἐσχατιά, cette extrémité n'est pas nécessairement associée au monde sauvage. C'est surtout dans l'*Odyssée*, dans le cadre d'un récit mythologique où Ulysse explore le monde non civilisé, que l'association de l'extrémité du monde avec la sauvagerie est évidente. On verra que l'usage d' ἐσχατιά dans des contextes autres que celui de l'*Odyssée* n'implique pas forcément l'idée de sauvagerie.

Dans la prose après Homère, en particulier chez Hérodote, ἔσχατος et ses dérivés sont largement utilisés, tant dans un sens géographique que temporel ; on relève également une utilisation métaphorique de ces termes[31]. Dans certains cas, la forme pluriel neutre substantivé τὰ ἔσχατα est employée par Hérodote pour désigner les bordures extrêmes, les limites de la terre habitée : pour décrire le pays des Éthiopiens (III, 25), ou celui des Guerrhiens (IV, 71), tous les deux habitant aux extrémités de la terre. Néanmoins, même quand il ne s'agit pas des confins de la terre habitée (l'*oikoumène*), la notion véhiculée par le mot ἔσχατος est toujours celle d'extrémité[32]. En revanche, on ne peut pas parler ici de frontière, mais plutôt de frange frontalière, puisqu'il y a une allusion à quelque chose d'assez imprécis, aux bords, aux marges[33].

---

[27] *Il.*, IX, 484 ; XI, 524 ; XX, 328 ; XXIII, 242 ; *Od.*, II, 391 ; III, 294 ; IV, 517 ; V, 238 ; V, 489 ; IX, 182 ; IX, 280 ; X, 96 ; XIV, 104 ; XVIII, 358 ; XXIV, 150.
[28] M. CASEVITZ, 1995, p. 20-21.
[29] « Les *eschatiai* dans une cité grecque, c'est la région au delà des cultures, des domaines et des fermes qui occupent les plaines ou les vallons ; c'est la région 'au bout', les terres de mauvais rapport et d'utilisation difficile ou intermittente, vers la montagne ou dans la montagne qui borde toujours le territoire d'une cité grecque ; elles jouxtent la région frontière ou elles s'y fondent, cette région de montagnes et de forêts qui sépare deux territoires de cités, laissée à l'usage des bergers, des bûcherons et des charbonniers », L. ROBERT, 1962, p. 304-305.
[30] M. CASEVITZ, 1995, p. 23.
[31] J. E. Powell recense au total 32 occurrences : J. E. POWELL, 1969 (1960), *s.v.* ἔσχατος ; ἐσχατιή.
[32] *Cf.* : M. CASEVITZ, 1995, p. 27.
[33] Cette interprétation a déjà été proposée, non seulement pour les passages chez Hérodote mais dans un sens plus général de la littérature grecque, par M. Giangiulio, qui définit le terme d'*eschatià* comme « un

Chez l'historien, ainsi que chez plusieurs auteurs postérieurs, les *eschatiai* représentent souvent des lieux merveilleux, où l'on trouve des richesses inouïes, d'autant plus spectaculaires qu'elles sont plus lointaines[34]. On est loin donc de la valeur de « sauvage » ou de « désertique » qu'on serait tenter d'attribuer si l'on prenait en compte uniquement l'exemple de l'*Odyssée*. On peut conclure donc que le terme ἐσχατιά véhicule seulement l'idée d'extrémité, des confins soit du monde connu (*oikoumène*) soit d'un pays ou d'une région ; seul le contexte de son utilisation permet de voir, au cas par cas, les possibles assimilations au monde sauvage.

Parmi les termes relatifs à la frontière, c'est ἐσχατιά qui a suscité le plus grand intérêt. On citera ici le célèbre ouvrage de P. Vidal-Naquet et son article à propos des éphèbes athéniens : « Leurs rapports avec le monde des frontières sont complexes. En tant que jeunes soldats, ils occupent effectivement la *zone frontière* de la cité, matérialisée par les forts » [35]. Dans le contexte athénien, c'est dans le cadre de leur service militaire que les éphèbes parcourent le territoire de la *polis* et qu'ils se retrouvent dans des fortins, placés aux confins (*eschatiai*) de la cité.

Il existe encore un mot qui peut avoir une valeur de fin, d'extrémité ou de dernier dans une description de type géographique : τελευτή[36]. Attesté depuis Hérodote, par exemple lors de la description de la Libye (II, 32), où il est question du promontoire de Soloeis (identifié soit au cap Spartel soit au cap Cantin), placé à l'extrémité de ce pays. Même si l'usage le plus courant de ce mot par l'historien est dans le contexte de la « fin de la vie » (τελευτὴ τοῦ βίου – I, 31), dans les quelques occurrences du mot dans un contexte de description géographique, τελευτή représente toutefois une notion de fin et donc de frontière.

---

termine funzionale ad una vaga determinazione spaziale, nel senso di una collocazione distante, remota, decentrata, cui si guarda in una prospettiva che muove dal centro verso l'esterno », M. GIANGIULIO, 2000, p. 344.

[34] M. CASEVITZ, 1995, p. 24.

[35] Après une première parution dans les *Annales ESC*, 23, 1968, p. 947-964, le texte a été remanié : P. VIDAL-NAQUET, 1991 (1981), p. 151-175 ; la citation est tirée de la page 154 de cette dernière édition.

En ce qui concerne les autres mots utilisés en rapport avec la frontière, malgré le flottement récurrent de leurs emplois, dans des contextes assez disparates, on remarque une différence avec ὅρος et ses dérivés et composés. Pour indiquer une séparation assez nette entre deux territoires les auteurs anciens traités ci-dessus utilisent davantage les mots de la famille de ὅρος. Les autres familles (*ter*-, *per*-, ἔσχατος, τελευτή) sont souvent employées dans des contextes plus vagues, notamment pour indiquer les extrémités, les limites, les marges, les bordures. Le choix des traducteurs semble confirmer cette observation, puisque ces mots trouvent un équivalent dans les « confins » en français, qui véhicule la même notion d'extrémité d'une façon assez vague.

### *3. Les mots chez Strabon*

Nous avons donné la priorité aux sources les plus anciennes, surtout Homère et Hérodote, pour essayer de définir les mots utilisés pour décrire la frontière et les confins. Il est maintenant opportun d'analyser les mots utilisés dans le livre VI de la *Géographie* de Strabon, la source la plus pertinente et la plus complète en ce qui concerne les descriptions de la géographie de la Grande Grèce.

On remarque une certaine indifférence pour les transformations produites après la conquête romaine de l'Italie méridionale[37], ce qui renforce l'idée que les descriptions de Strabon se basent davantage sur des sources plus anciennes, Timée en particulier. Cela donne une plus grande légitimité pour utiliser le discours de Strabon composé, certes à l'époque romaine, mais qui est probablement un témoignage d'une tradition plus ancienne, en partie sans doute contemporaine des périodes abordées dans cette

[36] Nous remarquons l'absence de ce terme dans l'analyse entreprise par M. Casevitz. *Cf.* : M. CASEVITZ, 1993, p. 17-24.

étude ; en tout cas, Strabon est marqué par la réflexion historique grecque du IV^e^ siècle et du début de l'époque hellénistique. Toutefois, une mise en garde est nécessaire : la description géographique de Strabon est dans une certaine mesure guidée par le parcours maritime[38]. Ainsi la délimitation de l'espace est souvent décrite par rapport aux éléments liés à la mer, tels les golfes, les caps, les isthmes et les cours d'eau. C'est le cas particulièrement des limites des notions comme *Italìa* ou *Megale Hellas* (V, 1, 3 ; VI, 1, 4[39] ; VI, 3, 1 ; VI, 3, 11), qui sont souvent décrites de manière schématique et à partir du point de vue de la mer.

D'après notre analyse des auteurs plus anciens avec l'usage très récurrent du mot ὅρος, il est étonnant de voir un emploi aussi restreint dans le livre VI de Strabon. Néanmoins, le passage sur les peuples habitant l'Apulie (VI, 3, 8) est très significatif : le géographe dit que le pays qu'on appelle à son époque Apulie est habité par les Peucétiens et les Dauniens, et que personne ne connaît désormais la frontière précise (τοὺς ὅρους ἐπ᾽ ἀκριβές) entre ces deux peuples. Bien qu'on veuille identifier un emploi particulier pour le mot ὅρος chez Strabon et qu'on veuille lui attribuer une notion de limite précise, telle qu'elle est implicite dans ce passage du livre VI, d'autres exemples contredisent cette précision. Une seule occurrence, celle du livre V (4, 1), où Strabon fait référence aux limites de la Celtique, suffit pour réaffirmer l'observation d'une variation constante dans la valeur, et surtout dans le degré de précision, du vocabulaire grec.

Si le géographe utilise assez peu le mot ὅρος, ses composés et dérivés apparaissent beaucoup plus souvent dans le livre VI de la *Géographie*. Il faut noter l'usage assez précis du verbe οὐρίζειν. Dans un passage qui concerne directement notre discours sur la frontière de Poseidonia, il est question de la description du territoire des Picentes (V, 4, 13), qui « s'étend jusqu'au cours du Silaris, qui le sépare de l'ancienne

[37] F. PRONTERA, 1987, p. 101.
[38] *Ibid*, p. 107-108.

Italie » (τοῦ Σιλάριδος ποταμοῦ τοῦ ὁρίζοντος)[40]. Le deuxième passage important est celui à propos du fleuve Halex (VI, 1, 9), à la frontière entre Locres et Rhégion, où c'est un composé de ce verbe, dans sa forme διουρίζειν, qui est utilisé[41]. Ce ne sont pas uniquement les cours d'eau qui peuvent marquer une séparation de territoire, comme indique le passage sur la frontière entre Calès et Téanum Sidicinum en Campanie (V, 4, 11). Le long de la via Latina, on rencontre deux Fortunes[42] de part et d'autre de la route qui servaient à signaler précisément la ligne de séparation entre les deux territoires.

Encore une fois, le même mot peut être utilisé à différents degrés de précision et dans différents contextes[43]. Le verbe peut aussi être utilisé de forme métaphorique, dans le sens de « déterminer » ou « fixer »[44], comme dans le passage VI, 1, 8, où Strabon rapporte les réformes de Zaleucos de Locres pour la détermination des lois[45]. La forme triangulaire de la Sicile est aussi « déterminée » (διορίζουσι) par trois caps, le Pélorias, le Pachynos et le Lilybée (VI, 2, 1).

Le dernier des composés de ὅρος employé dans le livre VI de la *Géographie* est μεθόριος. Parmi les 19 occurrences de ce mot chez Strabon, on ne trouve qu'une seule dans la description de l'Italie du Sud, en VI, 3, 7. Il s'agit de la description de la Via Appia, qui relie Brindisi (l'ancienne Brentesion) et la mer Adriatique à Rome, en passant par Tarente et par Vénusia, cette dernière située sur la frontière (μεθορίοις) entre le Samnium et la Lucanie. L'observation des occurrences dans les autres livres de la *Géographie* laisse penser à un usage lié davantage à des descriptions plus précises

---

[39] Voir un commentaire sur ce passage dans : E. GRECO, 1987, p. 128.
[40] Traduction de F. Lasserre : STRABON. *Géographie*, F. LASSERRE (trad.), 2003 (1967).
[41] Ce passage fait l'objet d'une discussion plus approfondie ci-dessous sur les perceptions grecques de la notion de frontière avec l'allégorie des cigales muettes.
[42] Les traducteurs ne sont pas d'accord sur l'interprétation de ce passage : certains voient deux statues (*cf.* : STRABON. *Géographie*, F. LASSERRE (trad.), 2003 (1967) ; STRABONE. *Geografia*, A. M. BIRASCHI (trad.), 2001 (1988)), d'autres deux temples (STRABO. *Geography*, H. L. JONES (trad.), 1999 (1923) ; STRABON. *Géographie*, A. TARDIEU (trad.), 1909 (1867)) dédiés à la Fortune (*Tyché* en grec).
[43] Un autre flottement notable dans le vocabulaire employé par Strabon est le terme « italiote », qui sert à indiquer non seulement les Grecs d'Italie (VI, 1, 1), mais aussi les *socii Italici* (V, 4, 2) ; *cf.* : F. PRONTERA, 1987, p. 106.
[44] Cet emploi est bien attesté dans la littérature grecque, au moins depuis Sophocle (*Antigone*, v. 452).
[45] On remarque avec F. Prontera un certain désintérêt de Strabon pour les institutions politiques des cités italiotes de son époque : F. PRONTERA, 1987, p. 100.

des frontières entre territoires. Ce serait chez Strabon le mot le mieux adapté à traduire la réalité d'une frontière bien définie entre deux territoires ; de par sa rareté lors de la description de l'Italie du Sud, nous ne pouvons pas pousser l'interprétation beaucoup plus loin.

En ce qui concerne la racine *per-*, elle est aussi utilisée par Strabon dans un sens de frontière et l'exemple le plus probant est celui sur les peuples qui habitent « au-delà » (πέραν) de l'Istros, dans la partie finale du livre VI de la *Géographie* (VI, 4, 2), lors de sa conclusion. Dans un autre contexte, le passage sur les habitants de Thourioi (VI, 1, 8), qui voulaient surpasser les Locriens dans la formulation de lois plus détaillées et donc meilleures, atteste l'usage du mot de forme métaphorique dans ce sens d' « au-delà ». En VI, 1, 6, il est question de la notion de l' « autre côté », quand Strabon parle de Pithécusses et de la côte qui lui fait face, qui est donc de l' « autre côté » ; de même en ce qui concerne une partie des populations barbares de la Sicile venues du continent « en face » (VI, 2, 4), ou de l'opposition entre Brentésion et la côte d' « en face » (VI, 3, 8). Ces exemples montrent bien le degré d'imprécision de ce mot et toutes les précautions à prendre avant d'attribuer un sens unique et bien défini au vocabulaire utilisé par Strabon.

Une observation un peu inattendue est l'absence de mots de la racine *ter-* dans le livre sur l'Italie du Sud. Les quelques occurrences de ces mots chez Strabon se trouvent uniquement ailleurs. De plus, en comparaison avec l'usage régulier de plusieurs mots de différentes racines par Strabon, l'utilisation peu fréquente des mots de cette racine est vraiment étonnante.

Strabon utilise également le mot τελευτή, comme dans le passage sur le cap Cænys, défini comme le cap aux extrémités (τελευταῖα ἄκρα) d'Italie (VI, 1, 5). Ou également dans un petit passage où l'expression est utilisée à deux reprises (VI, 1, 7) : sur le cap Leucopétra, qui est le terme de la chaîne des Apennins (τελευτᾶν φασι τὸ

᾽Απέννινον ὄρος), et à propos de l'Héracléion, appelé le promontoire terminal de l'Italie (τελευταῖον ἀκρωτήριον). Si chez Hérodote, le mot est utilisé surtout dans le contexte de la fin de la vie, dans le livre VI de Strabon, le contexte géographique est évidemment plus répandu. Il convient de remarquer que, dans les trois occurrences de ce terme dans la description de l'Italie méridionale, il s'agit de caps ou de promontoires. On ne peut donc pas attribuer un sens particulièrement lié au contexte d'une frontière, puisque le mot semble faire référence à une réalité bien spécifique.

En ce qui concerne l'usage d' ἔσχατος par Strabon, le terme est utilisé pour décrire la cité de Laos comme la dernière de la Lucanie et pour la situer à l'extrémité de cette région (VI, 1, 1). La deuxième occurrence (VI, 1, 12) concerne la santé proverbiale des Crotoniates, puisque le dernier (ἔσχατος) des Crotoniates était le premier (πρῶτος) des autres Grecs en matière de santé. C'est le même usage métaphorique pour le passage au VI, 4, 2, où il s'agit de l'histoire de Rome et du dernier des rois Tarquins. Il faut remarquer l'absence d' ἐσχατιά dans le livre VI de la *Géographie* : pour parler des extrémités de l'Italie méridionale, Strabon utilise τελευτή.

*4. Diodore et la frontière en Grande Grèce*

Après Strabon, la deuxième source la plus importante pour les descriptions des colonies grecques en Occident est sans doute Diodore de Sicile. Malheureusement, comme l'a bien montré G. De Sensi Sestito[46], la partie de l'œuvre de Diodore qui probablement traitait davantage des événements de la Grande Grèce est perdue : il s'agissait de la période archaïque, qui contenait vraisemblablement des commentaires sur les fondations coloniales. Dans les livres successifs, l'histoire des cités italiotes est

[46] G. DE SENSI SESTITO, 1984, p. 125-126.

en grande mesure conditionnée par et subordonnée à l'histoire de la Sicile. D'autre part, les événements dont il est question aux livres XI et XII, ceux qui contiennent une narration relativement grande concernant la péninsule, sont le plus souvent liés d'une façon plus ou moins directe à l'histoire de Rhégion[47].

D'après ces remarques initiales, en ce qui concerne l'étude de la frontière en Grande Grèce, Diodore se prête beaucoup moins facilement que Strabon à une analyse approfondie sur cette région. Les quelques indices que l'on peut tirer d'une notion de frontière de la part de l'historien sont sujets à cette contrainte qui est posée d'emblée : dans la partie conservée de son discours, Diodore ne se soucie guère d'une description de la Grande Grèce et les passages qui la concernent sont dépendants des événements siciliens. De ce fait, on utilisera quelques exemples siciliens dans la mesure où ils nous permettent de percevoir une certaine notion de la frontière chez Diodore[48].

Après cette mise en garde, il faut maintenant considérer les deux points qui nous intéressent chez Diodore : le vocabulaire utilisé et sa notion de frontière appliquée à la géographie de l'Italie méridionale. Pour ce qui est du lexique, il semble que Diodore partage un même sens du terme ὅρος que Strabon : le sicilien utilise également ὅρος pour désigner une frontière bien établie, même si sa démarcation n'est pas forcément explicite. C'est le cas au livre V (V, 6, 4), où l'historien nous rapporte les conflits entre les Sicanes et les Sicules, ces derniers qui ravageaient le territoire « frontalier » (ὅμορον) entre les deux peuples, et comment ils se sont mis d'accord pour définir une frontière (le terme utilisé est ὅρος) entre leurs territoires. Le mot est aussi employé dans un contexte plus précis encore, celui de la frontière de la cité de Messine, alliée de Rhégion et en guerre contre Denys 1er de Syracuse (XIV, 40, 4-5) : en 399 av. J.-C. les armées de Messine et de Rhégion avait avancé jusqu'aux frontières (ὅροι) de la cité

[47] *Ibid*, p. 145.
[48] Nous n'avons pas essayé de traiter de manière exhaustive les passages concernant la Sicile et les quelques exemples utilisés ne permettent point de généralisation sur l'histoire et la géographie de l'île ; un tel sujet n'est pas l'objet d'étude ici et mérite un traitement beaucoup plus développé.

sicéliote quand Laomédon soulève les soldats contre la guerre, en argumentant que Denys ne leur avait fait aucun tort. Un peu plus loin dans le même paragraphe (XIV, 40, 6), c'est Denys qui amène son armée jusqu'aux frontières de Syracuse (ἐπὶ τοὺς ὅρους τῆς Συρακοσίας)[49]. La suite du passage ne permet pas de confusion puisque Denys reconduit son armée dans la cité après avoir appris la retraite des Messéniens. Même si l'on ne connaît pas les détails de la frontière syracusaine (il n'est pas dit quelle était la cité voisine et s'il y en avait une), il est évident qu'il existe un espace bien déterminé entre le centre urbain et les limites de l'occupation du territoire de Syracuse tout comme il existe une notion bien claire de ces limites. Les frontières (ὅροι) de Syracuse sont aussi évoquées pour parler de l'endroit où Hermocrates s'arrête avec les os des combattants morts à la bataille d'Himère de 408 av. J.-C. (XIII, 75, 3) et où Dion rencontre, en 357/356, des Syracusains venus de la cité ainsi que de sa campagne pour une ambassade (XVI, 10, 1). Un dernier exemple (XIV, 100, 2), cette fois à la frontière entre Locres et Rhégion, atteste aussi de l'emploi du mot ὅρος dans le contexte précis d'une frontière entre cités. C'est encore Denys, neuf ans plus tard, qui débarque ses troupes aux frontières (ὅροι) de la Locride pour prendre ensuite une route terrestre vers Rhégion, ravageant et incendiant le territoire de cette cité.

Ces quelques exemples permettent donc d'affirmer la conscience d'une frontière nette d'une cité grecque, aussi bien entre deux *poleis* (entre Locres et Rhégion) que d'une cité grecque sans que Diodore nomme explicitement la cité voisine (comme c'est le cas pour Syracuse). Une remarque se fait pourtant nécessaire : les emplois relevés ici démontrent une utilisation de ὅρος au pluriel, même pour désigner une démarcation qui semble bien précise, comme l'est celle entre Locres et Rhégion. D'autre part, il ne faut pas se laisser emporter par un certain nombre d'exemples qui montrent l'emploi de ὅρος dans un contexte de frontière assez précise. Comme tous les auteurs traités dans ce

[49] « jusqu'aux limites du territoire de Syracuse », traduction de M. Bonnet et É. R. Bennett : DIODORE DE SICILE. *Bibliothèque historique*, M. BONNET et É. R. BENNETT (trads), 1997.

chapitre, Diodore utilise le même terme pour décrire des réalités très diverses. Il suffit de prendre un exemple (XIX, 28, 2) qui montre le mot associé « aux limites du désert » (τῶν ὅρων τῆς ἐρήμου), qui sont, par leur nature même, certainement imprécises.

Les composés et dérivés de ὅρος sont également employés par Diodore et parfois dans des contextes de délimitation nette. Tel est le cas de ὁρίζοντος, utilisé pour parler de la guerre entre Ségeste et Sélinonte en 416 av. J.-C. (XII, 82, 3) : « Vers la même époque, en Sicile, Égeste et Sélinonte entrèrent en guerre pour des terres contestées, situées là où une rivière délimitait le territoire des cités en lutte »[50]. Ici on a recours à une rivière, qui semble être l'élément géographique de préférence pour désigner une frontière nette entre deux cités.

Le verbe συνορίζειν est employé dans un sens beaucoup moins précis, mais en rapport aux *poleis* voisines de Syracuse, lorsque Diodore rapporte que, en l'an 403, Denys voulut s'emparer des cités de Naxos, de Catane et de Leontinoi (XIV, 14, 2) : « Denys désirait s'en rendre maître parce qu'elles étaient limitrophes du territoire de Syracuse et lui offraient bien des moyens d'étendre son pouvoir »[51]. L'ambiguïté de l'usage des termes rend leur interprétation plus difficile et sujette systématiquement au contexte de son utilisation. Un passage du livre XIV (XIV, 44, 4) montre bien cette difficulté en opposant deux expressions ὁμόρου χώραν et τῆς συνοριζούσης χώρας pour désigner les terres aux confins du territoire de Messine[52]. Quelques passages des livres XVII et XVIII (XVII, 4, 2 ; XVII, 76, 1 ; XVII, 96, 3 ; XVIII, 3, 1 ; XVIII, 3, 2),

---

[50] Περὶ δὲ τοὺς αὐτοὺς χρόνους κατὰ τὴν Σικελίαν Ἐγεσταῖοι πρὸς Σελινουντίους ἐπολέμησαν περὶ χώρας ἀμφισβητησίμου, ποταμοῦ τὴν χώραν τῶν διαφερομένων πόλεων ὁρίζοντος. Traduction de M. Casevitz : DIODORE DE SICILE. *Bibliothèque Historique*, M. CASEVITZ (trad.), 1972.

[51] Τούτων δ' ἐπεθύμει κυριεῦσαι διὰ τὸ συνορίζειν αὐτὰς τῇ Συρακούσῃ καὶ πολλὰς ἀφορμὰς ἔχειν πρὸς τὴν αὔξησιν τῆς δυναστείας. Traduction de M. Bonnet et É. R. Bennett : DIODORE DE SICILE. *Bibliothèque historique*, M. BONNET et É. R. BENNETT (trads), 1997.

[52] ἃ δὴ λίαν ἀγωνιῶν ὁ Διονύσιος, τοῖς Μεσσηνίοις ἔδωκε πολλὴν τῆς ὁμόρου χώραν, ἰδίους αὐτοὺς κατασκευάζων ταῖς εὐεργεσίαις· πρὸς δὲ Ῥηγίνους ἀπέστειλε πρεσβευτάς, παρακαλῶν ἐπιγαμίαν ποιήσασθαι καὶ δοῦναι τῶν πολιτικῶν παρθένων αὐτῷ μίαν συμβιώσασθαι· ἐπηγγέλλετο δ' αὐτοῖς πολλὴν τῆς συνοριζούσης χώρας κατακτήσεσθαι, τὴν πόλιν δ' αὐξήσειν ἐφ' ὅσον ἂν αὐτὸς ἰσχύῃ : « Denys, qui s'en inquiétait fort, donna aux Messiniens une bonne partie du territoire limitrophe, se les attachant par ses bienfaits. Aux Rhégiens il envoya des ambassadeurs pour les inviter à s'allier à lui par un mariage en lui donnant comme épouse l'une des filles de leurs concitoyens ;

qui ne concernent pas l'Italie ou la Sicile, permettent également l'observation d'un certain flottement de l'emploi des termes et de l'association du dérivé τὰ συνορίζοντα à la notion de territoire voisin ou limitrophe.

On avait relevé chez Strabon que le dérivé μεθόριος était un des termes le plus précis pour indiquer la frontière. C'est également le cas pour Diodore, d'après les six occurrences du mot dans son ouvrage, toutes employées au pluriel (I, 32, 11 ; I, 60, 6 ; IV, 22, 5 ; XII, 65, 9 ; XIX, 10, 4 ; XXXIII, 4a, 1). Cependant, de même que chez Strabon, nous sommes confrontés à un problème : le nombre réduit d'occurrences du mot chez Diodore ne permet pas une analyse plus approfondie. Dans ces passages il est question le plus souvent d'une démarcation entre deux territoires, plus ou moins larges : entre l'Éthiopie et l'Égypte (I, 32, 11) ; entre l'Égypte et la Syrie (I, 60, 6) ; entre la Laconie et l'Argolide (XII, 65, 9) ; entre Locres et Rhégion (IV, 22, 4) ; aux confins du territoire du Bruttium (XIX, 10, 4) ou aux confins de l'Arabie (XXXIII, 4a, 1). En ce qui concerne l'utilisation de μεθόριος, les deux passages relevés en Grande Grèce sont très intéressants. Au livre XIX (10, 4), on est en l'an 317-316 et il est question des exilés Crotoniates qui quittent Thourioi, mais sont contrés par les citoyens et s'installent dans un camp aux confins du territoire du Bruttium ; peu de temps après, les citoyens, en plus grand nombre, les tuent tous lors d'un combat. Au livre IV (22, 5), Diodore raconte la légende d'Héraclès qui est ennuyé par le cris des cigales « aux frontières entre Locres et Rhégion » (πρὸς τὰ μεθόρια τῆς Ῥηγίνης καὶ Λοκρίδος)[53]. Ce dernier est certainement l'exemple le plus précis parmi les six occurrences ; d'après l'observation de tous les autres passages, il semble toutefois que l'emploi de ce terme est associé plutôt à un contexte d'une démarcation relativement nette d'une frontière.

---

il leur promettait aussi de s'emparer d'une bonne partie du pays voisin et d'accroître le territoire de leur cité autant qu'il en aurait lui-même le pouvoir » : traduction de M. Bonnet et É. R. Bennett : *Ibid*

[53] La traduction de A. Bianquis pour ce passage est : « près de la frontière entre la région de Rhégium et celle de Locride » : DIODORE DE SICILE. *Bibliothèque Historique*, A. BIANQUIS (trad.), 1997 Cette frontière fait l'objet d'une étude plus complète ci-dessous.

Pour ce qui est du mot ὑπερόριος, on compte sept occurrences chez Diodore[54], mais aucune ne fait référence à la Grande Grèce. Dans tous ces exemples, le terme est utilisé pour indiquer un endroit au-delà des frontières d'une cité ou des confins du monde habité. C'est en tout cas une notion, non seulement d'une ligne de frontière, mais de la traversée de cette ligne.

Diodore emploie souvent le terme ὅμορος[55], qui peut se rapporter à la frontière et qui est utilisé surtout en association avec χώρα pour désigner les zones que l'on peut décrire comme limitrophes. Ce terme n'a pas été traité dans notre commentaire sur Strabon puisque, parmi les diverses occurrences du mot chez le géographe, le seule exemple trouvé au livre VI (VI, 4, 2) parle de la frontière entre l'empire romain et les Parthes. D'autre part, l'usage de ὅμορος chez Strabon semble s'attacher surtout à l'idée de voisinage et donc à une définition plutôt imprécise des limites ; pour prendre uniquement des exemples de la description de l'Italie, les occurrences du livre V (2, 4 ; 3, 4 ; 3, 13 ; 4, 2 ; 4, 3 ; 4, 12) attestent clairement ce sens. Chez Diodore, l'idée de voisinage est aussi véhiculée par ὅμορος mais, dans certains passages, la référence à une frontière entre deux territoires doit être la meilleure interprétation. L'exemple le plus clair de cet emploi dans un contexte de description d'une frontière en Grande Grèce est présent au livre XI (52, 1-2), lorsque Diodore raconte la guerre entre les Tarentins et les Iapyges qui se disputaient une région « frontalière »[56]. Malgré l'imprécision des limites de cette région, on voit dans ce passage l'idée d'un espace partagé par deux sociétés, peut-être même un espace qui se situe entre deux territoires. Le contexte de dispute renforce cette hypothèse d'un espace qui, finalement, n'appartiendrait à aucun des deux

[54] II, 39, 4 ; III, 71, 3 ; IV, 40, 2 ; IX, 13,1 ; XV, 36, 1 ; XVIII, 10, 2 ; XXXIV/XXXV, 1, 2.
[55] Ce terme, dérivé de ὅρος, semble être attesté depuis au moins Xénophon (*Cyr*., III, 1, 33 ; IV, 2, 1 ; V, 2, 25) et Thucydide (VI, 2 ; VI, 78) dans le sens de voisinage, zone limitrophe.
[56] κατὰ δὲ τὴν Ἰταλίαν πόλεμος ἐνέστη Ταραντίνοις πρὸς τοὺς Ἰάπυγας· περὶ γὰρ ὁμόρου χώρας ἀμφισβητούντων πρὸς ἀλλήλους : « en Italie, une guerre éclata entre les Tarentins et les Iapyges. Ils se contestaient, en effet, mutuellement la propriété d'une région frontalière », traduction de J. Haillet : DIODORE DE SICILE. *Bibliothèque Historique*, J. HAILLET (trad.), 2002.

partis en conflits, ou d'un espace qui était commun aux deux. Cette analyse contribue donc à montrer une grande variété de réalités à propos de la notion de frontière.

À propos des autres groupes lexicaux avec un sens de frontière, on remarque une utilisation très fréquente chez Diodore. Toutefois, l'emploi des termes démontre une variété très importante de son utilisation, tantôt dans un sens concret, voulant dire la frontière ou les confins, tantôt dans un sens plus abstrait, pour désigner la fin de la vie (τελευτή) ou l`idée de dernier et d'extrême (ἔσχατος)[57]. Dans les deux groupes lexicaux, malheureusement, on ne relève pas d'exemple pertinent qui se rapporte aux descriptions de la Grande Grèce. L'observation de certains passages touchant à d'autres régions géographiques permet néanmoins d'affirmer un sens moins précis véhiculé par ces groupes de mots. Quelques exemples suffisent pour l'attester : Diodore emploi ἐσχατιά (ou à la forme au pluriel ἐσχατιαί) pour désigner les confins du monde habité (II, 49, 2), l'extrémité du territoire de la Syrie (II, 53, 2), de l'Égypte (III, p, 1, 4 ; III, 12, 1 ; III, 14, 4), du pays des Κυνάμυνοι (III, 31, 1), du pays des Troglodytes (III, 34, 3 ; III, 38, 4), de la Lydie (XVII, 28, 1), ainsi que l'extrémité des collines proches de la cité d'Arsinoé (III, 39, 1) ou encore pour désigner les terres les plus lointaines de l'Empire d'Alexandre, probablement la Bactriane-Sogdiane (XVIII, 7, 1).

Les mêmes remarques faites à propos de l'usage du vocabulaire chez Strabon peuvent s'appliquer également à Diodore. Pour décrire une séparation nette entre deux territoires, l'historien utilise plutôt les termes de la famille de ὅρος ; par contre, le vocabulaire issu des notions moins concrètes que ὅρος, comme τελευτή et ἐσχατιά, est

[57] Pour ne citer qu'un exemple où les deux termes sont employés, voir XI, 58, 1-4 : Ἡμεῖς δὲ πάρεσμεν ἐπὶ τὴν τελευτὴν ἀνδρὸς μεγίστου τῶν Ἑλλήνων, περὶ οὗ πολλοὶ διαμφισβητοῦσι, πότερον οὗτος ἀδικήσας τὴν πατρίδα καὶ τοὺς ἄλλους Ἕλληνας ἔφυγεν εἰς Πέρσας, ἢ τοὐναντίον ἥ τε πόλις καὶ πάντες οἱ Ἕλληνες εὐεργετηθέντες μεγάλα τῆς μὲν χάριτος ἐπελάθοντο, τὸν δ᾽ εὐεργέτην ἤγαγον [αὐτῶν] ἀδίκως εἰς τοὺς ἐσχάτους κινδύνους : « Nous voici donc arrivé au moment de la mort de l'un des plus grands hommes de la Grèce, à propos duquel beaucoup disputent s'il a fui chez les Perses après avoir fait du mal à sa patrie et à tous les autres Grecs ou, au contraire, si sa cité et les Grecs, auxquels il avait rendu de si grands services, ne perdirent pas le souvenir de la reconnaissance qu'ils lui devaient et ne commirent pas l'injustice de pousser leur bienfaiteur dans les plus extrêmes dangers », traduction de J. Haillet : *Ibid*

employé pour des définitions moins précises de la géographie, telles les extrémités et les confins.

Le bref examen du lexique a permis de démontrer la conscience d'une notion de frontière nette chez Diodore. En revanche, une lecture des passages concernant la Grande Grèce présents dans les livres XI et XII atteste une conscience des enjeux liés aux terres limitrophes plus aiguë que le vocabulaire ne permet de l'appréhender. Parfois une région peut être située uniquement par une expression, sans qu'on ait un terme précis pour indiquer sa localisation. Dans ces cas, l'usage de *pros* est très fréquent, comme on peut le voir dans le passage sur la guerre entre Ségeste et Lilybée pour une région près du fleuve Mazaros (XI, 86, 2)[58]. Sur la Grande Grèce, particulièrement important est le cas de la description de la refondation de Sybaris en 453-452 (XI, 90, 3)[59] : bien que Diodore fasse référence à la nouvelle cité et pas forcément aux limites de son territoire, le fait que dans son histoire il situe la cité entre les deux fleuves, le Sybaris et le Crathis, est la preuve que l'on avait plusieurs manières de définir une délimitation.

Le passage de Diodore relatif à la Grande Grèce le plus célèbre est sans doute sa description de la fondation et de l'organisation de la cité de Thourioi, sur l'emplacement de l'ancienne Sybaris (XII, 9-11). C'est probablement une des meilleures descriptions de l'organisation spatiale d'une nouvelle cité coloniale (XII, 10, 7)[60], avec la mention des sept principales avenues (*plateiai*), trois dans les sens de la largeur et quatre dans le

---

[58] κατὰ δὲ τὴν Σικελίαν Ἐγεσταίοις καὶ Λιλυβαίταις ἐνέστη πόλεμος περὶ χώρας τῆς πρὸς τῷ Μαζάρῳ ποταμῷ· γενομένης δὲ μάχης ἰσχυρᾶς συνέβη πολλοὺς παρ' ἀμφοτέροις ἀναιρεθῆναι καὶ τῆς φιλοτιμίας μὴ λῆξαι τὰς πόλεις : « En Sicile, éclata une guerre entre Égeste et Lilybée qui se disputaient le pays contigu au fleuve Mazaros ; un violent combat eut lieu, au cours duquel beaucoup d'hommes tombèrent des deux côtés et les deux villes ne renoncèrent pas leur rivalité », traduction de J. Haillet : *Ibid*

[59] κατὰ δὲ τὴν Ἰταλίαν μετὰ τὴν κατασκαφὴν τῆς Συβάρεως ὑπὸ τῶν Κροτωνιατῶν ὕστερον ἔτεσιν ὀκτὼ πρὸς τοῖς πεντήκοντα Θετταλὸς συναγαγὼν τοὺς ὑπολοίπους τῶν Συβαριτῶν ἐξ ἀρχῆς ᾤκισε τὴν Σύβαριν, κειμένην ἀνὰ μέσον ποταμῶν δυοῖν, τοῦ τε Συβάριος καὶ Κράθιος : « En Italie, cinquante-huit ans après la destruction de Sybaris par les Crotoniates, Thesalos regroupa les Sybarites qui vivaient encore et fonda avec eux de nouveau Sybaris : elle était située entre deux fleuves, le Sybaris et le Crathis », traduction de J. Haillet : *Ibid* La même description est présente aussi au XII, 9, 2.

[60] Voir à ce propos : E. GRECO, 1999b, p. 413-430.

sens de la longueur, selon un plan orthogonal régulier. Toutefois, dans tout le passage qui raconte la guerre entre Sybaris et Crotone, puis la fondation et l'organisation de Thourioi, Diodore ne s'intéresse guère aux problèmes de la frontière. Il n'est pas question de parler des limites des territoires de Sybaris, de Crotone ni même de Thourioi. La seule mention au territoire (XII, 11, 2) le décrit « comme vaste et riche » (πολλῆς δὲ οὔσης καὶ καλῆς χώρας). Peut-être le territoire n'était-il pas délimité comme on peut le supposer d'après les diverses descriptions de la richesse de Sybaris (Strabon, VI, 1, 13, par exemple), mais il est difficile de croire en l'absence d'une délimitation entre cette cité et sa voisine Crotone. Du moins, le témoignage de Thucydide (VII, 35, 1-2)[61] est très clair sur le fleuve Hylias comme étant l'élément de démarcation des limites du territoire de Crotone. C'est à la demande de Démosthène et d'Eurymédon que les citoyens de Thourioi envoyèrent un renfort de sept cents *hoplites* et de trois cents *acontistes*, qui furent interdits de dépasser le fleuve Hylias et de traverser le territoire de Crotone, dans leur chemin pour atteindre Rhégion.

D'après cette observation, ainsi qu'en prenant en compte l'ensemble des passages traités ci-dessus, quelques remarques peuvent être faites sur la notion de frontière chez Diodore. D'une part, le vocabulaire semble suivre les mêmes sens relevés chez Strabon, c'est-à-dire, l'utilisation des termes de la famille de ὅρος pour décrire des délimitations mieux définies. En revanche, comme la Grande Grèce ne constituait pas un objet d'étude à part entière par l'historien, ces mentions démontrent un traitement très inégal. Si le sicilien témoigne d'un certain nombre de descriptions relativement précises sur les conflits frontaliers sur l'île, en ce qui concerne le sud de la péninsule, la

[61] καὶ ὡς ἐγένοντο ἐπὶ τῷ Ὑλίᾳ ποταμῷ καὶ αὐτοῖς οἱ Κροτωνιᾶται προσπέμψαντες εἶπον οὐκ ἂν σφίσι βουλομένοις εἶναι διὰ τῆς γῆς σφῶν τὸν στρατὸν ἰέναι, ἐπικαταβάντες ηὐλίσαντο πρὸς τὴν θάλασσαν καὶ τὴν ἐκβολὴν τοῦ Ὑλίου· : « Ils atteignirent le fleuve Hylias et, comme les Crotoniates les avaient informés qu'ils s'opposaient au passage de ces troupes sur leur territoire, ils se rapprochèrent de la mer et allèrent bivouaquer près de l'embouchure de ce fleuve », traduction de D. Roussel : THUCYDIDE. *La Guerre du Péloponnèse*, D. ROUSSEL (trad.), 2003 (1964).

seule frontière bien définie est celle entre Locres et Rhégion, qui apparaît deux fois (IV, 22, 4 et XIV, 100, 2).

*5. Quelques réflexions*

Il convient maintenant de tirer quelques conclusions de l'usage du vocabulaire grec pour parler de frontière, surtout chez Strabon et Diodore en ce qui concerne la description de la Grande Grèce. Malgré les différentes époques de rédaction entre, d'une part, Homère et Hérodote et, d'autre part, Diodore et Strabon ainsi que les différents objectifs de leurs œuvres, on rencontre chez les quatre auteurs le même flottement dans l'utilisation des termes relatifs à la frontière. Comme nous l'avons affirmé au début de notre travail, en introduction, le vocabulaire français utilisé par la Géographie moderne est aussi très varié, comportant des différences parfois bien subtiles. Cependant, on peut relever certains critères. Si l'on remarque que les mots sont utilisés en des contextes très variables, sans une définition unique pour chacun, on ne décrit pas les différents éléments de la réalité avec n'importe quel terme ou expression. Pour retracer une ligne précise de démarcation entre deux territoires, on retrouve uniquement des mots de la famille de ὅρος ; tous les autres mots sont employés dans des contextes moins précis, souvent pour désigner la fin, la limite, mais non la séparation.

Nous ne pouvons qu'être d'accord avec M. Casevitz dans ses remarques conclusives, quand il affirme l'inexistence d'un vocabulaire précis pour la notion de frontière[62]. Effectivement, les mêmes mots désignent des séparations d'ordres complètement distincts, tels les champs cultivés, les frontières entre cités, à l'intérieur du monde grec ou bien à propos des peuples barbares, etc. et aucun terme ne fait

[62] M. CASEVITZ, 1993, p. 23-24.

référence spécifiquement à la frontière. En revanche, il faut faire une distinction que M. Casevitz n'a pas faite : pour décrire des séparations plus précises, on fait appel au vocabulaire originellement conçu pour les objets concrets (ὅρος en particulier) ; pour les notions plus floues, comme les extrémités ou les vastes espaces, les mots sont pris d'un vocabulaire aussi plus abstrait. Cette distinction n'est valable que dans un sens, celui de la description de la réalité géographique, puisque les auteurs anciens empruntent systématiquement des mots du domaine du concret pour parler de certains aspects très lointains de la réalité concrète. La métaphore est d'usage courant dans les textes analysés, mais la géographie ne se prête pas facilement aux mêmes libertés d'expression[63]. On n'emprunte pas des mots du domaine de l'abstrait pour désigner une séparation bien définie ; on ne fera appel à l'abstraction que pour les descriptions de limites plus floues.

Ainsi, pour donner une plus grande précision à la description, les auteurs utilisent le vocabulaire issu du domaine concret, c'est-à-dire, le groupe lexical de ὅρος. On le remarque d'autant plus clairement dans les descriptions géographiques chez Strabon, où les contextes de séparation précise entre deux territoires sont toujours associés à la famille de ὅρος. Le contexte des occurrences de ces mots chez le géographe semble indiquer en outre qu'il les utilise quand il fait référence à deux territoires. C'est la séparation entre l'un et l'autre, tous les deux nommés, comme on le voit dans les exemples analysés : Peucétiens et Dauniens, Picentes et l'ancienne Italie, Locres et Rhégion, Calès et Téanum, enfin Samnium et Lucanie.

D'autre part, quand la description géographique est plus imprécise, sans une délimitation bien définie, le vocabulaire utilisé est aussi plus vague. On rencontre davantage les mots des groupes lexicaux de τελευτή et ἔσχατος. C'est dans le contexte lié aux extrémités, aux limites ou aux derniers. Dans ce sens, on se réfère davantage à

[63] En ce qui concerne la place dans les descriptions géographiques à l'époque hellénistique, voir en particulier : J.-L. LAMBOLEY, 1992, p. 89-94.

une seule partie, celle qui est placée avant la limite. Tout ce qui est au-delà reste souvent imprécis, indéfini. On remarque les descriptions des caps et promontoires, mais aussi de la ville de Laos ; dans ces exemples, il s'agit toujours de nommer uniquement la partie en deçà de la limite, qu'elle soit la dernière cité de la Lucanie, ou le dernier bout de terre avant la mer.

En dépit de la perception d'un flottement dans l'usage des mots, ce chapitre a permis néanmoins de vérifier les contextes d'utilisation du lexique grec ainsi que la variété des notions que la frontière peut avoir dans les descriptions de la Grande Grèce. Le but est donc de tenir compte de ce vocabulaire et de ces notions pour la discussion qui s'appuie davantage sur les sources archéologiques[64]. Avant cela et suivant le même procédé de Diodore, qui rapporte la constitution créée par Charondas à la suite de la description de la fondation et de l'organisation de Thourioi (XII, 12-19), il est nécessaire de considérer les législations d'une cité idéale, en ce qu'elles permettent de compléter le tableau des notions de la frontière chez les anciens Grecs. Ainsi, il faut tenir compte de la conception philosophique ou utopique de la frontière, telle qu'elle peut être perçue à travers les ouvrages de Platon et d'Aristote.

[64] La confrontation entre les textes littéraires et les sources archéologiques a déjà montré son efficacité, en particulier dans la recherche sur les cités de Grande Grèce et texte de Strabon. Voir à ce sujet : E. GRECO, 1987, p. 119-134.

*1. La frontière chez Platon : un élément « inexistant »*

Pour notre discours sur la frontière dans le contexte d'une cité coloniale, il convient de prêter une attention particulière au discours contenu dans les *Lois* de Platon, le récit le plus complet et le plus accompli sur une fondation coloniale. Dans le texte de Platon, il s'agit d'une colonisation idéale et le philosophe imagine quelles seraient les conditions parfaites d'une nouvelle cité[65], avec son organisation politique et juridique, ce qui est l'objet central de l'ouvrage. C'est en deuxième instance que le philosophe s'intéresse à l'organisation matérielle et spatiale de la nouvelle cité : il ne s'intéresse pas à la géographie ou à l'urbanisme en tant que telles, mais uniquement dans la mesure où ces éléments conditionnent « les mouvements de la cité et de ses parties »[66]. C'est justement cette question secondaire du discours utopique de Platon qui nous intéresse plus particulièrement[67]. Selon Platon lui-même les conditions géographiques ont des influences sur le caractère des hommes (V, 747d-e) et, par conséquent, sur la cité dans son ensemble ; le législateur doit donc prendre en compte ces données spatiales lors de la conception des lois. Dans ce sens, l'organisation spatiale, y compris les parties les plus éloignées du centre urbain, entre en considération dans le développement de la cité idéale[68].

La première mise en garde dont il faut tenir compte concerne les possibilités d'utilisation et d'application du discours utopique de Platon pour l'analyse d'un cas concret. Comme nous l'avons déjà souligné en introduction, nous nous proposons d'utiliser toutes les formes d'information disponibles et qui puissent contribuer à une

[65] Le choix d'une nouvelle fondation coloniale laisse la place à Platon pour établir sa constitution librement. *Cf.* : M. PIÉRART, 1974, p. 4-6.
[66] J.-F. PRADEAU, 1997, p. 95.
[67] En effet ce dialogue de Platon est la source la plus riche sur l'organisation d'une cité coloniale et de son territoire. *Cf.* : L. GALLO, 2000, p. 50.

meilleure compréhension de la question de la frontière d'une cité coloniale, en prêtant particulière attention aux sources comprises entre le VI et le III siècles avant notre ère, contemporaines donc de la cité de Poseidonia. Si l'œuvre de Platon est un discours utopique, il n'est pas totalement dépourvu de liaisons avec le monde réel de son temps[69]. Il nous semble que la formulation des lois interdisant une certaine pratique pourrait être un signe suffisant pour attester de l'existence de cette pratique à l'époque de Platon. Du moins, une pratique interdite dans une proposition d'un code des lois est certainement un témoignage de la crainte de son exécution. Cette crainte, bien qu'elle puisse venir du simple raisonnement philosophique, est plus probablement le résultat de l'observation d'une réalité concrète, au moins de la mémoire orale ou écrite. Notre proposition ici est donc de prendre les quelques recommandations qui concernent la frontière en négatif : tout ce qui ne doit pas exister dans la cité idéale des Magnètes est en fait l'objet de notre analyse. C'est justement l'inverse de ce que dit Platon lui-même (V, 736b), où il affirme que dans son ouvrage il s'agit uniquement de discours et non de faits[70]. En dépit d'être uniquement un discours, un autre passage un peu plus loin (V, 739e) peut cautionner notre proposition de prendre les *Lois* comme indication de la réalité, en tenant compte de son caractère utopique : le philosophe affirme qu'il faut chercher, dans la mesure du possible, la constitution existante qui ressemble le plus à celle qu'il veut proposer et qu'il faut la prendre pour modèle.

Si l'on se propose de prendre le contre-pied de Platon, on relève que l'objet même de notre étude est « inexistant » dans son ouvrage. Une des toutes premières descriptions de la nouvelle cité des Magnètes est justement l'absence de cité voisine (IV, 704c) : « c'est même pour cela que nous établissons là notre colonie. En effet, il y a

---

[68] *Cf.* : G. DAVERIO-ROCCHI, 1988, p. 30.

[69] En effet, certains commentateurs soutiennent que les *Lois* sont le dialogue le plus « pratique », une sorte de « utopie pratique », où le domaine de la métaphysique n'est pas présente et où les explications données par Platon sont de l'ordre plutôt de la méthodologie : T. J. SAUNDERS, 1992, p. 465.

[70] Voir aussi dans le passage du livre V, 745e, où Platon met son lecteur en garde puisque personne ne pourra rencontrer toutes les conditions proposées dans son discours réunies dans une constitution réelle.

longtemps une émigration s'est produite depuis ce lieu, qui a fait du territoire un désert depuis je ne sais combien de temps »[71]. C'est l'exemple même du sens absolu de l'ἔρημος χώρα : un territoire dépourvu de toute population. L'idée la plus courante d'ἔρημος χώρα, dans l'historiographie des V^e^ et IV^e^ siècles, se réfère en effet à un concept politique, où les institutions de la cité grecque n'auraient pas lieu[72].

Implicitement, une cité sans voisins n'a pas besoin de délimiter ses frontières. En dépit de cette prétendue absence de voisins, le discours de Platon est rempli de références à la frontière, aux zones les plus éloignées du centre urbain, ainsi que les relations avec le voisinage. Déjà au livre V (737d), on relève une allusion assez claire à l'existence des voisins, qu'il faut repousser en cas de disputes ; pour bien se protéger contre ces voisins, il faut avoir une cité suffisamment peuplée et forte.

Même si l'on considère l'assertion première d'une cité sans voisins comme exacte, cette définition est la preuve que les relations de voisinage entre cités grecques constituaient un élément de tension. Du moins en Grèce métropolitaine, le problème de la frontière existe et les nombreux exemples tirés du texte des *Lois* en sont la preuve. Un premier témoignage de l'existence d'un tel problème relatif à la frontière est donné plus loin : malgré l'absence de cité voisine et donc de disputes pour la démarcation d'une frontière, la cité idéale de Platon possède des gardes de frontière (VI, 760b ; VI, 778e). Dans le premier passage, il s'agit des intendants de campagne (ἀγρονόμοι) et des commandants de garde (φρουράρχοι)[73]. Comme l'a bien remarqué L. Brisson[74], ces intendants de la campagne ne sont pas des gardes champêtres ; ils sont des magistrats avec des fonctions politiques et judiciaires importantes[75], parmi lesquelles on énumère la défense même de la frontière et de ses fortifications, ainsi que la surveillance des

[71] Traduction : PLATON. *Les Lois*, L. BRISSON et J.-F. PRADEAU (trads), 2006.
[72] G. DAVERIO-ROCCHI, 1987, p. 23.
[73] La suite du passage (761 c-d) démontre entre autres une conscience relative au paysage naturel de la cité et à la nécessité de l'embellissement des lieux en vue de l'agrément. À ce sujet, ainsi qu'à propos des termes *topos* et *topia* en relation avec le territoire et le paysage, voir : A. ROUVERET, 2004, p. 325-344.

travaux publics (VI, 759a), le maintient de l'ordre et de la justice (VI, 764b ; VIII, 849a ; IX, 881c), la surveillance des activités économiques et des affaires courantes (VIII, 848e) et la collecte des impôts (IX, 855d). Le deuxième passage (VI, 778e) concerne la recommandation d'employer des jeunes gens à la campagne (εἰς τὴν χώραν τοὺς νέους) afin d'élever des contreforts, de creuser des tranchées et de construire des ouvrages pour empêcher les ennemis de franchir les frontières du territoire (τῶν ὅρων τῆς χώρας). Le rôle des éphèbes[76] et leur service militaire sont essentiels pour le maintien de la bonne entente entre les citoyens : avec leur service militaire ils sont amenés à parcourir tout le territoire, à en avoir une parfaite connaissance et ainsi à avoir une uniformité d'intérêts qui assure la stabilité politique de la ville[77].

Ces deux passages montrent au moins deux types de fonction de la frontière : soit le but évident de protection de la cité contre l'assaut d'ennemis, soit une utilisation et une exploitation économique intensive de ces contrées lointaines du centre urbain. Dans les deux cas, il faut noter l'importance des régions les plus distantes du centre de la cité, malgré la situation idéale d'absence de tout voisinage. Particulièrement remarquable est l'allusion à cette question économique des confins, qui sera traitée lors de quelques passages sur la chasse[78] (VII, 823b-824a), mais aussi sur le marché public et la vente d'articles provenant des zones lointaines de la campagne, surtout à la charge d'étrangers (VIII, 849a-850c).

En effet chez Platon, l'organisation spatiale de la cité est un point décisif pour le bon fonctionnement de ses activités et de ses institutions. C'est dans un passage célèbre

---

[74] L. BRISSON, 2003, p. 221-226 ; *cf.* PLATON. *Les Lois*, L. BRISSON et J.-F. PRADEAU (trads), 2006, p. 411, n. 67.
[75] Pour un commentaire sur les fonctions de ces magistrats voir : M. PIÉRART, 1974, p. 295-313.
[76] P. Vidal-Naquet rapproche le caractère marginal des éphèbes avec celui des artisans dans les *Lois* : P. VIDAL-NAQUET, 1991 (1981), p. 301. Sur les éphèbes en général, mais pris à partir de l'exemple athénien, voir les pages 151-175 (*Le chasseur noir et l'origine de l'éphébie athénienne*).
[77] *Cf.* : U. FANTASIA, 1975, p. 1259-1261.
[78] Ce thème de la chasse ne fait pas l'objet de notre étude. À ce sujet on se réfère à : P. VIDAL-NAQUET, 1991 (1981) ; et plus récemment A. SCHNAPP, 1997.

des *Lois* (V, 745c-e)[79], qu'il conçoit la division de tout domaine privé en deux parties, l'une proche du centre et l'autre dans ses extrémités (le mot utilisé est ἔσχατος). « Une portion attenante à la cité constituera un seul lot avec une portion située aux extrémités, la seconde en partant de la cité avec la seconde en partant des extrémités. » Cette division en deux parties est proposée comme le seul moyen de garantir une certaine égalité entre les différents citoyens, puisque l'égalité véritable n'est pas celle du nombre, de la mesure simple, mais celle qui s'obtient par la justice et qui suppose le jugement des dieux (VI, 757b-e)[80]. Plus loin (IX, 848c-e), Platon expose plus clairement encore son système de division de l'espace dans la campagne, à travers un ensemble de 12 villages distribués dans le territoire, permettant la meilleure occupation des terres. En effet, aucun lot de terre ne doit être laissé à l'abandon, inoccupé (IX, 855b-c).

Le système 12 villages relève d'une question très importante pour notre discours. Le système platonicien propose que dans chaque village on construise une place publique et un temple, pour que tous les dieux protecteurs de chacune des 12 parties du territoire de la cité aient une demeure dans le village respectif. Il faut également édifier des maisons (οἰκοδομίαι) autour de chacun des temples, à l'endroit le plus élevé, de sorte à constituer un poste bien fortifié (φρούριον). En parlant des artisans, il propose une division en 13 parties, le centre urbain étant une plus les 12 autres dans le territoire. De cette façon, dans tous les villages, il est important d'avoir tous les ouvriers de différents corps de métier qui sont utiles aux cultivateurs.

Si l'on pense aux théories modernes, de N. Fustel de Coulanges jusqu'à F. De Polignac[81], sur le rôle décisif de la religion et des sanctuaires extra-urbains pour

[79] Voir en particulier D. ASHERI, 1966 pour une discussion approfondie sur le partage des terres entre les colons et sur la division du territoire en 12 parties ; mais aussi U. FANTASIA, 1975, p. 1255-1259 et G. DAVERIO-ROCCHI, 1988, p. 45-47.

[80] Voir aussi un commentaire sur les formes d'égalité de la société liées à la distribution de la terre dans : U. FANTASIA, 1975, p. 1272.

[81] Fustel de Coulanges souligne à plusieurs reprises l'importance des croyances et le rôle protecteur des dieux pour les cités antiques, *cf.* N. FUSTEL DE COULANGES, 1984 [1864], p. 174-178 ; F. De Polignac est plus clair dans son affirmation des rôles des sanctuaires extra-urbains : F. DE POLIGNAC, 1995 (1984), p. 52-60 et 118-126.

l'occupation et le contrôle de l'espace rural, la conception platonicienne trouve tout son sens. Platon nous renseignait déjà sur la possibilité d'installation d'un temple et des maisons d'habitation sur un lieu en hauteur avec le but évident de protection du territoire. Le philosophe propose une association très intéressante entre le lieu sacré, le lieu d'habitation, le lieu de commerce (la place publique) et le lieu fortifié. Ci-dessous, lors du traitement des sources archéologiques de la cité de Poseidonia, nous commentons davantage cette organisation du territoire en villages composés des sanctuaires.

Pour ce qui relève de l'organisation spatiale et des divisions des lots entre citoyens, il faut noter également la portée des marques de séparation de ces lots. Ces bornes de séparation font en effet l'objet d'une discussion dans un passage du livre VIII (842e-843d). Le premier règlement relatif aux lois « agricoles » (νόμοι γεωργικοί), dédié à Zeus « protecteur des bornes » (Διὸς ὁρίου), concerne justement l'interdiction de déplacer les bornes. L'association entre les bornes des lots cultivables et celles des limites de l'occupation du territoire de la cité est explicite dès le début du passage, puisqu'il est question des bornes entre citoyens voisins, mais aussi de celles placées à l'extrémité du territoire (ἐσχατιᾶς), posées entre un citoyen et un étranger voisin (ξένος γείτονον).

On remarque encore une fois l'existence de ce voisin « inexistant » du départ. Les deux types de bornes ne doivent jamais être déplacés, puisqu'une borne est la pierre qui fixe les limites (ὁρίζοντα) entre l'amitié et la haine, protégée par des serments devant les dieux, Zeus en particulier[82]. Quand il existe une ligne nette de démarcation, avec des bornes, « chacun préférera entreprendre de déplacer la plus grosse des pierres

[82] G. Daverio Rocchi parle également d'autres dieux avec la fonction de protection des bornes ou des frontières ; d'après l'analyse d'une lois de Solon cité par Gaius (*De finibus regund*., XI, 1, 13 d), les divinités protectrices étaient aussi Apollon Horios, Athéna Horia, Artémis et Hermès : G. DAVERIO-ROCCHI, 1988, p. 26. Pour une discussion des rapports entre Hermès et la frontière, voir : L. KAHN, 1979, p. 201-211.

plutôt qu'une borne » (VIII, 843a)[83]. Cette préoccupation et cette protection divine des bornes est notable et constitue un élément déterminant pour toute analyse de la notion de frontière en Grèce classique. L'idée implicite dans ces passages de Platon est de la frontière comme une clôture[84], qui est protégée par les institutions de la cité et par les divinités qui garantissent la stabilité de la communauté.

La frontière occupe une place importante également en ce qui concerne l'éducation des citoyens. D'abord les intendants de la campagne doivent apprendre à connaître l'ensemble du territoire de la cité, qui doit être exploré en armes tant l'hiver comme l'été (VI, 763a-b). Au dessus de tout, les terres éloignées sont l'endroit privilégié pour la pratique de la chasse, qui joue un rôle primordial dans l'éducation des jeunes gens, ce qui est bien décrit à la fin du livre VII des *Lois* (VII, 823b-824a)[85].

Il est aussi question de frontière dans le contexte des punitions aux personnes ayant enfreint la loi (IX, 854e-855c) : il est interdit de bannir un citoyen hors des frontières (ὑπερόριον) lors d'une seule faute, on peut l'expulser du territoire (ὑπὲρ τοὺς τῆς χώρας ὅρους) uniquement dans le cas d'actes d'impiété contre les dieux, mais il peut être relégué dans des lieux consacrés situés aux confins du territoire (χώρας ἔσχατα). Aussi faut-il enterrer quelqu'un qui s'est suicidé dans une sépulture individuelle sans stèle, sans inscription et aux frontières des douze secteurs (IX, 873d : δώδεκα ὁρίοισι μέροι)[86].

Pour une cité sans voisin, la frontière du territoire des Magnètes semble donc être très bien délimitée. On note l'opposition des mots utilisés par Platon, dans certains cas il y a une allusion claire à une ligne de démarcation nette, tandis que dans d'autres, la définition de l'espace est plus floue. La frontière fait aussi l'objet des remarques de

[83] Traduction : PLATON. *Les Lois*, L. BRISSON et J.-F. PRADEAU (trads), 2006. On trouvera un commentaire sur les disputes entre voisins et les choix entre les différentes stratégies possibles pour les éviter dans U. FANTASIA, 1975, p. 1265-1270.
[84] G. DAVERIO-ROCCHI, 1987, p. 28.
[85] *Cf.* : A. SCHNAPP, 1997.
[86] *Cf.* : G. DAVERIO-ROCCHI, 1988, p. 35.

Platon dans ce contexte des punitions (IX, 866 d) quand il faut accompagner, pour repasser la frontière (ὑπερορίαν), quelqu'un qui était banni et qui est revenu contre son gré.

En tout cas, ces discours de Platon sur les fonctions de la frontière lors des punitions permettent d'entrevoir un autre rôle important que cette partie de la cité grecque pouvait avoir. Non seulement la frontière délimite l'espace entre une cité et une autre, mais elle pose aussi les limites entre les habitants admis dans la société et ceux qui sont bannis. La frontière ainsi constitué a une double fonction : autant spatial que politique, dans la définition des individus qui peuvent ou non participer de la vie en société. Dès le dépassement de la ligne limitrophe, l'individu n'appartient plus à la communauté de la cité.

L'analyse de ces passages des *Lois* enrichit substantiellement tout commentaire sur les différents degrés de précision que la frontière pouvait avoir pour les anciens Grecs. Cependant le passage suivant est celui qui rend le plus clairement l'ambiguïté et le flottement du vocabulaire ainsi que de la perception même de la frontière. En IX, 878b, le philosophe affirme qu'il y a des cas où deux frontières ne se touchent pas forcément, qu'il peut y avoir une zone intermédiaire entre les deux :

> Ἔστιν δὲ οὐ πάντων, ὡς ἔοικε, τῶν ὄντων ὅρος ὅρῳ προσμειγνύς, ἀλλ' οἷς ἔστιν μεθόριον, τοῦτο ἐν μέσῳ ὅρων πρότερον ἑκατέρῳ προσβάλλον γίγνοιτ' ἂν ἀμφοῖν μεταξύ.[87]

Ce petit passage résume assez bien cette diversité de réalités concernant la frontière, diversité qui doit être toujours prise en compte lors de la formulation d'un discours sur ce thème à l'époque grecque classique. Malheureusement, cette indication apparaît comme métaphore pour le commentaire de Platon sur les crimes et châtiments qui s'y

[87] « Il ne semble pas vrai que dans tous les cas une frontière touche une frontière ; il y a au contraire des cas où il existe entre deux frontières une zone qui touche à l'une et à l'autre et qui se trouve dans une position intermédiaire entre les deux », traduction : PLATON. *Les Lois*, L. BRISSON et J.-F. PRADEAU (trads), 2006.

rapportent. De ce fait, Platon ne développe pas davantage son idée sur les possibles fonctions de cette zone intermédiaire. Il nous restera de combler ce manque d'information par les analyses sur les données archéologiques du terrain.

Suivant les différentes conceptions de la frontière présentes dans les *Lois*, on peut en voir au moins trois types : une délimitation bien nette, avec une ligne clairement identifiable qui marque la séparation d'un territoire et d'un autre, notamment à travers les bornes ; un deuxième type est constitué d'une zone floue, les confins, les extrémités, sans qu'on puisse déterminer avec précision une ligne limitrophe ; finalement, ce dernier passage (IX, 878b) nous indique la possibilité d'une zone intermédiaire entre deux lignes bien définies. Les interprétations des données archéologiques gagnent ainsi en complexité quand on tente d'attacher une conception intellectuelle (celle de Platon en particulier) aux réalités de terrain.

Le thème de la frontière dans l'œuvre de Platon semble ne pas avoir reçu autant d'importance qu'il mérite : la majeure partie des commentaires concernant l'organisation spatiale de la cité platonicienne s'est concentrée sur le problème de la division du territoire et non pas sur les limites de son occupation. Cependant, ce dernier passage cité démontre très clairement que l'on peut, à partir de Platon, appréhender une grande partie des diverses formes que la frontière avait dans les cités grecques.

### *2. Aristote et la frontière : une question de voisins*

Sans chercher à atteindre l'exhaustivité sur les conceptions philosophiques de la frontière en Grèce ancienne, il est tout de même nécessaire de traiter brièvement la conception aristotélicienne de la cité utopique. Par rapport à Platon, la conception

d'Aristote semble plus proche des exemples concrets[88] et elle est ancrée davantage sur la réalité historique en Grèce ancienne[89], y compris pour le traitement donné au territoire dans une constitution parfaite[90].

Cette remarque préliminaire est d'autant plus évidente quand on relève la première référence de *La Politique*, en ce qui concerne la frontière, présente au livre II (II, 6, 7-8 = 1265a)[91], lors des critiques qu'Aristote adresse aux principaux législateurs[92], parmi lesquels il inclut également Platon. Après avoir critiqué certains aspects de la *République*, les *Lois* font aussi l'objet des commentaires d'Aristote : passent en revue les sujets sur la communauté des femmes et de la propriété, ainsi que sur le nombre de citoyens inactifs (cinq mille). Ensuite, la critique d'Aristote porte justement sur l'absence de voisin de la cité idéale décrite dans les *Lois*.[93]

Pour le Stagirite, une cité ne doit pas être solitaire, mais avoir des régions (*topoi*) voisines. Sa principale justification est la nécessité d'avoir des moyens militaires, non seulement pour les utiliser à l'intérieur du territoire de la cité, mais « aussi contre les contrées étrangères »[94] (καὶ πρὸς τοὺς ἔξω τόπους). Il rajoute néanmoins sa désapprobation à un mode de vie guerrier, tout en affirmant le besoin qu'une cité éprouve à se rendre redoutable aux ennemis.

A propos de la frontière, ce passage représente la reconnaissance de l'existence (et donc de l'importance) des voisins pour une cité idéale. Comme on l'a dit plus haut, la présence de voisins est très intimement liée à l'idée de frontière : d'une certaine manière, c'est la présence même d'un voisin, à qui l'on s'oppose, qui donne sens à une

---

[88] Pour une discussion sur l'opposition entre théorie et pratique dans la *Politique*, voir : P. AUBENQUE, 1964, p. 97-114.
[89] À propos des éléments sur l'histoire dans la *Politique* voir : R. WEIL, 1964.
[90] L. GALLO, 2000, p. 51.
[91] La division en chapitres que nous utilisons ici est celle de l'édition de A. DREIZEHNTER, ARISTOTELES, *Politica*, Munich, 1970, reprise et traduite par P. Pellegrin : ARISTOTE. *Les Politiques*, P. PELLEGRIN (trad.), 1993 (1990).
[92] Sur le thème des constitutions des cités grecques, voir : *Poleis e Politeiai* 2002, en particulier l'article de M. Lombardo sur le contexte colonial.
[93] La critique d'Aristote sur cet aspect de la constitution présentée dans les *Lois* est dans une certaine mesure surprenante : A. CHARLES-SAGET, 1993, p. 98.

délimitation de l'espace. Dans une région désertique, pour prendre l'exemple extrême, la frontière n'a pas raison d'être. Malgré cette reconnaissance essentielle, l'observation des passages de la *Politique* qui concernent la frontière n'apporte pas d'éléments extrêmement novateurs par rapport à Platon, où c'était pourtant un élément « inexistant ». Aristote, lui, se concentre sur les questions de voisinage, surtout les conflits entre cités voisines, sans donner une idée plus précise de l'organisation et de la démarcation de la frontière entre deux cités. Une brève analyse des occurrences des mots du groupe lexical de ὅρος est suffisante pour montrer que son emploi se trouve une fois seulement lié au contexte d'une description spatiale (VI, 8, 4-6 = 1321b, 21-30).

Lors de la définition des magistratures les plus importantes de la cité, Aristote prend en compte les fonctions de contrôle de l'espace et plus particulièrement la surveillance des bornes mitoyennes (ὅρος) entre les lots privés (VI, 8, 4-6 = 1321b, 21-30). La suite du passage laisse entendre que ce sont les lots à l'intérieur du centre urbain dont il est question ici, puisque le philosophe affirme que les mêmes fonctions sont aussi importantes dans le territoire (χώρα) et les régions explicitement placées hors le centre urbain (τὰ ἔξω τοῦ ἄστεος). Si la première magistrature s'appelait *astynomie* (ἀστυνομία), avec une claire allusion à l'*asty*, ces magistrats de la campagne sont appelés *agronomes* (ἀγρονόμοι) ou gardiens des forêts (ὑλωροί).

Dans le livre II de la *Politique*, Aristote s'intéresse aux dimensions des propriétés privées, ce qui renvoie implicitement aux limites de la cité dans son ensemble et à la question de la frontière. C'est le sens que l'on relève du passage qui suit celui sur l'existence de voisins (II, 6, 8-9 = 1265a). La cité doit posséder un territoire d'une taille suffisante non pas pour mener une « vie tempérée » (σωφρόνως), comme dans la formule prononcée par l'étranger athénien des *Lois* et reprise par Aristote, mais une vie heureuse (εὖ). La définition proposée à la place serait d'une « vie tempérée et digne

[94] Traduction de P. Pellegrin : ARISTOTE. *Les Politiques*, P. PELLEGRIN (trad.), 1993 (1990).

d'un homme libre », ce qui inclut une garantie que la vie ne sera pas misérable en même temps que tempérée. Pour assurer cette vie heureuse, la cité doit avoir des dimensions suffisantes pour que tous les citoyens aient un lot de terre et des richesses qui le permettent de vivre cette vie heureuse. Ainsi, c'est uniquement d'une façon implicite que ce passage fait allusion aux limites de la cité.

Dans la continuité des critiques adressées aux législateurs précédents, Aristote s'en prend aussi à Phaléas de Chalcédoine[95]. Parmi les critiques, il est de nouveau question de l'existence des voisins pour la cité (II, 7, 14-16 = 1267a). On voit que l'insistance sur cet aspect, présent dans les critiques aux *Lois* et à la constitution de Phaléas, mène à croire à une idée assez claire de la part d'Aristote sur les enjeux de la frontière. En effet, la cité doit avoir une force militaire suffisante pour faire face aux dangers extérieurs, représentés par l'existence même des voisins. Et c'est justement l'opposition avec les voisins qui permet à la cité de s'équiper d'une force militaire, nécessaire pour sa vie en autarcie.

Dans le même paragraphe, il affirme la nécessité d'établir des limites (ὅρος) de richesse pour la cité, et l'on peut supposer de surcroît des limites territoriales : la cité ne doit être ni trop grande pour ne pas éveiller la convoitise d'autres puissances, ni trop petite pour qu'elle puisse se défendre contre des agresseurs potentiels. Le terme de ὅρος est utilisé ici par Aristote pour parler des richesses, mais l'allusion à la réalité concrète des bornes et de la frontière renforce l'idée qu'il s'agit aussi des limites spatiales de la cité. L'interprétation de ce passage indique une préoccupation aiguë pour les conditions matérielles de la frontière de la cité idéale. De plus, dans ces passages il existe un lien très fort entre l'existence de voisins et la guerre, comme c'est aussi le cas dans le passage à propos de la constitution des Laconiens (II, 9, 3 = 1269b).

[95] Pour un commentaire sur les critiques d'Aristote à Phaléas, voir : A. CHARLES-SAGET, 1993, p. 98-99.

Après les critiques aux législations précédentes, Aristote expose sa propre conception de constitution. Le premier passage qui nous concerne (VI, 4, 8 = 1319 a, 7-9) propose de limiter la possession de terres entre le centre urbain et un certain point dans la campagne, à une certaine distance du centre[96]. Ici il n'y a pas de référence explicite à la frontière, mais à la perception d'une distance. Il y a aussi une certaine classification de l'espace, puisque les interdictions s'adressent à une partie du territoire : malgré un manque de définition exacte, un type de division de l'espace avec des règles différentes pour chaque partie est présenté. Cela implique une conscience assez claire de la notion de limite et implicitement de frontière. En revanche, aucun traitement ne vise spécifiquement la démarcation d'une limite de la cité.

C'est le même sens que l'on trouve ensuite, lors de la distinction entre des lots proches et éloignés. Bien qu'il ait critiqué l'idée de Platon de la division des domaines fonciers en deux parties (II, 6, 15 = 1265b, 25-30), une proche et l'autre aux extrémités du territoire de la cité, Aristote propose un système assez semblable (VII, 10, 11 = 1330a, 14). Il faut comprendre que, à la différence de Platon, le Stagirite ne conçoit pas deux résidences, mais uniquement deux propriétés foncières distinctes. Sa critique aux *Lois* s'adressait probablement à la difficulté d'administrer deux maisons séparées[97], puisque son argument coïncide avec celui développé par Platon. Dans les deux cas, il est souhaitable pour l'égalité et la justice que les domaines fonciers soient divisés en deux. Aristote donne un élément supplémentaire et qui paraît avoir une place plus importante dans son raisonnement : cette division des lots permet la plus grande concorde interne de la cité[98], surtout par rapport aux conflits avec les cités voisines. Les intérêts des propriétaires des terres situés près de la frontière sont évidemment différents de ceux qui n'ont pas de terrain aux confins ; ces derniers se soucient relativement peu

[96] *Cf.* : M. GIANGIULIO, 2000, p. 353.
[97] *Cf.* : P. Pellerin : ARISTOTE. *Les Politiques*, P. PELLEGRIN (trad.), 1993 (1990), p. 162, n. 10.

des conflits avec les peuples limitrophes et la législation idéale doit donc tenir compte de ces différences d'intérêt.

La comparaison de ce passage avec son équivalent chez Platon met en évidence encore une fois que les terres éloignées du centre urbain sont présentes, chez Aristote, surtout par rapport aux possibles conflits avec les cités voisines. En effet, si l'on croit à une plus grande proximité des recommandations d'Aristote vis-à-vis de la réalité historique en Grèce ancienne, on doit imaginer que la question de la frontière n'intéresse que dans les rapports belliqueux entre la cité et ses voisins. La frontière est un élément de stabilité, une institution politique un régulateur des rapports entre les cités ; l'absence d'une délimitation serait cause de conflits et aurait un caractère négatif fort[99]. Cette remarque semble se vérifier aussi dans l'analyse de l'œuvre de Thucydide[100] ; pour l'historien, la frontière se base sur le maintient d'un équilibre entre opposants de force égale (IV, 92, 4) : « Etre capable de tenir tête aux peuples installés à ses frontières, c'est en effet la condition première pour qu'une cité reste libre »[101]. Si l'on prend le contexte plus large de ces passages, l'historien fait souvent référence aux temps plus anciens quand il parle de ces conflits de frontière. Ces passages de Thucydide, ainsi que les analyses de G. Daverio-Rocchi[102], indiquent que ces disputes entre voisins seraient plus fréquentes dans les temps plus reculés ; à partir de la fin du V^e^ et du début du IV^e^, l'arbitrage entre les parties opposées auraient réglé la plupart des rivalités.

---

[98] Les séditions internes à la cité sont un thème important dans la *Politique*. Selon M. Wheeler, les raisons de l'éclatement d'une *stasis* sont expliquées selon deux ordres d'opposition : entre richesse et pauvreté ou entre vertu et vice. M. WHEELER, 1977, p. 168.
[99] G. DAVERIO-ROCCHI, 1987, p. 25.
[100] *Cf.* : G. DAVERIO-ROCCHI, 1988, p. 29.
[101] πρός τε γὰρ τοὺς ἀστυγείτονας πᾶσι τὸ ἀντίπαλον καὶ ἐλεύθερον καθίσταται : traduction de D. Roussel : THUCYDIDE. *La Guerre du Péloponnèse*, D. ROUSSEL (trad.), 2003 (1964). Voir aussi le passage au livre I, 122, 2 ainsi qu'à I, 15, 2 : πάντες δὲ ἦσαν, ὅσοι καὶ ἐγένοντο, πρὸς ὁμόρους τοὺς σφετέρους ἑκάστοις : « Quand on se battait, c'était toujours entre cités ayant une frontière commune ».
[102] G. DAVERIO-ROCCHI, 1987, p. 38.

Nos observations sur la notion de la frontière chez Aristote ne s'opposent pas forcément à l'interprétation communément admise sur la guerre chez le philosophe[103] : en même temps qu'il propose une cité idéale qui vise à la paix, il reconnaît le droit de cette cité de se défendre contre un agresseur potentiel. D'après les passages analysés, il semble que cet agresseur serait probablement représenté par les voisins.

Cette brève analyse d'un élément de la *Politique* nous a permis d'appréhender l'importance des relations belliqueuses entre voisins pour la définition même de la cité, y compris une *polis* idéale, telle qu'elle est conçue par Aristote. Ces remarques sur la place des voisins pour la détermination de la frontière porte un intérêt majeur non seulement en ce qui concerne la conception utopique du philosophe, mais aussi pour notre étude sur la frontière en Grande Grèce et à Poseidonia en particulier. En parlant de la frontière de Poseidonia, il faut tenir compte du contexte des possibles affrontements entre cette cité et ses voisins, qu'ils soient Grecs (au sud, avec la cité de Vélia), Lucaniens (à l'est) ou Étrusques (au nord du Sele). Sans vouloir faire une association directe entre l'idée philosophique de la cité et les réalités historiques, la préoccupation d'Aristote sur un thème comme celui de la place des voisins incite à prêter une attention particulière à ce sujet lors des analyses des signes matériels de la frontière de Poseidonia.

## 3. La frontière visible

Après la discussion sur le vocabulaire et sur l'idée de frontière chez les Anciens, il est maintenant nécessaire de traiter les signes matériels de la frontière en Grèce. Dans notre bref examen du lexique de la frontière, il était déjà question de l'association du

[103] *Cf.* : M. DEFOURNY, 1977, p. 199 ; A. CHARLES-SAGET, 1993, p. 93-117.

mot ὅρος avec la borne en pierre, souvent inscrite, qui marquait concrètement une limite, et les exemples sont nombreux.

Pour citer un passage particulièrement clair à ce propos, il suffit de prendre celui où Strabon (III, 5, 5) donne une liste des éléments matériels qui peuvent être utilisés pour marquer une limite[104]. Le plus souvent c'est un cippe, mais les colonnes ou édifices sacrés peuvent aussi représenter concrètement une limite. Ce passage de Strabon donne certains exemples de ces marqueurs de limite : une petite colonne en forme de tourelle élevée par les Rhégiens sur le détroit de Sicile ; les autels des Philènes placés dans la zone qui sépare les deux Syrtes ; ainsi que la colonne inscrite mise sur l'isthme de Corinthe pour signaler la frontière entre, d'une part, les Ioniens de Mégare et de l'Attique et, d'autre part, les Doriens du Péloponnèse[105]. Strabon rappelle aussi qu'Alexandre le Grand aurait édifié des autels pour marquer l'endroit le plus reculé de ses conquêtes en Orient, dans le but d'imiter ce qu'auraient fait Héraclès et Bacchus avant lui. D'après ces légendes, le géographe conclut que c'est une coutume très ancienne que de marquer les frontières par des signes matériels.

Parmi les signes matériels qui signalent la frontière, une attention particulière doit être accordée aux lieux sacrés. En effet, plusieurs témoignages littéraires et épigraphiques démontrent le rôle joué par ces édifices sacrés dans la délimitation d'un territoire en Grèce[106]. Le plus souvent, la liaison entre l'élément sacré et la frontière est donnée par les épithètes des divinités honorées, comme Zeus Horios, Athéna Horia, ainsi que les dieux naturellement associés à l'idée de frontière, comme Artémis et Hermès[107]. Si l'on compare ces témoignages avec l'idée de protection divine de la frontière, discutée brièvement plus haut, on comprend d'autant plus la fréquente

[104] *Cf.* : G. DAVERIO-ROCCHI, 1987, p. 22. G. Daverio-Rocchi commente également un passage chez Xénophon (*Hell.*, IV, 4, 6), où l'historien affirme que l'enlèvement des cippes qui marquent les limites du territoire est déjà la preuve d'une prise réelle du pouvoir sur une cité, comme c'était le cas de Corinthe « unifiée » avec Argos.
[105] *Ibid*

utilisation de ces lieux sacrés en tant que marqueurs de limite. Bien que les lieux de culte aient joué un rôle important, nos connaissances sur les frontières réelles en Grèce reposent davantage sur le témoignage épigraphique, souvent dans la forme de la borne inscrite. L'importance de l'épigraphie se mesure aussi dans le cas des lieux sacrés : leur fonction frontalière ne peut être confirmée que par une inscription ou par une description de la part des auteurs anciens. Le contexte géographique de ces lieux est un élément important, mais ne constitue pas *per se* une preuve de leur caractère frontalier[108].

*1. La frontière inscrite*

Débiteurs du hasard des découvertes archéologiques, en Grande Grèce, nous n'avons conservé aucune borne inscrite portant mention d'une frontière ou d'une limite de lots. Si le contexte colonial d'Occident, avec l'exemple célèbre de Métaponte (ainsi que celui de Chersonèse de Tauride, pour les colonies de la mer Noire), est l'endroit idéal pour voir les divisions régulières du territoire, aucun témoignage inscrit n'a été transmis dans cette région en ce qui concerne la frontière[109]. En revanche, en Grèce métropolitaine ainsi qu'en Asie Mineure, l'épigraphie atteste leur existence par des nombreux exemples. Les travaux de géographie historique de Louis Robert, surtout en Asie Mineure, aussi bien que des études plus récentes de G. Daverio Rocchi et D. Rousset[110] ont déjà permis des conclusions importantes sur ces marqueurs de limites.

---

[106] Un commentaire approfondi est présent dans la synthèse de G. Daverio Rocchi et il est donc inutile de reprendre ici ce dossier : G. DAVERIO-ROCCHI, 1988, p. 53-57 et p. 234.
[107] Sur Hermès et la frontière, voir en particulier : L. KAHN, 1979, p. 201-211.
[108] Sur ce sujet, voir en particulier : F. DE POLIGNAC, 1995 (1984).
[109] Pour une synthèse récente de nos connaissances sur l'épigraphie relative au territoire en Grande Grèce d'une manière plus générale, surtout pour les divisions de lots agricoles, voir : M. LOMBARDO, 2000, p. 73-114.
[110] Pour ne citer que les ouvrages les plus importants : L. ROBERT, 1962 ; de nombreux articles de L. Robert, dont certains traitent des documents en rapport avec la frontière, ont été regroupés dans deux

Nous nous reportons à ces recherches et nous nous contentons de rappeler leurs conclusions car elles pourront nous aider à l'interprétation du problème de la frontière en Grande Grèce, malgré l'absence d'un même type de témoignage épigraphique.

Les sources d'information prises en considération par D. Rousset pour son examen de la frontière du territoire de Delphes sont composées principalement des inscriptions présentes dans le sanctuaire[111]. Son catalogue comprend des textes indiquant l'arbitrage entre particuliers et bien d'autres sujets en rapport avec la délimitation de terres, mais plutôt du point de vue de l'individu : ce sont avant tout des contestations sur des lots de terres divisées et rarement sur les limites de l'occupation de l'ensemble de la cité. Dans ses conclusions, le chercheur est très clair sur l'exiguïté de bornes et de repères artificiellement conçus pour l'indication des limites. Dans la majeure partie des cas, ce sont des éléments du relief naturel, les caractéristiques de l'orographie et de l'hydrographie, qui servent à situer les lignes de démarcation. En effet, d'après le témoignage épigraphique de Delphes ainsi que celui des autres régions de la Grèce, mais aussi les sources littéraires, le relief naturel est souvent pris en tant que marqueur de frontière : parmi les signes naturels, les plus utilisés sont les cours d'eau, les montagnes (et la ressemblance entre les termes ὅρος, qui désigne borne ou frontière, et ὄρος, montagne, n'est par fortuite) et, un peu plus rarement, les zones de bois, de désert, de marais[112].

La notion du paysage et son rapport avec la frontière ne font pas l'objet d'étude ici, mais il convient de rappeler son grand intérêt pour les recherches concernant la frontière. A. Rouveret[113] a démontré, d'une part, l'existence d'une certaine conscience et d'une représentation picturale du paysage dès le IV$^{e}$ siècle avant notre ère. D'autre

---

recueils, *Opera minora selecta : épigraphie et antiquités grecques*, vols 1 à 7, Amsterdam, 1969-1990 et *Hellenica : recueil d'épigraphie, de numismatique et d'antiquités grecques*, vols. 1-13, Paris, 1940-1965 ; G. DAVERIO-ROCCHI, 1988 ; D. ROUSSET, 2002.

[111] Voir aussi : D. ROUSSET, 1996 (b), p. 45-49.

[112] G. DAVERIO-ROCCHI, 1988, p. 49-53.

[113] A. ROUVERET, 2004, p. 325-344.

part, les liens entre la peinture de la nature, la cartographie et le métier d'historien, qui doit avoir une connaissance empirique de la géographie[114], confirment dans une grande mesure que la perception de la réalité naturelle est une composante importante dans la définition de l'espace, y compris la définition des lignes ou des zones de frontière. Ce n'est pas un hasard si dans la majeure partie des cas attestés de démarcation de frontière, elle est étroitement associée aux éléments du relief naturel. En ce qui concerne la frontière on voit bien le lien entre la représentation intellectuelle (et aussi picturale) de l'espace et l'utilisation concrète des éléments du paysage naturel dans les diverses définitions et notions de la frontière.

Revenant aux exemples de Delphes, en plus du paysage naturel, des éléments artificiels sont aussi pris en compte pour marquer une frontière, tels des routes ou simples chemins de passage, ainsi que des lieux sacrés : « l'un était consacré à Léto, l'autre, plus remarquable, à un héros topique, Εὐόριος ; d'autres, près de la frontière orientale de Delphes, restent anonymes » [115].

En plus d'une démarcation linéaire de la frontière, il existe également le témoignage d'une « zone frontière », d'une certaine largeur, en opposition aux lignes. Nos commentaires sur les textes littéraires, en particulier Platon (IX, 878b) et Diodore (XI, 52, 1-2), qui rapportent l'existence des zones intermédiaires de frontières, trouvent dans l'exemple de Delphes leur confirmation. De manière générale, ces zones sont définies par l'absence d'occupation directe ; la présence d'une propriété privée est très rarement mentionnée dans ces terrains de confins. Toutefois, les limites de la terre sacrée au sud du territoire de Delphes, qui peuvent rentrer dans ce classement de zone frontière, sont caractérisées par une occupation régulière. La raison de cette singularité se trouve dans les éléments du paysage naturel de la région : ce n'est pas une zone de montagnes ou une contrée trop lointaine, perdue entre deux cités ; au contraire, c'est la

[114] Sur la géographie ancienne, voir en particulier les discussions présentes dans : Geographia 1988 ; F. PRONTERA, 1983 ; C. NICOLET, 1988 et C. JACOB, 1991.

vallée du fleuve Pleistos, d'une exploitation agricole relativement facile et qui devait attirer la convoitise des citoyens de la cité de Delphes. Cet exemple confirme que les différents degrés de précision dans la définition d'une frontière, ainsi que son exploitation économique plus ou moins grande, sont dus en grande mesure aux données du relief naturel plutôt qu'au fait d'être une séparation entre deux territoires.

La frontière n'est donc pas faite uniquement de lignes nettement tracées et l'exemple de Delphes atteste de la co-existence du type linéaire et de l'absence de délimitation précise. La limite nord de la cité n'est pas marquée par une ligne, mais cette zone de frontière continue sans que l'on sache où la frontière s'arrête avec certitude. Ces terres peuvent être indivises ou même d'usage commun, comme on le voit sur les confins d'Orchomène d'Arcadie : « on peut donc concevoir que le territoire d'une cité ait été ici limité par une ligne, tandis qu'ailleurs il se perdait dans une zone laissée à l'usage de tous »[116].

A partir d'un ensemble de 19 documents épigraphiques, datés en majorité entre le III^e^ et le II^e^ siècles avant notre ère, mais avec certains exemples plus anciens, ainsi que des nombreux passages de la tradition littéraire, G. Daverio Rocchi parvient aux mêmes conclusions sur la notion de frontière. La co-existence de deux notions, une linéaire et l'autre de zone, est sans doute l'élément le plus important que l'on peut tirer de ses recherches[117]. Pour ce qui est des sources épigraphiques, de manière générale, les exemples les plus fréquents se rapportent aux arbitrages sur les conflits de voisinage. Dans ce sens, c'est la confirmation de nos observations sur Aristote : sa préoccupation constante avec les relations de voisinage dans la description de sa cité idéale trouve ici son exemple concret. En effet, si G. Daverio Rocchi peut affirmer qu'à une époque plus ancienne, pour laquelle il nous reste peu de documents épigraphiques, les conflits

---

[115] D. ROUSSET, 2002, p. 175.
[116] *Ibid*, p. 176.

étaient généralement résolus par la force militaire, les inscriptions, datées de la fin du IV$^{e}$ siècle jusqu'à l'époque de la domination romaine, montrent grand nombre de traités d'arbitrage pour le règlement et pour la définition des limites entre cités[118].

Si l'on parle de conflits, il faut s'intéresser à leurs raisons. La cause principale semble être la possibilité d'exploitation économique de ces terres aux confins entre cités[119]. Même dans le cas où les limites ne sont pas définies de manière linéaire, ou dans les cas où il existe une zone frontalière d'utilisation commune (les κοιναὶ χώραι), les conflits naissent d'un manque de respect aux conditions établies pour l'exploitation de ces terres. En effet, le caractère complémentaire des zones d'élevage, de chasse, de l'exploitation du bois, etc. par rapport aux activités agricoles dans la vie économique de la cité grecque est aujourd'hui largement admis. Ces zones, généralement situées aux confins de la cité, souvent associées aux *eschatiai*, font l'objet de disputes aussi bien que les terres agricoles de propriété privée, publique ou sacrée.

Un troisième élément associé à la frontière est le domaine militaire. Ce thème de la guerre est le sujet de nombreux travaux auxquels nous nous reportons[120]. En ce qui nous concerne directement, l'aspect militaire de la frontière se traduit dans la présence de nombreuses traces de fortifications qui signalaient et protégeaient les frontières des cités grecques. Lorsque nos connaissances le permettent, on voit que ces constructions sont la conséquence d'une stabilisation de la frontière et non sa condition[121]. L'absence d'une réflexion plus approfondie sur cet aspect militaire de la frontière de la part des historiens et des philosophes anciens dont l'œuvre nous a été transmise est néanmoins étonnante, comme nous l'avons déjà remarqué plus haut.

---

[117] G. DAVERIO-ROCCHI, 1988 : le chapitre IV, pages 93-130, est dédié aux témoignages d'une frontière linéaire ; le chapitre suivant, pages 131-178, concerne les zones de frontière. Voir aussi : G. DAVERIO-ROCCHI, 1987, p. 42.

[118] M. Sartre ne partage pas la même opinion et considère que les conflits deviennent plus fréquents à l'époque hellénistique : M. SARTRE, 1979, p. 217.

[119] *Ibid*, p. 214. Pour les possibilités d'exploitation économique des régions éloignées, voir : P. HORDEN et N. PURCELL, 2000, p. 182-224.

[120] Voir en particulier : J.-P. VERNANT (éd.), *Problèmes de la guerre en Grèce ancienne*, Paris : Seuil, 1999 (1968) ; sur la guerre dans le contexte de la Grande Grèce, voir : A. ROUVERET, 2000, p. 83-102.

*2. La frontière fortifiée*

En ce qui concerne les fortifications[122], dans une importante étude dédiée aux problèmes de la frontière en Grèce du Nord-Ouest, P. Cabanes arrive à des conclusions remarquables. Il prend en considération aussi bien l'épigraphie que les vestiges archéologiques, en particulier les fortifications, pour le développement de son interprétation de la frontière. En ce qui concerne l'épigraphie, P. Cabanes constate l'existence des frontières bien précises entre des États qui définissent les limites de leurs territoires et qui gravent en pierre ou en bronze l'accord pris en commun pour ensuite le déposer dans les sanctuaires les plus célèbres du monde grec. Dans un second temps, cette frontière est matérialisée par des châteaux forts, des *kastri* [123], qui ont pour fonction de protéger le territoire soit d'une cité seule, soit d'un État fédéral. Le troisième volet de cette démarcation est représenté par l'activité de surveillance : des inscriptions encore une fois attestent de la présence de ces gardes de frontière, tels qu'ils sont décrits dans la *Constitution des Athéniens* (42, 4 : les *peripoloi*). On voit là un cas particulièrement réussi d'association des diverses sources, archéologiques, épigraphiques et littéraires, qui permet une connaissance assez bonne des conditions de définition d'une frontière.

D'après les recherches de P. Cabanes, une région éloignée, comme c'est le cas de l'Acarnanie ou de l'Albanie du Sud, possède une délimitation de l'espace

---

[121] G. DAVERIO-ROCCHI, 1988, p. 232-235.
[122] Pour une discussion du terme *phrourion* et ses significations possibles, voir : T. H. NIELSEN, 2002, p. 49-64.
[123] P. CABANES, 1979, p. 184.

comparable à celle que les textes nous l'indiquent pour l'Attique[124]. Dans ces contrées, la frontière était perçue comme un élément important et digne de beaucoup de soin, surtout pour éviter des conflits, même à l'intérieur d'un État fédéral : le respect de ces lignes était la condition pour la préservation de la fédération. En revanche, en ce qui concerne le rapport entre Grecs et « Barbares », la perception est totalement divergente. Pour la séparation que l'on aurait tendance à croire plus marquante, qui est celle avec les barbares, les sources ne témoignent pas du même degré de précision : ici c'est une frontière floue et beaucoup moins bien définie qui apparaît[125]. Cette remarque nous semble avoir une grande portée, puisque dans ces régions, à l'inverse de ce que l'on observe pour la Grande Grèce, on rencontre des témoignages épigraphiques suffisamment nombreux pour pouvoir en tirer des conclusions convaincantes. Sans vouloir transplanter les résultats des recherches dans deux contextes géographiques distincts, il faut toutefois tenir compte de l'exemple de la Grèce du Nord-Ouest, qui indique des conclusions comparables à celles que nous proposons pour la l'Italie méridionale. La mise en garde nécessaire à ce type de procédé est de bien observer les différents contextes : en l'occurrence, des États organisés en fédération pour la Grèce du Nord-Ouest et les cités indépendantes pour l'Italie du sud.

En Italie méridionale, les formes de fortifications des cités grecques dont on a des traces sont représentées le plus souvent par les murailles qui définissent les limites du centre urbain – les cas de Poséidonia et de Vélia sont remarquables à ce propos. Bien qu'une muraille soit indirectement un élément de « frontière » entre le centre urbain et le territoire, même s'il indique une certaine manière d'organisation de l'espace, ces

[124] C'est une confirmation supplémentaire que l'on est en mesure d'associer certains textes littéraires à des réalités non directement envisagées par eux, en tenant compte des différents contextes et sans vouloir « plaquer » un témoignage écrit sur les traces archéologiques.

[125] « Si la définition de la limite entre deux Etats paraît se présenter dans la Grèce du Nord-Ouest et en Illyrie du Sud de façon très voisine de celle qu'elle reçoit en Attique ou dans les autres régions de la Grèce classique, il est une autre ligne qui paraît géographiquement beaucoup plus floue et pourtant bien plus réelle, c'est celle qui sépare Grecs et Barbares », P. CABANES, 1979, p. 190.

vestiges archéologiques ne font pas l'objet d'un traitement ici[126]. Plus directement lié à la question de la frontière, se pose le problème de certains établissements extra-urbains des cités coloniales. L'attribution d'une définition de fortification à ces établissements est souvent discutée et l'exemple de Cozzo Presepe, aux bords du Bradano, dans le territoire de Métaponte, est traité en détail ci-dessous.

Un autre ensemble de fortifications découvert en Italie du Sud est représenté par les circuits fortifiés de la Lucanie au IV$^{e}$ siècle avant notre ère. Ces données archéologiques peuvent indiquer quelle est la notion de la frontière des colonies grecques vue par les Lucaniens. En revanche, dans l'état actuel de nos connaissances, beaucoup de questions restent sans réponse même si l'analyse minutieuse de ces documents archéologiques par R. De Gennaro a permis d'identifier trois grands ensembles, ou « unités cantonales » pour utiliser ses mots[127]. D'après ses observations, la Lucanie apparaît comme un ensemble territorial très fragmentaire et l'archéologue met en rapport le comportement et les associations cantonales des élites lucaniennes avec les aristocraties macédoniennes et épirotes.

Cependant, les fortifications lucaniennes relevées ne montrent pas de contact direct avec les cités grecques et le rapport entre ces deux « entités », fortifications lucaniennes et cités grecques, n'est pas élucidé. D'un côté, les traces archéologiques des fortifications sont trop distantes des cités coloniales et l'on ne connaît aucun signe matériel sûr d'une frontière entre Grecs et indigènes ; de l'autre côté, les sources écrites à notre disposition ne renseignent pas davantage sur ces fortifications, ou plus généralement, sur les limites de l'occupation des terres par les Grecs par rapport aux peuples italiques.

---

[126] Ce qui nous intéresse c'est la frontière du territoire de la cité et son rapport avec une autre cité ou les peuples non grecs ; la séparation entre le centre urbain et son territoire constitue un autre sujet à part entière. On se contentera d'un bref commentaire sur les murs de Poseidonia dans la partie consacrée à cette cité.

[127] Les trois régions cantonales sont : nord occidentale ; centre septentrionale et centre orientale. Les critères utilisés pour définir ces unités comprennent les techniques de construction, l'organisation spatiale

*3. Tables d'Héraclée*

Le seul témoignage épigraphique de la Grande Grèce qui touche aux problèmes de la frontière est constitué par les inscriptions des Tables d'Héraclée[128]. En ce qui concerne les mentions relatives à la frontière, il faut commencer par l'examen du vocabulaire utilisé dans ce texte. M. Casevitz recense deux dérivés du mot ὅρος, absents ailleurs, en référence aux bornes ou à l'espace délimité par quatre (τέτρωρον, IG, XIV, 645, I, 90 et 159) ou deux bornes (δίωρος). Pour décrire la borne qui marque la frontière les inscriptions des Tables d'Héraclée utilisent aussi le composé μέσσορος (IG, XIV, 645, I, 63 et 69)[129]. On y trouve également le composé ἄντορος dans le sens de « borne opposée » (IG, XIV, 645, I, 60 et 63). Un autre mot qui n'a pas un rapport direct avec la frontière, mais qui est utilisé dans ce sens dans les Tables d'Héraclée, est ἄντομος (IG, XIV, 645, I, 12 ; 13 ; II, 65 ; 72 ; 81 etc.). Il sert à décrire le chemin vicinal[130], utilisé pour marquer les limites des sanctuaires de Dionysos (table I) et d'Athéna (table II) ou les lots de terres. En ce qui concerne notre brève étude sur les mots qui servent à délimiter l'espace, particulièrement dans le contexte colonial de l'Occident, ce texte est d'une grande difficulté par l'association constante de différents mots. L'association la plus courante, lors de l'indication des limites des lots de terres est entre ὅρος[131] (cippe, borne) et ἄντομος (chemin vicinal), tous les deux termes utilisés pour la démarcation du terrain. On a vu plus haut l'utilisation d'un vocabulaire emprunté au domaine concret

---

des fortifications et leur rapport avec le relief naturel ainsi que par rapport aux établissements de population : R. DE GENNARO, 2005, p. 117.

[128] *Cf.* : A. UGUZZONI et F. GHINATTI, 1968, avec la reproduction du texte grec des tables, la traduction italienne et des commentaires.

[129] *Cf.* : M. CASEVITZ, 1993, p. 20 et A. UGUZZONI et F. GHINATTI, 1968, p. 62.

[130] A. UGUZZONI et F. GHINATTI, 1968, p. 61-62.

[131] Dans le cas des tables d'Héraclée, le mot est toujours employé avec esprit doux, ce qui a mené certains commentateurs à vouloir le traduire par « montagne » et non « borne ». Nous suivons le courant majoritaire qui interprète le mot comme étant une référence aux bornes de délimitation.

pour exprimer des idées plus abstraites – dans les formules « fin de la vie » ou « fin des richesses », par exemple. L'utilisation dans les Tables d'Héraclée d'un lexique qui n'a pas de liaison directe avec l'idée de fin pour indiquer des limites représente l'autre aspect du problème. De plus, le contexte d'utilisation des deux termes est identique, puisque les deux apparaissent dans les mêmes phrases, selon les mêmes structures de rédaction.

Encore relatif au vocabulaire, une référence au verbe τερμάζειν dans les Tables d'Héraclée (IG, XIV, 645, I, 86) mérite d'être mentionnée par son contenu assez précis. Dans ce passage, il est question de la détermination des limites du territoire dédié à Dionysos et l'on peut observer l'association entre ce verbe et le mot ἄντομος, discuté plus haut.

L'étude du lexique employé permet d'affirmer l'utilisation de notions bien claires pour une démarcation linéaire et nette de l'espace. Le texte ne fait pas référence directe à la frontière de la cité d'Héraclée ; il concerne uniquement les terrains sacrés des sanctuaires de Dionysos et d'Athéna, qui sont distribués à des particuliers pour leur exploitation agricole. En revanche, la forme de division de l'espace décrite dans ces Tables est la preuve que l'on peut utiliser les notions de démarcation linéaire attestées en Grèce métropolitaine dans le contexte colonial de Grande Grèce. Cependant, le vocabulaire utilisé dans les Tables n'est qu'un aspect de l'intérêt de ce document épigraphique italiote.

Une mise en garde est nécessaire : le texte grec que l'on a conservé n'est qu'une face des Tables. L'autre face d'une des Tables fut remployée et présente un texte latin postérieur et incomplet. Le fait que le texte latin soit incomplet et que l'autre face d'une des Tables soit restée sans inscription semble être suffisant pour démontrer que l'on ne possède pas l'intégralité du texte grec[132]. Tout commentaire que l'on peut concevoir sur

[132] F. COARELLI, 1991, p. 282.

les Tables se base donc sur un fragment du texte originel. D'autre part, la pérennité du support est signe qu'on attachait une importance particulière au texte : au lieu de l'effacer, il fut gardé, certainement même après la péremption de ses dispositions.

Le détail du contenu du texte ne semble pas pertinent dans un discours sur la frontière civique. Il s'agit de la redistribution de terres sacrées, de Dionysos et d'Athéna, à des particuliers[133]. Un commentaire très détaillé sur les dimensions des terrains, sur les possibles distributions spatiales des lots et sur leur raccord avec la réalité concrète des terres agricoles d'Héraclée – surtout à partir des données de la photo-interprétation – est fourni par M. Guy[134] et il est inutile de reprendre ici ce dossier. Ses recherches permettent en tout cas de situer les deux terrains avec beaucoup de vraisemblance : les terres de Dionysos seraient placées entre le fleuve Agri (Aciris) au nord, et le ruisseau de la Valle Trafana, au sud, tandis que celles d'Athéna seraient placées à proximité du méandre de l'Agri et d'une ancienne route parallèle au littoral, dont le tracé peut être reconstitué grâce à la photo-interprétation.

En ce qui concerne notre discours sur la frontière, l'analyse de F. Coarelli est plus pertinente. L'auteur prend en considération un aspect généralement négligé dans les commentaires du texte, celui du lieu de découverte : au bord du fleuve Cavone (identifié à l'Acalandros cité par Strabon, en VI, 3, 4, aussi appelé Talandrum par Pline, en III, 97), probablement associé à la frontière entre Héraclée et Métaponte. F. Coarelli met en relation le lieu de découverte et les notices relatives au déplacement du siège de la ligue italiote par Alexandre le Molosse (Strabon, VI, 3, 4), ainsi que les variations des formes les plus probables d'organisation politique de la cité[135]. Les hypothèses de F. Coarelli se basent sur le postulat que ce document a été trouvé *in situ* ; il existe la

[133] En ce qui concerne plus particulièrement les mentions à l'exploitation économique, notamment l'élevage, voir : C. CHANDEZON, 2003, p. 259-268, n°64.
[134] M. GUY, 1991, p. 261-280.
[135] F. COARELLI, 1991, p. 283-284.

possibilité que les Tables n'aient pas été trouvées *in situ*, mais il est vraisemblable d'identifier le lieu de la découverte avec l'endroit où les Tables étaient conservées.

Si l'on accepte ce postulat sur le lieu de découverte des Tables, le plus intéressant est de remarquer la présence des archives publiques, du moins d'une partie de ces archives, dans un édifice construit à la frontière, au bord d'un cours d'eau. De plus, F. Coarelli propose une nouvelle interprétation du passage de Strabon, qui semble d'ailleurs plus vraisemblable : Alexandre le Molosse aurait transféré à Thourioi uniquement l'endroit où se tenait la *panegyris* et aurait maintenu le siège de l'assemblée de la ligue à Héraclée ; l'interprétation habituelle propose que le Molosse aurait transféré les deux sièges à Thourioi, mais cela implique d'attribuer une erreur de Strabon en plaçant le fleuve Acalandros (Cavone) également dans cette cité et non à Héraclée. En admettant les hypothèses de F. Coarelli, l'importance du lieu de découverte des Tables s'accroît si les assemblées de la ligue italiote se tenaient également au même endroit.

La frontière d'une cité coloniale est ainsi investie de grand nombre de symboles politiques. Au niveau local, une partie des archives publiques peuvent y être installées, ce qui démontre une importance des régions dites lointaines dans la vie politique et institutionnelle de la cité. D'autre part, puisque le contenu du texte expose la réorganisation d'une partie considérable de l'espace agricole de la cité, l'endroit où ce texte était conservé tenait une place d'une certaine portée. Les marges du Cavone sont donc un haut lieu de la vie politique de cette colonie. Au niveau régional, si l'on admet l'hypothèse qui situe le siège de l'assemblée italiote à cet endroit, la frontière entre deux cités alliées se revêt d'un certain aspect symbolique. Rien de plus suggestif que de placer les assemblées de la ligue dans les confins entre deux cités participantes.

Pour un discours sur les notions de la frontière en Grèce ancienne et plus particulièrement dans le contexte colonial de l'Italie méridionale, l'ensemble des observations présentes dans ce chapitre permet de tirer un certain nombre de conclusions. Premièrement, le flottement du vocabulaire grec pour exprimer la frontière dans les sources littéraires peut être mis en rapport avec la diversité des situations rencontrées lors de l'aperçu des sources épigraphiques de la Grèce métropolitaine. Il ne semble pas exister des équivalents précis entre les deux types de documents, ce qui renforce la nécessité de mettre toute observation en contexte. Un mot qui désigne la frontière peut être utilisé de forme métaphorique et peut faire allusion simplement à l'idée de fin (de la vie, des richesses, etc.). D'autre part, certains termes du domaine concret qui n'ont pas de rapport direct avec l'idée de limites, comme le chemin vicinal des Tables d'Héraclée, peuvent être utilisés dans la démarcation de l'espace et ils peuvent se rapprocher de l'idée de frontière.

Dans un autre registre, même en l'absence d'une conceptualisation explicite sur la frontière, l'idée de cité est indissociable de la notion de ses limites, comme on a pu le voir chez les philosophes. L'élément « inexistant » de Platon est présent dans plusieurs aspects de la cité idéale ; de même que, chez Aristote, les relations de voisinage font partie des composantes essentielles lors de la définition du bon fonctionnement de la cité parfaite.

La troisième et plus importante conclusion concerne la variété de situations réelles et de notions que la frontière pouvait avoir en Grande Grèce. Les documents venant de Grèce métropolitaine, ainsi que les récits sur l'histoire et la géographie de l'Italie du Sud, montrent la co-existence d'au moins deux types de frontières : la linéaire et celle par zone. De plus, d'autres notions comme celles d'extrémité ou de confins indéfinis jouent également un rôle important dans la description des diverses réalités rencontrées en Grande Grèce. Dans l'éventail des situations, il ne faut pas négliger la

différence de traitement de la frontière selon qu'elle se rapporte uniquement à des cités grecques ou que l'élément non grec intervient. Pour le contexte colonial de Grande Grèce, cette distinction semble un critère fondamental.

Puisque le thème des rapports entre Grecs et non grecs est central pour tout discours de frontière dans un contexte colonial, il faut maintenant se tourner sur cet aspect.

## 2. Hérodote : Altérité et perception d'une frontière

Au chapitre précédent, nous avons commenté le vocabulaire employé pour décrire les différentes notions de frontière ainsi que la place de la frontière à l'intérieur de la conception philosophique de la cité grecque idéale et les différents signes matériels d'une frontière. Nous passons maintenant à un niveau d'abstraction un peu moins élevé : le but ce deuxième chapitre est de considérer quelle pouvait être la perception d'une frontière par les Grecs d'époque classique, à partir de l'œuvre d'Hérodote. Nous passons ainsi d'une analyse du vocabulaire et des idées utopiques à un témoignage de type historique. Puisque notre objectif est d'analyser les rapports entre Grecs et indigènes, dans la définition double de la frontière, en tant que caractéristique ethnique et spatiale, le témoignage d'Hérodote semble être le plus adéquat, de par sa méthode comprenant des narrations de type historique, ethnographique et géographique.

### 1. Hérodote de Thourioi

| | |
|---|---|
| Ἡροδότου Ἁλικαρνησσέος ἱστορίης ἀπόδεξις ἥδε, ὡς μήτε τὰ γενόμενα ἐξ ἀνθρώπων τῷ χρόνῳ ἐξίτηλα γένηται, μήτε ἔργα μεγάλα τε καὶ θωμαστά, τὰ μὲν Ἕλλησι, τὰ δὲ βαρβάροισι ἀποδεχθέντα, ἀκλέα γένηται, τά τε ἄλλα καὶ δι᾽ ἣν αἰτίην ἐπολέμησαν ἀλλήλοισι. | Hérodote d'Halicarnasse expose ici ses recherches, pour empêcher que ce qu'ont fait les hommes, avec le temps, ne s'efface de la mémoire, et que de grands et merveilleux exploits accomplis tant par les Grecs que par les Barbares ne cessent d'être renommés ; en particulier ce qui fut cause que Barbares et Grecs sont entrés en guerre les uns contre les autres[1]. |

[1] Traduction : HÉRODOTE. *Histoires*, P.-E. LEGRAND (trad.), 1956.

C'est ainsi que commence l'œuvre d'Hérodote dans tous les neuf manuscrits médiévaux conservés jusqu'à présent. D'après les sources anciennes, il est certain qu'Hérodote naquit à Halicarnasse et qu'il y vécut une partie de sa vie, lors de sa jeunesse. La plus ancienne source incontestable de son origine vient d'une inscription de la base d'une statue qui ornait la bibliothèque de Pergame, édifiée par Eumène II dans la première moitié du II^e^ siècle av. J.-C[2]. À l'époque romaine, presque tous les auteurs qui le citaient[3] donnaient Halicarnasse comme sa ville natale. En revanche, il n'est pas certain qu'il signa ses *Histoires* de la même façon que les manuscrits nous le montrent.

Les sources (Suda, s.v. *Herodotos* ; Strabon, XIV, 2, 16 ; Plutarque, *De exilio*, 13) indiquent que, après de nombreux voyages et un séjour à Athènes, Hérodote immigra en Italie du Sud et faisait probablement partie du groupe de fondateurs de la colonie pan-hellénique de Thourioi, fondation entreprise par la volonté des Athéniens, en 444 av. J.-C. Si nous n'avons pas la certitude de sa participation à la fondation de la nouvelle colonie, c'est en tant que citoyen de Thourioi qu'Hérodote était connu par Strabon (XIV, 2, 16), Plutarque (*De Herodoti malignitate*, 35) ainsi que par une chronique de Lindos (*La chronique du temple Lindien*, 29), rédigée dans la première moitié du I^er^ siècle avant notre ère. Il semble que lui-même se disait citoyen de Thourioi, d'après les témoignages de Plutarque et d'Aristote. Plutarque dit qu'à son temps il existait certains manuscrits qui circulaient avec la mention Ἡροδότου Θουρίου[4] et le manuscrit qu'Aristote avait utilisé pour sa citation dans la *Rhétorique* portait également l'indication Ἡροδότου Θουρίου[5].

---

[2] *cf.* : *Altertümer von Pergamon*, Inschr. N^o^ 199.
[3] Denys d'Halicarnasse, *De Thucydide*, 5 ; Strabon, XIV, 2, 16 ; Plutarque, *De Herodoti malignitate*, 35 ; *De exilio*, 13 ; Lucien, *Herodotus uel Aetion*, 1 ; *De domo*, 20.
[4] Plut., *De ex.*, 13 : « Ἡροδότου Ἁλικαρνασσέως ἱστορίης ἀπόδεξις ἥδε » πολλοὶ μεταγράφουσιν «Ἡροδότου Θουρίου ».
[5] Arstt., *Rhet.*, III, 9 = 1409 a 28 : Ἡροδότου Θουρίου ἥ δ' ἱστορίης ἀπόδειξις.

Aujourd'hui l'établissement du texte des *Histoires* porte la même ambiguïté que l'on retrouve dès l'époque de Plutarque : certaines éditions utilisent le texte tel que dans les manuscrits d'époque médiévale[6] tandis que d'autres corrigent le texte[7] et utilisent la référence attestée chez Aristote. Cette dernière position se justifie par l'hypothèse assez plausible d'une modification du texte à l'époque hellénistique : ce serait un fait de la fierté d'Halicarnasse que de revendiquer l'origine d'Hérodote, que l'on peut saisir à travers l'exemple d'une statue en son honneur dans sa ville natale placée dans le gymnase des éphèbes, statue qui ensuite sera reproduite sur une monnaie d'Halicarnasse de l'époque d'Antoine[8].

Suivant ou non la correction des manuscrits, il est certain qu'Hérodote non seulement immigra à Thourioi mais il y vécut une partie de sa vie, peut-être même il y mourut[9]. La correction des premiers mots des *Histoires* porte implicitement l'hypothèse qu'il les écrivit, en partie au moins, pendant son séjour en Grande Grèce. Notre intérêt pour la biographie de l'auteur repose essentiellement sur ce séjour : cela veut dire qu'Hérodote connaissait suffisamment bien la réalité des colonies grecques de l'Italie du Sud[10]. Ainsi, nous utilisons son récit sur les peuples d'Orient et les catégories d'identification ethnique et spatiale pour notre commentaire sur la Grande Grèce.

Le même passage initial des *Histoires* montre aussi l'objectif de l'auteur : raconter les réalisations remarquables des hommes et les merveilles, tant des Grecs que des « Barbares », et expliquer les raisons de la guerre qui les opposa. Dans ce *prooimion*, il est explicite que le but principal d'Hérodote était de raconter les guerres

---

[6] *cf.* : Édition d'A. D. GOODLEY, *Herodotus*, dans la collection *The Loeb classical library*, Cambridge, MA, 1920-1924, qui suit elle-même l'édition allemande d'H. STEIN, *Herodotos*, Erkl. Von H. St., Berlin, 1856-1862 ; édition de C. HUDE, *Herodoti historiae*, Oxford, 1908 (3e éd. de 1927).

[7] *cf.* : Édition de Ph. E. LEGRAND, *Hérodote. Histoires*, dans la *Collection des Universités de France (Guillaume Budé)*, Paris : Les Belles Lettres, 1932-1954 ; édition du *Thesaurus Linguae Graecae*, University of California, Irvine, 1985-2000.

[8] P.-E. LEGRAND, 2003 (1932), p. 14 ; Une autre hypothèse est aussi possible pour la modification du texte à l'époque hellénistique : les éditeurs pouvaient penser qu'Hérodote aurait préféré être appelé d'Halicarnasse s'il avait le choix, *cf.* : F. CASSOLA, 2001 (1984), p. 13.

[9] F. CASSOLA, 2001 (1984), p. 14.

Médiques et leurs causes ; mais un but secondaire ou plutôt intermédiaire consistait à décrire ces peuples « barbares ». C'est en effet cette partie des *Histoires* qui nous intéresse tout particulièrement : c'est le premier récit ethnographique et géographique que nous est parvenu dans sa totalité[11] et il nous renseigne sur les catégories de définition d'un peuple à l'époque classique.

La culture grecque, surtout à l'époque d'Hérodote, est une culture où l'oralité prend encore une place importante. Grande partie des œuvres littéraires étaient composées pour être lues en public, peu de personnes possédaient des manuscrits et les connaissances étaient transmises par récitation. Grâce à certaines sources antiques, dont en particulier un passage de Thucydide[12], nous savons qu'Hérodote lisait ses *Histoires* en public. Pour notre propos, l'importance du caractère oral des *Histoires* réside sur l'utilisation, par Hérodote, d'un langage compréhensible à la grande majorité des Grecs. Cela implique que dans ses descriptions la caractérisation des peuples barbares devait forcément utiliser des définitions accessibles au sens commun. Hérodote devait se reporter à des critères courants des Grecs de son époque pour définir un peuple par rapport à l'autre, ainsi que par rapport aux Grecs eux-mêmes. D'après M. Dorati[13], les notices ethnographiques semblent refléter modèles généraux de perception et de représentation d'un barbare et elles se réfèrent à un système de connaissances commun aux Grecs en général, un système qu'Hérodote peut partager avec son public. Si Hérodote pouvait partager ses descriptions des peuples barbares indistinctement avec les Athéniens et avec les habitants de Thourioi, il semble autoriser notre transposition de ses critères vers un territoire qu'il n'a pas traité directement, mais qui constituait aussi son public.

---

[10] Voir à ce sujet les commentaires sur la connaissance de l'Italie méridionale par Hérodote dans : *Erodoto e l'Occidente* 1999 et G. NENCI, 1990, p. 301-318.
[11] Les *Histoires* constituent le premier texte en prose grecque dont nous avons conservé la totalité de l'œuvre. *Cf*. P.-E. LEGRAND, 2003 (1932), p. 238.
[12] Thuc., I, 122, 4. Ce passage a été interprété dès l'Antiquité comme une critique à Hérodote.
[13] M. DORATI, 2000, p. 12-13.

Même si Hérodote commente uniquement les peuples à l'orient ou au nord de la Grèce, les éléments pris en compte pour définir une population à son époque ne devaient pas changer par rapport à l'endroit où vivait le peuple décrit par l'historien. Les catégories de définition ethnique et spatiale utilisées par Hérodote, bien que destinées au récit des peuples orientaux, devaient forcément être les mêmes que celles que l'on utilisait en Occident. Le passage (IV, 99) où il cite la géographie de la Grande Grèce (l'Iapygie) à la suite de celle de l'Attique est symptomatique du souci d'adéquation de l'historien à son public, Athénien mais aussi de Thourioi. Plus précisément, dans le passage en question, dans le souci de clarté de son exposé sur la Tauride, Hérodote la compare avec le promontoire du Sounion ; ensuite, il donne l'exemple de la péninsule de l'Iapygie, entre Brentésion (Brindisi) et Tarente[14].

Né à Halicarnasse, citoyen de Thourioi, dans les deux cas, dans les franges du monde grec, notre Hérodote de Thourioi est la principale source d'époque classique qui permet une connaissance des critères de définition de la frontière entre un Grec et un non-Grec. Bien que conscients que la définition d'Hérodote ne soit pas la seule possible, elle nous semble la mieux adaptée pour analyser une région que l'historien connaissait. Par conséquent, dans ce chapitre, nous utilisons les *Histoires* pour chercher quelle pouvait être la perception grecque d'une frontière entre Grecs et non-Grecs, frontière qui est donc à la fois spatiale et ethnique, l'historien lui-même faisant référence à ces deux réalités.

[14] « La Scythie est en effet limitée, comme l'Attique, de deux côtés par la mer. (…) les Taures habitent en Scythie comme si, en Attique, un autre peuple que les Athéniens habitait le promontoire du Sounion. (…) Pour qui n'a pas côtoyé cette région de l'Attique, je donnerai une autre explication : c'est comme si, en Iapygie, un autre peuple que les Iapyges occupait pour soi, séparément, la partie du pays qui fait saillie depuis le port de Brentésion jusqu'à Tarente », traduction : HERODOTE. *Histoires*, P.-E. LEGRAND (trad.), 2003 (1945). On pourrait rajouter d'autres passages dans lesquels Hérodote fait référence explicitement à la Grande Grèce et qui semblent en grande mesure refléter d'une part ses connaissances sur la région et, d'autre part, le public auquel il s'adressait (*cf.* III, 129-138 ; IV, 15).

2. La définition d'une ethnie : νόμοι (les coutumes ou les lois)

La première référence à Hérodote lorsque l'on parle de définition ethnique est celle du passage du livre VIII (144, 2) [15] qui définit les caractéristiques communes aux Grecs : même sang (ὅμαιμος)[16], même langue (ὁμόγλωσσος)[17], mêmes sanctuaires (θεῶν ἱδρύματά τε κοινὰ), mêmes mœurs (ἤθεα) et coutumes (ὁμότροπα)[18]. Dans notre vision moderne de l'ordre dans lequel sont énumérées les caractéristiques, on aurait tendance à croire que le critère principal est celui du sang, suivi par la langue. Ce serait d'abord la généalogie puis la langue qui pourraient donner les principaux indices des éléments qui définissent un Grec et, par conséquent, toute autre ethnie. Cette idée de la langue comme critère fondamental est très répandue et utilisée jusqu'à présent[19].

La première raison pour réfuter cette hiérarchie des valeurs vient du *prooimion*, où Hérodote expose l'objectif de son ouvrage. Nous avons déjà vu que l'auteur laisse pour la fin du passage son but premier, qui est d'expliquer pourquoi Grecs et Barbares firent la guerre ; les raisons secondaires, ou intermédiaires, sont énumérées au début. Ce procédé ne fait que renforcer l'importance des Guerres Médiques et de son récit[20]. Dans ce passage du livre VIII, on peut croire qu'Hérodote fit de même : pour renforcer son idée de ce qui constitue un Grec, il laissa pour la fin le caractère essentiel de sa définition, c'est-à-dire, les coutumes[21].

---

[15] « αὖτις δὲ τὸ Ἑλληνικόν, ἐὸν ὅμαιμόν τε καὶ ὁμόγλωσσον, καὶ θεῶν ἱδρύματά τε κοινὰ καὶ θυσίαι ἤθεά τε ὁμότροπα » : « ensuite, ce qui unit tous les Grecs, - même sang et même langue, sanctuaires et sacrifices communs, semblables mœurs et coutumes », traduction : HERODOTE. *Histoires*, P.-E. LEGRAND (trad.), 1953.

[16] Ce terme est peu utilisé par Hérodote. Outre ce passage, on peut énumérer uniquement trois autres passages (I, 151 ; III, 49 ; V, 49) où le terme est employé. Dans ces trois passages il est question d'une opposition entre un rapport de domination, voire d'esclavage ou de désaccord et le fait de posséder le même sang. Sur le rôle relativement réduit de la généalogie dans l'enquête d'Hérodote, voir en particulier : J. M. HALL, 2002, p. 191 ; R. THOMAS, 2001, p. 215-218.

[17] Le terme est employé dans 4 autres passages : I, 57 ; I, 171 ; II, 158 ; VII, 9.

[18] Si l'on compte un nombre relativement important de passages où ἦθος est employé (18 occurrences), le terme ὁμότροπα n'est présent que dans un autre passage : II, 49, où il est question des formes du culte de Dionysos en Égypte et en Grèce.

[19] *cf.* J. M. ALONSO-NUÑES, 2003, p. 148.

[20] W. M. BLOOMER, 1993, p. 33.

[21] J. M. HALL, 2002, p. 193 suggère que l'importance de ces critères respecte un ordre croissant.

D'autre part, il faut mettre ce passage en contexte. Il est placé à la fin des *Histoires* et il constitue la réponse des Athéniens aux Spartiates expliquant pourquoi les premiers ne trahiront pas les Grecs et combattront les Perses. Si on lit le début du passage, la première et plus importante raison des Athéniens n'est pas un sentiment d'appartenance à une même ethnie, mais le désir de vengeance contre la violation des sanctuaires par les Perses[22]. Comme l'a souligné R. Thomas[23], nous ne pouvons pas utiliser un seul passage pour déterminer les critères de définition ethnique pour Hérodote. Il faut avoir une vision de l'ensemble de l'ouvrage pour pouvoir proposer une interprétation de la vision d'Hérodote et, par extrapolation, de ses contemporains[24].

Pour essayer une interprétation, nous tenons compte de quelques passages qui montrent les critères de définition ethnique chez Hérodote. Tout d'abord un commentaire essentiel : on remarque que les commentaires sur les peuples barbares sont groupés dans les quatre premiers livres (qui font en effet plus de la moitié du récit), tandis que les cinq derniers sont consacrés principalement aux évènements de la guerre proprement dite. Certains ont voulu classer les récits ethnographiques comme une succession d'*excursus* ou de *logoi*[25]. Bien que la narration ethnographique soit organisée presque comme des anecdotes, qui s'intercalent entre les évènements historiques, son ensemble est d'une telle dimension qu'elle représente une grande proportion de la totalité du texte. Les livres II, III et IV sont presque totalement consacrés aux descriptions des peuples « barbares » et le livre I, destiné essentiellement à la description de la conquête de la Lydie par les Perses, est également rempli de références ethnographiques.

---

[22] Sur les implications du fait que cette définition du caractère grec soit placée dans un dialogue, voir en particulier : *Ibid*, p. 190.

[23] R. THOMAS, 2001, p. 214-215.

[24] Pour une comparaison avec les tragiques grecs, voir en particulier : E. HALL, 1989. L'auteur conclue, p. 54, que l'opposition entre Grecs et Barbares n'est pas antérieure au V$^{e}$ siècle : « The view of the non-Greek world in archaic literature has been found to be extremely complex. The Greek's sense of collective identity was an element underlying even the earliest epic, but is still in competition with and overshadowed by the group identity attached to individual city-states. The all-embracing genus of anti-Greeks later to be termed 'the Barbarians' does not appear until the fifth century. »

Ici, on traite marginalement les passages du livre II, dédié presque entièrement au récit sur l'Égypte. Ce choix est volontaire puisque, comme l'ont déjà remarqué certains spécialistes[26], ce pays occupe une place particulière, parfois démesurée, par rapport à l'ensemble de l'œuvre, avec un statut différent de tous les autres pays barbares. Comme l'objectif ici n'est pas d'analyser l'œuvre d'Hérodote en tant que telle, mais pour l'apport d'un regard sur les perceptions grecques de la frontière à l'époque classique, la narration sur l'Égypte ne semble pas appropriée. Pour inférer une perception commune des Grecs à partir d'Hérodote, il s'avère que se baser sur un récit aussi particulier que celui réservé à l'Égypte présente des risques trop importants d'une analyse biaisée et la transposition de ces critères ne serait pas valable pour d'autres pays.

Loin de faire un catalogue exhaustif des occurrences des narrations ethnographiques, nous nous limitons à celles qui nous paraissent établir plus clairement les critères de définition ethnique. Tout d'abord, un simple examen de trois paragraphes du livre III (98, 99, 100) nous permet de réfuter l'opinion généralement répandue de la langue comme étant le critère essentiel pour la définition d'un peuple. Dans ces trois paragraphes, Hérodote décrit divers groupes, tous appartenant aux Indiens, qui parlent des langues différentes. La différence de langue n'est pas le signe distinctif pour la définition d'appartenance ethnique et n'empêche pas le classement ces deux groupes comme étant une seule et même ethnie, en l'occurrence, l'Indienne. L'exemple des Cauniens est très manifeste, puisque ce peuple parle la même langue que les Cariens ; en revanche, « ils ont des coutumes très différentes de celles des autres hommes, et des Cariens notamment » (I, 172). Si l'on considère également la description de l'origine Pélasgique des Athéniens (I, 56-58), Hérodote dit clairement que les Pélasges parlaient une langue barbare, qu'ils étaient eux-mêmes, à son avis, un peuple barbare, mais tout

[25] C. W. FORNARA, 1971, p. 4-5.

cela n'enlève en rien le caractère grec des Athéniens de son temps. Ici la généalogie et l'origine « barbare » des Athéniens ne les font pas devenir un peuple barbare. Au contraire, les Athéniens ainsi que les Lacédémoniens sont considérés comme les plus puissants parmi les Grecs au V^e^ siècle ; une constatation qui doit effectivement être mise en rapport avec les événements contemporains d'Hérodote, c'est-à-dire, la rivalité entre ces deux cités au V^e^ siècle.

Avant d'analyser des passages précis, une brève remarque est nécessaire concernant les mots utilisés. Si dans certains cas Hérodote n'introduit pas ses descriptions et donne directement les caractéristiques des peuples, dans d'autres il précise bien « voici quelles sont leurs coutumes » (I, 216). Les mots utilisés dans ces introductions peuvent être νόμος, τρόπος ou ἦθος. *Ethos* serait plutôt lié au domaine de l'habituel, des pratiques courantes ; surtout d'après l'étymologie, ἦθος signifie un séjour habituel, le gîte des animaux et par extrapolation, une manière d'être habituelle[27]. Τρόπος se rapporte à la manière de penser et d'agir, donc les conduites, les comportements et les sentiments[28]. Cependant le mot le plus utilisé est certainement νόμος, dans sa forme propre mais aussi dans la forme νόμοισι (23 occurrences) ou sinon en tant que verbe νομίζο (74 occurrences). La définition de νόμος est : « ce qui est attribué en partage, *d'où* ce qu'on possède *ou* dont on fait usage, *d'où* usage, coutume » ; uniquement dans un deuxième sens, ce mot aurait la valeur de loi. De même P. Chantraine[29] dit que νόμος « désigne ce qui est conforme à la règle, l'usage, les lois générales (…), usage, loi ».

Le passage toujours utilisé pour discuter ce mot chez Hérodote est celui du livre III, paragraphe 38. Il est question d'une comparaison entre les rituels funéraires des Grecs et des Callaties, groupe appartenant au peuple des Indiens, où Hérodote souligne

---

[26] *cf. Ibid*, p. 7 ; G. LACHENAUD, 1978, p. 421. Cette particularité de l'Égypte est partagée par plusieurs sources grecques avant et après Hérodote, comme nous le montre F. Hartog : F. HARTOG, 1996, p. 49-86.
[27] P. CHANTRAINE, 1990 (1968).
[28] *Ibid*

la force des coutumes : « si, en effet, on proposait à tous les hommes de faire un choix parmi toutes les coutumes et qu'on leur enjoignît de choisir les plus belles, chacun, après mûr examen, choisirait celles de son pays ; tant ils sont convaincus, chacun de son côté, que leurs propres coutumes sont de beaucoup les plus belles »[30]. À la suite de la comparaison mentionnée, il cite un petit passage de Pindare pour prouver son raisonnement : « la coutume (νόμος) est la reine du monde ». En revanche, d'après la même citation chez Platon (Gorgias, 484 b), il semblerait que le sens qu'a voulu faire passer Pindare serait plutôt celui de loi (« la loi (νόμος) est la reine du monde »), avec une notion politique du terme. Le commentaire sur ce passage chez Platon[31] indique que celui-ci interprète Pindare d'une manière équivoque, puisque ce dernier utilisait le mot νόμος dans un sens de loi divine, de loi qui légitime la force parce qu'elle impose l'ordre juste, divin des choses. Cette relative discordance entre les passages chez Hérodote et chez Platon renforce l'idée que le premier avait pour intention d'utiliser le mot νόμος plutôt dans le sens de coutume ; s'il est capable d'altérer la signification de la phrase de Pindare, en enlevant son caractère divin et juste, il est clair que c'est ce sens de coutume qu'il privilégie dans l'ensemble de son ouvrage. L'analyse que nous faisons de plusieurs passages va aussi dans cette direction.

### 3. Les catégories ethnographiques

Dire que ce sont les coutumes qui définissent un peuple ne suffit pas. Nous suivons les analyses de M. Dorati[32] qui a analysé en détail les catégories que l'on peut

---

[29] *Ibid*
[30] Traduction : HERODOTE. *Histoires*, P.-E. LEGRAND (trad.), 1939.
[31] J.-F. PRADEAU, 1996.
[32] M. DORATI, 2000.

englober dans le terme coutumes (νόμοι) pour Hérodote : l'alimentation, les vêtements, les caractères corporels, la langue, les formes de mariage et la religion.

Dans le cas de l'alimentation, l'élément central pour indiquer le degré de civilisation est la culture des céréales. Dans plusieurs passages, les céréales sont associées à un plus haut niveau de développement, mais plus clairement distingués sont les descriptions des peuples moins développés qui ne savent pas cultiver la terre. Néanmoins, cette indication du degré de civilisation est ambiguë, puisque l'absence d'une telle agriculture peut indiquer plutôt, comme dans l'exemple des Éthiopiens, l'appartenance à une condition privilégié ou à un « âge d'or » (III, 100 ; IV, 23). Il apparaît donc trois niveaux de civilisation : un niveau développé, avec la culture agricole ; un sous-développé, représenté par les chasseurs ; et finalement, un niveau idyllique, souvent identifié aux cueilleurs des biens que la nature leur offre, surtout des fruits. Ce classement n'est pas anodin et l'attribution de ces catégories observe une certaine logique, dont le trait le plus facilement remarquable est l'association entre ce niveau idyllique et les confins du monde connu[33]. C'est uniquement aux marges du monde que l'on peut rencontrer ces peuples vivant dans un « âge d'or » et à l'opposé, la Grèce qui représente le niveau le plus civilisé est placé au centre du monde.

L'exemple majeur d'un peuple barbare très développé et apte à la culture des céréales est celui de Babylone. « Ce pays, entre tous ceux que nous connaissons, est de beaucoup le plus propre à la production des céréales » (I, 193). Les rendements de la culture agricole sont bien plus élevés qu'en Grèce, à tel point qu'Hérodote se restreint de donner les mesures des arbustes de sésame, de peur de perdre sa crédibilité vis-à-vis des Grecs. En revanche, les Babyloniens ne cultivent pas l'olivier, la vigne ou le figuier, ce que les diminue en quelque sorte par rapport aux Grecs.

[33] Voir à ce propos : K. KARTTUNEN, 2002, p. 463-464.

Dans plusieurs cas, parmi le groupe de ceux qui ne pratiquent pas l'agriculture, les peuples sont caractérisés par la consommation d'un seul type de nourriture, même si rien ne dit que ce soit leur unique source d'alimentation. Les relations entre l'homme et l'environnement naturel n'est pas un intérêt particulier d'Hérodote, mais la distinction des nourritures de certaines populations les rend uniques[34] ; c'est une caractéristique qui peut marquer la différence des uns par rapport aux autres. Ainsi, certains peuples sont même appelés par leur nourriture, tels les Androphages (IV, 106) ou les Lotophages (IV, 177), et d'autres marquent leur différence aussi par leur alimentation (*cf*. les Boudins et les Gélons, IV, 109 ; les Troglodytes mangeurs de reptiles, IV, 183). Pourtant l'opposition entre ces peuples ne peut pas être plus flagrante : d'un côté, des Androphages sont les plus sauvages, puisqu'ils mangent de la chair humaine et ne respectent aucune lois et n'ont pas de justice ; de l'autre côté, les Lotophages sont dans une espèce d'idylle où tout semble leur être fourni sans effort de leur part. La description de la « Table du Soleil » (III, 18) est certainement symptomatique : il y a une prairie pleine de viandes bouillies de divers animaux qui seraient mises là pendant la nuit par certains membres de la communauté ayant cette fonction, tandis que les autres Éthiopiens croient que c'est la terre elle-même qui fournit ces viandes tous les soirs. Un autre exemple clair de cet état idyllique est représenté par les Argippéens (Ἀργιππαῖοι) qui habitent au-delà des Scythes royaux et qui se nourrissent de certains fruits (IV, 23) : ils sont considérés comme sacrés, personne ne les offense et ils n'ont aucun type d'arme de guerre.

Ce classement alimentaire est enrichi et coïncide avec une autre échelle basée sur les boissons. Les boissons citées par Hérodote se résument à trois : l'eau, le lait et le vin. Le dernier est considéré comme un indice de civilisation et tous les peuples qui ne produisent pas le vin, sont considérés comme primitifs, comparés aux sociétés de

[34] M. DORATI, 2000, p. 62.

cueilleurs, sans agriculture (I, 71 ; I, 202 ; I, 207 ; III, 22). En ce qui concerne la boisson, la grande distinction entre civilisation et sauvagerie repose dans l'opposition entre le vin et l'eau, comme dans le passage où un Lydien conseille à Crésus de ne pas entrer en conflit contre les Perses « buveurs d'eau » (I, 71). D'autre part, bien que lointain d'un monde civilisé, le fait de boire du lait pouvait avoir un sens positif, dans la mesure où certaines populations sont associées à l'âge d'or, ou du moins, dans le cas des Éthiopiens, à l'abondance de ce métal et à la longévité des gens (III, 23 ; IV, 186). Deux exceptions à cette « règle » sont à remarquer (IV, 172 ; IV, 177) et ne concernent que les Libyens ; M. Dorati[35] propose que cela se doit au fait que la seule propriété qui rassemble l'ensemble des Libyens est le fait de boire du lait.

Néanmoins, comme on le remarque dans l'ensemble de l'œuvre d'Hérodote, les schémas bien réguliers que l'on peut relever par l'analyse minutieuse des passages sont toujours contredits par un cas divergent. En ce qui concerne l'alimentation et la consommation des boissons, la divergence est représentée par les Nasamons (Νασαμῶνες), qui boivent du lait, mais mélangé avec une poudre de sauterelles séchées au soleil (IV, 172). La suite de la description de ce peuple ne laisse point de doute sur leur caractère « sauvage », éloigné de la civilisation en même temps que l'on ne peut pas leur attribuer l'appartenance à un « âge d'or ».

Un deuxième aspect d'importance dans la distinction entre les divers peuples traités est celui des vêtements. De même que pour l'alimentation, certains peuples sont caractérisés par leurs habits et tous les membres d'une certaine communauté s'habillent de la même façon. Il est évident que les vêtements deviennent un aspect prépondérant pour le théâtre et l'on peut noter un souci d'identification par ce biais dans les comédies et tragédies grecques[36], mais aussi pour certaines représentations figurées, soit la

[35] *Ibid*, p. 58.
[36] *Cf*. E. HALL, 1989, p. 85 et 136 sq.

céramique, soit les quelques peintures antiques qui nous sont parvenues[37]. L'exemple majeur est sans doute celui de Skylès (IV, 78), le roi scythe qui se dépouille de ses habits scythes et adopte les habits ainsi que les coutumes grecques à la ville des Borysthénites. Dans ce passage, le fait de changer de vêtement semble très symbolique du passage d'un mode de vie scythe à un autre, grec. Les vêtements apparaissent comme le signe extérieur, visible, le plus évident d'appartenance à un ensemble de coutumes et, par conséquent, à un peuple déterminé[38]. D'autre part, les vêtements peuvent parfois être empruntés d'un peuple à l'autre plus facilement que les habitudes alimentaires. C'est le cas des Perses qui adoptent volontiers les coutumes des étrangers, comme le costume des Mèdes ou la cuirasse égyptienne (I, 135). Ou encore les femmes athéniennes qui doivent changer leurs vêtements doriens pour les vêtements ioniens, qui sont, selon Hérodote, d'origine carienne (V, 87-88). Dans d'autres cas, l'attribut vestimentaire n'est qu'un petit élément, parfois avec un sens symbolique, mais qui n'aide pas particulièrement à l'identification ethnique. C'est la situation que l'on trouve pour les Gindanes (Γινδᾶνές) (IV, 176), dont les femmes portent aux chevilles un anneau pour chaque homme qu'elles ont aimé.

Dans le même but de caractériser l'unicité de certains peuples décrits, l'aspect corporel est également pris en compte. Cet élément est moins présent et surtout moins précis dans les descriptions d'Hérodote[39]. Parfois, ces éléments physiques sont inclus uniquement dans un but de compléter le caractère particulier d'un peuple, comme dans le cas des Argippéens (Ἀργιππαῖοι), qui « ont le nez épaté, le menton fort » (IV, 23) ; mais aussi les Égyptiens qui sont plus rarement chauves que les autres hommes (III, 12), grâce au fait de raser leurs têtes lors de la première enfance, ce qui rend aussi leurs crânes plus épais, contrairement aux Perses qui ont la tête plus fragile. Ces derniers exemples semblent montrer que certains caractères, quand ils ont un rapport avec les

[37] *Cf*. A. PONTRANDOLFO et A. ROUVERET, 1983.
[38] M. DORATI, 2000, p. 64.

pratiques habituelles, relèvent d'une importance plus grande que les traits physiques innés[40]. Dans d'autres occasions, plus rares, l'aspect physique est un trait constitutif important, qui peut distinguer les peuples ou, au contraire, les rapprocher. La couleur de peau pour les Éthiopiens et les Indiens, par exemple, que permet la comparaison entre ces deux populations (III, 97 ; III, 101) ou quand on distingue quelques Scythes des autres par le fait d'être chauve : « jusqu'à ces hommes chauves » (IV, 24).

Si la langue n'est pas le seul, ni le critère fondamental pour l'identification ethnique chez Hérodote, elle contribue tout de même à cette caractérisation. Souvent utilisée, la langue est mise au premier plan uniquement dans certains passages[41] ; plus fréquemment, la langue est un élément supplémentaire qui complète la description. Il faut rappeler, cependant, que l'étymologie même du mot « barbare » est une onomatopée pour le fait de parler une langue incompréhensible, de parler « bar-bar ». F. Hartog[42] souligne que l'attribution d'un « parler barbare » est une chose différente d'une « nature barbare » et ainsi les Cariens décrits dans l'*Iliade* (II, 867)[43] ne seraient pas identifiés comme un peuple barbare par leur parler.

Le principal passage où la langue est au premier plan est au livre I (58), où tous les Grecs font usage de la même langue. En revanche, en ce qui concerne les peuples barbares, la langue n'intervient presque jamais comme un élément central. Il semble que la langue grecque fait ainsi exception. Pour les peuples barbares, quand la langue est un signe distinctif fort, elle est accompagnée d'autres éléments : les Argippéens (IV, 23), dont on a déjà parlé ci-dessus, font usage d'une langue particulière, mais ils ont aussi des traits corporels distinctifs, ils habitent sous les arbres et ils ont une alimentation composée essentiellement de fruits et du lait. D'après ces constatations, on est amené à

---

[39] *Ibid*, p. 67.
[40] *Ibid*, p. 68.
[41] *Ibid*, p. 71.
[42] F. HARTOG, 2001 (1980), p. 88.
[43] « Καρῶν ἡγήσατο βαρβαροφώνων » : « Cariens au parler barbare », traduction : HOMERE. *L'Iliade*, P. MAZON (trad.), 1996 (1937).

croire que l'aspect linguistique intervient fondamentalement en ce qui concerne la réunion de tous les Grecs sous une seule appellation. Toutefois, parler la même langue ne suffit pas et les autres critères liés aux coutumes sont nécessaires pour identifier un Grec par rapport à un Barbare (VIII, 144). Quand il s'agit de la caractérisation d'un peuple barbare, le seul critère de la langue ne suffit absolument pas à le distinguer d'un autre peuple barbare.

Un aspect souvent souligné par Hérodote dans ses descriptions concerne les pratiques matrimoniales des différents peuples. Pour ce critère, le modèle de monogamie grecque ou égyptienne est la norme et toute déviation est considérée comme sauvage, comparée aux animaux. Les exemples de polygamie sont nombreux et, parfois, les hommes utilisent leurs femmes en commun, comme dans le cas des Massagètes (I, 216) ou des Agathyrses (IV, 104). Dans ce dernier cas, le fait de partager des femmes rapprocherait davantage les membres de la communauté et donnerait ainsi une plus grande cohésion sociale, basée sur un modèle familial. D'autres fois, on ne se rend pas bien compte si les hommes partagent leurs femmes ou s'ils ont simplement plusieurs femmes et le rituel de partager sa femme se passe uniquement lors du premier mariage (IV, 172). Un autre indice de « barbarie » est le fait d'épouser sa sœur ; ainsi, Cambyse consulte les juges perses pour avoir l'autorisation d'épouser sa propre sœur, chose insolite chez les Perses (III, 31). Le fait même que ce soit Cambyse, considéré comme un roi fou, qui introduise cette pratique chez les Perses, indique son caractère « sauvage ». De même, certaines descriptions de pratiques sexuelles les rapprochent clairement aux bêtes (I, 203).

L'espace des formes d'habitations occupe aussi une place dans la caractérisation des peuples. Les habitats ne forment pas un critère fondamental mais contribuent à la description des peuples. Le principal élément qui caractérise un habitat barbare est l'absence de maison (III, 100) ou sinon la construction d'une maison avec des moyens

rudimentaires, comme les peuples de l'extrême ouest, près de l'Atlas, qui habitent des maisons faites de sel (IV, 185). Comme on peut le supposer c'est l'aspect rudimentaire des formes de leurs habitats qui éloigne ces peuples de la « civilisation ». Dans cette rubrique, le récit de peuples nomades est certainement la marque majeure de la distance par rapport à la civilisation. Dans le cas des Scythes, paradoxalement, c'est exactement le fait d'être un peuple nomade qui leur permet d'échapper à la domination perse (IV, 11) ; il est donc considéré comme un avantage, bien que caractéristique d'un mode de vie barbare.

Finalement, la religion et les rituels prennent une place considérable dans le récit ethnographique. En ce qui concerne la religion et les pratiques religieuses, le récit d'Hérodote est très riche et parfois un peu contradictoire. D'une part, les Grecs ont appris l'existence de certains dieux des Égyptiens et les dieux grecs sont en effet d'origine égyptienne (II, 50 : « presque tous les personnages divins sont venus en Grèce de l'Égypte »), comme Dionysos, identifié à Osiris (II, 29 ; II, 42). Comme nous le disons plus bas, le récit concernant les Égyptiens semble se distinguer nettement des autres et, malgré leur identification comme barbares, ils semblent avoir un statut privilégié pour les Grecs[44]. En effet la plupart des descriptions sur la religion se concentre sur les Égyptiens, au livre II. Selon M. Dorati[45], Hérodote ne parle pas *des* religions, mais de *la* religion, comme si c'était quelque chose d'unique. Par conséquent, les dieux sont les mêmes, on peut *traduire* leurs noms et rendre des cultes un peu différents, mais il s'agirait, néanmoins, des mêmes dieux ; la rubrique sur la religion ne se compose pas des différents *nomoi* mais d'un seul νόμος de portée universelle. D'autre part, dans le rituel du sacrifice, tout ce qui ne se rapproche pas du rituel grec est perçu négativement, tel le passage concernant le sacrifice des Perses, qui n'ont pas

[44] F. HARTOG, 2001 (1980), p. 55-82.
[45] M. DORATI, 2000, p. 86.

d'autels, n'allument pas le feu, « n'usent ni de libations, ni de flûte, ni de bandelettes, ni d'orge sacrée » (I, 132).

Cependant, les rituels ne se restreignent pas aux rapports avec le sacré et pour les autres peuples ce qui intéresse particulièrement Hérodote ce sont les pratiques funéraires. Quelques exemples comprennent les Massagètes (I, 216) ou les Indiens (III, 99) qui immolent les vieillards et leurs chairs servent à un festin, ce qui est considéré comme la mort la plus heureuse dans cette communauté. Les pratiques funéraires sont certainement un élément de contraste net entre les Grecs et les non-Grecs, comme dans le passage (III, 38) où Darius compare les Grecs et les Callaties (Καλλατίαι), qui mangent leurs parents morts. D'autres exemples de ces pratiques comprennent les Issédons (IV, 26) ou les Trauses (Τραυσοί) (V, 4). Un signe supplémentaire pour marquer la sauvagerie d'une population ce sont les pratiques pour mettre quelqu'un à mort, en général en signe de punition (IV, 68). Ces descriptions sont d'une telle violence que le caractère « sauvage » est immédiatement reconnu.

Pour conclure cette partie, nous devons aussi parler rapidement des emprunts de coutumes étrangères. Ils se font entre divers peuples barbares, mais aussi les Grecs qui « apprennent » des Barbares. Peut-être c'est exactement le fait de souligner ces emprunts des Grecs qui donna une mauvaise réputation à Hérodote, accusé d'être philo-barbare par Plutarque. En plus de la connaissance des dieux, venus en majorité de l'Égypte, aussi certains des Grecs sont comparés aux Barbares, tels les Lacédémoniens, dont la pratique funéraire concernant leurs rois est similaire à celles des Asiatiques (VI, 58). D'autre part, les Éthiopiens adoptent certains mœurs égyptiennes et deviennent ainsi plus savants (II, 30)[46]. Ces remarques nous permettent d'affirmer une appréciation plutôt positive des emprunts de la part d'Hérodote. Dans la majorité des cas, les emprunts sont vus comme bénéfiques à la communauté qui acquiert ces nouvelles

[46] Ph. Legrand traduit « μαθόντες » par « civilisés » ; peut-être faut-il rester plus neutre et proposer « savants » : HERODOTE. *Histoires*, P.-E. LEGRAND (trad.), 2002 (1930).

pratiques. Enfin, on note que toute similitude avec les mœurs grecques symbolise un degré plus élevé de civilisation et le peuple barbare qui se ressemble le plus aux Grecs ce sont les Lydiens, qui « ont à peu près les mêmes coutumes que les Grecs » (I, 94).

## 4. Géographie et frontière spatiale chez Hérodote

Après avoir identifié les principales catégories de la définition ethnique chez Hérodote, nous devons passer à la caractérisation géographique des peuples évoqués. La première remarque concerne l'indissociabilité de l'ethnographie et de la géographie à l'époque d'Hérodote[47]. Nos divisions modernes des disciplines séparent ces deux préoccupations qui, jusqu'à l'époque classique au moins, font partie du même procédé et du même objectif, celui de décrire le monde.

Le but ici n'est pas de décrire l'histoire de la science géographique en Grèce, d'autres se sont déjà occupés de cette tâche[48]. Il suffit de rappeler la tradition dont Hérodote s'est inspiré lors de l'écriture de son œuvre. Si la géographie et la cartographie, en tant que formes de description du monde, semblent avoir des témoignages très anciens en Mésopotamie et en Égypte, en Grèce c'est dans le milieu érudit ionien, à Milet en particulier, que les principaux pas vers une vraie connaissance du monde furent entrepris. On peut considérer que la description du bouclier d'Achille dans l'*Iliade* (XVIII, 478-617) constitue le premier essai grec de cartographier le monde, aussi bien céleste que terrestre[49] ; aussi dans l'*Iliade* (II, 484-510), le *Catalogue des Vaisseaux* établit une espèce de description de toutes les régions de la Grèce que

[47] G. LACHENAUD, 1978, p. 425 ; J. M. ALONSO-NUÑES, 2003, p. 150-152.
[48] Voir en particulier : C. JACOB, 1991, C. NICOLET, 1988, chapitre III et O. A. W. DILKE, 1985.
[49] O. A. W. DILKE, 1985, p. 20.

l'on peut rattacher à une forme géographique[50], malgré le caractère presque purement toponymique de cette liste. De même, bien que dans le cadre légendaire et se référant à un monde imaginaire, les voyages d'Ulysse racontés dans l'*Odyssée* présentent des éléments de description géographique importants, ce qui a permis V. Bérard de « retracer » le chemin parcouru par Ulysse dans la Méditerranée[51]. Dans le récit des voyages d'Ulysse, la caractérisation des peuples, ou même des monstres, rencontrés est souvent accompagnée d'une sorte de description géographique, dans le sens de l'espace physique où ces êtres se placent.

La « science ionienne » produit ensuite les premiers essais réalistes de description du monde. C'est le périple ou le *periodos* (περίοδος) (littéralement *chemin autour*, par la suite *voyage* ou *itinéraire autour du monde*[52]), qui avait pour but de présenter « des inventaires de lieux remarquables ordonnés selon des axes de communication »[53], ainsi que la représentation graphique de ces lieux sur une tablette, ou *pinax* (πίναξ). Certaines sources antiques[54] indiquent que la première représentation graphique était faite par Anaximandre de Milet et que la première *Periégèse* écrite était l'œuvre d'Hécatée de Milet[55]. De ces périples, le plus connu est certainement celui de Scylax de Caryanda, qui aurait été envoyé par Darius en Inde pour décrire ce pays[56].

Bien qu'il critique ses prédécesseurs (IV, 36), Hérodote est l'héritier de cette science géographique qui décrit et représente graphiquement le monde connu[57] et il est le plus ancien « géographe » dont nous avons conservé l'œuvre dans sa totalité. Quand

---

[50] C. JACOB, 1991, p. 30-31. Voir aussi commentaire sur les références ethniques du *Catalogue des Vaisseaux* dans J. MCINERNEY, 1999, p. 8.
[51] *cf.* V. Bérard, *Les Navigations d'Ulysse*, 4 vols., 1927, avec commentaires dans : C. JACOB, 1991, p. 17-30.
[52] Voir une discussion sur les mots pour désigner la géographie à l'époque archaïque et classique, en particulier sur *periodos*, dans : E. LANZILLOTTA, 1988.
[53] C. NICOLET, 1988, p. 70.
[54] Agathémère, *Introduction géographique*, I, 1, *in Geographi Graeci minores*, C. Müler (éd.), Paris, 1882 ; Diogène Laërce, *Vies*, II, 1-2 ; La Souda, sv. *Anaximandre*. Voir commentaire dans C. JACOB, 1991, p. 36-37.
[55] O. A. W. DILKE, 1985, p. 23 ; C. NICOLET, 1988, p. 71 ; F. PRONTERA, 1983, p. 12.
[56] Hérodote, IV, 44. *cf.* F. HARTOG, 1996, p. 96, note 39 ; A. PERETTI, 1983.
[57] Hérodote lui-même cite Hécatée de Milet à plusieurs reprises (II, 143; V, 36 ; V, 125 ; V, 126 ; VI, 137).

on analyse les descriptions des barbares chez Hérodote, il est impossible de séparer ethnographie et géographie.

L'observation attentive des divers passages de l'ethnographie d'Hérodote montre que la description géographique des peuples accompagne, presque systématiquement, les commentaires sur leurs coutumes. Malgré l'absence d'une règle stricte, il ressort un certain schéma dans l'interaction entre géographie, histoire et ethnographie chez Hérodote. Dans les récits les plus étendus, ceux concernant l'Égypte et les Scythes, le procédé est clair : d'abord il est question de certains événements (histoire), puis on passe à la description de l'espace (géographie) pour ensuite caractériser les coutumes de la population (ethnographie). Selon G. Lachenaud, « dans les deux *logoi*, le fil conducteur mène du peuple au pays puis ramène au peuple »[58]. Dans les récits plus courts où il est question d'autres peuples et où les événements historiques sont moindres, bien que ce ne soit pas systématique et que l'on puisse trouver plusieurs exceptions, le même schéma est présent. Là où l'histoire est absente, le schéma continue d'opérer pour la géographie et l'ethnographie : souvent, Hérodote procède à une description de l'espace géographique, ou du paysage pour utiliser le terme contemporain, pour ensuite passer aux coutumes d'un peuple. Il est inutile d'énumérer toutes les occurrences de ce phénomène d'énonciation et il est suffisant de regarder rapidement les livres III et IV, qui concentrent les descriptions d'un plus grand nombre de peuples non-Grecs, pour en être persuadé.

En ce qui nous concerne directement, c'est-à-dire, la définition de la « frontière » entre un barbare et un Grec, ainsi qu'entre divers peuples barbares, dans certains cas la description de l'espace prend une place prépondérante. Dans l'exemple des Indiens (III, 98-106), il semble que le seul critère unificateur pour cette population est son territoire. Dans ces paragraphes, Hérodote énumère différents Indiens, chaque

[58] G. LACHENAUD, 1978, p. 418-419.

groupe avec des coutumes particulières et, comme on l'a déjà remarqué, parlant des langues différentes. De même, en prenant le contre-pied de la thèse de M. Dorati, on pourrait dire que les Libyens ont en commun non seulement le fait de boire du lait, mais surtout le fait d'habiter dans un territoire précis (IV, 168) : « voici comme sont disposés les peuples qui habitent la Libye ». Il serait infructueux d'essayer d'établir une hiérarchie précise sur les différents critères de définition d'un peuple[59], mais il est aisé cependant de remarquer la place fondamentale que tient la géographie.

F. Prontera[60] a bien montré que les descriptions géographiques d'Hérodote étaient concentrées sur les peuples non-Grecs. La raison est probablement la plus simple et évidente : l'historien n'avait pas besoin de décrire la géographie grecque aux Grecs, puisque cela relevait du sens commun. Un petit passage du livre III (paragraphe 103) montre cette articulation entre le savoir partagé et le manque d'intérêt de toute description évidente : « quel est l'aspect du chameau, les Grecs le savent, je ne leur en fais pas la description ; mais je dirai ce qu'ils en peuvent ignorer ». Parfois Hérodote utilise la connaissance de son public sur l'espace grec pour mieux décrire les terres des Barbares ; c'est le cas du passage sur le promontoire de la Tauride (Scythie), comparé au cap Sounion et à la péninsule Salentine en Italie (IV, 99). Il est clair ici qu'Hérodote s'appuie sur une certaine connaissance des lieux de la Grèce (ou de la Grande Grèce) par son public et que cette géographie ne fait point l'intérêt de son auditoire.

Ainsi, la conclusion que l'on peut en tirer c'est que la géographie faisait partie des « grands et merveilleux exploits » et qu'elle était aussi digne de note que les caractéristiques des peuples barbares. De même que pour le récit ethnographique, la géographie montre son intérêt uniquement quand elle se rapporte aux peuples non-Grecs, quand elle permet la « découverte » de peuples méconnus des Grecs. Comme l'a

[59] F. PRONTERA, 1988, p. 201.
[60] *Ibid*

démontré Bloomer[61], l'intérêt d'Hérodote dans ses descriptions ethnographiques repose sur tout ce qui relève du superlatif : ce sont les caractères les plus différents, qui font partie des *thaumata* ; Hérodote dit souvent « le plus grand, le plus petit, le plus beau » et ainsi de suite. Il semble que l'on peut appliquer cette clé de lecture aussi pour ses descriptions de type « géographique ».

Pour ce qui relève de la géographie « grecque », l'aspect le plus important de l'œuvre d'Hérodote semble être sa préoccupation d'expliquer les raisons de la supériorité grecque par rapport aux Barbares. Dans ce cadre, le climat idéal de l'Ionie (I, 142) est exemplaire et ce déterminisme géographique est un élément important dans la caractérisation des Grecs[62]. La localisation de la Grèce au centre de l'écoumène, renforce l'image de la terre idéale, tempérée, ni trop froide, ni trop chaude.

Une lecture de l'ensemble des descriptions géographiques des livres III et IV montre une certaine concentration des récits sur les zones qui sont aux confins du monde connu. Les zones privilégiées sont l'Éthiopie (III, 17 ; III, 114), l'Inde (III, 98-106 ; IV, 40), l'Arabie (III, 107-113) et la Scythie (IV, 18-23 ; IV, 47 ; IV, 57 ; IV, 99-101), qui sont considérées comme étant les dernières zones habitées du monde. La seule extrémité dont Hérodote dit ne pas pouvoir parler est celle du côté du couchant en Europe (III, 115). Ce sont ces pays éloignés qui pouvaient très probablement susciter le plus l'intérêt de l'audience d'Hérodote, puisque ce sont les endroits qui diffèrent le plus de la Grèce, sachant qu'il s'intéresse à raconter ce que les Grecs ne connaissent pas (III, 103). On rencontre de nouveau le superlatif, d'une forme implicite, certes, dans le choix de décrire en priorité les zones d'*eschatià*, celles qui représentent les limites du monde connu à l'époque classique. C'est dans ces marges du monde que l'on trouve « en abondance ce qui est de première importance » (IV, 59, 1). « Quoi qu'il en soit, il paraît que les régions extrêmes, qui entourent le reste du monde et l'enferment entre elles,

[61] W. M. BLOOMER, 1993 ; aussi dans G. LACHENAUD, 1978, p. 432.
[62] F. HARTOG, 1996, p. 101.

possèdent seules les choses que nous estimons les plus belles et qui sont les plus rares » (III, 116, 2). Il existe ainsi un parfait accord entre l'ethnographie et la géographie chez Hérodote : ce sont les terres en bordures du monde qui produisent les choses le plus belles de même que c'est dans ces parties qu'habitent des peuples vivant un état idyllique, d'âge d'or[63], comme l'on a remarqué ci-dessus. Cet accord se vérifie aussi à l'extrême opposé, en plaçant la Grèce au centre du monde[64] et faisant des Grecs les plus civilisés.

Non seulement Hérodote parle des peuples vivant aux confins du monde habité, mais il s'intéresse tout particulièrement à définir quelles en sont les limites (IV, 37-45). Souvent son argument est qu'au-delà d'un certain point on ne peut rien dire faute de connaissance ou bien que la terre est déserte à partir d'un endroit plus au moins précis. On peut y voir, peut-être, un certain dialogue avec les savants ioniens de son temps et ceux qui le précédaient, puisque Hérodote expose directement ses divergences par rapport aux spéculations des descriptions géographiques courantes de son temps.

Dans cet intérêt tout particulier pour décrire les limites du monde habité, pour décrire l'écoumène à partir de ses bordures, on voit aussi un souci d'universalisme. Dans un certain sens, les franges du monde prennent une importance plus grande dans les récits de type géographique. En ce qui concerne la géographie, les faits à ne pas laisser tomber dans l'oubli sont dans les marges du monde, c'est une espèce d'inversion par rapport à l'histoire dont l'intérêt principal se place entre la Grèce et les Perses. Les *eschatiai* relèvent d'une importance « démesurée » pour la géographie, tandis que pour l'histoire du conflit entre Grecs et Perses, elles sont sans aucune portée.

Une dernière considération intéressante concerne le degré de précision de ces descriptions géographiques. Bien que ce degré soit très variable selon le peuple et la région en question, il existe des passages d'une précision remarquable, dont celui

[63] Sur l'ethnographie des peuples aux confins du monde, voir : K. KARTTUNEN, 2002.
[64] F. PRONTERA, 1988, p. 206-207.

concernant Babylone (I, 178-183 ; 192), dont la description dépeint une ville merveilleuse et riche. Un autre passage qui mérite notre attention est celui sur la mer Noire (IV, 85), où même les dimensions géographiques sont données précisément, d'après les méthodes basées sur le temps de navigation (IV, 86).

Le passage du livre IV (99-101) semble être le plus impressionnant. Dans ces trois paragraphes, Hérodote décrit la Scythie en prenant compte notamment des cours des fleuves comme indication de ses limites, mais il précise même les dimensions du territoire, données à travers le nombre de jours de marche[65]. En outre, comme on l'a remarqué ci-dessus, le promontoire de la Scythie est comparé aux régions plus connues de son public : à l'Attique et à l'Iapygie (IV, 99).

En ce qui concerne la description de la Scythie, un commentaire s'impose sur les accidents géographiques, qui tiennent la place centrale dans la définition de l'espace. En particulier, les limites sont souvent marquées par les fleuves (l'Istros (IV, 48-51), le Tanaïs (IV, 115) et le Borysthène (IV, 53)) et par la mer. Un exemple aussi parlant est celui des limites de la Lydie, où c'est un fleuve (l'Halys) qui marque la frontière de la Lydie (I, 6 ; I, 28 ; I, 72 ; I, 75 ; I, 103 ; I, 130 ; V, 52 ; V, 102 et VII, 26). Il est intéressant de noter que l'Halys est la seule marque d'une frontière du territoire de la Lydie et qu'il est mentionné plusieurs fois, ce qui implique un statut particulier donné aux fleuves dans la définition des limites de l'espace géographique. Selon la formule de G. Lachenaud : « Ces raisonnements peuvent sembler oiseux à qui méconnaîtrait l'importance du thème des frontières naturelles qui prennent dans la pensée mythique le caractère de bornes sacrées qu'il est impie de chercher à franchir »[66].

---

[65] IV, 101 : Ἡ δὲ ὁδὸς ἡ ἡμερησίη ἀνὰ διηκόσια στάδια συμβέβληταί μοι. Οὕτω ἂν εἴη τῆς Σκυθικῆς τὰ ἐπικάρσια τετρακισχιλίων σταδίων καὶ τὰ ὄρθια τὰ ἐς τὴν μεσόγαιαν φέροντα ἑτέρων τοσούτων σταδίων. Ἡ μέν νυν γῆ αὕτη ἐστὶ μέγαθος τοσαύτη : « Le chemin couvert en un jour est évalué par moi à deux cents stades. Ainsi, la Scythie peut avoir, dans le sens transversal, quatre mille stades ; et, dans le sens qui va perpendiculairement par le milieu des terres, autant. Telle est la grandeur de ce pays », trad. HERODOTE. *Histoires*, P.-E. LEGRAND (trad.), 2003 (1945).

[66] G. LACHENAUD, 1978, p. 434.

Cependant, la plupart des descriptions géographiques sont imprécises, portant simplement les indications telles que : plus haut, après, vers l'intérieur. On peut citer quelques exemples, dont le plus explicite est celui des divers peuples de la Scythie, suivant le cours du Borysthène (IV, 19-20). Dans ce petit passage, on est frappé par la répétition de quelques formules très vagues, où l'énumération des peuples est précédée par « au-dessus » (ὑπέρ κατύπερθε), « au-delà » (πέρην), « plus au nord » (πρὸς Βορέην) et « vers l'est » (πρὸς ἠῶ).

Ce manque de précision nous intéresse tout particulièrement puisque il contient l'élément essentiel de définition de l'espace chez les « Barbares », en particulier en ce qui concerne la frontière entre les différents peuples. L'analyse des passages de description géographique des peuples barbares chez Hérodote montre ainsi que tout l'espace occupé par ces peuples est indéfini, imprécis et que les frontières entre les différents territoires ne semblent pas attirer l'attention de l'historien. Autrement dit, il semble que la caractéristique primordiale de la perception grecque d'une frontière chez les « barbares », c'est effectivement le caractère vague de sa définition.

## 5. L'altérité : le miroir d'Hérodote

En guise de conclusion, on peut essayer d'interpréter les possibles intentions d'Hérodote pour décrire tant de peuples ainsi que l'on doit expliquer en quoi cela aide à notre réflexion sur la frontière. Une première remarque évidente concerne l'intérêt porté aux barbares : il est couramment admis que les Guerres Médiques ont un rôle fondamental pour l'éveil de cette préoccupation chez les Grecs[67] et il n'est pas anodin que les premiers essais de description des barbares soient nés en Ionie. Un autre indice

de cette liaison directe entre les définitions des Barbares et les Guerres Médiques vient d'Hérodote lui-même. Bien qu'il mentionne et qu'il connaisse les cités grecques en Italie et les peuples barbares qui les entouraient, il ne présente aucune ethnographie pour ces peuples. Comme l'a montré G. Nenci, ce sont des régions sans ethnie ou des ethnies sans ethnographie[68].

L'analyse d'A. Rouveret et d'A. Pontrandolfo[69] souligne qu'Hérodote n'est pas le seul auteur grec à s'occuper d'une caractérisation des peuples barbares à l'époque classique. Ce travail montre trois types de traitement différents par rapport aux Barbares. Le premier, appelé « horizontal » est composé par opposition : grecs versus barbares, nord versus sud et ainsi de suite ; c'est la forme utilisée par Hérodote et par les tragiques athéniens Eschyle et Sophocle. Une deuxième perception des Barbares est représentée par Thucydide et par les comédies grecques, dans laquelle il y a une espèce de « verticalité » des rapports entre Grecs et non-Grecs. En quelque sorte, les Barbares deviennent le passé des Grecs, à travers l'existence de divers stades de développement de l'humanité, dont les Barbares occupent les premières étapes et les Grecs la dernière, la plus évoluée. Un troisième et dernier type de traitement peut être relevé à travers les tragédies d'Euripide, où les figures du Grec et du Barbare sont mises en opposition, d'une manière plus abstraite. Les descriptions réalistes, de type ethnographique, disparaissent et la simple référence au mot « barbare » suffit pour l'identifier en tant que tel. Les caractérisations sont d'un ordre mythique et stéréotypé, où les représentations d'Amazonomachie et Gigantomachie, par exemple, sont très présentes.

Ces remarques indiquent l'existence des visions différentes sur les Barbares et que celle d'Hérodote en est une parmi d'autres. Notre intérêt particulier pour cet auteur vient, comme l'on a dit au début de ce chapitre, d'une hypothèse d'universalisme de son

---

[67] *cf*. F. HARTOG, 1996, p. 96. L'analyse de la tragédie grecque montre les mêmes résultats : «The story of the invention of the barbarian is the story of the Greeks' conflict with the Persians, a people who had risen suddenly in the middle of the sixth century to international prominence », E. HALL, 1989, p. 58.
[68] G. NENCI, 1990, p. 308. Voir également : *Erodoto e l'Occidente* 1999.

récit, approprié au public aussi bien en Grèce qu'en Italie méridionale. De plus, son œuvre regroupe des descriptions de type historique, ethnographique et géographique, ce qui convient à notre double définition de la frontière, comme étant à la fois spatiale et ethnique et mouvante dans le temps. D'autre part, les autres attestations que nous possédons sont probablement plus restreintes : bien connues au public athénien, mais nous connaissons mal la portée de ces différentes manières de caractériser les Barbares en dehors d'Athènes[70].

Pour interpréter le récit d'Hérodote sur les Barbares, nous commençons par commenter l'ouvrage de F. Hartog[71] et de son hypothèse de l'altérité chez les Grecs : « La question de l'altérité pose celle de la frontière »[72]. L'altérité devient ainsi la « frontière » entre nous et l'autre ; selon F. Hartog, quand Hérodote parle d'un autre peuple, il utilise toujours le modèle grec comme référent. Tout le discours des *Histoires* se base sur la comparaison des autres modes de vies par rapport aux modes grecs et son contexte serait d'un monde presque binaire : Grec et non-Grec. L'autre est toujours perçu comme ayant une pratique soit égale soit contraire à celle des Grecs.

Selon l'interprétation de F. Hartog, ce caractère binaire du texte d'Hérodote s'explique par sa destination. Il est destiné à un public grec et il doit donc utiliser le savoir partagé des Grecs du V$^{e}$ siècle av. J.-C.[73]. Cela équivaut à des comparaisons et des « traductions » de récits d'autres peuples en histoires racontées aux Grecs. C'est

---

[69] A. PONTRANDOLFO et A. ROUVERET, 1983, p. 1051-1066.
[70] Voir en particulier le dernier congrès de Tarente : *Atti Taranto* 2007 et *Il Greco il Barbaro* 2001. Un essai de définition des échanges culturels entre Athènes et la Grande Grèce à travers la circulation des thèmes de la comédie dans l'iconographie des vases italiotes, en particulier les vases phlyaques, est représenté par la thèse de doctorat en cours d'A. Piqueux, Universités de Paris IV et de Paris X.
[71] F. HARTOG, 2001 (1980). Voir aussi un recueil d'articles consacrés aux rapports entre Grecs et Barbares, dont les discussions s'orientent vers le traitement de quelques peuples particuliers ; nous regrettons l'absence d'un commentaire d'ordre plus général sur la conception des Barbares chez Hérodote : *Hérodote et les peuples non Grecs*, Fondation Hardt. Entretiens, XXXV, Genève, 1990. Les articles présents dans ce recueil s'organisent autour de certains des peuples commentés par Hérodote : Arabes, Indiens, Perses, Cimmériens, Scythes, Thraces, Lydiens, Égyptiens, Libyens, Phéniciens et les barbares d'Occident (pour ces derniers, voir l'article de G. Nenci, cité ci-dessus). Voir également : C. DARBO-PESCHANSKI, 1987 ; W. M. BLOOMER, 1993, p. 30-50 ; J. M. HALL, 2002, p. 189-205 en particulier ; R. THOMAS, 2001, p. 213-233.
[72] F. HARTOG, 2001 (1980), p. 135.
[73] *Ibid*, p. 62.

ainsi qu'Hérodote cherche à « traduire » les différentes divinités des peuples évoqués dans son texte en divinités grecques. De même, Hérodote « traduit » les différentes pratiques culturelles des autres populations en pratiques grecques, montrant à chaque instant les éléments communs et ceux qui diffèrent.

À la suite d'autres chercheurs, F. Hartog considère que la méthode d'Hérodote lui permet de parler des Grecs quand il décrit les coutumes d'autres peuples. F. Hartog affirme qu'un objectif implicite d'Hérodote était de définir aussi le caractère grec. C'est dans ce sens que F. Hartog a intitulé son livre « le miroir d'Hérodote ». R. Thomas[74] critique cette vision binaire, rappelle les risques d'une trop grande simplification et incite à avoir une vision plus large des récits d'Hérodote.

Si F. Hartog peut justifier une vision binaire des descriptions d'Hérodote, cela s'explique parce que, d'après R. Thomas, le récit ethnographique des *Histoires* ne suit pas un seul critère de définition ethnique. D'une part, certains passages indiquent des définitions stables et constantes d'une ethnie, quand ces définitions se fondent sur la descendance, surtout la descendance d'un héros mythique, telle la définition de l'ethnie ionienne d'après la descendance d'Ion ou les Perses descendants de Persée. Définies par l'éponyme de l'ancêtre commun, donc par le même sang, ces ethnies peuvent être considérées comme des données statiques et ainsi on peut contraster identité et altérité, comme fait F. Hartog. D'autre part, si l'on considère d'autres passages du même texte, on retrouve des descriptions très fluides, où Hérodote présente des séries d'emprunts, ou d'apprentissages mutuels. C'est ainsi que plusieurs coutumes grecques viennent des Égyptiens, y compris la connaissance même des dieux (II, 50-53)[75].

De même que ces emprunts sont présents dans plusieurs passages, il existe également le refus de la transmission d'une coutume à l'autre, dont les exemples les

[74] R. THOMAS, 2001, p. 213-214.
[75] *Ibid*, p. 216.

plus remarquables sont ceux d'Anacharsis et de Skylès, les deux scythes qui adoptèrent des mœurs grecques et furent exécutés (IV, 76-80)[76].

Aussi bien en ce qui concerne les définitions ethniques que dans les descriptions géographiques, le texte d'Hérodote présente une ambiguïté continue : tantôt démontrant une séparation nette, tantôt des définitions très fluides entre les diverses ethnies. C'est cette complexité de son œuvre qui fait évidemment sa richesse en même temps que la difficulté de son interprétation. R. Thomas, qui a très bien remarqué cette ambiguïté de traitement chez Hérodote, a insisté surtout sur l'aspect de définition du caractère Grec. En nous appuyant sur ses principes, nous discutons la définition du caractère non-Grec : quels sont les signes qui permettent l'identification d'une population, par rapport aux Grecs ainsi que par rapport à d'autres non-Grecs.

Pour conclure ce chapitre, nous pouvons établir un certain dialogue en ce qui concerne les disciplines de l'histoire, de l'ethnographie et de la géographie, entre Hérodote et ses contemporains d'un côté et la recherche moderne de l'autre. Nous avons choisi d'utiliser les concepts d'ethnicité et de *frontier history*[77] pour analyser la notion de frontière, tant dans le sens spatial qu'ethnique, et nous utilisons le texte d'Hérodote pour appuyer notre choix.

En ce qui concerne l'ethnographie, le récit d'Hérodote montre des définitions comparables aux critères établis par le concept d'ethnicité, surtout les pratiques habituelles comme étant le signe distinctif de chaque groupe ethnique. Le concept moderne contribue donc à percevoir les catégories utilisées par l'historien au V$^{e}$ siècle et nous croyons à la possibilité d'utiliser ces catégories pour l'analyse des sources archéologiques des colonies de Grande Grèce.

---

[76] F. HARTOG, 2001 (1980), p. 137-164.

[77] Voir nos commentaires sur les définitions d'ethnicité et de *frontier history* ci-dessus, en introduction, ainsi que les commentaires de l'application de ce dernier concept en Italie méridionale par E. Lepore, dans notre première partie. *cf.* S. JONES, 1997 ; J. M. HALL, 1997 ; F. J. TURNER, 1893 ; E. LEPORE, 1967, p. 42 ; E. LEPORE, 1973, p. 27.

D'autre part, on a vu que le terme de « frontière » peut être interprété de deux façons distinctes[78] : comme une ligne précise de délimitation entre deux territoires nationaux distincts, ou, à partir du concept de *frontier history*[79], la frontière peut aussi être considérée dans son aspect mouvant, de zone de contact entre deux réalités différentes, où deux cultures se rencontrent et, souvent, entrent en conflit. Ce concept de *frontier history* peut être utilisé pour une définition du concept de frontière dans certains cas du monde grec archaïque et classique, surtout dans le contexte colonial en Occident[80]. Comme on peut le voir à partir du récit d'Hérodote, la frontière entre le monde grec et les populations non-grecques se rapproche beaucoup plus de ce type de frontière que des limites bien définies des nations européennes du XIX$^{e}$ siècle. Pour notre traitement des colonies de Grande Grèce aux époques archaïque et classique, l'épreuve du texte d'Hérodote semble renforcer la possibilité d'utilisation de cette définition mouvante de frontière pour interpréter les phénomènes que les sources archéologiques nous livrent.

[78] L. OSORIO SILVA, 2001.
[79] *Cf.* : F. J. TURNER, 1893.
[80] *Cf.* : E. LEPORE, 1967, p. 42 ; E. LEPORE, 1973, p. 27.

## 3. Les cigales muettes : la perception de la frontière par le bestiaire

Après avoir analysé le vocabulaire, les conceptions philosophiques ainsi que le témoignage historique, ethnographique et géographique d'Hérodote sur la frontière, le dernier aspect de la vision grecque d'une frontière est son caractère symbolique. Comme nous l'avons indiqué en introduction, il nous semble aussi important d'appréhender l'imaginaire collectif des Grecs vis-à-vis notre sujet d'étude. Si l'aspect symbolique ne peut pas expliquer totalement une réalité concrète et particulière, il fait toutefois partie des considérations à prendre en considération pour un discours sur un sujet tel que celui de la frontière. Le but de ce chapitre est justement d'essayer d'identifier la perception italiote de la frontière à travers un exemple très « symbolique », celui des cigales aux bords du fleuve Halex.

### 1. Les cigales de l'Halex

Dans un contexte colonial, tel celui de la Grande Grèce, la perception des Grecs du concept de frontière n'est pas une donnée évidente. Il faut commencer par rappeler l'absence, dans l'état actuel de nos connaissances, de toute forme de borne ou d'autres indices épigraphiques qui définissent la frontière entre deux cités dans la zone géographique qui nous intéresse. Si en Grèce propre les inscriptions peuvent nous renseigner sur les limites précises du territoire entre deux cités, leur absence en contexte colonial, pose un problème réel de savoir quelle pouvait être la perception de ces colons sur une démarcation précise d'un territoire.

La distinction principale par rapport à la Grèce métropolitaine vient de la présence de populations non-grecques aux côtés des colons. Cela nous mène à une analyse en deux volets : tout d'abord la vérification que les Grecs d'Italie avaient la

perception d'une limite précise entre deux cités grecques, malgré l'absence de bornes ; et, ensuite, quelle pouvait être leur notion de frontière par rapport aux territoires indigènes.

Pour traiter la perception de la frontière chez les colons d'Italie, nous analysons un texte de Timée, cité par Strabon (VI, 1, 9), ainsi que par Antigone[1] (*Mir*, I) et par Conon (*apud*. Photius, III, 229). À partir d'une comparaison entre ces trois versions du texte, M. L. Amerio[2] a pu confirmer son authenticité, y compris l'attribution même à Timée, présente dans les deux premières versions, ainsi que la fiabilité du texte. Selon M. L. Amerio, Antigone[3] semble avoir consulté directement l'œuvre de Timée, tandis que Strabon cite l'historien en parallèle avec d'autres auteurs[4] et semble être une source moins fiable que le précédent.

---

[1] L'identification de l'auteur des *Mirabilia* est très discutée et les arguments pour l'identifier au philosophe Antigone de Caryste sont très faibles ; de ce fait, il est plus prudent de l'appeler simplement Antigone, sans référence certaine au philosophe de Caryste. *Cf.* : É. PRIOUX, 2008 (à paraître). Je remercie ici E. Prioux de m'avoir fait connaître son texte final et les versions préparatoires avant la publication, ainsi que ses traductions et commentaires sur les fragments de Callimaque et des *Mirabilia* d'Antigone.

[2] M. L. AMERIO, 1991, p. 101-109.

[3] Τίμαιος ὁ τὰς Σικελικὰς ἱστορίας συγγεγραφὼς ἐν Ῥηγίῳ φησὶ τοὺς Λοκροὺς καὶ τοὺς Ῥηγίνους ὁρίζοντος Ἅλικος καλουμένου ποταμοῦ τῶν τεττίγων τοὺς μὲν ἐν τῇ Λοκρικῇ ᾄδειν, τοὺς δὲ ἐν τῇ Ῥηγίνων ἀφώνους εἶναι. λέγεται δέ τι τούτου μυθωδέστερονῥ ἀφικομένων γὰρ εἰς Δελφοὺς κιθαρῳδῶν Ἀρίστωνος μὲν ἐκ Ῥηγίου, παρὰ δὲ Λοκρῶν Εὐνόμου, καὶ περὶ τοῦ κλήρου πρὸς ἑαυτοὺς εἰς ἀντιλογίαν ἐλθόντων, ὁ μὲν οὐκ ᾤετο δεῖν ἐλαττοῦσθαι, τῆς ὅλης Ῥηγίνων ἀποικίας ἐκ Δελφῶν καὶ παρὰ τοῦ θεοῦ γεγενημένης, ὁ δὲ κατέτρεχεν, ὅτι τὸ παράπαν οὐδὲ κιθαρῳδεῖν καθήκει, παρ᾽ οἷς οὐδ᾽ οἱ τέττιγες ᾄδουσιν. εὐημερήσαντος δ᾽ οὖν τοῦ Ῥηγίνου ἐν τῷ ἀγῶνι ἐνίκησεν Εὔνομος ὁ Λοκρὸς παρὰ τοιαύτην αἰτίανῥ ᾄδοντος αὐτοῦ μεταξὺ τέττιξ ἐπὶ τὴν λύραν ἐπιπτὰς ᾖδεν, ἡ δὲ πανήγυρις ἀνεβόησεν ἐπὶ τῷ γεγονότι καὶ ἐκέλευσεν ἐᾶν. : « Timée, l'auteur des *Histoires siciliennes*, dit (…) qu'un fleuve appelé l'Halex marque la frontière entre Locres et Rhégion et que les cigales qui se trouvent en Locride émettent un chant, tandis que les cigales du territoire de Rhégion sont muettes. Mais ce qu'il dit ensuite est encore plus fabuleux. Il raconte que les citharèdes Ariston de Rhégion et Eunomos de Locres s'étaient rendus à Delphes et en étaient venus à se disputer sur le tirage au sort : le premier estimait qu'il ne devait pas avoir le dessous, dans la mesure où toute l'expédition coloniale de Rhégion était partie de Delphes, à l'instigation du dieu, mais le second l'accablait d'invectives, en disant qu'on ne devait pas se préoccuper un seul instant de jouer de la cithare quand on venait d'un pays où les cigales elles-mêmes sont incapables de chanter. Finalement, alors que le musicien de Rhégion avait eu plus de succès au cours de la compétition, c'est Eunomos de Locres qui l'emporta pour la raison suivante : pendant qu'il chantait, une cigale vint se poser sur sa lyre et se mit à chanter ; devant ce prodige, la foule se mit à pousser des cris et réclama que la victoire lui fût consentie », traduction inédite d'E. Prioux.

[4] En ce qui concerne la Grande Grèce, une autre source essentielle de Strabon est Antiochos de Syracuse (édition de C. et Th. MÜLLER, *Fragmenta historicorum graecorum*, Paris, 5 vols., 1851-53), cité un peu plus souvent que Timée.

Selon l'hypothèse proposée par M. L. Amerio[5], le texte de Timée pourrait être reconstitué dans les termes suivants :

> « Deux citharistes, Ariston de Rhégion et Eunomos de Locres, arrivent à Delphes. Ils se disputent pour l'ordre de présentation dans le concours. Ariston rappelle l'assemblée de Delphes que Rhégion a une origine delphique, ayant été fondé par de colons consacrés au Dieu. Eunomos soutient que des gens chez qui les cigales, les plus mélodieux des animaux, sont muettes ne méritent même pas de participer à un concours de chant. En effet, le territoire de Rhégion est séparé du Locrien par le fleuve Halex ; sur les marges locriennes les cigales chantent, tandis que du côté de Rhégion elles sont muettes. L'argumentation d'Ariston a réussi à emporter l'estime de l'assemblée et il espérait la victoire au concours, mais Eunomos remporta la victoire grâce au chant d'une cigale. Pendant le concours, une corde de sa cithare se rompit et une cigale venant se poser sur l'instrument remplaça avec son chant le son manquant. Au final, l'assemblée delphique proclama vainqueur le locrien Eunomos. »

C'est uniquement la version présentée par Strabon qui donne une raison pour ce phénomène des cigales muettes : le côté de Rhégion est dans l'ombre, « où les cigales, constamment humides de rosée, ne peuvent déployer leurs membranes » ; du côté de Locres, les cigales, « exposées au soleil, gardent les leurs sèches et cornées, ce qui leur permet d'en tirer facilement leur chant. »[6]

Un commentaire sur la version rapportée par Strabon peut être fait. Cet auteur a probablement fait usage de sa connaissance de l'œuvre d'Aristote pour expliquer pourquoi les cigales ne chantaient pas sur la rive droite de l'Halex. D'après Aristote

---

[5] M. L. AMERIO, 1991, p. 108.
[6] Traduction de F. Lasserre : STRABON. *Géographie*, F. LASSERRE (trad.), 2003 (1967).

(*H.A.*, V, 30 = 556a-b), les cigales n'apprécient pas les endroits humides et sombres, préférant habituellement les lieux secs et ensoleillés. Ce passage d'Aristote nous dit qu'il n'y a pas de cigales où il n'y a pas d'arbres, ce qui explique leur absence dans la plaine de Cyrène, tandis qu'elles sont nombreuses autour de la ville, surtout où l'on trouve des oliviers ; car ces arbres ne font pas trop d'ombre et les cigales sont absentes dans les bois ombragés et dans les lieux frais. D'après la grande similitude entre le passage de Strabon sur les cigales de l'Halex et celui d'Aristote[7], il est possible que le géographe ait eu une certaine connaissance du texte du philosophe et l'ait utilisé pour donner une explication au phénomène des cigales qui, dans son cas, ne sont pas absentes, mais muettes. En effet, l'explication de Strabon suit les connaissances d'Aristote sur le mécanisme de la stridulation des cigales, dont une description très minutieuse est présente dans l'opuscule *De la jeunesse et de la vieillesse* (dans *Parua Naturalia*, 475a 14-20 = 467-470)[8]. En effet, ce ne sont pas les ailes qui produisent le chant des cigales[9], mais une petite membrane trouvée dans leur abdomen, appelée timbale ou cymbale. Cette connaissance du mode de stridulation des cigales remonte bien avant Aristote, au moins à l'époque d'Archiloque (VII$^{e}$ siècle av. J.-C.), qui est cité dans un passage de Lucien (*Pseudologiste*, I). Archiloque, dit Lucien, pour s'opposer à ceux qui le critiquaient s'identifiait lui-même à une cigale et il affirme que, d'un caractère naturellement bavard, elle crie encore plus fort lorsqu'on tient ses ailes.

L'histoire des cigales sur les bords du fleuve Halex est présente aussi chez d'autres auteurs grecs, comme Diodore de Sicile et Élien de Préneste. Diodore (IV, 22, 5), en parlant de la piété d'Héraclès[10], raconte :

---

[7] Un autre passage de la même œuvre d'Aristote (IV, 7 = 532 b) dit que les cigales se nourrissent de rosée, possible raison de l'insertion de la mention à la rosée chez Strabon.
[8] Voir commentaire dans L. BODSON, 1976, p. 78-81.
[9] Cette confusion est très courante dans la littérature grecque avant Aristote comme, par exemple, chez Hésiode, *Les travaux et les jours*, 582-584. *Cf. Ibid*, p. 78.
[10] Sur le caractère symbolique d'Héraclès et l'usage de ses légendes en Italie, voir : J. BERARD, 1957 (1941), p. 402-417 ; J. DE LA GENIERE, 1999, p. 11-27 et R. ROSATI, 2002, p. 123-134.

> « Lorsqu'il arriva, en effet, près de la frontière entre la région de Rhégium et celle de Locride, et qu'il voulut se reposer à cause de la fatigue du voyage, on raconte que, comme il était gêné par les cigales, il pria les dieux de faire disparaître les bêtes qui le gênaient. Et c'est pourquoi, puisque les dieux ont réalisé son vœu, les cigales ont disparu, non seulement pour l'occasion, mais dans la suite de temps, aucune cigale n'a été même aperçue dans cette région. »[11]

Selon l'interprétation de C. Brillante[12], la version de Diodore serait une version « forte » de celle de Timée. C. Brillante propose une correspondance entre le mutisme et l'absence des cigales : des cigales qui ne chantent pas (version faible) sont des cigales qui sont absentes (version forte). L'autre élément intéressant de la version de Diodore est l'interférence d'Héraclès. D'une part, ce héros est très présent dans le contexte colonial de la Grande Grèce ; c'est le héros colonisateur par excellence, surtout dans un cadre de conflit entre Grecs et indigènes. D'autre part, Héraclès est aussi le héros des confins pour la cité de Rhégion[13] et sa présence dans l'explication du phénomène des cigales muettes confère un caractère mythique à un état politique de fait.

La juxtaposition de la sphère politique à celle symbolique semble être plus claire encore dans le passage d'Élien (*De la nature des animaux*, V, 9). Sa version de l'histoire raconte que les cités de Rhégion et de Locres avaient un accord qui donnait l'accès et permettait l'utilisation de terres d'une cité par les habitants de l'autre. En revanche, les cigales n'étant pas du même avis, celles de Locres ne chantaient pas du côté de Rhégion et vice-versa. Cette version a la particularité d'être la seule à mettre l'histoire des cigales muettes en rapport avec les enjeux politiques de la frontière en question. Sa singularité réside surtout dans le désaccord des cigales par rapport au traité supposé entre les deux cités, qui reste sans aucune explication. Ce passage finit avec la

[11] Traduction de DIODORE DE SICILE. *Bibliothèque Historique*, A. BIANQUIS (trad.), 1997.
[12] C. BRILLANTE, 1987, p. 75-76.

mention de la grande largeur de l'Halex, qui empêche les cigales de le traverser, et il fait un rapprochement assez inattendu avec l'île de Céphallénie, où c'est aussi une rivière qui interfère avec le comportement des cigales.

## 2. Le symbolisme du bestiaire comme marqueur de frontière

La mention à Céphallénie nous fait passer à un passage d'Aristote où il est aussi question de frontière, de cigales (ainsi que d'autres animaux) et où l'on retrouve aussi un jeu entre le mutisme et l'inexistence de certains animaux. Dans son *Histoire des animaux* (VIII, 28), Aristote s'intéresse à savoir comment les animaux varient par rapport aux endroits où ils se trouvent. Il précise que la différence des animaux peut avoir lieu même entre deux régions très proches l'une de l'autre et il cite quelques exemples. En Milésie, la différence entre deux endroits voisins c'est la présence ou l'absence de cigales ; en Céphallénie (la même région cité par Élien), c'est une rivière qui sépare les terres où on trouve des cigales de celles où elles sont absentes ; « dans l'île de Pordosélèné, c'est un chemin qui fait la démarcation entre la région où se trouve la belette et celle où il n'y en a pas »[14] ; ensuite, une série évoque des endroits et l'animal qui y est absent : la Lébadie et les taupes ; Ithaque et les lièvres ; la Sicile et les grosses fourmis ; la Libye et les sangliers, les cerfs et les chèvres sauvages ; l'Inde et les cochons, sauvages ou domestiques ; le Pont et les céphalopodes et les testacés ; enfin, la mer Rouge où les testacés sont d'une taille démesurée et la spécificité de Cyrène où ce sont les grenouilles qui sont muettes.

Dans la première partie du passage d'Aristote, on remarque la différence du comportement des cigales dans deux régions voisines ou de la belette dans l'île de Pordosélèné, tandis que dans le reste du passage il s'agît plutôt des cités ou des régions

[13] *Cf*. G. CORDIANO et S. ACCARDO, 2004, p. 50.

entières qui ne possèdent pas certains animaux. En plus d'un jeu entre l'absence et le mutisme des animaux, le texte d'Aristote laisse entendre un caractère particulier des cigales par rapport aux autres.

La spécificité des cigales que l'on entrevoit chez Aristote semble être due aux attributs bien particuliers de cet animal, ce que lui confère un caractère symbolique très fort. Parmi les insectes, la cigale est de loin le plus intriguant pour les Grecs et celui le plus souvent cité[15]. La référence la plus évidente aux cigales est le texte du *Phèdre* de Platon (259b-c), dans lequel le philosophe raconte la légende sur l'origine de cet insecte. Autrefois, avant la naissance des Muses, les cigales étaient des hommes ; quand les Muses furent nées et avec elles le chant, certains de ces hommes éprouvaient tant de plaisir à chanter qu'ils oubliaient de manger et de boire et ils sont morts sans s'en apercevoir. C'est de ces hommes-là qui sont nées les cigales et cela explique le privilège reçu des Muses de ne pas avoir besoin de manger ou de boire ; aussi quand elles meurent elles sont accueillies aux côtés des Muses.

À partir de ce passage on comprend bien l'identification que font les poètes entre eux-mêmes et les cigales. Un peu plus loin (262d), Platon lui-même nous dit que les cigales sont les interprètes des Muses ; c'est donc tout à fait naturel que les poètes, qui se considèrent inspirés par les Muses et leur servent d'interprètes, se comparent à ce petit insecte[16].

Mais le caractère symbolique des cigales ne s'arrête pas ici. Nous suivons l'analyse de C. Brillante[17], qui compare la cigale à la figure de vieux hommes. La première histoire analysée est celle de Tithônos (Τιθωνός). Par l'intervention d'Éos, immortelle qui éprouvait un grand amour pour lui, l'immortalité fut concédée à

---

[14] Traduction de P. Louis : ARISTOTE. *Histoire des animaux*, P. LOUIS (trad.), 1968.
[15] L. BODSON, 1976, p. 75.
[16] Pour une analyse plus poussée sur les comparaisons entre le poète et la cigale, voir J. SVENBRO, 1990. Cet auteur utilise surtout les fables d'Ésope et des poèmes recueillis dans l'*Anthologie Palatine* pour proposer l'hypothèse selon laquelle une comparaison entre la mort des cigales et la transformation de la

Tithônos, ce qui permettrait de rendre leur amour éternel, mais la déesse oublia de demander aussi la jeunesse éternelle pour son amant. Finalement, Tithônos vieillissait et au bout d'un certain temps, n'arrivait plus à faire usage de son corps. Puisqu'il ne lui restait que sa voix et pour qu'il ne souffre plus de sa vieillesse, il fut enfin transformé en cigale, de sorte qu'Éos pouvait encore entendre sa voix.

Ce passage permet à C. Brillante de proposer une comparaison entre les vieillards et les cigales : comme Tithônos, les vieillards ont un corps trop faible et une voix puissante, leurs corps sont secs et froids et ils mangent peu. L'image des cigales est identique. Elles ne mangent et ne boivent pas et, d'après plusieurs auteurs grecs, leur seule nourriture est la rosée (*cf.* Aristote, *H.A.*, IV, 7 = 532 b ; Théocrite de Syracuse, *Idylles*, IV, 15-16 ; Élien, *De la nature des animaux*, I, 20). L'image des cigales comporte aussi l'idée de longévité, implicite dans le mythe de Tithônos, et qui les rapproche de la figure d'un vieillard. C'est d'une part leur long cycle de transformation avant d'arriver à l'état final et d'autre part leur capacité de changer de peau qui leur confère une aura d'immortalité ou, du moins, de longévité. En changeant sa peau, une cigale peut se « rajeunir », le dépouillement de sa carapace est considéré comme le dépouillement de sa vieillesse et ainsi une cigale peut presque vaincre la mort, puisqu'elle « renaît » sous une autre peau pour recommencer sa vie.

De même que Tithônos ou les Nymphes, la longévité perçue des cigales les rapprochent aussi des dieux. Dans leur cas, leur constitution physique et imaginaire rend cette comparaison très forte, peut-être même plus que dans le cas des Nymphes ou de Tithônos. Elles n'ont pas de sang, ne mangent et ne boivent pas, leur seul aliment étant la rosée, cette substance que dans l'imaginaire des Grecs est à mettre en rapport avec l'ambroisie des dieux.

---

poésie chantée et celle écrite. Le poème deviendrait une sorte de « tombeau de la cigale », à la fois mort, puisqu'il n'est pas chanté, et immortalisé dans la parole écrite.

[17] C. BRILLANTE, 1987, p. 49-89.

Un autre trait symbolique présent dans la figure des cigales est leur connexion avec le sommeil[18], dont le *Phèdre* (259a-b) nous offre un exemple très clair. Dans ce passage, Socrate propose de continuer la discussion qu'il tenait avec Phèdre pour ne pas tomber, sous le charme de leur voix, dans le sommeil, comme ferait le commun des hommes. En effet, à l'exception d'Héraclès qui n'arrivait pas à dormir aux bords de l'Halex à cause de leur chant[19], les cigales sont considérées comme porteuses de tranquillité, comme l'on peut s'en apercevoir dans les nombreuses références à ce petit insecte dans les *Idylles* de Théocrite de Syracuse[20], par exemple. À partir de la mythologie qui fait d'Hypnos le frère de Thanatos, l'imaginaire grec fait du sommeil un état intermédiaire entre la vie et la mort ; aussi la connexion avec le sommeil confère un sens symbolique supplémentaire aux cigales.

Enfin, le dernier trait symbolique vient de la mythologie, dans la figure de Tettix, dont le nom veut dire effectivement « cigale ». Le héros était le fondateur de Ténare, en Laconie, l'endroit du ψυχοπομπεῖον, où les humains pouvaient communiquer avec l'au-delà. D'après cette correspondance entre le nom du héros et le mot grec pour cigale, on peut attribuer un rapprochement entre le mythe du héros et l'insecte. Cette analogie avec le mythe montre encore une fois le caractère particulier des cigales, surtout comme un élément de communication.

L'ensemble des passages analysés jusqu'à présent semble indiquer un statut tout à fait singulier des cigales. Du point de vue symbolique, ces animaux sont toujours dans un état intermédiaire : entre mortel et immortel ; charnel et divin ; vie et mort. Les cigales sont liées soit à une séparation soit à la communication, mais toujours dans l'entre-deux. Ce n'est donc pas un hasard si elles sont utilisées dans les allégories sur la frontière ou, plus précisément, si elles semblent constituer l'indicateur de la séparation

[18] *Cf. Ibid*, p. 77 ; J. SVENBRO, 1990, p. 9 : cet auteur affirme aussi que le chant des cigales est d'une beauté divine.
[19] *Cf.* DIODORE DE SICILE, IV, 22, 5.
[20] *Idylles*, I, 148; VI, 16; V, 29; V, 110; VII, 139; IX, 31; XVI, 94.

entre deux lieux. Le message symbolique véhiculé par cet insecte paraît à ce point le plus approprié pour servir d'allégorie d'une démarcation bien réelle.

La figure des cigales n'est pas la seule à porter une notion métaphorique de la frontière : les fleuves, en particulier en Grande Grèce et Sicile, semblent aussi véhiculer une image métaphorique de la frontière. Analysant la littérature alexandrine, surtout les fragments du traité *Sur les fleuves* de Callimaque, E. Prioux[21] a bien montré le caractère frontalier des figures associés aux fleuves en Italie du Sud et en Sicile, parmi lesquels on relève le personnage légendaire et le fleuve Sybaris, ainsi que le Crathis. Ces deux fleuves auraient la propriété de blanchir ou de noircir la toison du bétail qui buvait de leurs eaux[22]. Selon E. Prioux, le pouvoir de changer le caractère des bêtes peut être perçu comme un trait métaphorique d'une notion de limite, surtout en liaison avec l'idée d'*eschatià*.

Pour le rapport entre le caractère symbolique des fleuves et la vision métaphorique de la frontière, la légende d'Euthymos de Locres nous intéresse plus particulièrement. Si d'un côté nous avons les références de l'existence d'un personnage historique, trois fois vainqueur aux Jeux Olympiques (en 484, 476 et 472)[23], de l'autre côté, la tradition littéraire lui attribue une descendance divine, puisqu'il serait fils du dieu-fleuve Cécinos[24]. Ce fleuve est également identifié avec la frontière entre Locres et Rhégion[25]. La légende d'Euthymos rapportée par Pausanias (VI, 6, 10)[26] ajoute que le

---

[21] É. PRIOUX, 2008 (à paraître).
[22] Callimaque, fr. 20 Giannini = Antigone, *Mirabilia*, 134 ; Pline l'Ancien, *N.H.*, XXXI, 13-14.
[23] L. MORETTI, *Iscrizioni agonistiche greche*, Rome, 1953, p. 30-32, cité par : A. ROUVERET, 1993, p. 73, n. 3. Voir ci-dessous nos commentaires sur l'usage de la légende d'Euthymos et le démon de Témésa dans le dossier à propos de l'empire de Sybaris.
[24] Callimaque, *Aitia*, fr. 98 et 99 ; Pline l'Ancien, *N.H.*, VII, 152 ; Strabon, VI, 1, 5 ; Pausanias, VI, 6, 4-11. Voir commentaires aussi dans : *Ibid*, p. 73-89 ; J. BERARD, 1957 (1941), p. 214.
[25] Pausanias, VI, 6, 4 : « Euthymos était originaire de Locres en Italie, qui occupe le territoire attenant au cap Zéphyrion ; il était appelé fils d'Astyclès, mais, aux dires des gens du pays, il était le fils, non pas de celui-ci, mais du fleuve Caikinos qui sépare la Locride du territoire de Rhégion et présente le miracle des cigales », traduction : PAUSANIAS. *Description de la Grèce*, J. POUILLOUX (trad.), 2002. On remarque ici la confusion entre les deux rivières, le Cécinos et l'Halex. Peut-être faut-il voir un déplacement de la frontière entre ces deux cités du Cécinos à l'Halex ; dans tous les cas, nous devons identifier deux rivières différentes. Les hypothèses d'identification varient et F. Costabile a proposé que le Cécinos serait la rivière *La Verde*, tandis que l'Halex serait la *fiumara Galati-Aranghia*. G. Cordiano, d'autre part, identifie l'Halex comme étant la *fiumara Palizzi* et le Cécinos dans la zone du cap Zéphyrion, probablement

héros échappa à la mort et Élien (*Hist. Var.*, VIII, 18) affirme qu'il disparut dans les eaux du Cécinos. Cette légende sur sa disparition, ou bien même sa transformation en fleuve, renforce les justifications pour l'héroïsation d'Euthymos. En effet, à Locres, on a retrouvé un ensemble d'hermès en terre cuite qui suggèrent un culte à l'athlète héroïsé : des hermès tricéphales représentent un taureau à tête d'homme barbu qui pourrait être identifié à Cécinos[27], le père légendaire d'Euthymos. En plus de ces figures barbues, on a pu retrouver quelques autres hermès représentant un taureau à tête d'homme imberbe, qui serait un personnage différent de Cécinos, en raison de l'absence de la barbe, et serait identifié à Euthymos[28]. Outre les rapports entre Euthymos et Témésa[29], il faut remarquer également la possibilité de voir dans ses légendes une métaphore de l'expansion territoriale de Locres aux dépens de Rhégion. En effet, F. Costabile a proposé un déplacement de la frontière réelle entre ces deux cités du fleuve Cécinos à l'Halex, plus proche de Rhégion[30].

L'ensemble des récits légendaires sur Euthymos suggère un statut très particulier de ce héros. E. Prioux[31] identifie trois métaphores de la frontière véhiculées par ce personnage. Premièrement, la frontière territoriale entre Locres et Rhégion, d'abord par la possibilité d'identifier une expansion du fleuve Cécinos jusqu'au fleuve Halex, mais aussi par l'inclusion de Témésa dans la sphère d'influence de Locres. Aussi une frontière de la puberté à travers la représentation d'Euthymos comme étant un dieu-

---

l'actuel cap Bruzzano. *Cf.* : G. CORDIANO et S. ACCARDO, 2004, p. 70 et 82, n. 71 ; F. COSTABILE, 1992, p. 195-219.

[26] « J'ai encore entendu dire ceci à propos d'Euthymos, qu'il atteignit une extrême vieillesse, qu'il échappa une première fois à la mort et qu'il quitta le monde des hommes d'une toute autre façon », traduction : PAUSANIAS. *Description de la Grèce*, J. POUILLOUX (trad.), 2002.

[27] F. COSTABILE, 1992, p. 195-219, cité par : É. PRIOUX, 2008 (à paraître).

[28] Dans trois exemplaires conservés dans une collection privée à Locres, on lit l'inscription Εὐωύμῳ ἱαρά, qui l'attribue sans équivoque au héros. *Cf.* : F. COSTABILE, 1992, p. 195-219.

[29] Voir nos commentaires ci-dessous ; *cf.* A. ROUVERET, 1993, p. 73-89.

[30] F. Costabile identifie ce déplacement à une date antérieure à 426 av. J. C. en s'appuyant sur le témoignage des tablettes de l'Olympieion de Locres (*SEG*, XXIX, 950) et sur un petit passage chez Thucydide (III, 99 : « À peu près au même moment, les forces athéniennes de Sicile firent voile contre la Locride. Elles effectuèrent un débarquement, défirent un corps de Locriens accourus pour les repousser et s'emparèrent d'un fort situé sur les bords de l'Halex », traduction : THUCYDIDE. *La Guerre du Péloponnèse*, D. ROUSSEL (trad.), 2003 (1964), *cf.* : F. COSTABILE, 1992, p. 195-219. Contre l'hypothèse d'un déplacement de la frontière, voir : G. CORDIANO et S. ACCARDO, 2004, p. 81-82.

fleuve imberbe associé aux zones d'*eschatià* et probablement aux rites de passage de l'éphèbe à l'âge adulte. Enfin, une frontière entre la vie et la mort, puisque le héros échappe à la mort et disparaît dans les eaux du fleuve.

Ces histoires sur Euthymos complètent et renforcent le caractère symbolique de la frontière. Il est intéressant de remarquer la grande similitude des traits symboliques du héros et des cigales. Les trois aspects métaphoriques – comme frontière territoriale, comme allusion aux rites de passage et de transformation, et comme frontière entre la vie et la mort – sont communs au personnage d'Euthymos et aux cigales.

### 3. Cigales et histoire politique

Si l'on passe maintenant de l'aspect symbolique aux récits de caractère historique, cette fonction métaphorique des cigales paraît se renforcer. Deux textes parlent des cigales en rapport avec la frontière entre Locres et Rhégion : Stésichore (*apud*. Aristote, *Rhétorique*, II, 21, 1394b-1395a) et Démétrios de Phalère (*Du style*, 99-100). Dans le premier passage, Aristote est en train de parler de l'adéquation des apophtegmes et des maximes énigmatiques et il donne l'exemple de la phrase que Stésichore aurait prononcé à l'assemblée des Locriens : « on ne doit pas être insolent, si l'on ne veut pas que ses cigales chantent à terre »[32]. Un petit passage de Démétrios (*Du style*, 243) éclaire le sens du premier ; en parlant des formules symboliques et de la véhémence, il cite l'exemple des cigales : « les cigales chanteront pour vous de par terre est plus véhémente sous cette forme allégorique que si l'on avait dit simplement 'vos arbres seront abattus' »[33]. Si l'on accepte le passage de Stésichore comme étant une

[31] É. PRIOUX, 2008 (à paraître).
[32] Traduction de M. Dufour : ARISTOTE. *Rhétorique*, M. DUFOUR (trad.), 1991 (1931).
[33] Traduction de P. Chiron : DÉMÉTRIOS. *Du style*, P. CHIRON (trad.), 2002 (1993).

métaphore, on peut dire qu'il se référait à un événement précis et réel[34]. Cela voudrait dire, par conséquent, que les faits reportés par le poète datent de la fin du VII^e^ ou du début du VI^e^ siècle av. J.-C[35]. À partir de la mention aux cigales, G. Cordiano place l'événement dans la région frontalière entre Locres et Rhégion, ce qui rendrait les références aux cigales au bord de l'Halex bien plus anciennes que l'époque de Timée. Il s'agit ici d'une hypothèse qui s'appuie uniquement à la mention aux cigales, qui ne sont placées dans aucun endroit précis dans le passage de Stésichore. Il est ainsi plus prudent de dater l'identification de la frontière entre Locres et Rhégion avec le cours de l'Halex de l'époque de Timée.

Le second texte de caractère historique en rapport avec les cigales de l'Halex est un autre passage de Démétrios (*Du style*, 99-100) où, en parlant de l'allégorie, il cite une phrase de Denys de Syracuse : « les cigales chanteront pour eux de par terre ». Il rajoute un commentaire sur le tyran, qui voulait menacer de raser la Locride et par le biais de l'allégorie rendait ses propos plus menaçants : « car tout ce qui est sous-entendu effraie davantage »[36]. D'après ce passage, G. Cordiano propose de voir dans les propos de Denys une référence à un événement passé, sans doute celui raconté par Stésichore. Cette menace de voir les cigales chanter à terre a certainement plus de force quand proférée contre les Locriens, qui auraient souffert d'une dévastation de leurs terres auparavant.

En confirmation de l'hypothèse de G. Cordiano, Diodore de Sicile (XIV, 100, 1-2), quand il raconte l'expédition de Denys en Locride, fait référence précisément à la limite entre Locres et Rhégion : Denys débarqua ses troupes à la frontière de Locres et il ravagea le territoire de Rhégion à partir de la route de l'intérieur. Sachant que l'expédition de Denys de Syracuse contre Rhégion est datée du tout début du IV^e^ siècle

[34] G. CORDIANO et S. ACCARDO, 2004, p. 36-37.
[35] D'après les recherches récentes sur la vie de Stésichore, ce passage peut être daté de la première moitié du VI^e^ siècle. *Cf. Ibid*
[36] Traduction de P. Chiron : DÉMÉTRIOS. *Du style*, P. CHIRON (trad.), 2002 (1993).

av. J.-C., on peut supposer, pour aller au-delà des hypothèses de G. Cordiano, que Timée ait interprété à sa façon les paroles de Stésichore et de Denys, ainsi que les événement historiques de la dispute entre Locres et Rhégion au bord de l'Halex. Au lieu des cigales qui chantent à terre, dans un endroit où il n'y a plus d'arbres, après la dévastation du territoire de Rhégion, les cigales sont devenues muettes, voire absentes, du côté de Rhégion.

## 4. Deux perceptions de la frontière

Pour revenir au texte de Timée, il semble que ce passage a diverses connexions avec les aspects symboliques des cigales ainsi qu'avec les événements historiques et les phrases dignes de mémoire prononcées par quelques grands hommes. Toutefois, ce n'est pas l'unique texte grec qui donne les limites précises entre deux colonies. Pour ne citer qu'un exemple, prenons un passage chez Thucydide (VII, 35, 1-2), où l'historien nous renseigne sur l'alliance des habitants de Thourioi avec les Athéniens et raconte comment l'armée des premiers rejoignit les seconds. L'armée de Thourioi qui voyageait par voie terrestre fut obligée de s'arrêter aux bords de l'Hylias par l'interdiction des Crotoniates de traverser leur territoire. Les 700 hoplites et 300 lanceurs de javelots furent obligés ainsi d'aller vers la mer et l'embouchure du fleuve, d'y camper pour attendre l'arrivée des bateaux pour continuer leur chemin ensuite. Ce passage montre très clairement la démarcation et le respect de la limite entre Thourioi et Crotone. En plus, la frontière ne se résume pas à l'embouchure du fleuve mais, d'après le texte de Thucydide, elle comprend une partie de l'extension de la rivière de l'Hylias, probablement l'ensemble de cette rivière.

Ces textes autorisent l'affirmation d'une conscience des Grecs d'Occident des limites entre deux colonies. Malgré l'absence de bornes et d'autres marques

épigraphiques en Grande Grèce, on peut considérer comme certaine l'existence de frontières définies précisément entre deux cités. La perception de la frontière, dans le cas de l'Halex, doit être renforcée encore de tous les aspects symboliques qui y sont présents avec les références aux cigales muettes. Par conséquent, on peut proposer que les Grecs d'Occident avaient non seulement la conscience de l'idée de démarcation fixe et définie comme ils investissaient cette notion de représentations symboliques très fortes.

Jusqu'ici nous avons traité de la frontière entre deux cités grecques, mais nous n'avons fait aucune référence aux indigènes. De fait, les Grecs eux-mêmes ne faisaient pas non plus référence à la frontière entre leurs cités et les populations non-grecques. Les sources littéraires dont nous disposons sont toujours très vagues, imprécises et indéterminées par rapport aux indigènes. L'absence de toute référence qui marquerait les limites entre une cité grecque et le territoire des populations indigènes, surtout quand on oppose les témoignages sur l'Halex, ou même l'Hylias, implique la constatation d'un traitement différent pour deux réalités diverses. Nous proposons de voir une définition de frontière uniquement entre deux cités grecques et une attitude volontairement floue par rapport aux territoires indigènes. Le même passage de Strabon (VI, 1, 9) cité à propos de l'Halex, à la suite de l'histoire des citharistes Ariston et Eunomos, fait référence aux confins des cités de Rhégion et Locres vers l'arrière-pays. Strabon affirme que l'intérieur de ces pays appartient aux Brettiens, sans aucune mention à une caractérisation de limite entre eux et les Grecs. Ce passage est indicatif de la différence de traitement de ces deux types de frontière.

En effet, les Grecs adoptaient un point de vue hellénocentrique et considéraient comme vide (ἔρημος χώρα) tout territoire qui n'était pas occupé par eux. Dans ce sens, il n'est pas étonnant de voir ce manque d'intérêt des Grecs pour tout ce qui était considéré comme vide. On peut également rappeler la même distinction de traitement de

la frontière dans la Grèce du Nord-Ouest, avec une délimitation bien nette entre des communautés grecques et l'absence d'une telle référence par rapport aux « barbares »[37]. De plus, nous avons aussi remarqué ci-dessus l'importance des voisins pour la définition de la frontière chez Aristote[38].

En revanche, le témoignage de Strabon est beaucoup plus complexe, puisqu'on trouve plusieurs passages qui parlent des indigènes : le Géographe est à ce propos particulièrement bavard par rapport à la littérature grecque en général. La différence réelle repose sur le traitement consacré aux indigènes, puisque les sources sont très souvent vagues quand elles font référence aux indigènes[39]. Strabon, notre source principale, parle des Œnôtres, des Chônes, des Lucaniens, des Brettiens, mais leurs territoires et possessions sont mentionnés d'une façon imprécise. Quand ils sont évoqués, c'est uniquement par rapport aux Grecs : soit les Grecs qui installent leurs colonies dans les territoires occupés auparavant par des indigènes, soit, au contraire, quand Lucaniens et Brettiens conquirent et dominèrent un vaste territoire et certaines cités grecques, comme Poseidonia et Laos.

Puisque Strabon est une des sources les plus claires sur les indigènes de la Grande Grèce, prenons le Géographe comme exemple. Quand il parle des Lucaniens (VI, 1, 4), il définit les limites de leur territoire : de la rivière du Sele jusqu'à Laos, de Métaponte à Thourioi. Le point de vue Grec est clair dans le passage de Strabon[40], puisque le territoire indigène est défini par rapport aux balises grecques, les cités grecques. La référence la plus précise sur les Indigènes dans la partie consacrée à la Grande Grèce est à propos de Cosentia (la capitale des Brettiens) et de Pandosia. Si la première est une référence proprement indigène, la seconde est citée pour introduire le

[37] P. CABANES, 1979, p. 190.
[38] *Politique*, II, 6, 7-8 = 1265a. Voir commentaire ci-dessus, dans la partie sur Aristote au chapitre sur la notion de frontière.
[39] *Cf.* : F. LA GRECA, 2001 ; F. CORDANO, 1971.
[40] En effet les descriptions présentes dans le livre VI démontrent l'hellénocentrisme du géographe, y compris par rapport aux données de l'époque romaine ; voir à ce propos : F. PRONTERA, 1987, p. 102.

renseignement sur l'endroit de la mort d'Alexandre le Molosse, donc un point de vue grec.

Dans le cas de Strabon, il faut remarquer que le géographe écrit pendant la période d'Auguste, quand certaines de ces cités grecques avaient déjà perdu une grande partie de leur splendeur d'autrefois et d'autres auteurs, comme Cicéron par exemple, ne cite que 3 villes qui maintiennent des coutumes grecques : Naples, Rhégion et Tarente[41]. Strabon persiste à ne considérer que le point de vue grec, ignorant l'évolution de la région après la conquête romaine et les nouvelles villes romaines, beaucoup plus importantes que les grecques à son époque[42]. S'il néglige les référents romains de son temps, il n'est pas étonnant que Strabon néglige aussi ceux des indigènes.

Une seule exception est à remarquer. La rivière du Sele, qui constituait la frontière nord du territoire de Poseidonia et qui la séparait des populations Campano-Étrusques[43]. Il est possible, d'une part, que ces populations d'origine étrusque aient été considérées différemment des autres Italiques. Ils représentaient peut-être un opposant plus fort et plus organisé, du moins au moment de l'arrivée des colons. En effet, les Étrusques, en opposition avec les autres Italiques en contact avec les Grecs, étaient organisés en cités et leur civilisation était aussi développée que celle des Grecs. Cette frontière semble avoir une pérennité incomparable dans l'histoire de la Grande Grèce : c'était la limite nord de la cité de Poseidonia dès l'établissement de celle-ci à l'extrême fin du VII$^{e}$ siècle ; le Sele continue à marquer la limite nord du territoire des Lucaniens au IV$^{e}$ ; enfin, même avec la conquête romaine de l'Italie et jusqu'au moins à l'époque d'Auguste, cette rivière fonctionne comme la séparation des régions I et III. Aucune autre frontière précise entre Grecs et Italiques n'est présente dans la littérature grecque.

---

[41] Cicéron, *Discours pour A. Licinius Archias (pro Archia)*, 5, 5. Sur le déclin de la Grande Grèce, voir aussi Cicéron, *De l'amitié*, 4, 13 et le colloque de Tarente organisé sur ce thème : *Atti Taranto* 2004.

[42] Il suffit ici de citer l'exemple de Copiae, ville romaine fondée à la place de Thourioi. À l'époque de Strabon, ce serait plus logique de faire référence à Copiae au lieu de Thourioi, désormais disparue, dans sa description du territoire des Lucaniens. Mais le Géographe maintient toujours les références grecques, malgré leurs faiblesses.

La perception grecque de la frontière reste donc sujette au point de vue strictement grec, où uniquement leurs cités sont considérées. Le contraste entre, d'un côté, la précision géographique, la charge symbolique dans leur imaginaire et les récits historiques qui se rapportent aux frontières entre cités grecques et, d'autre côté, le presque néant (l' ἔρημος des anciens Grecs) par rapport aux indigènes d'Italie est symptomatique d'une différence de réalité et de sa perception.

Dans cette deuxième partie nous avons abordé plusieurs facettes de la notion grecque de la frontière à partir des sources diverses : analyse sémantique des termes, descriptions ethnographiques et géographiques, conceptions philosophiques et imaginaire des perceptions de la limite entre deux territoires. Nous avons, dans la mesure du possible, donné la priorité aux exemples qui se rapportaient directement à la Grande Grèce. Nos conclusions sur chacun des aspects de l'idée de frontière, développés dans ces pages, sont essentielles pour l'interprétation des données archéologiques venant des cités analysées. Dans les trois chapitres de cette partie nous avons remarqué une notion double de la frontière. D'une part, le vocabulaire, les réflexions philosophiques, les descriptions géographiques et ethnographiques, et les récits métaphoriques montrent qu'il existe une frontière fixe et bien définie. Cette idée de frontière comme une ligne perceptible et bien déterminée est employée presque uniquement dans les rapports entre deux cités grecques. D'autre part, les mêmes éléments permettent d'affirmer un autre type de frontière, qui est indéfinie, floue et mouvante. C'est avec un vocabulaire abstrait, avec des descriptions vagues et une absence de références symboliques que les Grecs se réfèrent aux indigènes de l'arrière-pays. Nous pouvons ainsi suggérer l'existence d'un double sens de la frontière dans le contexte colonial grec.

---

[43] Voir nos commentaires sur le fleuve Sele et l'Héraion à son embouchure ci-dessous.

Dans la troisième partie ci-dessous, nous utilisons ces notions pour diriger et appuyer nos analyses des signes matériels de l'occupation de l'espace et de la frontière des cités coloniales. C'est ainsi qu'on cherche, à partir des données archéologiques, à retrouver les deux types de frontière, une précise et bien délimitée d'un côté et une autre floue et imprécise. Les trois cités achéennes analysées ci-dessous nous permettent d'identifier l'utilisation des deux notions de la frontière que nous avons pu appréhender dans cette deuxième partie.

# III.

# Poseidonia et la frontière des Achéens d'Occident

> On fait souvent des descriptions si éloignées de la vérité, on prend des idées si monstrueuses d'après ce qu'on lit et ce qu'on entend raconter, que nous nous attendions à trouver Paestum un désert marécageux, les temples perdus ou ensevelis dans les joncs ou les broussailles, un air infect, un pays désert et sauvage. Nous eûmes donc lieu d'être surpris de voir la plus belle situation sur les bords d'un golfe d'une grande étendue, une plaine fertile entourée de montagnes cultivées en vignes et en blé, des habitations qui n'annoncent point la misère, et des habitants qui ne souffrent que de la mauvaise eau qu'ils sont obligés de boire, et quelquefois du mauvais air qu'on y respire.
>
> SAINT-NON, J.-C. R. *Voyage pittoresque à Naples et en Sicile, nouvelle édition corrigée, augmentée et mise dans un meilleur ordre par P.-J. Charrin*, tome III, 2e éd, Paris: Dufour et Cie, libraires-éditeurs, 1829, p. 183-184.

# 1. Achéens en Occident

## 1. Sybaris : le point de départ

### *1. Description littéraire et Indigènes*

Comprendre les enjeux de l'histoire de la colonie achéenne de Sybaris n'est pas une tâche facile. Les sources écrites et archéologiques sont relativement peu nombreuses et difficiles à interpréter. Parmi les quelques sources littéraires qui nous renseignent sur la fondation de Sybaris, c'est Strabon (VI, 1, 13) qui nous donne le nom de l'œciste, Is d'Hélikè. Les colons s'installent au centre d'une grande plaine, la plus étendue de l'Italie du Sud, entre les fleuves Crathis et Sybaris. Les vestiges archéologiques les plus anciens permettent de dater l'entreprise coloniale du dernier quart du VIII$^{e}$ siècle[1].

D'après les sources écrites, notamment Strabon (VI, 1, 13) et Diodore (XII, 9, 1-6), la richesse de la cité était proverbiale et Sybaris jouissait d'un territoire très étendu et fertile. Cette abondance est perceptible également par l'intermédiaire de quelques sources écrites qui font l'éloge de la production de vin de Sybaris et de Thourioi, qui devait être suffisamment grande et de qualité pour permettre son exportation[2]. Pour ce qui relève de l'histoire de Sybaris, avec l'aide d'un certain nombre de sybarites exilés, la voisine Crotone détruit totalement la cité ennemie en 511-510 av. J.-C[3]. Après quelques tentatives de reconstruction de la ville (Diodore, XII, 10, 2-6), à l'incitation de

[1] La date de la fondation est établie dans les années 730-720 av. J.C. *Cf.* : E. GRECO, 1992 (a), p. 27.
[2] Timée, *apud*. Athénée, XII, 519d ; Strabon, VI, 1, 14 ; Pline l'Ancien, *N.H.*, XIV, 39. [3] Voir commentaire récent sur cette bataille dans : M. LOMBARDO, 2002, p. 43-67. L'auteur montre que la complète destruction de Sybaris de la part de Crotone fut un événement d'exception et d'excès.

Périclès d'Athènes, la nouvelle colonie panhellénique de Thourioi s'établit à l'emplacement de l'ancienne Sybaris en 444 av. J.-C[4].

Un discours sur Sybaris et son territoire s'appuie et est en quelque sorte conditionné par les sources littéraires disponibles[5]. Il convient de citer la partie du passage de Strabon qui nous intéresse plus particulièrement : « Sybaris jouit autrefois d'une fortune si exceptionnelle qu'elle put commander à quatre nations voisines, avoir pour sujettes vingt-cinq cités et remplir de ses habitants sur le seul Crathis une enceinte circulaire de 50 stades. »[6]

Dans le même sens de ce passage nous avons l'information donnée par Diodore sur l'accord de la citoyenneté sybarite : « accordant généreusement le droit de cité, ils firent tant de progrès qu'ils passèrent pour bien plus puissants que les autres habitants de l'Italie, et leur abondante population leur assura une telle supériorité numérique que la cité comprit trois cent mille citoyens. »[7]

La recherche archéologique n'est évidemment pas capable de localiser avec précision ces quatre nations et ces vingt-cinq cités du texte de Strabon. En revanche, les textes suggèrent une certaine interprétation des données archéologiques venant du territoire de la cité grecque, notamment les sites de Francavilla Marittima et Amendolara. À partir de la combinaison de la tradition littéraire et des vestiges matériels, certains chercheurs utilisent l'expression d' « empire de Sybaris » pour parler de sa campagne et de ses relations avec les peuples indigènes de l'arrière-pays[8].

---

[4] Voir une analyse sur l'histoire de Sybaris, de ses refondations et de Thourioi dans : M. BUGNO, 1999.

[5] E. GRECO, 1992, p. 465. L'ensemble des sources littéraires sur Sybaris a été étudié en détail par J. BÉRARD, 1957 (1941), p. 140-151. Le territoire de Sybaris est le thème de recherche de la thèse de doctorat de Giovanna LEO, « Le territoire de la cité grecque de Sybaris », sous la direction de Michel Gras, Université de Paris I – Panthéon Sorbonne. Je remercie sa générosité à me faire part des résultats préliminaires de ses recherches encore inédites.

[6] Strabon, VI, 1, 13 : « τοσοῦτον δ' εὐτυχίᾳ διήνεγκεν ἡ πόλις αὕτη τὸ παλαιὸν ὥστε τεττάρων μὲν ἐθνῶν τῶν πλησίον ἐπῆρξε, πέντε δὲ καὶ εἴκοσι πόλεις ὑπηκόους ἔσχε, τριάκοντα », traduction française : STRABON. *Géographie*, F. LASSERRE (trad.), 2003 (1967).

[7] Diodore, XII, 9, 2 : «πολλοῖς δὲ μεταδιδόντες τῆς πολιτείας ἐπὶ τοσοῦτο προέβησαν, ὥστε δόξαι πολὺ προέχειν τῶν κατὰ τὴν Ἰταλίαν οἰκούντων, πολυανθρωπίᾳ τε τοσοῦτο διήνεγκαν, ὥστε τὴν πόλιν ἔχειν πολιτῶν τριάκοντα μυριάδας », traduction française : DIODORE DE SICILE. *Bibliothèque Historique*, M. CASEVITZ (trad.), 1972.

[8] *Cf.* : E. GRECO, 1992, p. 459-485.

C'est justement dans le cadre de l'étude de l' « empire » de Sybaris que doit être mise la fondation de Poseidonia à l'extrême fin du VII^e^ siècle. Pour mieux discuter l'histoire et l'archéologie de la sous-colonie (Poseidonia), il est fondamental de donner le cadre plus général des intérêts de la « métropole » Sybaris.

Tout d'abord le territoire qui sera occupé par les colons achéens n'était pas désert et l'expression d' « *eremos chora* » s'applique uniquement dans le sens d'une terre privée de population grecque, occupée par des « barbares ». D'autre part, le cas spécifique de Sybaris et de son « empire » est le point de départ des études portant sur les rapports entre Grecs et indigènes en Italie du Sud[9] ; il convient d'exposer de manière succincte nos connaissances sur ce sujet.

Le peuple italique qui habitait la région à l'époque de la fondation de Sybaris était appelé Œnôtres par les Grecs[10]. Le petit résumé donné par Strabon et inspiré d'Antiochos indique, d'une part, la complexité de la situation des peuples indigènes et, d'autre part, les amalgames que les sources font entre les gens d'origine diverse. En premier lieu, il faut distinguer très nettement les peuples italiques en ce qui concerne la chronologie. La conquête de l'Italie du Sud par les populations d'origine samnite appelées Lucaniens (et aussi Brettiens) se fait uniquement aux décennies finales du V^e^ siècle[11]. Avant cette époque, les populations en contact avec les colons sont

[9] Le premier à poser le problème des échanges culturels entre Grecs est Paolo Orsi, dès la fin du XIX^e^ siècle. Sur ce point, voir : A. ESPOSITO et G. LEO, 2006, p. 630.

[10] Strabon, VI, 1, 4 : « Dans son traité *De l'Italie*, Antiochos rapporte que cette région porte le nom d'Italie et que c'est elle qui fait le sujet de son étude, mais qu'elle était appelée aussi autrefois Œnotrie. (…) Dans un temps plus reculé encore, à l'en croire, les noms d'Œnotriens et d'Italiens se seraient appliqués seulement aux peuples fixés en deçà de l'isthme, face au détroit de Sicile. (…) Après cette époque, continue Antiochos, on voit les deux noms d'Italie et d'Œnotriens s'étendre jusqu'aux territoires de Métaponte et de Siris. Et en effet, selon lui, ces lieux auraient été habités par des Chônes. Antiochos, on le voit, a simplifié à l'excès, et ses conceptions sont archaïques, puisqu'il n'est entré dans aucune distinction relativement aux Lucaniens et aux Brettiens. », traduction française : STRABON. *Géographie*, F. LASSERRE (trad.), 2003 (1967). Voir commentaires dans le volume : M. BUGNO, C. MASSERIA, et P. POCCETTI (éds.), 2001.

[11] *Cf.* : A. PONTRANDOLFO, 1982.

probablement les Œnotriens dont parlent Antiochos et Strabon[12]. Le fait que Strabon critique son prédécesseur, en disant que ses conceptions sont archaïques, renforce cette distinction chronologique importante entre Œnôtres et Lucaniens.

Deuxièmement, il y a une différenciation géographique : pour une région qui paraît être la même, Strabon donne les noms de deux peuples différents, celui d'Œnotriens et celui de Chônes[13]. En revanche, un peu plus loin, le géographe indique plus précisément la position géographique des Chônes, dans le territoire qui sera occupé par les colons de Siris-Poliéion[14]. D'après ces passages, on aurait au moins deux populations indigènes différentes à l'époque de l'arrivée des colons, les Œnôtres et les Chônes. Nous ne sommes pas en mesure d'identifier précisément les limites de l'occupation des terres par ces deux peuples, bien que les Chônes semblent habiter uniquement le territoire de Siris-Poliéion. Il est important néanmoins de souligner la diversité de situations rencontrées par les colons achéens à leur arrivée dans cette partie du Golfe de Tarente[15].

Sans vouloir approfondir davantage le débat relatif aux populations indigènes de l'Italie du Sud, l'essentiel est de remarquer leur diversité, appréhendée même par les sources grecques, habituées à classer comme « vides » les terres non habitées par les Grecs. Dans l'interprétation de l'interaction entre colons et indigènes, nous sommes

---

[12] L'analyse des sources littéraires sur les définitions géographiques de l'Italie du Sud à l'époque archaïque doit tenir compte aussi de la notion d' « Italìa », qui semble avoir un lien très étroit avec l'expérience coloniale achéenne et l'idée d' « empire » de Sybaris. Sur ce point, voir : M. LOMBARDO, 2001, p. 257-270, avec bibliographie précédente. Les sources grecques du IV^e^ siècle semblent persister jusqu'à l'époque romaine, notamment chez Tite-Live : M. MAHÉ-SIMON, (sous presse).

[13] Strabon, VI, 1 ,2 : « Quant à l'autre mer, dominée par les Grecs, qui possédaient le Golfe de Tarente, elle n'était autrefois touchée en aucun point par la Lucanie, et, avant l'arrivée des Grecs, il n'existait pas encore de Lucaniens : tous ces lieux étaient occupés par les Chônes et les Œnotriens. », traduction : STRABON. *Géographie*, F. LASSERRE (trad.), 2003 (1967).

[14] Strabon, VI, 1, 14 : « Ces derniers, en effet, seraient arrivés à Siris en colonisateurs, fuyant la domination lydienne. Ils l'auraient prise de vive force alors qu'elle appartenait aux Chônes et lui auraient donné le nom de Poliéion. », traduction française : *Ibid*.

[15] Il est opportun de rajouter que les Tarentins affrontent d'autres gens italiques, dont les noms varient : Iapyges, Messapiens, Peucétiens, Dauniens, Apuliens. La caractéristique essentielle pour notre discours est la distinction entre ces gens et les Œnôtres, même par les sources grecques, en particulier Strabon (VI, 3, 1). *Cf.* : E. M. DE JULIIS, 1988. Sur les Messapiens, voir en particulier : J.-L. LAMBOLEY, 1996 (b).

confrontés avec deux types de diversités très importantes : différentes origines pour les colons et différences entre les populations indigènes en contact avec les Grecs[16].

*2. Les données archéologiques*

La recherche archéologique dans le territoire de Sybaris n'est pas suffisamment avancée pour donner un panorama complet de l'occupation des terres par les colons achéens[17]. Cependant, les sites de Francavilla Marittima et d'Amendolara ont été systématiquement fouillés depuis plusieurs années et constituent deux sources importantes pour interpréter le mode d'occupation du territoire par les Sybarites et les relations entre les colons et les populations locales.

Plusieurs nécropoles présentent d'importants vestiges archéologiques indigènes datant de l'époque précédant immédiatement l'arrivée des colons grecs : Francavilla Marittima – Macchiabate, Spezzano Albanese – Torre Mordillo, Spezzano Albanese – Ceccopesce, Paludi – Castiglione, Amendolara – Rione Vecchio, Cassano allo Ionio, Corgliano Serra Castello, Corigliano Cozzo Michelicchio et Rossano – San Antonio[18]. Les données archéologiques montrent que les populations installées dans ces localités étaient déjà en contact avec l'élément grec avant la fondation de la cité de Sybaris[19].

Avec la fondation achéenne, la disparition, ou du moins la raréfaction, du témoignage indigène dans les nécropoles citées ci-dessus indique un rapport plutôt conflictuel entre les nouveaux et les anciens occupants de la plaine sybarite. On observe

[16] Ce thème de recherche a animé une discussion très importante depuis les années 1960 et constitue un des principaux axes mis en valeur par les différents colloques de Tarente, à commencer par sa première édition en 1961, dont le titre était « Greci e Italici in Magna Grecia » ; voir aussi le colloque organisé en 2006 sur l'histoire et la portée des rencontres tarentines : *Atti Taranto* 2006. Une tentative d'identifier les particularités des Achéens par rapport aux autres colons d'Italie du Sud a été entreprise dans un autre colloque récent : *Gli Achei* 2001.

[17] Notre bref commentaire sur les sites archéologiques de Sybaris s'inspire de l'étude de M. Osanna : M. OSANNA, 1992, p. 115-153 et fiches topographiques n° 1-40, p. 155-166. Nous ne nous occupons pas de la région après la défaite de Sybaris en 511-510 av. J.-C., ni du territoire de la colonie de Thourioi.

[18] *Cf.* : *Ibid*, p. 118.

[19] *Cf.* : *Atti Taranto* 1971 ; *Atti Taranto* 1982.

une interruption nette de l'occupation de ces sites à partir du dernier quart du VIII[e] siècle. Les deux cas les plus importants sont ceux de Francavilla Marittima et d'Amendolara.

Le site de Francavilla Marittima (n° 1)[20] a livré la majeure partie des données disponibles sur Sybaris, soit la nécropole de Macchiabate soit le sanctuaire de Timpone della Motta, le lieu de culte le mieux connu de Sybaris. La nécropole de l'age du Fer dans la localité Macchiabate présente une diminution expressive du nombre de tombes indigènes postérieures à 720 av. J.-C. Les quelques noyaux encore présents, à Uliveto et à Temparella, livrent uniquement des tombes féminines ou appartenant à des enfants, avec une absence absolue de l'élément masculin dans ces tombes. M. Osanna a proposé une incorporation de l'élément indigène féminin dans la société sybarite en qualité de main-d'œuvre dépendante domestique aussi bien que dans le cadre des mariages mixtes. Un second aspect de la conquête grecque est donné par l'abandon total des cabanes protohistoriques retrouvées dans la zone d'habitat indigène au sud de la Motta.

Dans un second moment, à partir du début du VI[e] siècle, les deux sites semblent être réinvestis par les colons et livrent des tombes masculines avec un mobilier typiquement grec, à l'exception d'une tombe (Temparella, n° 25) comportant une pointe de lance attribuée à la tradition indigène. Dans le site d'Uliveto, les tombes plus récentes se retrouvent dans la même zone des anciennes, sans aucun respect de la nécropole indigène précédente.

Le lieu Macchiabate à Francavilla montre des signes d'une totale élimination de l'élément indigène masculin, tandis que les femmes indigènes gardent un certain espace dans la nouvelle société coloniale. Le mariage mixte et le besoin d'une main-d'œuvre

[20] Sur le site de Francavilla Marittima, voir en particulier : M. OSANNA, 1992, p. 159-161, n° 19 ; G. GENOVESE, 1999, p. 31-42. Les numéros entre parenthèses correspondent aux numéros des fiches descriptives présentes en annexe, dans le second volume et organisées par cité d'appartenance, ainsi qu'à la localisation des sites sur les cartes correspondantes aux trois cités analysées.

dépendante sont les deux raisons évidentes pour le maintien de la présence indigène féminine dans la cité grecque. À la différence des hommes adultes, ces femmes ne semblent pas constituer une menace à la domination grecque de l'espace récemment conquis. Ici, la prise de possession du territoire est visible à la fois par l'occupation grecque et par les transformations de la fréquentation indigène, notamment par la disparition de l'élément masculin.

Au sud de la Motta, où les cabanes protohistoriques furent abandonnées, on a retrouvé quelques maisons de type grec, dont une datable du VII^e^ siècle et connue sous le nom de « Casa dei *Pithoi* », du fait de la grande quantité de cette classe céramique trouvée lors des fouilles. Outre cette maison, la domination grecque est plus fortement représentée par l'établissement d'un sanctuaire au sommet de la colline, à Timpone della Motta. La céramique la plus ancienne est contemporaine des premières attestations du centre urbain de Sybaris, dans le dernier quart du VIII^e^ siècle, notamment des coupes de type *Thapsos*.

Le sanctuaire de la Motta semble être le lieu sacré extra urbain le plus important de la cité, où, au total, les vestiges de cinq édifices d'époque grecque ont été trouvés. Des recherches récentes ont montré l'existence d'un petit autel dont la fréquentation peut être datée entre le IX^e^ et le VIII^e^ siècles, avant l'arrivée des colons grecs[21]. Par conséquent, le sanctuaire grec reprend un lieu de culte déjà fréquenté par les Œnôtres avant la colonisation. Le premier monument grec attesté est un temple (temple V), construit avec de grands poteaux en bois, dont le négatif des trous de fondation d'un diamètre de 50cm, a été mis au jour ; il est datable du courant du VII^e^ siècle. Ce premier édifice fut remplacé par un autre dans le même emplacement dans la première moitié du VI^e^. Aussi du VII^e^ est une *stoa*, tandis que la monumentalisation en pierre des temples

[21] G. GENOVESE, 1999, p. 31 ; S. LUPPINO, 1996 (b), p. 195 ; M. MAASKANT-KLEIBRINK, 1996, p. 198.

est datable dans le courant du VI^e^ siècle, d'après la découverte d'éléments architectoniques en terre cuite datés du deuxième quart de ce siècle.

L'analyse des fonctions du lieu de culte n'est pas facile, puisqu'il ne semble pas être un « sanctuaire de frontière »[22] ; il serait plutôt un lieu qui marque la mainmise du territoire par les Grecs en même temps que les offrandes de type indigène indiquent une fréquentation aussi de la part des populations locales. Par conséquent et d'après les données archéologiques du sanctuaire, il semble que les rapports entre Grecs et indigènes étaient beaucoup plus nuancés qu'une simple conquête suivie d'extermination des hommes et sujétion des femmes. La sphère du sacré montre des relations complexes et subtiles entre les différents éléments en contact.

En ce qui concerne la divinité honorée, les vestiges matériels datables du milieu du VI^e^ siècle, ex-voto et terres cuites architectoniques, permettent d'identifier un culte à Athéna. Les offrandes plus anciennes ne comportent pas d'attributs permettant une identification plus précise que « divinité féminine ». Le grand nombre d'objets en rapport avec l'eau, notamment des hydries de petites dimensions, peut être mis en rapport avec une divinité liée à l'eau. Le premier problème d'interprétation est l'absence de source ou rivière et rien ne permet de proposer l'existence d'une source dans l'Antiquité, qui serait aujourd'hui disparue.

Le problème d'attribution de la divinité se lie également à la possibilité d'identifier Francavilla avec le site de Lagaria. Selon la légende, Épéios aurait consacré les outils utilisés pour la construction du cheval de Troie dans un Athénaion à Lagaria, près de Métaponte ou entre Thourioi et Héraclée[23]. La possibilité d'identification du site de Francavilla à Lagaria a été proposée lors de la découverte, par P. Zancani Montuoro en 1974, de quelques objets en bronze et en fer (hache, fibule, burin) provenant d'un

[22] M. OSANNA, 1997, p. 281.
[23] Lycophron, *Alexandra*, v. 900 et 946-950 ; Ps.-Aristote, *De mir. ausc.*, 108 ; Strabon, VI, 1, 14. Voir commentaire sur la légende dans J. BÉRARD, 1957 (1941), p. 334-339 et plus récemment dans les communications au colloque : *Épéios et Philoctète* 1987.

dépôt votif dans la nécropole. Cette identification hypothétique rencontre quelques obstacles[24] : par le fait que les objets ont été trouvés dans la nécropole et non dans le sanctuaire aussi bien que par l'écart entre la brève description géographique de Lagaria donnée par Strabon et la géographie de la colline de Francavilla. Il semble donc difficile de soutenir une identification de Lagaria avec Francavilla[25].

L'analyse des données archéologiques du territoire de Sybaris montre une absence d'occupation grecque au-delà du site de Francavilla en direction de l'intérieur des terres et des montagnes du nord-ouest. En revanche, l'interprétation proposée par M. Osanna[26] à propos de Francavilla est d'une distinction entre les limites perceptibles de l'occupation grecque et la définition d'une frontière. Le chercheur signale qu'au-delà de Francavilla, on n'a découvert aucune trace d'occupation indigène et, selon sa définition, la frontière doit opposer deux entités : en l'absence d'indigènes, il n'y pas de sens de parler de frontière et il faut se restreindre à une notion de limite de l'occupation grecque, sans que ces deux choses coïncident nécessairement. Cette distinction est essentielle et fait référence au problème de la définition de la frontière et d'un « sanctuaire de frontière ». Dans ce sens, la seule caractéristique commune entre les grands sanctuaires extra urbains, tels l'Athénaion de Francavilla et les Héraia du Sele, du cap Lacinien et des Tables Palatines, est le fait de se situer dans une position plus ou moins éloignée du centre urbain[27].

En revanche, il nous semble que cette absence indigène au-delà de Timpone della Motta doit être un peu nuancée. Un argument *ex absentia* doit être pris avec beaucoup de prudence, surtout quand il s'agit de la possibilité d'une fréquentation indigène. Premièrement, la recherche archéologique dans la zone n'est pas

[24] *Cf.* : M. OSANNA, 1997, p. 288, n. 42.
[25] J. de La Genière propose d'identifier Lagaria avec S. Nicola d'Amendolara : J. DE LA GENIERE, 1991 (1987), p. 55-66.
[26] M. OSANNA, 1997, p. 281 et 288-289.
[27] *Cf.* : E. GRECO, 1997, p. 267. Nous discutons ce problème de la définition d'un « sanctuaire de frontière » ci-dessous.

suffisamment systématique ; de plus, les traces matérielles d'une occupation indigène sont plus difficilement visibles que les vestiges des constructions ou de la céramique grecques. Malgré l'absence de traces de fréquentation dans l'arrière-pays, une interprétation du rôle du sanctuaire à Timpone della Motta ne devrait pas se fonder uniquement sur cet indice. Les éléments de mixité du site de Francavilla Marittima, aussi bien dans le sanctuaire que dans la nécropole de Macchiabate, montrent des rapports très complexes entre les colons grecs et les populations locales, peut-être sous une forme « clientéliste »[28]. La fonction qui nous semble plus soutenable dans le cas de l'Athénaion est d'intermédiaire des contacts entre Grecs et indigènes ; dans ce sens, malgré l'absence d'une frontière identifiable à Timpone della Motta, le sanctuaire peut être comparé aux exemples des Héraia du Sele et des Tables Palatines[29].

À cause de leur proximité, le petit site de Timpone del Castello (n° 2)[30] doit être analysé en rapport avec celui de Timpone della Motta[31] et corrobore notre mise en garde sur les rôles possibles de l'Athénaion. La recherche archéologique s'est limitée à une prospection de surface qui ne donne pas suffisamment d'éléments pour une datation précise ni pour un discours plus développé. En revanche, le témoignage d'une fréquentation au sommet de la colline (à 637m au-dessus du niveau de la mer) pourrait indiquer une préoccupation vis-à-vis le contrôle d'un territoire assez étendu. En effet, il est possible de dominer la voie de communication du torrent Raganello, situé entre la plaine de Sybaris et l'arrière-pays montagneux du massif du Pollino. En dépit de l'indéfinition de la chronologie, M. Osanna propose de voir le site comme partie de la redéfinition du territoire après la fondation de Thourioi. Seule une recherche plus systématique dans la zone peut préciser davantage la chronologie et les fonctions de cet établissement. En revanche, une présence grecque à Timpone del Castello, bien que

[28] *Ibid*, p. 270.
[29] Ces deux sanctuaires sont analysés plus en détail ci-dessous.
[30] M. OSANNA, 1992, p. 162, n° 22.
[31] *Cf.* : G. GENOVESE, 1999, p. 31, n. 29.

probablement à une époque postérieure à Sybaris, est un élément qui plaide pour plus de prudence avant d'avancer des interprétations concernant la frontière de la cité achéenne, y compris à l'époque archaïque.

Amendolara (n° 3)[32] est le deuxième site le plus important du territoire de Sybaris, en particulier pour l'analyse des rapports entre Grecs et indigènes. Ici les données archéologiques dépeignent une réalité totalement diverse de Francavilla, ce qui exprime la complexité des situations et l'impossibilité de définition d'un schéma unique pour l'interprétation de ces rapports. Amendolara est composée de deux sites avec au moins deux noyaux chacun.

En premier, une nécropole dans la localité Agliastroso, avec une zone d'habitat à Rione Vecchio. Ces deux noyaux présentent des traces d'occupation du premier âge du Fer, dans une fourchette chronologique qui va du IX$^{e}$ à la fin du VIII$^{e}$ siècle, avec une interruption nette à la fin du VIII$^{e}$ siècle, quand la nécropole d'Agliastroso est totalement abandonnée. Seuls quelques fragments appartenant probablement à un même vase datable du VII$^{e}$ siècle indiquent une continuité d'occupation de la zone d'habitat à Rione Vecchio au-delà de la fin du VIII$^{e}$ siècle.

Le deuxième site d'Amendolara, situé à environ 2km de distance du premier, est composé de deux zones de nécropole, à Mangosa et à Uomo Morto (Paladino), ainsi que d'un habitat sur la colline de S. Nicola. Le rituel funéraire des tombes les plus anciennes, datables du début du VII$^{e}$ siècle, est attribué au monde indigène et semble être réservé à une élite indigène. À partir de la seconde moitié du VII$^{e}$ siècle, les objets en métal (armes dans les tombes masculines et objets de parure dans les féminines) disparaissent progressivement et, à la fin du siècle, le mobilier est composé presque exclusivement de céramique. La fréquentation du site continue d'être identifiée à un

[32] M. OSANNA, 1992, p. 163-164, n° 27.

groupe indigène, probablement appartenant aux Chônes, en rapport d'alliance ou de dépendance avec les colons grecs.

Sur la colline de S. Nicola, la recherche archéologique a identifié deux terrasses occupées par des maisons datables entre la fin du premier tiers du VI^e^ et la dernière décennie du siècle, à l'époque de la destruction de la cité par Crotone. Une première occupation de la zone est attestée uniquement par les fondations d'un mur, recouvertes par la construction d'une maison du VI^e^ siècle, ainsi que par quelques foyers. Sur la terrasse supérieure, les maisons sont de grande dimension et suivent une orientation donnée par des voies rectilignes. Les techniques de construction sont comparables aux maisons du centre urbain de Sybaris, retrouvées dans le site de Stombi. Les maisons de la terrasse inférieure ne suivent pas la même rigueur dans leur orientation, peut-être à cause de l'inclinaison plus importante de la pente à cet endroit. Les caractéristiques de l'habitat de S. Nicola semblent corroborer l'hypothèse d'un noyau de population indigène dont les rapports avec les colons grecs semblent être plutôt pacifiques, probablement dans un contexte d'alliance ou de dépendance.

L'arrivée des colons à la fin du VIII^e^ provoque une première déstructuration du centre indigène à Agliastroso et Rione Vecchio, dans un schéma semblable aux autres sites du territoire de Sybaris. En revanche, la particularité d'Amendolara est la persistance de l'élément indigène à proximité du site originel et traduisant des rapports qui semblent pacifiques. La réorganisation de la zone après la conquête grecque semble très bénéfique à une certaine élite indigène, comme on le voit dans le cas de l'habitat de S. Nicola. Cette situation est en claire opposition avec la réalité rencontrée à Francavilla, où le site est occupé directement par les Grecs et l'élément indigène est subordonné aux colons. Les raisons de cette différenciation des rapports sont inconnues, mais nous pouvons proposer deux réponses possibles. D'une part la plus grande distance d'Amendolara par rapport au centre urbain ; dans un site beaucoup plus

lointain comme Amendolara, le contrôle direct des terres par les colons grecs devait demander plus d'efforts qu'à Francavilla. L'emprise sur un territoire plus vaste nécessitait probablement l'accord d'une élite indigène, comme semblent témoigner les sources écrites. D'autre part, les groupes de population locale à Amendolara et à Francavilla ne sont pas forcément les mêmes et l'on peut supposer des différents rapports avec des populations distinctes. Peut-on reconnaître les Œnôtres à Francavilla et les Chônes à Amendolara ? Une telle identification est purement hypothétique dans l'état actuel de la recherche archéologique, qui ne permet pas une différentiation nette entre les ethnies indigènes probablement diverses habitant la campagne sybarite. En revanche, il est fondamental de souligner la diversité du monde indigène en contact avec les colons grecs.

Dans cette partie nord du territoire de Sybaris, un site mérite attention, celui de Broglio di Trebisacce (n° 4)[33]. Le site montre des signes d'une présence préhistorique à l'âge du Bronze Moyen (XV^e^ siècle) et protohistorique à l'âge du Fer (VIII^e^ siècle) qui cesse complètement à l'époque de la fondation de la colonie. Ensuite, une occupation de la part des Grecs est attestée par la découverte de fragments d'*aryballoi* et de *kotylai* protocorinthiens ainsi que des fragments de coupes de tradition ionienne, datables entre la moitié du VII^e^ et le VI^e^ siècle. Le matériel votif, des terres cuites du type « à plaques », des *hydriskai* à décoration à bandes, et une tuile peinte semblent se référer à un lieu de culte fréquenté par Grecs et indigènes jusqu'à la fin du VI^e^ siècle. L'absence de matériel datant du V^e^ siècle a été mise en rapport avec la destruction de la cité grecque en 510 av. J.-C.

Outre Francavilla et Amendolara, les autres sites archéologiques du territoire de Sybaris sont relativement mal connus : en majorité, ce sont des découvertes fortuites, fouillées de manière limitée et non systématique. Le site de Torre del Michelicchio

[33] G. GENOVESE, 1999, p. 51 ; S. LUPPINO, 1996 (a), p. 223.

(n° 5)[34] est un exemple qui peut se rattacher au « modèle » de Francavilla : un lieu fréquenté par les populations indigènes de l'âge du Fer, qui devient un sanctuaire grec dès le milieu du VII^e^ siècle. La position géographique du site, sur les premières collines en bordure de la plaine de Sybaris et dominant les vallées du Crati et du Sybaris (actuel Coscile), indiquerait une volonté de contrôle d'une partie de la plaine.

De ce « modèle » de Francavilla, le site le plus important semble être Torre Mordillo (n° 6)[35]. On retrouve de nouveau un site occupé au départ par une nécropole et un habitat indigènes de l'âge du Fer (entre le IX^e^ et le milieu du VIII^e^ siècles) qui montrent des signes d'abandon contemporains à l'arrivée des colons achéens. Ensuite, le site prend la forme d'un lieu de culte grec, avec des objets votifs datables à partir de la fin du VIII^e^ siècle, et des fragments architectoniques d'un monument en pierre du VI^e^ siècle. L'importance du site se vérifie également par la longévité de sa fréquentation, puisque après une interruption pendant le V^e^ siècle, on retrouve des vestiges d'un habitat grec du IV^e^ siècle et une enceinte fortifiée du début du III^e^.

Les sites de S. Lorenzo del Vallo – Spezzano Albanese (n° 7)[36], S. Mauro – Corigliano Calabro (n° 8)[37] et Castrovillari – Centro Storico (n° 9)[38] méritent également un commentaire. Les vestiges sont très maigres, en majorité résultat de découvertes sporadiques hors contexte. En revanche, malgré l'exiguïté de renseignements qu'ils peuvent fournir, le matériel des trois sites indique qu'ils sont des lieux de culte. Il est d'autant plus important de remarquer la position géographique de ces petits sanctuaires : Castrovillari (n° 9) est le site le plus à l'ouest du territoire de Sybaris, dans une position dominante sur la haute vallée du Coscile (ancien Sybaris) ; S. Lorenzo del Vallo (n° 7) aux marges sud-ouest du territoire, un peu au sud de Torre Mordillo (n° 6), sur la vallée de l'Esaro ; S. Mauro (n° 8) se trouve au sud, aux marges de la plaine de Sybaris, où

[34] M. OSANNA, 1992, p. 155, n° 4 ; G. GENOVESE, 1999, p. 42-44.
[35] M. OSANNA, 1992, p. 157-158, n° 12 ; G. GENOVESE, 1999, p. 46-47.
[36] M. OSANNA, 1992, p. 165, n° 33 ; G. GENOVESE, 1999, p. 47-48.
[37] M. OSANNA, 1992, p. 166, n° 36 ; G. GENOVESE, 1999, p. 44-45.

commencent les reliefs du plateau de la Sila. Il faut beaucoup de prudence avant de développer un discours sur la frontière de la campagne directement sous contrôle des habitants de Sybaris, notamment en raison du nombre réduit de sites connus et l'exiguïté des données provenant de ces sites. Néanmoins, le fait que les sites découverts jusqu'à présent et placés aux extrémités de la campagne sybarite soient tous des lieux de culte, et en majorité montrent des traces d'une fréquentation indigène précédente, n'est pas négligeable. S'agit-il d'une première « frontière sacrée », comme on a l'impression de voir pour les cas de Métaponte et de Poseidonia ? Le cas de Sybaris est certainement le plus complexe en ce qui concerne la définition d'une frontière.

Pour cette définition de frontière, les sources écrites et nos connaissances historiques interviennent dans notre discours. Si, d'une part, il y a la référence aux quatre peuples et vingt-cinq cités du passage de Strabon (VI, 1, 13), d'autre part, les données archéologiques provenant d'Amendolara montrent des transformations importantes dans le courant du VII$^{e}$ siècle. On observe en effet une participation plus grande d'éléments grecs à l'intérieur de la communauté indigène, à travers les constructions des maisons à la façon des Grecs ou bien dans le mobilier des tombes, qui présentent presque exclusivement des vases grecs. En analysant ces données, M. Osanna[39] a suggéré une intégration du groupe indigène établi à Amendolara au territoire directement sous le contrôle sybarite. E. Greco a même identifié la frontière nord de Sybaris dans le cap Spulico[40]. En l'absence d'autres données, il est impossible de vérifier cette hypothèse d'étude ; néanmoins, le degré plus élevé d'hellénisation du site d'Amendolara indique clairement une volonté d'expansion de la domination sybarite, qu'elle soit sous la forme d'intégration des centres indigènes au territoire civique ou sous la forme d'alliances entre la cité grecque et ces sites indigènes. La mention de

[38] M. OSANNA, 1992, p. 164, n° 28 ; G. GENOVESE, 1999, p. 50.
[39] M. OSANNA, 1992, p. 132-134.

Diodore (XII, 9, 2) sur la générosité pour l'accord du droit de cité de la part de Sybaris est certainement un point fort à l'appui de l'hypothèse de M. Osanna.

Vers le sud, aucun signe matériel ne permet une localisation précise de la frontière entre Sybaris et Crotone. En revanche, la tradition littéraire donne plusieurs solutions. Premièrement, nous avons le début du passage de Strabon[41], dont une interprétation possible serait d'identifier le cours du Traies comme la limite entre les deux territoires. Cet argument est renforcé par un passage chez Jamblique (*De Vita Pith.*, 260) qui localise la bataille entre les deux cités achéennes aux marges du Traente (ou Traeis)[42]. Outre l'hypothèse d'identifier la frontière Sybarite avec le Traente, d'autres emplacements sont possibles, soit la Punta Alice (n° 10) soit le cours du Neto[43].

Un passage chez Thucydide[44] constitue un indice supplémentaire qui renforce l'idée de l'identification de la frontière entre Sybaris et Crotone avec une rivière. D'une

---

[40] E. GRECO, 1992 (a), p. 34.

[41] Strabon, VI, 1, 13 : « Après Crotone, à 290 stades, on rencontre le cours du Traeis, puis, à 200 stades de là, Sybaris », traduction : STRABON. *Géographie*, F. LASSERRE (trad.), 2003 (1967). Voir aussi le passage chez Diodore, XII, 22, 1 : « Cette année-là, les Sybarites qui avaient réussi à échapper à la guerre civile s'établirent sur les bords du fleuve Traeis ; ils y demeurèrent un certain temps, puis les Brettiens les en chassèrent et les massacrèrent », traduction : DIODORE DE SICILE. *Bibliothèque Historique*, M. CASEVITZ (trad.), 1972. *Cf.* : J. BÉRARD, 1957 (1941), p. 146.

[42] L'emplacement de la bataille au Traente peut être une construction postérieure en rapport avec un comportement 'excessif' des Crotoniates, qui deviennent agresseurs au lieu des victimes du tyran sybarite : M. LOMBARDO, 2002, p. 56. Cette lecture du passage de Jamblique se fonde sur l'hypothèse que le Traente faisait partie du territoire de Sybaris et que la frontière entre les deux cités se situait plus au sud.

[43] C'est l'hypothèse que soutient E.M. De Juliis : E. M. DE JULIIS, 1996, p. 178-180.

[44] Thucydide, VII, 35, 1-2 : Ὁ δὲ Δημοσθένης καὶ Εὐρυμέδων, ἐπειδὴ ξυστρατεύειν αὐτοῖς οἱ Θούριοι παρεσκευάσθησαν ἑπτακοσίοις μὲν ὁπλίταις, τριακοσίοις δὲ ἀκοντισταῖς, τὰς μὲν ναῦς παραπλεῖν ἐκέλευον ἐπὶ τῆς Κροτωνιάτιδος, αὐτοὶ δὲ τὸν πεζὸν πάντα ἐξετάσαντες πρῶτον ἐπὶ τῷ Συβάρει ποταμῷ ἦγον διὰ τῆς Θουριάδος γῆς. καὶ ὡς ἐγένοντο ἐπὶ τῷ Ὑλίᾳ ποταμῷ καὶ αὐτοῖς οἱ Κροτωνιᾶται προσπέμψαντες εἶπον οὐκ ἂν σφίσι βουλομένοις εἶναι διὰ τῆς γῆς σφῶν τὸν στρατὸν ἰέναι, ἐπικαταβάντες ηὐλίσαντο πρὸς τὴν θάλασσαν καὶ τὴν ἐκβολὴν τοῦ Ὑλίου· καὶ αἱ νῆες αὐτοῖς ἐς τὸ αὐτὸ ἀπήντων. τῇ δ᾽ ὑστεραίᾳ ἀναβιβασάμενοι παρέπλεον, ἴσχοντες πρὸς ταῖς πόλεσι πλὴν Λοκρῶν, ἕως ἀφίκοντο ἐπὶ Πέτραν τῆς Ῥηγίνης. : « Cependant, Démonsthènes et Eurymédon, qui avaient maintenant reçu des Thouriens un renfort de sept cents *hoplites* et de trois cents *acontistes*, donnèrent ordre à la flotte de longer la côte jusqu'à Crotone. Eux-mêmes, après avoir passe en revue toutes leurs troupes de terre au bord du fleuve Sybaris, se mirent en marche avec elles à travers le territoire de Thourioi. Ils atteignirent le fleuve Hylias et, comme les Crotoniates les avaient informés qu'ils s'opposaient au passage de ces troupes sur leur territoire, ils se rapprochèrent de la mer et allèrent bivouaquer près de l'embouchure de ce fleuve. La flotte les ayant rejoints à cet endroit, ils se rembarquèrent le lendemain et longèrent la côte en relâchant sur leur passage dans toutes les villes, à l'exception de Locres. Ils atteignirent ainsi Pétra, sur le territoire de Rhégion », traduction : THUCYDIDE. *La Guerre du Péloponnèse*, D. ROUSSEL (trad.), 2003 (1964).

part, nous ne possédons aucun indice pour la localisation du fleuve Hylias, cité par Thucydide, et toute identification au Neto ou à la Torrente Lipuda, immédiatement au sud de la Punta Alice, est totalement arbitraire. D'autre part, le témoignage de la frontière entre Thourioi et Crotone au V^e^ siècle ne peut pas être transposé à une période précédente et à la colonie de Sybaris.

L'hypothèse de Punta Alice (n° 10) mérite un commentaire un peu plus approfondi. Un récit mythologique chez Strabon (VI, 1, 3) rapporte la fondation des centres de Crimisa et de Chôné par Philoctète[45]. Le premier établissement est placé dans le territoire de Crotone, tandis que le second se situe plus loin vers l'intérieur des terres. La tradition littéraire s'enrichit de quelques passages chez Lycophron et chez Pseudo-Aristote[46] : selon ce dernier, Philoctète consacra les flèches d'Héraclès dans le sanctuaire d'Apollon Alaios et les Sybarites rendaient un culte au héros, probablement à l'emplacement supposé de sa tombe, à Macalla. Dans un second temps, les flèches furent prises par les Crotoniates, annexant la légende ainsi que le territoire où se trouvait le sanctuaire. Evidemment les identifications des lieux rapportés par les légendes sont uniquement hypothétiques[47], seul le sanctuaire d'Apollon à Crimisa a été situé à Punta Alice.

Le sanctuaire est, avec l'Héraion du cap Lacinien, le lieu sacré le mieux connu de Crotone. Au moins deux phases de construction ont été distinguées[48] : un premier temple sans vestibule, avec une cella très allongée comportant une colonnade centrale et un *adyton* au fond, a été daté de la première moitié du VI^e^ siècle. Ce premier édifice fut remplacé par un nouveau plus grand, périptère et d'ordre dorique, au début du III^e^ siècle ; des fragments d'une statue d'Apollon en marbre datable entre 440 et 430 av. J.-

[45] *Cf.* : *Épéios et Philoctète* 1987.
[46] Lycophron, *Alex.*, 911-913 et 919-929 ; Ps.-Aristote, *De mir. ausc.*, 107. *Cf.* : J. BÉRARD, 1957 (1941), p. 344-345.
[47] Chôné peut correspondre à Cirò et Pétélia à Strongoli : *cf.* : *Ibid*, p. 345-347. Pour Macalla, citée par Lycophron, J. de la Genière propose de la localiser sur la montagne des Murge : J. DE LA GENIÈRE, 1993, p. 90-91.

C. ont été trouvés soigneusement enterrés dans l'*adyton* du temple plus ancien[49]. Ces fragments, ainsi que l'ensemble du matériel retrouvé dans le sanctuaire, permettent l'attribution du lieu de culte indubitablement à Apollon.

L'importance du sanctuaire ne se mesure pas uniquement par les découvertes archéologiques, mais concerne aussi la tradition littéraire. L'oracle de Delphes révélé à l'œciste Myskellos, rapporté chez Diodore (VIII, 17, 1), donna les limites exactes de la nouvelle colonie : le cap Lacinien, le cours de l'Esaro et le sanctuaire à Crimisa[50]. Toute la tradition littéraire et la majorité des vestiges archéologiques à Punta Alice sont postérieures à la défaite de Sybaris et l'appartenance du sanctuaire à Crotone après 510 av. J.-C. est incontestable. En revanche, en ce qui concerne la frontière avant cette date, rien n'empêche de la placer ici, justement au promontoire de Punta Alice. La légende sur Philoctète et les flèches d'Héraclès mentionne la prise des armes et l'incorporation du territoire par les Crotoniates après leur victoire. Il est tentant de faire coïncider l'imaginaire des Anciens, rapporté par les légendes composées *a posteriori*, avec le lieu du sanctuaire d'Apollon à Punta Alice. Suivant cette hypothèse, on pourrait voir un lieu qui marquait la frontière entre les deux cités achéennes et qui fut incorporé par les vainqueurs dans leur territoire après 510 av. J.-C.

Outre ces hypothèses pour la localisation d'une ligne de frontière entre les deux cités achéennes, le plus important pour notre discours est l'emploi des légendes associées à des points stratégiques et bien repérables. L'usage des accidents géographiques majeurs et facilement reconnaissables, en particulier rivières, caps et promontoires, pour la localisation d'un imaginaire collectif d'une frontière est perceptible dans l'ensemble des sources littéraires que nous avons analysées

---

[48] Une description succincte avec plans et reconstitution de la façade du temple est donnée dans : F. SEILER, 1996, p. 250-254.
[49] *Cf.* : M. MERTENS-HORN, 1996, p. 261-265, avec reproduction des fragments.
[50] Voir commentaire sur l'ensemble des sources littéraires en rapport avec les cultes et les sanctuaires de Crotone dans : A. MELE, 1996 (b), p. 235-239, en particulier p. 237 et dans : R. SPADEA, 1996, p. 247-249.

précédemment[51]. Il nous semble essentiel de souligner cette nécessité de faire coïncider les accidents géographiques et les légendes qui concernent la frontière d'une cité coloniale.

*3. L' « empire » de Sybaris*

La constitution d'un « empire » concerne non seulement la campagne sous l'autorité directe de la cité, mais aussi des régions indépendantes qui maintenaient des rapports étroits d'alliance. Dans ce sens, la fondation de Métaponte[52] vers 630 av. J.-C. peut être le premier mouvement important de la part de Sybaris pour s'assurer une emprise sur un territoire plus étendu que les limites de sa campagne civique. Selon Strabon (VI, 1, 15), le choix du lieu d'emplacement de la nouvelle colonie achéenne, dont la fondation suivait un appel lancé par Sybaris, garantissait par la suite la possession du territoire de Siris par les Métapontins. Ces intérêts dans la fondation de Métaponte semblent être le premier signe visible de l'objectif de constitution d'un « empire » de la part de Sybaris.

Un second mouvement aussi au nord de Sybaris est la destruction de Siris. Selon un petit passage de Justin[53], la destruction de Siris est une entreprise conjointe entre Métaponte, Sybaris et Crotone et précède la bataille de la Sagra, qui opposa Crotone et Locres. La chronologie de ces batailles n'est pas bien établie, mais peut être mise dans le second quart du VI$^{e}$ siècle, date qui semble être confirmée par les données archéologiques relatives à Siris[54]. On a ici un second mouvement de Sybaris en direction nord, au-delà de ses « frontières » civiques et même du site indigène allié

[51] Dans la deuxième partie de cette étude, relative à « l'idée de frontière ». Le même type d'utilisation d'une légende située dans un promontoire peut être reconnu avec la Punta Licosa, à l'extrême sud du territoire de Poseidonia ; sur ce point, voir nos analyses ci-dessous.
[52] Voir commentaire dans le chapitre suivant.
[53] Justin, XX, 2, 3-9 ; *cf.* : J. BÉRARD, 1957 (1941), p. 190 ; E. M. DE JULIIS, 1996, p. 152-153.
[54] *Cf.* : E. M. DE JULIIS, 1996, p. 153.

d'Amendolara, en même temps d'un mouvement de son alliée Métaponte vers le sud. La prise d'une part de l'ancien territoire de Siris par Métaponte est confirmée par les sources archéologiques et l'on peut raisonnablement supposer un mouvement comparable de la part de Sybaris. En tout cas, l'expansion d'une certaine forme de domination d'un territoire très étendu vers le nord du centre urbain de Sybaris est bien attestée.

Dans les autres directions les intérêts de Sybaris semblent être aussi expansionnistes. Tout d'abord plusieurs sites indigènes de l'arrière-pays montagneux, à l'ouest de la plaine de Sybaris, montrent des signes importants d'un contact intense avec les colons grecs, en particulier dans le courant du VI$^{e}$ siècle[55]. La recherche moderne met ces éléments grecs en milieu indigène en rapport avec la mention de Strabon (VI, 1, 13) sur les quatre peuples et les vingt-cinq cités sous l'autorité de Sybaris.

Au-delà des centres indigènes de l'intérieur des terres, les intérêts sybarites incluaient également la côte tyrrhénienne. Le mouvement le plus important et le plus éloigné géographiquement est certainement la fondation de la sous-colonie de Poseidonia vers 600 av. J.-C. Quelques années après le succès de la participation sybarite dans la fondation de Métaponte, c'est Poseidonia qui est fondée du côté tyrrhénien. Il ne semble pas un hasard que les deux nouvelles colonies achéennes soient placées à proximité de deux fleuves importants, qui servaient comme indication des limites. Strabon (VI, 1, 4) parle de la Lucanie, de la Grande Grèce, de l'*Italìa* ou de l'Œnotrie, mais le trait commun de cette région à plusieurs dénominations est la définition de leurs limites : entre le Sele et le Bradano (ou la ville de Métaponte) dans un sens et jusqu'au cours du Laos pour la limite sud. De plus, le Sele et le Bradano marquent aussi la frontière entre des cités achéennes et des peuples italiques très forts, les Étrusques en Campanie et les Iapyges au nord-est du Bradano. Ces mêmes repères

[55] M. OSANNA, 1992, p. 134.

ont été ensuite utilisés aussi pour la définition des régions augustéennes : le Sele et le Bradano délimitent la région III[56]. Force est de remarquer la coïncidence entre ces limites et les lieux directement investis par les intérêts de l' « empire » de Sybaris : c'est la cité qui lance l'appel et vraisemblablement définit l'endroit pour la fondation de Métaponte en même temps que ce sont des Sybarites qui fondent directement Poseidonia et Laos.

La chronologie de la fondation de Laos est encore discutée mais le passage d'Hérodote (VI, 21)[57] et les données archéologiques laissent entendre une fondation uniquement à partir de la défaite sybarite face à Crotone, en 511-510 av. J.-C[58]. En effet, des recherches relativement récentes ont montré que le site de Petrosa di Scalea était occupé par une population indigène avec les mêmes traits culturels de celle présente à Palinuro et dans la vallée du Noce. Cet établissement indigène montre des signes d'abandon à la fin du VI[e] siècle[59], ce qui doit correspondre avec la fondation de la colonie de la part des Sybarites vaincus. La mention d'Hérodote sur Skidros dans le même passage est également un élément important dans les tentatives de reconstruction historique de Sybaris et de son « empire ».

Un complément important à ce dossier sur l' « empire » de Sybaris est fourni par les données de la numismatique. Plusieurs monnaies portent le taureau sybarite avec des inscriptions qui font référence à d'autres centres : *Sirinos* et *Pyxoes* ; *Ami* ou *Asi* ; *Lainos* ; *So*… ; et *Pal-Mol*. L'interprétation du témoignage numismatique est difficile et on a tenté d'identifier les lieux rapportés par ces monnaies : ce seraient des allusions à Siris, Pyxunte, Aminaia (Francavilla Marittima ?), Laos, Sontini (cité par Pline

[56] Pline l'Ancien, *N.H.*, III, 10, 71 et 11, 97 ; C. NICOLET, 1988, p. 302.
[57] « les Sybarites, établis à Laos et Skidros depuis qu'ils étaient privés de leur patrie, ne leur rendirent pas la pareille pour ce qui s'était passé lors de la prise de Sybaris par les Crotoniates », traduction : HÉRODOTE. *Histoires*, P.-E. LEGRAND (trad.), 2003 (1948).
[58] *Cf.* : J. BÉRARD, 1957 (1941), p. 146-147 ; E. GRECO, 1992 (a), p. 91-92.
[59] E. GRECO et D. GASPARRI (éds.), 1995, p. 24-25, n° 18 et p. 73.

l'Ancien, *N.H.*, III, 11, 98), Palinuro et Molpa[60]. Quels que soient les lieux indiqués par ces monnaies, la numismatique corrobore la notion d'une sphère d'influence de Sybaris assez étendue, comprenant plusieurs sites entretenant des contacts importants avec la cité achéenne. Sur ce point, la frappe de monnaie et l'adoption d'une iconographie émanant de Sybaris peuvent être vues comme un signe fort d'hellénisation de plusieurs sites indigènes. Malgré toute la prudence qu'exige cette documentation numismatique, elle constitue la principale source matérielle pour l'affirmation de l' « empire » sybarite[61]. Un dernier élément dans ce sens est l'existence de l'inscription trouvée dans le sanctuaire d'Olympie sur l'accord entre Sybaris et les Serdaioi, avec la garantie de Poseidonia[62].

Sur les relations entre Poseidonia, Sybaris et les populations proches de la côte tyrrhénienne, E. Greco ajoute également la fondation de Vélia[63] : selon Hérodote (I, 167)[64], il faut voir une participation directe de la part de Poseidonia dans la fondation phocéenne. Les raisons pour l'intérêt sybarite dans la fondation de Vélia ont été suggérées par E. Greco[65] comme étant liées à la route commerciale maritime sur la côte tyrrhénienne. Les données archéologiques provenant des sites au sud de Vélia montrent des échanges commerciaux très importants dans cette région[66].

Un dernier commentaire sur l' « empire » de Sybaris est nécessaire : il s'agit des rapports entre la cité achéenne et Témésa. L'emplacement de la cité n'a pas été identifié avec précision, mais tous les indices portent à croire qu'elle se situait à proximité de

---

[60] *Cf.* : *Ibid*, p. 73-74 ; E. GRECO, 1992 (a), p. 89-93 ; E. M. DE JULIIS, 1996, p. 180.
[61] E. GRECO, 1992, p. 463-465.
[62] E. GRECO, 1990, p. 39-57.
[63] E. GRECO, 1992, p. 476-481 et E. GRECO, 2000 (b), p. 202 ; voir aussi nos commentaires sur Vélia ci-dessous.
[64] « Tel fut le sort de cette partie des Phocéens. Ceux d'entre eux qui s'étaient réfugiés à Rhégion, partant de là, se rendirent maîtres d'une ville du pays d'Œnotrie, celle qui s'appelle aujourd'hui Hyélé. Ils colonisèrent cette ville après qu'ils eurent appris d'un homme de Poseidonia qu'en parlant de Kyrnos la Pythie avait ordonné de fonder un sanctuaire en l'honneur d'un héros de ce nom, et non pas une colonie dans l'île », traduction : HÉRODOTE. *Histoires*, P.-E. LEGRAND (trad.), 1956.
[65] E. GRECO, 1992, p. 481.
[66] E. GRECO, 1975, p. 81-109. Voir nos commentaires sur Vélia et les sites au sud de la cité grecque ci-dessous.

l'embouchure du Savuto. L'histoire de Témésa est très mal connue et entourée de légendes[67]. Le passage chez Strabon (VI, 1, 5) rapporte une fondation par les Ausones et l'existence d'un sanctuaire édifié en l'honneur de Politès, un des compagnons d'Ulysse (*Odyssée*, X, 224). La légende dit que les barbares tuèrent le héros par traîtrise et que les habitants de l'endroit furent obligés de payer un tribut à son profit. Ensuite, le célèbre athlète Euthymos de Locres[68], descendant de Cécinos, la rivière qui marquait la frontière entre Locres et Rhégion, combattit le démon et libéra les habitants du tribut. Une version complémentaire au récit de Strabon est donnée par Pausanias[69] qui parle d'un tableau qu'il aurait vu et qui représentait le démon de Témésa[70]. Pour notre discours, il est important de remarquer que le texte renvoie très probablement à une situation réelle. Premièrement, il n'existe aucun doute sur l'historicité d'Euthymos de Locres, trois fois vainqueur à Olympie en 484, 476 et 472 av. J.-C[71]. Par conséquent, on a voulu utiliser la légende sur le combat contre le démon de Témésa comme référence aux fait réels de l'histoire de Témésa[72] : dans un premier moment, sous l'influence de Sybaris (représenté par le jeune homme, personnification du fleuve de même nom), Témésa passe ensuite sous l'hégémonie de Locres, cité d'où est originaire Euthymos. L'identification du fleuve Kalabros de Pausanias avec le Savuto corrobore l'hypothèse des relations entre Sybaris et Témésa par l'intermédiaire de la voie fluviale formée par ces deux rivières. Pour compléter ce dossier, la description de l'*hérôon* dédié à Politès

---

[67] *Cf.* : J. BÉRARD, 1957 (1941), p. 147-148 et 307.

[68] Voir ci-dessus, dans la deuxième partie, nos commentaires sur l'aspect symbolique du personnage d'Euthymos en rapport avec la frontière entre Locres et Rhégion.

[69] Voir l'opposition entre les deux textes dans : F. PRONTERA, 1981, p. 42. Pour un commentaire récent sur la légende d'Euthymos, voir : B. CURRIE, 2002, p. 24-44 ; ainsi que : E. LEPORE et A. MELE, 1983, p. 847-896.

[70] Pausanias, VI, 6, 11 : « Voilà ce que j'ai entendu dire mais il se trouve que j'en ai une connaissance directe pour être tombé sur le tableau que voici. C'était la copie d'un antique tableau. Il y avait un jeune homme, Sybaris, le fleuve Kalabros et la source Lyka, en outre, il y avait Héra et la cité de Témésa et, au milieu d'eux, le démon que chassa Euthymos : il était d'une couleur horriblement noire et d'un aspect totalement effrayant. En guise de vêtement, il était drapé dans une peau de loup et les lettres inscrites sur la peinture lui donnaient le nom de Lykas », texte établi par M. CASEVITZ, texte et traduction dans : A. ROUVERET, 1993, p. 76-77.

[71] L. MORETTI, *Iscrizioni agonistiche greche*, Rome, 1953, p. 30-32, cité par : *Ibid*, p. 73, n. 3.

[72] Suivant A. Rouveret, le tableau représente « une scène mythologique relevant d'une lecture allégorique », *Ibid*, p. 86.

doit être comparée à celui dédié à Dracon, un autre compagnon d'Ulysse, localisé près de Laos (Strabon, VI, 1, 1). Un petit lieu de culte, le temple rectangulaire d'Imbelli, retrouvé près de Camporra San Giovanni, pourrait correspondre avec l'*hérôon* de Témésa[73]. Ces témoignages littéraires font probablement référence à des centres indigènes sous l'influence de Sybaris[74] et qui postérieurement deviennent des cités grecques à part entière, la sous-colonie sybarite de Laos et une cité sous l'emprise de Crotone, puis de Locres, dans le cas de Témésa.

Le témoignage monétaire constitue la principale source d'information pour cette succession d'influences sur Témésa[75]. Les monnaies trouvées dans la région de cette cité montrent un net basculement : les plus anciennes, datées de la seconde moitié du VI^e^ siècle, proviennent en grande majorité de Sybaris (36%), suivies par celles de Métaponte (15%). Après la chute de Sybaris et pendant la première moitié du V^e^ siècle, les monnaies crotoniates sont largement majoritaires avec 53% des exemplaires trouvés, suivies par celles de Métaponte (32,8%). La dernière phase qui nous intéresse est celle comprise entre la seconde moitié du IV^e^ siècle et le milieu du III^e^ : à ce moment, la prédominance absolue est des monnaies de Locres, avec 70% des exemplaires trouvés. Outre les monnaies de provenance extérieure à la cité, on compte également des émissions de Témésa dès l'extrême fin du VI^e^ siècle, suivant une influence crotoniate évidente, de par l'iconographie du trépied ainsi que par les émissions d' « alliance » entre Crotone et Témésa, où les références aux deux cités apparaissent inscrites sur les monnaies[76].

---

[73] F. La Torre a daté la destruction de l'édifice dans les années 480-470 av. J.C. et a suggéré de voir là le signe matériel du passage de Témésa à la sphère d'influence de Locres : G. F. LA TORRE, 2002, p. 355-368.

[74] *Cf.* : E. GRECO, 1992 (a), p. 94.

[75] Nos commentaires se fondent sur l'étude récente : M. TALIERCIO MENSITIERI, 2000, p. 197-217. Deux mises en garde sont importantes : d'une part le caractère fortuit et le nombre réduit des exemplaires découverts (pour la période la plus ancienne, dans la seconde moitié du VI^e^ siècle, est considéré un total de moins de 170 pièces ; d'autre part, les chiffres données par cette étude concernent toute la région de Témésa et de Terina dans son ensemble.

[76] A. STAZIO, 1981, p. 93-101 ; N. F. PARISE, 1981, p. 103-118.

Ce panorama des influences de Sybaris perceptibles dans plusieurs régions de l'Italie du Sud est certainement trop succinct, mais permet d'indiquer les possibles dimensions du célèbre « empire ». Cette description est d'autant plus importante pour notre discours que la cité de Poseidonia est probablement le résultat matériel le plus visible de cette volonté de contrôle d'un espace très étendu. D'autre part, la sous-colonie bénéficie sans doute de l'expérience de sa métropole dans la définition et la gestion de son propre territoire. Si l'on peut déjà supposer une bonne connaissance préalable de la région où les colons sybarites s'installent, il est évident que les terres appartenant à Poseidonia étaient bien connues des colons avant l'entreprise coloniale. Son emplacement est le résultat d'un calcul stratégique des gens partant de Sybaris. Ce même calcul est à l'origine de la fondation de Métaponte, la cité coloniale dont le territoire figure parmi les mieux connus du monde grec et qui constitue le principal parallèle avec Poseidonia.

*1. Géographie, histoire et légendes*

Le centre urbain de Métaponte se situe entre les embouchures du Bradano et du Basento, au milieu d'une grande plaine côtière. Les deux rivières forment la caractéristique essentielle du paysage de la région, puisqu'elles produisent les alluvions qui rendent la plaine très fertile. En effet, la géomorphologie de la zone de Métaponte favorise les cultures agricoles, surtout la céréaliculture, tandis que les collines en bordure de cette plaine constituent un élément supplémentaire de sa richesse naturelle. L'association de la plaine avec les collines permet une grande diversité dans l'exploitation économique du territoire, tant la culture des céréales que celle des oliviers, de la vigne et l'élevage de plusieurs espèces animales, surtout la chèvre et l'agneau, comme attestent les recherches zooarchéologiques menées par l'équipe de l'Université de Texas, dirigée par J.C. Carter[77].

La grande fertilité de la plaine de Métaponte et, par conséquent, sa grande richesse agricole ont été reconnues dès l'Antiquité, comme le montre l'emblème de la cité : les monnaies de Métaponte présentaient un épi d'orge entouré de l'abréviation du nom de la cité[78]. Aussi le passage de Strabon (VI, 1, 15) parle-t-il de la fondation de Métaponte et remarque la prospérité agricole des premiers colonisateurs, qui pouvaient faire des riches offrandes à Delphes, en particulier une moisson d'or[79].

[77] J. C. CARTER, 1987, p. 179-205.
[78] A. STAZIO, 1973, p. 67-106.
[79] *Cf.* : Strabon, VI, 1, 15. On a essayé d'identifier l'emplacement de l'offrande à Delphes, mais la base qu'on croyait correspondre à cette offrande appartient en réalité au pilier de Prusias, dont le cheval devait se dresser dans un champ de blé ; sur ce sujet voir : M. MERTENS-HORN, 1990, p. 245-246.

En ce qui concerne l'histoire de la cité, selon la tradition littéraire[80], Métaponte fut fondée par des colons achéens entre les embouchures du Bradano et du Basento. D'après le passage d'Antiochos[81], nous pouvons interpréter la motivation même de la fondation de cette nouvelle colonie, datée de 630 av. J.-C., comme un souci de démarcation de frontière. La haine (*misos*) des Achéens contre les Tarentins serait à l'origine d'une volonté des premiers de contrer l'expansion territoriale des seconds. La fondation de Métaponte aurait pour but d'empêcher les Tarentins de s'approprier ces terres et, comme on l'a remarqué plus haut, elle constitue le premier mouvement visible de Sybaris pour la constitution de son « empire ». Le mouvement contraire d'expansion tarentine peut être perçu par la fondation de la colonie d'Héraclée[82], sur l'emplacement de l'ancienne Siris ; en revanche, cela concerne une période plus récente, uniquement après la chute de Sybaris. Revenant à la fondation de Métaponte, l'emplacement de la cité faisait aussi partie d'un choix stratégique en ce qui concerne la voisine Siris. Le but était de s'approprier également le territoire de cette dernière, ce qui fut effectivement le cas, après l'alliance des trois cités achéennes, Métaponte, Sybaris et Crotone, contre Siris, au milieu du VI$^{e}$ siècle.

Aussi bien que d'autres colonies, la description de la fondation de Métaponte concerne également un premier établissement légendaire. Le passage de Strabon, qui cite Antiochos comme source, raconte la légende[83]. Ce passage indique l'existence

---

[80] Notre principale source est Antiochos *apud* Strabon, VI, 1, 15. Pour un commentaire sur l'ensemble des sources concernant Métaponte, voir : M. LOMBARDO, 2001, p. 265-266 ; J. BÉRARD, 1957 (1941), p. 175-185.

[81] « Suivant Antiochos, le site abandonné aurait été colonisé ensuite par des Achéens obéissant à un appel de leurs compatriotes de Sybaris. En effet, mus par leur haine atavique des Tarentins, dont les ancêtres avaient chassé les leurs de Laconie, ceux-ci leur auraient demandé d'y venir pour empêcher leurs voisins de Tarente d'y prendre aussitôt pied. Comme les nouveaux venus avaient le choix entre deux emplacements, soit Métaponte, à bonne distance de Tarente, soit la Siritide, plus proche de cette ville, ils se décidèrent pour Métaponte sur le conseil des Sybarites, qui les persuadèrent que la possession de ce territoire leur assurait par-dessus le marché, à bref délai, celle de la Siritide, tandis que s'ils optaient pour la Siritide, ils feraient en somme cadeau de Métaponte à Tarente, puisque ces deux villes étaient situées côte à côte », trad. STRABON. *Géographie*, F. LASSERRE (trad.), 2003 (1967).

[82] E. GRECO, 1992 (a), p. 224-234.

[83] « Ensuite vient Métaponte, à 140 stades du port d'Héraclée. Elle passe pour avoir été fondée par des Pyliens revenant de Troie sous la conduite de Nestor, et l'on rapporte que la mise en culture de son territoire leur assura de tels bénéfices qu'ils firent à Delphes, figurée en or, l'offrande d'une moisson

d'une première fondation des Pyliens au retour de Troie conduits par Nestor. Ce premier établissement aurait été ensuite détruit par des Samnites, laissant la terre abandonnée. C'est uniquement dans un second temps que les Achéens seraient venus s'installer dans la zone. L'archéologie n'a trouvé aucune trace d'un premier établissement avant l'arrivée des Achéens ; il semblerait que ces récits soient uniquement une construction idéologique postérieure.

En tout cas, pour notre propos, l'importance du passage de Strabon réside sur le récit d'une fondation issue d'une opposition entre deux cités coloniales et dans le but d'incorporer le territoire d'une troisième. En ce qui concerne les rapports avec Tarente, l'objectif de cette fondation, selon Strabon, était de constituer une barrière à l'expansion territoriale de Tarente. Bien qu'il soit nécessaire d'utiliser un maximum de prudence dans l'analyse d'un passage qui semble être investi d'une construction idéologique postérieure aux événements, cela montre de façon évidente la préoccupation des anciens Grecs, même dans un contexte colonial, à propos de la définition d'une limite entre deux cités. Comme on a vu précédemment, ce mouvement doit être mis en rapport avec les intérêts « impérialistes » de Sybaris.

*2. Sites archéologiques du territoire*

Le territoire de Métaponte fait l'objet de diverses études depuis l'interprétation des photographies aériennes et la découverte des lignes de division régulière de l'espace rural en 1959[84]. De plus, nos connaissances sur l'occupation de la campagne d'une cité grecque, en particulier en milieu colonial, se fondent largement sur l'exemple de

entière. Cette origine pylienne serait prouvée par le rite local du sacrifice expiatoire aux mânes des Néléides », trad. STRABON. *Géographie*, F. LASSERRE (trad.), 2003 (1967). Voir aussi le commentaire d'E. Greco : E. GRECO, 1987, p. 133-134 et A. MELE, 1991, p. 67-90.

[84] *Cf.* : G. SCHMIEDT et R. CHEVALLIER, 1960, p. 1-31 ; G. SCHMIEDT et R. CHEVALLIER, 1959 ; D. ADAMESTEANU, 1965, p. 179-184 ; D. ADAMESTEANU, 1967, p. 3-38.

Métaponte[85]. Notre propos ici est de présenter un bref panorama des acquis de ces recherches, surtout dans la mesure où Métaponte est l'élément de référence évident pour toute analyse du territoire d'une cité grecque.

Plus spécifiquement en ce qui concerne le problème de la frontière, les sites extra urbains de Métaponte constituent une grande source de renseignements. En outre, de même qu'à Poseidonia, l'emplacement de la cité est utilisé dans les descriptions géographiques comme signe de séparation entre deux régions importantes, l'Iapygie et l'Italìa, comme indique le passage chez Strabon[86]. Dans ce sens, l'idée même de frontière trouve toute sa place à Métaponte.

Selon la datation acceptée aujourd'hui, la fondation de Métaponte a lieu dans les années 630 av. J.-C[87]. Le matériel votif le plus ancien trouvé à l'Héraion des Tables Palatines et à l'Artémision de San Biagio della Venella, daté de la seconde moitié du VII$^{e}$ siècle, témoigne de la contemporanéité de l'établissement de ces deux sanctuaires et du centre urbain de la colonie. Comparable à l'exemple de Poseidonia, la prise de possession du territoire de Métaponte par les colons est immédiatement accomplie lors de sa fondation, par l'intermédiaire de l'établissement de sanctuaires. On verra par la suite que l'occupation du territoire dans les deux zones, à proximité de l'Héraion des Tables Palatines et de l'Artémision de San Biagio, suivent une évolution différente. L'établissement de deux sanctuaires aux marges de la zone de terres occupée au début de la vie de la cité constitue l'aspect le plus remarquable.

---

[85] Un bilan des études sur le thème du territoire en Grande Grèce, avec plusieurs renvois à l'exemple métapontin, peut être trouvé dans : *Atti Taranto* 2000. Voir en particulier les articles de J. Carter et d'A. De Siena sur Métaponte : J. C. CARTER, 2000, p. 771-792 ; A. DE SIENA, 2000, p. 757-769. Voir aussi les contributions présentes dans le volume : *Siritide e Metapontino* 1991.

[86] VI, 1, 15 : « Les guerres qui les opposèrent plus tard aux Tarentins et aux Œnotriens de l'intérieur auraient trouvé leur dénouement dans un accord sur la parcelle de territoire qui constituait la frontière entre l'Italie d'alors et l'Iapygie », trad. STRABON. *Géographie*, F. LASSERRE (trad.), 2003 (1967). Nous avons déjà commenté ci-dessus l'utilisation du cours du Bradano comme indicateur de la limite de la région appelée Grande Grèce (Megale Hellas), mais aussi Œnotrie, Lucanie, ainsi que la région III, selon les divisions de l'Italie à l'époque d'Auguste.

[87] E. GRECO, 1992 (a), p. 44 ; E. M. DE JULIIS, 2001, p. 43.

L'Héraion des Tables Palatines (n° 1)[88] se situe à environ 3 km du centre urbain de Métaponte, sur la seule élévation du terrain aux bords du Bradano dans le secteur proche de son embouchure. Il serait exagéré de dire que le sanctuaire domine la zone, mais il est placé dans le seul endroit un peu en hauteur de la zone. La structure la plus ancienne retrouvée sur le lieu est l'autel, à 26m de la façade est du temple. Les structures du temple actuellement visibles datent du VI^e^ : avec une péristasis de 6 par 12 colonnes, le temple est orienté est-ouest et adopte une division tripartite de *pronaos – naos – adyton*[89]. Les limites du sanctuaire ne sont pas connues, seul un mur de temenos à 16m au nord du temple a été retrouvé ; outre le temple principal et son autel, ont été retrouvées quelques structures considérées comme une série de petits monuments archaïques identifiés grâce à la photographie aérienne[90] mesurant 6 par 9m chacun. L'identification du temple à Héra est confirmée grâce à une inscription sur un vase archaïque : on lit « τας Ηε » et J. Bérard a proposé de compléter l'inscription en « τᾶς Ηέρας ἐμί »[91]. La datation des premiers repères céramiques est l'objet de débats, mais peut vraisemblablement être contemporaine des premiers vestiges du centre urbain, à la fin du VII^e^ siècle[92].

L'Héraion des Tables Palatines réunit toutes les « conditions » pour être l'exemple même d'un « sanctuaire de frontière » : un grand lieu de culte monumentalisé dans le courant du VI^e^ siècle, aux bords d'une importante rivière, que la description géographique ancienne considérait comme la frontière de deux grandes régions du sud de la péninsule. Malgré leur caractère peu précis, les sources littéraires à notre disposition donnent clairement l'impression de classer le Bradano comme la ligne de frontière de la cité de Métaponte. En revanche, les données archéologiques semblent

[88] M. OSANNA, 1992, p. 78, n° 2 ; E. M. DE JULIIS, 2001, p. 86-96.
[89] En dernier, voir : D. MERTENS, 2006, p. 163 et 217.
[90] *Cf.* : D. ADAMESTEANU, 1967, p. 3-38.
[91] J. BÉRARD, 1936, p. 6 ; R. ARENA, 1996, p. 97, n° 75.

indiquer un comportement plus complexe, en particulier d'après les données venant du territoire de l'actuelle Ginosa, à proximité de la rive gauche du Bradano. Nous sommes confrontés ici avec la nécessité de dissocier une notion « idéologique » de la frontière, présente dans l'imaginaire des Anciens, et les limites réelles d'une occupation régulière de la part d'un groupe de colons[93]. Toutes les hypothèses sur la définition du territoire de Métaponte dès l'arrivée des colons avec l'emplacement de l'Héraion ne sont pas dépourvues de sens. Dans la mesure où l'on distingue l' « idée » de frontière et les possibilités concrètes de retrouver les limites de l'occupation directe des terres par les colons, les discours sur les sanctuaires en tant que représentation « idéologique » de cette frontière sont toujours valables. Il est important néanmoins de bien tenir compte du fait que les deux notions, l'idéologique et la réalité matérielle, ne coïncident par forcément.

Quelques sites à proximité de la rive gauche du Bradano constituent la raison de cette mise en garde à propos du caractère frontalier de l'Héraion des Tables Palatines. Les nécropoles de Ginosa Marina, Stornara, Castellaneta Marina et l'établissement de Contrada Pantano montrent des caractéristiques très proches des sites contemporains retrouvés dans le territoire métapontin[94]. Que ce soient les techniques de construction de l'habitat ou le mobilier des tombes, les vestiges provenant de ces sites montrent une influence plus forte de Métaponte que de Tarente. D'un intérêt particulier est le site de Castallaneta Marina[95] : on y voit une tombe à incinération d'un individu adulte ; le fait important est qu'il n'existe aucun autre exemple de ce rituel funéraire dans le territoire de Tarente. De plus, la présence fréquente de *pélikés* dans cette nécropole, en claire opposition au rituel funéraire retrouvé à Tarente où cette forme est très rare, est un

---

[92] Cette datation à la fin du VII^e^ siècle est soutenue par M. OSANNA, 1992, p. 78, n° 2 ; Une datation de la céramique uniquement à partir du milieu du VI^e^ siècle est proposée par F. G. LO PORTO, 1981, p. 36-38 et suivie par J. C. CARTER, 1994, p. 174-175.

[93] C'est le propos que nous avons soutenu ci-dessus, dans la deuxième partie, intitulée « l'idée de frontière ».

[94] *Cf.* : A. DE SIENA, 2000, p. 759.

indice fort de la possibilité d'appartenance au territoire de Métaponte. Un autre indice est une amphore commerciale corinthienne de type « A » (450-430 av. J.-C.) déposée aux pieds du défunt dans une tombe, ce qui renvoie aussi aux pratiques funéraires attestées à Métaponte. Ce même usage funéraire d'une amphore corinthienne est confirmé dès le VI^e^ siècle à Stornara[96]. La découverte, lors des travaux récents, d'un lieu de culte dans le territoire de l'actuelle commune de Ginosa, appelé « Bradano SNAM »[97], porte à encore plus de prudence dans nos discours à propos de ce secteur : ce sont des terre cuites architectoniques utilisées en remploi d'un type similaire à celui des exemplaires métapontins contemporains. À proximité de ce probable lieu de culte, un nombre important de tombes datables à partir de la fin du VI^e^ siècle respectent une orientation le long d'une voie de circulation.

Ces vestiges mènent à une mise en garde vis-à-vis de l'attribution du Bradano et de l'Héraion comme des « marqueurs de frontière ». Tout d'abord, l'appartenance à une cité grecque plutôt qu'à une autre nous semble très difficile à déterminer à partir du mobilier de quelques tombes. Il est évident que les influences culturelles et commerciales ne s'arrêtaient pas nécessairement aux frontières, indiquées ou non par des rivières et/ou des sanctuaires. Au contraire, un aspect important de la frontière est justement sa porosité, qui met en contact deux groupes distincts, en promouvant les échanges culturels et commerciaux. Les vestiges provenant de ces sites indiquent en tout cas l'importance des analyses fines et d'une prudence redoublée dans le cas des sites recevant des influences de deux provenances différentes. La mixité est probablement l'aspect le plus distinctif des sites que l'on peut classer comme « frontaliers », quelle que soit la société à laquelle ils appartiennent.

Un dernier point semble important à propos des fonctions possibles de l'Héraion. Un petit lieu de culte daté de la fin du VII^e^ siècle a été trouvé dans la localité

---

[95] Voir en particulier : T. SCHOJER, 2001, p. 79-80 ; T. SCHOJER, 1997, p. 95-97.
[96] T. SCHOJER, 2001, p. 84-85.

Saldone[98], à environ 3km au nord de l'Héraion. Plus précisément, une tête masculine en terre cuite retrouvée dans un dépôt contenant du matériel plus tardif est le vestige qui permet cette datation. Outre ces maigres vestiges d'un lieu de culte, le site comportait également une zone d'habitat occupée entre le milieu du VI^e^ et le III^e^ siècle, ainsi qu'une petite nécropole utilisée à partir du second quart du V^e^ siècle. L'interprétation de ce petit lieu de culte n'est pas simple, mais sa localisation géographique, dans la vallée du Bradano, est indicative de l'importance de cette rivière comme voie de pénétration dans l'arrière-pays. L'exiguïté des données nous empêche de poursuivre davantage un discours sur les fonctions de ce lieu de culte.

En ce qui concerne le sanctuaire situé à San Biagio della Venella (n° 2)[99], une première remarque sur la divinité honorée est nécessaire. L'hypothèse d'attribution du sanctuaire à Zeus semble aujourd'hui écartée. D. Adamesteanu, ayant retrouvé un cippe inscrit avec le nom de Zeus *Aglaios* (Διὸς Ἀγλαίο) remployé dans une tombe d'époque romaine aux alentours du sanctuaire, avait proposé cette identification pour la divinité honorée dans ces lieux. La découverte plus récente d'un autre cippe avec l'inscription Διὸς Ἀγλαῶ dans la zone de l'agora[100], au centre urbain de Métaponte, renforce la probabilité que le premier cippe appartenait au centre urbain, fut déplacé et réutilisé à l'époque romaine. L'identification du culte seulement à Artémis est d'autant plus probable que l'ensemble du matériel retrouvé dans ce sanctuaire renvoie aux cultes d'Artémis et les renvois à d'autres divinités, notamment Zeus, sont très rares et sujets à discussion[101].

L'Artémision de San Biagio se situe à environ six kilomètres du centre urbain de Métaponte, sur la rive gauche du Basento, dans la zone marginale de la plaine, où

---

[97] A. DE SIENA, 2000, p. 764-765.
[98] M. OSANNA, 1992, p. 81-82, n° 10 ; J. C. CARTER, 1994, p. 171.
[99] M. OSANNA, 1992, p. 79-80, n° 4 ; D. ADAMESTEANU, 2001, p. 263-267.
[100] M. OSANNA, 1992, p. 48-52 ; 80 ; F. G. LO PORTO, 1988, p. 14 ; R. ARENA, 1996, p. 92, n° 64 et 65.

commencent les reliefs collinaires. Artémis semble être en plein accord avec le paysage naturel où son sanctuaire est placé, puisque la déesse qui représente le passage du monde sauvage au monde civilisé reçoit son culte dans la zone qui marque le passage entre la plaine côtière, fertile et productrice de céréales, et la zone des montagnes, endroit privilégié pour l'approvisionnement du bois et où se pratiquait la chasse. Le matériel retrouvé dans ce lieu de culte est contemporain et semblable à celui livré au centre urbain de la cité[102]. Malgré les caractéristiques de déesse du monde sauvage, le sanctuaire extra urbain d'Artémis ne livre aucune trace tangible d'une différentiation entre le culte dans le centre urbain et dans le territoire, à l'exception de la présence d'une source à San Biagio.

Malgré l'exiguïté de vestiges de structures, le sanctuaire a livré un important ensemble de matériel architectonique, y compris les vestiges les plus anciens d'une frise figurée en terre cuite en Grande Grèce[103] et divers éléments architectoniques (colonne, sima léonine) datés entre le milieu du VI$^{e}$ et le IV$^{e}$ siècle. Ce témoignage confirme l'existence d'un temple construit[104] à une époque très haute et utilisé jusqu'au IV$^{e}$ siècle au moins, ce qui confère une importance particulière à ce lieu de culte.

On a identifié, à grande proximité du sanctuaire, une ferme avec sa petite nécropole datant du IV$^{e}$ siècle, mais qui reprend l'emplacement d'une ferme précédente, probablement d'époque archaïque[105]. De la grande tombe de San Biagio, il est intéressant de remarquer la présence d'un riche mobilier comprenant entre autres, une très belle couronne en bronze doré, provenant probablement d'un atelier tarentin et datable entre 330 et 320 av. J.C[106].

---

[101] Certains chercheurs continuent de soutenir un culte à Zeus aux côtés de celui à Artémis à San Biagio, en particulier par l'identification d'une statuette en terre cuite à Zeus : M. MERTENS-HORN, 1992, p. 6 et 91 et A. DE SIENA, 1991, p. 152, n. 27.
[102] J. C. CARTER, 1994, p. 169.
[103] La frise a été datée des années 630 av. J.-C. : D. MERTENS, 2006, p. 47 ; M. MERTENS-HORN, 1992, p. 1-122.
[104] Voir la description des vestiges et du matériel votif dans : E. M. DE JULIIS, 2001, p. 96-107.
[105] J. C. CARTER, 1991, p. 242-243.
[106] *Cf.* : P. ORLANDINI, 1983, p. 507-508 ; E. M. DE JULIIS (éd.), 1984, p. 90, cat. n° 18.

Plusieurs fonctions sont possibles dans le cas de l'Artémision de San Biagio. L'hypothèse plus prudente est certainement d'y voir uniquement un sanctuaire champêtre, avec un culte à la fertilité et lié à la source[107]. En revanche, le fait qu'il soit établi à une époque contemporaine à l'arrivée des colons dans une zone distante du centre urbain, aux bords d'une rivière importante, peut indiquer des fonctions plus étendues. On peut formuler l'hypothèse que San Biagio servait à marquer la possession du territoire au début de la colonie. Au VI^e^ siècle, avec l'expansion métapontine, l'Artémision devient un sanctuaire de confins, gardant ses aspects symboliques liés au passage de la zone des plaines à celle des montagnes, mais ne constitue plus un lieu politiquement aussi important qu'il ne l'était lors de la fondation de la colonie. Nous sommes en plein accord avec M. Osanna[108] quand il affirme que San Biagio n'est pas un simple sanctuaire champêtre ; en revanche, nous croyons que ses rôles politiques plus forts, de marqueur de la possession d'un territoire, sont valables uniquement jusqu'au milieu du VI^e^ siècle, avant le début de l'expansion territoriale métapontine.

Lago del Lupo (n° 3)[109] et Cugno del Pero (n° 4)[110] sont deux zones de fermes grecques, respectivement à 6 et 10km de distance du centre urbain. La première est située au centre de la plaine formée par les rivières du Bradano et du Basento. Son emplacement suit les lignes des divisions agraires du territoire dans ce secteur et le matériel le plus ancien retrouvé est datable du milieu du VI^e^ siècle. Cugno del Pero se situe dans une zone de reliefs collinaires et le matériel est aussi datable entre la moitié et la fin du VI^e^ siècle. Il semble que Cugno del Pero fut l'un des endroits d'occupation régulière à plus grande distance de Métaponte en direction ouest (en sens contraire à la côte maritime). Dans la vallée du Basento, un petit lieu de culte reporté à Masseria

[107] J. C. CARTER, 1994, p. 169.
[108] M. OSANNA, 1992, p. 51.
[109] *Ibid*, p. 81, n° 9 ; J. C. CARTER, 1991, p. 242.
[110] M. OSANNA, 1992, p. 82, n° 12.

Avenia (San Vito)[111] peut aussi donner quelques renseignements sur l'occupation du territoire par les Métapontins. Les objets votifs retrouvés à San Vito sont datables du milieu du VI^e^ siècle et sont similaires aux exemplaires contemporains découverts à San Biagio. Un site a livré une importante quantité de matériel datant de l'époque mycénienne, à grande proximité du sanctuaire. La zone qui montre des indices de contacts avec l'élément grec dès la période mycénienne est investie, à l'époque de la colonisation, d'un lieu sacré ; nous pouvons suggérer que les fonctions de lieu d'échange culturel et commercial sont restées intactes par l'intermédiaire de la sphère du sacré. La présence de ces sites, en plus de la confirmation de la grande extension du territoire de Métaponte, montre donc une expansion de son occupation au cours du VI^e^ siècle.

Un témoignage archéologique de l'expansion métapontine au cours du VI^e^ siècle est l'apparition de quelques sites agricoles en proximité des rives du Basento, mais plus en retrait dans l'arrière-pays. Ce sont des fermes qui présentent toutes des signes d'occupation à partir du milieu du VI^e^ siècle : Ponte Fabrizio (n° 5)[112], Masseria Sant'Angelo Vecchio (n° 6)[113] et Sant'Angelo Grieco (n° 7)[114]. On peut aussi ajouter la localité Vinella (n° 8)[115], qui montre des signes d'occupation uniquement à partir de la première moitié du V^e^ siècle, mais qui fait probablement partie du même mouvement expansionniste du siècle précédent. Certains de ces lieux ont livré également des traces d'une fréquentation liée à un culte[116]. C'est le cas de Sant'Angelo Grieco, où on a trouvé un chapiteau dorique daté du début du V^e^ siècle, même si la structure à laquelle cet élément architectonique pouvait appartenir n'a pas été mise au jour. Sant'Angelo

[111] J. C. CARTER, 1994, p. 177 ; D. ADAMESTEANU, 1967, p. 25 ; *Atti Taranto* 1982.
[112] M. OSANNA, 1992, p. 80, n° 5 ; J. C. CARTER, 1991, p. 242.
[113] M. OSANNA, 1992, p. 80-81, n° 6.
[114] *Ibid*, p. 81, n° 8.
[115] *Ibid*, p. 81, n° 7.
[116] J. C. CARTER, 1994, p. 177-178.

Vecchio, pour sa part, a livré un ensemble de plaques votives représentant Perséphone, Dionysos/Hadès et Zeus tenant le sceptre, toutes datés du V^e^ siècle.

La destruction de Siris par les colonies achéennes de Crotone, Sybaris et Métaponte constitue un événement historique d'importance capitale pour ces colonies. Un petit passage de Justin (XX, 2, 3-9)[117] renseigne sur cet événement et l'archéologie confirme non seulement l'événement, mais aussi la chronologie que peut être mise dans la première moitié du VI^e^ siècle. La destruction du centre urbain de Siris désorganise le territoire de cette cité, laissant un grand espace « vide » dans la région. Nous voyons dans ce conflit l'explication de la réussite de l'expansion territoriale de Métaponte, et probablement aussi de Sybaris.

Comme l'on a vu dans le cas de Sybaris, Métaponte profite aussi de l'anéantissement de Siris pour étendre son propre territoire. L'expansion de la domination sur un territoire peut être faite par deux voies différentes en milieu colonial : soit par l'annexion des terres appartenant aux indigènes et, dans ce cas, le flou d'une frontière non déterminée ne fait que faciliter cette expropriation ; soit, d'autre part, par l'appropriation des terres sous domination directe ou indirecte d'une autre colonie. Nous n'avons aucun signe qui permet d'affirmer une définition de frontière entre Siris et Métaponte à cette époque ; en revanche, l'expansion territoriale de Métaponte profita certainement de la destruction de Siris. En effet, l'archéologie atteste, par l'intermédiaire de la chronologie des vestiges, l'expansion territoriale de Métaponte vers le sud uniquement après la chute de Siris. C'est le « vide » de pouvoir sur les terres au sud du Basento qui permet à Métaponte d'étendre sa domination au-delà de cette rivière à partir de la première moitié du VI^e^ siècle.

L'établissement de deux petits sanctuaires à l'Incoronata et dans la localité Tinchi, situés entre les cours du Basento et du Cavone, semble confirmer la prise de

[117] *Cf.* : J. BÉRARD, 1957 (1941), p. 190.

possession de cette zone par les Métapontins. Métaponte constitue l'exemple emblématique d'une utilisation des sanctuaires extra urbains comme garants de l'occupation de son territoire. Ici encore, nous pouvons suivre ce mouvement expansionniste à travers l'implantation des lieux sacrés. Au moment où l'Artémision semble perdre son caractère frontalier (dans le sens de domination politique), deux nouveaux sanctuaires apparaissent à l'Incoronata et à Tinchi.

À l'Incoronata (n° 9)[118], le centre indigène qui s'y trouvait est détruit au moment de la fondation de Métaponte et au VI^e^ siècle cet endroit voit apparaître un établissement colonial et un petit sanctuaire grec. De ce sanctuaire ont été trouvés seulement quelques fragments de revêtement en terre cuite, des tuiles et un dépôt votif, où l'on remarque surtout des statuettes du même type que celles de San Biagio, des vases miniature et des coupes de tradition ionienne. Ce lieu de culte est particulièrement intéressant par rapport à sa localisation, sur la rive droite du Basento, presque en position symétrique à celle de San Biagio par rapport au cours du fleuve, et sur une colline de grande visibilité sur toute la vallée de cette rivière.

L'établissement d'un deuxième lieu de culte à Tinchi est contemporain à l'installation du sanctuaire à l'Incoronata. Tinchi (n° 10)[119] se situe au centre de la zone entre les rivières du Basento et du Cavone, dans une région de bas reliefs, aux marges de la plaine. Le matériel retrouvé dans ce site atteste une intense fréquentation pendant la première moitié du VI^e^ siècle. Il semble que le lieu est occupé au moins jusqu'à la moitié du V^e^ siècle, d'après la présence d'une tombe datée de cette période et contenant dans son mobilier une *pelike* à figure rouge de fabrication protoitaliote attribuée au Peintre du Cyclope.

---

[118] En fait, deux sites sont connus à l'Incoronata, appelés « Incoronata indigène » et « Incoronata grecque ». Pour notre propos, la distinction entre les deux noyaux n'est pas essentielle, en raison surtout de la grande similitude des vestiges de deux localités : *cf.* : J. C. CARTER, 1994, p. 165. Voir aussi : M. OSANNA, 1992, p. 83, n° 13 ; A. DE SIENA, 2000, p. 765. Un résumé des nos connaissances sur l'Incoronata grecque est donné par : P. ORLANDINI, 1991, p. 91-94. Des nouvelles recherches à l'Incoronata sont en cours sous la direction de M. Denti de l'Université de Rennes.

D'après sa position géographique, Tinchi semble être le signalement de la présence grecque la plus lointaine du centre urbain de Métaponte en direction de l'arrière-pays au VI^e^ siècle. L'établissement d'un lieu de culte dans l'endroit qui remplace l'Artémision de San Biagio dans sa fonction de poste avancé aux marges de l'*eschatià* est très représentatif. L'exemple de Métaponte montre encore une fois l'utilisation des sanctuaires dans le but de définir l'espace sous contrôle direct de la cité.

Au-delà de Tinchi, le site de Pisticci (n° 11)[120] renforce l'idée du premier en tant que marqueur de l'occupation de l'espace. Pisticci était un centre indigène qui montre des signes très nets d'une présence importante et continue pendant tout le VI^e^ siècle, sans intervention directe des Grecs. La présence indigène à Pisticci est suffisamment massive pour que M. Osanna[121] affirme une impossibilité d'occupation grecque non seulement sur ce site, mais aussi dans toute la zone environnante. Si l'on suit cette hypothèse, on peut proposer une fonction supplémentaire pour le sanctuaire de Tinchi, celle d'un lieu privilégié pour les échanges économiques et culturels entre Grecs et indigènes. On peut donc imaginer le sanctuaire de Tinchi dans une situation d'intermédiaire des contacts entre les Métapontins et les indigènes à partir du VI^e^ siècle.

Des rapports de toute autre nature sont envisageables à l'extrémité opposée du territoire, dans la vallée du Bradano, au nord du centre urbain de Métaponte. Dans cette région, Cozzo Presepe (n° 12)[122] a été identifié comme une fortification construite sur un ancien centre indigène, fréquenté durant tout le VII^e^ siècle. À la fin du VII^e^ l'habitat indigène disparaît brusquement et le site est repris par les Métapontins ; au tout début du VI^e^ siècle, les colons édifient une fortification à la place du site indigène, en utilisant des pierres irrégulières pour sa construction. Cette fortification est ensuite remplacée par

---

[119] M. OSANNA, 1992, p. 83, n° 17.
[120] *Ibid*, p. 83-84, n° 18.
[121] *Ibid*, p. 54.
[122] *Ibid*, p. 82, n° 11.

un petit lieu de culte au V^e^ siècle : un petit autel et un dépôt votif ont été trouvés à l'emplacement de l'ancienne fortification[123].

En direction nord et suivant le cours du Bradano, ce site apparaît comme le plus lointain sous une domination directe des Métapontins. Il est situé au sommet d'un plateau, sur une terrasse qui permet la visibilité d'une grande partie de la vallée du Bradano. C'est une position clé pour le contrôle et la défense de la plaine ; en outre, la rivière dominée par ce site représente une voie de communication privilégiée entre la côte et l'arrière-pays.

Dans la mesure où ce site atteste non seulement une présence, mais un contrôle militaire direct des Grecs, il se révèle de grande importance pour notre étude. L'avant-poste des Métapontins en opposition aux populations indigènes est vraisemblablement un des exemples les mieux connus de fortification grecque en Grande Grèce et montre que les rapports entre Grecs et indigènes étaient potentiellement conflictuels. Sa transformation en lieu de culte peut, d'autre part, nous renseigner sur la complexité et l'évolution des rapports et des échanges entre Grecs et indigènes.

Nous pouvons énumérer deux conséquences directes de l'implantation de cette fortification à Cozzo Presepe : de part son aspect militaire et sa localisation géographique, nous sommes ici sans aucun doute dans un site frontalier ; d'autre part, il semble que la présence militaire dans ces lieux ait garanti l'exploitation agricole régulière de la campagne en deçà de ce site, comme l'attestent les fermes de Cugno del Pero (n° 4) et de Lago del Lupo (n° 3).

En résumé, deux phases bien distinctes de la définition des limites de l'occupation grecque du territoire de Métaponte peuvent être décrites. À la fin du VII^e^ siècle, en même temps que la fondation de la colonie, deux limites sont établies et signalées par deux sanctuaires : la rivière du Bradano, avec l'Héraion des Tables

[123] J. C. CARTER, 1994, p. 177.

Palatines, et celle du Basento, avec l'Artémision de San Biagio. Ensuite, vers le milieu du VI^e^ siècle, après la destruction de Siris, Métaponte étend sa domination dans trois directions différentes, dans un mouvement expansionniste très fort. Vers le sud, par la traversée du Basento et l'occupation des terres entre ce fleuve et le Cavone, appartenant précédemment à Siris ; cette expansion peut être observée à travers l'établissement de deux sanctuaires à l'Incoronata et à Tinchi. En direction ouest, les traces de divisions régulières de la campagne et les sites de Cugno del Pero et de Lago del Lupo attestent une mainmise plus élargie de la plaine comprise entre le Basento et le Bradano. Enfin, vers le nord, l'implantation d'une fortification à Cozzo Presepe semble montrer indubitablement une occupation plus avancée vers l'arrière-pays. La seule limite qui reste inchangée est celle entre Métaponte et Tarente, démarquée par la rivière du Bradano et renforcée par la monumentalisation de l'Héraion des Tables Palatines.

Un autre aspect de la délimitation de l'espace est aussi donné par les voies de communications. Tout d'abord, les voies fluviales jouent certainement un rôle fondamental dans la communication de la côte avec l'arrière-pays. Il n'est pas anodin de remarquer l'emplacement de divers sanctuaires le long des deux principales vallées, celles du Bradano et du Basento[124]. Outre ces voies fluviales, les vestiges archéologiques montrent également un réseau routier ancien, dont une route parallèle à la côte[125]. Les tombes datées dès la fin du VI^e^ siècle respectent un tracé régulier perceptible dans un secteur assez long. La longévité de ce tracé est confirmée par sa reprise par l'ancien Tratturo Regio et par l'actuelle autoroute (S.S. 106 – Ionica). Un autre tracé, appelé la « Basento road », suit le chemin qui part de la nécropole à Crucinia, passe par la nécropole à Pantanello, arrive à la colline de San Biagio et se poursuit vers l'arrière-pays.

[124] *Ibid*, p. 180.
[125] A. DE SIENA, 2000, p. 763.

*3. Mode d'occupation du territoire : les divisions régulières*

Il est intéressant de voir brièvement la structure du territoire à l'intérieur de cet espace relativement bien délimité. Commençons par d'autres petits lieux de culte qui ont été repérés dans la campagne métapontine. Au total et jusqu'à présent, quatorze sanctuaires appartiennent au territoire de Métaponte. J. Carter[126] a remarqué une impressionnante régularité dans la distribution spatiale de ces lieux de culte. Les écarts entre les sites semblent suivre un schéma à deux échelles : 3 et 6km. Entre le centre urbain et l'Héraion des Tables Palatines on compte 3km ; entre celui-ci et le sanctuaire à Saldone, encore 3km ; finalement, Cozzo Presepe (n° 12) se situe à 6km de Saldone. Suivant la vallée du Basento, la même régularité d'écart semble se vérifier : entre le centre urbain et Pantanello[127], 3 km ; entre ce dernier et San Biagio, 3 km ; Sant'Angelo Grieco (n° 7) est également distant de San Biagio de 3km. Dans cette vallée, il faut ajouter également les sanctuaires à Sant'Angelo Vecchio (n° 6) et à Avinella, respectivement à 2 et 1km de San Biagio. Puisque ces lieux sont presque tous datés du milieu du VI$^{e}$ siècle, il faut voir là une implantation pratiquement contemporaine. Par conséquent, J. Carter a suggéré de voir un schéma de petits lieux de culte fréquentés par les communautés rurales et fonctionnant en rapport avec la division régulière de la campagne de la cité, aussi datée du VI$^{e}$ siècle.

Les chercheurs se sont intéressés au cas de Métaponte dès le début des recherches sur le territoire surtout grâce aux traces de division régulière de l'espace rural. Ces traces ont été repérées d'abord par l'interprétation des photographies aériennes[128], puis complétée par des fouilles stratigraphiques et, plus récemment, des

[126] J. C. CARTER, 1994, p. 180.
[127] Sur le sanctuaire de Pantanello, voir une brève description dans : J. C. CARTER, 1991, p. 245-249 ; sur la nécropole, voir la publication complète des fouilles : J. C. CARTER, 1998.
[128] G. SCHMIEDT et R. CHEVALLIER, 1960, p. 1-31 ; G. SCHMIEDT et R. CHEVALLIER, 1959, p. 2-5 ; D. ADAMESTEANU, 1967, p. 3-38 ; D. ADAMESTEANU, 1965, p. 179-184.

prospections. Les recherches de J. Carter[129] ont pu dater précisément une de ces « lignes » : il s'agit d'une route avec des canaux de drainage, qui passe à travers la nécropole de Pantanello, de 580 av. J.-C. Ces lignes, en majorité des canaux de drainage, respectent un écart de 209m dans la zone entre le Bradano et le Basento et de 244m entre ce dernier et le Cavone. Les données de fouilles ont daté l'ensemble du système de division régulière à la fin du VI^e^ siècle. De plus, les données des prospections ont établi une évolution relativement claire pour l'occupation du territoire de Métaponte, qui atteint une occupation maximale par des fermes dans la première moitié du V^e^ siècle. Cet apogée semble indiquer le résultat d'un processus de « démocratisation » de la propriété foncière dès le début du V^e^ siècle[130]. Les conjectures sur le régime politique de la cité de Métaponte sont fondées, en plus des signes de division des terres, par le même type de division régulière dans le centre urbain ainsi que par la grande dimension de l'*ekklésiastérion*, construit au milieu du VI^e^ siècle et probablement le plus ancien monument de cette typologie[131]. D'après l'analyse des restes d'os animal, cette intensification de l'occupation des terres est aussi perceptible par une augmentation considérable de l'utilisation des bovins[132], la force motrice la plus importante dans l'Antiquité, surtout pour l'exploitation agricole et l'usage de la charrue.

Après cette expansion remarquable de l'occupation du territoire métapontin dans le courant du VI^e^ siècle, les limites de la domination directe de Métaponte sur sa campagne ne présentent pas une modification aussi importante dans les périodes successives. En revanche, les sites qui marquent les limites de l'occupation métapontine sont toujours fréquentés et gardent leur fonction de marqueurs de frontière.

---

[129] J. C. CARTER, 1994, p. 182 ; J. C. CARTER, 2000, p. 775-776.
[130] Selon les calculs de J. Carter, suivant l'emplacement des fermes et des lignes de division des terres, le lot moyen devait avoir 16 hectares : J. C. CARTER, 2000, p. 784.
[131] D. MERTENS, 1991, p. 129-130 ; D. MERTENS, 2006, p. 157-159 ; E. M. DE JULIIS, 2001, p. 159-167.
[132] Selon J. Carter, cette augmentation expressive dans l'utilisation des bovins a lieu à partir de 480 av. J.-C. : J. C. CARTER, 2000, p. 776.

L'archéologie montre une diminution de la quantité de matériel retrouvé dans ces sites, mais elle témoigne toutefois d'une présence continue dans ces endroits.

Pour ce qui est de l'occupation des terres, la dernière décennie du V^e^ siècle montre des signes clairs d'une phase de réduction progressive. Les résultats des prospections et des fouilles[133], par l'intermédiaire des données venant des nécropoles et des fermes[134], ont montré une diminution de la population résidante dans la campagne d'environ 25% au moins. Outre la quantité de vestiges, le mobilier des tombes datables dans la première moitié du IV^e^ siècle présente une composition nettement moins riche que précédemment. De plus, le rituel funéraire semble aussi marquer un changement important, avec une proportion plus élevée de crémations. L'indication la plus claire d'une phase de déclin de la population est peut-être la basse proportion de tombes d'individus masculins adultes par rapport aux tombes féminines.

Après cette phase de déclin entre la fin du V^e^ et le milieu du siècle suivant, dans la seconde moitié du IV^e^ les données venant de la zone rurale de Métaponte montrent une impressionnante reprise[135], qui atteint les mêmes chiffres d'occupation attestés au milieu du V^e^ siècle. Une grande quantité des constructions du IV^e^ siècle reprend l'emplacement d'un habitat précédent, mais sont de dimensions beaucoup plus grandes, avec des superficies variant entre 200 et 400m$^2$. Remarquons la contemporanéité entre les signes d'une reprise dans la campagne et des aménagements urbains, notamment la construction du grand théâtre à l'emplacement de l'ancien *ekklésiastérion*.

Si l'on ne connaît pas les raisons exactes de cette fluctuation dans l'occupation et l'exploitation de la campagne métapontine, il faut tout de même remarquer que la chronologie des mouvements ascendants et descendants est similaire dans d'autres cités

---

[133] *Cf.* : *Ibid*, p. 784-786.

[134] Pour un résumé de nos connaissances sur les fermes de Métaponte, voir : J. C. CARTER, 1991, p. 242-243.

[135] Voir commentaire sur l'occupation du territoire entre le IV^e^ et le III^e^ siècles dans : M. BARRA BAGNASCO, 1999, p. 39-57. Une analyse plus approfondie sur la densité d'occupation des terres entre le

de Grande Grèce. Les deux colonies les mieux connues, Métaponte et Poseidonia, sont mises en parallèle à plusieurs titres, y compris pour l'évolution de l'occupation du territoire. Cette partie sur Métaponte nous sert notamment pour relativiser l'exemple poseidoniate et le placer dans un contexte régional plus large.

---

VI[e] et l'époque romaine impériale, avec des estimations sur le nombre d'habitants, est possible grâce aux résultats des prospections de l'Université du Texas : J. C. CARTER, 1985, p. 405-441.

# 2. Poseidonia : la cité à la frontière et la frontière d'une cité

## 1. Géographie, communications et histoire

Tout le long de ce travail, nous n'avons pas cessé de souligner l'importance d'observer le contexte géographique pour tout commentaire relatif à la frontière. C'est justement le but de ce chapitre que de présenter ce cadre sur lequel l'analyse de type archéologique peut s'appuyer. D'abord, il est question d'une brève description de l'environnement naturel de la zone où se trouve la cité de Poseidonia ; ensuite, ce sont les divers moyens de communication – terrestre, fluvial et maritime – qui constituent un aspect fondamental dans tout discours de type archéologique.

Nous parlons ici de « paysage », un terme d'usage relativement courant dans la littérature archéologique actuelle, mais il semble utile de préciser le sens que nous attribuons à ce terme. Le paysage véhicule une notion intrinsèque de subjectivité : on peut le définir comme la « partie d'un pays que la nature présente à un observateur »[1]. Dans ce sens, on parlera de paysage uniquement quand un lien avec la subjectivité est présent : c'est le regard de l'observateur qui définit le paysage. Il s'agit ici de la perception des Anciens de l'environnement naturel qui les entourait, à partir de la littérature ou des sources iconographiques[2], en opposition à une description dite « objective » du relief géographique. Il ne s'agit pas ici d'une méthode de type « archéologie du paysage » à part entière ; mais nous suivons la proposition principale

[1] Selon la définition du Petit Robert, version électronique (CD-ROM) du *Nouveau Petit Robert, Dictionnaire analogique et alphabétique de la langue française*, 1996-1997, entrée *Paysage*.
[2] À ce propos, voir les travaux d'A. Rouveret : A. ROUVERET, 2004, p. 325-344 ; A. ROUVERET, 1997, p. 581-607.

de cette approche, qui est de tenir compte des caractéristiques géographiques pour tout discours de type archéologique sur la campagne[3].

Les éléments du relief naturel de Poseidonia peuvent être décrits facilement : la cité est placée au centre d'une grande plaine qui s'étend vers le nord au-delà même du fleuve Sele, à l'ouest par plusieurs collines, dont les monts Calpazio, Sottano, Soprano et Capaccio, au sud par les collines d'Agropoli et à l'est par la mer Tyrrhénienne. Un peu plus vers l'est, dans ce qu'on appelle aujourd'hui le Cilento, un massif rocheux à la prédominance calcaire, représenté par les sommets des monts Alburni (1742 m), Cocuzzo (1411 m), Mottola (1700 m) et Cervati (1898 m) sépare d'une part les premières collines et la vallée du Calore et, d'autre part, la vallée du Tanagro (appelée Vallo di Diano). Dans le cadre plus général du bassin méditerranéen, la zone de Poseidonia se trouve dans une région de transition entre le climat euro-arctique du nord et l'aire géographique de type sèche de l'Afrique du Nord vers le sud ; dans le sens de la longitude, Poseidonia se situe dans une des parties les plus étroites de la péninsule italienne[4], ce qui servira à la communication entre les côtes Tyrrhénienne et Adriatique.

Très peu d'études récentes se sont consacrées à l'analyse des caractéristiques géographiques de la région en rapport avec l'époque ancienne ; on remarque néanmoins des études faites à partir des images satellitaires[5], qui ont identifié l'avancement de la ligne de côte d'environ 350 m depuis l'Antiquité. Cette interprétation n'est pas la seule proposée pour l'évolution géologique de la zone. En effet, la proposition opposée est soutenue par P. Cantalupo[6], faisant référence à deux études géologiques plus anciennes, datées des années 1930 et qui donnent une évolution assez complexe de la ligne de côte

[3] Une discussion est présentée plus haut, dans la première partie de ce travail, lors de l'appréciation de la bibliographie relative au territoire en Grande Grèce. Pour la définition de l'archéologie du paysage, voir en particulier : R. LAYTON et P. J. UCKO, 1999, p. 1-20.
[4] P. LAUREANO, *et al.*, 1998, p. 15.
[5] M. GUY, 1990, p. 67-77 ; M. GUY et J. DELEZIR, 1987, p. 463-470.
[6] P. CANTALUPO, s.a., p. 7 cite G. DE LORENZO, « Sulla causa geologica della scomparsa dell'antica città di Paestum », in *Rendiconto della Reale Accademia dei Lincei, Classe di Scienze Fisiche*, vol. XI, 1930, p. 1062 ss ; G. D'ERASMO, « Il Bradisismo di Paestum », in *Rendiconto dell'Accademia di Scienze fisiche e matematiche di Napoli*, vol. IV, 1934, p. 3 ss.

de Poseidonia. Tenant pour base des observations de l'altimétrie de la terrasse rocheuse de Paestum, ces études ont inféré les variations du niveau de la mer par rapport à la terre ferme. L'idée est d'une intense activité tectonique dans la région qui aurait causé le phénomène de bradyséisme, c'est-à-dire, un mouvement souterrain qui produit un gonflement de la terre avec la conséquente élévation du niveau du sol. Ce niveau plus élevé de sol aurait entraîné ainsi une avancée de la mer vers la terre ferme depuis l'Antiquité jusqu'au XVIII$^{e}$ siècle de notre ère. A partir du XVIII$^{e}$ siècle, le mouvement se serait inversé, mais pas suffisamment pour restituer à la terre ferme les portions prises par la mer. Ainsi, la ligne de côte d'aujourd'hui serait moins étendue qu'à l'époque antique, exactement l'inverse de ce que propose M. Guy.

Une théorie géologique encore différente[7], développée aussi dans les années 1930, propose une autre explication pour l'évolution de la ligne de côte. Basée également sur le phénomène de bradyséisme dans la région, cette deuxième théorie voit comme conséquence, non pas la pénétration des eaux de la mer vers la terre ferme, mais une sédimentation des résidus calcaires emmenés par le fleuve Capodifiume (aussi appelé Salso). L'argument prend appui sur l'analyse chimique des sédiments calcaires de formation récente qui indique des microorganismes issus uniquement des eaux douces, en contradiction avec une éventuelle progression de la mer[8]. Sans vouloir entrer dans le débat des études géologiques, nous retournerons sur ce point plus loin pour parler de l'accès à la mer et les possibles identifications du port de la cité antique.

En plus de la simple description géographique, il est fondamental d'interpréter ces données naturelles pour l'histoire de la cité. Tout d'abord, ces caractéristiques de l'environnement naturel s'attachent aux traits géographiques d'une bonne partie du

[7] I. Friedlander, « Sul bradisismo della costa tirrenica meridionale », in *Bollettino della società geografica italiana*, série VII, vol. II, n. 2-3, février-mars 1937, cité par P. LAVEGLIA, 1971, p. 9-11.

[8] Toute cette discussion sur l'évolution géologique dans la région de Paestum a été largement utilisée afin d'expliquer la décadence et l'abandon presque total de la cité à la fin de l'Antiquité. Pour notre sujet d'étude, ce point est important pour ses conséquences sur une des possibles localisations de l'ancien port de la cité, discutée ci-dessous.

bassin méditerranéen : la présence des zones marécageuses, de plaines, des collines ainsi que d'un accès facile à la mer, le tout à grande proximité. Grâce à sa position géographique, son climat et sa formation géologique, la région de Poseidonia est caractérisée par une grande variété d'habitats naturels et d'espèces végétales. La microrégion composée par la juxtaposition de la plaine de Poseidonia et les zones de reliefs du Cilento traduit parfaitement les caractéristiques de biodiversité et de grande variété environnementale du bassin méditerranéen[9].

Il est intéressant de souligner ces caractéristiques naturelles surtout en ce qui concerne l'exploitation agricole de la région. La variété géographique permet plusieurs types de culture, surtout en associant les céréales et les arbres fruitiers, en particulier l'olivier et la vigne, introduits dans la région par les colons grecs[10]. Nul besoin d'insister sur cette association de cultures permanentes avec les cultures temporaires, ce qui est propre à tout le bassin méditerranéen[11]. Il est également inutile de s'attarder ici sur la ressemblance avec les possibilités agricoles de la Grèce propre et la facilité de transfert du mode de vie grec à Poseidonia. Ce mode de vie typiquement méditerranéen peut être défini par la complémentarité économique entre les zones de plaines, particulièrement adaptées aux cultures céréalières, les zones montagneuses et marécageuses, les deux dernières propices à la diversité des cultures, dont les fruits, et à l'élevage. Un autre élément essentiel et relativement peu discuté est l'accès à la mer, avec toutes les ressources qu'elle peut fournir, en particulier la pêche et le sel[12].

Pour sortir d'un cadre aussi large que le bassin méditerranéen dans son ensemble et en l'absence d'études récentes publiées sur la région de Poseidonia, il est intéressant

---

[9] P. LAUREANO, *et al.*, 1998, p. 18-19.
[10] *Ibid*, p. 34.
[11] *Cf.* : P. BEVILACQUA, 1992 (1989), p. 17. Bien que son discours s'adresse plutôt à l'époque moderne, ses catégories de description des formes d'exploitation agricole de l'Italie méridionale semblent parfaitement appropriées aussi pour l'Antiquité. En l'absence d'une étude ponctuelle sur la géographie antique de Poseidonia, nous devons faire appel à des comparaisons soit à d'autres périodes, soit à une échelle beaucoup plus large, telle que présente dans : P. HORDEN et N. PURCELL, 2000, voir en particulier le chapitre VI, pages 175-230.
[12] *Cf.* : P. HORDEN et N. PURCELL, 2000, p. 182-224.

d'observer d'autres zones appartenant à la Grande Grèce. Si l'on prend l'exemple du Marquisat de Crotone à l'époque de la Renaissance, les caractéristiques de la terre argileuse, l'insalubrité due à la malaria et la difficulté pour l'arboriculture forment les raisons pour une faible occupation stable de la campagne[13] ; on remarque ainsi qu'à l'intérieur du cadre général du bassin méditerranéen, avec ses grandes possibilités d'exploitation économique de la campagne, certaines zones peuvent avoir des difficultés accrues pour leur développement économique.

Cette comparaison avec une autre région et à une autre époque a pour but de souligner la dépendance de tout discours archéologique relatif à la campagne aux caractéristiques géographiques. De plus, cet élément peut aussi aider à analyser les formes d'occupation du territoire de Poseidonia aux VI$^{e}$ et V$^{e}$ siècles, en donnant une explication supplémentaire pour la relative rareté d'établissements permanents à la campagne à cette époque.

*2. Les communications et la question du port*

La mer fut certainement le moyen privilégié de communication de Poseidonia avec les mondes grec, indigène et étrusque, depuis l'arrivée des colons, probablement venus par voie maritime. Le problème se pose quand on considère que la condition essentielle pour un trafic maritime intense est l'existence d'un port. La grande difficulté est justement le fait que l'ancien port de Poseidonia n'a pas encore été identifié. Il existe plusieurs hypothèses pour son emplacement, sans que, pour le moment, l'on puisse trancher catégoriquement entre ces possibilités.

Une première alternative place le port immédiatement à l'ouest de la cité antique, à proximité de la porte occidentale de la muraille, dite « Porta Marina ». Une

[13] P. BEVILACQUA, 1992 (1989), p. 19-20.

lagune à l'ouest de cette porte a été repérée par l'analyse des photographies aériennes et du satellite SPOT faite par M. Guy[14] et par les fouilles d'A. Rouveret et D. Theodorescu à Porta Marina[15]. D'après les données dont on dispose maintenant, on peut affirmer que la lagune fut enterrée dans l'Antiquité, probablement au début de l'époque romaine impériale.

L'hypothèse pour l'emplacement du port de la ville antique immédiatement à l'ouest de la muraille est renforcée par quelques observations d'un morceau du banc de roche, qui est actuellement sous la mer et se situe à environ 500 mètres au-delà de la ligne de côte dans la zone proche de la Torre di Paestum. A partir d'un bateau en une journée de marée calme, il serait possible de voir des traces d'incision régulières du banc de roche qui font penser à une intervention humaine. D'après ces observations, P. Cantalupo[16] affirme l'existence du port de la cité antique à cet endroit. Il se base également sur la proposition, commentée ci-dessus, que la ligne de côte actuelle serait plus proche des murailles de la cité que dans l'Antiquité. Toutes ces questions sur l'évolution géologique de la région et de ses conséquences pour les différentes hypothèses de l'emplacement du port de la cité restent pour le moment ouvertes.

Le problème de la localisation du port de Poseidonia est d'autant plus complexe quand on considère une citation du poète latin Lucilius, mentionnant le *Portus Alburnus*[17]. Ce port devait se situer à l'embouchure du Sele, où il existe un petit village aujourd'hui connu sous le nom d'Alfurno, qui est vraisemblablement une dérivation de l'originel Alburnus[18]. Une hypothèse pour l'emplacement de ce port, basée sur la toponymie ancienne et moderne, l'identifie avec la localité de Volta del Forno, dans une

[14] M. GUY, 1990, p. 67-77 ; M. GUY et J. DELEZIR, 1987, p. 464-465.
[15] La publication des fouilles de ce secteur de la cité est en cours de préparation.
[16] P. CANTALUPO, s.a., p. 8-9.
[17] *cf.* Lucilius, III, fr. 16 (éd. Charpin) = 126 (éd. Marx), *apud*. Probus *Ad. Verg. Georg.* 3, 146 : « *Silarus flumen est Lucaniae, portus Alburnus et eiusdem nominis mons ad sextum a Primis Tabernis. Mentionem facit Lucilius hoc uersu: Quattuor hinc Silari ad flumen portumque Alburnum* » : « Le Silarus est un fleuve de Lucanie. Port Alburnus et la montagne qui porte le même nom sont au sixième mille à partir de Primae tabernae. Lucilius les cite dans ce vers : On compte quatre mille de là jusqu'au fleuve Silarus et à Port Alburnus », trad. LUCILIUS. *Satires*, F. CHARPIN (trad.), 1978.

anse de la rivière, qui pouvait constituer un point d'abordage privilégié. Cette partie de la rivière présente des obstacles naturels contre le courant de l'eau, y compris une petite île fluviale au centre, ce qui fait de cette zone un lieu particulièrement approprié pour l'implantation d'un port. La zone n'a pas été étudiée systématiquement, mais le *Portus Alburnus* semble avoir été construit par les Lucaniens à la fin du IV^e^ s. av. J.-C., bien que la notice de ce port date uniquement de l'époque romaine. Aucune liaison entre ce port attesté à la période romaine et le port de la cité grecque de l'époque archaïque ne peut être établie avec certitude. En revanche, c'est un élément supplémentaire et particulièrement important pour ce dossier épineux. Dans l'état actuel de nos connaissances, on doit tenir compte de toutes les hypothèses d'emplacement du port d'époque archaïque.

Cette question du *Portus Alburnus* concerne notamment la partie relative à l'Héraion du Sele. De part les importantes conséquences pour notre étude d'une association du sanctuaire avec le port de la cité, cette question est aussi évoquée pour les possibles explications de l'important remaniement du sanctuaire au IV^e^ siècle av. J.-C., comme on le verra par la suite. Il suffira de rappeler ci-dessous les témoignages des auteurs anciens concernant l'expédition d'Alexandre le Molosse[19] en Italie du Sud et son arrivée à Poseidonia par la mer.

Une autre embouchure de fleuve est candidate pour la localisation du port de la cité de Poseidonia. C'est celle du Testene[20], un petit fleuve qui coule un peu au sud des murailles de la cité antique. Cette hypothèse est soutenue uniquement d'après les observations sur l'environnement de la zone, favorable à l'abordage des embarcations. Après la lagune à l'ouest des murailles, cet emplacement aurait l'avantage d'être plus

---

[18] E. GRECO, 1996 (a), p. 175-178 ; E. GRECO, 1987, p. 484.
[19] Justin, XII, 2 ; Tite Live, VIII, 17 et 24 ; Strabon, VI, 3, 3. Voir discussions dans un récent Colloque de Tarente : *Atti Taranto* 2003.
[20] E. GRECO, 1974-1975, p. 111 ; C. A. FIAMMENGHI, 1985, p. 65.

proche du centre urbain de la cité, en comparaison avec les autres possibilités, le Sele ou Agropoli.

Après la zone de la lagune, l'embouchure du Sele et l'embouchure du Testene, la dernière hypothèse pour situer le port de la cité antique le place à Agropoli[21]. L'existence de l'actuel port à cet endroit et les caractéristiques favorables de la côte sont les éléments qui permettent l'élaboration d'une telle hypothèse. Pour cerner le problème par tous ces aspects, il faut tenir compte des voies terrestres qui pourraient relier le port au centre urbain de la cité, au cas où il ne se trouvât pas immédiatement à l'extérieur des murailles dans la zone de la lagune. En l'occurrence, on n'avance pas réellement, puisque les observations des voies terrestres indiquent l'existence d'une route vers le nord et d'une autre vers le sud. Par conséquent, tous les emplacements possibles, au nord à l'embouchure du Sele, au sud à l'embouchure du Testene et à Agropoli, sont toujours plausibles. Passons donc à l'analyse des voies de communication terrestre.

Des traces de voies de circulation ont été découvertes partant de la Porta Aurea au nord et de la Porta Giustizia au sud. Des traces de cette route liant Poseidonia à Agropoli ont été trouvées à Linora[22]. Tout porte aussi à croire à une prolongation de la grande *plateia* urbaine est-ouest, partant de la Porta Sirena et menant vers les collines de l'est. Méritent d'être notées les traces de la continuation de la voie entre Poseidonia et l'Héraion du Sele également au nord du fleuve, ce qui indique l'existence de contacts entre les Grecs et les populations locales par voie terrestre[23].

L'étude des voies de circulation terrestre est surtout basée sur la photo-interprétation. Ces études ont été menées à Poseidonia-Paestum par J. Bradford[24] qui a publié en 1948 une première reconstruction du plan urbain de la ville à partir des photos aériennes prises en 1943. On remarque aussi les recherches faites par G. Schmiedt et F.

---

[21] *Cf.* : E. GRECO, 1996 (a), p. 175-178 ; E. GRECO, 1982 (a), p. 51-62.
[22] E. GRECO, 1987, p. 483 ; les fouilles récentes de la Surintendance archéologique sont encore inédites. Voir notre commentaire sur le site de Linora ci-dessous.
[23] D. GASPARRI, 1989, p. 253-265 ; D. GASPARRI, 1990, p. 229-238.

Castagnoli à partir des photos de 1943 et 1955 et les observations de M. Guy[25] à partir des images prises par le satellite SPOT.

D. Gasparri[26] a fait des prospections sur le terrain pour confirmer les analyses de la photo-interprétation et a trouvé les vestiges d'une route ancienne, datée de la fin du IV^e^ ou du début du III^e^ s. av. J.-C. d'après les fragments céramiques retrouvés. La route partait de la Porta Aurea vers le nord, passait par la nécropole du Gaudo, par Gromola et par l'Héraion du Sele et continuait au moins jusqu'à Arenosola, à 4 Km au nord du Sele. La grande importance de cette route vient justement du fait qu'elle reliait Poseidonia à un centre indigène au-delà des limites du territoire occupé par les Grecs. Un sondage réalisé par D. Gasparri au croisement de la route avec une des voies marquant la division de terres de l'époque romaine lui a permis d'affirmer que la route n'était pas prise en compte au moment de l'établissement de cette division. Peut-être cette route était-elle abandonnée pendant l'occupation des Romains – qui avaient d'autres voies de communication terrestre plus à l'intérieur des terres. En revanche, la route moderne reprend, en grande partie, le tracé de l'ancienne, ce qui pose la question de la continuité de son utilisation après l'abandon de Paestum à la fin de l'Antiquité.

D. Gasparri[27] a également identifié une autre route ancienne grâce à la photo-interprétation, mais sans faire de sondage sur le terrain. La route partait du nord (Roccadaspide et Albanella) vers le sud, jusqu'au niveau du Varco Cilentano et des collines près de Vélia (Élée). Cette route pouvait avoir une connexion avec la zone urbaine de Poseidonia si l'on suppose que la *plateia* est-ouest se prolongeait au-delà de la Porta Sirena vers la campagne.

L'étude des voies terrestres gagne en qualité si l'on rajoute des données de quelques routes attestées aux époques plus anciennes, depuis la période Néolithique.

---

[24] J. BRADFORD, 1948, p. 16.
[25] G. SCHMIEDT et F. CASTAGNOLI, 1955, p. 124-135 ; M. GUY, 1990, p. 67-77 ; M. GUY et J. DELEZIR, 1987, p. 467-470.
[26] D. GASPARRI, 1989, p. 261-262 ; D. GASPARRI, 1990, p. 229-238.

Bien que l'on ne puisse pas inférer une continuation d'utilisation de ces chemins aussi aux époques archaïque et classique, leur existence met en évidence un réseau de communication terrestre beaucoup plus étendu que celui que l'on appréhende uniquement par les données archéologiques datant de l'occupation grecque de la cité.

En effet, une très brève analyse des données archéologiques préhistoriques et protohistoriques montre une évolution assez complexe des divers moyens de communication terrestre utilisés depuis le Néolithique jusqu'à l'époque de l'arrivée des colons grecs. Divers chemins étaient empruntés et permettaient des liaisons entre, d'une part, la région de la côte Tyrrhénienne et les zones montagneuses du Cilento avec, d'autre part, la vallée dite Vallo di Diano, certaines contrées proches de la source du fleuve Alento, ainsi que, plus loin, le fleuve Ofanto et le plateau de l'Apulie[28]. Les signes matériels retrouvés démontrent des rapports assez forts entre ces diverses zones. Les témoignages plus récents, datés de l'âge du Fer, montrent un développement et des contacts très intenses entre l'arrière-pays, en particulier Sala Consilina, et la région de la côte[29].

Le troisième moyen de communication de la cité de Poseidonia est le réseau fluvial, composé essentiellement par le bassin du Sele. Les affluents de ce fleuve, le Calore et le Tanagro, forment en effet un réseau hydrographique très étendu. Plus remarquable encore est la proximité entre ce bassin et trois autres vallées très importantes en Italie méridionale : l'Ofanto, le Basento et l'Agri. Le premier permet une liaison facile avec le plateau apulien, avec les divers centres indigènes plus ou moins hellénisés de l'Apulie, et la côte Adriatique[30]. Les deuxième et troisième relient aisément Poseidonia et la mer Ionienne, en particulier vers les cités grecques achéennes

---

[27] D. GASPARRI, 1989, p. 262-263.
[28] P. LAUREANO, *et al.*, 1998, p. 22-31.
[29] *Cf.* : DE LA GENIÈRE, J. *Recherches sur l'Age du fer en Italie méridionale. Sala Consilina*, coll. du Centre J. Bérard, 1, Naples, 1968. Cette question est traitée de manière un peu plus approfondie ci-dessous, lors de la description des sites indigènes au nord du Sele, en particulier Arenosola et Pontecagnano.

de Métaponte et Sybaris ou l'ionienne Siris (Héraclée au V^e siècle). En plus des centres grecs sur les côtes, ces voies fluviales permettent également la communication de Poseidonia avec plusieurs centres indigènes très importants, aussi bien en Apulie que dans les vallées du Basento et de l'Agri[31].

L'élément le plus utile que l'on peut tirer pour notre discours sur la frontière à l'époque grecque est l'existence de divers réseaux de communication de longue distance reliant la zone de Poseidonia vers toutes les directions. Cet aspect a pour conséquence l'évidente impossibilité de tout essai de délimitation d'une zone d'influence de la cité grecque vers l'arrière-pays. Les voies de communication à grande distance montrent que ces influences réciproques entre les colons et les populations non grecques peuvent être perçues à différents degrés et vers des régions très éloignées du centre émetteur[32].

*3. Les populations non grecques autour de Poseidonia*

Un discours sur la frontière implique nécessairement une référence à l'Autre, celui à qui on oppose cette frontière. Comme nous l'avons vu dans la première partie de ce travail, dédiée à un aperçu de la bibliographie sur le territoire en Grande Grèce, l'archéologie des populations indigènes de la région s'est énormément enrichie dernièrement. Il n'est pas question ici de reprendre ces recherches, qui constituent un sujet d'étude à part entière. Notre objectif est uniquement de rappeler les modalités de l'installation des populations indigènes dans la région de Poseidonia et de l'entrée en contact avec les colons grecs.

---

[30] Sur les Messapiens, voir en particulier : J.-L. LAMBOLEY, 1996 (b) et J.-L. LAMBOLEY, 1995, p. 391-410.

[31] On peut citer en particulier Trebisacce, Timpone della Mota, Francavilla Marittima, Santa Maria d'Anglona, Termitito, Pisticci, Incoronata, S. Teodoro près de Métaponte et Amendolara. *Cf.* : B. D'AGOSTINO, 1987, p. 33-34.

[32] Cet aspect est développé plus loin.

Ce cadre est nécessaire car ces colons ne s'établirent pas dans une région dépeuplée : le concept d'*éremos chora* dans son sens absolu, c'est-à-dire de terre inhabitée ou désertique, ne s'applique pas ici. L'expression *éremos chora* est utilisée en contexte colonial uniquement du point de vue strictement grec : ce terme fait référence à une région privée de population grecque[33] et non à une zone désertique. On relève donc une certaine association entre les terres désertiques et celles non occupées par des Grecs.

Pour notre discussion sur la frontière de Poseidonia, l'aspect le plus important relève de la distinction entre ceux qui pouvaient faire partie de la communauté des citoyens de cette cité et ceux qui en sont exclus, qu'ils soient Étrusques, Lucaniens ou autres. Nous ne proposons pas un mode de réflexion binaire, grec versus barbare[34] ; toutefois, en raison de sa complexité, une analyse fine des différentes populations italiques de la région étudiée dépasse largement le cadre de ce travail.

Pour établir un bref panorama de la situation des populations indigènes, il est intéressant de commencer par les noyaux installés dans la zone qui deviendra ensuite le centre urbain de Poseidonia. En effet, des sondages archéologiques ont mis au jour des traces d'établissements et de nécropoles indigènes aussi bien sur le centre urbain que sur le territoire de Poseidonia[35]. Sur la zone du centre urbain, sans que l'on puisse identifier clairement les aires d'occupation, plusieurs objets de facture indigène ont été trouvés : vases géométriques de type Sala Consilina, des fibules, amphores d'*impasto* de type Pontecagnano. Bien que ces repères ne soient pas très nombreux, ils suffisent pour attester d'une occupation régulière indigène sur l'emplacement de la colonie grecque. Quelques tombes datées de l'âge du Fer ont également été trouvées sur le territoire de Poseidonia, notamment un petit noyau de tombes à incinération proche de la source du

[33] Nous avons exposé ci-dessus quelles pourraient être les définitions d'un Grec et les catégories qui interviennent pour la détermination des différentes ethnies non grecques.
[34] Nous avons vu ci-dessus, avec l'analyse de l'œuvre d'Hérodote, que ce type de définition binaire n'est pas soutenable.

fleuve Capodifiume[36]. Le rituel funéraire attesté dans cette nécropole peut être rattaché à celui présent au nord du Sele, surtout à Pontecagnano.

En effet la région de Poseidonia est très importante pour la connaissance des sociétés italiques de l'âge du Fer, en particulier les deux grands centres de Pontecagnano et de Sala Consilina, situés respectivement au nord et à l'est de la cité grecque. Les colons de Poseidonia étaient certainement en contact avec ces populations. Leur présence aux abords du territoire de la colonie grecque est probablement la raison d'être d'une frontière, qu'elle soit comprise comme une opposition ou bien comme un moyen de contact pacifique. L'objectif de ce travail est justement d'analyser la question des possibles fonctions d'une frontière dans le contexte colonial de l'Italie méridionale. Il est nécessaire pour cela de présenter un bref panorama des populations non grecques de la région de Poseidonia.

Les recherches sur les populations antiques de Campanie mettent en évidence un développement complexe et qui ne suit pas une évolution homogène dans toutes les régions. Tout d'abord, il est intéressant de remarquer la pluralité culturelle de ces populations : Œnôtres, Osques, Samnites, Campaniennes et aussi Étrusques[37]. Cette question de la différenciation ethnique ne fait pas l'objet d'étude ici. Nous voulons uniquement signaler que les populations non grecques en contact avec les colons de Poseidonia sont aussi issues d'une matrice ethnique mixte, qui combine divers éléments à différents degrés, en fonction de l'emplacement et de la chronologie. Malgré cette diversité des populations et sans vouloir donner une définition ethnique rigide ou homogène, nous avons choisi de les regrouper, selon un usage courant dans la bibliographie académique, sous les termes génériques d'*italiques* ou d'*indigènes*.

---

[35] E. GRECO, 1992 (a), p. 63-65 ; F. LONGO, 1999, p. 368.
[36] Ce site est étudié plus en détail ci-dessous.
[37] B. D'AGOSTINO, 1987, p. 23-39 ; L. CERCHIAI, 1987 (b), p. 41-53 ; G. F. LA TORRE et A. COLICELLI (éds.), 2000 ; M. BUGNO, C. MASSERIA, et P. POCCETTI (éds.), 2001.

Un constat peut néanmoins avoir un impact direct dans notre discours dans le contexte d'une conquête coloniale. Si la zone au sud du Sele a connu la colonisation grecque de la cité de Poseidonia, les terres au nord de ce fleuve ont été sous l'hégémonie des populations étrusques qui n'étaient pas des autochtones. En effet, l'élément étrusque impose son hégémonie en Campanie entre la fin du VII^e^ et le début du VI^e^ siècle[38], relativement peu de temps avant l'arrivée des Grecs à Poseidonia. Par conséquent, les habitants de Poseidonia entrent en contact avec des populations variées et qui présentent différents degrés d'assimilation avec l'élément étrusque. Pour toute la zone au nord du Sele, on parle des populations étrusco-campaniennes pour essayer de rendre compte de cet aspect hybride et varié. Ce caractère mixte est notamment perceptible dans la juxtaposition d'inscriptions italiques et étrusques, ainsi dans l'usage des alphabets étrusque ou grec pour transcrire la langue osque, par exemple[39].

Pontecagnano en particulier semble avoir joué un rôle central pour ces gens. Ce centre présente un occupation ininterrompue du 1^er^ âge du Fer jusqu'à l'époque historique, au moins jusqu'à la fin du VI^e^ siècle av. J.-C. On observe ainsi une organisation bien articulée de l'occupation dans la zone, avec une définition des espaces funéraire et sacré, ainsi que des lieux d'agrégation de l'habitat[40]. Un tel aménagement spatial est un indice important qui nous permet de suggérer une grande capacité d'organisation sociale. Cette capacité, à son tour, indique que l'écart entre les niveaux de développement des populations de Pontecagnano et de celui des colons grecs n'était aussi large ; cet écart pouvait donc être beaucoup moins important que celui que l'on peut supposer pour certaines populations de l'arrière-pays, en contact avec d'autres colonies grecques. La reconnaissance d'un niveau élevé d'organisation des populations étrusco-campaniennes au nord du Sele induit une perception, selon nous, différente des Grecs vis-à-vis de ces peuplements. Les relations frontalières des Poseidoniates avec les

[38] B. D'AGOSTINO, 1987, p. 30.
[39] *Cf.* : L. CERCHIAI, 1987 (b), p. 42-43.

centres caractérisés par une forte composante étrusque semblent, on va le voir plus loin, différentes des relations avec les indigènes de l'arrière-pays.

L'organisation sociale de Pontecagnano est perceptible dans son haut degré de développement, en particulier si l'on considère l'existence d'un certain nombre de tombes « princières », qui mettent en évidence une richesse remarquable[41]. Dans l'état des recherches actuelles, aucun autre témoignage aussi spectaculaire n'a été trouvé dans les sites indigènes dans la région autour de Poseidonia. D'autre part, l'existence d'un port à Pontecagnano a également favorisé le développement économique et social de ce centre ainsi que les contacts avec les Grecs, pas seulement ceux venus de Poseidonia. Une période particulièrement florissante de l'économie de Pontecagnano est la deuxième moitié du VII^e^ siècle, justement à la veille de l'arrivée des colons grecs à Poseidonia. Ces quelques indices démontrent que l'activité économique de Pontecagnano se distinguait nettement des centres indigènes de l'arrière-pays. C'est pourquoi on peut supposer que le centre étrusco-campanien avait particulièrement frappé les nouveaux arrivants au sud du Sele. On peut même supposer que les possibilités d'échanges commerciaux offertes par un important centre comme celui de Pontecagnano auraient pu être aussi un élément pris en considération lors du choix de l'emplacement d'une nouvelle colonie grecque.

À partir du milieu du VI^e^ siècle, Pontecagnano montre des signes de déclin[42], ce qui sera plus visible après la défaite des Étrusques à Cumes en 474 av. J.-C. et l'affaiblissement consécutif de leur emprise sur toute la Campanie. Le centre de Pontecagnano souffre, dès la fin du VI^e^ siècle, d'une diminution de son rôle fédérateur dans la région à cause du développement du centre étrusque de Fratte, ainsi que de l'essor de la cité achéenne de Poseidonia. Néanmoins, le témoignage fourni par les

---

[40] *Ibid*, p. 44-45.
[41] *Cf.* : B. D'AGOSTINO, 1977.

tombes et par les sanctuaires, notamment le sanctuaire méridional dédié à Apollon, indique le maintien d'une certaine puissance économique et d'une organisation sociale d'au moins un groupe de ses habitants[43]. Il semble donc que c'est uniquement dans la deuxième moitié du V^e^ siècle que ce centre connaît un vrai déclin, certainement après la défaite de Cumes, conformement à un phénomène observé également à Fratte et à Poseidonia à cette époque. La reprise d'une occupation plus intense du site de Pontecagnano se vérifie vers le milieu du IV^e^ siècle[44] mais, cette fois, l'influence culturelle de la Poseidonia lucanienne semble être accrue, comme le démontre la présence de la céramique poseidoniate, y compris des vases de l'atelier d'Assteas et de Python, dans les tombes de cette époque[45]. Finalement, c'est la création de la Picentia romaine en 268 av. J.-C. qui marque le coup décisif à ce centre étrusco-campanien.

Malgré le fait que Pontecagnano montre des signes d'affaiblissement de son importance vers le milieu du VI^e^ siècle, d'une manière plus générale, on observe une intensification des échanges entre Grecs et indigènes à partir de la fin du VI^e^ et du début du V^e^ s. av. J.-C. De concert avec A. Mele[46], A. Pontrandolfo[47] souligne le rôle que joua Poseidonia après la défaite et la destruction de Sybaris. Au lieu de Crotone ou de Laos, les cités que l'on supposerait les héritières « naturelles » de la puissance de Sybaris, Poseidonia fut candidate à « gérer » le monde indigène de l'arrière-pays. A la fin du VI^e^ siècle, la cité renforce son rôle de pivot entre les villes achéennes, en particulier Métaponte, et le monde non grec de l'Italie du Sud : celui des Œnôtres et les centres

---

[42] Ces signes sont visibles aussi bien à travers le témoignage des nécropoles, de l'habitat que des sanctuaires : ces derniers montrent un nombre plus réduit de structures datables de la deuxième moitié du VI^e^ siècle. *Cf.* : L. CERCHIAI*, et al.*, 2005, p. 208.

[43] L. CERCHIAI, 1987 (b), p. 45 ; L. CERCHIAI*, et al.*, 2005, p. 193-214.

[44] L. CERCHIAI*, et al.*, 2005, p. 209-213.

[45] Encore une fois, ces quelques lignes sur le contexte historique de Pontecagnano n'ont pas la prétention de rendre compte de l'évolution de ce centre indigène. Le but est de présenter brièvement le contexte historique dans lequel les relations de frontière entre la cité grecque de Poseidonia et ses voisins pouvaient se produire.

[46] A. MELE, 1996 (a), p. 18 : il argumente que la crise de tous les modèles culturels de Poseidonia (la destruction de Sybaris, la défaite des Étrusques à Cumes et la conquête des cités ioniennes en Anatolie par les Perses) a provoqué la cité à se tourner vers son origine achéenne et à essayer de prendre en partie la place qu'avait Sybaris dans le contrôle de l'arrière-pays de l'Italie du Sud.

[47] A. PONTRANDOLFO, 1996, p. 37.

campaniens de la plaine de Salerne et Capoue. Cette influence de Poseidonia sur l'Italie méridionale est bien notée par la présence du matériel soit poseidoniate soit d'inspiration grecque dans divers sites indigènes, surtout à Fratte[48].

Les tombes du site de Fratte[49] représentent en effet un des meilleurs témoignages de l'emprise de Poseidonia sur la Campanie. Cette influence grecque est visible non seulement dans les échanges commerciaux, mais aussi dans contacts d'ordre culturel, voire privé. La découverte en 1963 d'une inscription en alphabet achéen sur une petite *olpè* datée du premier quart du V^e^ siècle dans la tombe 26 est très significative. En plus de la simple présence de matériel céramique grec dans les tombes de Fratte, cette inscription nous renseigne aussi sur des rapports personnels entre les gens de diverses ethnies. L'interprétation du texte donnée par A. Pontrandolfo[50] restitue deux phrases : « Apollodore aime Ksyllas / Vulcas sodomise Apollodore » et « Onatas aime Niksos / Ybricos a aimé Parmynios ». L'étude onomastique montre qu'à côté du nom grec d'Apollodore, on rencontre Ybricos et Parmynios, qui sont totalement absents du répertoire grec ; enfin, Vulcas renvoie certainement à un nom étrusque. En plus de l'origine ethnique des personnages, cette *olpè* indique également l'adoption de certains traits culturels typiquement grecs : la consommation du vin, puisque cette forme céramique est associée au *symposion* grec, ainsi que la pratique de la pédérastie. Comme l'a remarqué A. Pontrandolfo, cette *olpè* inscrite est importante car elle atteste des rapports de réciprocité qui dépassent les simples échanges commerciaux, sur lesquels on est déjà suffisamment renseigné par ailleurs[51]. En effet, les premières importations de matériel céramique grec en milieu étrusco-campanien datent du

[48] *Ibid*, p. 37-39.
[49] G. GRECO et A. PONTRANDOLFO (éds.), 1990.
[50] A. PONTRANDOLFO, 1987, p. 58-59.
[51] *Ibid*, p. 62-63. L'auteur fait également référence à une autre inscription grecque trouvée dans une tombe à Pontecagnano, qui porte le nom *Dymeiada* au génitif. La particularité de l'inscription de Fratte, par rapport à celle de Pontecagnano, est justement la possibilité de la lier à certaines pratiques culturelles grecques dans un milieu indigène. Cet élément doit être mis en rapport avec les implications « ethniques » de l'iconographie de la tombe du Plongeur de Poseidonia, discutée ci-dessous.

deuxième quart du VIII^e^ siècle et démontrent un commerce intense entre ces centres indigènes et les premières colonies grecques établies sur les côtes tyrrhéniennes[52].

En plus de Pontecagnano et Fratte, d'autres sites à forte composante étrusque au nord du Sele attirent notre attention, surtout Arenosola et Eboli[53]. Le premier est en effet le centre indigène le plus rapproché du Sele, situé à seulement 4 Km au nord du fleuve. Lors des campagnes de fouilles des années 1929 à 1931, 139 tombes ont été retrouvées, datées dans leur majorité de la période comprise entre le VII^e^ et le début du VI^e^ siècle. Une analyse plus récente du matériel[54], qui incorpore également le mobilier des 11 tombes découvertes par P. C. Sestieri au début des années 1950, propose une fourchette chronologique assez étendue pour l'utilisation de la nécropole : dès la deuxième et la troisième phases de l'âge du Fer jusqu'à la période la plus florissante, entre environ 700 et 575 av. J.-C. ; après une interruption de plusieurs générations, on retrouve de nouveau 6 tombes dont le mobilier peut être daté du III^e^ siècle av. J.-C.

Cette nécropole ne peut pas être comparée aux découvertes de Pontecagnano, puisque ses tombes sont beaucoup plus simples et ne livrent pas le même niveau de richesse. La majeure partie du mobilier rencontré est de production locale, mais montre des signes de l'influence des modèles grecs et phéniciens[55]. Néanmoins, grâce aux progrès de nos connaissances sur Pontecagnano, il est aisé de parler du centre d'Arenosola comme appartenant à la même sphère culturelle. Un tel rapprochement, malgré le manque d'informations sur Arenosola, nous permet de proposer certaines hypothèses qui s'appuient sur les études sur Pontecagnano. Seule la reprise des recherches sur le site, avec les techniques actuelles et dans une zone plus vaste,

---

[52] Pour le commerce étrusque à l'époque archaïque, voir M. GRAS, 1985, en particulier sur Pontecagnano voir p. 486-488.
[53] A. PONTRANDOLFO, 1996, p. 37 ; E. GRECO, 1987, p. 474-475.
[54] H. W. HORSNAES, 1992, p. 9-16.
[55] *Ibid*, p. 11, qui cite la publication du mobilier par A. MARZULLO, « La necropoli dell'Arenosola a destra della foce del Sele », *RSS*, II, 1, 1938, p. 3-26.

permettrait d'avancer une restitution plus fiable de son occupation et de son organisation spatiale et sociale.

La première observation importante en ce qui concerne notre sujet de la frontière de Poseidonia est relative à la chronologie de l'utilisation de la nécropole d'Arenosola. Si l'on rattache le contexte historique des deux centres (Arenosola et Pontecagnano) et si l'on s'appuie sur la chronologie établie à partir du témoignage existant, on peut voir un impact profond de l'établissement de la colonie de Poseidonia sur ces populations indigènes. Parmi l'ensemble d'événements produits dans la première moitié du VI$^{e}$ siècle, on ne saurait définir lequel fut le plus déterminant ; une possibilité plus vraisemblable est justement d'attribuer à cet ensemble d'événements contemporains la cause du relatif déclin de Pontecagnano et de l'abandon de la nécropole d'Arenosola.

En revanche, une comparaison entre les conséquences de la fondation coloniale grecque sur les centres indigènes dans les régions de Sybaris et de Métaponte, pour ne citer que les plus connues, pourrait renforcer l'hypothèse d'un rôle fondamental joué par Poseidonia dans la zone au nord du Sele. Comme on le voit pour les deux autres cités achéennes, la fondation coloniale implique un déplacement des populations italiques de la côte vers l'arrière-pays[56]. Dans le cas des cités de la côte ionienne, le déplacement des indigènes n'implique pas nécessairement un arrêt des échanges commerciaux et culturels ; au contraire, la céramique grecque retrouvée dans les sites de l'arrière-pays témoigne de l'intensité des échanges commerciaux. Ne faut-il pas voir dans le développement de Fratte, plus éloigné de Poseidonia que les centres d'Arenosola et de Pontecagnano, le même mouvement ? Cette question est très complexe et nous ne sommes pas encore en mesure de proposer une explication raisonnée pour l'abandon d'Arenosola et pour la diminution relative de l'importance de Pontecagnano. Toutefois, l'hypothèse d'un rôle actif joué par Poseidonia doit être prise en considération.

[56] On se réfère ici en particulier aux cas bien connus d'Amendolara et de Francavilla Marittima pour Sybaris et d'Incoronata pour Métaponte.

Après avoir analysé le contexte des populations indigènes au nord du Sele, il convient maintenant de se tourner vers l'est et de considérer la situation dans le Vallo di Diano, dont le principal centre de la région était Sala Consilina[57]. Très schématiquement, on peut restituer une évolution de l'occupation du Vallo di Diano en suivant certains sites plus importants[58]. Sala Consilina est le seul site attesté dans la zone entre le 1er âge du Fer et le début du VIIe siècle, quand surgit l'établissement d'Atena Lucana. Dans le courant du VIe siècle, un nouveau site voit le jour à Padula, ainsi que divers petits établissements sur la côte tyrrhénienne, entre Palinuro et Laos. Vers la fin du Ve siècle, la plupart des centres du Vallo di Diano ne montrent plus des signes d'occupation, seul le centre de Padula témoigne du maintien d'une habitation régulière et organisée jusqu'à la fin du IVe siècle, tous les autres sites de l'intérieur comportent des signes d'abandon. En revanche, la côte tyrrhénienne, avec les sites de la vallée du Noce, Maratea, Tortora, Rivello, ainsi que la vallée du Lao, à Castelluccio, atteste une occupation pendant tout le Ve siècle. Si l'on a pu avancer des hypothèses vraisemblables pour l'abandon d'Arenosola et pour le déclin de Pontecagnano, en ce qui concerne Sala Consilina, aucune explication convaincante n'a encore été proposée. Les seuls rapprochements que l'on peut éventuellement établir sont avec la fondation de Vélia en 540 av. J.-C. et avec le développement du centre de Padula[59].

Le dossier des différentes possibilités de contact entre les indigènes du Vallo di Diano et les cités coloniales grecques est très complexe. La thèse traditionnelle attribue au site de Sala Consilina un rôle de « marché interne », en grande partie par opposition à Pontecagnano qui serait, en vertu de son port, tournée vers les routes maritimes. Ce concept de « marché interne » impliquerait une fonction agrégative du site de Sala Consilina, mais qui serait en quelque sorte écarté du circuit commercial maritime. Cette

[57] Les deux études fondamentales sur ce site sont : J. DE LA GENIÈRE, 1968 et P. RUBY, 1995.
[58] Nous suivons ici le bilan proposé par M. Maiello : M. MAIELLO, 1993, p. 329-337.
[59] *Ibid*, p. 330-333.

interprétation a été mise en doute par E. Greco[60], qui a insisté plutôt sur des échanges intenses entre les Grecs, surtout ceux de Sybaris, et les peuples du Vallo di Diano. Les sites appartenant à la même sphère culturelle du Vallo di Diano situés sur la côte tyrrhénienne, dans la vallée du Noce[61], revêtent une grande importance pour offrir un autre moyen de communication direct entre les indigènes de l'arrière-pays et les cités grecques, en particulier Vélia. J. de la Genière avait déjà donné un élément à l'appui de cette hypothèse : le témoignage des vases géométriques, datés du milieu du VI$^{e}$ siècle et produits par un même atelier, présents à Sala Consilina ainsi qu'au cap Palinure[62].

La datation de l'établissement du site de Palinuro est contemporaine de la fondation de la cité grecque de Vélia, vers le milieu du VI$^{e}$ siècle[63]. Par conséquent, on peut voir une probable relation de cause à effet entre la fondation de Vélia et l'établissement de Palinuro ; d'autre part, les possibles relations entre Palinuro et Sala Consilina restent encore complexes : est-ce que le site de Palinuro eut l'effet de diriger le grand commerce qui passait auparavant par Sala Consilina vers la côte et vers la vallée du Noce ? Pour avoir une idée de l'ensemble des possibilités de communication, il faut également tenir compte des circuits qui passent par les vallées de l'Agri et du Sinni[64].

Les questions que l'on peut se poser pour les relations entre la côte et l'intérieur, surtout si l'on tient compte du rôle joué par Vélia, restent pour le moment très complexes[65]. L'examen du matériel archéologique semble appuyer l'idée de contacts intenses entre les trois sites : Vélia, Palinuro et le Vallo di Diano[66]. L'élément central de

---

[60] E. GRECO, 1990, p. 39-57, repris par R. Maffettone : R. MAFFETTONE, 1992, p. 17-42.
[61] R. MAFFETTONE, 1992, p. 17-42.
[62] J. DE LA GENIÈRE, 1964, p. 135 ; les analyses plus récentes du matériel de Sala Consilina et de Palinuro permettent de renforcer les liens entre ces deux centres, *cf.* : R. MAFFETTONE, 1992, p. 23.
[63] R. MAFFETTONE, 1992, p. 23.
[64] E. GRECO, 1990, p. 46.
[65] C'est justement le but du travail de R. Maffettone, auquel nous faisons référence : R. MAFFETTONE, 1992, p. 17-42.
[66] On peut rajouter à cette liste les cités achéennes de Sybaris et de Poseidonia. On pense ici, d'une part, à certaines frappes de monnaie par des centres indigènes, avec le système de Sybaris (PAL-MOL, SIRINOS-PYXOES, AMI, SO) ; d'autre part, on se réfère à l'inscription d'Olympie sur l'accord (*philìa*

ce dossier serait l'existence d'un circuit commercial partant des cités grecques et passant par Palinuro, au lieu de Poseidonia et peut-être en rapport avec Vélia, pour arriver au Vallo di Diano, en particulier à Padula. Il reste à démontrer si l'existence de ce nouveau circuit reliant l'intérieur et la côte par la vallée du Noce et Palinuro a un rapport direct avec la réduction de l'occupation de Sala Consilina.

Pour compléter le dossier, plus récemment[67], les rapports entre Grecs et les indigènes du Vallo di Diano ont reçu une nouvelle interprétation qui tient compte également des influences des centres étrusco-campaniens. L'analyse d'un petit vase à parfum (*aryballos*) trouvé dans la tombe B 27 de Sala Consilina, daté du milieu du VI$^{e}$ siècle, a permis à L. Cerchiai de démontrer les influences de la tradition de la céramique figurée étrusque, en particulier présente à Pontecagnano.

La possibilité d'affirmer l'existence d'un circuit qui part des Grecs, passe par les Étrusques de Pontecagnano, pour enfin arriver à Sala Consilina, a pour conséquence d'affaiblir les hypothèses d'une liaison directe de Poseidonia avec le Vallo di Diano, bien que les deux itinéraires puissent être en fonction en même temps. La chronologie est un indice très pertinent, puisque nous sommes probablement avant la fondation de Vélia et les influences grecques dans la région viennent de Poseidonia, voire de Sybaris également[68]. Dans ce cas, imaginer un circuit qui passe par les centres étrusco-campaniens implique soit un certain désintérêt des Poseidoniates pour leurs voisins au-delà des collines de l'est, soit un réseau d'intermédiaires. Cela s'accorderait à nos observations sur les différences de traitement des limites nord et est de la cité grecque. Néanmoins, avant de soutenir une telle hypothèse, il faut tenir compte d'une tradition

---

*aeidion*) entre les Sybarites et les Serdaioi, sous la garantie de Poseidonia. Une hypothèse a été formulée pour situer ce peuple sur la côte tyrrhénienne, probablement à Maratea, dans la localité de Capo la Timpa : E. GRECO, 1990, p. 52. Voir ci-dessus nos commentaires sur Sybaris et son empire.

[67] L. CERCHIAI, 1996, p. 67-71.

[68] La vallée du fleuve Agri est l'une des voies de communication le plus probable pour relier le Vallo di Diano aux cités grecques de la côte ionienne.

très ancienne de contacts entre le Vallo di Diano et les centres du Golfe de Salerne, comme nous l'avons déjà remarqué plus haut dans ce chapitre.

Pour avoir une meilleure idée de la question, il faut analyser le site de Monte Pruno (Bellosguardo et Roscigno), situé entre Poseidonia et le Vallo di Diano, et qui représente le point privilégié pour la traversée des Monts Alburni. Le site est connu surtout par une tombe « princière », très richement ornée, dont une rosette en or, deux petites têtes de silènes en argent doré, une couronne et un canthare en argent[69]. Cette tombe a été datée de la fin du V^e^ siècle. En plus de cette tombe « princière », du matériel archéologique a été découvert et est actuellement conservé à l'école élémentaire et au collège de Bellosguardo[70]. Ce matériel est daté de la deuxième moitié du IV^e^ et le début du III^e^ siècle et il comprend une cuirasse liée au monde des guerriers lucaniens, un strigile et plusieurs fragments céramiques à vernis noir, ainsi que des fragments de *loutérion*, de *dolium*, et de poids de métier à tisser. La variété du matériel indiquerait l'existence d'un noyau d'habitat et des tombes, sans que l'on puisse identifier une organisation régulière de l'espace.

D'autre part, une prospection de surface effectuée par J. de la Genière dans les années 1960[71] a permis la découverte de nombreuses traces d'une fréquentation plus ancienne du lieu. Le matériel retrouvé s'inscrit dans une fourchette d'occupation assez large, de l'époque archaïque jusqu'à la période hellénistique. La plupart de ce matériel est datable justement de la période plus récente, mais certains fragments, dont nombreux morceaux de tuile[72] ainsi qu'un tesson d'un cratère à figure noire, sont datés de la fin du VI^e^ siècle. Plus important encore est le fragment d'une antéfixe d'un temple grec. L'ensemble des vestiges de Monte Pruno atteste l'existence d'un habitat plutôt étendu et

[69] C. SCHEICH, 1995, p. 12-28.
[70] M. ROMITO, 2001, p. 6-9. L'auteur donne également notice de monnaies, sans plus de précision, et d'une petite nécropole, datable de l'époque romaine, dans la localité Tempa del tesoro.
[71] J. DE LA GENIÈRE, 1964, p. 129-138.
[72] Comparables à ceux appartenant au temple majeur de l'Héraion du Sele : P. ZANCANI MONTUORO et U. ZANOTTI BIANCO, 1951, p. 99.

de forte composante grecque relativement loin de Poseidonia et à très peu de distance du Vallo di Diano.

Le site de Monte Pruno pose de nombreux problèmes pour un discours sur la frontière de Poseidonia. S'agit-il d'un centre indigène profondément hellénisé, comportant même un temple de style grec ? Serait-il uniquement le signe d'une étape intermédiaire dans la voie de communication entre la cité grecque et le Vallo di Diano, matérialisé par un temple et une nécropole ? En l'absence de données plus précises sur ce lieu et sans que l'on ait trouvé d'autres sites d'occupation grecque entre la cité de Poseidonia et Monte Pruno, on n'est pas en mesure de le rattacher au territoire civique grec. En revanche, la présence d'un temple, avec son caractère fortement symbolique, plaide pour un rôle important joué par ce lieu de culte, probablement au-delà des frontières de la cité.

Après avoir traité des centres situés au nord et à l'est de Poseidonia, il est nécessaire maintenant de considérer la portion sud. Sur le site du château d'Agropoli[73], sur les hauteurs du promontoire, le sondage qui a livré des traces d'un lieu de culte grec contemporain à la fondation de la cité a fourni aussi des éléments sur les populations indigènes qui y étaient installées avant la colonisation[74]. Les repères matériels retrouvés donnent une chronologie de l'âge du Bronze final (au X$^{e}$ siècle en chronologie absolue) et présentent des caractères protovillanoviens. Le matériel protohistorique d'Agropoli trouve des éléments de comparaison surtout dans les exemples provenant de la grotte de Polla, dans la région du Vallo di Diano, ainsi que certains exemplaires trouvés à Eboli, au nord du Sele, et, tout près de la plaine paestane, dans la grotte del Granato à Capaccio[75].

[73] Ce site fait l'objet d'une analyse plus approfondie ci-dessous.
[74] F. ARCURI, 1985, p. 69-74.
[75] À propos du site de Grotta del Granato (n° 33), voir notre commentaire ci-dessus.

Plus au sud par rapport à Agropoli, on retrouve la cité phocéenne de Vélia[76], fondée vers 540 av. J.-C. La question d'une présence indigène dans la zone avant cette fondation coloniale reste toujours ouverte. En revanche, pour ce qui nous intéresse ici, plus importantes sont les traces d'une occupation indigène sur la probable voie de communication entre Poseidonia et Vélia, la vallée du fleuve Alento, en particulier à Moio della Civitella, où un fragment de broche retrouvé dans la localité Angellara revoie à la production du Vallo di Diano[77]. Bien que l'on puisse proposer un établissement indigène dans la vallée de l'Alento à partir de ce fragment, l'exiguïté des repères céramiques semble indiquer une très faible fréquentation. Comme nous l'avons montré ci-dessus, c'est uniquement plus au Sud, vers le cap Palinure et la vallée du Noce, que l'on rencontre plusieurs centres indigènes d'une certaine importance depuis la fin du VII$^{e}$ siècle.

## 2. Le territoire aux VI$^{e}$ et V$^{e}$ siècles

Après avoir analysé l'environnement naturel où s'installent les colons et les vestiges des populations indigènes de la région de Poseidonia, les chapitres suivants concernent l'étude des données archéologiques de la colonie grecque. Le premier de ces chapitres traite de la période comprise entre la fondation de la cité et l'établissement de l'hégémonie lucanienne, soit du début du VI$^{e}$ jusqu'à la fin du V$^{e}$ siècle avant notre ère. Après un chapitre entièrement consacré à l'étude de la tombe du Plongeur, nous étudions la période d'hégémonie lucanienne, jusqu'à la veille de la conquête romaine.

[76] Cette cité a fait l'objet d'un récent congrès de Tarente, qui rassemble les dernières recherches sur la colonie : *Atti Taranto* 2005.
[77] R. MAFFETTONE, 1992, p. 18-21.

*1. La fondation de Poseidonia et le* τεῖχος *des Sybarites*

Nos sources principales en ce qui concerne l'organisation du territoire et l'établissement de la frontière de Poseidonia sont constituées des données archéologiques ; en ce qui concerne spécifiquement les sources écrites pour l'histoire de Poseidonia, ce thème a déjà été traité et nous nous référons à ces travaux[78]. Si la recherche archéologique a produit un ensemble de données qui place cette cité parmi les mieux connues aux périodes archaïque et classique, nous ne pouvons pas négliger l'apport des sources écrites. Bien que nous concentrions notre effort sur les sources archéologiques, nous faisons systématiquement appel aux principaux textes concernant Poseidonia. Cette association des divers types de sources est impérative pour notre cas d'étude. De par cette association, l'organisation de cette partie sur le territoire de la cité suit un ordre chronologique[79]. Notre but n'est pas de produire une analyse complète sur l'ensemble de cette cité, mais de traiter tous les éléments relatifs à l'établissement et à l'évolution de sa frontière ; et cette question de la frontière est posée d'emblée dès l'époque de la fondation de la cité.

Malgré l'exiguïté des sources et les ambiguïtés des rares textes, nous avons un passage qui parle la de fondation de Poseidonia[80] : d'après Strabon (V, 4, 13), la colonie achéenne de Poseidonia fut fondée par les Sybarites, prise par les Lucaniens, puis par les Romains. Il convient de donner la citation du passage de Strabon avant tout autre commentaire :

Μετὰ δὲ τὴν Καμπανίαν καὶ τὴν Σαυνῖτιν μέχρι Φρεντανῶν ἐπὶ τῇ Τυρρηνικῇ θαλάττῃ τὸ τῶν Πικέντων ἔθνος οἰκεῖ, μικρὸν ἀπόσπασμα τῶν ἐν τῷ

[78] Voir en particulier : A. MELE, 1996 (a) ; M. MELLO, 1996, p. 301-395 ; G. PUGLIESE-CARRATELLI, 1987, p. 13-31 et pour l'époque romaine de la cité : M. TORELLI, 1987, p. 33-115.
[79] À l'exception de l'Héraion du Sele qui n'a pas été inclus dans cette organisation ; les références à l'Héraion se limitent ici à des brèves allusions. Dû à son importance pour notre discours, il est discuté dans une partie consacrée entièrement à ce sanctuaire.
[80] *Cf.* : H. VAN EFFENTERRE, 1980, p. 161-175.

᾿Αδρίᾳ Πικεντίνων, ὑπὸ ῾Ρωμαίων μετῳκισμένων εἰς τὸν Ποσειδωνιάτην κόλπον, ὃς νῦν Παιστανὸς καλεῖται καὶ ἡ πόλις ἡ Ποσειδωνία Παιστός, ἐν μέσῳ τῷ κόλπῳ κεμένη. Συβαρῖται μὲν οὖν ἐπὶ θαλάττῃ τεῖχος ἔθεντο, οἱ δ᾽ οἰκισθέντες ἀνωτέρω μετέστησαν, ὕστερον δὲ Λευκανοὶ μὲν ἐκείνους, ῾Ρωμαῖοι δὲ Λευκανοὺς ἀφείλοντο τὴν πόλιν. Ποιεῖ δ᾽ αὐτὴν ἐπίνοσον ποταμὸς πλησίον εἰς ἕλη ἀναχεόμενος.[81]

L'existence d'un témoignage sur la fondation de la cité ne résout pas la question et nous pouvons énumérer les problèmes d'interprétation du texte. Strabon indique que la fondation de Poseidonia fut réalisée en deux temps, puisque la forme d'οἰκισθέντες au participe passé marque une antériorité par rapport à un événement[82], en l'occurrence le τεῖχος élevé par les Sybarites, mais aussi par l'utilisation des particules μέν et δέ[83]. On peut énumérer les nœuds du problème pour l'interprétation du passage[84] : d'abord, on n'est pas en mesure d'identifier le τεῖχος ; nous n'avons trouvé aucun élément qui permettrait d'affirmer une fondation en deux temps et, enfin, presque toutes les directions sont possibles pour l'indication ἀνωτέρω.

Tout d'abord, le terme οἰκισθέντες est un hapax chez Strabon[85] et son sens constitue une première difficulté d'interprétation. En tout cas, l'idée d'une fondation en deux temps est la seule explication possible pour la forme au participe passé du verbe οἰκίζειν. Plusieurs hypothèses pour la définition de qui pouvaient être ces premiers occupants de la zone ont été proposées. En mettant en relation les οἰκισθέντες et la

[81] Strabon, V, 4, 13 : « Sur la Mer Tyrhénienne succèdent à la Campanie et au Samnium (y compris le territoire des Frentans) d'abord le territoire habité par le peuple des Picentes, qui est un petit rameau détaché de la nation des Picentins de l'Adriatique, les Romains les ayant transférés au bord du Golfe Poseidoniate, connu aujourd'hui sous le nom de Golfe Paestan, puis la ville de Poseidonia Paestos, située au milieu du golfe. Les Sybarites y élevèrent un poste fortifié sur le bord même de la mer, tandis que les habitants qui s'y étaient d'abord établis se déplaçaient plus haut. Plus tard, les Lucaniens prirent la ville aux Sybarites et les Romains, à leur tour, la prirent aux Lucaniens. Le cours d'eau qui se déverse près de là dans des marais la rend malsaine », traduction de F. Lasserre : STRABON. *Géographie*, F. LASSERRE (trad.), 2003 (1967).
[82] H. TRÉZINY, 1992, p. 53.
[83] *Cf.* : P. C. SESTIERI, 1950, p. 181 ; ces particules pouvaient avoir une valeur à la fois temporelle et spatiale : E. GRECO, 1974-1975, p. 112.
[84] *Cf.* : G. PUGLIESE-CARRATELLI, 1990 (b), p. 231.
[85] H. TRÉZINY, 1992, p. 51.

référence à Jason comme fondateur de l'Héraion du Sele, une possibilité serait de voir une présence mycénienne dans la zone. En revanche, avant l'époque de l'implantation de la colonie, aucun signe de fréquentation grecque (mycénienne) n'a été trouvé dans la région de Poseidonia, ni dans la zone du centre urbain, ni même aux marges du Sele.

Une autre possibilité était d'identifier les οἰκισθέντες aux habitants de Trézène, participants de la fondation de Sybaris : un petit passage chez Aristote (*Politique*, V, 3, 11 = 1303a) rapporte les disputes entre les deux composantes du contingent des colons de Sybaris et l'ultérieure expulsion des Trézéniens par les Achéens vainqueurs. Cela pourrait être mis en rapport avec la notice de Solin (II, 10), qui définit les Poseidoniates comme étant des Doriens : « *Paestum a Doriensibus (constitutum)* »[86]. Comme l'alphabet de toutes les inscriptions grecques archaïques retrouvées à Poseidonia et dans son territoire est achéen et non dorien[87], cette hypothèse est plutôt mise de côté. Il n'y a donc aucune raison pour qualifier Paestum de dorienne : soit on insiste sur une simple erreur de Solin, soit on essaie de donner un sens à son texte par l'attribution d'une origine légendaire arcadienne aux Œnôtres[88], nom grec donné aux populations indigènes habitant la région avant l'arrivée des colons.

Cette association entre les populations indigènes précédant les colons et le texte de Solin peut être interprétée comme une sorte de clé de lecture pour le passage de Strabon. C'est justement l'explication que propose H. Tréziny : le terme d'οἰκισθέντες pourrait aussi faire référence à un groupement de population indigène. En s'appuyant sur un passage chez Thucydide (VI, 2) à propos des peuples établis en Sicile avant la colonisation, H. Tréziny traduit le texte de Strabon par : « ceux qui s'étaient établis là

[86] *Cf.* : G. PUGLIESE-CARRATELLI, 1990 (a), p. 22 ; pour l'association des Trézéniens aux Doriens, voir le passage chez Hérodote : VII, 99 ; *cf.* : H. TRÉZINY, 1992, p. 58, n. 74.
[87] Parmi les inscriptions les plus anciennes, voir en particulier le cippe dédié à Chiron : *cf.* R. ARENA, 1996, p. 50, n° 25 ; ainsi que l'inscription «τᾶς Θεô ηιαρόν ἐμι » retrouvés dans le sanctuaire urbain méridional ainsi que l'inscription « τᾶς Θεô ἐμι ηιαρόν » retrouvée dans la localité Acqua che bolle ; *cf.* : A. M. ARDOVINO, 1986, p. 17 et 92 ; R. ARENA, 1996, p. 46-47, n° 20 et 21.
[88] *Cf.* : H. TRÉZINY, 1992, p. 60-58.

avant la fondation de Poseidonia. »[89] Cela pourrait donc accorder le fait d'une fondation achéenne par les Sybarites en une seule fois et la mention d'antériorité du texte de Strabon. En revanche, dans cette proposition le problème se déplace vers le τεῖχος qui deviendrait l'œuvre des indigènes, ce qui n'est pas concevable.

Le premier à proposer d'identifier les οἰκισθέντες aux Œnôtres a été P. C. Sestieri[90]. Cette hypothèse prend appui sur les découvertes de nombreux vestiges d'une occupation indigène dans la région de Poseidonia, en particulier dans la nécropole du Gaudo et aux sources du fleuve Capodifiume, mais aussi sur quelques témoignages écrits, dont quelques vers du Ps-Scymnos[91], qui parle des Œnôtres et de Poseidonia. A. Maiuri[92] s'oppose vivement à cette hypothèse et argumente que Strabon connaissait assez bien les Œnôtres, au point d'appeler Œnotrides les deux îles en face du promontoire de Palinure (VI, 1, 1). Selon, A. Maiuri, il n'y aurait pas de raison d'utiliser une formule aussi imprécise pour parler de ces populations indigènes si le géographe connaissait si bien leur nom et les situaient dans la même région.

Malgré les différentes propositions, la seule interprétation possible du texte grec continue d'identifier les οἰκισθέντες aux Sybarites, fondateurs de Poseidonia[93]. Puisque les Sybarites sont les seuls occupants de la zone à qui le texte de Strabon fait allusion, le problème se déplace vers la question de l'antériorité indiquée par son texte. En attribuant la référence des οἰκισθέντες aux Sybarites, le problème bascule vers le τεῖχος : si l'on suit le texte de Strabon littéralement, on doit le reconnaître comme un premier établissement des Sybarites sur la mer Tyrrhénienne avant l'établissement définitif. Cela nous mène donc aux questions de la localisation possible de ce τεῖχος.

---

[89] *Ibid*, p. 54.
[90] P. C. SESTIERI, 1950, p. 181.
[91] Ps.Scymnos : vv. 247-249 : Προσεχεῖς δὲ τούτοις εἰσὶ πάλιν Οἰνώτριοι
μέχρι τῆς Ποσειδωνιάδος ὠνομασμένης,
ἥν φασι Συβαρίτας ἀποικίσαι προτοῦ
« Attenant à ces derniers, viennent à leur tour les Œnôtres jusque dans la région dite de Poseidonia, où les gens de Sybaris, dit-on, ont établi jadis leurs colons », trad. PS-SCYMNOS. *Géographes grecs. Ps-Scymnos : Circuit de la Terre*, D. MARCOTTE (trad.), 2000.
[92] A. MAIURI, 1951, p. 275-276.

L'hypothèse généralement admise actuellement propose que le τεῖχος pourrait se trouver au promontoire d'Agropoli, situé sur la colline près du Château[94], où l'on a mis au jour un sanctuaire[95]. En fait, les fouilles n'ont trouvé aucune structure construite sur le site, mais un matériel nombreux, qui comprend aussi trois terres cuites architectoniques. Ces fragments d'architecture impliquent probablement l'existence d'un monument sacré. Pour ce qui relève du culte tenu ici, le matériel le plus ancien n'a livré aucune indication, seul le matériel votif de IV^e^ siècle av. J.-C. a permis une identification. Deux petites têtes en terre cuite représentent Athéna avec son casque et pourraient préciser la divinité du sanctuaire[96]. En revanche, l'information la plus importante concerne la datation des repères céramiques les plus anciens, établie aux dernières années du VII^e^ siècle.

Cette datation à Agropoli s'accorde parfaitement avec les données les plus récentes de Poseidonia. Depuis la reprise des fouilles systématiques sur le centre urbain[97] et sur certaines parties du territoire[98], les recherches archéologiques ont permis de préciser davantage la datation de l'établissement des colons vers 600 av. J.-C. Ainsi, le matériel retrouvé dans le sanctuaire d'Agropoli, à l'Héraion du Sele et aussi au centre urbain de la cité[99] date de la même période et ne permet pas de parler d'une fondation

---

[93] En dernier voir : M. CIPRIANI, 2001, p. 363-388, avec la bibliographie antérieure.
[94] P. ZANCANI MONTUORO, 1954, p. 181-183 ; E. GRECO, 1974-1975, p. 104-115.
[95] C. A. FIAMMENGHI, 1985, p. 53-68.
[96] *Ibid*, p. 66.
[97] Des fouilles systématiques visant à la constitution d'un atlas monumental complet des vestiges actuellement visibles ont débuté en 1974 sous la direction d'E. Greco et D. Theodorescu. Depuis 1982, une convention de coopération entre quelques instituts italiens et français, aujourd'hui sous la responsabilité de M. Cipriani, E. Greco et A. Rouveret, a permis une connaissance très approfondie du centre urbain de cette cité. Le programme s'achèvera avec la publication des travaux récents sur la porte ouest (Porta Marina), le sanctuaire méridional et le tronçon sud de la fortification (en particulier Porta Giustizia). Outre le programme franco-italien, dans le cadre des projets européens, la surintendance archéologique de Salerne, Bénévent et Avellino en collaboration avec l'Université de Salerne a récemment entrepris des recherches sur la porte orientale (Porta Sirena), le tronçon est de la fortification et la zone immédiatement à l'extérieur des murailles ; les premiers résultats sont en cours de publication.
[98] Pour les premiers temps de la cité, on citera notamment la reprise des fouilles de l'Héraion du Sele, discutées plus loin, le sondage réalisé dans la zone du château d'Agropoli, ainsi que les recherches sur Punta Tresino. Sur ce dernier site, voir : X. LAFON, *et al.*, 1985, p. 47-134.
[99] Ce matériel comprend le mobilier trouvé dans les tombes les plus anciennes de la ville (surtout celles de la nécropole du Laghetto) ainsi que des fragments de terres cuites architectoniques appartenant à un premier petit temple situé à peu de distance et au sud du temple d'Athéna dans le sanctuaire septentrional.

en deux temps[100]. À partir de cette constatation, la fonction du τεῖχος a dû être reconsidérée et l'hypothèse initiale d'identifier un premier établissement des colons avant la fondation définitive de la cité[101] a été abandonnée. L'hypothèse soutenue maintenant par E. Greco est que le τεῖχος doit toujours être identifié avec le promontoire d'Agropoli, mais que son rôle serait plutôt militaire et non pas d'établissement des colons. Ces remarques sont essentielles puisqu'elles indiqueraient une occupation du territoire de la cité dès les premiers temps de la colonie[102].

Cette nouvelle interprétation, qui tient compte de la datation des vestiges archéologiques grecs les plus anciens découverts jusqu'à présent, pose un problème pour la lecture du texte de Strabon. Que fait-on du sens d'antériorité implicite dans l'expression οἰκισθέντες ? Les réponses sont variées mais aucune n'est vraiment convaincante. Le géographe aurait pu tout simplement se tromper ; mais d'après une analyse plus générale de son œuvre, tenant compte des comparaisons faites entre ses descriptions de l'Italie méridionale et les découvertes archéologiques les plus récentes, son texte semble donner des indications particulièrement précises. Une autre possibilité est de rapprocher cette antériorité du τεῖχος avec un certain mouvement de pré-colonisation. Aucun vestige archéologique ne permet de corroborer cette hypothèse. De même, rien ne permet d'associer sa description sur le τεῖχος et le récit légendaire de la fondation de l'Héraion par Jason[103]. Néanmoins, cette solution paraît la seule à rendre compte de l'aspect d'antériorité induite par le texte du géographe.

Agropoli n'est pas le seul endroit possible pour la localisation du τεῖχος : les autres « candidats » qui ont été évoqués par les chercheurs intéressés par la question

---

Ces terres cuites ont été découvertes par P. C. Sestieri en 1937. Datées de la première moitié du VI^e^ siècle, elles sont peintes et comprennent *sima* et *geison* : *cf.* P. C. SESTIERI, 1976 (1950), p. 30.

[100] E. GRECO, 1987, p. 476.

[101] E. GRECO, 1974-1975, p. 104-115.

[102] On reviendra sur ce point central pour notre discours ci-dessous.

[103] *Cf.* : J. DE LA GENIÈRE, 1997, p. 174 et 177. Un commentaire plus approfondi sur la légende de fondation de l'Héraion par Jason (Strabon, VI, 1, 1) est présent ci-dessous. Malgré l'existence de cette légende et la présence de vestiges indigènes d'époque préhistorique, les recherches archéologiques

sont la zone côtière entre le centre urbain et la mer, l'Héraion du Sele[104], la Punta Tresino et la Punta Licosa.

L'hypothèse de placer le τεῖχος à l'embouchure du Sele n'est plus soutenable actuellement. Plusieurs sont les raisons de son abandon : premièrement, chez Strabon, la localisation de l'Héraion est précisément placée à l'embouchure du Silaris (τὸ στόμα τοῦ Σιλάριδος) tandis que pour le τεῖχος il utilise une formule très générique ἐπὶ θαλάττῃ. De plus, le géographe place la cité de Poseidonia à 50 stades du sanctuaire, sans aucune mention au τεῖχος, ce qui n'aurait pas de sens si les deux endroits devaient se confondre. Finalement, si le sanctuaire est une fondation de Jason, il n'y a aucune raison de parler de la fondation du poste fortifié comme une fondation des οἰκισθέντες si tout était au même endroit[105].

En ce qui concerne Punta Tresino, à partir de la découverte d'un mur de terrassement et de quelques fragments céramiques, P. C. Sestieri[106] avait proposé d'y identifier un sanctuaire grec archaïque, qu'il attribuait à Poséidon. De plus, deux passages de Charax et d'Eustathe font mention d'une « Trézène d'Italie »[107], que P. C. Sestieri localisait à Punta Tresino, pour des raisons évidentes de similitude de toponymie. Il est vraiment tentant de placer cette Trézène d'Italie à cet endroit, mais à

---

entreprises dans le sanctuaire extra urbain n'ont livré aucun élément permettant d'affirmer une occupation grecque (y compris mycénienne) dans cet endroit avant l'arrivée des colons à l'extrême fin du VII$^{e}$ siècle.

[104] Cette hypothèse était soutenue par les interprétations traditionnelles de E. Pais, *Storia della Sicilia e della Magna Grecia*, Torino-Palermo, 1894, p. 527 ss ; G. Giannelli, *Culti e miti della Magna Grecia*, Firenze, 1963, p. 122 ; E. Ciaceri, *Storia della Magna Grecia*, I, Milano-Roma, 1927, p. 280 ss ; J. BÉRARD, 1957 (1941), p. 215 ; A. Mauri, in *Parola del Passato*, VI, 1951, p. 274 ; cités par M. MELLO, 1967, p. 407, n. 16.

[105] M. MELLO, 1967, p. 411-412.

[106] P. C. SESTIERI, 1952, p. 247-252.

[107] Charax *apud*. Steph. Byz., s.v. Τροιζήν : ἔστι καὶ ἄλλη Τροιζὴν ἐν Μασσαλίᾳ τῆς Ἰταλίας, ἣν Χάραξ Τροιζηνίδα χώραν φησί. : « Il existe aussi une autre Trézène en Massalie italienne, que Charax appelle le territoire de Trézène », traduction inédite d'A. Piqueux. Eustath. *Ad. Iliad*. II, 561 : (v. 561) Τροιζὴν δὲ πόλις οὐκ ἄσημος, ὑπερκειμένη θαλάσσης πεντεκαίδεκα στάδια, ἧς πρόκειται νησίδιον· καλεῖται δὲ ἀπὸ Τροιζῆνος, υἱοῦ Πέλοπος. ἡ δ' αὐτή ποτε καὶ Ἀφροδισιὰς καὶ Σαρωνία καὶ ἢ Ποσειδωνία ἢ Ποσειδωνιάς, ὡς ἱερά, φασί, Ποσειδῶνος· καὶ Ἀπολλωνιὰς δέ. ἔστι δέ, φασί, καὶ ἑτέρα ἐν Ἰταλίᾳ Μασσαλιωτική. : « Trézène n'est pas une ville inconnue ; elle surplombe la mer de 15 stades, dans laquelle elle s'avance comme un îlot. Elle tire son nom de Troezènes, fils de Pélops. Comme Aphrodisias, Saronia, Poseidonia et Poseidonias, elle-même était autrefois consacrée, dit-on, à Poseidon, comme aussi Apollonias. Il en existe aussi une autre Trézène, dit-on, en 'Italie Massaliote' », traduction inédite d'A. Piqueux.

part la toponymie rien d'autre ne permet cette identification. Il faut tout de même mettre ces passages en rapport avec la notice des Trézéniens expulsés de Sybaris (Aristote, *Politique*, V, 3, 11 = 1303a). Il est d'autant plus tentant de voir un établissement trézénien quelque part à l'intérieur de la zone d'influence sybarite, comme l'était la côte tyrrhénienne au sud de Poseidonia.

Pour essayer de vérifier ces hypothèses, un programme de recherche a été entrepris autour de ce mur de terrassement. Les fouilles ont permis tout d'abord de dater ce mur de l'époque romaine républicaine, entre le courant du III^e^ siècle ou le début du II^e^ siècle av. J.-C.[108] De ce fait, on ne peut plus l'attribuer à la période grecque, comme l'avait fait P.C. Sestieri, et il semble faire partie d'une villa romaine, la seule hypothèse retenue comme vraisemblable, même à défaut de structures proprement agricoles.

Pour ce qui est du matériel céramique, les fragments les plus anciens proviennent d'une amphore corinthienne, datée de l'époque de transition entre le Corinthien Moyen et Récent, vers 580-560 av. J.-C.[109] Malheureusement, le matériel grec livré par les fouilles est trop peu abondant et a été trouvé en sa quasi-totalité dans un contexte hors stratigraphie, celui de remplissage d'une fosse de la terrasse. Le matériel grec devient un peu plus fréquent uniquement à partir du second quart, et peut-être même au troisième quart, du VI^e^ siècle, à peu près au moment de la fondation de Vélia[110]. L'analyse de ce matériel n'a donné aucun signe majeur de prestige ou de fonction rituelle : à part quelques fragments corinthiens d'importation rien ne peut attribuer une fonction sacrée à l'endroit. Deux fragments de statuettes en terre cuite sont beaucoup plus récents et un petit vase en miniature est le seul exemplaire à pouvoir véhiculer une idée d'un don votif ; mais il est un cas unique et pas suffisant pour attribuer un quelque sens sacré à la zone. Les deux seules raisons proposées pour expliquer une fréquentation grecque à cet endroit sont soit la possible présence d'une

[108] X. LAFON, *et al.*, 1985, p. 68.
[109] *Ibid*, p. 53.

source abondante, à partir d'une certaine quantité d'amphores commerciales et de vases à boire, soit l'exploitation de la pierre locale, à partir de la présence d'une carrière.

En effet, ont été trouvés plusieurs signes d'un travail de la pierre locale, tels divers blocs portant des traces de taille et une cuve double de sarcophage. La roche naturelle ici est formée de grès compact, mais friable, et puisque cette pierre a bien été exploitée sur place, on peut aussi supposer une utilisation à Poseidonia.

Un petit commentaire sur le matériel antérieur aux Grecs mérite également d'être fait. En effet, une petite quantité de matériel lithique et de céramique d'*impasto* a été trouvée en contexte stratigraphique[111]. À part la confirmation d'une fréquentation du lieu avant l'arrivé des Grecs, rien ne peut être développé sans des recherches de plus grande ampleur. Dans l'état actuel de nos connaissances, rien ne permet de proposer un établissement ou même des contacts précoloniaux dans la zone.

Ainsi, pour revenir sur le problème de localisation du τεῖχος, quel que soit le sens qu'on voudra attribuer au texte de Strabon, compte tenu de l'exiguïté et de la datation des vestiges grecs, malgré les dimensions réduites de l'exploration archéologique dans la zone, l'identification du τεῖχος à Punta Tresino n'est plus soutenable.

Une possibilité qui doit être considérée avec plus d'attention est celle qui place le τεῖχος à l'ouest des murailles de la cité, au bord même de la mer. Cette alternative a comme condition l'acceptation de la thèse selon laquelle la ligne de côte était plus éloignée dans l'Antiquité qu'actuellement. En plus des analyses de géomorphologie[112], un élément qui peut renforcer cette hypothèse sur le littoral poseidoniate est donné par le témoignage de l'archéologie : en l'absence d'une recherche systématique, les travaux modernes de construction révèlent fréquemment du matériel archéologique, y compris

---

[110] *Cf.* : *Ibid*, p. 47-134 ; H. TRÉZINY, 1992, p. 547-58.
[111] X. LAFON, *et al.*, 1985, p. 57.
[112] *Cf.* : voir commentaire ci-dessus, sur les possibles interprétations pour l'évolution de la ligne de côte à Poseidonia.

dans les zones très proches du rivage actuel. Ce matériel a pour caractéristique d'être très varié, comprenant aussi des blocs de pierre taillée, des éléments de colonne, beaucoup de fragments céramiques et quelques monnaies[113], de sorte qu'il est peu probable qu'il soit produit d'un ancien fond marin.

En outre, comme on l'a déjà remarqué, le littoral proche du centre urbain de Poseidonia ne présente aucun signe de formation rocheuse affleurant, y compris dans son fond marin. En revanche, à quelques centaines de mètres de la ligne de côte actuelle, il est possible de voir une concentration d'algues de forme régulière, de sorte qu'on a proposé l'existence de structures construites à cet endroit[114]. Depuis au moins le XVIII$^{e}$ siècle[115], l'hypothèse d'y placer l'ancien port de la cité de Poseidonia est également un élément à prendre en compte.

De plus, nous avons le témoignage d'un petit monument retrouvé dans cette partie entre les murs du centre urbain et la mer : un *naïskos* situé à environ 400 m. à l'ouest des murs de Poseidonia, dans la localité Lupata (n° 66). Il s'agit d'un petit monument, servant probablement de salle de banquet, dont l'entrée était ornée de deux colonnes. La construction de l'édifice utilise du matériel plus ancien en remploi et sous ce premier niveau, une stipe a aussi été découverte et datée du III$^{e}$ siècle av. J.-C. C'est la présence de cette stipe, antérieure au *naïskos*, qui permet de parler d'un lieu de culte à cet endroit. L'iconographie de cette stipe est claire et autorise l'attribution d'un culte à Aphrodite[116]. Le témoignage d'une fréquentation de la zone ne remonte pas au-delà du III$^{e}$ siècle, à une époque bien postérieure à la fondation de la colonie grecque. Néanmoins, ce monument constitue un élément supplémentaire en faveur d'une ligne de côté plus éloignée des murailles de la cité antique qu'elle n'est actuellement.

---

[113] *Cf.*: G. VOZA, 1963, p. 227.
[114] Il est notable aussi que les pêcheurs d'Agropoli puissent parler d'un « mur de Paestum » à cet endroit : *Ibid*, p. 227, n. 13.
[115] J.-C. R. SAINT-NON, 1829 (1783), p. 191-192, n. 1.
[116] M. NAPOLI, 1966, p. 246.

Pour compléter le dossier il faut tenir compte également de quelques recherches récentes qui localisent une lagune immédiatement à l'ouest des murailles de la cité[117]. Un approfondissement de cet élément pourrait contribuer pour clarifier davantage le problème de la ligne de côte et peut-être même celles relatives au port et au τεῖχος.

En vertu de tous ces indices, il est très vraisemblable de croire à une ligne de côte plus éloignée de la muraille qu'aujourd'hui. Admettant donc la possibilité d'un espace plus large entre la cité et son littoral, M. Mello[118] a proposé de placer le τεῖχος justement dans cette partie. Pour son argumentation, M. Mello commence par l'analyse le terme ἀνωτέρω, employé par Strabon dans divers passages, tantôt dans le sens de « plus au nord », tantôt « plus à l'intérieur » par rapport à la ligne côtière[119]. Bien que le sens de « plus au nord » soit également possible, M. Mello renforce l'interprétation « plus à l'intérieur ». Ainsi, la localisation qui tiendrait mieux compte du texte de Strabon serait effectivement proche du rivage antique, probablement sous les eaux actuellement. Cela rendrait compte du grand degré d'imprécision du Géographe, du fait qu'il ne donne pas de mesure de distance entre le τεῖχος et la cité, ainsi que de l'expression très générique ἐπὶ θαλάττῃ (« sur le bord même de la mer », selon la traduction de F. Lasserre). Le problème essentiel de cette hypothèse reste la chronologie des découvertes et l'absence de recherches sous-marines qui pourrait livrer d'autres témoignages.

L'opposition d'E. Greco[120] à cette possibilité repose sur la difficulté d'explication pour un déplacement des premiers colons d'à peine quelques centaines de mètres ; d'autre part, localiser le τεῖχος sur la ligne de côte signifie imaginer la construction d'un « poste fortifié » ou d'un « mur d'enceinte » dans une partie de terrain

[117] Voir notre discussion ci-dessus, *cf.* : M. GUY, 1990, p. 67-77.
[118] M. MELLO, 1967, p. 401-424.
[119] Les exemples énumérés par M. Mello sont : VII, 3, 15 (plus à l'intérieur) ; XI, 5, 8 (plus au nord) ; XIII, 1, 25 et 1, 32 (plus à l'intérieur) ; XV, 3, 3 (plus au nord) ; un passage en particulier (I, 3, 22) utilise ce terme dans le sens de « plus au sud » : *Ibid*, p. 409.
[120] E. GRECO, 1974-1975, p. 106-107.

absolument plate, de défense très difficile[121]. Bien qu'on puisse critiquer la possibilité de localisation du τεῖχος à proximité de la cité, dans l'état actuel de la recherche, cette hypothèse ne peut pas être totalement écartée.

*2. Punta Licosa et le Poséidonion de Poseidonia*

La question de la fondation de Poseidonia et du τεῖχος du texte de Strabon reste pour le moment ouverte. Un second élément qui est généralement mis en parallèle à cette discussion est le dossier aussi épineux de la localisation d'un éventuel sanctuaire dédié au dieu éponyme de la cité. Très souvent les questions de τεῖχος et celle du Poséidonion de Poseidonia sont traitées en parallèle, parfois même identifiés tous les deux au même endroit. En effet, lors du regain d'intérêt pour les ruines antiques de Poseidonia, on a voulu attribuer à Poséidon le plus grand temple de la cité (connu jusqu'aujourd'hui sous son appellation latine, *Neptune*) ; depuis, ceux qui s'intéressent à Poseidonia tentent de retrouver ce sanctuaire. Non seulement il y a une tendance générale à vouloir trouver le sanctuaire du dieu éponyme de la cité, mais il existe aussi un petit dossier qui prend appui sur un passage du poète Lycophron et sur une scholie à ce passage.

Commençons par citer les textes en discussion. Le texte de Lycophron mentionne la sirène Leucosia et un promontoire d'Enipeus :

> ἀκτὴν δὲ τὴν προὔχουσαν εἰς Ἐνιπέως
> Λευκωσία ῥιφεῖσα τὴν ἐπώνυμον
> πέτραν ὀχήσει δαρόν, ἔνθα λάβρος Ἴς
> γείτων θ' ὁ Λᾶρις ἐξερεύγονται ποτά [122]

[121] Bien que l'on date les premiers témoignages de l'enceinte actuellement visible à Poseidonia d'une date postérieure à sa fondation, sa présence même prouve l'intérêt d'une telle fortification, et peut-être surtout, dans un contexte géographique de plaine côtière.

La scholie à ce passage précise le sens que le poète aurait voulu donner au promontoire : ἀκτὴν δὲ· Ἐνιπεὺς ὁ Ποσειδῶν τιμᾶται παρὰ Μιλησίοις προὔχουσαν δὲ ἀκτὴν τὴν προκειμένην εἰς θάλασσαν. λέγει δὲ τὸ Ποσείδειον ἄκρον. Λευκωσία δὲ ὀνομάζεται ἡ σειρὴν ἀφ' ἧς καὶ ἡ νῆσος ὠνομάσθη Λευκωσία πέτραν δὲ νῦν καλεῖ τὴν νῆσον. εἰς τὸ Ποσίδειον ἱερὸν τέθαπται ἐκριφεῖσα ἡ Λευκωσία ἡ Σειρήν.[123]

La seule certitude que l'on peut tirer de ces textes peu clairs est que la sirène Leucosia est enterrée sur l'île Leucosia, à l'extrémité de la Punta Licosa[124]. La topographie et la toponymie de l'endroit constituent des signes incontestés pour cette localisation.

D'autre part, ces deux petits textes conduisent à croire à l'existence d'un sanctuaire (ἱερόν) dédié à Poséidon et situé sur un promontoire (ἀκτήν ou ἄκρον) en face de la petite île Leucosia. La liaison entre l'épithète Enipeus, le dieu et Milet apparaît uniquement dans cette scholie[125], mais Strabon (XIV, 1, 2-3)[126] et Polybe (XVI, 12, 1)[127] parlent d'un cap Poséidon à Milet et d'un autel édifié à cet endroit. Selon le

---

[122] Lycophron, *Alexandra*, vv. 722-725, édition de L. Mascialino, *Lycophronis Alexandra*, Bibliotheca Scriptorum Graecorum et Romanorum Teubneriana, Leipzig, 1964. « Leukosia, précipitée (par les flots) sur le promontoire d'Enipeus, hantera longtemps le rocher qui porte son nom ; en cet endroit l'Is impétueux et son voisin le Laris se déversent. », traduction H. Tréziny, à partir de l'édition de C. von Holzinger, Leipzig, 1895, réimpression Hildesheim, 1973 : H. TRÉZINY, 1992, p. 45.

[123] Scholies de Tzetzès, ΕΙΣ ΤΟΝ ΛΥΚΟΦΡΟΝΑ ΣΧΟΛΙΑ ΙΣΑΑΚΙΟΥ ΓΡΑΜΜΑΤΙΚΟΥ ΤΟΥ ΤΖΕΤΖΟΥ, vv. 72-725, édition du *Thesaurus Linguae Graecae*, *Scholia in Lycophronem* : « Poséidon Enipeus est honoré chez les Milésiens pour son promontoire saillant qui s'avance vers la mer. Il s'agit du Poseidonion culminant. La sirène est nommée Leucosia ; c'est à cause d'elle que l'île a été nommée l'île Leucosia et qu'à présent elle est appelée Rocher. La sirène Leucosia a reçu les honneurs funèbres au sanctuaire de Poséidon sur lequel elle a été précipitée », traduction inédite d'A. Piqueux. Nous nous reportons aux commentaires de cette scholie présents dans P. ZANCANI MONTUORO, 1954, p. 173-179 et H. TRÉZINY, 1992, p. 46-50.

[124] H. TRÉZINY, 1992, p. 47.

[125] Il faut aussi tenir compte des remarques de H. Tréziny, qui montrent bien que l'épithète Enipeus est non seulement une allusion à Poséidon, mais a aussi une valeur expressive, dans une forme poétique, pour indiquer « un cap dangereux pour la navigation », puisque la forme ἐνιπή signifie « menace » : *Ibid*, p. 46.

[126] Strabon, XIV, 1, 2 : ἔστι δ' οὖν ἀπὸ τοῦ Ποσειδίου τοῦ Μιλησίων καὶ τῶν Καρικῶν ὅρων μέχρι Φωκαίας καὶ τοῦ Ἕρμου τὸ πέρας τῆς Ἰωνικῆς παραλίας. « Le littoral ionien s'étend donc du Poseidion des Milésiens et des frontières des Cariens jusqu'à Phocée et l'Hermos » ; XIV, 1, 3 : τοῦ δὲ Νηλέως ἐπὶ τῷ Ποσειδίῳ βωμὸς ἵδρυμα δείκνυται. : « On peut voir sur le Poseidion une construction sacrée, l'autel de Nélée », traduction inédite d'A. Piqueux.

[127] Ἡ δὲ τῶν Ἰασέων πόλις κεῖται μὲν ἐπὶ τῆς Ἀσίας ἐν τῷ κόλπῳ τῷ μεταξὺ κειμένῳ τοῦ τῆς Μιλησίας Ποσειδίου καὶ τῆς Μυνδίων πόλεως, προσαγορευομένῳ <...>, παρὰ δὲ τοῖς πλείστοις

Géographe, c'est le cap qui marque la limite entre l'Ionie et la Carie, à proximité du Didyméion. Nous devons prêter une attention toute particulière à tous ces éléments : au rapprochement avec le texte de Strabon, à la notion frontalière du cap Poséidon à Milet et à la présence d'un autel dans ce lieu. Ce point semble avoir été relativement négligé par les analyses faites jusqu'à présent[128].

À en croire tous ces renseignements, l'indication d'un lieu sacré dédié à Poséidon à Punta Licosa, qu'il soit ou non le τεῖχος cité par Strabon, pourrait nous donner une indication pour l'établissement de la limite sud de l'occupation du territoire de Poseidonia. Il est important de souligner ici que le texte de Strabon ne fait pas forcément référence aux limites de l'occupation de la cité et que la question du τεῖχος nous intéresse uniquement en tant que possible marqueur de frontière. En tout cas, aucune indication pour une association du τεῖχος avec la frontière n'est confortée par les textes anciens. Notre hypothèse est justement de dissocier les questions de localisation du τεῖχος et celles de la frontière de la cité de Poseidonia. De ce fait, nous pouvons proposer un rôle symbolique pour Punta Licosa dans l'établissement de la frontière dans l'imaginaire collectif des citoyens de Poseidonia. En revanche, en l'absence de vestiges concrets sur l'endroit, il n'est pas soutenable d'y localiser un poste fortifié.

En se tenant aux problèmes de la localisation du τεῖχος et en voulant donner un caractère monumental au sanctuaire du dieu éponyme de la cité, les chercheurs ont donné plus d'importance à l'identification de la mention ἀκτήν à Agropoli qu'à l'association entre le Poséidonion et la Sirène Leucosia. Il est donc important de rediscuter brièvement l'hypothèse d'identification du sanctuaire à Agropoli, formulée

---

Βαργυλιητικῷ συνωνύμως ταῖς περὶ τὸν μυχὸν αὐτοῦ πόλεσιν ἐκτισμέναις. : « Iassos est une cité d'Asie située sur le golfe qui se trouve entre le Poséidon de Milet et la cité de Myndos, et qu'on appelle <…> le plus souvent golfe de Bargylia, du nom des villes établies sur ses bords. », texte établi par Éric Foulon et traduit par Raymond Weil, avec la collaboration de Patrice Cauderlier, collection des Universités de France, tome X, livres XIII-XVI, 2e tirage, Paris : Les Belles Lettres, 2003 (1995).

par P. Zancani Montuoro[129]. Selon son interprétation, pour rendre compte pleinement du récit de Lycophron et de son scholiaste, seul un promontoire d'une certaine hauteur pourrait correspondre à la description. Dans son argumentation, en plus de la hauteur du rocher d'Agropoli, la plus courte distance entre cet endroit et Poseidonia constitue également un élément à l'appui. Le problème majeur que rapporte P. Zancani Montuoro à l'époque de son article est la presque totale absence de vestige grec archaïque à Agropoli. Depuis les recherches effectuées dans la zone du Château, nous avons la confirmation d'un lieu sacré à cet endroit, mais la divinité honorée est Athéna, d'après l'analyse du matériel votif datant du IV$^{e}$ siècle. Le matériel votif plus ancien ne permet aucune identification de la divinité honorée. Le problème a ainsi changé de perspective : il y a un Athénaion à Agropoli et l'on se demande maintenant comment accorder un double culte (Athéna et Poséidon), en dépit de l'absence de toute référence au dieu de la mer.

Au lieu d'imaginer soit un culte double et contemporain soit un culte d'abord à Poséidon et puis à Athéna[130], il nous semble possible de proposer une autre hypothèse : dissocier le promontoire d'Agropoli et le sanctuaire de Poséidon. Le fait même que le Scholiaste ait ressenti le besoin de définir le terme ἀκτήν comme un ἄκρον, peut déjà induire à une certaine méfiance vis-à-vis d'une association entre le lieu sacré cité par Lycophron et la colline d'Agropoli. Il semble que les incertitudes concernant l'ensemble du texte de Lycophron, en particulier en rapport à ses allusions à la topographie antique, appellent à la prudence. Si l'on croyait littéralement à sa description géographique, nous serions obligés de chercher également deux fleuves dont les embouchures devraient se trouver à proximité de la Punta Licosa. Or, il n'en est pas ainsi et les hypothèses

[128] Sauf la mention de H. Tréziny : H. TRÉZINY, 1992, p. 46-47. Ce chercheur n'a pourtant pas tiré plus de conséquence de ce rapprochement.
[129] P. ZANCANI MONTUORO, 1954, p. 165-185.
[130] C. A. FIAMMENGHI, 1985, p. 64-66.

d'identification des fleuves Is et Laris sont très variables, allant jusqu'à proposer qu'il s'agirait du Silaris (Sele) et peut-être un affluent[131].

D'autre part, le texte du poète est clair dans la liaison entre la Sirène Leucosia et le Poséidonion. Compte tenu du caractère poétique et mythologique du texte de Lycophron, nous croyons que les informations les plus fiables concernent moins la topographie, mais plutôt ce domaine du mythologique ou sacré. Il est donc plus aisé de prêter confiance à une association entre la Sirène et le promontoire dédié à Enipeus (Poséidon) qu'aux caractéristiques géographiques de la zone qui s'accordent assez mal à un rocher en hauteur, c'est-à-dire, le sens que le scholiaste donne à ἀκτήν en caractérisant ce terme comme ἄκρον.

En revanche, il ne faut pas négliger le fait que si la Punta Licosa elle-même est dans une zone de basse altitude, à très courte distance se trouve le mont Licosa, de 326 m. d'altitude. Serait-il suffisant pour induire Lycophron et puis son scholiaste à appeler l'endroit du sanctuaire ἀκτήν ou ἄκρον ? Nous n'avons malheureusement pas suffisamment d'élément pour répondre à la question. Enfin, la tradition locale appelle « port grec » le petit port du village de San Marco, situé au pied du mont Licosa, au nord de la Punta Licosa. Quelques vestiges repérés par P.C. Sestieri[132] et certains commentaires de la population locale lui ont permis d'identifier une nécropole d'époque impériale qui, selon lui, repose sur une nécropole plus ancienne, d'époque grecque. Ce serait donc un autre indice d'une fréquentation de populations grecques dans cette partie du territoire de Poseidonia.

Une autre possibilité est d'identifier ce sanctuaire de Poséidon à Punta Tresino[133], qui est aussi un promontoire, cette fois en hauteur. Dans ce cas, la proximité

[131] Hérodien (Π.μον λέξ, 1, 19, 9 ; 2, 2 p. 925 Lentz) définit l'Is comme un large fleuve, voir : M. FUSILLO, 1991, p. 242-243.
[132] P. C. SESTIERI, 1950, p. 183-184.
[133] P. C. Sestieri avait proposé cette localisation sur la base de la découverte du mur de terrassement, qu'il croyait être d'époque grecque archaïque : P. C. SESTIERI, 1952, p. 251. Comme nous l'avons vu ci-dessus,

entre l'endroit où échoue la Sirène et le promontoire d'Enipeus est plus relative que l'on croit. Le degré important d'ambiguïté du texte dans son ensemble autorise une telle hypothèse et rendrait peut-être mieux compte du sens d'un lieu en hauteur, caractérisé par le Scholiaste. La distance entre les deux promontoires et l'exiguïté du matériel grec mis au jour, surtout à caractère votif, à Punta Tresino plaident plutôt contre cette possibilité. La question est pour le moment sans issue.

Pour revenir au sanctuaire, où qu'il soit, et les enjeux possibles de son existence pour la définition de la frontière de Poseidonia, nous proposons d'insister sur les liens qu'établit le scholiaste de Lycophron entre la sirène Leukosia, Poséidon et Milet. Nul besoin de rappeler les liens étroits entre Sybaris et Milet (Hérodote, VI, 21), ce qui confère à l'autel dédié à Poséidon en Asie un modèle bien vraisemblable pour son « équivalent » occidental à Poseidonia. Peut-être le nom même de la cité était-il une marque de ce lien d'amitié entre la métropole Sybaris et la cité ionienne. Ce lien entre les côtes Ionienne d'Asie et Tyrrhénienne en Italie est aussi présent lors de la fondation de la colonie phocéenne de Vélia, aussi située au sud de Poseidonia. Selon l'interprétation courante que l'on donne du passage d'Hérodote, la fondation phocéenne s'est faite avec l'accord de sa voisine du nord. Il y a un nombre très important de coïncidences et de liaisons entre la limite sud de Poseidonia et tous ces éléments correspondants à un autel dédié à Poséidon, qui reprenait un même modèle milésien et puis l'installation d'une nouvelle colonie ionienne aussi aux abords de cet endroit. Cet ensemble nous fait soutenir plus fortément que nos prédécesseurs l'hypothèse d'établir la limite sud de la cité sur la localisation d'un sanctuaire dédié à Poséidon à Punta Licosa[134]. Bien qu'on puisse réfuter la proposition d'identification d'un autel dédié à Poséidon dans les environs de la Punta Licosa, il nous semble suffisant d'accepter la

---

la recherche archéologique plus récente a montré que ce mur date uniquement de l'époque romaine ; de la période grecque, il n'ont été trouvés que quelques repères céramiques : X. LAFON, *et al.*, 1985, p. 47-134.

liaison entre ce promontoire et la cité de Poseidonia, pour qu'on puisse identifier la frontière sud de la cité à cet endroit.

Pour compléter le dossier, regardons d'un peu plus près l'ensemble du passage chez Lycophron : le texte cite les lieux où échouent les trois Sirènes et donc Lycophron ne se limite pas à Leucosia ; en plus de celle-ci, il cite deux autres Sirènes et les places l'une à Neapolis (Parthénopé) et l'autre à Térine, cité du Bruttium. Strabon (V, 4, 8) nomme quelques petites îles rocheuses les Sirènes (vraisemblablement le groupe nommé Li Galli) et situe un rocher dédié aux Sirènes à proximité de Sorrente, vraisemblablement dans la localité Fontanella, au pied de Massa Lubrense. Pour compliquer le dossier, Strabon cite un sanctuaire dédié à Athéna par Ulysse, au promontoire des Sirénusses, vraisemblablement le promontoire de Punta della Campanella.

Des recherches de surface relativement récentes réalisées sur la Punta della Campanella n'ont pas retrouvé des vestiges d'un monument qui pourrait être identifié comme le sanctuaire d'Athéna[135] ; toutefois, à partir de l'analyse du matériel archéologique récolté, elles ont permis d'établir une datation pour la fréquentation du lieu : les fragments céramiques les plus anciens datent de la seconde moitié du VI$^{e}$ siècle, mais la majeure partie des repères se concentre entre le milieu du IV$^{e}$ et le III$^{e}$ siècles[136]. Enfin, E. Greco a rappelé les divers éléments de comparaison entre la Punta della Campanella, celle de la Licosa et Vélia : dans les trois cas, il existerait une association entre un Athénaion (Punta della Campanella, Agropoli, Vélia) et les Sirènes qui seraient placés à proximité, c'est-à-dire, au rocher de la Sirène (à Fontanella), à Punta Licosa et la Sirène Molpè qui serait située à Molpa, près de Palinuro. Ensuite, pour le premier cas, le chercheur propose de distinguer trois entités différentes dans la

[134] Malgré les incertitudes pour la localisation du sanctuaire à Poséidon, d'autres ont aussi proposé de voir à Punta Licosa la limite sud du territoire de Poseidonia ; en dernier, voir : H. TRÉZINY, 1992, p. 49, qui soutient également la localisation du Poséidonion à Punta Licosa.
[135] *Cf.* : P. G. GUZZO, 1992, p. 151.

région de Sorrente : le rocher de la Sirène, sur la côte du golfe de Naples (Fontanella) ; le promontoire où serait placé l'Athénaion et les îles Sirénusses (Li Galli), ce dernier du côté du golfe poseidoniate[137]. Ces arguments, à propos de la distinction entre l'Athénaion de Punta della Campanella et le rocher de la Sirène, ainsi que les points de rapprochement entre cette zone et celles de Punta Licosa et Vélia-Molpa, renforcent l'hypothèse d'une distinction aussi entre la Punta Licosa et le *teichos* de Poseidonia. D'autre part, cette association entre la Punta Licosa et l'Athénaion d'Agropoli est un élément supplémentaire en faveur de l'attribution du promontoire de Licosa comme la limite sud du territoire de Poseidonia.

Si l'on fait de cette comparaison un « schéma », il faut reconnaître que dans les deux autres cas (Punta della Campanella et Vélia-Molpa), le lieu identifié aux Sirènes se trouve au-delà des limites du territoire civique d'une colonie. Punta della Campanella à la période archaïque ne peut être rattachée à aucune colonie grecque ; d'autre part, Molpa est incontestablement au-delà du territoire de Vélia et plutôt reliée à un possible établissement à Palinuro. Cet établissement, comme on l'a vu ci-dessus, pourrait être un centre indigène relativement hellénisé, dont la caractéristique la plus importante serait de permettre un contact commercial plus aisé entre la côte (et les Grecs en particulier) et les populations de l'arrière-pays, installées dans le Vallo di Diano. S'il faut admettre ce « modèle » d'association entre chacune des Sirènes et un Athénaion, nous avons un problème pour identifier Punta Licosa comme faisant partie du territoire de Poseidonia.

Il faut toutefois préciser davantage notre hypothèse concernant Punta Licosa. Comme nous avons déjà remarqué ci-dessus, les limites réelles de l'occupation d'une cité grecque ne se confondent pas avec et ne reprennent pas forcément les limites que l'on pourrait appeler « idéologiques » ou « symboliques » d'une cité. Nous proposons

---

[136] M. RUSSO, 1992, p. 201-219, en particulier p. 202.
[137] E. GRECO, 1992 (b), p. 164-167.

l'existence d'un imaginaire de la frontière, qui établit les limites d'une cité à partir de certains points facilement identifiables sur le terrain, tels les accidents géographiques et plus communément les fleuves, caps et promontoires[138]. Dans ce sens, l'association du promontoire de Punta Licosa à la figure d'une sirène est un élément qui renforce notre hypothèse, puisque les sirènes peuvent véhiculer une notion de frontière. Nous avons vu ci-dessus, dans nos discussions sur les cigales muettes de l'Halex, l'usage métaphorique de figures associées au passage entre la vie et la mort, comme les cigales ou les sirènes, dans le cas de Punta Licosa.

Pour revenir au cas précis de Poseidonia, Punta Licosa peut représenter cette caractéristique symbolique d'un sanctuaire au dieu éponyme de la cité, associé à une figure mythologique utilisée comme métaphore de la frontière, et qui fait office de la limite sud de son territoire. D'après l'ensemble des données à notre disposition, Punta Licosa remplit bien plus aisément ce rôle de marqueur de la frontière sud que les deux autres promontoires d'Agropoli ou de Punta Tresino. Un dernier point qui favorise Punta Licosa en tant que limite sud de Poseidonia est donné par Strabon (VI, 1, 1)[139] : en décrivant la géographie de la côte, il affirme que ce cap marque la limite entre le golfe de Poseidonia et celui de Vélia. Rien de plus tentant que de voir justement à cet endroit la division entre les terres appartenant à la colonie achéenne de celles phocéennes. En renforçant notre proposition de l'existence d'une caractéristique soi-disant « idéologique » de la frontière, il paraît logique de choisir le promontoire qui

[138] Pour l'importance des fleuves dans la géographie antique à l'époque hellénistique, voir J.-L. LAMBOLEY, 1992, p. 89-94.

[139] ἐντεῦθεν δ᾽ ἐκπλέοντι <πρὸς νότον ἐπὶ> τὸν κόλπον νῆσος Λευκωσία, μικρὸν ἔχουσα πρὸς τὴν ἤπειρον διάπλουν, ἐπώνυμος μιᾶς τῶν Σειρήνων, ἐκπεσούσης δεῦρο μετὰ τὴν μυθευομένην ῥῖψιν αὐτῶν εἰς τὸν βυθόν. τῆς δὲ νήσου πρόκειται τὸ ἀντακρωτήριον ταῖς Σειρηνούσσαις ποιοῦν τὸν Ποσειδωνιάτην κόλπον. κάμψαντι δ'ἄλλος συνεχὴς κόλπος, ἐν ᾧ πόλις ἦν οἱ μὲν κτίσαντες Φωκαιεῖς Ὑέλην οἱ δὲ Ἔλην ἀπὸ κρήνης τινὸς οἱ δὲ νῦν Ἐλέαν ὀνομάζουσιν : « En gagnant de là la haute mer en direction du sud, on passe l'île de Leucosia, à faible distance de la terre. Elle porte le nom de l'une des Sirènes, qui aurait été rejetée là après qu'elles se furent toutes précipitées, selon la légende, dans les profondeurs de la mer. En face de l'île se dresse le promontoire qui fait pendant aux Sirénusses et délimite le Golfe Posidoniate. Passé ce cap commence un autre golfe, contigu au précédent, sur lequel est bâtie une ville que les Phocéens, ses fondateurs, avaient appelée Hyélé, alors que d'autres lui ont donné le nom d'Elé, qui est celui d'une source, et qu'on nomme aujourd'hui Elée. », STRABON. *Géographie*, F. LASSERRE (trad.), 2003 (1967).

ferme le golfe comme représentant aussi la limite « intellectuelle » de la cité. Il est aussi tentant d'appeler cette démarcation la frontière « politique » ; il nous semble tout de même un peu précipité d'identifier un endroit qui pourrait jouer un rôle de marqueur de frontière dans l'imaginaire collectif des citoyens à une limite réelle. En l'absence d'un témoignage écrit qui nous donne une ligne de séparation précise, nous sommes contraints de travailler sur deux registres de degrés différents : l'un l'imaginaire ou la représentation idéale, ce qu'on pourrait appeler la frontière « intellectuelle », l'autre le domaine du concret. Pour le second, seule la recherche archéologique approfondie sur le terrain nous permettra de mieux connaître la limite de l'occupation du territoire par les colons.

*3. Un excursus à Vélia*

Si nous avons commencé notre discours sur Poseidonia par le récit de fondation de la colonie et puis par les possibilités de localisation d'une frontière « idéale », il faut se tourner maintenant vers les signes matériels d'une frontière « réelle ». Nous avons pu démontrer l'existence d'une certaine conscience dans la définition des limites de la colonie dès le moment de son implantation avec l'exemple du sanctuaire à l'embouchure du Sele. Aussi avons-nous essayé de montrer que la limite sud du territoire de Poseidonia était matérialisée, du moins dans l'imaginaire collectif des colons, par un sanctuaire dédié au dieu éponyme de la cité, que nous proposons de situer sur le promontoire de Punta Licosa. Traitons par la suite des signes matériels qui pourraient indiquer les limites réelles de l'occupation de ce territoire.

Une mise en garde est toutefois nécessaire : en l'absence de témoignage écrit (épigraphique ou littéraire), les modalités qui peuvent être utilisées pour la définition d'une frontière sont relativement exiguës. Dans le cas précis de Poseidonia, les

sanctuaires extra urbains et les marques « ethniques » ou « culturelles » présentes dans le mobilier des tombes constituent les deux éléments essentiels dont on dispose pour notre discours. Cette situation contraste avec la colonie voisine de Vélia, qui semble avoir un système de fortifications autour de son territoire civique, en plus des murailles urbaines très bien conservées. Cet ensemble de fortifications mérite un bref commentaire ici, dans notre appréciation de la frontière sud de Poseidonia, à cause de leurs relations évidentes. Il semble maintenant acquis que toute colonie grecque d'Occident possédait un territoire pour parvenir à une partie de sa subsistance et qu'il est totalement hors de propos de parler d'une colonie « sans territoire »[140]. Nous pouvons donc parler aisément des possibilités de contrôle d'un territoire pour la colonie de Vélia.

Ce thème des fortifications extra urbaines de Vélia a été étudié par E. Greco et nous nous référons à ses travaux fondamentaux[141] ; de plus, des recherches un peu plus récentes dans la région au sud de Vélia ont confirmé les hypothèses émises par E. Greco en 1975, en particulier pour le site de Palinuro[142]. Il nous semble néanmoins nécessaire de donner un bref récapitulatif des travaux qui concernent la partie nord et nord-ouest du territoire de Vélia. L'hypothèse de départ est l'existence d'une sorte de ceinture de fortifications, de différents degrés d'importance, tout autour de la colonie phocéenne. Cet ensemble de fortifications se situe sur un système de collines et de montagnes, dont le Monte Stella (1301 m) au nord et le Monte Gelbison au sud-est sont les points culminants. La ceinture se referme par les collines de la chaîne qui traverse la vallée du Lambro au sud. Ce serait à l'intérieur de cette chaîne de collines que s'inscrirait la *chora* de Vélia. Suivant cette hypothèse, les fortifications de Vélia reprennent plusieurs

[140] Autrefois, on a voulu se référer à Vélia ou à Rhégion (Reggio Calabria) dans cette catégorie de « colonie sans territoire » ; en ce qui concerne Vélia, voir l'objection à cette idée dans : E. GRECO et A. SCHNAPP, 1982, p. 209. La localisation d'un sanctuaire consacré à Poséidon au nord de la cité grecque pourrait constituer un signe de la prise du territoire par la Rhégion ; sur le sanctuaire, voir : L. MERCURI, 1998, p. 551-569.

[141] Une vision d'ensemble est présente dans : E. GRECO, 1975, p. 81-109.

des points culminants de la chaîne de montagnes, surtout pour la définition de la frontière nord et nord-est. Il paraît logique d'utiliser des points en hauteur, avec une bonne visibilité et la possibilité de contrôle de voies de communication, pour y établir des postes fortifiés.

Dans ces parties nord et nord-est de l'ensemble de collines et de montagnes, quatre points méritent d'être énumérés, où l'on a trouvé des vestiges de fortification, en partant du nord-ouest : Punta della Carpinina, Torricelli, Moio della Civitella et Castelluccio. Ses sommets occupent des points dominant des voies de communication entre Vélia et les régions au nord et à l'est de la cité grecque. Il est utile de rappeler l'importance des vallées de certaines rivières pour la communication interne dans la région, ainsi que la proximité du Vallo di Diano, surtout pour les deux derniers sommets.

En ce qui concerne ces postes fortifiés, la méthode de travail a consisté, pour la plupart, en des prospections de surface, en des analyses à partir des photographies aériennes et en des reconnaissances de quelques structures architecturales encore visibles. Sur ces quatre points, ont été trouvées des traces de fortifications qui paraissent avoir de nombreux points communs[143]. De plus, E. Greco a pris en compte la survivance des allusions à des contextes de fortification dans les toponymes modernes de la région, particulièrement Castelluccio. Dans le cas spécifique de Moio della Civitella, la fortification la mieux préservée, un programme de recherches plus approfondi a été mis en place et a prévu plusieurs sondages stratigraphiques, partiellement publiés[144].

La recherche archéologique à Moio della Civitella a permis de mettre à l'épreuve les théories proposées par E. Greco en 1975. Du fait que ce soit l'exemple le mieux connu aujourd'hui des fortifications de Vélia, tout commentaire se fonde sur les

---

[142] Ces nouvelles recherches ont été publiées dans le volume *A sud di Velia* 1990 ; voir en particulier la synthèse de G. Greco : G. GRECO, 1990, p. 15-19.
[143] E. GRECO et A. SCHNAPP, 1982, p. 209.
[144] E. GRECO et A. SCHNAPP, 1983, p. 381-415.

résultats des fouilles réalisées au sommet de la colline de la Civitella (818 m). En attendant la publication complète des fouilles, nous pouvons résumer les résultats obtenus par les chercheurs comme suit.

Les premières traces de fréquentation de la zone datent de la fin du VI$^{e}$ siècle, mais elles se résument à des vestiges céramiques, notamment des coupes ioniennes de type B2[145]. L'absence totale de structure datée de cette époque et l'exiguïté du matériel retrouvé ne permettent pas d'avancer d'hypothèse sur la nature de l'occupation du site aux premiers temps de sa fréquentation. Malgré la faiblesse des signes matériels de cette fréquentation, il est important de remarquer que le site est investi par les colons grecs dès les premières générations de la colonie de Vélia. Sans que l'on puisse pousser davantage l'interprétation, il semblerait que dans le cas de Vélia, aussi bien qu'à Poseidonia, il existait une certaine conscience des limites du territoire de la cité dès les premiers temps de la colonie. Seulement, à Poseidonia, des sanctuaires extra urbains sont les signes perceptibles de cette connaissance des limites, tandis qu'à Vélia, sans qu'on puisse attribuer une fonction certaine aux sites limitrophes au VI$^{e}$ siècle, au IV$^{e}$ siècle, ils sont attestés comme étant des postes fortifiés.

Une autre remarque concerne l'absence de trace d'une fréquentation indigène du site avant l'arrivée des colons grecs. Cela veut dire que l'endroit est investi par les Grecs uniquement pour ses qualités intrinsèques, probablement pour le contrôle du territoire et des voies de communication de la cité, et non pas pour reprendre un site indigène préexistant[146]. Bien que l'on ne connaisse pas précisément la nature de l'occupation de l'endroit, on pourrait dire que, dans le cas de Moio della Civitella, sa fonction doit être recherchée uniquement dans la logique émanant de la cité grecque, ce que confère un degré supplémentaire d'importance au site.

---

[145] E. GRECO et A. SCHNAPP, 1982, p. 210.

[146] Cela semble être le cas par exemple des colonies achéennes de Sybaris et Métaponte, dont plusieurs des avant postes de leur territoire reprennent des sites antérieurement occupés par des indigènes, chassés par les colons. En ce qui concerne Métaponte, voir un bref commentaire ci-dessus.

Après ce premier témoignage daté de la fin du VI^e^ siècle, le site subit des transformations avec la construction de la fortification, datée du courant du IV^e^ siècle. Si l'implantation de la fortification en pierre est postérieure de plus d'un siècle aux premiers signes d'occupation de l'endroit, rien ne permet de vérifier la possibilité d'existence d'une fortification en matériau périssable avant le IV^e^ siècle[147], peut-être même contemporaine des coupes ioniennes. Il est important de remarquer l'existence de plusieurs exemples de fortifications, urbaines pour la plupart, en matériau périssable, surtout en brique crue, dans certaines colonies grecques de la mer Ionienne, notamment Sybaris et Siris. Nous ne pouvons pas affirmer que Moio della Civitella était un poste fortifié depuis les premiers signes d'occupation du site, mais l'absence de trace matérielle d'une fortification avant le IV^e^ siècle n'interdit pas cette possibilité, qui reste, à notre avis, la plus probable.

La recherche archéologique à Moio della Civitella a livré d'autres informations en plus de l'existence de la fortification. Sur le sommet de la colline, un édifice de forme et fonction bien distinctes des autres a été identifié comme un sanctuaire et, malgré la presque totale absence de matériel céramique dans ses fondations, ce qui permettrait une datation sûre, il a été proposé de le voir comme une construction contemporaine de la fortification. L'évolution postérieure de la stratigraphie de la zone permet de proposer du moins une datation antérieure à la fin du IV^e^ siècle[148]. C'est en effet à ce moment que l'endroit subit des transformations qui donnent lieu à un habitat. Cet habitat, qui occupe la partie à l'intérieur de la muraille extérieure et qui semble réinvestir toute la partie interne de l'ancienne fortification, est caractérisé par une agglomération très dense et une organisation régulière de l'espace. On a pu relever une division de l'espace en îlots séparés par des ruelles et une sorte de place centrale. Entre la fin du IV^e^ et pendant tout le III^e^ siècle, une telle structuration de l'espace caractérise

[147] Sur les fortifications en Grande Grèce, voir en particulier : H. TRÉZINY, 1982, p. 185-200.
[148] E. GRECO et A. SCHNAPP, 1983, p. 409.

l'endroit en un « avant-poste urbanisé »[149], plus qu'une simple fortification. La continuité d'utilisation de la muraille extérieure fait penser néanmoins que la fonction de poste fortifié aurait persisté.

Il reste beaucoup de points sans une solution définitive à Moio della Civitella, mais c'est un site remarquable dans la mesure où les connaissances actuelles nous permettent de proposer une hypothèse convaincante pour ses fonctions et pour sa datation. Ainsi, le site pourrait constituer un très important témoignage de la définition de la frontière nord-ouest de Vélia, probablement dès la fin du VI^e^ et jusqu'au III^e^ siècle. Moio della Civitella constitue ainsi l'exemple phare à partir duquel les autres fortifications identifiées dans le territoire de Vélia seront analysées. Sans que l'on puisse transposer automatiquement les acquis de la recherche à Moio aux autres fortifications, en attendant des travaux plus approfondis sur les autres sites, l'option qui reste est d'attribuer des évolutions à peu près semblables pour l'ensemble de l'organisation défensive de Vélia.

Pour notre propre étude, la fortification qui nous intéresse plus particulièrement est celle placée à Punta della Carpinina. Cette localité est située à l'intérieur des terres, à l'est de la Punta Licosa, presque en ligne droite par rapport au promontoire, mais décalée un peu plus au nord. La fortification a été identifiée entre le sommet de la montagne du même nom (altitude 688 m) et sa pente méridionale. La localisation des structures est de grande importance si l'on croit à des possibilités de communication terrestre et/ou fluviale entre Poseidonia et Vélia, surtout en suivant la vallée du fleuve Testene[150].

La description de cette fortification est malheureusement affaiblie par le démantèlement d'une grande partie de ses murs lors des travaux modernes de

[149] *Ibid*, p. 405.
[150] *Cf.* : E. GRECO, 1975, p. 83. Nous reviendrons sur ce point.

construction d'une route de raccordement entre la route SS del Cilento (n° 267) et la Punta della Carpinina, ainsi que l'installation d'un répétiteur de la télévision RAI à cet endroit. Le répétiteur a été construit précisément à l'emplacement où des blocs antiques affleuraient ; depuis, ils ont été disposés le long de la nouvelle route et seulement quatre des blocs visibles sont restés *in situ*. Les blocs en grès local sont d'une confection assez régulière et ont été posés sur deux niveaux. De plus, plusieurs autres blocs ont pu être découverts, placés de manière irrégulière sur la pente méridionale de la montagne, sans que l'on puisse mieux définir la fortification. Aucun sondage stratigraphique n'a été fait dans la zone et aucune datation n'a été proposée pour cette construction. En prenant les datations établies pour Moio della Civitella comme seul point d'appui pour toute hypothèse concernant Punta della Carpinina, on peut proposer une première fréquentation de l'endroit dès la fin du VI$^{e}$ siècle et la construction de la fortification en pierre dans le courant du IV$^{e}$ siècle.

Malgré les maigres traces matérielles de cette fortification, sa localisation a suffi pour que E. Greco voie ici la marque d'une frontière politique entre les deux colonies grecques de Poseidonia et de Vélia[151]. Comme on a pu le voir ci-dessus, la cité phocéenne semble avoir organisé son territoire avec un ensemble de places fortes et tous les indices montrent qu'il s'agit là d'un élément de cette ceinture de fortifications entourant la cité. Il est clair dans la description de cette fortification qu'elle appartient à la cité phocéenne et non pas à la voisine du nord.

La troisième fortification qui mérite d'être citée ici est placée sur le sommet de la colline Torricelli. Pour cette dernière, les informations sont encore plus exiguës. Le site a souffert des modifications importantes à l'époque médiévale qui a vu la construction d'un monastère qui a probablement détruit la plupart des traces de la fortification antique. De cette époque, il ne reste que des blocs taillés et un grand

[151] *Ibid*, p. 83, n. 1.

nombre de tuiles, sans que l'on puisse préciser davantage la structure et sa datation. La caractéristique la plus importante est sa position dans la géographie locale, puisque cette colline et la fortification qui y était placée dominent la vallée du fleuve Alento. C'est probablement la voie de communication la plus importante entre la colonie de Vélia et les côtés nord et nord-ouest de l'arrière-pays. Comme ce fleuve passe par des terres qui appartiennent au territoire de Poseidonia, c'est une deuxième voie de communication entre les deux colonies, celle-ci un peu plus loin de la côte que la vallée du Testene. La colline Torricelli est donc un endroit privilégié pour l'établissement d'une fortification dans le but de contrôler une voie de passage et aussi de matérialiser la frontière nord de Vélia.

Cet excursus dans le temps (jusqu'à la fin du IV$^{e}$ siècle) et dans l'espace (vers Vélia) nous a semblé pertinent dans la mesure où il nous a permis de démontrer une hypothèse convaincante pour la localisation de la frontière nord de Vélia. Cette ligne frontière matérialisée par des fortifications est attestée uniquement pour le IV$^{e}$ siècle, mais nous pouvons pousser l'hypothèse plus loin. À notre avis, ces limites reprennent celles établies dès le début de la colonie, grâce au témoignage d'une fréquentation de certains de ces lieux dès la fin du VI$^{e}$ siècle. Cette démarcation du territoire de Vélia conditionne en quelque sorte les hypothèses que l'on peut formuler à propos des limites de l'occupation de l'espace par Poseidonia.

Pour ce qui relève de Poseidonia, le fait que sa voisine place un poste fortifié n'implique pas nécessairement que son propre territoire pouvait arriver jusqu'au même endroit. Il faut rappeler ici le passage chez Platon (IX, 878b) où le philosophe affirme clairement qu'une frontière ne touche pas forcément une autre, mais qu'il existe une zone intermédiaire entre les frontières de deux cités grecques[152]. Ce type d'organisation peut être proposé pour la frontière entre Poseidonia et Vélia, où les limites sud de la

[152] Voir ci-dessus nos discussions à propos de ce passage.

première ne touchent pas les signes matériels de la frontière phocéenne. Pour le moment, la définition des limites du territoire de Vélia permet uniquement d'établir le territoire au-delà de la domination de la cité achéenne et, « en négatif », un territoire *potentiellement* sous sa mainmise directe. Plus précisément, les limites de Vélia établissent une ligne au-delà de laquelle le territoire de Poseidonia ne pouvait pas s'étendre ; en revanche, il n'y a aucun élément sûr qui permettrait de dire que la même ligne aurait été utilisée pour la démarcation des limites de Poseidonia. Ce dernier point fait justement l'objet de la partie qui suit.

*4. La « frontière sacrée » : sanctuaires archaïques du territoire*

Si l'on accepte l'hypothèse courante qui donne aux sanctuaires extra urbains un caractère non seulement symbolique mais aussi de marqueurs de frontière[153], il serait question de chercher également à l'est des murailles de la cité d'autres lieux sacrés avec ces fonctions. Dans ce cas, outre les sanctuaires dédiés à Héra au nord et à Poséidon au sud, E. Greco propose[154], à partir d'une citation de Diodore de Sicile (IV, 22, 3)[155], l'existence d'un sanctuaire d'Artémis à l'est, dont la localisation précise n'a pas encore

[153] En particulier sur l'expérience coloniale en Occident, voir : F. DE POLIGNAC, 1995 (1984), p. 118-126.
[154] E. GRECO, 1987, p. 480-481.
[155] Diodore de Sicile, IV, 22, 3 : Ταῦτα μὲν οὖν ἔπραξε περὶ ἐκείνους τοὺς τόπους. ἐντεῦθεν δ' ἀναζεύξας κατήντησε τῆς Ποσειδωνιατῶν χώρας πρός τινα πέτραν, πρὸς ἣ μυθολογοῦσιν ἴδιόν τι γενέσθαι καὶ παράδοξον. τῶν γὰρ ἐγχωρίων τινὰ κυνηγὸν ἐν τοῖς κατὰ τὴν θήραν ἀνδραγαθήμασι διωνομασμένον ἐν μὲν τοῖς ἔμπροσθεν χρόνοις εἰωθέναι τῶν ληφθέντων θηρίων τὰς κεφαλὰς καὶ τοὺς πόδας ἀνατιθέναι τῇ Ἀρτέμιδι καὶ προσηλοῦν τοῖς δένδρεσι, τότε δ' οὖν ὑπερφυῆ κάπρον χειρωσάμενον καὶ τῆς θεοῦ καταφρονήσαντα εἰπεῖν ὅτι τὴν κεφαλὴν τοῦ θηρίου ἑαυτῷ ἀνατίθησι, καὶ τοῖς λόγοις ἀκολούθως ἔκ τινος δένδρου κρεμάσαι ταύτην, αὐτὸν δέ, καυματώδους περιστάσεως οὔσης, κατὰ μεσημβρίαν εἰς ὕπνον τραπῆναι· καθ' ὃν δὴ χρόνον τοῦ δεσμοῦ λυθέντος αὐτομάτως πεσεῖν τὴν κεψαλὴν ἐπὶ τὸν κοιμώμενον καὶ διαφθεῖραι. : « Voilà donc ce qu'il [Héraclès] a fait dans ces régions-là. Après avoir levé le camp, il arriva dans la région de Poseidonia, près d'un rocher où les mythes racontent qu'il se passa quelque chose de singulier et d'étrange : un chasseur parmi les indigènes s'était rendu célèbre par des actes courageux à la chasse, dans des époques antérieures où il était en usage de consacrer à Artémis la tête et les pieds des bêtes sauvages prise et de les clouer aux arbres ; or, un jour où il avait donc capturé un sanglier d'une taille prodigieuse, il dit, parce qu'il méprisait la déesse, qu'il se consacrait à lui-même la tête de la bête, et accompagnant ses propos, il suspendit la tête à un arbre. Puis, comme à midi l'atmosphère devenait brûlante, il sombra dans le sommeil. Pendant ce temps, le lien se délia de lui-même et la tête tomba sur le chasseur assoupi et le tua », traduction : DIODORE DE SICILE. *Bibliothèque Historique*, A. BIANQUIS (trad.), 1997.

été établie. Bien que le passage chez Diodore soit un récit légendaire, introduit dans une partie relative aux faits accompli par Héraclès, il n'y a pas de raison de rejeter la pertinence du texte de l'historien. On peut voir là un témoignage de la présence réelle d'un lieu de culte dédié à Artémis dans le territoire de Poseidonia, comme le dit clairement le passage.

Malheureusement, la seule indication topographique donnée relève d'un très générique τῆς Ποσειδωνιατῶν χώρας πρός τινα πέτραν (« dans le territoire de Poseidonia, près d'un rocher »). La question serait donc de savoir où pourrait être ce rocher et l'hypothèse la plus vraisemblable est en effet de le chercher à l'est, dans la région des collines du mont Capaccio. En comparaison avec la plaine côtière du territoire de Poseidonia, ces collines sont certainement l'endroit le plus probable pour installer un culte à Artémis, déesse identifiée justement avec un paysage plus boisé, plus propice à la chasse. En revanche, même en acceptant cette proposition d'un lieu de culte à Artémis sur les collines dans la partie est du territoire de Poseidonia, nous n'avons aucune donnée archéologique qui permettrait de placer avec certitude ce sanctuaire. Bien que cette partie du territoire ait été moins explorée par les recherches archéologiques, aucun signe matériel ne se rapporte à un culte à Artémis ; quelques petits lieux de culte dont la divinité honorée n'a pu être identifiée sont attestés sur les pentes du mont Capaccio. Excluant la zone du Granato, aujourd'hui le siège du culte de la Madonna del Granato, à mettre en relation plutôt avec Héra, E. Greco émet l'hypothèse pour deux endroits les plus probables : à Acqua che bolle (n° 58), au pied du mont Capaccio, ou à Getsemani (n° 39). Toutes ces localités peuvent être identifiées comme des lieux de culte dès l'époque archaïque. Il convient de les analyser plus en détail.

Acqua che bolle (n° 58)[156] est une localité située à environ trois kilomètres au sud-est des murs de la cité, dans une zone aux limites entre la plaine et les premières pentes du mont Capaccio, où on remarque la présence de plusieurs sources d'eau, comme son nom l'indique. Le premier vestige découvert à cet endroit est une inscription en alphabet achéen archaïque, qui porte la mention : τᾶς Θεῶ ἐμι ἱαρόν. L'inscription a été trouvée sur une plaquette d'argent lors des travaux d'aménagement dans une propriété agricole. La plaquette est de forme irrégulière et mesure 5,3 x 4,6cm, avec une épaisseur de 0,75cm. Sur la surface non inscrite, la plaquette présente 4 petits disques en argent, probablement obtenus avec une technique de martèlement à chaud. Cette technique montre que l'inscription a été réalisée uniquement après le rajout du poids des disques sur la plaquette, ce qui donne un caractère d'autant plus important à ces quatre disques. La proposition faite par A. M. Ardovino[157] est d'un rajout pour atteindre un poids appartenant au système de mesure utilisé à Poseidonia au VI^e^ siècle : le poids mesuré maintenant égale 111,53g et correspondrait à 15 statères ou 30 drachmes dans le système phocéen, où un statère varie entre 7,56 et 7,45g. Le poids semble avoir une importance toute particulière avant la dédicace de la plaquette à la divinité. Malgré l'absence de contexte stratigraphique, l'objet a été daté au second quart du VI^e^ siècle, à partir de l'analyse de l'écriture, sur la base du *ductus*, et en comparaison avec d'autres inscriptions archaïques sur métal de Poseidonia[158].

L'inscription ne constitue pas le seul signe d'un possible lieu de culte à cet endroit. Lors des recherches archéologiques effectuées en 1991, M. Cipriani a pu retrouver une petite nécropole de la deuxième moitié du IV^e^ siècle, ainsi qu'un niveau de fréquentation contenant du matériel votif du VI^e^ et du V^e^ siècles[159]. Les vestiges archéologiques ne permettent pas d'affirmer avec précision la divinité honorée, mais

[156] *Paestum Città e territorio* 1987, p. 39.
[157] A. M. ARDOVINO, 1980, p. 52-53.
[158] *Ibid*, p. 52 ; R. ARENA, 1996, p. 46, n° 20.
[159] A. M. ARDOVINO, 1993, p. 288.

témoignent avec certitude de la présence d'un lieu de culte à cet endroit, dès les premiers temps de la colonie. En revanche, procédant à des comparaisons avec trois autres plaquettes d'argent de Poseidonia, A. M. Ardovino propose un culte à Déméter en ce lieu[160]. Deux autres plaquettes ont été trouvées dans le sanctuaire urbain méridional et, pour la quatrième, nous n'avons qu'une notice du XIX^e^, relativement peu fiable et qui situe l'endroit de découverte dans une tombe. Toutefois, c'est précisément cette inscription qui permet de proposer l'identification du culte, puisqu'elle porte la mention : τᾶς θεô τ<â>ς παιδός ἐμι ; παῖς étant interprété comme une référence à Perséphone[161]. La proposition est que les inscriptions anonymes seraient dédiées à Déméter, en opposition à sa fille nommée sur cette épigraphe. A. M. Ardovino fait une mise en garde pour l'attribution du culte à Déméter en affirmant la possibilité, qu'il trouve moins probable, d'une appartenance à Héra. Cela se justifie non seulement par l'existence d'un autre Héraion extra urbain, celui de l'embouchure du Sele, mais aussi par l'attribution d'un disque en argent, trouvé dans l'Héraion urbain méridional : τᾶς hέρας hιαρόν *F*ρόφι τόξ᾽ ἀμῖν. Rien ne permet d'attribuer un culte avec certitude et toutes les trois hypothèses, Déméter, Héra ou Artémis, restent valables.

Pour notre discours sur la frontière, le caractère le plus important de ce lieu de culte est donc sa chronologie, d'après l'inscription, et sa localisation, au pied du mont Capaccio. Si l'on accepte l'hypothèse d'une « frontière sacrée » qui définirait les limites de l'occupation du territoire de Poseidonia, on pourrait en voir un exemple ici. Sa datation dans le second quart du VI^e^ siècle place ce petit sanctuaire parmi les plus anciens vestiges de la colonie, de peu postérieur aux premiers témoignages (tombes, sanctuaire urbain septentrional, Héraion du Sele et sanctuaire à Agropoli). À moins d'une génération d'écart, les colons auraient établi à Acqua che bolle un marqueur de leur emprise sur le territoire civique.

---

[160] Sur Déméter à Poseidonia, voir aussi : A. M. ARDOVINO, 1986, p. 92.
[161] A. M. ARDOVINO, 1980, p. 53-54 ; R. ARENA, 1996, p. 47-48, n°22.

Un autre petit sanctuaire champêtre au pied du mont Capaccio est celui de Getsemani (n° 39)[162], retrouvé lors des travaux de construction de l'actuel complexe religieux, entre la fin des années 1950 et le début des années 1960. On n'a plus la localisation précise des découvertes des vestiges antiques et tout contexte est perdu. L'étude du matériel a permis néanmoins d'établir la chronologie du site, qui montre des signes d'une fréquentation dès les périodes préhistoriques et protohistoriques : fragments de céramique d'*impasto* et une grande quantité de cristaux de quartz. La présence grecque est attestée dès les premières années de la colonie par la présence de fragments de céramique corinthienne, de bucchero, de coupes ioniennes et céramique à bandes de fabrication locale. Bien que ce matériel témoigne de la fréquentation du lieu dès le début du VI^e^ siècle, il ne permet pas d'établir la fonction du site. La caractéristique sacrée de l'endroit ne peut être certifiée qu'à partir de la seconde moitié du VI^e^ et du début du V^e^ siècle, grâce à quelques *hydriai* à bandes de moyennes et petites dimensions : cette catégorie de céramique renvoie à un culte lié à l'eau, probablement à une source. Le culte peut être suivi par le matériel daté des époques postérieures, notamment durant tout le IV^e^ siècle. Ce matériel comprend de nombreux fragments de *skyphoi* à vernis noir et quelques éléments en terre cuite : uniquement un exemplaire de ces terres cuites peut être rattaché à une figure féminine, mais ce fragment ne présente pas d'attribut particulier permettant d'identifier la divinité honorée.

Les seuls éléments d'une structure en pierre sont quatre bases en calcaire, probablement destinées à soutenir les colonnes d'un portique ou d'un petit édifice. Pour compléter la description de l'endroit, il faut tenir compte également de la présence de rebuts de cuisson de quelques petits vases à vernis noir, ainsi que des instruments pour la fabrication de vases. Ce dernier type de matériel conduit à penser qu'à la fin du IV^e^

[162] G. AVAGLIANO, 1986 (b), p. 63-64 ; *Paestum Città e territorio* 1987, p. 32-33.

siècle un petit atelier de céramique doit être aussi mis en relation avec les activités du sanctuaire. Finalement, des objets datables de l'époque romaine seraient liés plutôt à une petite villa rustique installée à l'emplacement du sanctuaire grec.

Même si l'on ne peut pas attribuer avec certitude un caractère sacré aux premiers témoignages livrés par le matériel de Getsemani, il est important de noter sa chronologie. Nous avons ici la preuve d'une fréquentation de la zone collinaire à l'est du centre urbain de la cité dès les premiers temps de la colonie. Cela démontre une prise de possession du territoire de la part des colons et une certaine délimitation de l'espace civique à l'extérieur du centre urbain.

D'autre part, comme l'on n'est pas en mesure de définir la divinité honorée dans ce sanctuaire, il peut bien être celui dont parle Diodore, dédié à Artémis. La question de l'emplacement de cet Artémision à Poseidonia reste pour le moment ouverte ; néanmoins, le fait que la majeure partie des sanctuaires extra urbains de Poseidonia soit liée à des divinités féminines plaide en faveur de la véracité du récit de Diodore. Bien que sans une localisation déterminée, il est aisé de postuler l'existence d'un sanctuaire à Artémis dans le territoire de Poseidonia[163].

Pour continuer l'analyse des lieux de culte extra urbains de Poseidonia à l'époque archaïque, passons maintenant au sanctuaire de Fonte (n° 33)[164]. Ce lieu-dit est situé à environ 13km à nord-est de Poseidonia, dans la commune de Roccadaspide, sur la rive droite d'un petit ruisseau, à quelques mètres de sa source, comme son nom l'indique. Un sondage stratigraphique entrepris en 1964 par G. Voza a permis la découverte de nombreux fragments de matériel votif. Le matériel le plus ancien est représenté par des fragments de statuettes en terre cuite, notamment des petites têtes, semblables aux types les plus anciens retrouvés dans les Héraia urbains méridionaux et

[163] E. GRECO, 1987, p. 481-482.
[164] *Paestum Città e territorio* 1987, p. 30-31 ; G. VOZA, 1964, p. 366 ; G. AVAGLIANO, 1986 (a), p. 65-66.

à l'embouchure du Sele, datables de la fin du VII^e^ siècle : on y retrouve tant le type dédalique que celui de la déesse assise trônant.

Malheureusement, le matériel retrouvé dans cette couche de terrain n'est pas homogène et comporte des fragments d'époques plus récentes mélangés aux vestiges les plus anciens. Ce matériel plus récent comprend des figurines en terre cuite de la déesse assise avec *polos*, de type paestan datable du V^e^ siècle et qui renvoie à Héra, ainsi que des nombreux fragments céramiques, notamment des petites coupelles à vernis noir et des petites assiettes à pied. Toujours dans la même couche, les fragments céramiques vont jusqu'au IV^e^ siècle et l'on y note aussi la présence d'armes en fer, ce qui renvoie à une sphère guerrière. Néanmoins, la majeure partie du matériel votif retrouvé se réfère à Héra, à partir des comparaisons évidentes avec les Héraia urbains et au Sele ; il faut rappeler également la présence d'armes au sanctuaire du Sele[165], ce qui prouve l'absence de contradiction entre l'élément guerrier et un Héraion poseidoniate. Dans une seconde strate de terrain le matériel est datable de l'époque romaine, entre le II^e^ et le I^er^ siècle av. J.-C., et comprend quelques petits vases en verre, de nombreuses lampes à huile en terre cuite, de nombreux petits vases votifs et des fragments de statuettes.

En dépit de cette grande quantité de matériel votif, aucune structure de type sacré n'a été identifiée à cet endroit. Bien que la présence d'un sanctuaire soit attesté, on ne peut pas préciser davantage le culte rendu ici. D'après sa position géographique et sa chronologie, ce sanctuaire a été identifié comme un marqueur de la frontière nord-ouest de Poseidonia[166]. La caractéristique frontalière de l'endroit se trouve renforcée par la présence à Boccalupo, à uniquement 200m du sanctuaire, d'un petit noyau de tombes archaïques, probablement à rattacher à une présence indigène ; de cette présence dans les environs, il faut remarquer également la localité Tempalta (n° 31), à environ 3km de distance, où une autre nécropole est son signe le plus clair.

---

[165] Voir ci-dessous dans la partie relative à ce sanctuaire.
[166] *Cf.* : *Paestum Città e territorio* 1987, p. 30 ; G. AVAGLIANO, 1986 (a), p. 65 ; E. GRECO, 1987, p. 482.

De Boccalupo, lieu-dit qui doit être analysé en parallèle à Fonte, les archives du musée de Paestum conservent les notices de deux tombes inédites découvertes le 10 octobre 1966[167]. Les tombes sont chronologiquement homogènes et datables du milieu du VI^e^ siècle à partir de leur mobilier : bucchero campanien (cratère à colonnette, coupe avec bord à col, bassins et amphores à vin) et coupes ioniennes de type B2. Ce mobilier diffère totalement des tombes urbaines contemporaines et se rattache plutôt aux exemples de la tradition indigène campanienne. Au même endroit, deux autres tombes ont été fouillées en 1977 : une tombe masculine et une féminine, datables du dernier quart du IV^e^ siècle ; trois autres tombes ont été identifiées mais n'ont pas été fouillées.

L'élément le plus intéressant en ce qui concerne la frontière de Poseidonia à l'époque archaïque est la présence au même endroit et à la même époque d'un sanctuaire grec aux côtés d'une petite nécropole indigène. D'une part, on peut voir dans le sanctuaire un marqueur de frontière et, d'autre part, la caractéristique essentielle de cette frontière est la perméabilité entre éléments grecs et indigènes. Un discours plus complet de cette interaction culturelle aux confins du territoire de Poseidonia doit tenir compte aussi des vestiges retrouvés à Tempalta, à 3km de distance de Fonte.

Tempalta (n° 31) est le nom d'une colline basse (328m) à environ 14km au nord-est de Poseidonia. La localité est une nécropole dont l'étude a permis d'établir une durée d'occupation assez longue, dès la deuxième moitié du VII^e^ siècle jusqu'à la fin du IV^e^, avec une période d'interruption au VI^e^. La nécropole s'étend sur une zone d'environ 240m et comprend au moins 23 tombes, dont une dizaine est datable de la seconde moitié du VII^e^ siècle, à la veille de la fondation de la colonie grecque. La présence indigène dans la région collinaire autour de Poseidonia est ainsi mieux attestée : ce sont des tombes à fosse, creusées directement sur le banc de roche et recouvertes de pierres. Bien que bouleversé depuis les époques anciennes, le mobilier

[167] Un résumé de ces notices a été donné dans *Paestum Città e territorio* 1987, p. 31.

témoigne du rituel indigène : des nombreux fragments d'ambre, des objets en fer et particulièrement des amphores d'*impasto* d'un type bien connu dans les nécropoles de Pontecagnano. La similitude du matériel de Tempalta avec certains exemples de Pontecagnano est une preuve supplémentaire des contacts réguliers entre la plaine de Poseidonia et la zone au nord du Sele.

L'hypothèse la plus vraisemblable est d'attribuer l'arrivée des colons comme la cause du déplacement de ces populations indigènes. L'existence d'un noyau de population indigène à très courte distance d'un petit sanctuaire grec peut nous donner quelques éléments pour notre discours sur la frontière de Poseidonia à l'époque de l'implantation de la colonie. Malheureusement, les signes matériels ne sont pas suffisants pour qu'on établisse, avec certitude, la forme du contact entre indigènes et Grecs. En revanche, la disparition de tout signe de fréquentation indigène et l'absence de trace d'occupation du site pendant tout le VI$^{e}$ siècle semble indiquer des contacts plutôt conflictuels.

Après une interruption de son utilisation, la nécropole est réutilisée et a livré des tombes datées du V$^{e}$ et du IV$^{e}$ siècles. Parmi ces tombes, on peut voir un des très rares exemples datés du début du V$^{e}$ siècle. Encore une fois, cet exemple unique ne permet pas une analyse plus approfondie. En revanche, d'autres tombes datables de la seconde moitié du V$^{e}$ siècle montrent des signes en opposition avec les exemples contemporains retrouvés dans les nécropoles urbaines. Dans ces dernières, les dépositions sont caractérisées par une grande sobriété, avec très peu de matériel à l'intérieur des tombes ; les tombes de Tempalta (n° 31) s'opposent à ce schéma et présentent un mobilier beaucoup plus important. On pourrait être en présence à Tempalta (n° 31) d'un petit noyau de population suivant un rituel funéraire un peu différent de celui des citoyens grecs. On n'a pas assez d'élément pour pousser davantage l'analyse, mais il est intéressant de noter la possibilité qu'il s'agisse d'un noyau de population indigène

hellénisée. La position géographique de la nécropole est également un élément important à être pris en considération pour soutenir cette hypothèse. C'est un des sites situés les plus à l'est du centre urbain. Il n'est pas possible d'affirmer avec certitude si ce lieu correspondait aux limites de l'occupation de la cité grecque, mais le fait qu'il présente un rituel funéraire différent des autres est un indice fort pour attribuer une présence indigène dans cette zone. Connaissant l'histoire de la conquête lucanienne à l'extrême fin du V^e^ siècle, une présence indigène aux confins du territoire poseidoniate est une donnée importante pour l'interprétation de l'histoire de la cité. Peut-être est-ce un premier signe d'une puissance grandissante des indigènes vis-à-vis les colons grecs et une indication que la frontière de la cité grecque se rétrécissait par rapport aux populations italiques.

La nécropole est active aussi pendant tout le IV^e^ siècle et cette continuité dans son utilisation est la caractéristique la plus remarquable pour cette période. Pour le IV^e^ siècle, les sept tombes fouillées sont distribuées tout au long du siècle et suivent le schéma habituel des tombes paestanes contemporaines : les tombes masculines présentent un mobilier formé de cratères et d'armes, ceinturon et lance ; celles féminines avaient des vases comme le *lebes gamikós*, le *lekane*, des fibules et des monnaies.

Une autre localité sur les collines à l'est de la plaine, cette fois sur le mont Soprano, a également livré du matériel qui pourrait être identifié à un lieu de culte grec. La Grotta del Granato (n° 38)[168] est une grotte située à proximité de l'actuelle église de la Madonna del Granato, au bas des pentes nord-est de la colline. En 1940, V. Panebianco a découvert des traces d'une présence préhistorique, datée de l'époque moustérienne, c'est-à-dire au Paléolithique moyen, mais aussi du matériel de l'Âge du Bronze. En 1963, G. Voza a pu procéder à un petit sondage de sauvetage à cet endroit,

[168] *Ibid*, p. 32.

ce qui a livré du matériel grec archaïque, daté du VI^e^ siècle : les objets les plus importants sont un *amphoriskos* daté du corinthien récent et une coupelle à bandes. Le matériel grec est trop exigu pour qu'on puisse préciser davantage la nature de l'établissement, mais sa caractéristique renvoie probablement à un lieu sacré.

Malgré l'exiguïté d'information sur cette grotte, son existence est de grande importance pour notre discours. Ce petit lieu de culte prouve qu'avant de proposer un schéma général qui expliquerait l'ensemble des réalités rencontrées sur un territoire quelconque, il faut une précaution supplémentaire. D'un côté, dans le cas de Fonte (n° 33), nous sommes confrontés avec un sanctuaire grec qui semble « côtoyer » un petit habitat indigène ; de l'autre côté, dans le cas de Grotta del Granato (n° 38), la situation est celle d'un ancien site fréquenté par des indigènes avant l'arrivée des Grecs et qui semble être repris par les colons. Les différents témoignages archéologiques que l'on peut récolter dans le territoire de Poseidonia montrent des signes divergents, d'une grande complexité d'analyse.

Dans le territoire de Poseidonia, il faut tenir compte également d'un petit sanctuaire extra urbain, celui de Linora (n° 63)[169], situé à environ 3km au sud des remparts de Poseidonia et à 1km de l'actuelle ligne de côte. Une première caractéristique topographique qui diffère de la majorité des sites de Poseidonia est l'épaisse couche de terre qui sépare le sol archéologique ancien et le niveau de circulation actuel. La strate ancienne se retrouve en effet à 4m en dessous d'une roche calcaire récente formée d'alluvion.

Les traces qui permettent d'établir un lieu de culte à cet endroit comprennent une moitié d'antéfixe à tête de gorgone, datable du milieu du VI^e^ siècle, quelques fragments de statuettes en terre cuite, reproduisant une figure féminine (avec une fleur de lotus sur la poitrine) et datables de la première moitié du V^e^ siècle, ainsi que de nombreux

[169] *Ibid*, p. 41 ; G. AVAGLIANO, 1986 (c), p. 61-62 ; E. GRECO, 1979 (a), p. 14, n. 8 ; G. AVAGLIANO, 1992, p. 139-151.

fragments de céramique corinthienne et attique archaïque à vernis noir, certains présentant des petites inscriptions. Malheureusement, de ce sanctuaire, aucune structure n'est parvenue en place ; en revanche, l'antéfixe archaïque est la preuve de l'existence d'un édifice d'une certaine importance à cet endroit. De même que la Grotta del Granato (n° 38), les recherches archéologiques à Linora ont livré des signes d'une fréquentation préhistorique du site : ce sont surtout des fragments de céramique d'*impasto*, dont certains datables de l'époque du Néolithique, tandis que la majorité est de l'Âge du Bronze. Dans la complexité des formes de contacts entre Grecs et Indigènes, Linora représente un exemple de site préhistorique repris par les colons et transformé en sanctuaire. Cette fois, nous ne sommes pas sur les pentes des collines à l'est de la plaine paestane, mais à quelques kilomètres du centre urbain et à proximité de la mer.

L'importance de ce site vient surtout de la découverte de deux tronçons de route, l'un d'environ 200m avec orientation nord-sud et l'autre plus petit qui croise le précédent et donne une direction du nord-ouest au sud-est. Ce croisement se situe à environ 50m du lieu de découverte de l'antéfixe archaïque et des fragments attiques. Cette proximité entre le carrefour et le lieu de culte est un indice supplémentaire pour l'analyse de la portée aussi bien des routes que du sanctuaire.

Non seulement avons-nous ici le témoignage d'une circulation relativement importante dans cette partie sud du territoire de la cité, mais les directions de ces routes sont tout aussi remarquables. Le petit morceau de route d'orientation nord-ouest/sud-est ne reliait probablement pas ce site au centre urbain. On peut inférer l'existence d'un certain réseau routier plus complexe que l'on a proposé jusqu'à présent. La route principale, celle en sens nord-sud, présente une largeur de 4,60m et des traces bien visibles du sillon des chariots ; elle devrait être la principale liaison du centre urbain de la cité avec le sud du territoire, notamment Agropoli ou Punta Tresino. Le fait que

quelques tombes datables du IV^e^ siècle s'arrêtent au bord de la route donne l'indication de la datation probable de la construction, vraisemblablement dans le courant du V^e^ siècle. L'existence de la route serait un point d'appui en faveur de l'hypothèse d'un port maritime de la cité localisé au sud du centre urbain. De plus, si l'on continue ce tronçon vers le sud-est, il nous amène vers la mer, plus particulièrement vers l'embouchure du fleuve Solofrone. Cette embouchure est aussi une possibilité pour la localisation du port de la colonie. Bien que l'on ne puisse pas avancer trop d'hypothèse avec un si maigre témoignage, il convient de prendre note de toutes ces possibilités, sans en écarter aucune à priori. Ce sont également des pistes pour les recherches futures.

Le site présente aussi une nécropole très importante. Jusqu'à présent, plus de 60 tombes ont été trouvées, toutes datés du IV^e^ siècle sauf une, qui est datée du début du V^e^ siècle. Cette quantité de tombes relativement importante à une distance moyenne par rapport au centre urbain de la cité a conduit à l'hypothèse d'un petit village à Linora[170]. De plus, il semble que cette partie méridionale du territoire de Poseidonia était beaucoup moins fertile, pratiquement improductive. E. Greco a proposé que la route était la « raison d'être » d'un village installé dans une partie de territoire peu fertile. Ce serait un village à vocation artisanale et commerciale. En effet, on a trouvé des fragments de céramique mal cuite de la seconde moitié du VI^e^ siècle, probablement des rejets d'un atelier céramique. De plus, à proximité de la nécropole, G. Voza avait trouvé en 1964 une carrière de pierre, caractérisée par des restes d'un tronçon de colonne et des blocs à peine ébauchés.

Le seul problème de cette « raison d'être » du village est la chronologie des tombes uniquement au IV^e^, tandis que la route et l'atelier céramique, dont on peut supposer l'existence, sont antérieurs. Un essai de conciliation entre ces différentes données a été proposé par G. Avagliano[171], qui suppose une réutilisation au IV^e^ siècle

[170] E. GRECO, 1987, p. 483 ; E. GRECO, 1982 (a), p. 51-62.
[171] G. AVAGLIANO, 1992, p. 142.

des tombes déjà existantes. Les notices de fouilles de 1963 comportaient en effet l'indication de nombreux fragments céramiques datés du V^e^ siècle trouvés dans la couche de terre qui recouvrait les tombes du IV^e^. Quelle que soit la motivation pour l'établissement d'un village à Linora, il est certain que les 60 tombes du IV^e^ siècle constituent un signe fort d'une occupation régulière du site à cette époque. Pour la période précédente, malgré des nombreux signes de fréquentation de la zone dès le milieu du VI^e^ siècle, une seule tombe datée du V^e^ siècle ne permet pas de postuler l'existence d'un village.

Pour avoir un panorama complet des sanctuaires d'époque archaïque à Poseidonia, il faut traiter également ceux que G. Vallet aurait classés comme suburbains[172]. À Poseidonia nous comptons trois sites qui peuvent rentrer dans cette catégorie : Santa Venera (n° 64), Stazione di Paestum (n° 53) et Lupata (n° 66). Ce dernier a été décrit lors de nos commentaires sur les possibilités de localisation du *teichos* cité par Strabon (V, 4, 13). Les deux autres ne présente qu'un intérêt secondaire pour notre étude sur la frontière ; c'est la raison pour laquelle nous reprenons brièvement les données acquises[173]. Pour ce qui relève de Santa Venera[174], l'aire sacrée témoigne d'une fréquentation dès le lendemain de la fondation coloniale, avec de nombreuses statuettes en terre cuite datables du début du VI^e^ siècle. Vers la moitié du siècle, le site reçoit la construction d'un édifice en pierre, rectangulaire, d'où provient la célèbre métope archaïque d'Europe sur le taureau, découverte en 1907 par Spinazzola. En ce qui concerne la divinité honorée ici, c'est seulement à l'époque hellénistique que l'on a l'attestation d'un culte à Aphrodite, identifiée grâce à des inscriptions et à l'iconographie des petites statues en marbre. L'utilisation de l'aire sacrée est confirmée

[172] G. VALLET, 1967, p. 67-142.
[173] Pour une description complète du sanctuaire de Santa Venera et des fouilles plus récentes, voir : J. G. PEDLEY, 1993.

jusqu'à l'époque romaine, avec une restructuration effectuée au I^er^ siècle av. J.-C. En plus du sanctuaire, Santa Venera est aussi le lieu d'une grande nécropole urbaine, utilisée entre le V^e^ et le IV^e^ siècle.

En ce qui concerne Stazione di Paestum (n° 53), le lieu de culte est attesté uniquement par le matériel votif retrouvé, qui inclut, pour la période archaïque, des statuettes de la déesse nue, de type dédalique, et celles de la déesse au trône, semblables à celles retrouvées dans les sanctuaires urbains. Plus inattendu a été le riche matériel votif du V^e^ siècle, comprenant des statuettes et des vases attiques d'importation. La petite nécropole apparue ici présente uniquement des tombes datables d'époque romaine, sans aucune trace d'une nécropole plus ancienne.

Ce panorama des sanctuaires archaïques du territoire de Poseidonia nous permet quelques observations. Premièrement, il faut noter une chronologie très haute et proche de la fondation de la cité pour une grande partie de ces sanctuaires. Cela pourrait faire penser en effet à la constitution d'une « frontière sacrée », ayant pour fonction de démarquer les limites de l'occupation du territoire de la colonie. Une certaine forme de possession du territoire est clairement identifiable par la localisation de ces sanctuaires, notamment dès les premières années de la colonie. Cependant, les différences entre les divers sanctuaires et l'exiguïté de données d'autres contextes, funéraire par exemple, appellent à la plus grande prudence avant de proposer des schémas explicatifs. Passons maintenant aux nécropoles les plus anciennes retrouvées dans le territoire pour avoir une vision plus complète de son occupation et peut-être même de ses limites.

---

[174] *Paestum Città e territorio* 1987, p. 41-44 ; J. G. PEDLEY, 2000, p. 65-66 ; M. CIPRIANI, 1986 (a), p. 59-60.

*5. Le schéma « morire in città » : difficulté d'interprétation*

Excepté les sanctuaires extra urbains, Poseidonia présente très peu d'établissements sur le territoire pendant la première période d'occupation de la ville. Il ne semble pas pertinent de commenter les nécropoles urbaines, celles qui jouxtent les murailles du centre urbain, qui ont livré des tombes datées dès les premières années de la colonie. Ces nécropoles se rapportent directement au centre urbain et n'entrent pas en compte dans un discours sur la frontière de la cité. Il nous suffira de les citer ici et de les décrire brièvement dans notre catalogue des sites : Andriuolo-Laghetto (n° 52), Arcioni (n° 50), Spinazzo (n° 59) et Santa Venera (n° 64).

Revenant aux zones rurales de la cité, seulement quelques petites nécropoles de la fin du VI^e^ et du début du V^e^ s. av. J.-C. ont été trouvés dans la périphérie du territoire, à Fravita (n° 13), Pila (n° 42), Boccalupo (Fonte) (n° 33), Pagliaio della Visceglia (n° 60), Ponte di Ferro (n° 48), Tempalta (n° 31), Tempa del Prete (n° 62). Cette absence d'une occupation systématique du territoire semble suivre un schéma plutôt commun dans le monde grec, où le paysan habitait dans la ville et non pas à la campagne. En parlant de la nécropole de Tempa del Prete, E. Greco[175] a classé cette dernière dans une catégorie qu'il appelle « non morire in città » : il oppose cette nécropole à celles urbaines, celles qui suivent le schéma « morire in città », où la majorité des citoyens étaient enterrés dès l'époque archaïque jusqu'à la fin du V^e^ siècle. Son présupposé était que les nécropoles extra urbaines constituent le signe matériel non périssable d'un établissement agricole[176]. En effet, dans l'impossibilité d'identifier les traces matérielles de l'habitat grec dans la campagne, il nous reste uniquement les nécropoles comme signe d'une occupation permanente du territoire par une classe sociale plus élevée, celle capable d'offrir des monuments en pierre à ses morts. Par

[175] E. GRECO, 1982 (a), p. 51-62. La même thèse a été reprise dans un article plus récent et traitant autres colonies de Grande Grèce : E. GRECO, 2000, p. 171-201.

conséquent, l'exiguïté de nécropoles indiquerait la presque absence de citoyens domiciliés à la campagne.

Toutefois, quelques commentaires sur les idées sous-jacentes à ce schéma semblent être utiles. Le corollaire du schéma « mourir en cité » consiste à proposer un type particulier de culture agricole, celle des céréales. La comparaison avec Métaponte est évidente ; les deux colonies semblent en effet suivre un même type d'occupation de la campagne. Le fait que le symbole de la cité de Métaponte, présent dans ces monnaies, soit un épi d'orge est symptomatique de l'importance de cette culture. Un tel type de production agricole ne demanderait pas la présence du citoyen tout le long de l'année, mais uniquement pendant des moments relativement courts : la semaille et la récolte. Cette hypothèse est parfaitement convaincante sauf qu'elle suppose un changement de production agricole au IV$^{e}$ siècle, lorsque la campagne montre des signes d'une occupation permanente à travers un ensemble de petites nécropoles. Ce nouveau type de culture, qui demande une activité plus intense des agriculteurs, est identifié avec la vigne et l'olivier. Si nous avons tous les signes d'une production céréalière importante dans la plaine de Poseidonia, nous n'avons aucun renseignement concernant un changement de type de production dans un second moment de l'histoire de la cité. Ce sont des propositions qui, dans l'état actuel de la recherche archéologique, restent sans vérification.

D'autre part, la recherche actuelle questionne les schémas de production traditionnellement acceptés et souligne l'importance de la polyculture et des activités parallèles à la production agricole[177]. Les exemples sont multiples dont les principaux sont la pêche, la chasse, l'élevage, l'exploitation du bois, la production de fruits et de légumes. L'exemple majeur est représenté par l'élevage, activité essentielle pour l'agriculture, notamment les bœufs de traction pour la charrue, mais aussi comme

[176] E. GRECO, 1982 (a), p. 52.

moyen de transport, ainsi que pour la production de la viande, du lait et des dérivés tels que le cuir et la laine[178]. C'est une activité productive qui demande du travail constant, tout le long de l'année, ce qui forcerait la fixation d'une part de la main-d'œuvre à la campagne et non pas au centre urbain[179].

Ses questions sur l'ensemble des activités économiques indispensables pour le développement d'une cité grecque soulèvent des problèmes importants pour le cas spécifique de Poseidonia. Dans cette cité, les vestiges archéologiques connus qui nous permettent d'appréhender les formes d'occupation du territoire se résument aux nécropoles. Par conséquent, dans l'état actuel de nos connaissances, aucun signe matériel ne peut confirmer l'hypothèse d'une occupation permanente du territoire par une partie des habitants dès les premières années de la colonie grecque de Poseidonia. En revanche, il nous semble que cette hypothèse ne doit pas être totalement écartée et qu'une reprise des recherches archéologiques systématiques du territoire de cette cité serait très bénéfique[180].

Après avoir considéré ces différentes hypothèses pour expliquer l'exiguïté de nécropoles dans la campagne de Paestum, il faut passer à l'analyse de celles qui datent de la fin du VI$^{e}$ et du début du V$^{e}$. Les localités Boccalupo (n° 33) et Tempalta ont été décrites et analysées en même temps que le sanctuaire de Fonte (n° 33) en raison de leur proximité du sanctuaire grec.

Dans la localité Fravita (n° 13), une seule tombe datée de l'époque archaïque, à partir de l'analyse de son mobilier, a été trouvée en 1961. La majeure partie de la

---

[177] Voir en particulier la synthèse récente de P. Horden et N. Purcell, qui souligne la multitude d'activités nécessaire à la survie de la cité antique : P. HORDEN et N. PURCELL, 2000.

[178] Le travail récent de C. Chandezon sur les inscriptions qui mentionnent l'élevage montre l'importance de cette activité économique : C. CHANDEZON, 2003.

[179] En ce qui concerne la question de la démographie et, par conséquent, du mode d'occupation des campagnes grecques, voir les développements récents en Grèce, notamment à partir des données provenant de prospections : S. E. ALCOCK et J. F. CHERRY (éds.), 2004 et commentaires récents sur ce problème : D. ROUSSET, 2004, p. 363-383 et M. BRUNET, 2007, p. 31-41.

nécropole est datée de la fin du IV^e^ siècle et il ne semble pas avoir de continuité entre les deux périodes. Les tombes plus tardives entrent dans le schéma habituel des nécropoles lucaniennes mais deux de ces monuments ont la particularité de porter un décor peint. C'est une caractéristique très exceptionnelle que d'avoir des tombes peintes dans la campagne, à une grande distance du centre urbain. Environ 80% des tombes peintes ont été trouvées dans les nécropoles urbaines et les 20% restants se concentrent dans quelques nécropoles beaucoup plus proches du centre. Il est remarquable que Fravita (n° 13) soit une exception aussi bien au VI^e^ siècle qu'au IV^e^ et, dans ce dernier cas, montre des signes importants de prestige. Il n'est pas possible de savoir ce qui rendait cette localité aussi spéciale, mais la proximité de la vallée du Sele indique probablement la source de sa richesse, qui peut être la production agricole mais aussi les activités commerciales liées au trafic fluvial. Pour la période archaïque, le fait qu'il s'agisse d'une seule tombe ouvre davantage la fourchette des raisons possibles pour son existence. Sur un seul monument, il ne nous semble pas avisé de tirer trop de conclusions.

Le site de Pagliaio della Visceglia (n° 60) montre des caractéristiques assez proches avec celui de Fravita (n° 13) : encore une fois, on a trouvé une seule tombe datée entre la fin du VI^e^ et le début du V^e^, malheureusement déjà pillée lors de sa découverte et laissant peu d'indices, à part les deux fragments de lécythe qui ont permis sa datation. De la même façon que la nécropole précédente, il n'y a aucun signe d'utilisation de la nécropole jusqu'au milieu du IV^e^ : date à laquelle correspond deux autres tombes trouvées dans cette localité. La nécropole est trop peu importante pour permettre une analyse d'une certaine portée.

[180] Les exemples des données des prospections en Grèce et à Métaponte montrent des situations complexes et diversifiées en ce qui concerne les formes d'occupation du territoire des cités grecques.

Une nécropole du VI^e^ siècle a des caractéristiques totalement différentes des autres : c'est Ponte di Ferro (n^o^ 48)[181], découverte en 1983. Cette nécropole d'environ 140 tombes présente un rituel funéraire différent de ce que l'on observe habituellement : les corps étaient déposés directement dans le sable, sans mobilier, sans aucun respect des orientations et avec des superpositions de tombes. Certaines tombes sont construites avec des fragments de plaques de travertin, indiquant probablement un remploi des plaques endommagées, et couvertes avec des tuiles mal formées ou présentant des défauts de cuisson : ce sont des rebuts de fabrication. Un autre trait particulier est le grand nombre de squelettes d'enfant ainsi qu'un âge moyen plus bas pour les individus adultes, une caractéristique de malnutrition de la population. Tous ces indices permettent de formuler l'hypothèse[182] d'une nécropole dédiée à des individus d'une origine sociale plus basse, probablement appartenant à un groupe qui constituait la main-d'œuvre au service des citoyens de la cité. La proposition avancée était d'un quartier suburbain lié à une activité portuaire[183]. Le fait qu'on n'a pas encore trouvé le port de la cité grecque rend difficile la vérification de l'activité productive de ce groupe de population.

Il est toutefois important de signaler la présence d'une nécropole réservée à un groupe social plus pauvre à un peu moins d'un kilomètre à nord-ouest des murailles de la cité. C'est, pour le moment, le seul exemple à Poseidonia de monuments construits en pierre appartenant à une telle classe sociale. C'est un élément important aussi pour notre discours sur les possibilités d'identification d'un habitat régulier à la campagne d'une classe sociale plus basse. Cet exemple montre clairement que les constructions en pierre sont issues du rejet d'un matériel endommagé. Il est vraisemblable de penser que l'atelier céramique qui a produit les tuiles se trouvait à proximité du local d'utilisation de ces exemples mal formés, c'est-à-dire, de la nécropole. Il est peu probable

[181] M. CIPRIANI, 2001, p. 374-5 ; *Paestum Città e territorio* 1987, p. 35-36.
[182] G. AVAGLIANO, 1985, p. 261-268.

d'imaginer que quelqu'un serait prêt à payer le transport ou dépenser trop d'énergie pour le déplacement à longue distance de ces rebuts de cuisson. D'autre part, la proximité avec la nécropole urbaine d'Arcioni (n° 50) pourrait aussi expliquer la présence des fragments de plaques de travertin : les plaques endommagées et non utilisées dans la nécropole plus riche pouvaient être transportées facilement jusqu'à Ponte di Ferro (n° 48). Ponte di Ferro constitue ainsi un exemple exceptionnel.

Il nous reste à commenter une dernière nécropole active dès la fin du VI^e^, celle de Tempa del Prete (n° 62). La nécropole est composée d'environ 110 tombes, dont la majorité date du IV^e^ siècle, mais quelques exemplaires plus anciens sont de la fin du VI^e^ ou du début du V^e^ siècle. Malgré le petit nombre de tombes archaïques, la grande quantité de matériel sporadique retrouvé dans le remplissage autour des tombes lucaniennes permet de soutenir l'idée d'une réutilisation de grande partie de la nécropole dans cette seconde phase de fréquentation[184].

Le premier aspect remarquable de cette nécropole est la présence de la célèbre Tombe du Plongeur, le seul exemple de tombe peinte dans une cité grecque[185]. Deuxièmement, sa localisation périphérique par rapport au centre urbain et les signes abondants d'une fréquentation régulière dès le VI^e^ siècle ont permis d'identifier ce site comme un village suburbain[186]. Cette identification semble être plus appropriée ici que pour le site de Linora (n° 63), situé à courte distance et dont nous avons déjà parlé ci-dessus. Les deux sites sont implantés dans une zone de la campagne considérée comme improductive en vertu d'un banc rocheux trop superficiel. Nous avons également commenté l'existence des traces d'une importante route reliant le centre urbain et la portion sud du territoire.

---

[183] C. A. FIAMMENGHI, 1986, p. 102.
[184] *Cf.* : G. Avagliano : E. GRECO, A. STAZIO, et G. VALLET (éds.), 1987, p. 40-41.
[185] En raison de son importance, cette tombe est commentée en détail ci-dessous, dans un chapitre à part.
[186] E. GRECO, 1987, p. 483.

La présence de cette route, alliée à l'hypothèse de localisation du port de la cité dans le sud (à l'embouchure du Solofrone ou à Agropoli), renforce l'idée d'un village à vocation artisanale ou commerciale à Tempa del Prete, dans une époque qui connaît peu d'exemples de ce type d'occupation, surtout en milieu achéen, dont la forme d'occupation du territoire suit d'autres modèles[187].

*6. Nécropole grecque de Gaudo*

Le territoire de Poseidonia livre très peu de traces d'occupation pendant le V^e^ siècle et les vestiges archéologiques datant de ce siècle sont rares. Par conséquent, les analyses concernant ce siècle sont très réduites et avancent peu dans notre discours sur l'évolution de l'occupation du territoire et l'établissement de la frontière de la cité. D'une part, presque tous les sites qui montrait des signes de fréquentation durant le V^e^ siècle, notamment dans la première moitié, présentaient déjà des activités au cours de la seconde moitié du VI^e[188]. D'autre part, il faut remarquer que plusieurs sites occupés pendant le VI^e^ siècle ne montrent aucun signe de fréquentation durant le V^e^, tandis qu'ils sont réoccupés au IV^e^.

Dans l'état actuel de nos connaissances, nous n'avons aucun élément de réponse pour expliquer ce « vide » relatif du V^e^ siècle. Comme ces lieux ont des traces importantes d'occupation au IV^e^ siècle, nous ne pouvons pas parler d'un abandon total. Le fait que les sites présentent des vestiges importants au siècle suivant nous indique qu'il devait y avoir des traces matérielles d'une présence antérieure encore visibles au IV^e^ siècle. L'histoire de la cité de Poseidonia et de la région campanienne nous permet de proposer une hypothèse pour cette diminution de fréquentation. À l'extrême fin du

[187] E. GRECO, 2000, p. 171-201. Ce point est particulièrement pertinent pour l'analyse de la tombe du Plongeur, trouvée cette nécropole et commentée plus loin.
[188] Tous les commentaires sur ces sites ont été mis ensemble et se trouvent dans la partie concernant le VI^e^ siècle.

V^e siècle, Poseidonia est conquise par les Lucaniens, une population italique d'origine Samnite[189]. En revanche, nombreux sont les conflits dans la région campanienne au V^e siècle[190]. Tout d'abord, le début du V^e siècle voit une volonté d'expansion de la domination étrusque dans la région, notamment avec la bataille de Cumes en 474 av. J.-C. Ensuite, l'essor du site de Fratte indique l'existence d'une population étrusque toujours très active dans la région proche de Poseidonia, y compris après la défaite à Cumes[191]. En revanche, la proximité de cet important centre de culture étrusque montre la potentialité de conflit. Un autre indice d'une forte présence italique aux abords de Poseidonia est aussi donné par l'existence de la dite « tombe princière » de Monte Pruno, ainsi que divers vestiges de matériel de type grec à cet endroit[192]. Les contacts entre Poseidonia et les populations italiques sont bien attestés bien avant la conquête lucanienne ; il est impossible d'établir avec précision le type de rapports entretenus entre ces gens de cultures différentes. Il y a aussi la population campanienne, d'origine osque mais différente des Samnites[193], qui s'empare d'une part considérable de la région, dont Capoue en 423 (Tite Live, IV, 37, 1-2 et XXVIII, 28, 6) et Cumes en 421 av. J.-C. (Diodore de Sicile, XII, 76, 4). Il semblerait que, dès au moins 438, les Campaniens ont une certaine forme d'organisation politique suffisante pour attirer l'attention de Diodore de Sicile (XII, 31, 1). Finalement, les Lucaniens devaient être dans l'arrière-pays de Poseidonia dès au moins le milieu du V^e siècle et constituaient une menace constante. Dès cette époque, les Lucaniens s'emparent d'un vaste territoire

---

[189] Strabon, VI, 1, 3 : « Les Lucaniens sont de souche samnite. Après avoir vaincu à la guerre les Posidoniates et leurs alliés, ils entrèrent en possession de leurs villes. », traduction STRABON. *Géographie*, F. LASSERRE (trad.), 2003 (1967).

[190] Ce sujet n'est pas l'objet de notre étude et une description succincte nous suffit pour fonder notre hypothèse d'une intensification des conflits aussi de la part de la cité de Poseidonia dès le milieu du V^e siècle. Voir en particulier : A. PONTRANDOLFO et B. D'AGOSTINO, 1987, p. 101-116 et la synthèse : E. M. DE JULIIS, 1996, p. 200-202 et 230-238.

[191] A Fratte, une tombe a livré une *olpè* inscrite en caractère achéen datée du premier quart du V^e siècle, indiquant au moins des contacts entre Poseidonia (d'après l'alphabet de l'inscription) et la population étrusque de Fratte. Ce témoignage plaide pour beaucoup de prudence avant de suggérer que les contacts entre Poseidonia et les cités étrusques étaient nécessairement conflictuels. Un commentaire sur cette tombe est présent ci-dessus, dans la partie sur les populations non grecques autour de Poseidonia.

[192] Cette localité fait l'objet de nos commentaires plus haut, également dans la partie sur les populations non grecques autour de Poseidonia.

à l'intérieur des terres et qui s'étend jusqu'à la Mer Ionienne. Le témoignage de Polyen (II, 10, 2 et 4) sur la menace qu'ils constituaient à la nouvelle colonie de Thourioi est la preuve de leur présence et de leur force militaire dès le milieu du siècle.

De plus, la nécropole du Gaudo (n° 47)[194] a certainement livré l'indice le plus parlant des possibles conflits auxquels les Poseidoniates s'engagent au V^e^ siècle. Cette nécropole est située à environ 1 km des murailles de Poseidonia, sur la route qui liait la cité à l'Héraion du Sele et aux populations italiques au nord de cette rivière. La tombe grecque la plus ancienne[195] est datable entre la fin du VI^e^ et le début du V^e^ et particulièrement importantes sont les analogies que l'on peut faire entre son rituel funéraire (mobilier et cadavre incinéré) et les contextes funéraires de la région étruco-campanienne. Dès le début du V^e^ cette nécropole montre des signes d'une utilisation stable et régulière qui durera jusqu'au IV^e^. Il faut toutefois remarquer deux modes d'utilisation différents : jusqu'au milieu du V^e^ les dépositions et le mobilier des tombes ne se distinguent guère du rituel pratiqué dans les nécropoles urbaines de Poseidonia. Plus probablement, il s'agit ici d'une nécropole destinée à un petit noyau de population qui ne participait pas de la vie politique de la cité, vu le nombre restreint de dépositions ainsi que la courte distance qui la sépare du centre urbain et de la nécropole urbaine d'Arcioni (n° 50), d'utilisation contemporaine. Les citoyens avaient l'habitude de se faire ensevelir dans les nécropoles jouxtant les murailles de la cité et ils auraient pu se faire enterrer à Arcioni. D'autre part, le grand soin pratiqué dans la construction des tombes ainsi que le fait remarquable de peindre l'intérieur de quelques unes d'entre elles indiquent une utilisation par un groupe appartenant à une strate sociale composée

---

[193] *Cf.* : B. D'AGOSTINO, 1974, p. 179-271.
[194] Voir : M. CIPRIANI, 2000, p. 197-218.
[195] Nous intéressent ici que les données archéologiques datant de l'époque de la colonie grecque de Poseidonia. Dans un cadre plus large, cette nécropole est très importante pour la période préhistorique, en particulier pendant la séconde moitié du III^e^ millénaire, et l'on parle justement d'une culture du Gaudo, qui se serait étendue jusqu'à la Calabre et la Basilicate, et dont l'un des centres les plus remarquables serait Buccino. Le groupement attesté par la nécropole préhistorique du Gaudo était probablement le premier à quitter les cavernes situées dans les zones montagneuses et à s'installer sur la plaine, sans une

de privilégiés, suffisamment riches pour offrir des sépultures coûteuses à ses défunts. Les peintures attestées ici se limitent à des couleurs unies ou à des bandes de couleurs ; aucune ne présente de dessin, ni de motif végétal ni de la figuration.

Deux hypothèses plus vraisemblables sont proposées pour expliquer le phénomène particulier de cette nécropole : soit on est devant un groupe d'ex-citoyens marginalisés après une querelle politique, soit il s'agit d'un noyau de population d'origine italique, qui n'avait pas le statut de la citoyenneté poseidoniate[196]. D'après la proximité des centres de culture étrusco-campanienne et d'après le nombre élevé de signes d'interaction culturelle entre Grecs et non-Grecs à Poseidonia, nous sommes amenés, à la suite de M. Cipriani, à privilégier la seconde hypothèse. Il est important de noter que la nécropole du Gaudo présente des signes d'anomalie également au IV^e^ siècle. Ici, plus qu'un simple signe de l'interaction entre les communautés de différentes ethnies (grecque, étrusque et campanienne), les tombes du Gaudo attesteraient de la présence de populations non grecques installées à l'intérieur du territoire de la cité, ayant droit d'enterrer leurs défunts dans les terres sous l'autorité directe de la cité et ayant un statut économique privilégié. Ce même type d'interaction culturelle à Poseidonia peut être affirmé dans le cas de la nécropole de Tempa del Prete (n° 62) et plus particulièrement avec l'exemple de la tombe du Plongeur.

La seconde phase d'utilisation de cette nécropole, dans la seconde moitié du V^e^ siècle, est caractérisée par un rituel funéraire complètement divergent. Le mobilier ne se résume plus à l'austérité précédente, qui se limitait à un nombre exigu de vases déposés, mais livre une plus grande quantité de vases à l'intérieur de chaque tombe ainsi que des armures et des armes déposées avec le défunt. Le mobilier de ces tombes se rapporte en grande mesure à la tradition que l'on rencontre dans les centres indigènes de l'arrière

---

protection naturelle donnée par l'environnement. Pour un résumé récent, voir : P. LAUREANO, *et al.*, 1998, p. 26.

[196] M. CIPRIANI, 2000, p. 211.

pays, surtout ceux situés en Campanie[197]. L'importante présence des armes, ainsi que l'analyse de quelques ossements indiquant des individus probablement engagés dans des activités militaires, alliées avec la probable datation des affrontements entre les cités grecques de Poseidonia et de Vélia[198], tout cela fait penser à un noyau de mercenaires venus à l'aide des citoyens poseidoniates.

Une seule nécropole a été datée du milieu du V^e^ siècle sans qu'on puisse trouver de traces d'une occupation antérieure. C'est à Pila (n° 42), située à environ 6 km au nord de Poseidonia. La nécropole est très restreinte, comprenant uniquement quatre tombes trouvées jusqu'à présent, dont la première comporte un très riche mobilier. Il s'agit probablement d'un petit noyau d'habitat agricole avec sa nécropole. Les vestiges sont trop peu nombreux pour pousser l'analyse plus loin. Néanmoins, il est important de remarquer la coïncidence entre l'extrême rareté des tombes de cette époque dans la campagne poseidoniate et la richesse des exemples découverts.

*7. Un nouveau sanctuaire au V^e^ : S. Nicola di Albanella*

Le seul site archéologique du territoire de Poseidonia d'une certaine importance établi au V^e^ siècle est le sanctuaire de S. Nicola di Albanella (n^o^ 14)[199]. Le sanctuaire est situé en bas de la pente nord de la colline de S. Nicola, vers l'est par rapport à Fonte (n^o^ 33), à 16 km du centre urbain de la cité. La seule structure retrouvée dans ce lieu est un édifice rectangulaire, divisé en deux pièces par un petit muret, et construit avec des

[197] Plus particulièrement, les populations de la région de la côte méridionale : *Ibid*.

[198] Strabon, VI, 1, 1 : « Aussi put-elle [Vélia] tenir tête tant aux Lucaniens qu'aux Poseidoniates et finalement en triompher, bien qu'elle leur fût inférieure sous le double rapport de l'étendue de son territoire et du nombre de ses soldats. », traduction : STRABON. *Géographie*, F. LASSERRE (trad.), 2003 (1967). Rien ne dit dans ce passage que les affrontements entre les deux cités aient eu lieu à la seconde moitié du V^e^ siècle, mais cette datation reste la plus probable. La fondation de Vélia est datée de 540 av. J.-C., avec l'accord des poseidoniates, si l'on croit à la tradition rapportée par Hérodote. Les affrontements entre les deux cités doivent être placés un certain temps après la fondation de Vélia et avant la conquête lucanienne de Poseidonia ; le milieu du V^e^ siècle s'accorde parfaitement à ces deux conditions.

moellons de pierre sans tranchée de fondation. Cette description indique que la structure ne portait pas de toit en matériau lourd, comme des tuiles. De plus, la présence de quatre foyers situés au centre de l'édifice atteste une activité sacrée à l'intérieur de la structure et non dans un autel extérieur. Cette caractéristique, liée à l'analyse du matériel retrouvé dans la zone sacrée (vases miniaturisés et terres cuites votives), permet d'identifier les divinités honorées ici comme étant Déméter et Koré[200]. Leur culte, de type chthonien, a des rapports avec le monde agricole, en particulier pour la fécondité et la *kalligeneia*[201].

L'édifice rectangulaire est abandonné au milieu du V^e^ siècle, mais le sanctuaire continue d'être fréquenté. L'activité de l'aire sacrée est attestée par la grande quantité de matériel votif retrouvé dans une fosse de décharge : les objets sont datables du début du V^e^ jusqu'à la fin du IV^e^ siècle, sans discontinuité. Une caractéristique essentielle de ce matériel est l'importante présence d'éléments masculins dans un sanctuaire dédiée à Déméter et Koré. En effet, environ 20% des terres cuites sont attribuées à des figures masculines et ce trait est une particularité de Poseidonia par rapport aux divers sanctuaires de ces divinités dans le monde grec contemporain. Aucun indice ne permet d'expliquer cette spécificité paestane.

De même que pour l'ensemble des sites du territoire de Poseidonia, en ce qui concerne ce lieu de culte, nous n'avons aucun élément pour identifier les causes de l'abandon de l'édifice principal du sanctuaire. Ici, en revanche, nous avons la confirmation de la continuité de son utilisation pendant tout le V^e^ et le IV^e^ siècles. Quelques remarques sur ce site sont nécessaires.

---

[199] M. CIPRIANI, 1989 ; M. CIPRIANI, 1986 (b), p. 67-73 ; M. CIPRIANI et A. M. ARDOVINO, 1991, p. 339-351.

[200] Selon M. Torelli, un rôle fondamental doit être accordé aux sanctuaires de confins dédiés aux divinités féminines en ce qui concerne l'intégration entre les cultures grecque et italique, en particulier ceux consacrés à Déméter : M. TORELLI, 1997, p. 702-705.

[201] M. CIPRIANI, 1986 (b), p. 71.

Premièrement, l'établissement de ce sanctuaire semble constituer une importante avancée de l'occupation du territoire poseidoniate vers l'est au V^e^ siècle[202]. Le lieu de culte est en effet situé à nord-est du sanctuaire de Fonte (n° 33) et à l'est de la nécropole de Fravita (n° 13). San Nicola di Albanella est le vestige archéologique le plus lointain du centre urbain de Poseidonia à cette période et cette localisation relève d'une grande importance pour notre discours sur l'évolution de l'occupation du territoire et sur la frontière de la cité grecque. La position géographique du lieu est aussi fondamentale : dans la vallée du Calore, sur les pentes des premières collines qui renferment la partie nord de la plaine. M. Cipriani[203] a justement parlé de « position névralgique » pour se référer à la géographie de la zone.

En effet, on remarque que le sanctuaire se situe dans un espace privilégié dans l'interaction entre la plaine et l'arrière-pays, dans la vallée du Calore, la rivière qui pénètre l'intérieur des terres et qui met Poseidonia en contact avec les populations indigènes. Le fait d'établir un sanctuaire dans une telle position ne relève certainement pas du hasard et les Poseidoniates devaient être intéressés à marquer leur emprise sur ces terres lors de l'établissement du lieu sacré. En revanche, avant de parler d'un poste de contrôle du territoire, il faut aussi faire attention aux détails des conditions géographiques. Le fait que le sanctuaire se situe en bas de la colline et non à son sommet peut indiquer que les raisons de son emplacement n'ont aucun rapport avec une possibilité de contrôle de l'éventuel passage des gens. Pour ce but défensif, le plus évident serait d'installer le sanctuaire sur le sommet de la colline, pour avoir un point de vue plus privilégié que les basses pentes[204]. Compte tenu de toutes ces nuances,

[202] Dans la vallée du ruisseau Cosa, dans les premières pentes des collines qui renferment au nord la plaine du Sele et qui constituent probablement les limites du territoire sous contrôle direct de Poseidonia. *cf.* : M. CIPRIANI et A. M. ARDOVINO, 1991, p. 339.
[203] M. CIPRIANI, 1986 (b), p. 67.
[204] Voir nos commentaires sur les théories de Platon sur les douze villages de sa cité idéale et les fonctions défensives des sanctuaires installés sur les points plus élevés du territoire.

l'installation du sanctuaire est, à notre avis, le mouvement le plus important dans la prise de possession d'un domaine plus vaste vers le nord-est.

Si l'avancée de la mainmise des Poseidoniates sur le territoire peut être perçue par l'établissement de ce sanctuaire, il ne faut pas mélanger cette forme d'occupation et de fréquentation de la campagne avec un but purement défensif. Le fait que le lieu soit actif pendant la période lucanienne de la cité contribue à y voir plutôt un lieu d'agrégation de la population locale. C'est un signe incontestable de l'occupation de l'espace, mais ses fonctions exactes ne sont pas claires.

La possibilité d'identifier le sanctuaire de San Nicola di Albanella comme un lieu de rassemblement d'un noyau de population installé dans la campagne est renforcé par la présence de trois petites nécropoles à proximité. La première est datée entre la fin du V$^{e}$ et le début du IV$^{e}$ siècle et a porté à la découverte de quelques rares tombes peintes placées dans le territoire de la cité. La datation de la nécropole uniquement à la fin du V$^{e}$ et non pas dès le début de la fréquentation du lieu sacré est un point important à remarquer. Nous ne pouvons pas faire l'amalgame entre le sanctuaire, surtout dans la phase pendant laquelle l'édifice rectangulaire était en fonction, et la nécropole plus tardive. En revanche, la proximité d'une nécropole qui montre des signes importants de prestige est un trait extraordinaire du lieu. Il n'est pas aisé de tirer trop de conclusions sur une documentation qui reste assez exiguë. Cependant, San Nicola di Albanella est certainement un point « névralgique » pour tout discours sur l'évolution de l'occupation du territoire et sur la frontière de Poseidonia.

Une deuxième nécropole a été découverte à environ 100m au nord-est de la première. Ici, les tombes suivent le schéma habituel des nécropoles lucaniennes du IV$^{e}$ siècle, avec des tombes à ciste et couverture à double pente. Le trait remarquable de ce site est la présence des traces d'un établissement lucanien, d'après la découverte de fragments de tuiles et de la céramique. L'établissement est situé au nord du sommet de

la colline, du côté du ruisseau Malnome. Cette localisation sur la colline est plus en accord avec les caractéristiques qu'on pourrait s'attendre d'un site à vocation de contrôle d'un territoire. La caractéristique fondamentale est tout de même le fait d'avoir un petit noyau de population qui habite à proximité du sanctuaire. L'étendue de l'établissement est trop peu importante pour tirer davantage des conclusions, mais sa présence confère, toutefois, une dimension supplémentaire à ce site.

Enfin, une troisième nécropole, distante d'environ 500m au nord-ouest du sanctuaire, a également été trouvée, ainsi qu'une zone comprenant quelques foyers à mi-chemin entre la nécropole et l'enceinte sacrée. Cette accumulation de vestiges, surtout au IV$^{e}$ siècle, montre l'ampleur de ce site. Les dimensions du lieu au IV$^{e}$ siècle ne constituent pas une raison suffisante pour attribuer une même importance au siècle précédent. Néanmoins, le fait d'être le seul sanctuaire établi dans le territoire au V$^{e}$ siècle et d'avoir une grande portée au siècle suivant, accorde à ce lieu une importance tout à fait particulière. Nous ne sommes pas en mesure d'identifier avec plus de précision toutes les fonctions que ce site pouvait avoir, mais il est fondamental d'insister sur sa présence dans cette zone du territoire de Poseidonia.

### 3. La frontière ethnique : la tombe du Plongeur

Comme nous venons de voir, notre connaissance du territoire de Poseidonia-Paestum à l'époque grecque repose sur quelques sanctuaires et nécropoles, celles urbaines (jouxtant les murailles de la cité) et celles appartenant au territoire. Si, dans le chapitre précédent, nous nous étions intéressé aux signes d'une frontière considérée dans son volet spatial, de domination territoriale, ici nous traitons de la frontière ethnique, dans les rapports entre les colons grecs et d'autres populations de la cité. À

propos de ce thème d'étude, la tombe du Plongeur est un document remarquable à plusieurs égards.

La tombe du Plongeur a été découverte dans la nécropole de Tempa del Prete, à environ 1,5 km au sud de la muraille de Poseidonia. Cette localisation un peu éloignée du centre urbain nous permet de la distinguer des nécropoles urbaines. Comme l'a montré E. Greco[205], la marginalité topographique de la nécropole est un fait essentiel. La nécropole de Tempa del Prete correspond au village du même nom et se situe à proximité de la route ancienne qui reliait Poseidonia à Agropoli. Cette route pourrait relier la cité et son port ; donc les deux villages (Linora et Tempa del Prete) situés le long de cette voie auraient très probablement un rôle commercial et peut-être aussi un rôle de production artisanale. Ce caractère commercial ou artisanal est renforcé par l'hypothèse d'une plus modeste fertilité de ces terres, moins propices à l'agriculture et, par conséquent, moins exploitées que celles au nord du centre urbain.

On peut supposer que les familles dont les membres étaient enterrés dans cette nécropole habitaient les villages à proximité. Si l'on suit le schéma « morire in città », la distance du centre urbain serait un indice que ces familles ne devraient pas être totalement intégrées dans le corps social des citoyens poseidoniates. Pour cette raison, E. Greco a proposé de les identifier comme des métèques. On pourrait aussi les distinguer par leurs activités, soit des commerçants soit des artisans. En tout cas, cette nécropole montre des signes d'anomalie par rapport aux nécropoles urbaines contemporaines. Dans ce sens, la comparaison avec la nécropole du Gaudo, dont nous avons parlé ci-dessus, est très intéressante et peut montrer l'existence de quelques noyaux de populations d'un statut probablement différent. L'hypothèse la plus vraisemblable est sans doute qu'il s'agit à Tempa del Prete, comme au Gaudo, des noyaux de populations avec un degré important d'éléments italiques.

---

[205] E. GRECO, 1982 (a), p. 51-62.

Une remarque importante doit être faite : la nécropole et les villages à proximité ont une longévité notable. Ces sites montrent des signes d'occupation continue de la fin du VI^e^ jusqu'au IV^e^ siècle, inchangés même lors des profondes transformations survenues avec la conquête lucanienne de la cité. Par conséquent on peut penser que ces populations ne représentaient pas des groupes sociaux en ascension ou exclus de la cité par une lutte politique à qui les citoyens de Poseidonia auraient concédé une partie de leur territoire. Bien au contraire, ce sont des populations stables dans un noyau tout à fait particulier vis-à-vis de l'occupation générale du territoire, ce qui renforce l'hypothèse qu'ils soient des métèques, commerçants ou artisans. Dans sa communication au Congrès de Tarente de 2000, E. Greco propose d'identifier les habitants de ce village avec des marchants d'origine étrusco-campanienne[206].

Le schéma habituel à Poseidonia aux VI^e^ et V^e^ siècles était de « morire in città », selon la formule d'E. Greco[207]. C'est-à-dire que le citoyen poseidoniate aisé habitait généralement à l'intérieur du centre urbain de la cité et était enterré dans une nécropole à proximité des murailles. La famille de l'individu déposé dans la tombe du Plongeur avait certainement les moyens de lui offrir des honneurs coûteux : les fresques sur les parois de sa tombe. En revanche, la marginalité topographique de la nécropole contraste fortement avec sa richesse. Cette contradiction apparente pourrait se dissiper si l'on considère que le mort n'était pas un citoyen de Poseidonia, mais un riche commerçant ou artisan.

[206] E. GRECO, 2000, p. 188.
[207] En italien : « morire in città », E. GRECO, 1982 (a), p. 53.

*1. La découverte dans son contexte*

La nécropole de Tempa del Prete a été découverte par P. C. Sestieri en 1953 ; il a trouvé du matériel sporadique datant du VI^e^ et V^e^ siècles et 25 tombes, dont la grande majorité d'époque lucanienne mais certaines datables du VI^e^ siècle.

M. Napoli a fouillé la zone en juin 1968 : ses fouilles ont livré 5 tombes, dont la 4^e^ était celle du Plongeur. Ensuite, il y est retourné en 1969, retrouvant 60 autres tombes, 15 dont le mobilier était conservé et il les a pu dater du V^e^ et du IV^e^ siècles. En 1974, les dernières interventions dans cette même zone ont permis la découverte de 21 autres tombes, aussi datables entre le V^e^ et le IV^e^ siècles[208]. La nécropole comporte donc un total de 111 tombes découvertes jusqu'à présent, distribuées dans une fourchette chronologique importante, de la fin du VI^e^ jusqu'au IV^e^ siècle, ce qui montre la pérennité de son occupation.

Cette découverte tout à fait exceptionnelle s'insère dans un programme de recherche conduit par M. Napoli, lorsqu'il était surintendant archéologique de la province de Salerne. Ses recherches, qui ont été précédées par celles de P. C. Sestieri, avaient pour but d'étudier le territoire partant de la cité et allant vers la périphérie. Elles ont porté à notre connaissance un des territoires les mieux documentés du monde grec colonial, comparable seulement à Métaponte et à quelques colonies grecques de la mer Noire, en particulier Chersonèse. L'objectif de M. Napoli était d'établir le rapport entre le territoire et la *polis*, une approche nouvelle et innovatrice à l'époque.

Selon la description de la découverte, publiée par M. Napoli[209], la construction de la tombe du Plongeur suit le schéma typique des tombes grecques de Poseidonia : c'est une tombe à caisse, creusée dans le rocher et formée par 5 plaques de travertin. Le défunt était posé directement sur le banc de roche, les plaques enfermaient la tombe. Ce

[208] *Paestum Città e territorio* 1987, p. 40-41.
[209] M. NAPOLI, 1969, p. 9-19 ; M. NAPOLI, 1970.

type de tombe est attesté dans le territoire de Poseidonia dans plusieurs nécropoles, dès la plus ancienne, celle du Laghetto (n° 52), datée des années 600-550 av. J.-C., fouillée par le même M. Napoli.

Ce mode de construction est aussi attesté pour les tombes de type lucanien, aussi creusées dans le rocher. En revanche, les tombes lucaniennes présentent en majorité le couvercle à double pente au lieu d'une seule plaque, comme les tombes grecques.

À l'intérieur de la tombe, ont été déposés un lécythe attique à vernis noir daté de 480 av. J.-C., deux aryballes, dont il ne reste que le bord supérieur, ainsi que des restes d'une carapace de tortue, dans laquelle on a reconnu des vestiges d'une lyre. La décoration sur les épaules du lécythe est à palmettes, de type attique ; la décoration, comme le profil du lécythe, autorisent la datation de l'objet, et par conséquent de la tombe, de 480.

Avant de passer à une brève analyse du motif des peintures de la tombe, il faut remarquer que d'autres tombes de la même nécropole, ainsi qu'au Gaudo, et de la même période présentaient les parois revêtues d'un enduit blanc, parfois avec une bande rouge dans la partie inférieure. Les scènes figurées de la tombe du Plongeur sont certainement uniques, mais elles sont présentes dans un contexte où d'autres tombes ont aussi cette volonté d'être décorées, mais avec un décor ne faisant pas appel à la représentation de la figure humaine.

*2. Les peintures*

La célébrité et le grand intérêt de la tombe du Plongeur reposent évidemment sur ses peintures. L'objectif ici n'est certainement pas d'analyser les peintures du point de vue d'un historien de l'art : d'autres plus compétents l'ont déjà fait[210]. À partir de ces

[210] Voir en particulier une description et une analyse minutieuse en : A. ROUVERET, 1974, p. 15-32. Poru un commentaire récent, voir : R. R. HOLLOWAY, 2006, p. 365-388.

analyses, le but est d'en proposer un commentaire qui accorde une attention particulière au contexte archéologique.

Sur les deux parois longues est représentée une scène de banquet couché, avec des convives sur leurs lits. Il y a trois lits par parois et sur chaque lit est placé un ou deux personnages masculins. Ces personnages sont en train de jouer au *cottabe*, jeu qui constituait à rattraper des goûtes de vin jetées par son voisin à l'aide de sa coupe. La scène est très facilement liée à la pratique bien connue du banquet grec et du jeu du *cottabe*. Sur les deux petites parois des scènes aussi liées au banquet sont représentées : sur la parois est, un personnage masculin jeune avec un cratère posé sur une petite table ; sur la parois ouest, trois personnages : une joueuse de flûte, un jeune homme nu et un homme adulte habillé[211]. Enfin, la plaque de couverture présente un jeune homme nu qui plonge dans une étendue d'eau, avec une structure architecturale, d'où probablement il plonge, et deux arbres qui encadrent la scène. Cette description est clairement trop succincte et schématique ; pour une description à la hauteur de la célébrité du monument et des analyses attentives et minutieuses sur tous les détails de ces scènes, je renvoie à une abondante bibliographie qui ne cesse de s'élargir au fil des 35 ans qui nous séparent de la découverte de ces peintures[212].

La première remarque importante vient du fait que généralement les tombes grecques ne sont pas peintes. Outre les tombes étrusques, les quelques exemples de tombes peintes dans le monde grec, contemporaines de la tombe du Plongeur, viennent de la périphérie. On peut citer en particulier des tombes en Lycie, à Elmali et Karaburun (celle-ci représentant aussi une scène de banquet), et de quelques exemples venant de l'Occident : une tombe à Capoue, dont seul un dessin du début du XX$^{e}$ siècle subsiste,

[211] Cette plaque pose des problèmes plus difficiles d'interprétation : la liaison de la scène de cette plaque et le contexte du banquet est moins certaine. Cette scène, la seule dont le sens de lecture est de gauche à droite, a aussi suscité certains chercheurs à y voir un contexte sportif ; contre cette hypothèse, voir D. WARLAND, 1999, p. 195-206.

[212] Une journée d'études a été organisée à Paestum en 1998 lors de l'anniversaire de la découverte de la tombe : *Trenta anni di studi sulla Tomba del Tuffatore di Poseidonia*.

peu utilisable pour une comparaison approfondie ; un sarcophage de Tarente peint à l'intérieur avec une frise polychrome ; une tombe messapienne à Ugento, avec une série de rubans ondulés ; des sarcophages en terre-cuite avec des frises décoratives internes, à Géla en Sicile ; et à Syracuse, des sarcophages en pierres recouverts d'une peinture rouge interne[213]. Ces peintures occidentales sont généralement d'une couleur unie, parfois avec des bandes ou d'autres motifs tels que des palmettes, mais elles ne sont jamais figurées. Il faut tenir compte de la spécificité de ces contextes frontaliers du monde grec, ouvert à une forte influence indigène ou, à l'inverse, une région indigène qui subit une forte influence grecque. Ce caractère mixte est le point central de ce travail.

En l'absence de comparaison directe avec les peintures de la tombe du Plongeur, les chercheurs ont pris des exemples moins directs : la céramique attique, la céramique campanienne[214], les tombes étrusques et les tombes lucaniennes. Les tombes peintes les plus célèbres de l'époque archaïque ou classique viennent du monde étrusque, mais ce sont des tombes à chambre, utilisées pour plusieurs dépositions, pour toute une famille. En majorité, ce sont des tombes ouvertes et réouvertes pour les funérailles des membres de la même famille ; les peintures étaient là pour être vues par les vivants à ces moments précis. Les tombes peintes à caisse à déposition unique, dont les peintures ne sont jamais revues après les funérailles et sont donc destinées uniquement au défunt, sont connues à Paestum même et dans la région étrusco-campanienne, entre Paestum et Capoue ; mais elle sont toutes datables d'une époque postérieure (IV$^{e}$ s.).

Certains rattachaient les fresques poseidoniates à la culture grecque, comme l'a fait M. Napoli. Ce groupe de chercheurs a fait des comparaisons surtout avec les scènes de banquet de la céramique attique. La majorité des spécialistes s'est ralliée à un autre point de vue, qui souligne l'élément italique, soit étrusque, soit lucanien ou campanien.

---

[213] A. ROUVERET, 1976 (a), p. 102-103 ; A. ROUVERET, 1976 (b), p. 927-945.

Le petit nombre d'exemples de plongeons a amené les chercheurs à rechercher des comparaisons essentiellement pour la scène de *symposium*. En premier lieu, même si certains trouvent une grande affinité de technique et de mise en scène des fresques avec la céramique attique, cette comparaison nous semble peu adaptée au contexte funéraire. Les études de O. Murray et d'A. Pontrandolfo[215], appuyés sur le travail de J.-M. Dentzer, ont démontré que le thème du banquet est totalement incompatible avec le contexte funéraire pour un Grec archaïque. Les quelques exemples de rencontre entre ce thème et le monde des morts sont retrouvés dans la périphérie du monde grec et là ce sont les « exceptions qui confirment la règle », selon O. Murray[216]. A. Pontrandolfo suggère une comparaison entre la scène de banquet de la tombe avec le mobilier des tombes grecques de même époque : l'absence de vases liés au banquet dans ces tombes prouve aussi dans le cas précis de Poseidonia l'incompatibilité de ce thème avec un contexte funéraire. Une remarque importante est l'absence du thème du banquet dans les peintures lucaniennes du IV$^{e}$ siècle, ce qui nous mène à rattacher le *symposium* de Poseidonia au contexte d'une *polis* grecque. De notre point de vue, c'est l'exemple d'un monde mixte, qui rapproche des éléments grecs à des éléments indigènes pour former une culture particulière.

En ce qui concerne la scène de plongeon, les comparaisons sont très limitées : du côté grec, seule une amphore à figure noire attribuée au Peintre de Priam, conservée au Musée de la Villa Giulia. Cette scène présente quelques caractéristiques semblables à celles de la tombe du Plongeur : deux arbres encadrent la scène, un personnage plonge à partir d'une structure construite. En revanche, le contexte de la scène est complètement

---

[214] Voir une comparaison très séduisante du style des peintures avec la céramique campanienne contemporaine : A. ERMINI, 1994, p. 77-84. Voir aussi : F. PARISE-BADONI, 1969, p. 65-73.
[215] A. PONTRANDOLFO, s.a., p. 18 ; O. MURRAY, 1988, p. 239-257 ; A. PONTRANDOLFO, 1995, p. 176-195.
[216] O. MURRAY, 1988, p. 239-241.

différent : plusieurs personnages féminins se baignent, dont celle qui plonge, dans une atmosphère qui ne peut pas être vraiment comparée à celle du Plongeur[217].

Le deuxième exemple est celui de la peinture étrusque[218] de la tombe de la Chasse et de la Pêche. Ici les comparaisons sont plus importantes : c'est le seul autre cas connu d'association d'une scène de banquet avec une scène de plongeon. Toutefois, comme nous avons déjà remarqué, en majorité les peintures des tombes étrusques étaient vues par la famille des morts et non destinées aux morts eux-mêmes. D'autre part, le banquet étrusque, très influencé par la culture grecque, s'organise d'une manière différente : l'iconographie étrusque (y compris celle de la tombe de la Chasse et de la Pêche) nous montre des scènes du couple d'époux familial et donc se distingue fortement du banquet grec. De la même manière, les deux scènes de plongeon ne peuvent pas être comparées aussi facilement : l'analyse de L. Cerchiai[219] met en rapport les deux tombes à partir d'une interprétation iconologique qui renforce l'aspect érotique dans les rapports entre le banquet et le plongeon, dans une vision d'un système iconographique intégré entre les deux sujets représentés. Malgré les possibilités de comparaisons, L. Cerchiai même affirme que ce sont des images appartenant à deux aires culturelles différentes en contact entre elles. Pour reprendre l'expression de M. Cagiano de Azevedo : « siamo dunque in Magna Grecia e la tomba è magnogreca, non greca e ancor meno etrusca »[220].

Comme l'a remarqué A. Rouveret, les exemples de la tombe de la Chasse et de la Pêche et l'amphore du Peintre de Priam diffèrent de la tombe du Plongeur : « Dans les deux cas, le plongeon ne représente qu'une petite partie d'une scène plus vaste où interviennent des personnages nombreux »[221], tandis que la scène de Poseidonia

[217] Pour une analyse plus minutieuse voir : A. ROUVERET, 1976 (a), p. 121-122.
[218] Pour un petit répertoire des tombes étrusques comparables à celle du Plongeur, voir : M. PALLOTTINO, 1970-1972, p. 59-67.
[219] L. CERCHIAI, 1987 (a), p. 113-123.
[220] M. CAGIANO DE AZEVEDO, 1972, p. 270.
[221] A. ROUVERET, 1976 (a).

concentre toute l'attention sur le seul personnage du plongeur. De cette constatation, l'auteur peut proposer une interprétation métaphorique pour cette image.

Une fois établi le caractère singulier des peintures de la tombe du Plongeur, il nous resterait à essayer de formuler une interprétation pour le motif figuré. Nul besoin de remarquer la grande quantité et qualité des travaux précédents mettant en place des interprétations très savantes, auxquelles nous nous reportons. Un mot nous suffit pour nous positionner du côté de ceux qui voient dans la scène du plongeur une métaphore de la mort au lieu d'une scène liée au domaine sportif[222]. Nous suivons ici l'interprétation d'A. Rouveret[223], qui prend appui sur certains textes, surtout d'Homère[224], où l'expression «  plonger dans l'Hadès » ou « dans la terre » est utilisée pour rendre cette métaphore[225]. Pour renforcer cette interprétation, A. Pontrandolfo a proposé l'hypothèse que les portes de l'Hadès seraient marquées par une seule colonne à l'époque archaïque et que seulement dans un second temps la mythologie grecque l'a représentée sous la forme de deux colonnes[226]. Ainsi la structure architecturale présente dans la scène du plongeon pourrait représenter la (au singulier) porte de l'Hadès. En ce qui nous concerne ici, l'identification de la structure architecturale comme la porte d'Hadès, ou l'une des deux portes, est une représentation d'un signe de frontière et du franchissement de cette limite.

---

[222] *cf.* W. J. SLATER, 1976, p. 423-425 ; R. R. HOLLOWAY, 1977, p. 554-555 ; W. J. SLATER, 1977, p. 555-557.
[223] A. ROUVERET, 1974, p. 15-32 ; A. ROUVERET, 1976 (a), p. 99-129 ; A. ROUVERET, 1987, p. 267-315.
[224] *Odyssée*, X, 513 ; XII, 383 ; XII, 413 ; XXIV, 11 ; *Iliade*, III, 322 ; VII, 131 ; XI, 263 ; XII, 385 ; XVI, 745-750. Voir aussi un commentaire sur Plutarque : C. AMPOLO, 1993.
[225] A. ROUVERET, 1976 (a), p. 125.
[226] A. PONTRANDOLFO, s.a., p. 21 ; sur la structure comme les colonnes d'Hercule, voir : B. D'AGOSTINO, 1982, p. 43-50 ; contre cette hypothèse et pour une représentation d'un tremplin : A. ERMINI, 1994, p. 77-84.

*3. Catégorie interprétative*

L'objectif de cette étude n'est pas tant l'iconographie que l'analyse du contexte archéologique de la tombe pour en tirer des conclusions sur l'aspect social de l'individu déposé et de sa communauté, dans une tentative de mieux connaître l'organisation économique, sociale, culturelle et ethnique d'une zone frontalière, de contacts entre Grecs et populations d'origine étrusco-campanienne. Comme nous l'avons dit en introduction, pour développer l'aspect social et d'appartenance à une communauté, nous allons recourir à des concepts théoriques tels que l'acculturation et l'ethnicité[227].

Si l'on transpose ces concepts dans l'Antiquité et si l'on prend l'exemple d'Hérodote, on peut vérifier que cette méthode d'identification identitaire a son sens dans le monde grec. L'analyse de certains passages des *Histoires*[228], nous livre une conception de l'identité des peuples non-Grecs à partir de leurs coutumes. Une récente analyse de l'ethnographie chez Hérodote montre que les catégories les plus utilisées par Hérodote pour définir un peuple étaient : l'alimentation, les vêtements, les caractères corporels, la langue, les formes de mariage et la religion[229].

En ce qui concerne le thème du plongeon, si l'on accepte l'interprétation qui y voit une métaphore de la mort, du passage vers l'au-delà, on ne cessera pas de trouver de témoignages littéraires grecs pour ce thème, dès l'époque d'Homère, à travers toute la littérature poétique grecque, jusqu'à la philosophie et les conceptions pythagoriciennes ou orphiques de l'existence[230]. Ce serait un deuxième indice d'une identité grecque incontestable.

---

[227] *cf.* : S. GRUZINSKI et A. ROUVERET, 1976, p. 159-219 (voir en particulier p. 163) ; M. TORELLI, 1977, p. 45-61. Pour rappel, l'ethnicité peut être définie comme étant l'expression matérielle d'une identité ethnique perçue ou supposée et volontairement revendiquée, dans un contexte historique et spatial défini. S. JONES, 1997 et J. M. HALL, 1997.

[228] Voir nos commentaires ci-dessus. Parmi plusieurs passages, voir en particulier : Hdt. III, 98-100 ; IV, 168-171.

[229] M. DORATI, 2000 (en particulier p. 257).

[230] *cf.* : P. SOMVILLE, 1979 ; P. G. GUZZO, 1991, p. 123-128 ; A. BOTTINI, 1992, p. 85-91.

Néanmoins, l'analyse attentive des représentations de la tombe du Plongeur nous montre une incompatibilité entre ces fresques et les coutumes grecques. Si le thème du banquet est grec, son usage en contexte funéraire à l'époque archaïque ne l'est pas ; si la métaphore du plongeon comme passage vers le monde des morts est absolument grecque, sa représentation en image ne semble pas exister, dans l'état actuel de la documentation ; si la représentation en image des thèmes grecs véhiculés sur différents supports est grecque, l'intérieur d'une tombe ne fait pas partie de ces supports possibles ; finalement, on ne retrouve l'association du thème du banquet avec celui du plongeon que dans un milieu non-grec, celui étrusque de la tombe de la Chasse et de la Pêche. Nous arrivons ainsi à une espèce de paradoxe : chaque élément pris séparément est grec mais le mode de leur usage et l'assemblage de tous les éléments à la fois l'est moins.

Pour tenter une explication à ce phénomène, nous pouvons nous reporter à une comparaison anachronique et inattendue, mais qui peut nous éclairer sur le sujet. Comme ont déjà annoncé S. Gruzinski et A. Rouveret[231], le témoignage du colonialisme de l'époque Moderne peut nous donner des pistes d'interprétation pour des phénomènes du même ordre dans les contextes migratoires de l'Antiquité. L'exemple de l'Amérique coloniale et post-coloniale nous renseigne sur une volonté de certains individus, en particulier ceux appartenant à une élite socio-économique, d'appartenir à une tradition européenne. Pour ne citer qu'un exemple, l'élite américaine, au nord comme au sud, revendique systématiquement depuis des siècles un passé qui n'est pas le sien. D'après l'architecture d'une ville comme Washington ainsi qu'à partir des diverses manifestations politiques et culturelles, nous pouvons apercevoir une re-élaboration des thèmes de l'Antiquité classique (en particulier la Rome antique), pour revendiquer une continuité et une filiation[232]. C'est un passé très lointain, auquel ils n'appartiennent pas,

[231] S. GRUZINSKI et A. ROUVERET, 1976, p. 159-219.
[232] P. P. A. FUNARI, 2003.

qui permet de construire des formes d'identité. De cette façon, ces élites peuvent prétendre à une comparaison équitable avec les élites européennes. D'autres exemples pourraient être cités, comme l'art du Mexique colonial[233] ou l'art baroque ibèro-américain en général.

Pour revenir à la tombe du Plongeur, cette comparaison avec le monde colonial américain de l'époque moderne peut nous suggérer un objectif possible du défunt ou de sa famille : la volonté d'afficher une identité grecque.

Essayons maintenant de rassembler toutes les données répertoriées au cours de ce travail. Nous avons remis la tombe du Plongeur dans son contexte archéologique pour montrer l'origine probable de ses anomalies. Poseidonia au début du V$^{e}$ siècle est une vraie cité grecque, avec tous ses signes caractéristiques. En revanche, comme toute cité voisine de populations non-grecques, elle subit des influences du monde indigène. Poseidonia est particulièrement touchée par ces interférences culturelles puisqu'elle est une cité frontalière entre la Grande Grèce et la région étrusco-campanienne du nord. Ces influences non-grecques sont ressenties à Poseidonia de plusieurs façons. Nous pouvons donc conclure sur les importantes marques de mixité observées à partir de différents types de sources ; l'examen des peintures de la tombe du Plongeur constitue à ce titre un élément important pour le discours sur les contacts entre populations à l'intérieur du territoire de la cité.

Dans un deuxième volet, nous avons repris les hypothèses avancés par E. Greco[234] concernant la probable appartenance de la nécropole de Tempa del Prete, ainsi que celle du Gaudo, à une communauté de métèques, non intégrée au sein du groupe des citoyens de la cité. On peut y ajouter l'importante hypothèse d'emplacement du port de la ville au Sud, qui donnerait un intérêt tout à fait particulier aux deux villages périphériques de Linora et Tempa del Prete le long de la route qui reliait la cité à son

[233] Voir à ce propos les travaux de S. GRUZINSKI, *L'aigle et la sibylle : fresques indiennes du Mexique*, Paris : Impr. Nationale, 1994 ; Id. *La pensée métisse*, Paris : Fayard, 1999.

port. Cette localisation peut expliquer l'aisance de la famille du défunt, capable de lui offrir des peintures coûteuses pour sa tombe.

Le troisième point abordé a été celui de la non-conformité des peintures au canon grec. Ce qui nous intéresse ici c'est de montrer que l'individu déposé dans la tombe a adopté un cadre iconographique grec, pour une représentation qui n'est pas complètement grecque. Le thème du banquet est un thème privilégié des images grecques de l'époque, mais il n'est pas associé au contexte funéraire ; le style de la peinture est grec, avec un traitement de l'image tout à fait comparable à la céramique attique de la même époque, mais la coutume de peindre l'intérieur des tombes n'est pas grecque ; le thème du plongeon comme métaphore de la mort est attesté dans la littérature grecque, mais aucune représentation en image n'est connue à part le thème du plongeon des Sirènes. Ce thème est très important dans la région de Poseidonia, comme on l'a vu précédemment. Il semblerait que le thème du plongeon, profondément lié aux représentations du passage, peut être mis en rapport également à la thématique de la frontière.

En dernier lieu, à l'aide d'un concept contemporain, nous avons montré comment l'appartenance ethnique d'une communauté est perçue à travers ses mœurs et leur représentation consciente. L'analyse des images nous fait croire à la manifestation d'une volonté d'être grec, dans une affirmation identitaire qui se veut plus grecque que les Grecs. Si cette revendication d'un statut que l'on veut s'approprier reste une hypothèse, la mixité culturelle d'une importante portion de la population de Poseidonia est certaine. Selon notre hypothèse, cette tombe serait le signe donc de groupes qui montrent le fort pouvoir d'attraction de la cité grecque à cette époque.

---

[234] E. GRECO, 1982 (a), p. 51-62.

Après cet « excursus » sur la tombe du Plongeur et les renseignements qu'elle livre sur la composition ethnique de la cité, nous poursuivons l'ordre chronologique des analyses des données archéologiques de Poseidonia. Nos commentaires sur la mixité ethnique de la population poseidoniate et sur les indices qui nous permettent de l'identifier sont au cœur de ce chapitre. Un changement important se vérifie pendant à la fin du V^e siècle et qui peut être identifié notamment à travers les expressions ethniques d'une nouvelle élite de la cité.

### *1. L'hégémonie lucanienne*

La conquête lucanienne peut être saisie par l'intermédiaire de plusieurs types de sources. Les textes sont très rares mais Strabon (V, 4, 13 et VI, 1, 3) est le principal auteur qui permet d'affirmer la prise de la cité par les Lucaniens[235]. L'analyse de l'architecture des édifices du centre urbain datés de la période de la conquête lucanienne ne montre pas de saut qualitatif que l'on pourrait attribuer à un changement de la population[236]. Il semble que les nouveaux habitants utilisent les structures préexistantes et, lors des nouvelles constructions, les techniques sont similaires. Le seul indice d'une présence lucanienne retrouvé dans le centre urbain de Poseidonia est une inscription

[235] Il faut citer également le fragment d'Aristoxène de Tarente qui indique la « barbarisation » de Poseidonia, devenue « tyrrhénienne ou romaine » et qui a changé la langue et d'autres coutumes : fragment des Σύμμικτα συμποτικά (fr. 124 Wehrli), *apud* Athénée, XIV, 632a. Les problèmes de ce fragment sont variés : les spécialistes débattent sur la datation (avant ou après 273 av. J.-C.) ; aussi, le texte fait référence aux Tyrrhéniens (Étrusques) et aux Romains, mais ne fait pas d'allusion aux Lucaniens. Peut-on néanmoins faire le rapprochement entre la « barbarisation » de Poseidonia et la conquête lucanienne ? Malgré ces obstacles, ce fragment contribue aussi à montrer la prise de Poseidonia par les populations italiques. Voir commentaire dans : D. ASHERI, 1999, p. 361-370.
[236] E. GRECO et D. THEODORESCU, 1996 (a), p. 184.

rédigée en osque sur une stèle en calcaire venant de l'*ekklésiastérion*[237], ce qui prouve d'autre part la continuité d'utilisation de cette structure. Mais cette attestation ne contribue guère à préciser la datation et les conditions de la conquête lucanienne de Poseidonia.

La numismatique peut donner quelques éléments supplémentaires. On note un petit changement dans le langage figuratif, ainsi que dans l'écriture de la légende des statères en argent les plus récents : on passe de « Ποσειδανια » à « Ποσειδωνια » ; la chronologie est à mettre dans le premier quart du IV^e^ siècle[238]. Ce nouveau type monétaire a été interprété comme un des signes de la nouvelle organisation de la cité sous la domination des Lucaniens.

Un deuxième dossier de la numismatique de Poseidonia est sujet à controverse. Quelques monnaies portent la légende « PAISTANO » à côté de la tête couronnée d'un jeune homme et présentent la figure des Dioscures au revers. La datation et l'attribution de ces monnaies est l'objet de discussions : certains veulent la placer à la fin de la période lucanienne[239], vers la fin du IV^e^ siècle, d'autres voient l'utilisation de l'alphabet latin comme le signe majeur de l'appartenance à la colonie latine[240]. En tout cas, le nom de la cité à l'époque romaine, Paestum, n'est probablement pas un nom d'origine latine ; il pourrait être un mélange de noms italiques, peut-être venant de l'osque Paistom[241]. De toutes façons, le changement de nom de la cité est un élément qui contribue à l'affirmation de l'hégémonie lucanienne.

---

[237] Il s'agit d'une dédicace à Jupiter datée entre la fin du IV^e^ et le début du III^e^ siècle, *cf.* : E. GRECO et D. THEODORESCU, 1983, p. 79 et suivantes. Pour un petit résumé récent, voir : E. GRECO, G. GRECO, et A. PONTRANDOLFO, s.d., p. 152. L'inscription a été reproduite dans : H. RIX, 2002, Lu 14.

[238] M. TALIERCIO MENSITIERI, 1987, p. 165-166.

[239] A. PONTRANDOLFO, 1983, p. 63-81 ; E. GRECO et D. THEODORESCU, 1996 (a), p. 406.

[240] M. CRAWFORD, 2006, p. 64. Il faut noter également la controverse portant sur l'alphabet utilisé sur ces monnaies. Le courant qui les date au IV^e^ siècle transcrit le nom de la cité en alphabet grec, tandis que M. Crawford souligne l'usage de l'alphabet latin. D. Asheri suggère que ces monnaies pouvaient avoir comme but de renforcer les rapports commerciaux avec des populations grecques, mais aussi italiques, surtout avec les Romains : D. ASHERI, 1999, p. 368.

[241] Certains rapprochent le nom Paestum à un possible Παιστός grec, identique au toponyme crétois Φαιστός/Παιστός, *cf.* : G. PUGLIESE-CARRATELLI, 1987, p. 21 et G. PUGLIESE-CARRATELLI, 1990 (a), p. 224. Dans ce cas, on comprend assez mal les raisons du changement de nom de la cité dans un moment encore indéfini, mais qui est de toute manière placé avant l'arrivée des Romains.

Parallèlement à ces maigres témoignages, le contexte funéraire constitue la principale source d'information sur toute l'époque lucanienne. En effet, pendant la dernière décennie du V^e^ siècle av. J.-C., on voit une grande transformation s'effectuer au sein des rituels funéraires, notamment dans les nécropoles d'Andriuolo (n° 52), du Gaudo (n° 47) et de Santa Venera (n° 64)[242]. Tout d'abord, on voit très nettement une diminution du nombre de tombes datables du dernier quart du V^e^ siècle pour l'ensemble des nécropoles de Poseidonia. Et spécialement dans les deux nécropoles citées, certaines tombes de l'extrême fin du V^e^ présentent un mobilier totalement différent de celui retrouvé dans les tombes plus anciennes.

La coutume grecque, pour laquelle il n'y avait pas une grande différence entre le matériel déposé dans les tombes, soit par rapport à la classe sociale, soit par rapport au sexe de l'individu, est remplacé par une autre coutume, dit « italique », où ces différences sont bien marquées par le matériel des tombes[243]. L'identité lucanienne transfère la stratification sociale de sa communauté au monde des morts, dont le premier signe est la déposition d'armures et armes avec le défunt. On retrouve parfois l'armature complète, composée d'une cuirasse à trois disques, deux jambières, un casque et un ceinturon en bronze, ainsi que des armes telles que des pointes de lance et des épées. Outre les objets en métal à caractère militaire, ou des fibules pour les tombes féminines, les tombes lucaniennes contiennent un nombre beaucoup plus important de vases. De plus, les types de vases semblent varier selon le sexe du défunt : des vases en relation directe avec le banquet, notamment les cratères, sont plutôt des signes des tombes masculines, tandis que des hydries se retrouvent notamment dans les tombes féminines.

Le phénomène le plus parlant est celui des tombes peintes. Elles sont le signe de grand prestige et elles sont réservées à une élite : seulement une centaine sur un total d'environ 1000 tombes lucaniennes sont peintes, la majorité absolue concentrée dans les

[242] A. PONTRANDOLFO, 1987, p. 241.
[243] A. PONTRANDOLFO et A. ROUVERET, 1996, p. 159.

nécropoles urbaines, surtout à Andriuolo[244]. Les motifs des tombes sont multiples et varient selon divers critères[245] ; on remarque en tout cas la scène du retour du guerrier, qui renforce l'image de la force militaire.

Il faut remarquer toutefois, qu'en plus de l'occupation de Poseidonia, les Lucaniens s'emparent également de Laos au début du IV^e^ siècle[246] et leur expansion continue jusqu'à la moitié du siècle, quand ils arrivent aux bords de plusieurs villes grecques des côtes Tyrrhénienne et Ionienne, jusqu'à Thourioi. Un trait important de leur société était son aspect militaire. Leur organisation était très efficace pendant les temps de guerre, avec un gouvernement central pour gérer l'armée, comme l'a récemment rappelé A. Mele[247].

Au milieu du IV^e^ siècle, les Lucaniens avaient une ville faisant office de capitale pour leur peuple, à Petelia (Strongoli), sur le territoire placé précédemment sous l'hégémonie de Crotone. Après 356 av. J.-C., le territoire des Lucaniens se réduit au sud, allant jusqu'aux bords du fleuve Laos, lors du clivage avec les Bruttiens, qui occupaient la Calabre. En revanche, leur territoire s'étend à l'est arrivant jusqu'au fleuve Bradano.

Les guerres de la fin du IV^e[248]^ et du début du III^e^ siècle marquent les contradictions de la situation politique, territoriale et ethnique de l'Italie du Sud, surtout quand on observe les multiples oppositions et alliances entre les peuples italiques (Lucaniens, Samnites, Bruttiens), les Grecs (en particulier les Tarentins et les Napolitains) et les Romains. Finalement, ces derniers remportent les guerres et

---

[244] *cf.*: A. PONTRANDOLFO, s.a. ; A. PONTRANDOLFO et A. ROUVERET, 1992, p. 17 ; A. PONTRANDOLFO et A. ROUVERET, 1996, p. 159-183 ; A. ROUVERET, 1987, p. 267-315 ; A. PONTRANDOLFO, 1987, p. 248.

[245] D'abord une distinction doit être faite entre les peintures à motif figuré et celles aux motifs géométriques ou végétaux. *Cf.* : A. PONTRANDOLFO et A. ROUVERET, 1992 ; A. PONTRANDOLFO et A. ROUVERET, 1996, p. 159-183 ; A. ROUVERET, 1987, p. 267-315.

[246] Probablement autour de 390 av. J.-C. si l'on croit la source de Diodore de Sicile (XIV, 101, 3), *cf.* : D. ASHERI, 1999, p. 365.

[247] « *Posseggono un'organizzazione del territorio con città (Poseidonia e Laos), e fortini a protezione dei confini che servono da punti di rifugio. Hanno un governo centrale che stipula alleanze, definisce riscatti, tratta paci, mobilita eserciti* » : A. MELE, 1996 (a), p. 68.

conquièrent cette région pendant le deuxième quart du III^e^ siècle ; la déduction de Poseidonia, devenue la colonie latine Paestum, date de 273 av. J.-C[249]. Enfin, la cité qui constituait la grande rivale de Rome en Italie du sud, Tarente, est conquise en 272 av. J-C.

Un article récent de M. Crawford[250] met en cause en grande partie ce schéma. Son propos est que les changements politiques et militaires, à partir des conquêtes de Poseidonia par les Lucaniens, puis par les Romains, n'ont pas de conséquences directes et immédiates sur les monuments dont les vestiges sont visibles aujourd'hui. Son idée est que les changements repérés par la recherche archéologique sont le résultat d'un processus de longue durée et qui intervient indirectement. Par conséquence, M. Crawford nie la possibilité de distinguer nettement les différentes phases de la vie de Poseidonia (les conquêtes lucanienne et romaine). Sans vouloir débattre en détail ses arguments, nous voulons insister sur les acquis de la recherche à Poseidonia pendant les 30 dernières années. Malgré la continuité de l'utilisation de la plupart des monuments dans le centre urbain et des sites dans la campagne pendant les époques grecque et lucanienne, nous croyons qu'il est possible de saisir un changement du mode d'occupation de la cité. Comme nos prédécesseurs, nous nous appuyons notamment sur le témoignage offert par les nécropoles et les signes distinctifs d'un rituel funéraire différent.

---

[248] Un récent congrès de Tarente a eu pour thème l'expédition d'Alexandre le Molosse, qui est probablement arrivé aux frontières de Poseidonia en 334/333, *cf.* : *Atti Taranto* 2003.
[249] Tite-Live, *periochae*, 14.
[250] M. CRAWFORD, 2006, p. 59-72.

*2. L'occupation intensive du territoire*

Un des grands changements de l'époque lucanienne est visible dans l'organisation du territoire. Ce changement doit être mis en contexte, puisque ce n'est pas un fait particulier aux Lucaniens : d'autres cités coloniales grecques, comme Métaponte, ont subi une transformation similaire dans la forme d'occupation des terres, avec une grande quantité de sites disséminés à la campagne. Comme nous venons de le voir ci-dessus, le cas de Métaponte est très complexe dans la mesure où il montre deux phases d'occupation intensive de la campagne, au début du V^e^ siècle et au milieu du IV^e^. Bien que l'on retrouve également des signes importants d'un développement considérable vers la fin du VI^e^ siècle à Poseidonia, en ce qui concerne l'occupation des terres et dans l'état actuel de nos connaissances, c'est uniquement la phase d'intensification du IV^e^ siècle qui peut être mise en parallèle avec l'exemple métapontin.

À Poseidonia, le changement n'intervient pas immédiatement après la conquête de la cité par les Lucaniens, mais il est perceptible avec grande netteté à partir du milieu du IV^e^ siècle. Quelques nécropoles extra urbaines sont datables du début du siècle, mais c'est à compter d'environ 360 av. J.-C.[251] que le territoire de Poseidonia présente un nombre beaucoup plus important d'établissements. Aucune de ces habitations n'a été fouillée et toutes nos connaissances nous proviennent des nécropoles qui se situaient probablement à proximité des habitats. Le cas le plus courant est représenté par une petite nécropole, probablement appartenant à une seule famille et utilisée pendant une ou deux générations. Le fait qu'aucune trace d'habitat n'ait subsisté dans la campagne poseidoniate est un aspect important pour l'interprétation des vestiges dans le territoire. En l'absence de témoignage précis sur le régime politique et les formes d'organisation

sociale de Poseidonia[252], nous ne pouvons pas pousser davantage l'hypothèse que les tombes construites en pierre seraient réservées uniquement à une élite.

Toutefois, ce nouveau système marque un important renversement de l'équilibre des forces entre la *polis* et la *chora*. E. Greco et D. Theodorescu[253] ont déduit de ce changement de structure du territoire, l'hypothèse de l'apparition d'une classe intermédiaire à la campagne, peut-être issue d'une redistribution des terres[254] et du développement des cultures agricoles spécialisées, qui demandent la présence du paysan tout au long de l'année sur le domaine cultivé. Comme un signe de prestige à cette époque semble être la décoration peinte des tombes ; leur rareté dans la campagne montrerait qu'il ne s'agit pas du sommet de la hiérarchie, mais d'une classe intermédiaire de la communauté, qui avait les moyens de construire des tombes en pierre mais pas assez pour faire peindre l'intérieur, sauf dans quelques rares exceptions. Il est important, néanmoins, de souligner la richesse du mobilier d'un certain nombre de ces tombes. Cela indique qu'il s'agit probablement des familles aisées habitant la campagne. Comme pour les périodes précédentes, les traces archéologiques à Poseidonia sont beaucoup moins nombreuses en ce qui concerne les classes plus populaires.

La grande difficulté d'interprétation résulte du fait que la majorité de ces établissements est utilisée pendant une durée très courte, une ou deux générations uniquement. D'autre part, s'il y a eu une redistribution des terres vers le milieu du siècle

---

[251] E. GRECO et D. THEODORESCU, 1996 (a), p. 192 ; E. GRECO, 1987, p. 403.

[252] La présence de l'*ekklésiastérion* dans l'agora poseidoniate est un indice qui plaide pour la participation d'un nombre important de citoyens dans la vie politique de la cité. Son utilisation pendant la période d'hégémonie lucanienne est également un fait remarquable. Selon les estimations, l'édifice pouvait accueillir un maximum de 1700 personnes assises. Pour une discussion récente sur les régimes politiques des cités achéennes de Grande Grèce, voir : L. GALLO, 2001, p. 133-141.

[253] E. GRECO et D. THEODORESCU, 1996 (a), p. 192.

[254] C'est aussi l'idée de D. Asheri, qui insiste sur la possibilité d'une redistribution des terres. Il affirme que, dans le contexte colonial en Occident à l'époque archaïque, la prolifération de l'habitat dans la campagne serait un signe d'une expansion de la colonisation grecque. L'arrivée d'un supplément de population grecque, venant de la métropole ou d'autres cités, est normalement la cause de cette expansion. Dans le cas de Poseidonia, il faut être tout de même prudent avec les comparaisons, puisque la cité est sous la domination lucanienne à l'époque de cette croissance de l'habitat rural. Le spécialiste

et que les tombes se raréfient ensuite, il faut se poser la question de ce qui explique ce phénomène. Une tendance à la concentration semble se vérifier également dans les nécropoles urbaines, ce qui montre que les phénomènes observés dans la campagne doivent être mis en rapport aux données provenant du centre urbain et des nécropoles jouxtant les murailles. Rien ne permet d'établir le régime d'occupation des terres, ni l'évolution de la concentration des terres et nous n'avons aucun autre indice pour expliquer l'abandon de ces petites nécropoles après une utilisation pendant une seule génération.

Deuxièmement, cette occupation plus intensive du territoire ne laisse pas des marques de division de terres : aucune trace n'a été trouvée, soit de l'époque grecque soit de la période lucanienne. Les seules traces visibles d'une division régulière des terres à Poseidonia datent de la période romaine. D'après les recherches de D. Gasparri[255], à partir de la photo-interprétation couplée avec des données des fouilles, ce sont des traces de la centuriation qui datent du début de l'époque romaine de Poseidonia, c'est-à-dire du deuxième quart du III$^{e}$ siècle. Cette centuriation est connue comme *strigatio* : à Paestum, ce sont vingt-deux bandes parallèles et équidistantes, dont les divisions suivaient un schéma « canal – voie – canal » de 20 mètres de largeur dans le meilleur exemple conservé. Ces divisions de la propriété foncière s'étendent sur environ 3000 ha, jusqu'au cours du fleuve Capodifiume à l'est et au Sele au nord. Chaque bande, ou *strigatio*, est large de 285 mètres, ce qui correspond à 8 *actus* de 35,5 mètres. Certaines de ces divisions sont encore visibles puisqu'elles ont été reprises par des petites voies utilisées jusqu'à nos jours.

---

suggère de voir une « colonisation » italique, et non grecque, qui expliquerait le mouvement migratoire vers Poseidonia au deuxième quart du IV$^{e}$ siècle. *Cf.* : D. ASHERI, 1999, p. 366.

[255] D. GASPARRI, 1989, p. 253-265 ; D. GASPARRI, 1990, p. 229-238.

Pour l'analyse des sites archéologiques retrouvés dans le territoire au IV^e^ siècle, nous ne reprenons pas ici la description détaillé des sites[256]. La majorité des vestiges correspond à une petite nécropole, comportant une seule ou un nombre très réduit de tombes et occupée pendant une courte durée. Il est plus avisé dans ce cas de classer les sites selon la chronologie établie et selon le type d'évidence que l'on possède.

Une première catégorie pourrait être définie par la datation au début de l'hégémonie lucanienne. Un seul site du territoire montre des traces d'une occupation qui débute à la fin du V^e^ : Licinella (n° 65)[257]. Les vases datés du début de l'hégémonie lucanienne de la cité ont été retrouvés lors des explorations du XIX^e^ siècle et les informations dont nous disposons sont trop peu approfondies pour qu'on puisse avancer nos analyses pour cette première période d'occupation du site. La nécropole est plus importante après : au moins 91 tombes ont été trouvées et datées du IV^e^ siècle, dont au moins une présente une décoration peinte. Cette dernière a été datée des décennies finales du IV^e^ et les scènes représentent un quadrige conduit par un personnage masculin barbu sur la plaque sud et plusieurs personnages sur celle du nord (scène de pugilat, un joueur de flûte, un homme avec une lance et une femme portant une hydrie sur la tête)[258]. Un objet d'une qualité exceptionnelle provenant probablement de cette nécropole a attiré l'attention des chercheurs : un cratère représentant la folie d'Héraclès, signé par Assteas et conservé à Madrid (inv. 11094, L. 369)[259]. Outre ce bel objet et la tombe peinte, une structure funéraire très rare à Poseidonia a été trouvée dans cette nécropole : un petit *hérôon*, trouvé et fouillé par P. C. Sestieri en 1936 et en 1947[260].

---

[256] Une description de chaque site est donnée dans le catalogue en annexe. D'autre part, les sites qui étaient déjà fréquentés avant l'arrivée des Lucaniens et qui ont été repris par ces derniers ont été analysés lors des commentaires sur le début de leur occupation, dans le chapitre à propos des VI^e^ et V^e^ siècles.

[257] Il faut rappeler les signes d'anomalie de la nécropole du Gaudo (n° 47), avec des signes d'une présence italique dès le milieu du V^e^ siècle au moins. Il est intéressant de remarquer également le mobilier d'une tombe de cette nécropole, récemment publié, qui peut être daté du V^e^ siècle : M. CIPRIANI, 2004, p. 9-36.

[258] A. PONTRANDOLFO et A. ROUVERET, 1992, p. 240-241 et 371.

[259] A. D. TRENDALL, 1989, p. 198-200 et fig. 355 ; A. PONTRANDOLFO, 1986, p. 134-136, n° 33. Le vase a été découvert lors des fouilles organisées par le marquis de Salamanque en 1864.

[260] P. C. SESTIERI, 1948, p. 170-184.

Nous avons le témoignage de trois structures de ce type, celle de Licinella et deux autres dans la nécropole du Gaudo (n° 47). Ces trois vestiges sont des démonstrations évidentes de prestige et montrent l'importance de cette nécropole pour un groupe social privilégié de la société paestane du IV^e^ siècle.

Si les signes de prestige sont plus tardifs, la coïncidence entre leur présence et la datation des premiers vestiges de la nécropole à une époque contemporaine de l'arrivée des Lucaniens est un trait important pour notre discours. De plus, les comparaisons avec la nécropole du Gaudo (n° 47) sont notables : toutes les deux se situent à proximité du centre urbain, mais sont distinctes des nécropoles urbaines utilisées auparavant par l'élite grecque. C'est une des premières expressions d'un nouveau mode d'occupation de l'espace et d'utilisation des marques de prestige par l'élite lucanienne.

La deuxième catégorie de nécropoles du IV^e^ siècle est composée par celles dont la datation n'a pu être affinée ; les notices parlent uniquement de « nécropole lucanienne » ou de « nécropole du IV^e^ siècle ». Ce groupe rassemble le plus grand nombre de sites et la distribution géographique des nécropoles est très étendue. Un certain nombre de tombes sont peintes et nous consacrons une attention particulière à celles-ci.

Tout d'abord, certaines nécropoles ont un nombre plus important de dépositions, distribuées de la première moitié jusqu'à la fin du IV^e^ siècle. Deux sites rentrent dans ce sous-ensemble : Spina (n° 51) et Fuscillo (n° 61). Les deux se situent dans des zones proches du centre urbain, à moins de 3 km des murailles et à proximité d'autres nécropoles d'utilisation antérieure et contemporaine. À Spina (n° 51), les recherches ont trouvé également des traces d'un canal de drainage ont été mises au jour. Le canal est probablement plus ancien que la nécropole : le remplissage a livré des nombreux fragments d'amphore de transport datées entre le IV^e^ et le début du III^e^ siècle. Le système de drainage ne semble avoir aucun lien avec la nécropole et son usage n'a pas

pu être précisé davantage. Il s'agit probablement de la bonification d'un établissement agricole, sans rapport avec l'installation de la nécropole.

Le site de Fuscillo (n° 61) a livré 16 tombes jusqu'à présent, toutes datables du IV$^{e}$ siècle. Encore une fois, nous sommes confrontés à la présence d'un site à grande proximité de deux autres nécropoles, celles de Tempa del Prete (n° 62) et de Spinazzo (n° 59). La particularité de Fuscillo (n° 61) est l'existence d'une carrière, exploitée dans l'Antiquité, sans qu'on puisse dater plus précisément son utilisation. On pourrait supposer qu'il s'agit d'une nécropole liée à l'activité de la carrière ; cependant, une tombe à chambre découverte en 1854 était décorée de peintures, figurant un guerrier lucanien. Cette caractéristique est une marque évidente du prestige de la famille du défunt et convient mal avec une nécropole dédiée aux travailleurs de la carrière. D'autre part, les deux autres nécropoles du voisinage ont livré des tombes assez riches, comportant quelques peintures figurées ou des enduits peints en bandes de couleurs. En tous cas, nous ne sommes pas en mesure de définir les raisons de la présence d'une tombe aussi riche placée à Fuscillo au lieu d'une des deux autres nécropoles, où les signes de prestige sont plus courants.

Le sous-ensemble le plus nombreux est caractérisé par des petites nécropoles, utilisées par un noyau de population très restreint. C'est ce type de témoignage qui a permis la définition d'un système d'occupation « capillaire », identifié par des nécropoles mono-familiales et utilisées pendant une seule ou deux générations. Les cas les plus courants sont de nécropoles avec moins de 10 dépositions. Dans cet ensemble, on peut lister les sites suivants : Masseria Sabatella (n° 5), Chiusa del Cerro (n° 6), Matinella (n° 10), Scigliati (n° 12),Vallone del Bagno (n° 15), Cerrina (n° 16), Bosco (n° 18), Tempone (n° 21), Riva sinistra del Calore (n° 23), Tempa di Pilato (n° 23), Chiusa (n° 26), Magazzeno (n° 27), Gueglia (n° 45), Cafasso (n° 46), Terra del Tesoro (n° 49), Tempa di Lepre (n° 68), Isca di S. Martino (n° 69).

De ce groupe, il faut distinguer les sites qui comportent des tombes peintes, soit Riva Sinistra del Calore (n° 23) et Cafasso-Vanullo[261] (n° 46). Ce dernier présente un cas unique d'une nécropole où les cinq tombes découvertes sont peintes ; les recherches archéologiques ont été portées ensuite sur une large étendue sans aucun résultat. La tombe la plus ancienne (numéro 5) est datée de 370-360 av. J.-C. et les plus récentes (1 et 3) sont du troisième quart du siècle. Il est difficile d'expliquer une telle concentration de tombes peintes dans une petite nécropole relativement proche du centre urbain et à proximité des nécropoles urbaines plus grandes. Nous sommes encore dans la proche périphérie de la cité, dans un périmètre de moins de trois kilomètres de distance des murailles. Cette zone intermédiaire entre les nécropoles proprement urbaines et la campagne plus distante montre plusieurs exemples d'une occupation par des membres privilégiés de la communauté. C'est une caractéristique nettement différente de cette période par rapport aux époques précédentes. Rappelons que le seul exemple de ce type de nécropole avant la fin du V$^{e}$ siècle est donné par Tempa del Prete (n° 62), avec la Tombe du Plongeur et quelques tombes comportant un enduit peint avec un motif à bandes de couleurs.

Le site appelé Riva Sinistra del Calore (n° 23) s'éloigne de la proche périphérie du centre urbain et se situe à plusieurs kilomètres au nord-est, à proximité de l'actuelle commune d'Altavilla Silentina. Les notices de cette nécropole, découverte en 1856, sont très succinctes et rapportent l'existence de quelques tombes dites « magnifiques ». Certaines étaient peintes en rouge et une avait une décoration figurée, représentant un char, une grenade et un coq en lutte avec un serpent[262]. Cette localité doit être analysée avec deux autres qui se situent à très peu de distance : Tempa di Feo (n° 23) et Tempa di Pilato (n° 23). La première se compose d'uniquement deux tombes, malgré des recherches effectuées dans une zone d'environ 800 m$^2$. Une des tombes comportait une

[261] A. PONTRANDOLFO et A. ROUVERET, 1992, p. 277-293 et 393-400.
[262] D. MUSTILLI, 1937, p. 151.

décoration peinte et un mobilier de vases à figures rouges ainsi que deux ceinturons en bronze, tandis que l'autre était privée de tout mobilier et même d'enduit sur les parois. Lors de la publication de la tombe, L. Viola a proposé de voir ici la déposition d'un homme riche et de son serviteur[263]. Le site a livré également une petite structure, sans qu'on puisse établir ni sa fonction ni sa datation, ainsi qu'une citerne ; le matériel retrouvé au fond de cette citerne était très hétérogène.

Le site de Tempa di Pilato (n° 23) se caractérise par une petite nécropole très pauvre, découverte en 1861. Certaines des tombes n'étaient pas recouvertes par des dalles de travertin taillé, comme la majorité des tombes paestanes, mais par des moellons de pierre locale entassés. Le mobilier était également très pauvre, comportant des petits vases en céramique commune. La description est évidemment trop succincte pour tirer davantage de conclusions, mais l'existence d'une nécropole appartenant clairement à un groupe social plus humble doit être relevée. Le témoignage de ce type de groupe social est très rare et donne la preuve d'une fréquentation de la campagne par ces individus plus démunis. On doit considérer qu'ils ne constituent pas les membres les plus bas de l'échelle sociale[264], puisqu'ils pouvaient tout de même offrir des sépultures et un peu de mobilier aux défunts. Cependant, la comparaison entre cette nécropole et les autres montre bien qu'il s'agit d'un groupe de population nettement moins riche ; cela illustre l'existence de ces groupes dans la campagne et appelle à la plus grande prudence dans l'analyse des vestiges.

Plus intéressant pour notre propos est la proximité de deux petites nécropoles comportant des tombes peintes et Tempa di Pilato (n° 23). L'opposition entre les signes de prestige de deux précédentes et ceux de frugalité de la dernière nécropole est frappante. Quoi qu'il en soit, cette zone à proximité d'Altavilla Silentina, aux abords du Calore, était certainement un endroit singulier. Il serait tentant de proposer

[263] L. VIOLA, 1893, p. 423-427.

l'identification d'un lieu de passage et de commerce, grâce à la proximité de la rivière, ce qui expliquerait la présence de deux petits noyaux de population aisée, à partir du témoignage de deux tombes peintes. Nous n'avons pas suffisamment d'éléments pour expliquer les raisons de ces signes de prestige à une si grande distance du centre urbain et à proximité d'une nécropole si rustique. Néanmoins, il est fondamental de constater le caractère unique de cette zone, très probablement un lieu de confluence de divers éléments propres à la campagne de Poseidonia.

Nous avons les notices de quelques nécropoles comportant également une datation relativement vague dans le IV^e^ siècle et qui ont livré une seule tombe à Ponte Barizzo (n° 8), Tempa S. Paolo (n° 41) et Fornilli (n° 44). Dans ce même sous-ensemble, nous considérons les sites classés comme des établissements, d'après la présence d'un certain nombre de fragments céramiques retrouvés en surface, parfois à proximité d'une très petite nécropole : S. Lorenzo (n° 30), Casalotti (n° 32), Monte di Capaccio (n° 37), Capaccio – Chiesa di S. Vito (n° 43), Trentinara (n° 71), S. Felice (n° 75), Contrada Galeota (n° 76), Contrada Galiano (n° 77). Les petites dimensions de ces sites et l'absence de structure rendent difficile et limitent la portée d'une analyse. Le seul endroit de cette liste qui mérite notre attention est celui de Monte di Capaccio (n° 37). Les recherches archéologiques sur le site d'époque médiévale ont révélé un grand nombre de fragments de céramique en remploi, surtout des tuiles. Le caractère des vestiges du IV^e^ siècle et la position géographique du site ont poussé M. Mello à suggérer une fonction plutôt militaire pour ce site[265] ; en effet, le point de vue sur toute la plaine est particulièrement privilégié, mais aucun autre élément ne permet une telle affirmation. En ce qui concerne le propos de notre étude, ce site représente le point à plus haute altitude du territoire de Poseidonia. Compte tenu de l'exiguïté des vestiges, c'est la seule remarque que nous pouvons faire concernant ce site sans tomber dans des

[264] Il nous semble que cette classe sociale est représentée uniquement par la nécropole de Ponte di Ferro (n° 48), utilisée entre la fin du VI^e^ et le milieu du V^e^ siècles.

propositions totalement hasardeuses. Rien n'atteste une fonction militaire ou de contrôle du territoire et aucune structure datée avant l'époque médiévale n'a été découverte.

Plusieurs sites ont permis une datation un peu plus précise dans les années centrales du IV^e^ siècle et constituent une catégorie importante. Selon la recherche archéologique, c'est à partir d'environ 370 ou 360 avant notre ère que le territoire de Poseidonia présente un grand nombre d'établissements[266]. Cette chronologie a été établie par l'augmentation des témoignages dans les sites déjà fréquentés, ainsi que par la grande quantité de nouveaux sites qui voient le jour à ce moment. Voici les petites nécropoles qui rentrent dans ce dernier cas et qui permettent cette chronologie : S. Cesareo (n° 9), Torre dei Raccoli (n° 19), Scalareta (n° 22), Quercione (n° 24), Mattina Grande (n° 25), Tempa Rossa (n° 35), Eredita (n° 72), Mattine (n° 73), Muoio (n° 78), Contrada Cupa (n° 79). Il faut inclure également les sites comportant une seule tombe datée du milieu du IV^e^ : Laura (n° 7), Tempa dell'Acero (n° 29), Tempa Bianca (n° 34), Contrada Vecchia (n° 80), Madonna del Carmine (n° 81). La majeure partie de ces nécropoles a livré des vases attribués à l'atelier d'Assteas et Python[267]. C'est la caractéristique essentielle qui permet leur datation aux décennies centrales du IVe siècle.

Certaines de ces petites nécropoles ont livré des tombes peintes, à Scalareta (n° 22), Tempa dell'Acero (n° 29), Tempa Rossa (n° 35), ainsi que la localité Quercione (n° 24) qui présente des tombes comportant un enduit peint, notamment en rouge. Il nous semble utile de commenter la localisation de ces sites. Tempa dell'Acero (n° 29) se situe sur la rive gauche du Calore et, plus déterminant, c'est un des sites le plus au nord du territoire de la cité. Il s'agit d'une seule tombe, ce qui limite beaucoup la portée de tout commentaire sur cette localité. Néanmoins, il est fondamental de remarquer la

---

[265] M. MELLO, 1980, p. 294.
[266] Une très bonne synthèse peut être trouvée dans : E. GRECO et D. THEODORESCU, 1996 (a), p. 192.

présence d'une tombe peinte à une grande distance de la cité et sans d'autres sites dans la zone environnante.

Le site de Tempa Rossa (n° 35) doit être étudié en même temps que celui de Tempa Bianca (n° 34), où on a trouvé une riche tombe à chambre, comportant environ 40 pièces de mobilier. Les deux sites se situent à proximité du sanctuaire de Fonte (n° 33), celui de Tempa Bianca à 500m à nord-ouest du sanctuaire et Tempa Rossa à 800m au sud de la première[268]. L'analyse de détail de leur mobilier, notamment la présence d'objets en métal utilisés dans les foyers (broche et chenet) et d'amphores à vin, a permis à V. Viola de proposer une idéologie funéraire un peu différente des coutumes locales à la même époque et plus proche des attestations indigènes d'Eboli[269], de Pontecagnano[270] et de la tombe princière de Monte Pruno[271]. Les seules autres tombes de Poseidonia à constituer un parallèle avec celles de Tempa Bianca et Tempa Rossa sont les tombes numéro 2 (1957) et 6 (1957) du Gaudo[272]. Ces éléments de comparaison montrent la complexité des rapports entre les populations dans la région : on peut voir des éléments grecs dans les tombes indigènes d'Eboli, Pontecagnano et Monte Pruno ou, inversement, des éléments indigènes dans les tombes de Poseidonia. Plutôt que continuer à opposer les arguments qui tendent vers les indigènes ou vers les Grecs, il est certainement plus avisé d'insister sur le caractère mixte de ces attestations.

En ce qui nous concerne, cette mixité de Poseidonia, notamment à proximité de Fonte (n° 33) renforce l'hypothèse de voir ici une marque importante de la frontière de

---

[267] L'importance de cet atelier est évidente et a attiré l'attention de plusieurs chercheurs depuis longtemps ; depuis A. D. Trendall, les vases figurés de Poseidonia continuent d'être l'objet de plusieurs études. Parmi les plus récentes, voir en particulier : E. MUGIONE, 2000.
[268] V. VIOLA, 1998 p. 85-88.
[269] M. CIPRIANI, 1990, p. 114-145.
[270] Tombes 5921 et 5892 de Pontecagnano, citées par V. VIOLA, 1998 p. 86, note 120.
[271] *Cf.* : M. ROMITO, 2001, p. 6-9.
[272] A. PONTRANDOLFO et A. ROUVERET, 1992, p. 259-260, 380-385 et 458. Le mobilier de la tombe 2 de 1957 de la nécropole du Gaudo est aussi comparé à ceux de la tombe de Marcellina à Laos, de la tombe de Cariati, ainsi que les traditions des tombes à chambre contemporaines de Canosa.

la cité[273]. La description des tombes de Tempa Bianca (n° 34) et de Tempa Rossa (n° 35) confirme, au milieu du IV^e^ siècle, le même type de cohabitation d'éléments d'origines diverses que l'on avait déjà remarqué pour les sites autour de Fonte, à Boccalupo (n° 33) et à Tempalta (n° 31) aux siècles précédents. Il semblerait ainsi que la ligne de frontière de Poseidonia n'a souffert aucune évolution dans cette partie du territoire.

Cette dernière affirmation ne semble pas être valable dans la portion nord-est, vers l'actuelle commune d'Altavilla Silentina. C'est dans cette zone que se situent les sites de Scalareta (n° 22), et Quercione (n° 24), où on a trouvé respectivement une tombe peinte et trois tombes avec enduit blanc, dont une avec bandes rouges. Si l'on met ces tombes en relation avec celles des sites de Riva sinistra del Calore (n° 23) et Tempa di Feo (n° 23), nous pouvons identifier ici une zone relativement concentrée avec quelques tombes peintes. Cette concentration renforce l'idée qu'il s'agisse ici d'une partie charnière du territoire de la cité. Le nombre total de tombes de grande richesse dans la zone est trop exigu pour pousser davantage l'analyse, mais il est suffisant pour permettre la proposition des hypothèses d'étude.

La position de ces sites par rapport au centre urbain et la presque absence d'autres attestations plus au nord peuvent indiquer que la frontière de la cité suivrait la direction formée par le sanctuaire de San Nicola di Albanella et les collines d'Altavilla Silentina. Jusqu'au V^e^ siècle, l'occupation du territoire ne peut être suivie que par la localisation des sanctuaires et celui de San Nicola semble marquer la limite nord-est. Au IV^e^ les nécropoles peuvent donner un panorama plus complet et les tombes les plus riches constituent un signe particulièrement important dans la mesure où elles nous indiquent les lieux d'habitation de certains membres d'un groupe social privilégié. Si des familles moins aisées peuvent habiter des zones sans importance pour la cité, il nous

[273] Le terme de frontière peut être utilisé dans deux sens, un géographique ou spatial, l'autre ethnique ou culturel, surtout en termes de rencontre des cultures et d'échanges. Dans le cas de Fonte, il est possible

semble peu probable d'imaginer un ensemble de membres d'une certaine élite dans des endroits sans aucune justification. La proximité du Calore est probablement la raison d'être de ces sites et l'on peut supposer que les activités dérivées de la rivière, surtout le commerce avec les populations de l'intérieur, rapportaient la richesse nécessaire pour la construction des tombes aussi prestigieuses. Identifier ici la frontière de la cité est une hypothèse invérifiable dans l'état actuel de la recherche, mais il nous semble tout à fait plausible, surtout par la cohabitation de tant d'éléments.

À l'extrême opposé, vers le sud, une autre petite nécropole comportant des signes majeurs de prestige constitue le site situé le plus au sud du territoire de Poseidonia, très proche du fleuve Testene. En effet, Contrada Vecchia (n° 80) a livré une riche tombe peinte à chambre[274], avec un mobilier d'environ 65 pièces. La coïncidence de localisation aux extrémités nord et sud du territoire de Poseidonia de quelques unes des plus riches tombes de la cité ne fait que renforcer notre hypothèse. Les zones au nord et au sud sont contemporaines et toutes deux à proximité des rivières, qui signalent des lieux privilégiés pour la communication et le commerce. Dans le cas de Contrada Vecchia (n° 80), nous sommes face à une seule tombe, mais sa richesse et le fait d'être à chambre, fait assez rare dans le territoire de Poseidonia, mènent aux mêmes hypothèses d'un site susceptible d'être sur la frontière de la cité. D'autre part, le site se situe à proximité d'une autre nécropole, celle de Muoio (n° 78), qui a livré une dizaine de tombes d'époque contemporaine. Bien que les activités économiques de ces populations nous soient inconnues, la présence d'un petit noyau dans la zone est bien attestée.

Finalement, la dernière catégorie est représentée par les sites qui montrent des signes d'occupation uniquement à partir de la fin du IV$^{e}$ siècle. Dans cette catégorie, nous avons des petites nécropoles telles Strecara (n° 3), Cappa Santa (n° 11), Capaccio

---

que les deux sens coïncident.

Scalo – Campo Sportivo (n° 43) ; quelques établissements comme Calidoro (n° 4), Rovine di Palma (n° 20), Olivella (n° 28), Seude (n° 36) ; et deux sites qui ont livré une seule tombe à Gromola (n° 2) et à S. Giuseppe di Giungano (n° 67). Ces sites ont un intérêt assez limité mais démontrent néanmoins un processus de prise du territoire qui continue jusqu'à la veille de la conquête romaine. De plus, et certainement d'une portée plus importante, la fin du siècle est représentée dans la majeure partie des sites déjà commentés ci-dessus, même si les vestiges sont moins nombreux à la fin qu'au milieu du siècle.

Il faut remarquer la présence de deux tombes peintes, une à Cappa Santa (n° 11) et une à Capaccio Scalo – Campo Sportivo (n° 43). Cette dernière se trouve dans une zone périphérique de la cité et peut être mise en relation avec la nécropole de Cafasso-Vanullo (n° 46), qui se situe à courte distance. Comme dans le cas du Cafasso, au Campo Sportivo de Capaccio Scalo (n° 43), il s'agit d'une très petite nécropole dans une zone relativement proche du centre urbain, mais trop lointaine pour être considérée comme une nécropole urbaine. Le site de Cappa Santa (n° 11) est d'un autre type et peut être rapproché de Scalareta (n° 22) et de Quercione (n° 24), toutes les trois localités à proximité du sanctuaire de San Nicola di Albanella (n° 14). Les mêmes commentaires formulés plus haut pour les deux autres localités semblent être valables également pour Cappa Santa. La seule distinction importante est la chronologie, puisque Scalareta et Quercione sont datables du milieu du IV$^{e}$, tandis que Cappa Santa ne livre des traces d'occupation qu'à partir de la fin du siècle.

Un tout dernier groupe de sites doit être mentionné. Il s'agit de quelques petits sites dont la fonction n'est pas déterminée. En général, ce sont des sites où aucune structure n'a été identifiée et où le matériel retrouvé ne permettait aucune attribution. La liste des sites est la suivante : Sigliaturi (n° 17), Cortigliano (n° 54), Giancesare (n° 54),

---

[274] A. BOTTINI et E. GRECO, 1974-1975, p. 231-274 ; A. PONTRANDOLFO et A. ROUVERET, 1992, p. 246-248 et 372-376.

Maida (n° 57), Giungano – Campo Sportivo (n° 70). En raison de leur petite dimension et de l'indétermination de leur fonction, il n'est pas avisé de pousser nos commentaires plus loin.

Une dernière nécropole mérite un bref commentaire, celle de Spinazzo (n° 59). Situé immédiatement au sud de Santa Venera (n° 64) et à quelques 800m au sud des murailles, cette nécropole était déjà utilisée depuis la fin du VI^e^ siècle, mais a livré un ensemble très intéressant de tombes à chambre, comportant une décoration peinte et datant en majorité du début du III^e^ siècle. Tout d'abord, on remarque dans le mobilier de certaines tombes des caractéristiques qui le rapproche des traditions sicéliotes ainsi que celle venant du Latium. Les motifs figurés dans les peintures montrent également un changement important par rapport aux motifs dit lucaniens. Ici, les peintures semblent faire une exaltation des valeurs de la hiérarchie familiale, dominée par la figure du *pater familias*. A. Pontrandolfo[275] a suggéré de voir ici la consolidation d'une nouvelle élite, celle suivant un modèle comparable aux *equites* campaniens. L'idéologie exprimée à Spinazzo serait la même que celle des élites romaines contemporaines, mais développée selon un langage figuratif déjà présent à Poseidonia. Spinazzo serait donc la marque d'une composante supplémentaire dans la mixité de la cité : l'élément romain ou « romanisé ». Selon cette vision, on peut voir ici l'élite paestane qui sera alliée des Romains lors de leur conquête de l'Italie du Sud et qui sera présente dans les listes de sénateurs romains venant de Paestum. Paradoxalement, après la déduction de la colonie latine en 273 av. J.-C., on ne retrouve plus la documentation iconographique des tombes peintes à Spinazzo, ce qui a permis d'identifier cette élite.

Après ces commentaires sur les nécropoles extra urbaines, il faut se tourner vers le seul sanctuaire dont le début de sa fréquentation est datable du IV^e^ siècle, celui de

[275] Sur Spinazzo, voir la fin de son article : A. PONTRANDOLFO, 1987, p. 257-264.

Capodifiume (n° 40). D'après le matériel votif retrouvé, les premiers signes d'occupation du lieu de culte datent des premières années du IV^e siècle, mais sans qu'on puisse identifier une structure à cette époque. Un petit édifice quadrangulaire composé de deux salles est construit uniquement à l'extrême fin du IV^e ou au début du III^e siècle[276]. En dépit des petites dimensions de l'édifice, la présence d'une antéfixe latérale avec décoration à palmettes et d'un fragment de *sima* à protomé léonine atteste la volonté de monumentaliser et de décorer cette structure. L'analyse du matériel votif datable du début du IV^e siècle, notamment des figurines féminines en terre cuite, indique un culte à Déméter et Koré. En revanche, un changement semble s'opérer vers la fin du siècle, à une époque probablement contemporaine de la construction de l'édifice. Dans cette seconde phase, les statuettes d'Athéna et un certain nombre de figurines d'érotes montrent un culte différent. La chronologie des vestiges archéologiques indique une coïncidence entre le changement de culte et la construction de l'édifice sacré. L'interprétation du matériel votif a permis à A. Serritella de proposer non seulement un changement de divinité mais aussi de type de culte à cet endroit. Pour la spécialiste, les figurines du début du IV^e se rapportent à un culte de tradition grecque, comparable aux attestations contemporaines venues de Sicile ; en opposition, les figurines de la fin du IV^e et du début du III^e sont une expression des traditions tyrrhéniennes et comparables aux attestations de Campanie[277].

En ce qui concerne plus directement notre sujet d'étude, il est nécessaire de remarquer sa localisation au pied du Mont Capaccio, à proximité de la source qui lui donne son nom. Le fait d'être en bas de la montagne et non pas en hauteur est déjà un premier argument contre quelconque fonction de contrôle du territoire. D'autre part, le sanctuaire se situe dans une zone relativement proche du centre urbain et il n'y a aucune raison de lui attribuer les fonctions qu'on supposait pour certains des sanctuaires extra

[276] A. SERRITELLA, 2002, p. 20.
[277] *Ibid*, p. 26.

urbains, telle qu'une caractéristique de marqueur de frontière ou de contrôle du territoire. Ce petit sanctuaire, bien que la seule création d'un lieu de culte à la période lucanienne, doit être interprété comme un simple sanctuaire rural.

*3. Éléments de réflexion*

Après cet aperçu des sites archéologiques retrouvés à Poseidonia au IV^e^ siècle, la question qui se pose est de savoir pourquoi il y a un changement dans le mode d'occupation du territoire.

Cette considération doit tenir compte, en premier lieu, du fait que le changement du mode d'occupation de la terre au IV^e^ siècle n'est pas un phénomène isolé à Poseidonia[278]. La comparaison avec la colonie de Métaponte est évidente, mais ce n'est pas la seule cité à présenter cette transformation : pour nous circonscrire au contexte colonial, on peut énumérer aussi Gela, Agrigente, Istros, Olbia et Chersonèse. Il est notoire que, jusqu'à la fin du V^e^ siècle au moins, le mode d'occupation des terres dans le monde grec est défini surtout par les villages (*komai*) et que les fermes isolées sont un phénomène moins fréquent[279]. R. Martin[280] s'est préoccupé de savoir les raisons d'un tel changement de comportement dans l'occupation des terres pour l'ensemble des cités grecques énumérées ci-dessus au IV^e^ siècle. Le spécialiste de l'architecture grecque a mis en rapport les avancées techniques de construction de l'habitat grec et les possibilités de récupération de ces progrès par les habitants de la campagne. En effet, il semble que la question centrale du problème soit l'approvisionnement en eau.

[278] E. Greco parle d' « explosion » d'établissements dans le territoire à l'époque classique : E. GRECO, 2000, p. 188-189.
[279] Ce schéma est maintenant nuancé par l'apport des prospections réalisées en Grèce, comme nous l'avons dit ci-dessus. Voir en particulier : S. E. ALCOCK et J. F. CHERRY (éds.), 2004 ; D. ROUSSET, 2004, p. 363-383 ; M. BRUNET, 2007, p. 31-41.
[280] R. MARTIN, 1978, p. 589.

L'acheminement de l'eau à travers des canalisations construites en terre cuite, ainsi que la construction de citernes pour la conservation de l'eau datent du IV^e^ siècle. Ce système permet, à ce moment là, un certain confort dans l'approvisionnement en eau dans la campagne qui n'était pas possible auparavant. Mais R. Martin a daté ces dernières avancées uniquement à l'époque hellénistique et non au second quart du IV^e^, la datation de l'intensification de l'occupation à Poseidonia. Néanmoins, le même processus à Métaponte semble être contemporain.

Un second élément est l'aspect de sécurité. La forme d'habitat fortifié ainsi que des systèmes de fortins et de tours de défense apparaissent dans la seconde moitié du IV^e[281]^. Cela contribue à expliquer qu'à ce moment, avec la création d'un système de défense dans le territoire et non seulement autour du centre urbain, une partie de la population pouvait plus facilement habiter dans la campagne. Dans le cas spécifique de Poseidonia, en ce qui concerne cet aspect de sécurité, notre discours doit être très prudent. D'une part, nous n'avons aucun indice de la présence d'un système de défense dans son territoire. D'autre part, le fait que la cité soit sous la tutelle des Lucaniens, qui étaient aussi installés à l'intérieur des terres, peut avoir joué un rôle décisif. Nous ne pouvons pas associer immédiatement et procéder à une identification sans équivoque de la population de Poseidonia comme étant totalement similaire aux Lucaniens installés dans l'arrière-pays. Plusieurs traits culturels sont comparables, mais l'élément grec de la cité continuait certainement d'exister et la permanence de divers usages grecs en est la preuve. Toutefois, nous pouvons supposer qu'une forme d'entente devait exister entre les gens de l'arrière-pays et ceux installés à Poseidonia sous l'hégémonie lucanienne. Par conséquent, l'aspect de sécurité de la vie dans la campagne devait intervenir par cette voie.

[281] *Ibid*.

Un autre élément de réponse pour une occupation plus intensive peut être formulé. Peut-être les citoyens habitant la campagne et qui, jusqu'au V^e^ siècle, n'avaient pas les moyens ou l'intérêt de construire des tombes en pierre passent à en avoir la possibilité au IV^e^ siècle. C'est une des manières de concevoir l'apparition d'une « classe intermédiaire », comme l'avaient appelée E. Greco et D. Theodorescu[282]. En tout cas, une distinction de niveau entre le centre urbain et la campagne continue d'exister. La question à se poser est de comprendre le changement éventuel du niveau de vie des habitants de la campagne. Le seul élément de réponse, dans l'état actuel de la recherche, est la coïncidence chronologique entre cette occupation plus intensive du territoire et l'essor économique de la cité lucanienne, tous au milieu du IV^e^. Cet essor est visible par la quantité de nouvelles constructions datant du IV^e^, notamment un ensemble de petits monuments au sanctuaire urbain méridional, qui fait l'objet d'étude de la mission de fouilles franco-italienne et en cours de publication ; l'indice majeur de l'opulence économique est la disproportion entre les repères céramiques du IV^e^ siècle, largement majoritaires, en comparaison aux autres périodes, tant précédentes que suivantes.

D'autre part, il faut considérer la possibilité d'un changement d'intérêt. Ceux qui étudient les monuments funéraires grecs montrent un enrichissement de ces structures. Un exemple parlant est celui des enclos funéraires attiques du IV^e^ siècle[283]. Un intérêt accru pour la monumentalisation des sépultures semble être commun à l'ensemble du monde grec au IV^e^ siècle. Par exemple, à Athènes, cette monumentalisation extrême a conduit à la loi somptuaire de Démétrios de Phalère[284]. Dans le cas de Poseidonia et des

[282] E. GRECO et D. THEODORESCU, 1996 (a), p. 192.
[283] Je remercie A.-S. Koeller de m'avoir communiqué son exposé oral « Grave *periboloi* in Attica » au colloque « Attika – Archäologie einer „zentralen" Kulturlandschaft », tenu à Marburg les 18-20 mai 2007 et en cours de publication.
[284] Ce thème de recherche dépasse les limites et le sujet de notre étude. La monumentalisation des structures funéraires au IVe siècle est justement le sujet de thèse d'Anne-Sophie Koeller, « Les structures funéraires grecques du IV^e^ siècle avant Jésus-Christ : enclos, terrasses et édicules », sous la direction de A. Hermary, à l'Université de Provence (Aix-en-Provence et Marseille).

autres cités de Grande Grèce, un nombre réduit de stèles funéraires a été trouvé[285], ce qui représente une distinction majeure. Les signes de prestige qui nous sont parvenus à Poseidonia sont constitués notamment des peintures des tombes ; ces peintures qui décorent les tombes sont vue et connues de la société uniquement au moment des funérailles, invisibles en dehors du moment du rituel funéraire. La seule exception est représentée par les quelques tombes à chambre et comportant plus d'une déposition. Néanmoins, même dans ce dernier cas, les dépositions sont peu nombreuses, normalement uniquement deux. Par conséquent le monument funéraire est vu deux fois. Malgré cette caractéristique et le nombre réduit de stèles, nous croyons pouvoir parler toute de même d'une plus grande démonstration de prestige par l'intermédiaire des structures funéraires et des tombes ; ce serait un signe distinctif des membres privilégiés de la société, y compris à Poseidonia.

Pour notre discours sur la frontière, la présence de quelques tombes peintes dans le territoire mérite une attention particulière. Il semble que ces rares tombes se concentrent dans quelques zones et dans les années centrales du IV$^{e}$ siècle. D'une part, ces tombes se trouvent dans les nécropoles de la zone intermédiaire, c'est-à-dire, proches du centre urbain, mais distinctes des nécropoles proprement urbaines. D'autre part, et plus important pour notre discours, elles se trouvent dans les zones à l'extrémité du territoire de la cité, comme les exemples de Tempa Rossa (n° 35), Scalareta (n° 22), Tempa di Feo et Riva Sinistra del Calore (n° 23), Quercione (n° 24) et Contrada Vecchia (n° 80). A. Pontrandolfo et A. Rouveret[286] avaient déjà remarqué cette concentration de tombes peintes du territoire aux zones autour des localités modernes d'Albanella et d'Altavilla Silentina ; leur propos n'était pas de commenter la position géographique des tombes, mais plutôt d'analyser l'iconographie des peintures et le mobilier des tombes, notamment celles rencontrées dans les nécropoles urbaines. En

[285] A. PONTRANDOLFO, 1994, p. 223-241.

parlant de l'iconographie, les deux spécialistes ont toutefois remarqué une distinction entre le programme décoratif des tombes peintes du territoire par rapport à celui des nécropoles urbaines contemporaines. Dans la campagne, y compris les nécropoles que nous avons classées ici comme appartenant à la zone « intermédiaire », la scène du « retour du guerrier » est utilisée selon les modèles plus anciens et réalisée avec quelques variations propres, que l'on ne rencontre pas dans les tombes des nécropoles urbaines[287]. L'exemple majeur de cette réélaboration est donné par les peintures de la tombe de Contrada Vecchia (n° 80). Une autre spécificité des tombes du territoire est la forme à chambre, qui ne se retrouve plus dans les nécropoles urbaines dans la seconde moitié du IV$^{e}$.

Il est impossible d'établir avec précision les raisons pour cette concentration de tombes exhibant des signes de grand prestige et comportant des programmes iconographiques distincts justement aux marges du territoire. D'autant plus que ces sites semblent jalonner en quelque sorte les limites de l'occupation de la campagne. D'autre part, ils se localisent soit à proximité d'un sanctuaire, comme dans le cas de Tempa Rossa (n° 35) proche de Fonte (n° 33) ou de Scalareta (n° 22) et Quercione (n° 24) proches de San Nicola di Albanella (n° 14), soit d'une rivière, tant au nord (Tempa di Feo et Riva Sinistra del Calore, n° 23) qu'au sud (Contrada Vecchia, n° 80). Les rivières forment probablement des routes de commerce et c'est cette caractéristique qui pourrait le mieux expliquer l'existence de ces signes de prestige. Dans les cas de la proximité aux sanctuaires, il faut supposer qu'ils constituent également des lieux propices aux échanges commerciaux puisqu'ils sont des lieux de rassemblement.

Une nuance est nécessaire : rien n'empêche que ces gens soient des propriétaires terriens qui habitent aux confins du territoire ou qui choisissent de se faire enterrer sur leurs terres et non aux nécropoles urbaines. Néanmoins, la proximité des marchés pour

---

[286] A. PONTRANDOLFO et A. ROUVERET, 1992, p. 18.
[287] *Ibid*, p. 459.

écouler leur production serait certainement un élément qui valoriserait leurs terres. Comme postulait Platon (745d)[288], la valeur des terres est proportionnelle aux rendements et à la proximité de la cité, dans le sens évident de la place du marché, pour diminuer les coûts de transport des productions. Or, il n'y a aucune raison de penser que les zones de basses collines aux confins du territoire soient plus productives que la plaine, sauf pour d'autres activités économiques, telles que l'extraction du bois notamment. Il nous semble peu probable que ces activités puissent être suffisantes pour expliquer tant de richesse ou bien il faut supposer de nouveau la proximité d'un marché.

Le fait que ces tombes peintes aux confins du territoire soient contemporaines de l'essor de la cité sous l'hégémonie lucanienne est aussi un élément important à considérer. Entre autres, c'est le moment de l'apogée de l'atelier céramique paestan d'Assteas et Python, dont les vases signés ont été retrouvés uniquement à l'intérieur des tombes qui comportaient aussi une décoration peinte[289]. Serait-il possible de voir le parallèle entre l'essor économique de la cité, avec une certaine surenchère des signes de prestige notamment dans les tombes, et le développement d'une strate sociale spécifique à la campagne ? Outre la thèse d'une « classe intermédiaire » à la campagne[290], il faudrait aussi expliquer l'émergence d'un autre type d'élite, une qui habite aux confins du territoire ou qui se fait enterrer dans les contrés éloignées du centre urbain et qui offre à ses morts des tombes à chambre peintes selon un programme iconographique spécifique. Notre proposition est de voir le commerce du surplus économique de la cité comme la raison d'être de cette « élite frontalière ». Sa localisation à proximité des rivières ou des sanctuaires semble conforter cette hypothèse.

---

[288] En parlant de la division des lots de terre en parts égales pour les citoyens, Platon précise la nécessité de couper les lots en deux, une portion proche du centre et une autre éloignée. Le critère du rendement des terres est fondamental pour garantir l'égalité entre les citoyens : « Par ailleurs, il faut s'arranger pour assurer dans les deux parts cette proportion de bonne terre et de terre médiocre dont nous parlions à l'instant, en compensant les différences d'étendue par les différences de rendement », PLATON. *Les Lois*, L. BRISSON et J.-F. PRADEAU (trads), 2006.
[289] A. PONTRANDOLFO et A. ROUVERET, 1992, p. 459.
[290] E. GRECO et D. THEODORESCU, 1996 (a), p. 192.

Une fonction de rassemblement des sanctuaires extra urbains a été signalée par C. Ampolo[291]. Un passage de Démosthène[292] montre très clairement les lieux où pouvaient se rencontrer citoyens et étrangers (et des anciens citoyens en exil, dans le cas précis de la loi commentée par Démosthène) : des marchés de frontière (ἀγορᾶς ἐφορίας), des compétitions athlétiques, sanctuaires et des fêtes panhelléniques. Le texte de Démosthène fait référence à Athènes, mais il nous semble traduire une réalité qui peut être évoquée pour l'ensemble du monde grec, y compris le monde colonial et Poseidonia en particulier[293]. Nous n'avons aucune trace matérielle de l'existence d'un marché de frontière en Grande Grèce, mais l'association entre ces marchés et les sanctuaires est le caractère essentiel pour notre discours. Rien ne permet d'affirmer avec certitude que des échanges commerciaux se réalisaient dans ou aux environs des sanctuaires. En revanche, la proximité des signes de grande richesse à des sanctuaires ou des rivières aux confins de Poseidonia semble constituer un élément important pour renforcer cette hypothèse.

Par rapport aux rivières, une inscription du milieu du V^e^ siècle et venant de Pech-Maho[294] montre qu'une transaction commerciale se passait sur les eaux de la rivière et non sur ses rives. Cela atteste l'importance de la zone de frontière et, dans ce cas précis, la zone neutre, entre les deux parties du territoire. La rivière est à la fois une

---

[291] C. AMPOLO, 1997, p. 454-458. Sur la place des activités économiques dans les sanctuaires grecs, voir en particulier : C. CHANDEZON, 2000, p. 70-100.

[292] Dans ce passage, l'orateur commente une loi de Dracon sur l'homicide, republiée en 409-408 av. J.-C. (*I.G.*, I$^3$ 104). Démosthène, *Contre Aristocrate*, 39 : ἵνα δὴ μὴ τοῦτ᾽ ᾖ μηδ᾽ ἀπέραντοι τῶν ἀτυχημάτων αἱ τιμωρίαι γίγνωνται, ἔγραψεν « ἐάν τις τὸν ἀνδροφόνον κτείνῃ ἀπεχόμενον » φησὶν « ἀγορᾶς ἐφορίας » τί τοῦτο λέγων; τῶν ὁρίων τῆς χώρας᾽ ἐνταῦθα γάρ, ὥς γ᾽ ἐμοὶ δοκεῖ, τἀρχαῖα συνῆσαν οἱ πρόσχωροι παρά θ᾽ ἡμῶν καὶ τῶν ἀστυγειτόνων, ὅθεν ὠνόμακεν « ἀγορὰν ἐφορίαν » : « Pour éviter cela, pour que les actes malheureux n'entraînent pas de vengeances sans fin, le législateur prononce : 'si quelqu'un tue le meurtrier qui se tenait à l'écart des marchés de frontière'. Que désigne-t-il par là ? Les limites du pays : car c'est là, je pense, que les peuples voisins se rencontraient jadis, venant de chez nous ou des pays limitrophes ; d'où l'appellation 'marché de frontière' », traduction DEMOSTHENE. *Plaidoyers politiques*, J. HUMBERT et L. GERNET (trads), 1959.

[293] C. Ampolo insiste sur le fait que les marchés de frontières athéniens existaient aux époques plus anciennes et traduisaient une réalité des échanges commerciaux avant le IV^e^ siècle (probablement déjà disparus dès l'époque d'Aristophane), quand ces échanges étaient moins réglementés : C. AMPOLO, 1997, p. 457. En ce qui nous concerne, la chronologie des formes d'échange commercial et des lois athéniennes n'a pas un équivalent direct sur les réalités rencontrées à Poseidonia.

[294] *SEG*, XXXVIII, 1036 ; XLI, 891, cité par *Ibid*, p. 461.

voie de pénétration, un espace neutre et un marqueur de frontière. Sans vouloir rapprocher des réalités diverses et sans avoir besoin d'imaginer une situation aussi extrême que d'effectuer les transactions dans les eaux, il est important de signaler le rôle de la rivière dans les échanges commerciaux. On peut vraisemblablement supposer que les rivières aux confins du territoire de Poseidonia remplissaient également un rôle majeur dans les échanges commerciaux.

### *4. Un sanctuaire aux marges : Postiglione*

Un site de la seconde moitié du IV^e^ mérite également notre attention. C'est le sanctuaire de Postiglione (n° 84)[295], qui se trouve à 1 km de la rive droite du Calore actuel, dans une zone de la vallée. En 1927, une fouille de sauvetage a découvert un petit dépôt de terres cuites votives, sans qu'aucune structure ne soit trouvée. Depuis cette date, aucun travail de recherche n'a été entrepris dans cette localité.

Le matériel votif est relativement hétérogène dans son iconographie, présentant des figurines de la déesse au trône comparables aux exemplaires de l'Héraion du Sele, ainsi que des terres cuites d'Athéna et de l'hermaphrodite *anasyromenos*. Ce type d'iconographie renvoie aux rites de passages des jeunes gens et peut correspondre parfaitement aux fonctions attendues d'un sanctuaire de confins. Ce matériel a été mis en rapport avec celui du sanctuaire urbain septentrional[296], dédié à Athéna, ainsi qu'au petit sanctuaire de Capodifiume (n° 40)[297].

Toutes les terres cuites sont de production poseidoniate et montrent une fréquentation du lieu de culte jusqu'au milieu du III^e^ siècle. Une monnaie en bronze d'origine campanienne et datée des années centrales du III^e^ siècle est la preuve

[295] M. CIPRIANI, 1994, p. 11-39.
[296] *Ibid*, p. 34-36.

incontestable de cette occupation régulière. D'autre part, ce matériel hétérogène et provenant à la fois de Poseidonia et de la Campanie est un indice fort pour identifier cette localité comme un lieu de passage. En effet, Postiglione est dans une zone de vallée à proximité du cours du Calore ; la rivière et sa vallée constituent une route naturelle de passage aux pieds des Monts Alburni. La zone de Postiglione est donc très propice aux rencontres de populations et aux échanges commerciaux.

L'absence de structure et l'exiguïté du matériel retrouvé ne nous permettent pas d'attribuer une fonction précise à ce petit lieu de culte. M. Cipriani[298] propose une interprétation prudente : Postiglione ne ferait pas partie du domaine de Poseidonia et il serait un simple lieu de culte avec une portée territoriale assez restreinte.

En revanche, si nous tenons compte de l'hypothèse d'un rôle agrégatif important des sanctuaires de campagne, nous pouvons proposer une interprétation différente. Les petites statuettes en terre cuite retrouvées dans ce dépôt votif sont très courantes dans divers milieux, aussi bien grec qu'indigène (lucanien ou campanien). Ce sont principalement des statuettes de type « Tanagra » datables de la fin du IV$^{e}$ et du début du III$^{e}$ siècle qui, prises séparément, ne constituent pas une marque d'appartenance ethnique ou culturelle. Néanmoins, la présence d'un type de matériel grec dans les centres indigènes est un signe d'une interaction culturelle, où les élites indigènes montrent des indices d'hellénisation[299].

La présence de ce matériel aux marges du territoire de Poseidonia, à l'époque de l'expansion maximale de son étendue, pourrait mener à quelques hypothèses. Tout d'abord, une fonction de « contrôle » d'un territoire, dans le sens militaire du terme, n'est pas concevable. Ce lieu de culte se trouve dans une zone de vallée, avec un point de vue très restreint : il est impossible d'imaginer le contrôle de la voie de passage à partir de cet endroit. En revanche, le caractère agrégatif et très probablement propice

[297] A. SERRITELLA, 2002, p. 26.
[298] M. CIPRIANI, 1994, p. 11-39.

aux échanges commerciaux ne peut pas être sous estimé. D'autre part, c'est l'attestation d'une grande concentration de matériel poseidoniate située le plus au nord-est de la plaine de la cité.

Notre hypothèse, qui en l'absence de plus de données ne peut pas être vérifiée, est qu'il s'agit là, à Postiglione, d'un petit sanctuaire de confins, faisant partie du territoire contrôlé directement par la cité de Poseidonia. Dans une certaine mesure, le rôle de ce sanctuaire pourrait être comparé à celui des sanctuaires de Fonte (n° 33) pour le VI^e^ siècle ou de S. Nicola di Albanella (n° 14) pour le V^e^ siècle et le matériel votif de Postiglione est tout à fait comparable aux attestations de la cité de Poseidonia, au sanctuaire urbain septentrional et à Capodifiume (n° 40). Ce serait un lieu de culte, d'échange culturel, un poste avancé pour le contrôle des terres cultivables, ainsi qu'un lieu d'échange commercial. En tout cas, les rôles possibles de Postiglione doivent être vus par rapport au contexte économique de l'époque.

En ce qui concerne l'économie, nous avons déjà signalé que le milieu du IV^e^ siècle, l'époque des premiers signes de fréquentation à Postiglione, correspond au moment de l'essor économique de Poseidonia et de l'intensification de l'occupation de son territoire. D'autre part, l'analyse des sites archéologiques montre une expansion très restreinte des limites d'occupation de terres au IV^e^ siècle, uniquement dans la forme de quelques petites nécropoles. Compte tenu du processus d'expansion progressive et continue de l'occupation des terres à Poseidonia aux VI^e^ et V^e^ siècle, on aurait la tendance de chercher un nouvel élan surtout au moment d'un essor économique. Les activités économiques, notamment commerciales, fondaient notre hypothèse pour expliquer l'apparition de certaines nécropoles montrant des signes de richesse importants aux confins du territoire. Ces mêmes activités pouvaient être à l'origine de l'établissement du sanctuaire de Postiglione. Il est tout à fait plausible d'imaginer que la

[299] *Cf.* : A. PONTRANDOLFO, 1982.

zone de Postiglione fonctionnait comme le lieu d'échange commercial pour les populations de cette portion nord-est du territoire de Poseidonia, justement ces gens dont l'élite a pu construire des tombes à chambre et les décorer des peintures. Suggérer une fonction agrégative, peut-être commerciale, pour Postiglione renforce notre hypothèse pour l'explication de l'origine d'une strate sociale si riche dans une zone aussi éloignée du centre urbain de la cité. De plus, ce lieu de culte peut être la matérialisation d'une expansion de l'exploitation économique du territoire de Poseidonia. La présence d'un petit sanctuaire dans un lieu de liaison commerciale et culturelle ne peut pas être sous estimée.

## 3. L'Héraion du Sele : la frontière dans tous ses sens

Le sanctuaire d'Héra Argienne se situe à environ neuf kilomètres au nord du centre urbain de Poseidonia, sur la rive gauche du fleuve Sele, appelé Silaris dans l'Antiquité. L'Héraion du Sele fait partie des quelques exemples de sanctuaires de l'Italie grecque évoqués par les sources littéraires anciennes, en l'occurrence, Strabon (VI, 1, 1), Pline l'Ancien (*N.H.*, III, 70), Solin (II, 12) et Plutarque (*Vita Pomp*. XXIV, 3). Ce sanctuaire est central pour notre discours sur la frontière en Grande Grèce et pour la définition du territoire de Poseidonia. D'une part, il marque la limite nord du territoire directement occupé par les habitants de Poseidonia et, d'autre part, il représente aussi la frontière entre les cités coloniales grecques et le monde italique, surtout les populations à fort caractère étrusque, installées immédiatement au nord du Sele. Il semble que la pérennité de l'utilisation de cette rivière en tant que marque d'une limite, puisque les sources anciennes l'utilisent comme indicateur de la limite de l'*Italìa*, de l'Oenotrie, de la Grande Grèce, de la Lucanie antique et comme séparation entre les régions augustéennes I et III, est un indice majeur de l'importance que l'on doit accorder à ce cours d'eau et au sanctuaire que s'y rapporte.

Il est utile de rappeler ici un élément essentiel en ce qui concerne le Sele : il constitue une importante voie de communication avec l'intérieur des terres. Le bassin fluvial composé par le Sele et le Calore permet une liaison facile avec deux autres bassins, ceux de l'Ofanto et du Basento. Cette voie fluviale pouvait servir pour la communication entre Poseidonia et Métaponte, ainsi qu'avec les populations indigènes de la Lucanie et de la Daunie. Il représente également une voie de liaison entre les mers Tyrrhénienne et Ionienne. L'importance stratégique du Sele, tant d'un point de vue commercial que de défense, est à prendre en considération lors de l'analyse de son

sanctuaire. Les fonctions de l'Héraion sont indissociables des possibilités de communication et du caractère « frontalier » de cette rivière. Il est à remarquer également l'établissement de divers centres de populations indigènes, mais aussi d'influence étrusque, aux marges du bassin Sele-Calore.

## 1. Vestiges archéologiques

### *1. Sources littéraires sur l'Héraion*

Un commentaire sur les légendes de fondation de ce lieu de culte s'impose. Selon Strabon (VI, 1, 1) et Pline l'Ancien (*N.H.*, III, 70), le sanctuaire fut édifié par Jason et était consacré à Héra Argienne[1]. Selon un passage de Pausanias (VII, 4, 4), le même lien entre les Argonautes et un sanctuaire dédié à Héra existe pour Samos où, selon la tradition, ce furent les Argonautes qui y installèrent son culte. Ces légendes communes font de l'exemple du Sele l'un des grands Héraia, au même niveau que ceux de Samos et d'Argos. En outre, si l'on croit aux informations de Timée, transmises par Strabon, l'Héra Argienne est très présente en Italie, son culte allant jusqu'en Vénétie (Strabon, V, 1, 9).

D'autre part, l'incompatibilité des récits de Strabon et de Pline l'Ancien est frappante : le premier place le sanctuaire sur la rive gauche, tandis que le second sur la rive droite. Beaucoup a été dit sur cette opposition et il est inutile de rappeler les détails

[1] Pour le passage chez Strabon, nous suivons ici la correction proposée par F. Lasserre : STRABON. *Géographie*, F. LASSERRE (trad.), 2003 (1967). Le texte de Strabon donne l'épithète Ἀργονία, mais la comparaison avec le texte de Pline l'Ancien, où on lit *Argiua*, autorise une correction à Ἀργεία. Il semble que Strabon ait repris la description d'Artémidore, à partir d'une information de Timée.

de ce débat[2]. En ce qui nous concerne ici, la méconnaissance de Pline sur l'Héraion pourrait impliquer que le sanctuaire n'avait plus un statut privilégié à son époque et le démantèlement du temple majeur aurait beaucoup contribué pour cette perte d'importance. D'autre part, nous savons que la définition des limites des régions augustéennes utilise le fleuve Sele comme séparation entre les régions I et III. Devons-nous supposer que le fleuve garde son importance, surtout en tant qu'élément du relief géographique, tandis que le sanctuaire perd de ses fonctions, notamment si les deux rives du Sele appartiennent à ce moment à la même civilisation romaine ? Si la réponse est oui, le rôle principal de l'Héraion serait justement lié à son caractère frontalier.

Une autre hypothèse voit la raison de l'erreur de Pline dans l'assimilation une partie ou l'intégralité du territoire de Paestum aux populations tyrrhéniennes du nord du Sele[3]. Cette hypothèse prend appui surtout sur le célèbre passage d'Aristoxène de Tarente (*apud*. Athénée, XIV, 632a) sur la « barbarisation » de Poseidonia. De plus, certains éditeurs du texte de Strabon placent la description sur l'origine de Poseidonia au livre V[4], ce qui confirmerait une certaine assimilation de la cité aux populations étrusques du nord du Sele.

Quoi qu'il en soit, le flottement de la description du sanctuaire pose des problèmes pour l'interprétation des fonctions frontalières de l'Héraion. Ces questions sur les fonctions et sur la pérennité d'utilisation du sanctuaire doivent être mise en rapport avec les autres grands Héraia de Grande Grèce, tel le sanctuaire du Cap Lacinien (Cap Colonne), qui présente une activité très importante à la période romaine[5]. Pourquoi un Héraion (Lacinium) garde un statut privilégié tandis que l'autre perd de son prestige ? Ces questions peuvent se poser également en Grèce propre, sur la pérennité d'utilisation de certains sanctuaires tenus comme marqueurs de frontière pendant la

[2] Nous sommes d'accord avec E. Greco, qui rejette l'hypothèse d'un changement du cours du Sele entre l'époque d'Artémidore, la source de Strabon, et celle de Pline : E. GRECO, 1987, p. 124.
[3] *Ibid*.
[4] *Cf.* : STRABON. *Géographie*, F. LASSERRE (trad.), 2003 (1967).

période sous la domination romaine. D. Rousset[6] remarque justement que l'idée d'une fonction fédératrice de ces lieux de culte pendant l'époque romaine repose sur nos conceptions modernes.

L'ironie majeure est le commentaire de Strabon (VI, 1, 11) qui affirme que l'Héraion du cap Lacinien était « autrefois riche et plein d'offrandes votives », tandis qu'il ne mentionne rien de tel pour celui au Sele ; au contraire, son récit de fondation par Jason confère un statut plus remarquable à ce dernier. Un autre élément très troublant de l'histoire est que Pline avait probablement une connaissance plus approfondie de la région, ayant même péri à Pompéi, à moins de 80 kilomètres au nord du Sele.

*2. Découverte du sanctuaire et les traces les plus anciennes d'occupation*

La découverte de ce sanctuaire constitue un résultat majeur des recherches archéologiques du XX^e^ siècle en Italie méridionale. Sa notoriété repose sur les témoignages littéraires cités ci-dessus ainsi que sur l'importance de la série la plus complète de métopes archaïques figurées jamais découvertes jusqu'à présent.

Un dissident du régime fasciste et fondateur de la *Società Magna Grecia*, Umberto Zanotti Bianco, en collaboration avec Paola Zancani Montuoro, archéologue napolitaine, ancienne élève de l'École archéologique italienne d'Athènes, entreprennent la recherche du sanctuaire en 1933. Ils donnent plus de crédit au texte de Strabon, qui place le sanctuaire sur la rive gauche du fleuve, en opposition à Pline l'Ancien qui le place sur la rive droite. Ainsi ils commencent à prospecter sur la rive gauche du Sele,

[5] *Cf.* : R. SPADEA, 2004.
[6] D. ROUSSET, 2004, p. 377.

jusqu'au jour de la découverte, le 9 avril 1934, après deux jours de recherches. La description communiquée à la Société est très émouvante :

« *Dopo due giornate di ricerche tra le paludi e le boscaglie, animate soltanto da mandrie di bufali e da torme d'uccelli migranti, notammo una zona, non lungi dal fiume, ove tra gli sterpi affioravano pochi massi informi ed alcuni frammenti di tegole* »[7].

Aujourd'hui le sanctuaire se trouve à environ 1500 mètres de l'embouchure du Sele. Malgré les incertitudes relatives à l'évolution de la ligne de côte dans la zone proche du centre urbain de la cité antique, on peut affirmer que dans un contexte d'embouchure d'un fleuve, le mouvement provoqué par les alluvions est indubitablement très fort. Ainsi les alluvions ont en effet provoqué une avancée de la ligne côtière ; à Paestum cette avancée peut atteindre 2 kilomètres. Nous pouvons imaginer sans difficulté que l'Héraion se plaçait plus près de l'embouchure, probablement au niveau même de la côte maritime.

Le terrain où ce lieu de culte s'est établi est composé d'une terre sablonneuse, qui rendait sa construction d'autant plus difficile. Nous verrons par la suite les solutions techniques trouvées par les Grecs pour contourner cette difficulté. En ce qui concerne l'environnement naturel de la zone, des recherches récentes sur les pollens attestent la présence d'espèces végétales de régions humides, de type lacustre, telles l'orme, le peuplier, le saule, le myrte, ainsi que des plantes à bulbe comme l'iris et le narcisse[8]. Cette caractéristique de la végétation de l'Héraion du Sele est en parfaite conformité avec les données issues d'autres Héraia du monde grec et permet l'identification d'un lieu dont l'image symbolique était représentée par les *Jardins d'Héra*. Ces jardins étaient supposés être des lieux où pâturaient en liberté des animaux sacrés et où des fleurs et arbustes poussaient sous la protection divine.

---

[7] Cité dans G. GRECO, 2001, p. 13.
[8] *Ibid*, p. 22.

Malgré les récits légendaires sur le passage de Jason dans la région, les recherches archéologiques n'ont livré aucun témoignage d'une présence grecque avant l'arrivée des colons achéens au début du VI^e^ siècle. Des hypothèses concernant des contacts précédents ont été formulés, surtout tenant pour base la notice de Strabon (V, 4, 13 et V, 1, 1). D'une part, la référence à Jason laisse supposer une première présence ou du moins des contacts entre Grecs et indigènes à l'âge protohistorique. D'autre part, à partir de la description de la fondation de la cité de Poseidonia en deux phases, on a voulu identifier le premier *teichos* grec avec l'établissement de l'Héraion. Ces deux hypothèses sont, en principe, réfutées par les vestiges archéologiques qui ne montrent aucun signe de présence grecque avant le début du VI^e^ siècle. En outre, le plus ancien matériel retrouvé au Sele est contemporain de celui découvert au centre urbain de la cité et au sanctuaire d'Agropoli.

Une autre hypothèse, concernant un lieu de culte indigène à l'endroit de l'Héraion, a aussi été réfutée par les recherches archéologiques. Toutefois, la documentation archéologique présente des fragments céramiques de type *bucchero nero*, ainsi que certains terrains en terre battue sporadiques. Ces témoignages d'occupation humaine ont été datés du premier âge du Fer (XII^e^-XI^e^ siècles), mais ils ne montrent aucun signe d'un lieu de culte ni de solutions de continuité entre cette période haute et l'établissement du culte à Héra. Les signes d'occupation indigène de la zone sont restreints à l'époque comprise entre le XII^e^ et le XI^e^ siècles, ce qu'implique un abandon de ces terres. La cause de l'abandon de ce petit noyau indigène est identifiée, avec toute vraisemblance, à l'une des diverses inondations du fleuve. À la suite de cet abandon, la zone ne présente aucune trace d'occupation jusqu'à l'arrivée des Grecs au début du VI^e^ siècle.

En effet, la céramique grecque la plus ancienne retrouvée dans le sanctuaire date des décennies initiales du VI^e^ siècle et est contemporaine à celle découverte au centre

urbain ainsi qu'au sanctuaire d'Agropoli. Cette contemporanéité est essentielle pour notre discours sur la frontière. Cela indique une conscience et une volonté de marquer les limites de l'occupation directe des colons dès leur arrivée.

*3. Les premiers monuments grecs du sanctuaire*

La recherche archéologique a permis une très bonne connaissance de l'évolution de ce sanctuaire pendant la période grecque de la cité. Une remarque préliminaire concerne l'absence d'un mur de péribole pour l'ensemble du sanctuaire. Le fleuve remplit certainement une partie de cette fonction de délimitation de l'espace, mais on s'attendrait à voir une construction en pierre pour marquer les autres limites de la zone sacrée. Jusqu'à présent, aucune trace d'une telle structure n'a été trouvée. Comme on le verra, on peut supposer que les *stoai* archaïques remplissaient en partie cette fonction de délimitation de l'espace de culte[9].

Au début des activités sacrées dans cet espace, le culte était organisé autour d'un simple autel de cendres. À l'intérieur d'une structure construite en pierre dans une deuxième phase et qui délimitait l'espace de cet autel, les vestiges laissés sur le terrain se composent de divers niveaux de cendres et de traces de brûlé mélangées à la terre. Des exemples semblables de sacrifices réalisés à l'air libre, sur un autel, parfois matérialisé par une structure en pierre, sont attestés soit par les sources littéraires, soit par les vestiges archéologiques laissés sur le terrain dans plusieurs cités grecques. Une grande partie des sanctuaires connus à présent s'organisaient autour d'un autel de cendres comme celui au Sele, surtout pour le culte à Héra et pendant les époques les

[9] D. MERTENS, 2006, p. 168.

plus anciennes, comme on peut le constater par la comparaison avec les exemples des Héraia à Argos, à Samos et à Olympie[10].

Dans le cas de l'Héraion du Sele, le niveau le plus ancien de cendres, qui date du début du VI^e^ siècle, s'appuie directement sur le banc naturel d'argile et de sable. Au-dessus de ce premier niveau, se superposent trois autres niveaux, qui assument l'aspect d'un petit tumulus délimité par une rangée de pierres. Autour de cette zone centrale, des traces en négatif, après la spoliation des blocs à l'époque antique, montrent l'existence d'une structure construite en pierre. Cette structure, qui fonctionnait simplement comme délimitation de l'espace de l'autel, était édifiée avec de grands blocs rectangulaires taillés et elle peut être datée du milieu du siècle. Pendant toute la première période de vie du sanctuaire, jusqu'au milieu du VI^e^ siècle au moins, il semble que le culte à la déesse s'organisait dans cet espace sans une monumentalisation des structures sacrées.

À la fin du VI^e^, ce premier autel sacrificiel est totalement recouvert d'une accumulation de pierres mélangées à des traces de brûlé et à des restes de sacrifices. Suivant un schéma plutôt courant, avant chaque sacrifice l'autel était nettoyé, effaçant donc toute trace matérielle, surtout céramique, d'utilisation. Malgré les difficultés de datation dues à la pénurie de matériel conservé, on peut dater la construction du nouvel autel monumental, qui remplace le premier, dans les dernières décennies du VI^e^ siècle. Comme on peut le voir en détail au centre urbain de la cité, cette date marque le début des grands travaux d'édification de la cité de Poseidonia, non seulement au Sele, mais aussi dans le centre urbain, on voit apparaître les grands monuments de la vie religieuse de la cité[11].

Dès le début de l'occupation grecque du sanctuaire, d'autres structures peuplent l'espace. Deux édifices, au nord et au sud de l'autel de cendres, semblent encadrer ce

[10] G. GRECO, 2001, p. 25.
[11] Nous faisons référence ici à la construction de l'Héraion urbain, dit *la Basilique*, que la datation établie par les recherches récentes de l'équipe allemande sous la direction de D. Mertens place aux années 520-510. *cf.* D. MERTENS, 1993.

dernier. Ce sont deux bâtiments de construction et fonction semblables : tous les deux ont leurs fondations taillées dans le banc naturel d'argile et de sable, présentent un plan très allongé et étaient couverts par un toit composé de tuiles en terre cuite. La datation proposée est fixée entre 580 et 550, grâce à l'étude architecturale de leurs fondations ainsi qu'à l'analyse de quelques repères céramiques trouvés aux niveaux de fondation de ces édifices. Le premier, au nord, mesure 24,30 m. par 7,05 m., possède une ouverture vers son côté sud et est divisé en deux salles, dont la plus petite conserve encore son pavement en *battuto*. L'autre édifice, au sud, mesure 30,0 m. par 7,70 m., possède également une ouverture vers le sud, mais à la différence du premier, le second ne présente pas de division interne. Une autre particularité de ce dernier est l'organisation de son ouverture par un portique soutenu par sept pilastres.

Le plan allongé de deux édifices les caractérise comme étant des *stoai* et les comparaisons avec d'autres exemples de même type en Grèce, pour l'époque archaïque, permettent cette identification. Ces bâtiments étaient généralement affectés au premier accueil et à la protection des personnes venues au sanctuaire contre les intempéries ; leur présence est très courante dans d'autres lieux sacrés. De par l'absence de témoignage épigraphique, nous sommes contraints d'attribuer les fonctions généralement admises pour les *stoai* grecques de la période archaïque, c'est-à-dire, principalement l'accueil et la protection des pèlerins, permettant ainsi le repos des visiteurs du sanctuaire. Peut-être y serait-il également le lieu privilégié pour l'exposition et la protection des inscriptions, mais dans ce cas, elles étaient probablement en matériel périssable ou en bronze – ce qui aurait permis leur réutilisation – et nous n'avons aucun moyen pour avancer davantage sur les fonctions particulières de cet espace. L'hypothèse qui voit les deux *stoai* comme des marques de limite du sanctuaire, en l'absence d'un mur de téménos, est un peu affaiblie par l'observation précise du plan de l'édifice sud. Son entrée est orientée vers le sud, ce qui présuppose une circulation des

pèlerins aussi au sud de cette *stoa* : la limite sud du sanctuaire doit ainsi être cherchée plus au sud que cet édifice[12]. En revanche, en ce qui concerne la *stoa* nord, cette fonction d'encadrement de l'espace peut encore être soutenue, car aucun autre monument n'a été trouvé au nord de cette structure. Néanmoins, dans l'état actuel de nos connaissances, l'affirmation d'une volonté de démarcation de l'espace du sanctuaire uniquement dans une direction reste très peu probable. Tant que l'on ne trouve pas un équivalent vers les autres directions, nous sommes contraints de laisser cette question ouverte.

*4. À la recherche de l'édifice aux métopes : l'apport des nouvelles recherches*

Si, à l'origine, le culte s'organisait autour d'un simple autel de cendres, on voit apparaître assez rapidement un temple construit pour abriter la statue de culte. La question du premier temple du sanctuaire a occupé la recherche archéologique au Sele dès sa découverte jusqu'à très récemment, quand les fouilles de J. De la Genière et de G. Greco ont apporté des nouveaux éléments permettant l'élaboration d'une hypothèse convaincante pour son emplacement. Le problème initial était l'existence de la célèbre série de métopes sculptées datables entre les années 570 et 550, par des critères stylistiques de l'iconographie, sans que l'on puisse identifier le temple auquel cette série appartenait. En effet aucun vestige actuellement visible, au moins au niveau des fondations, ne peut être identifié avec un temple d'une taille suffisante pour accueillir ces métopes et dont la datation peut s'accorder avec celle des métopes. Sans vouloir décrire en détail l'histoire de la recherche archéologique à l'Héraion, suffisamment connue par tous les archéologues intéressés à la Grande Grèce, cette histoire mérite une allusion succincte.

[12] Des recherches très récentes, non encore publiées, sont en cours justement dans la partie au sud de la

Lors de l'identification de l'emplacement exact du sanctuaire mentionné par Strabon et Pline l'Ancien, en 1934, P. Zancani Montuoro et U. Zanotti Bianco ont découvert aussi la plus complète série de métopes sculptées et figurées d'époque archaïque retrouvée dans tout le monde grec. Ces sculptures font partie des principales raisons de la renommée de l'Héraion et font toujours l'objet d'amples discussions[13]. Initialement, 35 métopes étaient découvertes en remploi dans les fondations de plusieurs bâtiments, disséminées donc dans l'ensemble de l'espace du sanctuaire. Dès le début, on a voulu identifier l'édifice auquel elles appartenaient. La première hypothèse a été d'un *thesauros*, un petit monument placé à environ 14,30 m. au nord du temple dit majeur, dont les fondations sont encore visibles. Le *thesauros* mesure 12,60 m. par 9,05 m. et sa fondation n'est conservée que pour le mur de fond et pour les deux murs latéraux, sa façade étant absente. Les fondations conservées sont constituées uniquement de blocs en remploi et s'appuient sur des tranchées plutôt modestes. Ces caractéristiques font penser à une structure à petite envergure, très loin d'un aspect monumental nécessaire pour soutenir les métopes sculptées.

Les recherches récentes ont mis au jour les vestiges des techniques de construction de ce petit bâtiment. Le terrain étant humide et souvent inondé par les eaux du fleuve, un canal de drainage était nécessaire et a été retrouvé lors des dernières fouilles. Ce canal a la forme d'un fer à cheval autour du mur latéral sud et fut rempli de terre et de matériel provenant de divers niveaux d'utilisation du sanctuaire. Dans ce matériel, des fragments de céramique et des statuettes votives en terre cuite ont permis de dater la réalisation du canal autour des premières années du III$^{e}$ siècle av. J.-C. Puisque le canal était creusé pour assécher les fondations du *thesauros*, cette datation est vraisemblablement aussi valable pour l'ensemble du bâtiment, ce qui exclut

---

*stoa* sud sous la direction de J. De la Genière.

[13] Voir commentaire sur le programme figuratif ci-dessous.

définitivement la possibilité d'y voir le temple archaïque des métopes[14]. Sa fonction reste pour le moment, à défaut d'une documentation archéologique plus significative, inconnue.

Toutefois, si l'on a eu besoin de ces recherches plus récentes pour écarter définitivement toute hypothèse d'identification de cet édifice avec le temple archaïque des métopes, depuis un certain nombre d'années cette hypothèse ne faisait plus l'unanimité. À la découverte du sanctuaire et avant de dater le *thesauros* à l'époque hellénistique, ce bâtiment était une possibilité séduisante. La publication complète des premières fouilles en deux volumes, parue entre 1951 et 1954[15], comportait une étude de l'architecte allemand F. Krauss qui reconstituait le *thesauros* avec les métopes[16]. Cette étude est à la base du projet de construction du musée archéologique national de Paestum, édifié pour abriter les célèbres métopes, autour d'une reconstitution du *thesauros*. Pourtant, par ironie, à peine quelques années après l'installation du musée, la suite des recherches de P. Zancani Montuoro à l'Héraion a porté à la découverte, à l'automne 1958, de trois métopes supplémentaires réutilisées dans les fondations de l'édifice carré, à 80,50 m. à l'est de l'angle sud-est du temple majeur. La découverte de ces trois autres métopes comportait la mise en doute de l'utilisation du *thesauros* comme le temple d'époque archaïque. En effet, l'hypothèse initiale supposait que toutes les métopes archaïques étaient découvertes et les mesures du *thesauros* s'accordaient parfaitement pour exposer les 35 premières métopes. Avec les trois autres, deux options se profilaient : soit l'édifice était plus grand qu'on ne le croyait, soit les métopes n'appartenaient pas à ce monument. Ces deux hypothèses ont défini deux groupes de chercheurs qui se penchaient sur la question. C'est uniquement avec la reprise des fouilles en 1987 par J. De la Genière et par G. Greco et la mise au jour du canal de

[14] *Cf.* : J. DE LA GENIERE et G. GRECO, 1996, p. 455-467.
[15] *Cf.* P. ZANCANI MONTUORO et U. ZANOTTI BIANCO, 1951 ; P. ZANCANI MONTUORO et U. ZANOTTI BIANCO, 1954.
[16] F. Krauss dans P. ZANCANI MONTUORO et U. ZANOTTI BIANCO, 1954.

drainage que la première hypothèse, celle d'un édifice plus long, a été complètement abandonnée.

Il fallait donc chercher un autre endroit pour placer ces métopes archaïques et l'hypothèse la plus vraisemblable était celle d'un premier monument, complètement disparu, qui pouvait se trouver sous les fondations du temple majeur. Les recherches se sont ainsi tournées vers cet édifice. Le temple appelé majeur, est conservé uniquement dans ses fondations, mais son état permet une restitution fiable de son plan, dont l'ensemble mesure environ 39,0m par 18,60 m. En désaccord avec la proposition de F. Krauss des années 1950, D. Theodorescu propose une nouvelle restitution du plan de cet édifice avec 6 colonnes en façade et 13 sur les longs côtés[17]. Le temple était divisé en trois parties : une cella (*naos*) de forme étroite et allongée ; un *pronaos in antis*, avec deux colonnes ioniques entre les *antes* et les demi-colonnes ; enfin, un mur au fond de la cella clôturait celle-ci et délimitait un *adyton*. Aux côtés de l'entrée de la cella, il y avait deux cages d'escalier pour l'accès à un second étage et au toit pour la manutention de l'édifice. La datation proposée par D. Theodorescu et J. De la Genière[18] place la construction du temple majeur vers les années 500 av. J.-C. Ce temple était aussi décoré d'une série de métopes, dont douze ont été retrouvées en divers états de conservation, ainsi que trois dalles de triglyphe. D'autres éléments de décoration architectonique ont également été trouvés, comme plusieurs éléments d'une gouttière à tête de lions équipée d'un petit canal interne pour l'écoulement des eaux de pluie.

Revenant sur le temple aux métopes, P. Zancani Montuoro[19], lors de la découverte des trois métopes archaïques supplémentaires, proposait une explication pour l'absence de vestiges d'un temple archaïque : cet édifice n'aurait pas été construit, ou du moins, n'aurait pas été achevé. Ainsi il n'aurait laissé aucune trace sur le terrain et

[17] D. Theodorescu dans J. DE LA GENIERE, G. GRECO, et R. DONNARUMMA, 1999, p. 508. F. Krauss avait proposé un temple composé de 8 colonnes en façade et 17 sur les longs côtés.
[18] *Ibid*.
[19] P. ZANCANI MONTUORO, 1964, cité aussi dans J. DE LA GENIERE et G. GRECO, 1994, p. 314.

on comprend mieux pourquoi plusieurs métopes présentent des signes d'inachèvement[20], le travail des sculpteurs étant généralement exécuté à l'atelier, avant la mise en place des plaques. Les signes d'inachèvement de certaines plaques mènent à deux possibilités : aucune des deux ne donne une explication totalement satisfaisante. Soit les métopes n'ont jamais été montées et, pour une raison quelconque, le travail a dû être interrompu, les métopes furent abandonnées et puis remployées dans les fondations d'autres édifices. L'autre possibilité implique que les métopes furent utilisées pour la décoration d'un autre monument, probablement pour orner le temple majeur, en dépit de leur état d'inachèvement. Cette deuxième possibilité est appuyée surtout par la découverte des deux groupes de métopes, les plus archaïques ainsi que celles certainement appartenant au temple majeur, aux mêmes endroits, dans les fondations des mêmes édifices, mises les unes à côté des autres[21], comme si elles avaient été retirées d'un même monument, à la même époque. C'est une hypothèse plus vraisemblable que celle d'imaginer 38 grands blocs en pierre abandonnés dans le sanctuaire pendant plus d'un siècle pour se retrouver ensuite regroupés avec les métopes du temple majeur. La faiblesse de cette deuxième explication repose sur la supposition que, pendant un laps de temps d'au moins un demi siècle, les métopes les plus anciennes restèrent inachevées et furent ensuite montées à côté des nouvelles métopes. Si l'on sculpta ces nouvelles métopes pour le temple majeur, pourquoi avoir monté les 11 métopes inachevées sur le même monument sans les terminer ? D'autre part, ce ne sont pas uniquement les métopes qui sont restées inachevées : on relève d'autres éléments architecturaux, comme des colonnes sans cannelures. Nous pouvons proposer diverses hypothèses pour expliquer pourquoi ces éléments architecturaux sont restés

[20] 11 des 38 métopes archaïques montrent signes d'inachèvement. *Cf*. P. ZANCANI MONTUORO et U. ZANOTTI BIANCO, 1954, p. 68.
[21] P. ZANCANI MONTUORO et U. ZANOTTI BIANCO, 1951, p. 57-66 et P. ZANCANI MONTUORO et U. ZANOTTI BIANCO, 1954, p. 71.

inachevés[22], mais aucune réponse possible ne peut être confirmée par nos connaissances actuelles.

Malgré les arguments proposés par P. Zancani Montuoro sur l'inexistence d'un temple archaïque, les travaux les plus récents cherchaient les traces d'une structure datable de la même époque des métopes. Ces recherches se sont concentrées sur la zone du temple majeur et ont mis au jour des vestiges de fondation d'une autre structure précédant la construction de ce temple. En effet, les fouilles ont livré un important système de tranchées de fondation, creusées dans le banc naturel de sable et d'argile, remplies ensuite avec du sable fin et propre, probablement pris directement des marges du fleuve. Ce système avait la fonction évidente de drainage du terrain pour la construction d'un grand édifice, mais le décalage entre ce système et les fondations du temple majeur démontre que l'on a affaire à deux constructions différentes, dont une plus ancienne que la construction du temple majeur.

La preuve définitive est venue d'un sondage qui a restitué la tranchée de fondation d'un mur de cella, qui avait 5,50 m. de largeur interne[23]. À partir d'une petite série de sondages stratigraphiques réalisés à plusieurs endroits, D. Theodorescu[24] a pu proposer une restitution de ce temple archaïque tant recherché : il avait 6 colonnes sur la façade et 12 pour les longs côtés, la colonnade mesurant 32,0 m. par 15,0 m. environ ; la cella, de façade prostyle tétrastyle[25], mesurait environ 22,0 m. par 8,0 m. On souligne également la présence de nombreux blocs en remploi dans les fondations du temple majeur, ce qu'implique une récupération aux dépens d'un édifice plus ancien.

Ayant ce plan pour base, D. Theodorescu propose aussi une restitution hypothétique pour l'organisation des métopes : le temple archaïque aurait une frise

[22] *Cf.* P. ZANCANI MONTUORO et U. ZANOTTI BIANCO, 1954, p. 73-75.
[23] J. DE LA GENIERE, G. GRECO, et R. DONNARUMMA, 1999, p. 502.
[24] J. DE LA GENIERE et D. THEODORESCU, 1999, p. 508.
[25] Ce plan pour la cella a été mis en rapport avec le temple de Marasà de Locres, qui date du milieu du VI[e] siècle. J. DE LA GENIERE, G. GRECO, et R. DONNARUMMA, 1999, p. 505 ; *cf.* L. COSTAMAGNA, CL.

comportant 10 couples de métope-triglyphe sur les petits côtés et 22 couples sur les longs côtés, ce qui donne un total de 64 métopes. Cette hypothèse implique qu'au lieu d'avoir trouvé la totalité des métopes d'un *thesauros* archaïque, comme le voulait F. Krauss, nous avons à peine 60% des plaques ; cette remarque est particulièrement importante quand on essayera de trouver un programme iconographique cohérent pour ces sculptures. Ainsi, outre des blocs équarris, une partie des métopes, des colonnes, des chapiteaux et d'autres éléments de la décoration architecturale auraient certainement été réutilisés lors de la construction du temple majeur, quelques années plus tard.

Si l'on admet l'existence de ce temple archaïque et si l'on fixe sa datation à partir de celle des métopes, on doit reconnaître qu'il était un des plus anciens monuments en pierre connus en Grande Grèce[26]. D'après l'état d'inachèvement d'environ un tiers des métopes retrouvées, on peut supposer que ce temple n'a jamais été terminé. A partir de l'analyse attentive des plaques, l'une des hypothèses proposées nous mène à considérer un incendie comme la raison pour son abandon. En tout cas, la conséquence la plus importante de ces recherches récentes est la confirmation de l'existence de cette volonté de monumentaliser le culte d'Héra au Sele à environ deux générations après la fondation de la colonie de Poseidonia.

Pour notre discours sur la frontière, l'existence d'une telle volonté de monumentalisation à une époque si proche de la fondation de la cité et probablement contemporaine des premiers mouvements semblables dans le centre urbain de Poseidonia est particulièrement importante. Évidemment ce commentaire est tributaire du hasard de nos connaissances archéologiques ; cependant, la cité de Poseidonia et notamment son centre urbain sont particulièrement bien connus et aucune trace d'un monument aux mêmes dimensions et datant des premières décennies de la colonie n'a été trouvée. L'édifice sacré le plus ancien jamais découvert est un temple beaucoup plus

---

SABBIONE, *Una città in Magna Grecia, Locri Epizefiri. Guida archeologica*, Reggio de Calabre : Laruffa ed., 1990, p. 194 ss., fig. 273.

petit situé immédiatement au sud de l'Athénaion et il est daté de 580. Le premier édifice sacré de grande dimension trouvé dans le centre urbain de la ville est le temple d'Héra I, dit *La Basilique* ; ce dernier n'a été terminé qu'en 520-510[27]. Cela veut dire que les colons de Poseidonia, à peine deux générations après la fondation de la cité, donnent une place remarquable à un sanctuaire situé aux frontières de leur territoire et en contact avec les populations non grecques du nord. On peut ainsi mieux évaluer le degré d'importance de cette frontière et les fonctions possibles de ce sanctuaire dans une zone si stratégique pour les citoyens de Poseidonia.

Pour une discussion plus approfondie sur cet aspect, il faut aussi tenir compte des nos connaissances sur les autres cités coloniales de Grande Grèce, en particulier de Métaponte. Dans cette colonie, les premiers vestiges d'un monument sacré en pierre proviennent également de son territoire et non pas du centre urbain : ce sont les plaques d'une frise en terre cuite, représentant des scènes des mythes homériques, provenant du petit sanctuaire de San Biagio alla Venella, aux rives du Basento, probable limite sud-ouest de l'occupation territoriale de Métaponte. Ces plaques sont datées d'environ 630 av. J.-C.[28], tandis que le premier édifice sacré du centre urbain de Métaponte, le temple C 1, est datable du premier quart du VI$^{e}$ siècle av. J.-C.

*5. Évolution du sanctuaire au IV$^{e}$ siècle : destruction et reconstruction*

Après cette phase d'importants travaux de monumentalisation, jusqu'à la construction du temple majeur à l'extrême fin du VI$^{e}$ siècle, le siècle suivant n'a laissé

[26] *Cf.* D. MERTENS, 2006, p. 138-139.
[27] Les recherches de D. Mertens sur l'Héraion I (dit la Basilique) ont montré l'existence de trois phases de construction, dont la première est postérieure à 550 av. J.-C. Cette première phase de *La Basilique* pourait donc être contemporaine du temple aux métopes au Sele (daté, comme on l'a vu de 570-550). La datation de la fin du siècle est valable uniquement pour la troisième phase de construction du temple urbain, celle qui a abouti au monument dont les vestiges sont assez bien conservés et visibles aujourd'hui. *Cf.* : D. MERTENS, 1993, p. 87-91.
[28] M. MERTENS-HORN, 1992 ; D. MERTENS, 2006, p. 92-94.

aucun témoignage d'une activité de construction remarquable. Comme nous avons souligné plus haut, cette remarque est aussi valable pour la majeure partie de son territoire. Le V^e^ siècle ne présente pas une grande activité dans le territoire de la cité de Poseidonia dans son ensemble et l'Héraion n'échappe pas à cette tendance à la stagnation. Ce phénomène dans le territoire contraste fortement avec les grandes constructions urbaines, en particulier deux des grands temples et l'*ekklésiatérion*.

Les vestiges datés du IV^e^ siècle et retrouvés dans le sanctuaire témoignent de la pérennité de son occupation ainsi que d'une intense activité de construction. En effet, plusieurs monuments nouveaux furent édifiés, souvent aux dépens des structures plus anciennes. Particulièrement remarquable est le cas de toutes les métopes archaïques, ainsi que plusieurs triglyphes, chapiteaux et d'autres éléments architecturaux qui ont été trouvés remployés dans les fondations de certains édifices datés du IV^e^ siècle.

Le fait que ces éléments architecturaux aient été trouvés remployés dans les fondations d'édifices du IV^e^ siècle pose des problèmes en ce qui concerne l'utilisation de l'espace sacré à cette époque. Puisque les éléments de décoration du temple furent employés pour la construction d'autres monuments, nous avons donc la confirmation que ce temple fut complètement démantelé au plus tard au milieu du IV^e^ siècle. Plusieurs explications sont possibles pour ce phénomène. Une première place la conquête lucanienne à l'origine des destructions infligées au sanctuaire et plus particulièrement au temple majeur : disposant probablement des moyens moins efficaces de protection que le centre urbain de la cité, le sanctuaire serait une première cible pour les Lucaniens dans leur intention de conquête de la cité. L'autre possibilité serait d'attribuer à l'expédition d'Alexandre le Molosse à Poseidonia la cause des dommages subis par le sanctuaire, hypothèse soutenue par U. Zanotti Bianco[29]. L'histoire raconte que le Molosse arriva à Poseidonia par la mer et, si l'on croit en

[29] P. ZANCANI MONTUORO et U. ZANOTTI BIANCO, 1951, p. 39-40.

l'existence du port de la cité à l'embouchure du Sele (le *Portus Alburnus*), il serait bien plausible aussi qu'il fut arrivé à l'Héraion avant de reconquérir le centre urbain de la cité. La coïncidence entre la datation des monuments et l'expédition du Molosse[30] rend possible cette hypothèse, même si la présence épirote à Poseidonia fut de durée assez courte. Une première interprétation de certaines armes trouvées lors des fouilles du sanctuaire, dont une ceinture militaire, une dague et des fragments d'une massue en bronze, renforce la possibilité d'une bataille importante en ces lieux[31]. D'autre part, la nature de ces armes rappelle aussi certains attributs d'Héraclès, ce qui ferait penser à des objets consacrés à ce héros. La question reste donc ouverte.

Un élément qui renforcerait l'hypothèse du démantèlement du temple majeur lors de la conquête lucanienne est donné par les fouilles d'une des *stoai* archaïques. Le matériel le plus récent trouvé à proximité de la *stoa* archaïque[32] est datable du V^e^ siècle et indiquerait que cette structure n'était plus en utilisation après la fin de ce siècle. Cette datation coïncide avec la chronologie acceptée pour la conquête lucanienne, c'est-à-dire, la fin du V^e^ siècle. Si la *stoa* n'est plus utilisée à partir de la fin du V^e^ siècle[33], il est possible de supposer que les activités du sanctuaire sont beaucoup moins intenses à cette époque par rapport au dynamisme attesté pour le siècle précédent. La question que l'on se pose, en ce qui concerne notre réflexion sur la frontière, est relative aux fonctions de ce sanctuaire. Pourquoi un lieu si important perd de sa fréquentation au V^e^ siècle ? La question se pose d'autant plus que la cité sous l'hégémonie lucanienne

[30] L'expédition d'Alexandre le Molosse est datée entre l'année 334-333 et 331 av. J.-C. *Cf.* : *Atti Taranto* 2003.
[31] P. ZANCANI MONTUORO et U. ZANOTTI BIANCO, 1951, p. 39.
[32] La notice des fouilles de cette *stoa* est ambiguë et ne dit pas de laquelle des deux *stoai* archaïques il est question ici. S'il s'agit de celle au sud, plus proche du temple majeur, ce serait un élément supplémentaire pour proposer une date pour l'abandon de ce temple ; si c'est la *stoa* au nord, nous ne pouvons pas faire un rapprochement direct entre cette structure et le temple. La construction d'une nouvelle *stoa* au nord du sanctuaire au IV^e^ siècle concourt à l'identification de la *stoa* abandonnée comme étant celle également au nord. En tout cas, un témoignage de l'abandon d'une structure relativement importante pour la vie du sanctuaire est signe suffisant pour nos discussions sur les remaniements de ce lieu sacré.
[33] On verra plus loin qu'un autre édifice la remplace pendant la première moitié du IV e siècle. En dépit d'une telle volonté de reconstruction par la suite, il y a un laps de temps pendant lequel la fréquentation du sanctuaire diminue considérablement.

réinvestit dans les constructions comme le montre l'utilisation intense de l'espace, moins d'un demi siècle après la prise du pouvoir sur la cité.

Quelle que soit la bataille ou autre événement, au cours du IV^e^ siècle le sanctuaire souffre d'importants dégâts, dont le plus important est sans doute le démantèlement du temple majeur. En revanche, même si l'on continue d'associer l'abandon du temple majeur avec des faits d'armes, les plaques des métopes semblent indiquer qu'il n'y a pas eu de destruction : le temple ne fut pas détruit lors d'une bataille, mais démantelé. D'après cette observation, on peut affirmer que les Lucaniens, pour une raison qui nous échappe, décidèrent de démonter le temple et d'utiliser ses éléments pour la construction d'autres édifices. A ce moment, le sanctuaire perd la structure monumentale la plus importante et la pratique religieuse subit des changements conséquents.

Les vestiges archéologiques ne montrent aucune trace de construction ou d'aménagement d'un autre temple et, si la statue de culte survécut aux destructions, elle fut placée dans un édifice qui n'avait pas la morphologie d'un temple grec. D'autre part, les constructions réalisées pendant le IV^e^ siècle témoignent de la fréquentation de ce lieu de culte par ces mêmes Lucaniens[34]. Si, au centre urbain de la cité les Lucaniens gardent un style de vie plutôt grec et utilisent des monuments importants, tels l'*ekklésiastérion* et les trois temples[35], à l'Héraion du Sele, il y a un changement important dans l'utilisation de ce lieu sacré[36]. Notre brève description a pour but précisément d'analyser les changements de cette utilisation, surtout en ce qui concerne les possibles fonctions du sanctuaire en tant que « marqueur de frontière ».

---

[34] P. ZANCANI MONTUORO et U. ZANOTTI BIANCO, 1951, p. 40.

[35] Des recherches récentes au sanctuaire méridional montrent une intense activité de remaniement des structures sacrées pendant le IV^e^ siècle et confirment des hypothèses, émises à partir de l'observation des grands monuments politiques et sacrés, d'une grande continuité du fonctionnement de la cité par les Lucaniens en comparaison avec les colons grecs. *Cf.* : M. CIPRIANI, E. GRECO, et A. ROUVERET, 2002, p. 481-489 ; M. CIPRIANI, E. GRECO, et A. ROUVERET, 2003, p. 447-463 ; M. CIPRIANI, E. GRECO, et A. ROUVERET, 2004, p. 630-651 ; M. CIPRIANI, E. GRECO, et A. ROUVERET, 2005, p. 359-378.

[36] En ce qui concerne les changements entre l'époque grecque et la période sous l'hégémonie lucanienne, voir en particulier : G. GRECO et J. DE LA GENIERE, 1996, p. 223-232.

Pour parler de ces changements, nous devons commencer avec les *stoai*, qui étaient les monuments les plus anciens présents dans le sanctuaire. En dépit de l'abandon de la *stoa* archaïque, une autre structure de même fonction fut construite à nord-est de l'emplacement du temple majeur. Cette nouvelle *stoa* était longue de 30,20 m et large de 7,67 m, composée d'une grande salle centrale, ouverte vers le sud et elle comportait un portique de cinq colonnes. La structure fut bientôt agrandie et un nouveau portique de six colonnes a été trouvé à quelques mètres de distance du premier, formant ainsi un espace supplémentaire. Les tuiles de l'édifice, trouvées sous une couche de 20 cm de cendres et des *lapilli* de l'éruption du Vésuve, sont de facture archaïque, ce qui indique une réutilisation. On remarque que les signes de réutilisation des matériaux les plus anciens dans les constructions nouvelles sont très abondants et l'on comprend assez mal les possibles raisons pour ces changements. Au niveau des fondations de cette *stoa* on a trouvé du matériel datable du début du IV^e^ siècle et notamment une monnaie en bronze datée de la première moitié du siècle. Cette monnaie est importante non seulement pour la datation de l'édifice mais aussi comme preuve que les Lucaniens frappaient des monnaies dès le début de leur occupation de la cité de Poseidonia[37].

Un deuxième édifice en liaison étroite avec cette nouvelle *stoa* est construit et relié à ce premier monument dans sa partie sud-est. C'est une deuxième salle avec des dimensions de 15,90 m pour 5,49 m ; l'entrée se trouvait à l'ouest. L'hypothèse de U. Zanotti Bianco[38] est d'une séparation des fonctions entre la *stoa* et ce nouvel édifice, due à l'afflux grandissant des pèlerins dans le sanctuaire : cette partie serait dédiée uniquement au logement des fidèles tandis que la partie la plus ancienne serait réservé aux activités de culte, dont la purification par des sacrifices et l'ablution avec l'eau lustrale.

[37] P. ZANCANI MONTUORO et U. ZANOTTI BIANCO, 1951, p. 43.
[38] *Ibid*, p. 44.

Encore en rapport avec ces structures, il est intéressant de souligner la présence de deux *bothroi*. Dans les deux cas, une grande quantité de matériel votif ainsi que des traces des os d'animaux, de céramique et de bois brûlés ont été retrouvé. Peut-être faut-il reconnaître dans ces deux *bothroi* un changement du rituel pratiqué dans le sanctuaire[39] : d'une liturgie qui se tenait surtout dans des autels on passerait ici à une forme de culte liée dans une certaine mesure au monde chtonien. La datation de ces repères donne une fourchette d'utilisation qui commence vers la fin du IV^e^ siècle et qui finit entre un siècle et un siècle et demi après. Bien que ce ne soit pas l'objet d'étude ici, ces données indiquent la continuité des activités du sanctuaire pendant les premiers temps de l'occupation romaine de la cité.

Datant toujours du IV^e^ siècle, un autre édifice du sanctuaire remplissait probablement des fonctions un peu différentes. Il s'agit d'une structure rectangulaire de dimension relativement restreinte, 8,05 par 6,54 m, mais notable par l'aspect très robuste de ses fondations : les assises retrouvées donnent une épaisseur d'environ 0,90 m. La forme du monument et surtout l'aspect de ses fondations mènent à son identification comme étant une espèce de tour, probablement placée à l'entrée du sanctuaire[40]. En l'absence des vestiges se rapportant indubitablement à un mur de péribole pour le sanctuaire, ce monument est la seule indication possible d'une matérialisation des limites de l'aire sacrée.

Plus important pour notre discours sur la frontière est l'existence même d'une structure identifiée à une tour de défense. De plus, environ la moitié des métopes archaïques (21 plaques), 18 triglyphes et 36 corniches ont été retrouvés en remploi dans les fondations de cette tour. Si l'on donne une fonction particulière à la présence d'un sanctuaire dans une zone de frontière et si l'on prête un sens symbolique fort à l'iconographie des métopes qui décoraient le temple monumental, les éléments de la

[39] G. GRECO, 2001, p. 38.
[40] P. ZANCANI MONTUORO et U. ZANOTTI BIANCO, 1951, p. 48-49.

fondation de la tour portent une signification supplémentaire. Certains éléments de la décoration d'un édifice sacré sont remployés dans les fondations d'un édifice lié au monde militaire. Cela peut probablement refléter un contexte plus général, puisque les sources littéraires, archéologiques et iconographiques relatives à la cité de Poseidonia au IV^e^ siècle donnent un témoignage beaucoup plus complet et plus belliqueux pour cette période. On atteste une recrudescence des faits d'armes, dont l'expédition d'Alexandre le Molosse est la plus évidente[41], ainsi qu'une idéologie militaire plus forte. Dans ces conditions, il est extrêmement difficile de procéder à une comparaison entre les fonctions et les formes que prend le sanctuaire à l'époque grecque, que l'on pourrait appeler de pacifique ou symbolique, avec celles de la période lucanienne, schématiquement nommée militarisée. Cette question doit être mise dans un contexte historique de militarisation et d'amplification des conflits au IV^e^ siècle, ainsi que du contexte géographique plus étendu de la Grande Grèce, avec l'exemple très évocateur des fortifications lucaniennes parsemées dans l'arrière-pays.

Enfin, le dernier monument digne de note pour notre description du sanctuaire au IV^e^ siècle est l'édifice carré[42]. Comme nous l'avons déjà signalé plus haut, en 1958 les recherches de P. Zancani Montuoro ont porté à la découverte de trois métopes archaïques supplémentaires[43]. Elles étaient remployées justement dans les fondations de cet édifice carré, qui mesure 12 m de côté et qui a été trouvé à 80 m à l'est de l'angle sud-est du temple majeur. Le monument possède une entrée vers le sud, mais comme le temple majeur avait déjà été démantelé avant la construction de l'édifice carré, on ne

[41] U. Zanotti Bianco confère un rôle majeur à la brève période de l'expédition du Molosse à Poseidonia pour le remaniement de l'Héraion : *Ibid*, p. 52-54. On peut s'opposer à cette probable surinterprétation de l'action de l'épirote en considérant les nombreux indices d'une intense activité pendant toute la période lucanienne. Peut-être étaient-ils responsables pour le démantèlement du temple majeur ; toutefois, les Lucaniens étaient certainement responsables pour la manutention des activités de ce lieu sacré pendant plus d'un siècle. Sur l'expédition d'Alexandre le Molosse en Grande Grèce, voir : *Atti Taranto* 2003.

[42] Voir en particulier des commentaires sur d'autres structures du même type en Lucanie : E. GRECO, 1996, p. 263-265.

[43] P. ZANCANI MONTUORO, 1964, p. 57-95.

doit pas chercher une liaison directe entre les positions relatives de ces deux monuments[44].

Le point le plus débattu sur cet édifice est sans doute ses fonctions possibles. La découverte d'une statue en marbre représentant la déesse Héra, ainsi que des nombreux fragments de matériel votif pourraient faire pencher pour une utilisation dans la sphère du sacré. En opposition, la forme carré de l'édifice aussi bien que son orientation vers le sud et comportant une entrée de dimension très réduite renforcent un usage non rituel, c'est-à-dire, qui n'a pas une relation directe avec l'activité proprement sacrée du lieu, mais qui se rapporterait plutôt à des activités accessoires. Plus précisément, on peut lister deux hypothèses pour décrire les fonctions de ce monument : selon P. Zancani Montuoro[45], d'après l'analyse de plus de 300 poids à tisser associés à d'autres types de matériel votif, l'édifice pourrait abriter le trésor et les offrandes de la divinité. G. Greco[46] soutient une autre position : l'examen minutieux du matériel montre des objets liés au monde féminin et surtout à une certaine quantité de céramique en rapport avec des repas, comme des assiettes ou marmites. Elle propose donc un lieu propice à la réunion des femmes et à la réalisation des repas en commun. De plus, la grande quantité de poids à tisser en terre cuite serait le signe de l'existence d'une vraie activité de tissage ; il est en effet possible d'attacher cet édifice au rituel de la *péplophorie*, c'est-à-dire, l'habillage de la statue de la déesse, avant la procession[47]. G. Greco rassemble les deux types d'objets, celui lié aux repas en commun et celui rattaché au tissage, pour identifier l'édifice carré aux rituels qui précèdent la préparation et l'initiation des jeunes filles avant le mariage. Un dernier élément peut être rappelé ici en ce qui concerne

[44] C'est la confusion que fait G. Greco quand elle affirme que l'édifice carré présente un mur, et non pas une entrée, vers l'ouest, dans la direction le noyau principal du sanctuaire, identifié avec le temple majeur et les autels : G. GRECO, 2001, p. 39-40. En effet, à partir du démantèlement du temple majeur nous ne sommes plus en mesure d'affirmer avec précision où se trouvait le centre des activités du sanctuaire, s'il se maintient dans la même zone ou s'il se déplace.
[45] P. ZANCANI MONTUORO, 1966, p. 23-195.
[46] G. GRECO, 2001, p. 41-42.
[47] Pour une analyse de la statue de culte et le « modèle » de l'Héra paestane, voir : A. PONTRANDOLFO, 1995, p. 63-69.

l'édifice carré : c'est l'existence d'un autre édifice de même morphologie, bien que de dimensions plus réduites, dans le sanctuaire lucanien de Torre di Satriano[48] ainsi que dans le sanctuaire méridional de Pontecagnano[49]. C'est uniquement la poursuite des recherches sur les lieux de culte lucaniens qui pourra apporter des nouveaux éléments de comparaison pour aborder cette question des fonctions de l'édifice carré de l'Héraion.

Toute cette description des vestiges archéologiques de l'Héraion du Sele a permis d'appréhender en partie le fonctionnement et l'évolution de l'utilisation de ce lieu sacré dès l'arrivée des colons jusqu'à la fin de la période lucanienne. On remarque une forme de continuité de son utilisation en même temps que l'on est obligé d'insister sur les changements de l'organisation spatiale et probablement rituelle du sanctuaire. Cette connaissance relativement vaste des vestiges archéologiques est la condition première pour essayer de proposer une interprétation de sa possible fonction de marqueur de frontière. Avant cela, il est aussi nécessaire de considérer l'aspect symbolique tel qu'il aurait pu être transmis par l'iconographie des métopes archaïques de l'Héraion. Si nous ressentons l'absence d'un corpus épigraphique qui aurait permis un certain degré de précision sur le caractère frontalier de ce lieu, nous avons la chance de compter sur le plus complet ensemble décoratif figuré d'un temple grec archaïque.

[48] D'après les observations préliminaires de M. Osanna : M. OSANNA et M. M. SICA, 2005, p. 125-139. On attend la publication exhaustive des fouilles du sanctuaire lucanien de Torre di Satriano. *Cf.* : E. GRECO, 1996, p. 263-265.

[49] L. CERCHIAI, *et al.*, 2005, p. 210 et 213. Les auteurs de la notice préliminaire des fouilles du sanctuaire méridional de Pontecagnano, dédié à Apollon, proposent de voir dans cet édifice carré un lieu consacré à une divinité féminine. Les éléments de comparaison entre les édifices carrés de l'Héraion du Sele, de Torre di Satriano et de Pontecagnano sont donc nombreux.

2. Mythes et représentations

Après avoir identifié le temple archaïque aux métopes, au moins à partir d'une hypothèse très convaincante, un bref commentaire sur les métopes et le schéma figuratif représenté est nécessaire. Depuis la découverte de cette impressionnante série de sculptures, plusieurs spécialistes ont analysé en détail ces œuvres et nous prenons appui sur leur travaux[50]. Le but ici est de tenter de dégager des éléments pour un rapprochement entre le cycle figuratif et le caractère frontalier du sanctuaire. Notre question centrale concerne les fonctions possibles de l'iconographie des métopes pour caractériser une importante ligne de frontière ainsi que les messages symboliques que ces scènes peuvent véhiculer[51].

Nous commencerons par rappeler brièvement les points fermement acquis dans l'identification des scènes et ceux pour lesquels l'interprétation reste hypothétique[52]. On se refera dans ce cas aux hypothèses le plus largement acceptées. Les recherches sur ces sculptures tentent de retrouver un projet unitaire pour la conception de l'iconographie[53]. Cette hypothèse est en grande mesure appuyée par l'observation attentive des techniques employées, qui indiquent l'activité d'un seul atelier de production, avec la

[50] *cf.* M. C. CONTI, 1994 ; C. CRUCIANI, 1996, p. 23-30 ; K. JUNKER, 1993 ; C. MASSERIA et M. TORELLI, 1999, p. 203-262 ; M. NAPOLI, 1963 ; E. SIMON, 1992, p. 209-217 ; F. D. VAN KEUREN, 1989. En particulier, voir la publication complète des fouilles : P. ZANCANI MONTUORO et U. ZANOTTI BIANCO, 1954 ; ainsi que les écrits de J. De la Genière : J. DE LA GENIERE, 1999, p. 11-27 ;

[51] Les questions stylistiques ont été traitées par Cl. Rolley et nous nous reportons à ces travaux : C. ROLLEY, 1987, p. 193-198.

[52] Nous nous reportons d'abord à la publication de 1954, qui contient la description détaillée de chaque plaque ainsi que des nombreux éléments de comparaison sur l'iconographie, et à une petite synthèse récente qui commente l'ensemble des métopes et qui donne la version acceptée par la majorité des spécialistes : P. ZANCANI MONTUORO et U. ZANOTTI BIANCO, 1954 ; G. GRECO, 2001 ; C. MASSERIA et M. TORELLI, 1999, p. 203-262. Pour les éléments de comparaison, voir en particulier : A. PONTRANDOLFO, E. MUGIONE, et F. SALOMONE, 1993, p. 287-297. Pour la description des légendes mythologiques, nous nous reportons notamment à l'ouvrage classique de T. GANTZ, 2004 (Early Greek myths. A guide to literary and artistic sources, 1993) ; pour Héraclès, voir en particulier : P. CHUVIN, 1998 (1992).

[53] Dans ce sens, le passage de Pausanias décrivant la ciste de Cypsélos (V, 17-19) constitue un élément important qui renforce l'existence d'un programme iconographique cohérent. Sur la ciste de Cypsélos, voir notamment : A. M. SNODGRASS, 2001, p. 127-141 ; F.-H. MASSA-PAIRAULT, 2002, p. 41-74 et sur les comparaisons du texte de Pausanias et l'iconographie du vase de Chigi, voir J. M. HURWIT, 2002, p. 11-12.

reconnaissance toutefois de la main d'au moins trois maîtres[54]. Les plaques en pierre sont assez homogènes dans leur confection : elles comportent généralement une métope avec un triglyphe à sa gauche et font en moyenne 1,42m de largueur pour 0,79m de hauteur. Ainsi on cherche une logique de succession des métopes conservées et on a identifié deux cycles principaux, un sur Héraclès, dont une centauromachie, et l'autre sur les thèmes homériques, ainsi que d'autres séries de représentation moins nombreuses, dont peut-être un petit cycle représentant des épisodes en rapport avec Jason et les Argonautes.

*1. Le cycle sur Héraclès*

Parlons d'abord d'Héraclès[55]. On peut attribuer entre 19 et 21 métopes[56] aux récits concernant ce personnage. Sur les plaques numéros[57] 3 à 6 il est facile de reconnaître les figures des centaures, dans leur schéma iconographique le plus courant, avec leurs corps de cheval et leurs torses humains[58]. Sur la plaque numéro 1 un autre type de centaure est représenté : toute la partie frontale de son corps est humaine, seulement la partie arrière est celle d'un cheval ; il a donc deux jambes humaines et deux jambes de cheval. Sur la base de la distinction entre les deux représentations différentes des centaures, une identification de ce centaure particulier a été proposée : il

[54] P. ZANCANI MONTUORO et U. ZANOTTI BIANCO, 1954, p. 103 et 177. Pour la place des artisans dans les sanctuaires grecs, voir en particulier : C. FEYEL, 2006.
[55] Nous avons suivi ici l'ordre traditionnel de présentation des métopes, celui proposé par P. Zancani Montuoro lors de la publication des fouilles, puisqu'il est implicitement connu par tous ceux habitués à la bibliographie sur ces métopes, et puisqu'il essaie de remettre ensemble les plaques appartenant probablement au même récit mythologique. Les exceptions sont les plaques découvertes en 1958, après cette publication, ainsi que les plaques numéros 34 et 35, qui n'ont pas été l'objet d'une attribution par P. Zancani Montuoro mais qu'on a proposé depuis de rattacher au cycle d'Héraclès.
[56] La variation du nombre des métopes dépend de l'attribution hypothétique de certaines scènes aux récits concernant Héraclès ou d'autres personnages mythologiques.
[57] Il est usage courant de maintenir les numéros des plaques donnés lors de la publication des fouilles en 1954 : P. ZANCANI MONTUORO et U. ZANOTTI BIANCO, 1954, p. 109-110. Les mêmes numéros sont utilisés pour la légende des illustrations, en annexe.
[58] *Ibid*, p. 121-140.

serait Pholos[59] ou Chiron, les bons centaures. La première hypothèse amenait à l'attribution des scènes de centauromachie à l'épisode d'Héraclès dans l'antre de Pholos. Les deux récits principaux qui nous transmettent cette légende[60] ne s'accordent pas totalement sur tous les détails. En quelques lignes, l'histoire raconte que, pendant son voyage en Arcadie à la recherche du sanglier sur le mont d'Érymanthe, Héraclès est accueilli par le centaure Pholos. Soit spontanément, soit par le désir d'Héraclès, Pholos ouvre son *pithos*, l'arome du vin se répand et attire les autres centaures ; ceux-là, de caractère totalement sauvage, tiennent des rochers et des sapins entre leurs mains. Héraclès chasse donc les centaures avec ses flèches, tuant plusieurs d'entre eux[61].

À partir de l'identification des centaures et de l'épisode mythologique, ainsi qu'à partir de l'iconographie de la scène, Héraclès a été reconnu comme l'archer sur la métope numéro 2[62]. La représentation de l'archer diffère de l'iconographie traditionnelle : le personnage est débout et non pas agenouillé ou accroupi, comme habituellement ; il est particulièrement fort, occupant toute la place de la métope, comme une espèce de projection de la force surhumaine d'Héraclès[63].

L'épisode raconté par ces 6 métopes met en scène l'affrontement entre le monde de la civilisation hellénique, celui de la consommation du vin et des rapports d'hospitalité, en contraste avec le monde sauvage des centaures, non intégrés dans une structure sociale des règles de conduite à la grecque[64]. G. Greco[65] établit le parallèle de

---

[59] *Ibid*, p. 111-117.

[60] Diodore de Sicile, IV, 12, 3-8 ; Apollodore, II, 5, 4. Voir aussi un court fragment de Stésichore, préservé chez Athénée, qui semble être le témoignage le plus ancien de la légende de Pholos, dont on a la trace : Athénée, XI, 499 a-b.

[61] Pour un commentaire sur ce mythe, voir : P. CHUVIN, 1998 (1992), p. 214-217 ; T. GANTZ, 2004 (Early Greek myths. A guide to literary and artistic sources, 1993), p. 688-692.

[62] P. ZANCANI MONTUORO et U. ZANOTTI BIANCO, 1954, p. 118-120.

[63] G. GRECO, 2001, p. 59-60. Voir une représentation semblable sur une métope du temple d'Athéna à Assos (Asie Mineur), conservée au musée de Boston. *Cf.* P. ZANCANI MONTUORO et U. ZANOTTI BIANCO, 1954, p. 120.

[64] Sur Héraclès, la diffusion de ses images en Italie et les valeurs multiples que ce héros pouvait véhiculer dans différents milieux, voir en particulier : J. DE LA GENIERE, 1999, p. 11-27 et N. VALENZA MELE, 1984, p. 333-356. Une analyse récente des hydries archaïques de Cerveteri permet d'identifier un certain nombre de thèmes figurés et la place importante des scènes représentant Héraclès dans le milieu étrusque : R. BONAUDO, 2004.

cette opposition civilisé/sauvage (la *nomos* grecque en contraposition à la *physis*) avec l'opposition entre les Grecs et les indigènes qui habitaient déjà ces terres et qui ne connaissaient pas un système de lois comme celui des Grecs. Le problème soulevé par cette lecture se révèle quant aux indigènes à qui s'opposent les Poseidoniates : au nord du Sele, comme l'on a déjà remarqué plus haut, ce sont des populations étrusco-campanienne qui habitent. Ces populations ne sauraient être assimilées à des sauvages sans lois. En outre, des représentations d'être hybrides semblent très répandues en Étrurie[66], ce qui est en opposition à une éventuelle identification des centaures comme des indigènes en contact avec les Grecs. Si, d'autre part, on croit que les indigènes possiblement représentés par les figures des centaures soient les premiers habitants de la région de Poseidonia, nous avons une autre difficulté. Ces populations-là furent en partie assimilées à l'intérieur de la communauté Poseidoniate, soit par l'intermédiaire des mariages mixtes dans le cas des femmes, soit des femmes et des hommes rendus en esclavage.

Une autre possibilité de lecture des scènes se fonde sur l'identification du bon centaure avec Chiron, qui accueille et instruit le jeune Achille[67]. Aussi dans ce cas, les scènes représentent-elles l'opposition entre le monde de l'éducation et de la sagesse, avec celui de la nature sauvage. En revanche, cette identification ne rend pas compte des scènes de centauromachie. Enfin, on peut également proposer Chiron, sans forcément

---

[65] G. GRECO, 2001, p. 59-60. Sur les rapports entre Héraclès et les centaures à Poseidonia, voir notamment : M. CIPRIANI, 2004, p. 9-36.

[66] Prenant appui sur le témoignage d'un certain nombre de vases représentant Nérée et datés du VI^e^ siècle, V. Traficante montre l'importance de la représentation des être hybrides dans la société étrusque : « Infatti, la scelta operata in Etruria riguardo a questo tema iconografico, non lascia margine a dubbi sulla preferenza accordata all'iconografia dell'ibrido. E, forse, proprio questa scelta può assumere un valore semantico, proprio perché in Etruria era nota anche l'iconografia antropomorfa. (...) Si potrebbe affermare che un ruolo fondamentale, nello strato più antico forze naturali insediate nella terra, nel cielo, negli inferi e, perché no, anche negli abissi del mare. L'aspetto di queste 'divinità demoniche' è sovente terrifico, ibrido e ambiguo. » : V. TRAFICANTE, 2001, p. 84.

[67] Homère, *Iliade*, 831-832 ; Hésiode, *Catalogue des femmes*, fr. 204, 87-89 (édition R. Merkelbach et M. L. West, *Fragmenta Hesiodea*, Oxford, 1967) ; Pindare, *Néméennes*, III, 43-49 ; Apollonios de Rhodes, I, 554-558 ; Ovide, *Fastes*, V, 384-385 et 406-414 ; Apollodore, III, 13, 6. *Cf*. G. GRECO, 2001, p. 62-63 ; T. GANTZ, 2004 (Early Greek myths. A guide to literary and artistic sources, 1993), p. 404-405.

évoquer Achille, puisque ce bon centaure rencontre aussi Héraclès, qui d'ailleurs le tue involontairement[68].

Dans tous les cas, le bon centaure sert de passage entre *physis* et *nomos*, pour employer les termes grecs. Même si l'assimilation des centaures avec la population indigène doit être réfutée, il semble clair qu'une représentation du contact entre un monde civilisé et un monde sauvage serait bien placé dans un sanctuaire à la frontière entre un espace cultivé, donc civilisé, et un autre non-cultivé et donc à l'état naturel. La représentation des centaures, comme de tout être hybride, rappelle clairement un contexte de passage ; ce sont des figures liminaires et, par conséquent, particulièrement bien adaptées à une frontière. De plus, en prenant en considération la grande diffusion d'images d'être hybrides et d'Héraclès dans le milieu étrusque, on voit que ces images pouvaient être partagées entre les Grecs de Poseidonia et les Étrusco-campaniens au nord du Sele, indépendamment du fait que les images ne véhiculaient pas forcément les mêmes messages de part et d'autre du Sele. On pourrait proposer, dans ce cas, que la représentation des centaures n'était pas une allusion directe aux indigènes, mais une sorte d'appel à un ensemble d'images communes, partagées entre les sociétés en contact, utilisées justement pour faciliter ces échanges[69].

Suivant l'analyse des métopes, la plaque numéro 7 représente deux personnages, un masculin, en claire position d'un héros qui se prête à faire usage de son épée, et l'autre féminin, qui touche l'épaule du héros, sans aucun attribut particulier. L'interprétation de la scène l'identifie à Héraclès qui protège Héra[70]. Cette plaque a été mise en relation avec deux autres, les numéros 8 et 9.

---

[68] Ovide, *Métamorphoses*, II, 649-654 ; Lucien, 77, *Dial. des morts*, 8 (26). Voir un commentaire approfondi sur cet épisode dans : P. CHUVIN, 1998 (1992), p. 216.

[69] Cet aspect de la reconnaissance d'un langage commun, compréhensible à la fois par les Grecs et par les Étrusques, a été souligné par A. PONTRANDOLFO, E. MUGIONE, et F. SALOMONE, 1993, p. 283-318 ; voir en particulier p. 284.

[70] P. ZANCANI MONTUORO et U. ZANOTTI BIANCO, 1954, p. 141-145. Pour l'identification d'Héra et Héraclès sur cette métope, le principal élément de comparaison est la coupe de Byrgos, conservée au British Museum, où une inscription identifie clairement la déesse aux côtés du héros et d'Iris : J. D. BEAZLEY, *Attic Red-Figure Vase Painters*, Oxford : Clarendon Press, 1942, p. 247, n. 13 ; J. C. HOPPIN, *A*

Les métopes 8 et 9 mettent en scènes deux couples de silène en marche, probablement en fuite. Les deux plaques portent le signe *h* (eta), qui doit correspondre à *hesperos*, l'occident[71]. C'est l'élément qui permet de les placer sur la façade occidentale du temple et, par conséquent, de les opposer, comme un effet de miroir, aux scènes de centauromachie : on aurait dans ce cas, deux récits comparables sur les deux façades du temple. L'identification des silènes est incontestable, mais l'interprétation de la scène est bien plus difficile. Une hypothèse les rapproche de la métope numéro 7 et propose de voir Héraclès protégeant Héra des silènes[72], mais, d'autre part, si les silènes sont en fuite, il faudrait trouver une autre métope représentant un autre personnage en train de les poursuivre. Les sens des personnages ne contribuent guère à faciliter l'interprétation : les silènes courent vers la gauche, tandis que les personnages de la plaque 7, Héraclès et Héra, sont tournés vers la droite. Si les silènes fuient Héraclès et Héra, ils ne devraient pas aller les uns vers les autres.

Toutefois, P. Zancani Montuoro[73] a remarqué, à travers les traditions littéraire et iconographique, que les Silènes s'opposent systématiquement à un héros qui protège une jeune femme, la cible des convoitises des silènes. De plus, l'examen des témoignages iconographiques opposant Héraclès et une femme aux silènes a montré que la plupart des attestations viennent d'un contexte étrusque, à l'exception de la coupe de Byrgos. Une hypothèse assez convaincante[74] pour cette scène l'associe à un récit littéraire de Stésichore, poète italiote du VI$^{e}$ siècle ; ce récit serait répandu vers l'Étrurie en passant par la Grande Grèce, en particulier par l'Héraion du Sele, situé justement à la frontière entre Grecs et Étrusques.

---

*Handbook of Attic Red-figured vases*, I-II, Cambridge, Mass. : Harvard University Press, 1919, vol 1, p. 110 s.

[71] Les 6 métopes qui portent le même signe sont : 7, 8, 9, 27, 30, 31. La reconnaissance de la marque *h* sur la plaque numéro 7 est hypothétique. P. Zancani Montuoro semble pouvoir retrouver les traces de cette marque : *Ibid*, p. 68.

[72] *Ibid*, p. 146-166.

[73] *Ibid*, p. 158.

[74] *Ibid*, p. 161-166

En dépit de toute difficulté d'interprétation, les silènes, ainsi que les centaures, sont des personnages hybrides, qui caractérisent le contexte de passage, donc des figures liminaires. La présence d'un nombre important de scènes représentant ces figures à l'Héraion du Sele renforce l'idée qu'il s'agit d'un ensemble de thèmes figurés qui pouvaient être reconnus aussi bien par les Grecs que par les Étrusques[75]. Il n'est pas essentiel pour notre étude d'identifier précisément tous les messages que ces personnages hybrides pouvaient véhiculer en milieu étrusque. La seule représentation des êtres liminaires, tels les silènes et les centaures, ainsi que des personnages héroïques suffit pour la caractérisation d'un certain imaginaire de la frontière, de contact entre deux réalités différentes.

Les métopes suivantes, de numéro 10 et 11, sont attribuées à l'épisode d'Héraclès contre le centaure Eurytion[76]. La première plaque montre deux personnages : un archer agenouillé et une femme aux bras levés. Une proposition pour l'identification des personnages associe l'archer à Héraclès et la femme à la jeune fille qu'il sauve du centaure Eurytion[77]. Dans cette version, il faut associer la plaque 10 à la numéro 11, qui représente un centaure, en claire position de combat. Une autre hypothèse[78] voit Héraclès et Déjanire sur la plaque 10, mais un autre centaure sur celle de numéro 11 : ce serait Nessos, qui serait aussi représenté sur la plaque numéro 17. Dans tous les cas, l'analyse stylistique du rendu du centaure exclut la possibilité de rattacher la métope numéro 11 à la scène au Pholoé (plaques 1 à 6)[79].

---

[75] Comme on l'a dit plus haut, on remarque une grande diffusion de scènes figurant des êtres hybrides, mais aussi d'Héraclès en milieu Étrusque. Sur les représentations des Silènes en milieu étrusque, voir : A. PONTRANDOLFO, E. MUGIONE, et F. SALOMONE, 1993, p. 289, n. 7.

[76] Bacchylide *apud.* Scholie à l'*Odyssée*, XXI, 295 ; Pausanias, VII, 18, 1 ; Diodore de Sicile, IV, 33, 1 ; Apollodore, II, 5, 5 ; Hygins, *Fables*, 33. *Cf.* P. CHUVIN, 1998 (1992), p. 229-230 ; T. GANTZ, 2004 (Early Greek myths. A guide to literary and artistic sources, 1993), p. 748-750.

[77] Hippolyte, selon Diodore ; Mnésimaché, selon Apollodore ; ou Déjanire, selon Hygins. *Cf.* P. ZANCANI MONTUORO et U. ZANOTTI BIANCO, 1954, p. 167-177 ; voir en particulier p. 175-177.

[78] F. D. VAN KEUREN, 1989. Voir aussi l'hypothèse qui reconnaît Apollon et Niobé sur la métope numéro 10, en l'associant aux plaques 30 et 31, commentées plus loin.

[79] P. ZANCANI MONTUORO et U. ZANOTTI BIANCO, 1954, p. 177.

La plaque numéro 12 est facilement identifiable grâce à l'iconographie de la massue d'Héraclès[80]. La scène représente Héraclès en train de voler le trépied de Delphes et Apollon qui essaie de rattraper l'objet sacré volé de son sanctuaire[81]. La particularité ici repose sur le fait de représenter un acte impie du héros dont la majeure partie du cycle iconographique fait l'éloge. Selon G. Greco[82], les Anciens n'attribuait pas forcément un aspect aussi négatif que l'on imagine pour ces attitudes de folie et d'impiété. Une fois de plus, ces scènes peuvent être mise en rapport avec les thèmes répandus dans le milieu étrusque contemporain[83].

L'image de plaque de numéro 13 suit un schéma figuratif clair et facilement identifiable : Héraclès emmène les deux Cercopes, attachés par leurs pieds sur une perche, leurs têtes en bas[84]. La tradition littéraire raconte l'histoire de ces deux voleurs qui semaient le désordre dans la région d'Éphèse et qui furent capturés par Héraclès, puis libérés[85]. Cette scène est une claire référence aux nombreux faits d'Héraclès, mais rappelle également le contexte de la chasse, avec les deux personnages transportés comme des gibiers[86]. Même si la chasse faisait partie de la vie courante des anciens Grecs et qu'elle contribuait à exalter la valeur des citoyens, une allusion à cette pratique est particulièrement bien placée dans un sanctuaire extra urbain, comme l'Héraion du

---

[80] *Ibid*, p. 178-184. Sur les éléments de comparaison de cette scène en Italie : A. PONTRANDOLFO, E. MUGIONE, et F. SALOMONE, 1993, p. 288-289, n. 7.
[81] Pindare, *Olympiques*, IX, 32-33 ; Cicéron, *De natura deorum*, III, 16, 42 ; Apollodore, II, 6, 2 ; Pausanias, X, 13, 8 ; Hygins, *Fables*, 32. *Cf.* T. GANTZ, 2004 (Early Greek myths. A guide to literary and artistic sources, 1993), p. 773-776 ; P. CHUVIN, 1998 (1992), p. 333-334.
[82] G. GRECO, 2001, p. 70-71.
[83] *Cf.* : R. BONAUDO, 2004.
[84] En contexte colonial, la comparaison la plus évidente est celle d'une métope du temple C de Sélinonte, qui représente la même scène (3920 C). D'autres images parfaitement semblables sont conservées sur d'autres supports et en d'autres contextes, dont la céramique grecque : à titre d'exemple, voir un lécythe attique à figure noir, aussi daté du VI^e^ siècle, provenant de Géla et conservé à Oxford, au musée Ashmolean (numéro d'inventaire V 249). P. ZANCANI MONTUORO et U. ZANOTTI BIANCO, 1954, p. 185-195 ; pour la liste complète de l'iconographie du mythe des Cercopes, voir p. 190-191 ; pour les comparaisons avec la métope de Sélinonte, voir p. 193-194 ; Sur les métopes de Sélinonte, voir en particulier : C. MARCONI, 1994. Sur d'autres éléments de comparaison, voir : A. PONTRANDOLFO, E. MUGIONE, et F. SALOMONE, 1993, p. 287, n. 7.
[85] Apollodore, II, 6, 3 ; Diodore de Sicile, IV, 31, 7 ; Suda, s.v. *Agora Kerkopon* ; Plutarque, *Morales*, 60c. Une autre légende place les Cercopes à Pithécusses et raconte la punition que Zeus leur infligea, en les transformant en singes : Ovide, *Métamorphoes*, XIV, 89-100. *Cf.* T. GANTZ, 2004 (Early Greek myths. A guide to literary and artistic sources, 1993), p. 779-781 ; P. CHUVIN, 1998 (1992), p. 335-336.
[86] P. ZANCANI MONTUORO et U. ZANOTTI BIANCO, 1954, p. 192.

Sele. Nos sources sur la chasse sont surtout littéraires, fondées en grande partie sur l'exemple athénien, la situent dans les montagnes, dans la zone de l'*eschatià*[87]. Néanmoins, on peut supposer avec vraisemblance que la chasse était aussi pratiquée dans d'autres types d'environnement naturel, comme les zones de marécages[88]. Le problème de cette interprétation est la présence de centres indigènes de relative importance au nord du Sele, notamment à Arenosola. Il est difficile de proposer une association directe entre les terrains de chasse et les terres au-delà du Sele[89]. Il nous semble plus intéressant de mettre ces scènes en rapport aux légendes d'Héraclès et au contexte frontalier de l'Héraion, sans forcément chercher une identification à une réalité concrète.

La plaque numéro 14 ne pose pas de problème d'iconographie : la scène est clairement identifiable avec Héraclès qui apporte le sanglier, chassé sur les pentes de l'Érymanthe, à Eurysthée qui se cache dans un *pithos* de peur[90]. La scène reproduit le schéma iconographique traditionnel et la seule particularité repose sur la présence du couvercle du *pithos*, en général absent de la céramique attique de la moitié du VI^e^ siècle[91] ; le couvercle ne fait que renforcer l'image de peur d'Eurysthée et son opposition à Héraclès élève davantage l'acte de bravoure du héros.

La plaque numéro 15 montre deux personnages qui luttent l'un contre l'autre : l'un, un homme, est en train d'étrangler l'autre, déjà agenouillé et en train de succomber, reconnu comme un géant par la différence de taille en comparaison avec le premier personnage. Héraclès est facilement reconnaissable dans cette scène de

---

[87] Sur la chasse et les zones de confins, voir en particulier : P. VIDAL-NAQUET, 1991 (1981), A. SCHNAPP, 1997 et nos commentaires ci-dessus.
[88] Comme les environs de la rivière du Sele. *Cf.* P. HORDEN et N. PURCELL, 2000, p. 188.
[89] Nous avons déjà évoqué ci-dessus les traces de la route reliant l'Héraion au centre urbain de Poseidonia et qui se prolongeait également au nord du Sele.
[90] Sophocle, *Trachiniennes*, 1097 ; Apollonios de Rhodes, I, 122-132 ; Diodore, IV, 12, 1-2 ; Apollodore, II, 5, 4 ; Hygin, *Fab*., 30 ; *cf.* : T. GANTZ, 2004 (Early Greek myths. A guide to literary and artistic sources, 1993), p. 686-688.
[91] P. ZANCANI MONTUORO et U. ZANOTTI BIANCO, 1954, p. 196-203, en particulier p. 201-202 ; G. GRECO, 2001, p. 77-78. Sur les éléments de comparaison, voir : A. PONTRANDOLFO, E. MUGIONE, et F. SALOMONE, 1993, p. 288, n. 7.

gigantomachie et le géant a été identifié comme Antée[92]. Selon la légende, Héraclès soulève Antée de la terre, la source de sa grande force, et ainsi parvient à étrangler le géant, qui défiait tous ceux qui passaient par son pays en Libye[93]. L'interprétation de cette métope ne pose pas de problème d'interprétation : les spécialistes sont favorables à l'intégrer dans le cycle iconographique dédié à Héraclès. L'hypothèse d'identifier Alkyoneus comme l'opposant au héros n'est pas soutenable, puisque le moment de la lutte entre ces deux personnages apparaît sur une autre métope, celle de numéro 38.

Une autre scène sans aucun problème d'attribution est celle représentée sur la métope numéro 16 : c'est la lutte d'Héraclès contre le lion de Némée[94]. C'est probablement l'épisode des légendes d'Héraclès le plus courant aussi bien dans la documentation iconographique que littéraire[95]. La scène sur la métope de l'Héraion suit parfaitement le schéma figuratif canonique, avec Héraclès qui lutte, sans aucune arme, contre le lion, en passant son bras autour du cou de l'animal.

Sur la plaque numéro 17, on voit une lutte, corps à corps, d'un homme qui tue un centaure par un coup d'épée. L'identification de la scène est admise comme le centaure Nessos tué par Héraclès[96]. La tradition littéraire[97] raconte que Nessos fut tué par une flèche, encore dans le fleuve ; sur les sources iconographiques, notamment sur la

---

[92] P. ZANCANI MONTUORO et U. ZANOTTI BIANCO, 1954, p. 204-209 ; A. PONTRANDOLFO, E. MUGIONE, et F. SALOMONE, 1993, p. 289, n. 7.
[93] Quintus de Smyrne, IV, 436 ; Pindare, *Isthmiques*, IV, 52-55 ; Apollodore, II, 5, 11 ; Diodore de Sicile, IV, 17, 4 et IV, 27, 3 ; Ovide, *Métamorphoses*, IX, 183-184 ; Plutarque, *Thésée*, XI, 1 ; Hygins, *Fables*, 31 ; Lucain, IV, 593-653. *Cf.* T. GANTZ, 2004 (Early Greek myths. A guide to literary and artistic sources, 1993), p. 737-739 ; P. CHUVIN, 1998 (1992), p. 274-276.
[94] P. ZANCANI MONTUORO et U. ZANOTTI BIANCO, 1954, p. 210-214.
[95] Hésiode, *Théogonie*, 327-332 ; Stésichore, 229 (éd. D. L. Page, *Poetae melici graeci*, Oxford, 1962) ; Pindare, *Isthmiques*, VI, 47-48 ; Bacchylide, XIII, 46-54 ; Théocrite, XXV, 153-281 ; Apollodore, II, 5, 1 ; Diodore de Sicile, IV, 11, 3-4 ; *inter alios*. *Cf.* P. CHUVIN, 1998 (1992), p. 205-210 ; T. GANTZ, 2004 (Early Greek myths. A guide to literary and artistic sources, 1993), p. 675-678. Sur la documentation iconographique, voir en particulier : A. PONTRANDOLFO, E. MUGIONE, et F. SALOMONE, 1993, p. 288, n. 7.
[96] P. ZANCANI MONTUORO et U. ZANOTTI BIANCO, 1954, p. 215-221.
[97] Archiloque, 286 (éd. M. L. West, *Iambi et elegi graeci*, Oxford, 1971) ; Sophocle, *Trachiniennes*, 555-577 ; Diodore de Sicile, IV, 36, 3-5 ; Apollodore, II, 7, 6 ; Ovide, *Métamorphoses*, IX, 98-130. *Cf.* T. GANTZ, 2004 (Early Greek myths. A guide to literary and artistic sources, 1993), p. 763-767 ; P. CHUVIN, 1998 (1992), p. 347-349.

céramique figurée archaïque, la rivière n'est pas représentée et Nessos n'est pas forcément tué par une flèche[98].

La dernière métope rattachée au cycle sur Héraclès est celle de numéro 38[99]. Cette plaque est probablement la mieux conservée et de ce fait la lecture de son image est très aisée : un personnage masculin est en train de tuer par un coup d'épée un géant en fuite. La scène montre l'homme tenir la tête du géant et appuyer son pied gauche sur la jambe droite de ce dernier. Les attributs classiques d'Héraclès, l'arc et le carquois, permettent son identification ; pour le géant, on l'identifie à Alkyoneus[100]. Cette représentation semble faire écho à l'autre image d'Héraclès aux prises avec des géants, en occurrence Antée sur la métope numéro 15.

Ainsi s'achèvent les métopes que l'on rattache au cycle dédié à Héraclès. Les scènes des plaques suivantes ont été mises en rapport avec d'autres cycles mythologiques, notamment les récits homériques.

*2. Argonautes et personnages homériques*

Si l'identification d'un ensemble de métopes aux représentations d'Héraclès est relativement claire, en ce qui concerne les autres plaques, les hypothèses sont plus nombreuses. Malgré la plus grande difficulté de la tâche, l'essai d'identification de programmes iconographiques cohérents reste l'objectif principal des commentateurs de

[98] P. ZANCANI MONTUORO et U. ZANOTTI BIANCO, 1954, p. 218-219 ; A. PONTRANDOLFO, E. MUGIONE, et F. SALOMONE, 1993, p. 289, n. 7.
[99] Il est important de souligner que cette plaque a été trouvée, ainsi que celles de numéro 36 et 37, uniquement en 1958, après la publication principale de l'Héraion. Nous avons choisi de la commenter dans la suite du cycle dédié à Héraclès, même si son numéro bouleverse l'ordre établi en 1954 et suivi ici.
[100] P. ZANCANI MONTUORO, 1964. Voir aussi : A. PONTRANDOLFO, E. MUGIONE, et F. SALOMONE, 1993, p. 289, n. 7.

ces sculptures. Deux cycles ont été proposés : des scènes liées aux Argonautes et au cycle Troyen[101].

La métope numéro 18 représente un personnage agenouillé, protégé par son bouclier, son épée en main, et caché derrière un palmier. La scène est reliée à la légende selon laquelle Achille, en proximité d'une fontaine à l'extérieur des Portes Scées, prépare une embuscade à Troïlos[102].

Sur la plaque de numéro 19, on peut reconnaître un trône et le buste acéphale d'un personnage masculin assis, le bras droit levé, tenant un objet dans la main. C'est la seule figure assise de toutes les scènes connues de l'Héraion, ce qui implique la représentation d'une divinité ou d'un roi. D'après la position de la main droite du personnage, on a reconnu Zeus[103]. Cette interprétation est très vraisemblable puisque la figure de Zeus peut se rapporter à plusieurs éléments liés au sanctuaire et aux autres métopes : c'est tout d'abord un temple consacré à Héra ; puis, Zeus intervient aussi bien dans les récits sur Héraclès, que sur la guerre de Troie. Néanmoins, une autre possibilité plausible a été suggérée[104] : ce serait Hadès assis au moment de recevoir Thésée et Pirithoos dans l'au-delà. Cette hypothèse se lit uniquement en rapport avec l'identification de ces deux personnages sur la plaque numéro 30. Cette lecture est moins soutenable, puisque les seuls attributs qui permettent une identification du personnage assis sont le trône et le mouvement de la main droite. Une observation rapide de l'iconographie des divinités sur d'autres supports montre que cette position de

---

[101] Sur les liens entre ces légendes et les Achéens, voir en particulier : A. MELE, 1987, p. 618-621 ; A. MELE, 2001.

[102] Les sources littéraires ne sont pas précises sur les motifs qui mènent Achille à tuer le fils cadet de Priam ; selon certaines, Achille était pris d'amour pour le jeune homme, mais après le refus de ce dernier, Achille le tue dans le sanctuaire d'Apollon. L'*Iliade* est très succincte sur cet épisode : Homère rapporte uniquement que Troïlos et Mestor étaient déjà décédés lors de la mort d'Hector (*Il*, XXIV, 257). Selon Apollodore, Troïlos était fils d'Hécube avec Apollon et non pas de Priam ; il affirme aussi que l'embuscade d'Achille contre Troïlos se place dans le temple d'Apollon Thymbraios : Apollodore, *Bibliothèque*, III, 12, 5 et *Épitomé*, 3, 32. T. GANTZ, 2004 (Early Greek myths. A guide to literary and artistic sources, 1993), p. 1052-1063 commente les sources iconographiques archaïques qui rappellent l'épisode, dont les métopes 18 et 25, p. 1057-1058. Pour les sources iconographiques, voir également : A. PONTRANDOLFO, E. MUGIONE, et F. SALOMONE, 1993, p. 290, n. 12.

[103] P. ZANCANI MONTUORO et U. ZANOTTI BIANCO, 1954, p. 230-236.

[104] G. GRECO, 2001, p. 80-81.

la main est bien attestée pour Zeus et pour Poséidon, tandis qu'elle semble être absente de la documentation figurée concernant Hadès, qui d'ailleurs n'a pas de raison d'être représenté là.

La plaque numéro 20 est conservée de manière lacunaire ; toutefois, son état de conservation n'empêche pas la reconnaissance de la scène figurée. Il s'agit d'un personnage ailé et agenouillé, représentée de profil, ayant un gros disque dans sa main droite. Les deux interprétations plus répandues sont, d'une part, Éris, la personnification de la discorde, envoyée par Zeus pour inciter les participants de la guerre de Troie ; d'autre part, l'autre attribution de cette figure concerne Iris[105], la messagère des dieux, personnification de l'arc-en-ciel, et qui porte le disque solaire. Une nouvelle possibilité a été proposée à la suite de la découverte à Cerveteri d'une *olpe* en *bucchero* noir, portant l'image d'un personnage ailé avec un disque et l'inscription qui l'identifie à Dédale. L'autre face du même vase comporte l'image d'un personnage féminin débout et d'un masculin sortant d'un chaudron ; une inscription identifie le personnage féminin comme Médée. Ce vase permettrait de renforcer l'hypothèse de privilégier les représentations d'un cycle sur Jason et les Argonautes à l'Héraion du Sele[106].

Étant donné les légendes d'une fondation de l'Héraion par Jason, on serait enclin à considérer plus vraisemblable cette hypothèse d'un cycle plus étendu sur les Argonautes. En reliant l'ensemble des représentations figurées au caractère de frontière du site, comme c'est le but de notre étude, un cycle sur les Argonautes prend encore plus de sens.

L'interprétation de la métope numéro 21 est largement admise comme étant la représentation de la mort de Patrocle, tué par un coup de lance d'Hector[107]. Cette scène renforce le cycle de représentations des légendes troyennes.

---

[105] P. ZANCANI MONTUORO et U. ZANOTTI BIANCO, 1954, p. 237-249.
[106] *Cf.* : M. MENICHETTI, 1995, p. 273-283. Il semblerait que les images de cette *olpè* représentent Pélias et les jeux funèbres. Voir aussi : A. PONTRANDOLFO, E. MUGIONE, et F. SALOMONE, 1993, p. 291-294.
[107] Homère, *Iliade*, XVI, 818-822. P. ZANCANI MONTUORO et U. ZANOTTI BIANCO, 1954, p. 250-259.

Bien que la plaque 22 fasse partie des métopes inachevées, on peut toutefois reconnaître la scène représentée. On peut lire deux personnages féminins vus de face, à l'exception des pieds qui sont de profil, habillés avec le *chiton* et un manteau. La figure de gauche tend ses bras vers sa tête et est en train de s'arracher les cheveux, un signe évident de deuil. La femme de droite s'arrache également les cheveux et tient un enfant dans son bras gauche, dont on voit une partie de sa jambe penchée. La lecture traditionnelle de cette plaque la rattache aux récits troyens et identifie Hélène, Andromaque et le petit Astyanax, fils de cette dernière et d'Hector[108].

La scène du deuil pour Hector de la métope numéro 22 a induit l'interprétation de ce qui pourrait représenter la plaque numéro 23. Cette dernière ne conserve qu'un petit fragment, montrant des signes d'inachèvement, où l'on voit le relief, à peine amorcé, d'un visage féminin de profil et de sa main droite appuyée sur sa tête. La position des mains sur la tête de ce personnage, qui indique habituellement soit un comportement de deuil soit de peur ou d'horreur, a été rapprochée de la scène de la métope 22 : elle a été interprétée comme la représentation d'Hécube qui se lamente sur le corps de son fils, Hector[109]. Dans ce cas, on aurait deux plaques consacrées au deuil après la mort d'Hector.

Les deux dernières plaques traditionnellement placées dans le côté septentrional sont rattachées à deux moments relatifs à la guerre de Troie. La numéro 24 conserve l'image de deux figures féminines, dont une armée d'une bipenne, c'est-à-dire, une hache à double tranchant. La femme de gauche, portant un manteau, essaie de retenir celle avec la hache. On a vu Laodamia qui empêche Clytemnestre de tuer son propre fils, Oreste[110]. Cette identification s'appuie sur la présence de la bipenne, arme qui habituellement revoie à Clytemnestre.

---

[108] *Ibid*, p. 260-265.
[109] *Ibid*, p. 266-268.
[110] *Ibid*, p. 269-274. Sur des éléments de comparaison, voir : A. PONTRANDOLFO, E. MUGIONE, et F. SALOMONE, 1993, p. 295-296.

Le cycle se complète avec la métope numéro 25, où un personnage armé d'une épée tue un autre homme qui s'agrippe autour d'une colonne dorique. Ce serait Oreste tuant Égisthe, qui essaie de se cacher dans son palais[111]. La colonne dorique représente forcément un édifice monumental, soit un palais, soit un temple ou même une fontaine. Outre cette lecture, selon le type d'édifice qu'on y voit, les personnages représentés varient : Égisthe dans le palais d'Agamemnon ; Néoptolème, fils d'Achille, tué par Oreste dans le temple d'Apollon à Delphes ; ou encore Troïlos tué par Achille à la fontaine monumentale où le fils de Priam amène les chevaux à boire[112]. Cette dernière hypothèse rattache la plaque numéro 18 également à cet épisode et y voit Achille caché sous un palmier en attendant le fils cadet de Priam en proximité de ladite fontaine.

Plusieurs lectures ont été proposées pour la plaque numéro 26, faisant également partie des métopes inachevées et à peine amorcées. L'iconographie présente un personnage aux jambes de profil et au torse de face qui avance vers la droite, ainsi qu'un énorme serpent qui s'enroule autour de ses jambes. Le personnage a une épée dans la main droite qu'il tend vers la tête du serpent pour la trancher. Puisque aucun attribut ne permet de préciser le héros de l'image, les interprétations varient selon les possibilités d'identification du personnage qui tue un serpent ou un dragon, un motif qui se lit dans l'histoire de plusieurs héros affrontant ce type de bête. P. Zancani Montuoro[113] a remarqué une particularité de cette scène : dans les confrontations entre dieux ou héros et des serpents, les premiers sont habituellement en position de force et d'affrontement, tandis que sur cette métope le monstre semble avoir une certaine emprise sur le héros, qui se dirige dans le sens opposé du serpent, comme si le premier était en retrait. Cette observation a mené à l'identification du personnage comme Oreste, poursuivi par la Furie ou par les Érinyes, personnification de la vengeance pour le délit qu'a commis Oreste en tuant sa propre mère, Clytemnestre. On pourrait rapprocher cette

[111] P. ZANCANI MONTUORO et U. ZANOTTI BIANCO, 1954, p. 275-288.
[112] G. GRECO, 2001, p. 75-77.

lecture à d'autres hypothèses possibles de représentations d'Oreste et de Clytemnestre[114]. D'autres lectures pour cette scène sont aussi possibles, surtout si l'on privilégie les représentations plus nombreuses des héros en rapport direct avec l'Héraion, tels Héraclès ou Jason. On pourrait lire, dans ce cas, l'un des douze travaux d'Héraclès, celui où il tue la terrible Hydre de Lerne, ou bien la lutte de Jason contre le monstre qui protège la toison d'or[115].

La métope de numéro 27 représente un personnage monté sur une tortue, probablement en train de scruter l'horizon. L'interprétation courante identifie le personnage à Ulysse, qui serait ainsi sauvé du naufrage causé par Charybde[116]. Cette hypothèse s'appuie sur une possibilité de réinterprétation des aventures d'Ulysse qui diffère du récit homérique[117]. Bien qu'on soit certain de l'existence des traditions parallèles à celle fixée dans le texte de l'*Odyssée*, nous n'avons aucun autre exemple où l'iconographique d'Ulysse sur une tortue soit attestée. En revanche, des scènes d'un personnage sur une tortue existent, sans qu'on puisse identifier clairement le personnage[118]. D'autres possibilités existent pour l'attribution de la scène : sur la base de la reconnaissance de la tortue en tant qu'animal sacré à Hadès, Héraclès, Thésée et Tantale ont été proposés, puisque tous les trois passent par les Enfers[119]. Enfin, une proposition de caractère non mythologique a également été formulée : ce serait un oeciste qui guiderait son peuple et qui scruterait l'horizon pour mieux diriger ses compagnons d'expédition[120]. Nous n'avons aucun élément objectif pour choisir entre ces possibilités, mais, suivant le courant majoritaire des spécialistes, l'hypothèse d'Ulysse semble la plus probable. Il est le héros qui personnifie l'exploration et les

---

[113] P. ZANCANI MONTUORO et U. ZANOTTI BIANCO, 1954, p. 289-300.
[114] *Cf.* Métopes numéros 7, 24 et 25.
[115] G. GRECO, 2001, p. 82-83.
[116] P. ZANCANI MONTUORO et U. ZANOTTI BIANCO, 1954, p. 301-315.
[117] Homère, *Odyssée*, XII, 234-260 et 429-446. *Cf.* : A. M. SNODGRASS, 1998.
[118] Voir notamment le *skyphos* à figures noires de Géla, conservé au Musée National de Palerme (n° inventaire : P. 335 = n° 1099 de l'ancien inventaire incomplet) ; *cf.* : P. ZANCANI MONTUORO et U. ZANOTTI BIANCO, 1954, p. 307
[119] G. GRECO, 2001, p. 67-68.

voyages vers l'Occident, en même temps qu'il subit un naufrage. Cette lecture est celle qui évoque plus directement un contexte colonial. Ulysse symbolise, avec Héraclès, le héros colonisateur, conquérant des terres méconnues (ou inconnues jusqu'alors) et trouve une place particulièrement bien adaptée dans un cycle figuratif d'un sanctuaire aux frontières du monde grec[121].

Outre les nombreuses images concernant des héros, les métopes du Sele montrent également des scènes figurant des divinités. C'est le cas des métopes 28 et 29, mises en rapport avec les récits mythiques d'Apollon et d'Artémis[122]. Sur la première, les jumeaux sont facilement reconnaissables grâce à leur attribut principal : l'arc porté par chacune de deux divinités. L'épisode a été associé au récit concernant le géant Tityos, qui enlève leur mère Létô et se fait tuer par les flèches tirées par les jumeaux. Cette lecture prend d'autant plus de sens si l'on identifie les personnages figurés sur la plaque 29 comme étant justement Tityos et Létô[123]. On voit sur l'image de cette dernière métope un géant, reconnaissable par ses proportions, qui tient un personnage féminin dans son bras gauche et qui est dans la position de la course agenouillée. Les deux métopes se rapprochent encore plus facilement si l'on considère l'objet que le géant tient dans sa main droite comme une des flèches des jumeaux qui l'a déjà atteint au niveau de sa tête et qu'il essaie d'enlever. Si l'identification de ces deux scènes ne semble pas poser des problèmes, dans la tentative de formuler un discours unitaire et cohérent, la place qu'elles pouvaient avoir dans l'ensemble reste non résolue.

Les plaques numéros 30 et 31 ont été attribuées au récit de l'enlèvement des filles de Leucippe[124] : sur la métope 30 seraient représentés Castor et Pollux, les Dioscures, et sur la 31 les deux filles de Leucippe, Phoibé et Hilaeira, prêtresses

---

[120] E. SIMON, 1992, p. 209-217.
[121] I. MALKIN, 1998. Voir discussion plus approfondie ci-dessous.
[122] P. ZANCANI MONTUORO et U. ZANOTTI BIANCO, 1954, p. 316-319.
[123] *Ibid*, p. 320-329.
[124] *Ibid*, p. 330-349.

d'Artémis[125]. Une autre possibilité proposée pour ces deux scènes a été l'enlèvement d'Hélène et de Perséphone par Thésée et Pirithoos[126]. Cette légende peut aussi avoir un rapport avec Héraclès et peut donc rentrer dans l'ensemble du cycle dédié au héros. Selon la légende, Thésée et Pirithoos décidèrent d'avoir pour épouses deux filles de Zeus, le premier choisit Hélène, le second Perséphone. Après avoir enlevé Hélène, Thésée et Pirithoos, allèrent chez Hadès et, par leur impiété, ils y restèrent prisonniers jusqu'au moment où Héraclès descendit aux enfers pour les ramener. Une version de l'histoire[127] propose qu'Héraclès ramena tous les deux, tandis que dans l'autre version[128] Pirithoos resta aux Enfers.

Une troisième interprétation a été proposée[129] en rapprochant ces deux plaques de la métope numéro 10, qui représente un archer et un autre personnage débout aux mains levées. Ce serait la représentation de Niobé qui lève ses mains et de l'archer Apollon qui tue les enfants de Niobé pour la punir de son orgueil[130]. Dans cette interprétation, on peut mettre ces scènes en rapport avec d'autres motifs homériques présents sur d'autres métopes.

Les scènes de numéros 32 et 33 rappellent les aventures de Jason. Sur la première, on reconnaît un chaudron contenant un personnage aux bras levés, tandis que la deuxième montre deux jeunes filles en train de marcher vers la droite, probablement en fuite ; une d'entre elles tient une *phiale* dans la main gauche. Plusieurs sont les interprétations possibles pour ces deux scènes, dont la première identifie Pélias[131], le roi

---

[125] Apollodore, III, 10, 3 ; Pausanias, III, 12, 8 et III, 16, 1 ; Théocrite, XXII, 137-166 ; Hygins, *Fables*, 80 ; Ovide, *Fastes*, V, 699-709. *Cf.* T. GANTZ, 2004 (Early Greek myths. A guide to literary and artistic sources, 1993), p. 576-577.

[126] G. GRECO, 2001, p. 80-81. Sur la légende, voir : Hellanicos, 4 F 134 et 4 F 168b (éd. C. et Th. Müller, *Fragm. Hist. Gr.*, 1841) ; Diodore de Sicile, IV, 63, 1-4 ; Apollodore, II, 5, 12 ; Plutarque, *Thésée*, 31-34 ; Hygins, *Fables*, 79. *Cf.* T. GANTZ, 2004 (Early Greek myths. A guide to literary and artistic sources, 1993), p. 512-516.

[127] Diodore de Sicile, IV, 26, 1 ; Hygins, *Fables*, 79.

[128] Apollodore, II, 5, 12 ; Diodore de Sicile, IV, 63, 4.

[129] C. Masseria et M Torelli, in Le Mythe grec dans l'Italie antique, Rome, 1999, p. 203-262.

[130] Homère, *Iliade*, 24, 602-617 ; Apollodore, III, 5, 6 ; Diodore de Sicile, IV, 74, 3 ; Pausanias, II, 21, 9 ; Ovide, *Métamorphoses*, VI, 146-312 ; Hygins, *Fables*, 9. *Cf.* T. GANTZ, 2004 (Early Greek myths. A guide to literary and artistic sources, 1993), p. 948-954.

[131] P. ZANCANI MONTUORO et U. ZANOTTI BIANCO, 1954, p. 350-354.

d'Iolcos après avoir pris la place au père de Jason. L'histoire est bien connue : Pélias se fait tuer et mettre dans un chaudron par ses propres filles, dupées par Médée, qui ensuite s'aperçoivent de leur erreur et partent en fuite avec les objets servant au sacrifice. Cette hypothèse est renforcée par le rapprochement de cette plaque avec la métope numéro 20, identifiée probablement à Dédale. D'autres lectures ont également été proposées et concernent d'autres personnages aussi tués dans l'eau bouillante, tel Minos, Pélops ou même Agamemnon tué dans son bain. Une version moins violente voit Jason sortant du chaudron magique de Médée, après avoir été rajeuni par la magicienne[132]. Selon cette hypothèse, le personnage dans le chaudron est vivant et la position avec les bras levés indiquerait davantage quelqu'un qui sort que quelqu'un qui se fait tuer. Dans ce cas, la question non résolue est celle de l'identification des deux jeunes filles en fuite de la plaque 33.

La métope numéro 34 est conservée uniquement dans sa portion inférieure droite. Ce fragment montre la partie arrière d'un animal, probablement un bovin, et le profil d'un pied humain. En l'absence de la majeure partie de la plaque, nous ne pouvons qu'esquisser des hypothèses sur les personnages en rapport avec un bovin ou un monstre aux traits de bovin. C'est le cas de l'enlèvement d'Europe par Zeus transformé en taureau, d'Héraclès qui lutte contre le taureau de Crète ou ce même héros qui combat le monstre Achéloos. La tentative de recomposer un ensemble cohérent pour les scènes fait penché pour une des deux hypothèses concernant Héraclès[133].

Le mauvais état de conservation de plaque numéro 35, dont il reste uniquement un petit fragment difficile à lire, a amené les archéologues à rester prudents et à ne pas proposer une lecture. Une hypothèse a été formulée, même si elle reste un pur exercice

[132] G. GRECO, 2001, p. 73-75 ; M. MENICHETTI, 1995, p. 273-283.
[133] P. ZANCANI MONTUORO et U. ZANOTTI BIANCO, 1954, p. 362-363.

« rhétorique » : on a proposé de voir Héraclès luttant contre le chien Cerbère[134]. Aucun élément ne permet une vérification de cette possibilité.

On reconnaît facilement la scène représentée sur la métope numéro 36 : Sisyphe, châtié par Zeus, qui monte éternellement un rocher[135]. La peine de Sisyphe est rendue d'autant plus pénible par la présence d'un petit démon ailé agrippé sur son dos. E. Simon et F. Van Keuren[136] rapprochent cet épisode à deux autres grands fautifs, possiblement représentés sur d'autres métopes : Tityos et Tantale. On aurait dans ce cas un petit cycle de trois images de trois personnages punis par leur impiété.

La représentation de la plaque numéro 37 est très facilement reconnaissable. Elle montre, avec une grande précision et suivant l'iconographie canonique de l'épisode, Ajax en train de se suicider[137]. Si l'on insiste sur la possibilité de recomposer un ensemble cohérent, cette image plaide pour l'attribution d'autres métopes au cycle troyen.

[134] *Ibid*, p. 364-365.
[135] P. ZANCANI MONTUORO, 1964, p. 57-95 ; G. GRECO, 2001, p. 85.
[136] E. SIMON, 1992 ; F. D. VAN KEUREN, 1989.
[137] P. ZANCANI MONTUORO, 1964, p. 57-95 ; G. GRECO, 2001, p. 85-86.

Tableau de correspondances possibles des métopes aux cycles mythologiques :

| **Métope** | **Héraclès** | **Jason / Argonautes** | **Récits homériques** | **Autres** | **Identification** |
|---|---|---|---|---|---|
| 01 | X | | X | | Pholos ou Chiron |
| 02 | X | | | | Archer |
| 03 | X | | | | Centaure |
| 04 | X | | | | Centaure |
| 05 | X | | | | Centaure |
| 06 | X | | | | Centaure |
| 07 | X | | | | Héraclès et Héra |
| 08 | X | | | X | Silènes |
| 09 | X | | | X | Silènes |
| 10 | X | | | | Héraclès |
| 11 | X | | | | Héraclès et Eurytion |
| 12 | X | | | | Héraclès et Apollon |
| 13 | X | | | | Héraclès et Cercopes |
| 14 | X | | | | Héraclès et Sanglier |
| 15 | X | | | | Héraclès et Antée |
| 16 | X | | | | Héraclès et lion de Némée |
| 17 | X | | | | Nessos |
| 18 | | | X | | Achille caché |
| 19 | | | | X | Zeus ou Hadès assis |
| 20 | | X | X | | Érix ou Isis ou Dédale |
| 21 | | | X | | Patrocle et Hector |
| 22 | | | X | | Hélène et Andromaque |
| 23 | | | X | | Hécube |
| 24 | | | | X | Clytemnestre |
| 25 | | | X | X | Oreste et Égisthe ou Achille et Troïlos |
| 26 | X | X | X | | Héraclès ou Jason ou Oreste et serpent |
| 27 | | | X | | Ulysse sur la tortue |
| 28 | | | | X | Apollon et Artémis |
| 29 | | | | X | Tityos ou Létô ou Niobé |
| 30 | | | | X | Dioscures ou Thésée et Pirithoos |
| 31 | | | | X | Leucippides |
| 32 | | X | | | Pélias ou Jason ou Agamemnon |
| 33 | | X | | | Femmes en fuite |
| 34 | X | | | X | Héraclès ou Europe ou Achéloos |
| 35 | X | | | | Héraclès et Cerbère |
| 36 | | | | X | Sisyphe |
| 37 | | | X | | Ajax |
| 38 | X | | | | Héraclès et Alkioneus |

*3. Métopes du temple majeur*

Si l'on veut procéder de manière systématique et analyser l'ensemble des métopes de l'Héraion, il est nécessaire de commenter brièvement les métopes correspondantes au temple majeur. On a retrouvé un total de 12 métopes, dont uniquement 7 sont lisibles, datées des dernières années du VI$^{e}$ siècle et interprétées comme appartenant au temple majeur. L'hypothèse généralement admise est d'un remploi des métopes du temple archaïque comme décoration du temple majeur ; ces plaques supplémentaires serviraient donc à compléter la décoration de ce nouveau temple plus grand que le précédent. Compte tenu de leur nombre, ces nouvelles métopes seraient probablement placées sur les deux façades, est et ouest, tandis que les anciennes resteraient uniquement sur les longs côtés.

L'interprétation plus largement admise des métopes du temple majeur voit des scènes de danseuses : sur presque toutes les métopes apparaissent deux jeunes filles en mouvement vers la droite. Sur une plaque une seule jeune fille est représentée avec les mêmes attributs et même coiffure que les danseuses en couple ; la représentation de cette danseuse en particulier diffère des autres par le mouvement de sa tête : bien qu'elle se dirige également vers la droite, comme ses compagnes, celle-ci a la tête tournée vers la gauche, probablement vers les autres danseuses. Elle a été interprétée comme celle qui dirige la danse, la coryphée. Deux figurines en terre cuite sont utilisées pour corroborer cette lecture : on y voit une danse de jeunes femmes qui se tiennent par la main, formant un cercle. Aussi, diverses sources attestent-elles que le rituel du culte à Héra comportait des danses et des chants de jeunes femmes.

D'autres hypothèses d'attribution de ces scènes ont été formulées. Une lecture propose de voir les Néréides en fuite, épouvantées par le duel entre leur père et Héraclès ; la fragilité de cette possibilité réside sur les traits des jeunes femmes, qui

semblent être plutôt paisibles qu'épouvantées en fuite. Une autre possibilité est de relier ces plaques aux légendes concernant Hélène. Avant d'être enlevée par Pâris, elle est déjà la plus belle entre les femmes et est enlevée une première fois par Thésée. Si cette partie de l'histoire d'Hélène est négligée par Homère, elle est l'objet d'un des poèmes de Stésichore, dans lequel le poète sicéliote du VI^e^ siècle réhabilite la héroïne.

Partant de l'interprétation de ces scènes comme représentant des danseuses, ces plaques ne renseignent pas particulièrement sur le caractère frontalier du sanctuaire. En revanche, l'analyse stylistique des personnages peut offrir des éléments concernant l'autre frontière de la cité de Poseidonia, celle au sud en rapport avec Vélia. Dans la facture des sculptures, on voit des signes d'influence ionienne[138] : le rendu des vêtements et du mouvement des personnages, ainsi que les chevelures, rapprochent les sculpteurs de ces plaques des centres ioniens de la même époque. On relie normalement cette influence ionienne à Poseidonia à l'arrivée des colons phocéens à Vélia vers 540 av. J.-C., mais il faut rappeler également les forts liens d'amitié entre Sybaris et Milet ainsi que les intérêts de Sybaris vis-à-vis la fondation phocéenne[139].

*4. Essai d'interprétation*

Après cette description succincte de l'iconographie des métopes conservées, il est nécessaire d'indiquer quelques éléments d'interprétation.

Outre la vision des sanctuaires comme « marqueurs de frontière »[140], nous partons de l'hypothèse qu'une des fonctions des ces grands lieux de culte était la

[138] Pour une analyse stylistique de ces métopes, voir : C. ROLLEY, 1987, p. 198-201. Cl. Rolley insiste sur la grande diffusion d'un style ionien dans plusieurs œuvres de Grande Grèce, notamment les figurines de terre cuite ou de bronze et les plaquettes de Locres.
[139] Voir commentaires ci-dessus, à propos de l'empire de Sybaris.
[140] *Cf.* : F. DE POLIGNAC, 1995 (1984).

médiation des échanges, aussi bien culturels que commerciaux. Il est intéressant de rappeler le passage chez Démosthène (*Contre Aristocrate*, 39-40) où l'orateur nous donne la liste des endroits interdits aux meurtriers, endroits qui coïncident avec les lieux d'échange : marchés de frontière, grands sanctuaires et lieux de jeux. En l'absence d'indication des lieux de jeux et des marchés de frontière, les sanctuaires sont les seuls témoignages attestés comme lieux d'échange.

Dans cette intermédiation des échanges culturels et commerciaux, il est fondamental d'analyser les possibles fonctions de l'iconographie représentée sur les métopes. Ces scènes sont d'autant plus importantes à cause de la chronologie des plus anciennes, dans la première moitié du VI$^{e}$ siècle, une seule génération après l'établissement colonial à Poseidonia. Cela veut dire que l'interprétation que l'on peut proposer de ces images est liée aux premiers temps de la colonie et aux premiers échanges avec les populations installées au nord du Sele. Dans un premier moment et dans l'optique de retrouver un programme iconographique cohérent, nous avons essayé d'identifier les ensembles autour d'un même thème ou personnage mythologique. Maintenant il faut essayer de tirer les informations véhiculées par les scènes.

L'idée de l'utilisation des mythes comme médiateurs des contacts est le principal apport des travaux d'I. Malkin[141]. Les contacts entre Grecs et indigènes, avant la colonisation aussi bien que pendant le mouvement colonisateur d'époque archaïque, furent facilités par la diffusion des mythes grecs, comme ceux d'Héraclès ou d'Ulysse, en particulier à travers les récits homériques et par le Cycle Troyen. Selon I. Malkin, les mythes grecs, surtout les légendes des *nostoi*, les héros du retour de la guerre de Troie, facilitèrent les rencontres entre les Grecs et les populations de l'Italie pendant la période archaïque puisque les indigènes s'identifiaient comme les descendants des héros *nostoi* ; leurs notions d'identification ethnique se construisaient à partir de ces mythes. I. Malkin

[141] I. MALKIN, 1998 ; I. MALKIN, 1987.

démontre comment les mythes grecs furent utilisés par les populations non grecques comme signe d'identification. Ces peuples italiques s'approprièrent des mythes grecs, surtout ceux des *nostoi*, les héros de retour de la guerre de Troie, mais aussi Ulysse, les Sirènes, les Argonautes et Héraclès[142], pour revendiquer une généalogie héroïque et comparable à la généalogie grecque. L'association avec les *nostoi* ennoblissait les populations sans les rendre soumises au contrôle politique grec, facilitant ainsi les contacts et les alliances. Cela permit aux élites indigènes de se mettre à un niveau d'égalité par rapport aux Grecs, par la même origine légendaire ; d'autre part, les Grecs profitaient de cette origine légendaire commune pour mieux diffuser leur culture et leurs produits, tels les vases figurés.

Selon I. Malkin, il faut tout de même remarquer que l'adoption des mythes grecs fut réalisée dans un premier moment par les élites indigènes de la périphérie, c'est-à-dire, ceux qui n'était pas dans les territoires des colonies grecques. Après l'appropriation des mythes grecs par les non Grecs, à partir du VII$^{e}$, les colonies d'Occident commencèrent à revendiquer, elles aussi, un passé noble, à partir des *nostoi*. Donc, la réaction des colonies pour cette revendication viendrait non seulement de la comparaison avec les cités mères de Grèce, mais aussi avec les centres indigènes voisins qui utilisaient les mythes grecs des *nostoi* pour s'ennoblir. Il faut rappeler également la grande diffusion de certains thèmes mythologiques grecs en milieu étrusque, notamment ceux représentés sur les métopes de l'Héraion. À partir de ce moment, les mêmes mythes, qui pouvaient servir aux élites indigènes dans l'affirmation de leur pouvoir, se métamorphosèrent dans l'articulation de disputes entre les colons et les indigènes. Cette gestion des disputes par l'intermédiaire des mythes est aussi présente dans les colonies grecques, comme dans le cas de Crotone et Sybaris avec le mythe de Philoctète. Avec

[142] Le pionnier dans l'interprétation de l'usage des mythes grecs dans les légendes concernant la colonisation grecque en Italie et de leur appropriation par les indigènes a été J. Bérard. Si I. Malkin analyse exclusivement les figures d'Ulysse et des *nostoi*, J. Bérard inclut les mythes d'Héracles, des Argonautes et de Minos. *Cf.* : J. BERARD, 1957 (1941).

cet exemple remarquable, I. Malkin formule l'hypothèse selon laquelle Philoctète fut probablement adopté par une communauté périphérique entre Sybaris et Crotone dans un premier temps[143] ; puis, pendant la guerre entre ces deux colonies, la récupération de son sanctuaire et de ses reliques fut utilisée comme justification pour l'annexion du territoire.

Le mouvement complet en Italie pourrait se résumer comme suit : dans un premier temps, les mythes étaient utilisés comme médiateurs du contact entre les Grecs et les indigènes, avec des nouveaux territoires à explorer ; ils furent adoptés par les élites indigènes ; des récits de fondation des villes et des cultes aux *nostoi* furent créés à partir du VII^e^ siècle et ils furent également utilisés comme justification pour les disputes territoriales.

Dans le cas spécifique de Poseidonia et de l'Héraion du Sele la situation ne rentre pas nécessairement dans les théories d'I. Malkin. En premier lieu, les mythes représentés ne concernent pas les *nostoi* et une seule métope peut être identifiée à Ulysse. Nous avons distingué trois cycles principaux : Héraclès, les Argonautes et le cycle troyen. En revanche, même si l'on ne peut pas appliquer directement l'intégralité des hypothèses d'I. Malkin, la perception d'une utilisation des mythes par les colons mais aussi par les élites indigènes est un aspect important. L'utilisation des légendes dans le cadre de la colonisation grecque en Occident a été remarquée par J. Bérard[144], qui d'ailleurs, parlait des mythes d'Héraclès et des Argonautes. Notre interprétation des fonctions de l'iconographie de l'Héraion s'appuie sur ces travaux.

La première remarque importante est d'ordre chronologique. Si l'on accepte la circulation des mythes grecs dès la haute époque archaïque, lors de l'arrivée des colons achéens à Poseidonia, les populations au nord du Sele connaissent déjà ces mythes. Dans ce sens, il paraît difficile d'identifier un circuit qui partirait de Grèce, passerait par

[143] L'utilisation de la légende de Philoctète en Grande Grèce avait fait l'objet d'un colloque à Lille en 1987 : *Épéios et Philoctète* 1987.

la Sicile et la Grande Grèce pour arriver jusqu'aux Étrusques. Au contraire, il est plus plausible d'imaginer que les scènes figurées étaient déjà connues des populations étrusques installées au nord du Sele avant la réalisation des métopes. Cet inversement des rapports chronologiques renforce l'interprétation de ces scènes comme intermédiaires des échanges, puisqu'elles parlent directement aux deux populations en contact.

Deuxièmement, la question du choix des cycles représentés est très difficile. Comme l'affirmait déjà J. Bérard, les mythes d'Héraclès sont très répandus dans le monde grec et en Italie, y compris le Latium et l'Étrurie[145]. Outre les remarques connues sur l'opposition entre le monde civilisé et le monde sauvage, nous ne pouvons pas développer davantage les raisons du choix pour Héraclès. Un point semble tout de même important à remarquer : il nous semble impossible d'associer l'image du monde sauvage avec les indigènes du nord du Sele. Comme nous l'avons vu ci-dessus, ces populations étrusco-campaniennes montrent des signes d'une grande organisation de leurs communautés. Le degré particulièrement avancé de ces peuples semble être à la base du choix pour l'emplacement du sanctuaire et semble expliquer pourquoi cette limite est restée inchangée durant toute la période de la cité de Poseidonia.

Concernant les autres cycles iconographiques, P. Zancani Montuoro a suggéré de voir leur origine dans les poèmes de Stésichore[146]. C'est une hypothèse séduisante et plausible. Toutefois, outre la difficulté de vérification, la circulation des thèmes mythologiques ne s'appuie pas nécessairement à des supports littéraires : les scènes figurées peuvent véhiculer des traditions parallèles à celles conservées par les textes[147].

---

[144] J. BERARD, 1957 (1941).
[145] *Ibid*, p. 402. La composition d'un ensemble iconographique commun dans l'aire géographique tyrrhénienne a été soulignée par A. PONTRANDOLFO, E. MUGIONE, et F. SALOMONE, 1993, p. 283-318.
[146] P. ZANCANI MONTUORO et U. ZANOTTI BIANCO, 1954, p. 106-107.
[147] *Cf.* : A. M. SNODGRASS, 1998.

Plus importants semblent être les diverses ressemblances des thèmes figurés sur les métopes du Sele et dans l'iconographie retrouvée en Étrurie[148], aussi bien les scènes identifiées sur les vases proprement étrusques, *bucchero* notamment, que les vases d'origine grecque retrouvés en Étrurie. Faut-il voir un dessein conscient des colons à représenter des images connues et appréciées dans le monde étrusque ? Cette possibilité renforce davantage le rôle du sanctuaire comme intermédiaire des contacts. La possibilité inverse, celle qui suppose une circulation des mythes partant de l'Héraion et arrivant en Étrurie semble difficilement soutenable, de par la relative contemporanéité des attestations. Si le mythe d'Héraclès est très répandu et il n'y a aucune raison de surprise à le retrouver aussi bien au Sele qu'en Étrurie, la présence de certaines autres images, telles la Silénomachie ou probablement Pélias dans le chaudron, est difficilement résultat d'une simple coïncidence.

[148] P. ZANCANI MONTUORO et U. ZANOTTI BIANCO, 1951, p. 67-77 et P. ZANCANI MONTUORO et U. ZANOTTI BIANCO, 1954, p. 160.

# Conclusion

Au cours de cette étude nous avons analysé plusieurs données différentes pour tenter d'appréhender les conditions de définition d'une frontière coloniale en Grande Grèce.

La première partie a retracé l'évolution des études sur le territoire colonial en Italie du Sud et a permis de mettre en contexte l'éveil de la question de la frontière. Nous avons montré que les premières études tentaient l'élaboration des théories explicatives générales sur l'organisation de l'espace rural, qui pouvaient être utilisées dans l'interprétation de l'ensemble des données archéologiques disponibles sur le problème de la terre en Grande Grèce. C'est dans ce contexte que sont apparues certaines catégories interprétatives, telles la définition des « sanctuaires extra urbains » de G. Vallet ou dans l'utilisation des théories inspirées du concept de « frontier history » par E. Lepore.

La préoccupation relative au problème de la frontière est née à ce moment dans le contexte d'une attention portée à l'étude des rapports entre colons grecs et populations indigènes. Le thème de la frontière était un des volets, une des approches, pour aborder les relations entre différentes populations en contact. Dans ce sens, aussi bien l'utilisation du concept de « frontier history » que l'adaptation du thème de l'acculturation au contexte colonial grec ont été des avancées majeures pour l'interprétation du phénomène de l'interaction culturelle en Grande Grèce. Notre étude est tributaire et s'inspire largement de ces approches.

L'évolution des études en Italie du Sud a porté à la reconnaissance de la grande diversité des situations, selon l'aire géographique, l'origine des colons, les différentes ethnies indigènes en contact et la chronologie des rapports. Cette diversification a été complétée par l'augmentation des publications des recherches systématiques dans

certaines cités, notamment Métaponte et Poseidonia. Cela a permis l'établissement d'un panorama plus vaste de l'occupation de la campagne et de la définition des limites de cette occupation. Par conséquent, notre étude bénéficie de plusieurs années de recherche et de publications essentielles sur le sujet.

Dans ce cadre, l'objectif de cette recherche a été de proposer une contribution à l'interprétation de ce large ensemble de données. Si les découvertes récentes ont permis d'attirer l'attention sur les spécificités qui nuancent les modèles généraux, elles n'ont pas renversé les acquis de la recherche précédente. Par conséquent, bien qu'en intégrant, dans la mesure du possible, les nouveaux apports, notre objectif a été plutôt d'indiquer les lignes de force qui se dégagent des données déjà connues de manière à offrir confrontations fructueuses pour les recherches de terrain en cours. Cette thèse s'est faite en essayant de combiner les enseignements des pionniers de la recherche sur le territoire colonial, notamment E. Lepore, G. Vallet et R. Martin, avec la reconnaissance des diversités et spécificités des réalités. En même temps, nous avons analysé en détail certaines sources littéraires qui pouvaient indiquer une nouvelle manière d'interpréter les données archéologiques.

La deuxième partie a été conçue dans le but d'utiliser quelques sources, notamment écrites, qui nous renseignent sur la manière dont les Anciens pouvaient percevoir la frontière. Premièrement, nous avons confirmé une connaissance du concept même de la frontière de la part des Grecs. Notre analyse du vocabulaire utilisé a montré, d'une part, une grande ambiguïté dans la définition de ce qui est la frontière et, d'autre part, cette analyse a souligné la diversité des situations rencontrées par ceux qui décrivaient l'espace en Grande Grèce, notamment Strabon et Diodore de Sicile. La frontière comprend à la fois la notion de limite d'un territoire, de la séparation entre deux ensembles, et la zone à partir de laquelle l'espace est indéfini, c'est-à-dire, le début des confins. Ainsi, le résultat le plus important de cette analyse lexicale a été

l'identification de deux aspects de frontière, soit en tant que délimitation précise, soit comme une zone à partir de laquelle l'espace est indéfini.

L'idée d'une « double frontière » semble aussi confirmée par l'analyse des conceptions philosophiques de Platon et Aristote. D'un côté, la frontière peut être perçue comme une ligne nette qui marque les limites de la cité et de l'appartenance au corps civique, et d'un autre côté, il peut y avoir une frontière qui ne touche pas l'autre, comme l'affirme Platon. Ainsi, outre la diversité, dans le détail de leur description de la cité utopique, nous avons remarqué que la frontière est une des caractéristiques qui contribuent à définir la cité et ses citoyens. En reconnaissant les particularités de la frontière et l'existence des « voisins », la cité se définit et l'on oppose ceux qui appartiennent au corps civique de ceux qui n'y appartiennent pas. Les rapports avec l' « autre », matérialisé par une frontière en tant que ligne idéale, participent dans la définition de la cité comme ensemble relativement uniforme. L'altérité semble être fondamentale pour définir les citoyens.

Toutefois, cette opposition entre Grecs et « Autres » est une construction idéologique qui trouve tout son sens uniquement après les Guerres Médiques. Le discours d'Hérodote montre bien les catégories utilisées pour définir les différents peuples du monde habité. Ses enquêtes décrivent un monde qui n'est pas polaire ou binaire, comme on a pu le proposer ; au contraire, la diversité des peuples barbares est mise en valeur par l'historien. On voit le début d'une préoccupation dans la définition des caractéristiques qui permettent de distinguer les Grecs des autres, en même temps qu'elles contribuent à rassembler les traits communs des cités grecques, qui ont parfois des coutumes très différentes.

Un deuxième aspect important qui est ressorti de l'analyse de l'œuvre d'Hérodote est l'utilisation de certaines catégories de définition ethniques. Ces catégories sont en plein accord avec la définition du concept moderne d'ethnicité dans

la mesure où les coutumes (*nomoi*) et leur expression sont employées par l'historien pour caractériser et distinguer les différents peuples. D'après l'exemple d'Hérodote, nous avons utilisé la même méthode pour la perception de la mixité ethnique des habitants de Poseidonia. Dans ce sens, on pourrait faire le rapprochement entre l'importance des coutumes pour Hérodote et les représentations iconographiques attestées à Poseidonia, notamment les scènes de symposium de la tombe du Plongeur.

Le dernier type de source écrite analysée est constitué des récits fantastiques qui éclairent notre perception de l'imaginaire de la frontière, en particulier l'allégorie des cigales muettes. Le IV$^{e}$ siècle voit apparaître une préoccupation de définition rationnelle et idéale de la frontière avec les écrits de Platon et Aristote, en même temps que les discours sur les légendes et les thèmes mythologiques contribuent à construire un imaginaire de la frontière. Cet imaginaire se fonde sur une combinaison entre l'utilisation des éléments naturels de la géographie, notamment des rivières, caps et promontoires, avec des légendes des héros, personnages mythologiques et histoires fantastiques. Probablement, notre plus importante contribution a été l'inclusion de ces légendes dans les études de la frontière du monde grec : ces récits sont utilisés dans l'affirmation des limites facilement repérables dans une définition idéologique de la frontière. L'utilisation des héros ou des personnages mythologiques confère un caractère prestigieux à des accidents géographiques naturellement reconnaissables et contribuent donc à fixer plus précisément les « lignes » de frontière. D'après une même analyse des significations métaphoriques de certains textes relatifs à Poseidonia, nous avons pu proposer l'identification d'une frontière « symbolique » à Punta Licosa. Cette identification rompt avec l'idée actuellement majoritaire qui voit la limite sud du territoire de la colonie achéenne à Agropoli.

De plus, l'opposition de deux types de traitement pour la description de la frontière a montré deux perceptions différentes. Si, d'un côté, il y a une conception

métaphorique pour symboliser la frontière des cités grecques, de l'autre côté, quand il s'agit de la frontière avec le monde indigène en Grande Grèce, les notions sont plus imprécises. Il est important de remarquer une différence fondamentale entre les indigènes non-urbanisées de l'intérieur des terres et les populations étrusques de Campanie : ces communautés étrusques avaient un haut niveau d'organisation de type urbain et pouvaient être comparées plus facilement avec les cités grecques. Dans ce sens, les représentations d'être hybrides sur les métopes archaïques de l'Héraion du Sele, tels les Centaures et les Silènes, peuvent véhiculer le même type de conception métaphorique de la frontière que les légendes écrites.

Dans tous les chapitres de la deuxième partie, qui s'appuient sur les textes, l'existence de deux notions de frontière a été confirmée. D'après cette étude, nous pouvons affirmer l'idée d'une « double frontière », voire « triple » : d'une part, les rapports de frontière entre deux sociétés urbanisées, qu'ils soient entre deux cités grecques ou entre une cité grecque et d'autres communautés urbanisées (les Étrusques de Pontecagnano et Fratte dans le cas de Poseidonia) ; en opposition, on vérifie des rapports différents s'établir entre une cité grecque et le monde indigène non-urbanisé de l'intérieur des terres.

Si la deuxième partie relève des sources littéraires, la troisième est le volet de la réalité matérielle qui permet de « tester » les hypothèses émises d'après l'analyse des textes. Nous avons choisi de présenter en détail les données archéologiques provenant de Poseidonia, un des territoires les mieux connus du monde grec et celui qui a livré la plus grande variété des données : des grands et des petits sanctuaires extra-urbains, des nécropoles, des sources iconographiques des métopes du Sele et des peintures de la tombe du Plongeur et des tombes lucaniennes, ainsi que des récits légendaires. Aucune autre cité grecque ne possède un ensemble de documentation aussi large et bien étudié. De plus, la cité elle-même est en contact avec trois réalités différentes : elle est située à

la frontière entre les colonies grecques et le monde étrusco-campanien ; elle interagit avec le monde indigène de l'arrière-pays et elle des rapports de voisinage avec une autre colonie grecque, Vélia. Ainsi, pour l'étude de la frontière et la mise à l'épreuve d'une interprétation de cette notion, la colonie de Poseidonia constitue un terrain particulièrement intéressant.

Néanmoins, d'après nos conclusions sur l'évolution de la recherche en Grande Grèce, présentes dans la première partie, les données provenant de Poseidonia doivent être mises en contexte pour une analyse plus fine. C'est dans ce sens qu'il nous a paru essentiel de présenter une brève description des sites de sa métropole Sybaris et de Métaponte, l'autre territoire bien connu et qui constitue le principal élément de comparaison. La mise en parallèle de ces trois cités achéennes a permis d'établir certains points communs et de mieux percevoir les spécificités de Poseidonia par rapport au contexte plus général des colonies achéennes.

Un premier trait commun avec Métaponte est l'établissement, dès le moment de la fondation colonial, d'au moins un grand sanctuaire extra urbain, situé à la limite de l'occupation des terres. Les Héraia du Sele et des Tables Palatines sont exemplaires dans ce sens. Le cycle de sculptures archaïques du Sele contribue également à suggérer une utilisation des mythes grecs comme intermédiaires des contacts entre colons et populations non-grecques mais fortement hellénisées et urbanisées[1]. Ensuite, les petits sanctuaires champêtres semblent constituer une sorte de « frontière sacrée » qui s'étend progressivement pour inclure un territoire plus vaste sous contrôle direct des colons. La sphère du sacré correspond au mieux à ce but « inclusif » de l'époque archaïque : ce sont les lieux de culte qui permettent aux colons d'élargir leur territoire et qui servent comme intermédiaire dans les contacts avec les populations indigènes.

[1] Un autre élément de comparaison important est constitué par l'exemple de Sélinonte, cité à la frontière avec des populations non-grecques urbanisées (les Élymes de Ségeste et les Puniques) et où l'on a retrouvé un autre ensemble de métopes archaïques aux motifs mythologiques ; *cf.* : C. MARCONI, 1994.

La comparaison avec les données de Sybaris permet de renforcer la spécificité des colonies de la deuxième vague de fondations, Métaponte et Poseidonia. La colonie de la première vague, Sybaris, ne montre pas, dans l'état actuel de nos connaissances, la même organisation de l'espace. L'élément chronologique est ainsi fondamental pour expliquer la définition de la frontière de Métaponte et de Poseidonia. De plus, dans un niveau plus général, ces deux fondations coloniales s'expliquent, dans une certaine mesure, par les intérêts sybarites de formation d'une hégémonie sur la région.

Revenant au cas de Poseidonia, au début de l'époque classique, le cas unique des peintures de la tombe du Plongeur montre une situation ethnique très complexe à l'intérieur de la société poseidoniate. La décoration de la tombe est clairement un signe de prestige d'un individu appartenant à une classe privilégiée. En revanche, la coutume de peindre l'intérieur des tombes n'est pas une caractéristique grecque et la tombe se trouve dans une nécropole excentrée par rapport aux nécropoles urbaines de la communauté des citoyens. Cette documentation indique non seulement la complexité de la composition ethnique de la société coloniale, mais aussi l'existence des groupes sociaux affichant des signes de prestige mais qui ne participent probablement pas au corps des citoyens de plein droit.

Les sources archéologiques montrent un changement de perspective au IV$^{e}$ siècle. D'un côté, le mode d'utilisation de la campagne semble se transformer dans une occupation plus intensive ; cette transformation s'opère aussi bien dans une colonie qui reste grecque, comme Métaponte, qu'à Poseidonia sous l'hégémonie des Lucaniens. Il nous semble que ce nouveau schéma dans l'exploitation des terres porte également à une définition matérielle plus précise des limites de cette occupation. Les fortifications découvertes en Grande Grèce, tant celles construites par les Grecs que par les Lucaniens, sont datables dans le courant du IV$^{e}$ siècle. En ce qui concerne Poseidonia

plus exactement, les fortifications autour de la colonie de Vélia indiquent une préoccupation accrue pour la matérialisation des limites entre deux cités voisines.

Le dernier aspect mis en évidence par notre étude est la localisation de quelques nécropoles montrant des signes de grand prestige, notamment des tombes peintes, aux confins du territoire poseidoniate dans le courant du IV^e^ siècle. De par la situation des confins, la proximité à des rivières et/ou sanctuaires et les signes de prestige, nous formulons l'hypothèse qu'il s'agit de quelques noyaux de population liée aux activités commerciales.

Pour conclure, le principal apport de notre étude, et de notre approche qui consiste à associer tout type de documentation disponible, est d'insister sur la chronologie de ces sources. Cette chronologie nous permet d'affirmer que la définition de la frontière dans le monde colonial grec en Italie du Sud est une construction progressive.

À l'époque des premières fondations coloniales, comme dans l'exemple de Sybaris, nous n'avons aucun signe de délimitation d'une frontière. Les données archéologiques montrent une désorganisation de quelques centres indigènes importants, sans que l'on puisse voir l'établissement de « marqueurs de frontière ».

Ensuite, la première étape dans la construction de la frontière, entre la fin du VII^e^ et le début du VI^e^ siècle, époque contemporaine à la fondation des nouvelles colonies, est l'établissement de grands sanctuaires dans les points de contact avec une autre population bien organisée, soit les Étrusco-campaniens au nord de l'Héraion du Sele, soit les Tarentins et les Messapiens au nord et nord-est de l'Héraion des Tables Palatines. Ces sanctuaires fonctionnent comme intermédiaires dans les contacts entre les nouveaux colons et des populations organisées au-delà de la frontière. L'utilisation de l'iconographie des mythes corrobore une affirmation de la conception d'une frontière

perméable, qui permet la porosité des contacts et des échanges culturels. À la suite de l'implantation coloniale, les petits sanctuaires champêtres dessinent une incorporation progressive d'un territoire plus étendu, mais toujours délimité par l'intermédiaire de la sphère du sacré. C'est ce qu'on a appelé la « frontière sacrée ».

Après les Guerres Médiques, les sources littéraires, dont Hérodote et les tragiques, commencent à définir progressivement une opposition entre Grecs et Barbares. L'expérience coloniale et impérialiste sybarite s'explique justement par son d'antériorité par rapport à cette opposition. Après la défaite de Sybaris et les premières élaborations idéologiques pour la définition des « barbares », aucune autre cité de Grande Grèce ne semble avoir les mêmes rapports d'alliance avec les populations indigènes. L'opposition entre Grec et Barbare diminue les possibilités de perméabilité de la frontière.

À l'époque classique, notamment au IV$^{e}$ siècle, nous assistons à deux mouvements complémentaires dans la construction idéologique de la frontière. D'un côté, un usage des légendes et des récits mythologiques pour justifier une définition plus précise des limites d'une cité grecque, superposé aux éléments géographiques de l'espace naturel, rivières et promontoires notamment. Dans le cas de Poseidonia, la légende de la sirène Leucosia à Punta Licosa est un exemple incontestable de cette tendance d'utilisation conjointe des légendes et des éléments du paysage naturel.

De l'autre côté de cette construction intellectuelle viennent les écrits philosophiques qui tentent de définir rationnellement et idéalement une cité grecque. Dans cette rationalisation de la cité, la frontière joue un rôle très important dans la définition des espaces mais aussi dans l'octroi ou le refus du droit de cité. Les descriptions des conflits entre les cités de Grande Grèce entrent également dans ce mouvement qui définit davantage les limites : c'est le cas des batailles du Traente et de la Sagra, ainsi que le fleuve Hylias qui marque la frontière entre Thourioi et Crotone.

Les plus importants conflits sont localisés aux marges d'une rivière censée représenter la frontière entre les cités, bien que cette localisation semble plutôt une construction intellectuelle tardive qu'une description fidèle des éventuelles lignes de séparation entre cités.

Les données archéologiques corroborent cette affirmation d'une construction progressive de la frontière, qui atteint son point maximum avec l'édification des fortifications autour d'un territoire. Le cas de Vélia au sud de Poseidonia représente l'exemple majeur en Occident de cet établissement d'une frontière fortifiée au IV$^{e}$ siècle. L'histoire régionale de la Grande Grèce donne un élément supplémentaire dans ce sens, qui est le renversement des forces entre Grecs et indigènes. Si, à l'époque archaïque, les Grecs constituent vraisemblablement la puissance militaire la plus forte dans le contact avec les indigènes, au IV$^{e}$ siècle, les Lucaniens semblent inverser le rapport et constituer une force au moins équivalente, voire plus considérable. Les cas de Poseidonia, Laos et même l'aide demandée à Alexandre le Molosse par les Tarentins semblent souligner ce renversement des forces. On peut supposer que l'établissement des lignes de frontières par les Grecs faisait plus de sens dans ce contexte que dans le précédent, celui de l'expansion grecque aux dépens des indigènes.

La frontière est apparue comme une construction intellectuelle progressive, qui devient aussi matérialisée par l'édification des fortifications. Si aux époques précédentes la sphère du sacré permettait une grande perméabilité des contacts et une expansion graduelle des limites de l'occupation des terres, le IV$^{e}$ siècle voit apparaître une délimitation plus précise de la frontière. Cette construction se fait dans plusieurs aspects : intellectuellement sous les formes légendaires ou rationnelles et matériellement par l'édification des fortifications.

Le dernier point à l'appui de notre affirmation est le témoignage de l'époque augustéenne. La définition des régions d'Italie et les descriptions géographiques de

Pline l'Ancien et de Strabon utilisent les mêmes éléments naturels, notamment les rivières, que les sources du IV^e^ siècle[2]. La construction intellectuelle combinée aux éléments de la géographie semble suffisamment ancrée dans l'imaginaire pour perdurer jusqu'à l'époque d'Auguste.

[2] Une analyse attentive du texte de Tite-Live montre l'importance de l'héritage des sources grecques du IV^e^ siècle relatives à la Grande Grèce chez l'historien d'époque augustéenne : M. MAHE-SIMON, (sous presse).

# Sources anciennes


ARISTOTE. *Histoire des animaux*. Tome 1, Livres 1 a 4, P. LOUIS (trad.), *Collection des Universités de France (Guillaume Budé)*, Paris: Les Belles Lettres, 1968.

ARISTOTE. *Rhétorique*. tome 2, livre 2, M. DUFOUR (trad.), *Collection des Universités de France (Guillaume Budé)*, Paris: Les Belles Lettres, 1991 (1931).

ARISTOTE. *Les Politiques*. P. PELLEGRIN (trad.), texte établi par A. DREIZEHNTER, 2e éd., Paris: Flammarion, 1993 (1990).

ARISTOTE. *Constitution d'Athènes*. G. MATHIEU et B. HAUSSOULIER (trads.), *Collection des Universités de France (Guillaume Budé)*, 9e éd., Paris: Les Belles Lettres, 1999.

DÉMÉTRIOS. *Du style*. P. CHIRON (trad.), *Collection des Universités de France (Guillaume Budé)*, Paris: Les Belles Lettres, 2002 (1993).

DÉMOSTHÈNE. *Plaidoyers politiques*. Tome II, *Contre Midias. Contre Aristocrate*, J. HUMBERT et L. GERNET (trads.), *Collection des Universités de France (Guillaume Budé)*, Paris: Les Belles Lettres, 1959.

DIODORE DE SICILE. *Bibliothèque Historique*. Livre 4, A. BIANQUIS (trad.), *La Roue à Livres*, Paris: Les Belles Lettres, 1997.

DIODORE DE SICILE. *Bibliothèque Historique*. Tome 6, Livre 11, J. HAILLET (trad.), *Collection des Universités de France (Guillaume Budé)*, 2e tirage, Paris: Les Belles Lettres, 2002.

DIODORE DE SICILE. *Bibliothèque Historique*. Livre 12, M. CASEVITZ (trad.), *Collection des Universités de France (Guillaume Budé)*, Paris: Les Belles Lettres, 1972.

DIODORE DE SICILE. *Bibliothèque historique*. Livre 14, M. BONNET et É. R. BENNETT (trads.), *Collection des Universités de France (Guillaume Budé)*, Paris: Les Belles Lettres, 1997.

ESCHYLE. *Tragédies*. P. MAZON (trad.), Paris: Gallimard, 1982 (1925).

EURIPIDE. *Tragédies complètes*. 1, M. DELCOURT-CURVERS (trad.), *Bibliothèque de la Pléiade*, Paris: Gallimard, 1962.

EURIPIDE. *Tragédies complètes*. 2, M. DELCOURT-CURVERS (trad.), *Bibliothèque de la Pléiade*, Paris: Gallimard, 1962.

HÉRODOTE. *Histoires*. Livre 1 *Clio*, P.-E. LEGRAND (trad.), *Collection des Universités de France (Guillaume Budé)*, 3e éd., Paris: Les Belles Lettres, 1956.

HÉRODOTE. *Histoires*. Livre 2 *Euterpe*, P.-E. LEGRAND (trad.), *Collection des Universités de France (Guillaume Budé)*, 7e tirage, Paris: Les Belles Lettres, 2002 (1930).

HÉRODOTE. *Histoires*. Livre 3 *Thalie*, P.-E. LEGRAND (trad.), *Collection des Universités de France (Guillaume Budé)*, Paris: Les Belles Lettres, 1939.

HÉRODOTE. *Histoires*. Livre 4 *Melpomène*, P.-E. LEGRAND (trad.), *Collection des Universités de France (Guillaume Budé)*, 5e tirage, Paris: Les Belles Lettres, 2003 (1945).

HÉRODOTE. *Histoires*. Livre 6 *Erato*, P.-E. LEGRAND (trad.), *Collection des Universités de France (Guillaume Budé)*, 4e tirage, Paris: Les Belles Lettres, 2003 (1948).

HÉRODOTE. *Histoires*. Livre 8 *Uranie*, P.-E. LEGRAND (trad.), *Collection des Universités de France (Guillaume Budé)*, Paris: Les Belles Lettres, 1953.

HOMÈRE. *L'Iliade*. P. MAZON (trad.), *Collection des Universités de France (Guillaume Budé)*, Paris: Les Belles Lettres, 1996 (1937).

HOMÈRE. *Odyssée*. V. BÉRARD (trad.), *Collection des Universités de France (Guillaume Budé)*, Paris: Les Belles Lettres, 1931.

LUCILIUS. *Satires*. Tome 1, livres I-VIII, F. CHARPIN (trad.), *Collection des Universités de France (Guillaume Budé)*, Paris: Les Belles Lettres, 1978.

PAUSANIAS. *Description de la Grèce*. Tome 6, Livre 6, *L'Élide* 2, J. POUILLOUX (trad.), *Collection des Universités de France (Guillaume Budé)*, Paris: Les Belles Lettres, 2002.

PLATON. *Les Lois*. Livres I à VI, L. BRISSON et J.-F. PRADEAU (trads.), texte établi par É. DES PLACES, Paris: Flammarion, 2006.

PLATON. *Les Lois*. Livres VII à XII, L. BRISSON et J.-F. PRADEAU (trads.), texte établi par A. DIÈS, Paris: Flammarion, 2006.

PS-SCYMNOS. *Géographes grecs. Ps-Scymnos : Circuit de la Terre*. Tome 1, D. MARCOTTE (trad.), *Collection des Universités de France (Guillaume Budé)*, Paris: Les Belles Lettres, 2000.

STRABO. *Geography*. Livres 3-5, H. L. JONES (trad.), *Loeb Classical Library*, 6e tirage, Cambridge MA: Harvard University Press, 1999 (1923).

STRABON. *Géographie*. Tome 1, A. TARDIEU (trad.), 3e éd., Paris: Hachette, 1909 (1867).

STRABON. *Géographie*. Tome 3, Livres 5 et 6, F. LASSERRE (trad.), *Collection des Universités de France (Guillaume Budé)*, 2e tirage, Paris: Les Belles Lettres, 2003 (1967).

STRABONE. *Geografia*. *L'Italia*, livres V-VI, A. M. BIRASCHI (trad.), texte établi par F. SBORDONE, *Bur Classici greci e latini*, 5e éd., Milan: Rizzoli, 2001 (1988).

THUCYDIDE. *La Guerre du Péloponnèse*. D. ROUSSEL (trad.), *Bibliothèque de la Pléiade*, Paris: Gallimard, 2003 (1964).

# Références bibliographiques

.


*Actes Cortone* 1983 = *Modes de contacts et processus de transformation dans les sociétés anciennes*, *Actes du colloque de Cortone (24-30 mai 1981)*, 1983, Pisa-Rome: Scuola Normale Superiore-École Française de Rome, 1981.

*Atti CISNN* 2004 = *Presenza e funzioni della moneta nelle chorai delle colonie greche dall'Iberia al Mar Nero*, *Atti del XII convegno del Centro Internazionale di Studio Numismatici di Napoli (16-17 giugno 2000)*, 2004, Rome: Istituto Italiano di Numismatica.

*Atti Taranto* 1962 = *Vie di Magna Grecia*, *Atti del Convegno di studi sulla Magna Grecia*, II, 1962, Tarente, Naples: Istituto per la Storia e l'Archeologia della Magna Grecia, 1982.

*Atti Taranto* 1967 = *La città e il suo territorio*, *Atti del convegno di studi sulla Magna Grecia*, VII, 1967, Tarente, Naples: Istituto per la Storia e l'Archeologia della Magna Grecia, 1968.

*Atti Taranto* 1971 = *Le genti non greche della Magna Grecia*, *Atti del Convegno di studi sulla Magna Grecia*, XI, 1971, Tarente: Istituto per la Storia e l'Archeologia della Magna Grecia.

*Atti Taranto* 1981 = *Megale Hellas : nome e immagine*, *Atti del Convegno di studi sulla Magna Grecia*, XXI, 1981, Tarente: Istituto per la Storia e l'Archeologia della Magna Grecia.

*Atti Taranto* 1982 = *Magna Grecia e il mondo miceneo*, *Atti del Convegno di studi sulla Magna Grecia*, XXII, 1982, Tarente: Istituto per la Storia e l'Archeologia della Magna Grecia.

*Atti Taranto* 2000 = *Problemi della chora coloniale dall'Occidente al Mar Nero*, *Atti del Convegno di studi sulla Magna Grecia*, XL, 2000, Tarente, Naples: Istituto per la Storia e l'Archeologia della Magna Grecia, 2001.

*Atti Taranto* 2002 = *Ambiente e paesaggio nella Magna Grecia*, *Atti del Convegno di studi sulla Magna Grecia*, XLII, 2002, Tarente, Naples: Istituto per la Storia e l'Archeologia della Magna Grecia, 2003.

*Atti Taranto* 2003 = *Alessandro il Molosso e i 'Condotieri' in Magna Grecia*, *Atti del Convegno di studi sulla Magna Grecia*, XLIV, 2003, Tarente, Tarente: Istituto per la Storia e l'Archeologia della Magna Grecia, 2004.

*Atti Taranto* 2004 = *Tramonto della Magna Grecia*, *Atti del Convegno di studi sulla Magna Grecia*, XLIV, 2004, Tarente: Istituto per la Storia e l'Archeologia della Magna Grecia, 2005.

*Atti Taranto* 2005 = *Velia*, *Atti del Convegno di studi sulla Magna Grecia*, XLV, 2005, Tarente: Istituto per la Storia e l'Archeologia della Magna Grecia, 2006.

*Atti Taranto* 2006 = *Passato e futuro dei convegni di studi sulla Magna Grecia*, *Atti del Convegno di studi sulla Magna Grecia*, XLVI, 2006, Tarente, Tarente: Istituto per la Storia e l'Archeologia della Magna Grecia, 2007.

*Atti Taranto* 2007 = *Atene e la Magna Grecia dall'età arcaica all'ellenismo*, *Atti del Convegno di studi sulla Magna Grecia*, LXVII, 2007, Tarente, Tarente: Istituto per la Storia e l'Archeologia della Magna Grecia.

*BTCGI* 1977-2006 = G. NENCI et G. VALLET (éds.), *Bibliografia topografica della colonizzazione greca in Italia e nelle isole tirreniche*, vols 1-19, 1977, Pise: Scuola Normale Superiore-École Française de Rome.


---

[·] Les abréviations de titres de périodiques utilisés pour cette bibliographie correspondent à celles de l'*Année Philologique*.

*Épéios et Philoctète* 1987 = *Épéios et Philoctète en Italie. Données archéologiques et tradition légendaire*, *Actes du colloque international*, 1987, Lille, Naples: Centre Jean Bérard, 1991.

*Erodoto e l'Occidente* 1999 = *Erodoto e l'Occidente*, *Supplementi a Kokalos*, 1999, Rome: Giorgio di Bretschneider.

*Euboica* 1996 = M. BATS et B. D'AGOSTINO (éds.), *Euboica : l'Eubea e la presenza euboica in Calcidica e in Occidente*, *Atti del convegno internazionale di Napoli, 13-16 novembre 1996*, 1996, Naples: Centre Jean Bérard, 1998.

*Gli Achei* 2001 = E. GRECO (éd.) *Gli Achei e l'identità etnica degli Achei d'Occidente*, *Atti del Convegno Internazionale di Studi*, 2001, Paestum, Paestum-Athènes: Pandemos, 2002.

*Il Greco il Barbaro* 2001 = F. GIUDICE et R. PANVINI (éds.), *Il Greco, il Barbaro e la ceramica attica. Immaginario del diverso, processi di scambio e autorappresentazione degli indigeni*, *Atti del Convegno internazionale di studio*, 3, 2001, Catania, Rome: L'Erma di Bretschneider, 2006.

*Kroton* 2000 = R. BELLI PASQUA et R. SPADEA (éds.), *Kroton e il suo territorio tra VI e V secolo a.C. Aggiornamenti e nuove ricerche*, *Atti del Convegno di studi*, 2000, Crotone, Crotone: Comune di Crotone, 2005.

*La mort, les morts* 1977 = G. GNOLI et J.-P. VERNANT (éds.), *La Mort, les morts dans les sociétés anciennes*, 1977, Ischia, Cambridge: Cambridge University Press, 1982.

*L'Espace grec* 1996 = M. BRUNET (éd.) *L'Espace grec, Cent cinquante ans de fouilles de l'École Française d'Athènes*, 1996, Paris: École Française d'Athènes.

*L'importanza del rilievo aereo* 1939 = G. LUGLI (éd.) *L'importanza del rilievo aereo negli studi di topografia archeologica*, *Atti del V Congresso nazionale di studi romani*, 1939, Rome: Istituto di studi romani.

*Paestum Città e territorio* 1987 = E. GRECO, A. STAZIO et G. VALLET (éds.), *Paestum*, 1, 1987, *Città e territorio nelle colonie greche d'Occidente*, Tarente: Istituto per la Storia e l'Archeologia della Magna Grecia.

*Poleis e Politeiai* 2002 = S. CATALDI (éd.) *Poleis e Politeiai : esperienze politiche, tradizioni letterarie, progetti costituzionali*, *Atti del convegno internazionale di storia Greca*, 2002, Turin, Alessandria: Ed. dell'Orso, 2004.

*Siritide e Metapontino* 1991 = *Siritide e Metapontino. Storie de due territori coloniali*, *Cahiers du Centre Jean Bérard*, XX, 1991, Policoro, Naples-Paestum: Centre Jean Bérard, 1998.

*A sud di Velia* 1990 = *A sud di Velia - I. Ricognizioni e ricerche 1982-1988*, *Magna Grecia*, 6, 1990, Tarente: Istituto per la Storia e l'Archeologia della Magna Grecia.

*Territoires des cités grecques* 1999 = M. BRUNET (éd.) *Territoires des cités grecques. Actes de la table ronde internationale*, *BCH Supplément 34*, 1999, Athènes: École Française d'Athènes.

ADAMESTEANU, D. 1957, « Nouvelles fouilles et recherches à Géla et dans l'arrière-pays », *RA*, II, p. 147-180.

ADAMESTEANU, D. 1965, « Metaponto. Appunti fotointerpretativi », *NSc.*, XIX, suppl., p. 179-184.

ADAMESTEANU, D. 1967, « Problèmes de la zone archéologique de Métaponte », *RA*, 1, p. 3-38.

ADAMESTEANU, D. 1973, « Le Suddivisioni di terra nel Metapontino », in M. I. FINLEY (éd.), *Problèmes de la terre en Grèce ancienne*, Paris: Mouton & Co., p. 49-61.

ADAMESTEANU, D. 1983, « Topografia e viabilità », in D. ADAMESTEANU et G. PUGLIESE-CARRATELLI (éds.), *Megale Hellas: storia e civiltà della Magna Grecia*, p. 171-204.

ADAMESTEANU, D. 2001, « San Biagio della Venella », in G. NENCI et G. VALLET (éds.), *BTCGI*, XVII, Pisa-Rome-Naples: Scuola Normale Superiore-École Française de Rome-Centre Jean Bérard, p. 263-267.

ADAMS, R. M. 1988, « Conceptual issues in environmental archaeology: an overview », in J. L. BINTLIFF, D. A. DAVIDSON et E. G. GRANT (éds.), *Conceptual issues in environmental archaeology*, Edinburgh: Edinburgh University Press, p. 1-15.

ALBANESE PROCELLI, R. M. 1997 (1999), « Identità e confini etnico-culturali: la Sicilia centro-orientale », *Confini e frontiera nella grecità d'Occidente*, *Atti del Convegno di studi sulla Magna Grecia*, XXXVII, Tarente: Istituto per la Storia e l'Archeologia della Magna Grecia, p. 327-359.

ALCOCK, S. E. 2002, *Archaeologies of the Greek past: landscape, monuments, and memories*, *The W.B. Stanford memorial lectures*, Cambridge-New York: Cambridge University Press.

ALCOCK, S. E. et CHERRY, J. F. (éds.). 2004, *Side-by-side survey: comparative regional studies in the Mediterranean World*, Oxford: Oxbow Books.

ALONSO-NÚÑES, J. M. 2003, « Herodotus' conception of historical space and the beginning of universal history », in P. DEROW et R. PARKER (éds.), *Herodotus and his world: essays from a conference in memory of George Forrest*, Oxford: Oxford University Press, p. 145-152.

AMERIO, M. L. 1991, « Una leggenda locrese in Timeo di Tauromenio », *Sileno*, XVII, 1-2, p. 101-109.

AMERUOSO, M. 1996, *Megále Hellás : genesi, storia ed estensione del nome*, *Studi. pubbl. dall'Istituto italiano per la storia antica*, 61, Rome: Istituto italiano per la storia antica.

AMPOLO, C. 1992, « The Economics of the sanctuaries in Southern Italy and Sicily », *Economics of cult in the ancient world*, *Proceedings of the Uppsala Symposium*, Uppsala, p. 25-28.

AMPOLO, C. 1993, « Il Tuffo e l'oltretomba. Una nota sulla tomba del Tuffatore e Plut., *Mor*. 563 E », *Parola del Passato. Rivista di studi antichi*, XLVIII, n° 2, p. 104-108.

AMPOLO, C. 1997 (1999), « La Frontiera dei Greci come luogo del rapporto e dello scambio: frontiera e circolazione dei beni fino al V secolo a.C. », *Confini e frontiera nella grecità d'Occidente*, *Atti del Convegno di Studi sulla Magna Grecia*, XXXVII, Tarente, Naples: Istituto per la Storia e l'Archeologia della Magna Grecia, p. 451-464.

AMSELLE, J.-L. 1997 (1999), « Anthropologie de la frontière et de l'identité ethnique et culturelle: un itinéraire intellectuel », *Confini e frontiera nella grecità d'Occidente*, *Atti del Convegno di studi sulla Magna Grecia*, XXXVII, Tarente, Naples: Istituto per la Storia e l'Archeologia della Magna Grecia, p. 17-41.

ANDREAU, J. 1982, « Originalité de l'historiographie finleyenne et remarques sur les classes sociales », *Opus*, I, p. 181-185.

ANDREAU, J. et HARTOG, F. 1987-1989, « Présentation », *La Cité antique? À partir de l'oeuvre de M. I. Finley*, *Opus. Rivista Internazionale per la Storia economica e sociale dell'antichità*, VI-VIII, p. 9-10.

ANDREAU, J. et SCHNAPP, A. 2000, « Introduction », in E. LEPORE (éd.), *La Grande Grèce : aspects et problèmes d'une colonisation ancienne. Quatre conférences au Collège de France (Paris, 1982)*, Naples: Centre Jean Bérard, p. 7-15.

ARCURI, F. 1985, « Appendice. I materiali protostorici », *AION ArchStAnt*, VII, p. 69-74.

ARDOVINO, A. M. 1980, « Nouvi oggetti sacri con iscrizioni in alfabeto acheo », *ArchClass*, XXXII, p. 50-66.

ARDOVINO, A. M. 1986, *I Culti di Paestum antica e del suo territorio*, Salerne: Club di Salerno Est. Rotary International.

ARDOVINO, A. M. 1993, « Lingotto in argento con impronte monetarie arcaiche da Paestum », *Rivista italiana di numismatica e scienze affini*, XCV, p. 287-293.

ARENA, R. 1996, *Iscrizioni greche arcaiche di Sicilia e Magna Grecia. IV : Iscrizioni delle colonie achee*, Alessandria: Edizioni dell'Orso.

ASHERI, D. 1963, « Law of inheritance, distribution of land and political constitutions in Ancient Greece », *Historia*, XII, p. 1-21.

ASHERI, D. 1966, *Distribuzioni di terre nell'antica Grecia*, *Memorie dell'Accademia delle Scienze di Torino*, IV, 10, Turin.

ASHERI, D. 1971, « Supplementi coloniali e condizione giuridica della terra nel mondo greco », *RSA*, I, p. 77-91.

ASHERI, D. 1988, « À propos des sanctuaires extraurbains en Sicile et Grande Grèce : théorie et témoignages », *Mélanges P. Lévêque*, *Annales littéraires de l'Université de Besançon*, I, Religion, Besançon: Université de Besançon, p. 1-5.

ASHERI, D. 1999, « Processi di 'decolonizzazione' in Magna Grecia : il caso di Poseidonia lucana », *La Colonisation grecque en Méditerrannée Occidentale*, Rome: École Française de Rome, p. 361-370.

AUBENQUE, P. 1964 (1965), « Théorie et pratique politiques chez Aristote », *La 'Politique' d'Aristote*, *Entretiens de la Fondation Hardt pour l'étude de l'Antiquité Classique*, XI, Genève: Fondation Hardt, p. 97-114.

AVAGLIANO, G. 1985, « Paestum. Necropoli di Ponte di Ferro », *Rassegna Storica Salernitana*, II/1, p. 261-268.

AVAGLIANO, G. 1986 (a), « Santuario di Fonte », *Il Museo di Paestum. Appunti per una lettura del percorso espositivo*, Agropoli: Cassa Rurale ed Artigiana di Capaccio, p. 65-66.

AVAGLIANO, G. 1986 (b), « Santuario di Getsemani », *Il Museo di Paestum. Appunti per una lettura critica del percorso espositivo*, Agropoli: Cassa Rurale ed Artigiana di Capaccio, p. 63-64.

AVAGLIANO, G. 1986 (c), « Paestum, località Linora », *Il Museo di Paestum. Appunti per una lettura critica del percorso espositivo*, Agropoli: Cassa Rurale ed Artigiana di Capaccio, p. 61-62.

AVAGLIANO, G. 1992, « Nuovi contributi alla conoscenza della chora meridionale di Poseidonia : il sito di Linora », in G. GRECO et L. VECCHIO (éds.), *Archeologia e territorio. Ricognizioni, scavi e ricerche nel Cilento*, Laureana Cilento (SA): Edizioni dell'Alento, p. 139-151.

BARRA BAGNASCO, M. 1999, « Sistemi insediativi nella Basilicata dal Sinni al Bradano, tra il IV e il III sec. a.C. », in M. BARRA BAGNASCO, E. DE MURO et A. PINZONE (éds.), *Magna Grecia e Sicilia. Stato degli studi e prospettive di ricerca*, Messine, p. 39-57.

BATS, M. 1997 (1999), « Identités ethno-culturelles et espaces en Gaule méditerranéenne (principalement aux VIe-Ve s. av. J.-C.) », *Confini e frontiera nella grecità d'Occidente*, *Atti del Convegno di studi sulla Magna Grecia*, XXXVII, Tarente: Istituto per la Storia e l'Archeologia della Magna Grecia, p. 381-418.

BATS, M. 2000 (2001), « La chora de Massalia », *Problemi della chora coloniale dall'Occidente al Mar Nero*, *Atti del Convegno di studi sulla Magna Grecia*, XL, Tarente, Naples: Istituto per la Storia e l'Archeologia della Magna Grecia, p. 491-512.

BEAZELEY, G. A. 1919, « Air photography in Archaeology », *Geographical Journal*, LIII, p. 330-335.

BELIN DE BALLU, E. 1965, *L'Histoire des colonies grecques du littoral nord de la mer Noire. Bibliographie annotée des ouvrages et articles publiés en URSS de 1940 à 1962*, Leiden: E. J. Brill.

BELOV, G. D. 1957, « Les résultats des fouilles exécutés à Chersonèse de 1946 à 1950 », *Académie des Sciences de la RSS de l'Ukraine*.

BÉRARD, J. 1936, « Appunti su Metaponto e Lagaria », *ASCL*, VI, p. 6 ss.

BÉRARD, J. 1957 (1941), *La colonisation grecque de l'Italie méridionale et de la Sicile dans l'Antiquité*, 2 e éd., Paris: PUF.

BÉRARD, J. 1957 [1941], *La colonisation grecque de l'Italie méridionale et de la Sicile dans l'Antiquité*, 2 e éd., Paris: PUF.

BEVILACQUA, P. 1992 (1989), « Tra Europa e Mediterraneo. L'organizzazione degli spazi e i sistemi agrari », in P. BEVILACQUA (éd.), *Storia dell'agricoltura italiana in età contemporanea*, 2e éd., Venise: Marsilio Editori, p. 5-36.

BLAVATSKIJ, V. D. 1941, « Fouilles de Chersonèse en 1940 », *Académie des Sciences de l'URSS, Institut d'Histoire*, 1, p. 220-222.

BLAVATSKIJ, V. D. 1953, *L'Agriculture dans les villes antiques du littoral nord de la mer Noire*, Moscou.

BLOOMER, W. M. 1993, « The superlative Nomoi of Herodotus's Histories », *ClAnt*, 12, n° 1, p. 30-50.

BOARDMAN, J. 1995 (1964), *Les Grecs outre-mer. Colonisation et commerce archaïques*, M. BATS (trad.), Naples: Centre Jean Bérard.

BODSON, L. 1976, « La Stridulation des cigales. Poésie grecque et réalité entomologique », *AC*, XLV, p. 75-94.

BONAUDO, R. 2004, *La culla di Hermes : iconografia e immaginario delle hydriai ceretane*, Rome: L'Erma di Bretschneider.

BOTTINI, A. 1992, *Archeologia della salvezza. L'escatologia greca nelle testimonianze archeologiche*, Milan: Longanesi.

BOTTINI, A. 1997 (1999), « Identità e confini etnico-culturali: l'Italia meridionale », *Confini e frontiera nella grecità d'Occidente*, *Atti del Convegno di studi sulla Magna Grecia*, XXXVII, Tarente, Naples: Istituto per la Storia e l'Archeologia della Magna Grecia, p. 307-326.

BOTTINI, A. et GRECO, E. 1974-1975, « Tomba a camera dal territorio pestano: alcune considerazioni sulla posizione della donna », *DdA*, VIII, 2, p. 231-274.

BOYD, T. D. et JAMESON, M. H. 1981, « Urban and rural land division in ancient Greece », *Hesperia*, L, p. 327-342.

BRADFORD, J. 1948, *Guide to an exhibition of air photographs of archaeological sites*, Oxford: Ashmolean Museum.

BRADFORD, J. 1957, *Ancient Landscapes. Studies in Field Archaeology*, Londres.

*Actes du IIe Symposum international de photo-interprétation*, XVI, 1966, *Archives internationales de photogramétrie*, Paris: Technip.

BRESSON, A. 2000, *La Cité marchande*, Bordeaux: De Boccard.

BRESSON, A. 2007 (2007), « Au-delà du primitivisme et du modernisme : Max Weber ou John Nash ? », in P. BRUN (éd.), *Économies et sociétés en Grèce classique et hellénistique*, *Pallas. Revue d'études antiques*, 74, Bordeaux, Toulouse: Presses Universitaires du Mirail, p. 17-30.

BRILLANTE, C. 1987, « Il vecchio e la cicala: un modello rappresentativo del mito greco », in R. RAFFAELLI (éd.), *Rappresentazioni della morte*, Urbino: Edizioni QuattroVenti, p. 49-89.

BRISSON, L. 2003, « Les ' agronómoi ' dans les ' Lois ' de Platon et leur possible lien avec le ' nukterinòs súllogos ' », in S. SCOLNICOV et L. BRISSON (éds.), *Plato's « Laws » : from theory into practice. Proceedings of the VI Symposium*

*Platonicum : selected papers*, *International Plato studies, 15*, Sankt Augustin: Academia Verl., p. 221-226.

BRUHNS, H. 1987-1989, « La Cité antique de Max Weber », *La Cité antique ? À partir de l'oeuvre de M. I. Finley*, *Opus. Rivista Internazionale per la Storia economica e sociale dell'antichità*, VI-VIII, p. 29-42.

BRUHNS, H. et NIPPEL, W. 1987-1989, « Max Weber, M. I. Finley et le concept de cité antique », *La Cité antique ? À partir de l'oeuvre de M. I. Finley*, *Opus. Rivista Internazionale per la Storia economica e sociale dell'antichità*, VI-VIII, p. 27-28.

BRUNET, M. 1992, « Campagnes de la Grèce antique. Les dangers du prisme athénien », *Topoi*, 2, p. 33-51.

BRUNET, M. 1999, « Le Paysage agraire de Délos dans l'Antiquité », *JS*, 1, p. 1-50.

BRUNET, M. 2000 (2001), « Le ricerche sulle chorai della Grecia insulare : un bilancio critico », *Problemi della chora coloniale dall'Occidente al Mar Nero*, *Atti del Convegno di Studi sulla Magna Grecia*, XL, Tarente, Naples: Istituto per la Storia e l'Archeologia della Magna Grecia, p. 27-45.

BRUNET, M. 2007 (2007), « Économie et société en Grèce aux époques classique et hellénistique : le monde rural », in P. BRUN (éd.), *Économies et sociétés en Grèce classique et hellénistique*, *Pallas. Revue d'études antiques*, 74, Bordeaux, Toulouse: Presses Universitaires du Mirail, p. 31-41.

BRUNET, R., FERRAS, R. et THÉRY, H. 1993 (1992), *Les Mots de la géographie: dictionnaire critique*, *Collection dynamiques du territoire*, 3 e éd., Paris: La Documentation Française.

BUGNO, M. 1999, *Da Sibari a Turi. La fine di un impero*, *Études*, III, Naples: Centre Jean Bérard.

BUGNO, M., MASSERIA, C. et POCCETTI, P. (éds.). 2001, *Il mondo enotrio tra VI e V secolo a.C. Atti dei seminari napoletani, 1996-1998*, *Quaderni di ostraka*, 1, Naples: Loffredo.

CABANES, P. 1979, « Frontière et rencontre de civilisations dans la Grèce du Nord-Ouest », *Ktema*, n° IV, p. 183-199.

CAGIANO DE AZEVEDO, M. 1972, « Nugae sulla tomba del Tuffatore di Poseidonia », *RA*, n° I, p. 267-270.

CANTALUPO, P. s.a., *Acropolis. Appunti per una storia del Cilento*, I. Dalle origini al XIII secolo, Agropoli: Guariglia.

CAPOGROSSI COLOGNESI, L. 1999, *Proprietà e diritti reali. Usi e tutela della proprietà fondiaria nel diritto romano*, Rome: Il cigno Galileo Galilei.

CAPOGROSSI COLOGNESI, L. 2000, *Cittadini e territorio : consolidamento e trasformazione della "civitas Romana"*, Rome: La Sapienza.

CARRIÉ, J.-M. 1995, « 1993 : ouvertures des frontières romaines ? », in A. ROUSSELLE (éd.), *Frontières terrestres, frontières célestes dans l'Antiquité*, Perpignan: Presses Universitaires de Perpignan, p. 31-65.

CARTER, J. C. 1985 (1990), « Metapontum - land, wealth, and population », in J.-P. DESCOEUDRES (éd.), *Greek colonists and native populations*, *Proceedings of the first Australian congress of Classical Archaeology*, Sydney, Oxford: Clarendon Press, p. 405-441.

CARTER, J. C. 1987, « Agricoltura e pastorizia in Magna Grecia (tra Bradano e Basento) », in G. PUGLIESE-CARRATELLI (éd.), *Magna Grecia, 2. Lo sviluppo politico, sociale ed economico*, Milan, p. 173-212.

CARTER, J. C. 1991 (1998), « Vent'anni di ricerca nel territorio di Metaponto », *Siritide e Metapontino. Storie di due territori coloniali*, *Cahiers du Centre Jean Bérard*, XX, Policoro, Naples-Paestum: Centre Jean Bérard, p. 237-259.

CARTER, J. C. 1994, « Sanctuaries in the chora of Metaponto », in S. E. ALCOCK et R. OSBORNE (éds.), *Placing the gods. Sanctuaries and sacred space in Ancient Greece*, Oxford, p. 161-198.

CARTER, J. C. 1998, *The chora of Metaponto: the necropoleis*, Austin, TX.

CARTER, J. C. 2000 (2001), « La Chora di Metaponto. Risultati degli ultimi 25 anni di ricerca archeologica », *Problemi della chora coloniale dall'Occidente al mar Nero*, *Atti del Convegno di studi sulla Magna Grecia*, XL, Tarente, Naples: Istituto per la Storia e l'Archeologia della Magna Grecia, p. 771-792.

CARTER, J. C. 2004, « Greek identity at Metaponto », in K. LOMAS (éd.), *Greek identity in the Western Mediterranean*, *Papers in honour of Brian Shefton*, Leiden-Boston: Brill, p. 363-390.

CARTLEDGE, P. 2002, « The Economy (economies) of Ancient Greece », in W. SCHEIDEL et S. VON REDEN (éds.), *The Ancient economy*, New York: Routledge, p. 11-32.

CASEVITZ, M. 1993, « Les Mots de la frontière en Grec », in Y. ROMAN (éd.), *La Frontière : séminaire de recherche*, *Travaux de la Maison de l'Orient*, 21, Lyon: Maison de l'Orient Méditerranéen, p. 17-24.

CASEVITZ, M. 1995, « Sur eschatia. Histoire du mot », in A. ROUSSELLE (éd.), *Frontières terrestres, frontières célestes dans l'Antiquité*, Perpignan: Presses Universitaires de Perpignan, p. 19-30.

CASEVITZ, M. 1998, « Remarques sur l'histoire de quelques mots exprimant l'espace en grec », *REA*, 100, p. 417-435.

CASSOLA, F. 2001 (1984), « Introduzione », in A. I. D'ACCINNI (éd.), *Erodoto. Storie*, *Biblioteca Universale Rizzoli - Pantheon*, 1, Milan: Rizzoli Libri, p. 5-68.

CERCHIAI, L. 1987 (a), « Sulle tombe "del Tuffatore" e "della caccia e pesca" : proposta di lettura iconologica », *DdA*, n° 2, p. 113-123.

CERCHIAI, L. 1987 (b), « Il processo di strutturazione del politico: i Campani », *AION ArchStAnt*, IX, p. 41-53.

CERCHIAI, L. 1996, « L'Aryballos della tomba B 27 di Sala Consilina », *AION ArchStAnt*, n.s., 3, p. 67-71.

CERCHIAI, L.BAILO MODESTI, G., *et alii*. 2005, « I Santuari di Pontecagnano: paesaggio, azioni rituali e offerte », in M. L. NAVA et M. OSANNA (éds.), *Lo spazio del rito : santuari e culti in Italia meridionale tra indigeni e greci*, *Atti delle giornate di studio (Matera, 28 e 29 giugno 2002)*, Bari: Edipuglia, p. 193-214.

CHANDEZON, C. 2000, « Foires et panégyries dans le monde grec classique et hellénistique », *REG*, 113, p. 70-100.

CHANDEZON, C. 2003, *L'Élevage en Grèce (fin V^e^-fin I^er^ s. a.C.). L'apport des sources épigraphiques*, *Scripta antiqua*, 5, Bordeaux: Ausonius.

CHANTRAINE, P. 1990 (1968), *Dictionnaire étymologique de la langue grecque : histoire des mots*, Paris: Klincksieck.

CHARLES-SAGET, A. 1993, « Guerre et nature. Étude sur le sens du *pólemos* chez Aristote », in P. AUBENQUE et A. TORDESILLAS (éds.), *Aristote politique. Etudes sur la Politique d'Aristote*, Paris: PUF, p. 93-117.

CHERRY, J. F. 1983, « Frogs round the pond: perspectives on current archaeological survey projects in the Mediterranean region », in D. R. KELLER et D. W. RUPP (éds.), *Archaeological survey in the Mediterranean area*, Oxford: Oxford University Press, p. 375-416.

CHEVALLIER, R. 1957, *Bibliographie des applications archéologiques de la photographie aérienne*, Milan: Fondazione Ing. C. M. Lerici.

CHEVALLIER, R. 1964, *L'avion à la découverte du passé*, Paris: Fayard.

CHEVALLIER, R. 1969, « Problèmes agraires en Grande Grèce », *REG*, LXXXII, p. 541-549.

CHEVITARESE, A. L. 2001, *O Espaço rural da Pólis grega. O caso ateniense no período clássico*, Rio de Janeiro: Fábrica de Livros - Senai.

CHUVIN, P. 1998 (1992), *La Mythologie grecque. Du premier homme à l'apothéose d'Héraclès*, Paris: Flammarion.

CIPRIANI, M. 1986 (a), « I Santuari che circondano l'area urbana », *Il Museo di Paestum. Appunti per una lettura critica del percorso espositivo*, Agropoli: Cassa Rurale ed Artigiana di Capaccio, p. 57-60.

CIPRIANI, M. 1986 (b), « Albanella », *Il Museo di Paestum. Appunti per una lettura critica del percorso espositivo*, Agropoli: Cassa Rurale ed Artigiana di Capaccio, p. 67-73.

CIPRIANI, M. 1989, *S. Nicola di Albanella: scavo di un santuario campestre nel territorio di Poseidonia-Paestum*, Rome: L'Erma di Bretschneider.

CIPRIANI, M. 1990, « Eboli preromana. I dati archeologici: analisi e proposte di lettura », in M. TAGLIENTE (éd.), *Italici in Magna Grecia : lingua, insediamenti e strutture*, *Leukania*, III, Venosa: Osanna Venosa, p. 114-145.

CIPRIANI, M. 1994, « Postiglione: materiali da un santuario rurale ai margini del territorio pestano », *Apollo*, X, p. 11-39.

CIPRIANI, M. 2000, « Italici a Poseidonia nella seconda metà del V sec. a.C. Nuove ricerche nella necropoli del Gaudo », in E. GRECO et F. LONGO (éds.), *Paestum. Scavi, studi, ricerche. Bilancio di un decennio (1988-1998)*, Paestum: Pandemos, p. 197-218.

CIPRIANI, M. 2001 (2002), « Poseidonia », in E. GRECO (éd.), *Gli Achei e l'identità etnica degli Achei d'Occidente*, *Atti del Convegno Internazionale di Studi*, Paestum, Paestum-Athènes: Pandemos, p. 363-388.

CIPRIANI, M. 2004, « Eracle e il Centauro, simposio e « mundus muliebris » : metamorfosi della biografia maschile e passaggio all'aldilà in una tomba di adulto da Paestum », *Ostraka*, 13, 1, p. 9-36.

CIPRIANI, M. et ARDOVINO, A. M. 1991, « Il Culto di Demetra nella *chora* pestana », *Scienze dell'Antichità. Storia Archeologia Antropologia*, 3-4 (1989-1990), p. 339-351.

CIPRIANI, M., GRECO, E. et ROUVERET, A. 2002, « Paestum », *MEFRA*, 114, 1, p. 481-489.

CIPRIANI, M., GRECO, E. et ROUVERET, A. 2003, « Paestum », *Mélanges de l'École française de Rome. Antiquité. Chronique*, 115, 1, p. 447-463.

CIPRIANI, M., GRECO, E. et ROUVERET, A. 2004, « Paestum (Prov. de Salerne) », *Mélanges de l'École française de Rome. Antiquité. Chronique*, 116, 1, p. 630-651.

CIPRIANI, M., GRECO, E. et ROUVERET, A. 2005, « Paestum », *Mélanges de l'École française de Rome. Antiquité. Chronique*, 117, 1, p. 359-378.

CLAVEL-LÉVÊQUE, M. 1987, « Questions de méthode et approches comparatives : cadastres et histoire », in G. CHOUQUER, M. CLAVEL-LÉVÊQUE, *et alii* (éds.), *Structures agraires en Italie centro-méridionale. Cadastres et paysages ruraux*, *Collection de l'École Française de Rome*, Rome: École Française de Rome, p. 3-57.

CLAVEL-LÉVÊQUE, M. et TIROLOGOS, G. (éds.). 2004, *Paysages et cadastres antiques*, Besançon: Presses Universitaires de Franche-Comté.

COARELLI, F. 1991 (1998), « Problemi e ipotesi sulle Tavole greche di Eraclea », *Siritide e Metapontino. Storie di due territori coloniali*, *Cahiers du Centre Jean Bérard*, XX, Policoro, Naples: Centre Jean Bérard, p. 281-290.

CONDURACHI, E. 1964, « Relations entre les Grecs et la population autochtone du Bas-Danube à la lumière des dernières découvertes archéologiques », *Die Kultur Südosteuropas, ihre Geschichte und ihre Ausdrucksformen*, Munich.

CONDURACHI, E. 1967 (1968), « Problemi della polis et della chora nelle città greche del Ponto sinistro », *La città e il suo territorio*, *Atti del convegno di studi sulla Magna Grecia*, VII, Tarente, Naples: Istituto per la Storia e l'Archeologia della Magna Grecia, p. 143-163.

CONTI, M. C. 1994, *Il più antico fregio dallo Heraion del Sele : scultura architettonica e comunicazione visiva*, Turin: Le Lettere.

CORCELLA, A. 1997 (1999), « La Frontiera nella storiografia sul mondo antico », *Confini e frontiera nella grecità d'Occidente*, *Atti del Convegno di Studi sulla Magna Grecia*, XXXVII, Tarente, Naples: Istituto per la Storia e l'Archeologia della Magna Grecia, p. 43-82.

CORDANO, F. 1971, *Fonti greche e latine per la storia dei Lucani e Brettii e di altre genti indigene della Magna Grecia*, Potenza: Deputazione di storia patria per la Lucania.

CORDIANO, G. et ACCARDO, S. 2004, *Ricerche storico-topografiche sulle aree confinarie dell'antica chora di Rhegion*, Pisa: Edizioni ETS.

COSTABILE, F. 1992, « Culti e miti delle divnità fluviali: Euthymos, il Kaikinos ed Acheloos », in F. COSTABILE (éd.), *I ninfei di Locri Epizefiri : architettura, culti erotici, sacralità delle acque*, *Antiqua et nova. Archeologia*, Catanzaro: Rubbettino, p. 195-219.

COSTAMAGNA, L. 2000, « Il Territorio di Reggio », in M. GRAS, E. GRECO et P. G. GUZZO (éds.), *Nel cuore del Mediterraneo antico : Reggio, Messina e le colonie calcidesi dell'area dello Stretto*, Corigliano Calabro (CS): Meridiana Libri, p. 223-235.

CRAWFORD, M. 2006, « From Poseidonia to Paestum via the Lucanians », in G. BRADLEY et J.-P. WILSON (éds.), *Greek and Roman colonization : origins, ideologies and interactions*, Swansea: Classical Press of Wales, p. 59-72.

CRAWFORD, O. G. S. 1922, « Air Survey and Archaeology », *Geographical Journal*, p. 342-366.

CRAWFORD, O. G. S. 1929, « Air Photography for archaeologists », *Ordnance Survey Professional Papers*, new series, n. 12.

CRUCIANI, C. 1996, « Giasone e Dedalo al Sele », *Ostraka*, n° 1, p. 23-30.

CURRIE, B. 2002, « Euthymos of Locri: a case study in heroization in the classical period », *The Journal of Hellenic studies*, 122, p. 24-44.

D'AGOSTINO, B. 1974, « Il mondo periferico della Magna Grecia », *Popoli e civiltà dell'Italia antica*, II, p. 179-271.

D'AGOSTINO, B. 1977, *Tombe principesche dell'Orientalizzante antico da Pontecagnano*, *Monumenti antichi. Serie miscellanea*, 49, vol. II, fasc.1, Rome: Accademia Nazionale dei Lincei.

D'AGOSTINO, B. 1982, « Le sirene, il tuffatore e le porte dell'Ade », *AION ArchStAnt*, p. 43-50.

D'AGOSTINO, B. 1984, « Le Strutture antiche del territorio », *Annali VIII Insediamenti e territorio*, Turin, p. 5-50.

D'AGOSTINO, B. 1987, « Il Processo di strutturazione del politico nel mondo osco-lucano. La protostoria », *AION ArchStAnt*, IX, p. 23-39.

D'AGOSTINO, B. 1991, « The Italian perspective on theoretical archaeology », in I. HODDER (éd.), *Archaeological theory in Europe: the last three decades*, Londres: Routledge, p. 52-64.

D'AGOSTINO, B. et RIDGWAY, D. (éds.). 1994, *Apoikia : i più antichi insediamenti greci in occidente : funzioni e modi dell'organizzazione politica e sociale :scritti in onore di Giorgio Buchner*, *Annali di archeologia e storia antica. Nuova serie*, 1, Naples: Istituto Universitario Orientale.

DARBO-PESCHANSKI, C. 1987, *Le Discours du particulier : essai sur l'enquête hérodotéenne*, Paris: Éditions du Seuil.

DAVERIO-ROCCHI, G. 1987, « Il Concetto di frontiera nella Grecia antica », in M. SORDI (éd.), *Il Confine nel mondo classico, Contributi dell'Istituto di Storia Antica*, Milan, p. 21-42.

DAVERIO-ROCCHI, G. 1988, *Frontiera e confini nella Grecia antica*, Rome: L'Erma di Bretschneider.

DE GENNARO, R. 2005, *I Circuiti murari della Lucania antica (IV-III sec. a.C.)*, *Tekmeria*, E. GRECO (éd.), Paestum: Pandemos.

DE HOZ, J. 1997 (1999), « Identité-différentiation au travers des témoignages linguistiques et alphabétiques : le monde celtique et ibère », *Confini e frontiera nella grecità d'Occidente*, *Atti del Convegno di studi sulla Magna Grecia*, XXXVII, Tarente: Istituto per la Storia e l'Archeologia della Magna Grecia, p. 213-245.

DE JULIIS, E. M. 1988, *Gli Iapigi: storia e civiltà della Puglia preromana*, Milan: Longanesi.

DE JULIIS, E. M. 1996, *Magna Grecia. L'Italia meridionale dalle origini leggendarie alla conquista romana*, *Temi e luoghi del mondo antico*, 2, Bari: Edipuglia.

DE JULIIS, E. M. 2001, *Metaponto*, *Città della Magna Grecia*, 12, Bari: Edipuglia.

DE JULIIS, E. M. (éd.) 1984, *Gli Ori di Taranto in età ellenistica*, Milan: Mondadori.

DE LA GENIÈRE, J. 1964, « Alla ricerca di abitati antichi in Lucania », *ASMG*, Nuova serie, V, p. 129-138.

DE LA GENIÈRE, J. 1968, *Recherches sur l'âge du fer en Italie méridionale, Sala Consilina*, *Collection du Centre Jean Bèrard*, 1, Naples: Centre Jean Bérard.

DE LA GENIÈRE, J. 1991 (1987), « L'Identification de Lagaria et ses problèmes », in J. DE LA GENIÈRE (éd.), *Épéios et Philoctète en Italie. Données archéologiques et traditions légendaires*, *Cahiers du Centre Jean Bérard*, XVI, Naples: Centre Jean Bérard, p. 55-66.

DE LA GENIÈRE, J. 1993, « L'Area di Crimisa », *Crotone e la sua storia tra IV e III secolo a.C.*, Naples: Università degli studi di Napoli Federico II, p. 81-91.

DE LA GENIÈRE, J. 1997, « Premiers résultats des nouvelles fouilles de l'Héraion de Foce del Sele », in J. DE LA GENIÈRE (éd.), *Héra Images, espaces, cultes*, *Collection du Centre Jean Bérard*, 15, Naples: Centre Jean Bérard, p. 173-179.

DE LA GENIÈRE, J. 1999, « Essai sur les véhicules de la légende d'Héraclès en Occident », in F.-H. MASSA-PAIRAULT (éd.), *Le Mythe grec dans l'Italie antique : fonction et image*, *Collection de l'École Française de Rome*, Rome: École Française de Rome, p. 11-27.

DE LA GENIÈRE, J. et GRECO, G. 1994, « Note sur le sanctuaire de Hera au Sele », *CRAI*, p. 305-313.

DE LA GENIÈRE, J. et GRECO, G. 1996, « Riflessioni intorno al c.d. thesauròs alla foce del Sele », in C. MONTEPAONE (éd.), *L'Incidenza dell'Antico. Studi in memoria di Ettore Lepore*, *Atti del convegno internazionale*, 3, Naples: Luciano Editore, p. 455-467.

DE LA GENIÈRE, J., GRECO, G. et DONNARUMMA, R. 1999, « L'héraion du Sele, nouvelles découvertes », *CRAI*, 2, p. 501-508.

DE LA GENIÈRE, J. et THEODORESCU, D. 1999, « L'héraion du Sele, nouvelles découvertes », *CRAI*, 2, p. 508.

DE POLIGNAC, F. 1994, « Mediation, competition , and sovereignty: the evolution of rural sanctuaries in Geometric Greece », in S. E. ALCOCK et R. OSBORNE (éds.), *Placing the Gods. Sanctuaries and sacred space in Ancient Greece*, Oxford: Clarendon Press, p. 3-18.

DE POLIGNAC, F. 1995 (1984), *La Naissance de la cité grecque. Cultes, espace et société, VIII^e^-VII^e^ siècles*, 2 ^e^ éd., Paris: La Découverte.

DE SENSI SESTITO, G. 1984 (1991), « La storia italiota in Diodoro. Considerazioni sulle fonti per i libri VII-XII », in E. GALVAGNO et C. MOLÉ VENTURA (éds.), *Mito storia tradizione. Diodoro siculo e la storiografia classica*, *Atti del Convegno internazionale*, Catania, Catania: Edizioni del Prisma, p. 125-152.

DE SIENA, A. 1991 (1998), « Metaponto: problemi urbanistici e scoperte recenti », *Siritide e Metapontino. Storie di due territori coloniali*, *Cahiers du Centre Jean Bérard*, XX, Policoro, Naples-Paestum: Centre Jean Bérard, p. 141-170.

DE SIENA, A. 2000 (2001), « Il Territorio di Metaponto », *Problemi della chora coloniale dall'Occidente al mar Nero*, *Atti del Convegno di studi sulla Magna Grecia*, XL, Tarente, Naples: Istituto per la Storia e l'Archeologia della Magna Grecia, p. 757-769.

DE SIMONE, C. 1997 (1999), « Il problema linguistico generale », *Confini e frontiera nella grecità d'Occidente*, *Atti del Convegno di studi sulla Magna Grecia*, XXXVII, Tarente: Istituto per la Storia e l'Archeologia della Magna Grecia, p. 167-171.

DEFOURNY, M. 1977, « The aim of the State: peace », in J. BARNES, M. SCHOFIELD et R. SORABJI (éds.), *Articles on Aristotle. 2. Ethics and politics*, Londres: Duckworth, p. 195-201.

DI VITA, A. 1997 (1999), « Siracusa, Camarina, Selinunte : quale frontiera? », *Confini e frontiera nella grecità d'Occidente*, *Atti del Convegno di studi sulla Magna Grecia*, XXXVII, Tarente: Istituto per la Storia e l'Archeologia della Magna Grecia, p. 361-379.

DILKE, O. A. W. 1985, *Greek and Roman maps*, Londres: Thames and Hudson.

DORATI, M. 2000, *Le Storie di Erodoto : etnografia e racconto*, Pisa: Istituti Editoriali e Poligrafici Internazionali.

DUNBABIN, T. J. 1948, *The Western Greeks : the history of Sicily and South Italy from the foundation of the Greek colonies to 480 B.C.*, Londres: Ares Publishers.

ERMINI, A. 1994, « Nuove considerazioni sugli affreschi della tomba del tuffatore di Poseidonia », *BA*, LXXIX (86-87), p. 77-84.

ESPOSITO, A. et LEO, G. 2006, « Archéologie, histoire et politique nationale (1860-1970) : l'Italie méridionale et Sybaris », *European Review of History - Revue européenne d'Histoire*, 13, n° 4, p. 621-642.

FANTASIA, U. 1975, « Platone e Aristotele sull'organizzazione dela chora », *ASNP*, n° 3, p. 1255-1274.

FEYEL, C. 2006, *Les artisans dans les sanctuaires grecs aux Époques Classique et Hellénistique : à travers la documentation financière en Grèce*, *Bibliothèque des Ecoles Françaises d'Athènes et de Rome*, 318, Athènes: École Française d'Athènes.

FIAMMENGHI, C. A. 1985, « Agropoli : primi saggi di scavo nell'area del Castello », *AION ArchStAnt*, 7, p. 53-68.

FIAMMENGHI, C. A. 1986, « Le Necropoli arcaiche », *Il Museo di Paestum. Appunti per una lettura del percorso espositivo*, Agropoli: Cassa Rurale ed Artigiana di Capaccio, p. 101-102.

FINLEY, M. I. 1977, « Aristotle and economic analysis », in J. BARNES, M. SCHOFIELD et R. SORABJI (éds.), *Articles on Aristotle. 2. Ethics and politics*, Londres: Duckworth, p. 140-158.

FINLEY, M. I. 1981, « The Ancient city: from Fustel de Coulanges to Max Weber and beyond », in B. D. SHAW et R. P. SALLER (éds.), *Economy and society in ancient Greece*, Londres, p. 3-23.

FINLEY, M. I. 1985, *The Ancient economy*.

FINLEY, M. I. 1985, « Max Weber and the Greek city-state », in M. I. FINLEY (éd.), *Ancient history: evidence and models*, Londres, p. 88-103.

FINLEY, M. I. 1999 (1973), *The Ancient economy*, Berkeley: University of California Press.

FINLEY, M. I. 2000 (1976), « Le Colonie: un tentativo di tipologia », in E. GRECO et M. LOMBARDO (éds.), *Le Colonie degli antichi e dei moderni*, Rome-Paestum: Donzelli editore, p. 3-27.

FINLEY, M. I. (éd.) 1973, *Problèmes de la terre en Grèce Ancienne*: Mouton & Co.

FISHER, P. F. 1999, « Geographical information systems: today and tomorrow? », in M. GILLINGS, D. MATTINGLY et J. VAN DALEN (éds.), *Geographical information systems and landscape archaeology*, *The Archaeology of Mediterranean landscapes, 4*, Oxford: Oxbow Books, p. 5-11.

FOHLEN, C. 1965, *L'Amérique anglo-saxone de 1815 à nos jours*, Paris: PUF.

FORNARA, C. W. 1971, *Herodotus: an interpretative essay*, Oxford: Clarendon Press.

FORTE, M. 2002, *I Sistemi informativi geografici in archeologia*, *I Quaderni di Mondo GIS*, Rome: Mondo GIS.

FORTI, L. et STAZIO, A. 1983, « Vita quotidiana dei Greci d'Italia », in D. ADAMESTEANU et G. PUGLIESE-CARRATELLI (éds.), *Megale Hellas: storia e civiltà della Magna Grecia*, Milan, p. 641-713.

FUNARI, P. P. A. 2002, « The consumption of olive oil in Roman Britain and the role of the army », in P. ERDKAMP (éd.), *The Roman Army and the Economy*, Amsterdam: J.C. Gieben, p. 235-263.

FUNARI, P. P. A. 2003, « Brazilians and Romans : colonialism, identities and the role of material culture », *World Archaeological Congress*, Washington.

FUNARI, P. P. A., JONES, S. et HALL, M. (éds.). 1999, *Historical Archaeology : back from the edge*, *One world archaeology, 31*, Londres: Routledge.

FUSILLO, M. 1991, « Commento », in M. FUSILLO, A. HURST et G. PADUANO (éds.), *Licofrone, Alessandra*, Milan: Edizioni Guerini e Associati, p. 153-315.

FUSTEL DE COULANGES, N. 1984 (1864), *La Cité antique*, Paris: Flammarion.

GALLO, L. 1999, « La Polis e lo sfrutamento della terra », in E. GRECO (éd.), *La Città greca antica: istituzioni, società e forme urbane*, Rome: Donzelli editore, p. 37-54.

GALLO, L. 2000 (2001), « Le Fonti letterarie sulle chorai coloniali », *Problemi della chora coloniale dall'Occidente al mar Nero*, *Atti del Convegno di studi sulla Magna Grecia*, XL, Tarente, Naples: Istituto per la Storia e l'Archeologia della Magna Grecia, p. 49-71.

GALLO, L. 2001 (2002), « Le istituzioni politiche delle città achee d'Occidente », in E. GRECO (éd.), *Gli Achei e l'identità etnica degli Achei d'Occidente*, Paestum: Pandemos, p. 133-141.

GANTZ, T. 2004 (Early Greek myths. A guide to literary and artistic sources, 1993), *Mythes de la Grèce archaïque*, D. AUGER et B. LECLERCQ-NEVEU (trads), Paris: Belin.

GASPARRI, D. 1989, « La fotointerpretazione archeologica nella ricerca storico-topografica sui territori di Pontecagnano, Paestum e Velia », *AION ArchStAnt*, 11, p. 253-265.

GASPARRI, D. 1990, « La fotointerpretazione archeologica nella ricerca storico-topografica sui territori di Pontecagnano, Paestum e Velia II », *AION ArchStAnt*, 12, p. 229-238.

GENOVESE, G. 1999, *I Santuari rurali nella Calabria greca*, *Studia archeologica*, 102, Rome: L'Erma di Bretschneider.

GIANGIULIO, M. 2000 (2001), « L'Eschatià : prospettive critiche su rappresentazioni antiche e modelli moderni », *Problemi della chora coloniale dall'Occidente al*

*mar Nero*, *Atti del Convegno di studi sulla Magna Grecia*, XL, Tarente, Naples: Istituto per la Storia e l'Archeologia della Magna Grecia, p. 333-361.

GILLINGS, M. et MATTINGLY, D. 1999, « Introduction », in M. GILLINGS, D. MATTINGLY et J. VAN DALEN (éds.), *Geographical information systems and landscape archaeology*, *The Archaeology of Mediterranean landscapes, 4*, Oxford: Oxbow Books, p. 1-3.

GRAHAM, A. J. 1964, *Colony and mother city in ancient Greece*, Manchester: Manchester University Press.

GRAHAM, A. J. 1990 (1982), « The colonial expansion of Greece », in J. BOARDMAN et N. G. L. HAMMOND (éds.), *The expansion of the Greek World, eigth to sixth centuries B.C.*, *The Cambridge Ancient History*, 3, 3, 2e éd., Cambridge: Cambridge University Press, p. 83-162.

GRAS, M. 1985, *Trafics tyrréniens archaïques*, *Bibliothèques des écoles françaises d'Athènes et de Rome*, 258, Rome: École Française de Rome.

GRAS, M. 1995, *La Méditerranée archaïque*, Paris: Armand Colin.

GRECO, E. 1974-1975, « Il teichos dei Sibariti e le origini di Poseidonia », *DdA*, VIII, p. 104-115.

GRECO, E. 1975, « Velia e Palinuro. Problemi di topografia antica », *MEFRA*, 87, 1, p. 81-109.

GRECO, E. 1979 (a), « Ricerche sulla chora poseidoniate: il paesaggio agrario dalla fondazione della città alla fine del sec. IV a.C. », *DdA*, 1, n° 2, p. 7-26.

GRECO, E. 1979 (b), « Poseidonia entre le VIe et le IVe siècles avant Jésus-Christ : quelques problèmes de topographie historique », *RA*, 2, p. 219-234.

GRECO, E. 1982 (a), « Non morire in città : annotazioni sulla necropoli del "Tuffatore" di Poseidonia », *AION ArchStAnt*, p. 51-62.

GRECO, E. 1987 (1992), « La città e il territorio : problemi di storia topografica », *Poseidonia-Paestum*, *Atti del Convegno di Studi sulla Magna Grecia*, XXVII, Tarente-Paestum, Naples: Istituto per la Storia e l'Archeologia della Magna Grecia, p. 471-499.

GRECO, E. 1987 (1988), « Strabone e la topografia storica della Magna Grecia », in G. MADDOLI (éd.), *Strabone. Contributo allo studio della personalità e dell'opera*, *2. Strabone e l'Italia antica*, Acquasparta, Naples: Edizioni Scientifiche Italiane, p. 121-134.

GRECO, E. 1990, « Serdaioi », *AION ArchStAnt*, p. 39-57.

GRECO, E. 1992 (1993), « L'impero di Sibari: bilancio archeologico-topografico », *Sibari e la Sibaritide*, *Atti del convegno di studi sulla Magna Grecia*, XXXII, Tarente, Naples: Istituto per la Storia e l'Archeologia della Magna Grecia, p. 459-485.

GRECO, E. 1992 (a), *Archeologia della Magna Grecia*, Rome-Bari: Laterza.

GRECO, E. 1992 (b), « Il santuario di Punta della Campanella, Atti della giornata di studio. Nel golfo di Napoli: tra Sirene, Sirenusse e Athena », *AION ArchStAnt*, 14, p. 161-170.

GRECO, E. 1996 (a), « Porti della Magna Grecia. Topografia e storia », *La Magna Grecia e il mare. Studi di storia marittima*, Tarente, p. 175-178.

GRECO, E. 1996, « Edifici quadrati », *L'incidenza dell'Antico. Studi in memoria di E. Lepore*, 2, p. 263-265.

GRECO, E. 1997 (1999), « Problemi della frontiera nel mondo coloniale », *Confini e frontiera nella grecità d'Occidente*, *Atti del Convegno di Studi sulla Magna Grecia*, XXXVII, Tarente, Naples: Istituto per la Storia e l'Archeologia della Magna Grecia, p. 261-272.

GRECO, E. 1999b, « Turi », in E. GRECO (éd.), *La Città greca antica : istituzioni, società e forme urbane*, Rome: Donzelli editore, p. 413-430.

GRECO, E. 2000 (2001), « Abitare in campagna », *Problemi della chora coloniale dall'Occidente al mar Nero*, *Atti del Convegno di studi sulla Magna Grecia*, XL, Tarente, Naples: Istituto per la Storia e l'Archeologia della Magna Grecia, p. 171-201.

GRECO, E. 2000 (a), « Compte rendu », *Topoi*, 10, n° 2, p. 435-439.

GRECO, E. 2000 (b), « A Rhegion: il poseidoniate, i Focei e la fondazione di Velia », in M. GRAS, E. GRECO et P. G. GUZZO (éds.), *Nel cuore del Mediterraneo antico. Reggio, Messina e le colonie calcidesi dell'area dello Stretto*, Corigliano Calabro (CS): Meridiana Libri, p. 199-206.

GRECO, E. (éd.) 1999 (a), *La Città greca antica : istituzioni, società e forme urbane*, Rome: Donzelli editore.

GRECO, E. et GASPARRI, D. (éds.). 1995, *Laos*, *Città e territorio nelle colonie greche d'Occidente*, 2, Tarente: Istituto per la Storia e l'Archeologia della Magna Grecia.

GRECO, E., GRECO, G. et PONTRANDOLFO, A. s.d., *Da Poseidonia a Paestum*, *Paestum. La città e il museo*, M. CIPRIANI (éd.), 2, Salerne: Ingegneria per la cultura.

GRECO, E. et SCHNAPP, A. 1982 (1986), « Fortification et emprise du territoire : le cas de Vélia », in P. LERICHE et H. TRÉZINY (éds.), *La Fortification dans l'histoire du monde grec*, Valbonne, Paris: Éditions du CNRS, p. 209-212.

GRECO, E. et SCHNAPP, A. 1983, « Moio della civitella et le territoire de Vélia », *MEFRA*, 95, n° 1, p. 381-415.

GRECO, E., STAZIO, A. et VALLET, G. 1987, « Una nuova serie dell'Istituto per la Storia e l'Archeologia della Magna Grecia », in E. GRECO, A. STAZIO et G. VALLET (éds.), *Paestum*, *Città e territorio nelle colonie greche d'occidente*, Tarente: Istituto per la Storia e l'Archeologia della Magna Grecia.

GRECO, E., STAZIO, A. et VALLET, G. (éds.). 1987, *Paestum*, *Città e territorio nelle colonie greche d'occidente*, 1, Tarente: Istituto per la Storia e l'Archeologia della Magna Grecia.

GRECO, E. et THEODORESCU, D. 1983, *Poseidonia-Paestum. II L'Agora*, Rome: École Française de Rome.

GRECO, E. et THEODORESCU, D. 1996 (a), « Città e territorio nel IV secolo », in M. CIPRIANI et F. LONGO (éds.), *Greci in Occidente: Poseidonia e i Lucani*, *I Greci in Occidente*, Naples, p. 184-200.

GRECO, G. 1990, « Dall'Alento al Mingardo », *A sud di Velia - I. Ricognizioni e ricerche 1982-1988*, *Magna Grecia*, 6, Tarente: Istituto per la Storia e l'Archeologia della Magna Grecia, p. 15-19.

GRECO, G. 1999, « Santuari extraurbani tra periferia cittadina e periferia indigena », *La Colonisation grecque en Méditerranée occidentale, Actes de la rencontre scientifique en hommage à G. Vallet*, *Collection de l'École Française de Rome*, 251, Rome: École Française de Rome, p. 231-247.

GRECO, G. 2001, *Il Santuario di Hera alla foce del Sele*, *I Quaderni del Museo*, M. CIPRIANI (éd.), 2, Salerne: Ingegneria per la cultura.

GRECO, G. et DE LA GENIÈRE, J. 1996, « L'Héraion alla foce del Sele: continuità e trasformazioni dall'età greca all'età lucana », in M. CIPRIANI et F. LONGO (éds.), *I Greci in Occidente: Poseidonia e i Lucani*, Naples: Electa, p. 223-232.

GRECO, G. et PONTRANDOLFO, A. (éds.). 1990, *Fratte un insediamento etrusco-campano*, Modena: Franco Cosimo Panini.

GRUZINSKI, S. et ROUVERET, A. 1976, « Ellos son como niños. Histoire et acculturation dans le Mexique colonial et l'Italie méridionale avant la romanisation », *MEFRA*, 1, p. 159-219.

GUY, M. 1990, « La costa, la laguna e l'insediamento di Poseidonia-Paestum », *Paestum. La città e il territorio*, Rome, p. 67-77.

GUY, M. 1991 (1998), « La Topographie des territoires décrits dans les Tables d'Héraclée », *Siritide e Metapontino. Storie di due territori coloniali*, *Cahiers du Centre Jean Bérard*, XX, Policoro, Naples: Centre Jean Bérard, p. 261-280.

GUY, M. et DELEZIR, J. 1987, « Les conditions géographiques du site et du terroir de Paestum étudiées d'après des images de satellites (Landsat tm et spot) », *Poseidonia-Paestum*, *Atti del Convegno di Studi sulla Magna Grecia*, XXVII, Tarente-Paestum, Naples, p. 463-470.

GUZZO, P. G. 1987 (a), « L'Archeologia delle città italiote nel IV e III sec. a.C. », in S. SETTIS (éd.), *La Calabria antica*, *Storia della Calabria*, Rome-Reggio Calabria: Gangemi editore, p. 475-526.

GUZZO, P. G. 1987 (b), « Schema per la categoria interpretativa dei santuari di frontiera », *Scienze dell'Antichità. Storia Archeologia Antropologia*, 1, p. 373-379.

GUZZO, P. G. 1991, « Il corvo e l'uovo. Un'ipotesi sciamanica », *BA*, p. 123-128.

GUZZO, P. G. 1992, « Il santuario di Punta della Campanella, Atti della giornata di studio. Introduzione », *AION ArchStAnt*, 14, p. 151-160.

GUZZO, P. G. 1997 (1999), « Frontiere in Calabria », *Confini e frontiera nella grecità d'Occidente*, *Atti del Convegno di Studi sulla Magna Grecia*, XXXVII, Tarente, Naples: Istituto per la Storia e l'Archeologia della Magna Grecia, p. 293-305.

GUZZO, P. G. 1997, *Magna Grecia. Les colonies grecques dans l'Italie antique*, F. LIFFRAN (trad.), *Découvertes Gallimard*, 324, Paris: Gallimard.

HALL, E. 1989, *Inventing the barbarian: Greek self-definition through tragedy*, Oxford: Clarendon Press.

HALL, J. M. 1997, *Ethnic identity in Greek antiquity*, Cambridge: Cambridge University Press.

HALL, J. M. 2002, *Hellenicity : between ethnicity and culture*, Chicago: University of Chicago Press.

HALSTEAD, P. 2002, « Traditional and ancient rural economy in Mediterranean Europe: plus ça change? », in W. SCHEIDEL et S. VON REDEN (éds.), *The Ancient economy*, New York: Routledge, p. 53-70.

HANSEN, M. H. 1996, « City-Ethnics as evidence for Polis identity », in M. H. HANSEN et K. RAAFLAUB (éds.), *More studies in the ancient greek polis*, *Historia Einzelschriften*, 108, Sttutgart: Franz Steiner Verlag, p. 169-196.

HARRIS, W. V. 2005, « The Mediterranean and ancient history », in W. V. HARRIS (éd.), *Rethinking the Mediterranean*, Oxford: Oxford University Press, p. 1-42.

HARTOG, F. 1996, *Mémoire d'Ulysses : récits sur la frontière en Grèce ancienne*, Paris: Gallimard.

HARTOG, F. 2001 (1980), *Le Miroir d'Hérodote : essai sur la représentation de l'autre*, Paris: Gallimard.

HODDER, I. (éd.) 1991, *Archaeological theory in Europe: the last three decades*, Londres: Routledge.

HODDER, I. et SHANKS, M. 1995, « Processual, post-processual and interpretive archaeologies », in I. HODDER et M. SHANKS (éds.), *Interpreting archaeology: finding meaning in the past*, Londres: Routledge, p. 3-29.

HODKINSON, S. 2000, *Property and wealth in classical Sparta*, Londres: Duckworth.

HOLLOWAY, R. R. 1977, « High flying at Paestum : a reply », *AJA*, 81, p. 554-555.

HOLLOWAY, R. R. 2006, « The Tomb of the Diver », *AJA*, 110, 3, p. 365-388.

HORDEN, P. et PURCELL, N. 2000, *The Corrupting sea: a study of mediterranean history*, Oxford: Blackwell publishers.

HORSNAES, H. W. 1992, « The Etruscan necropolis at Arenosola », *Apollo*, VIII, p. 9-16.

HUMPHREYS, S. C. 1979 (a), « Studi classici e antropologia », in S. C. HUMPHREYS (éd.), *Saggi antropologici sulla Grecia antica*, Bologne: Patron Editore, p. 49-67.

HURWIT, J. M. 2002, « Reading the Chigi Vase », *Hesperia*, 71, n° 1, p. 1-22.

ISAAC, B. 1988, « The meaning of the term *limes* and *limitanei* », *Journal of Roman Studies*, 78, p. 125-147.

JACOB, C. 1991, *Géographie et ethnologie en Grèce ancienne*, *collection Cursus*, Paris: Armand Colin.

*Geographia* 1988 = *Γεωγραφια. Atti del Secondo Convegno Maceratese su Geografia e Cartografia antica*, 1988, Rome: Giorgio di Bretschneider.

JONES, S. 1997, *The Archaeology of ethnicity. Constructing identities in the past and present*, Londres: Routledge.

JOST, M. 1985, *Sanctuaires et cultes d'Arcadie*, Paris: J. Vrin.

JOST, M. 1992, « Sanctuaires ruraux et sanctuaires urbains en Arcadie », in A. SCHACHTER (éd.), *Le Sanctuaire Grec*, *Entretiens de la fondation Hardt sur l'Antiquité classique*, 37, Genève: Fondation Hardt, p. 205-238.

JUNKER, K. 1993, *Der ältere Tempel im Heraion am Sele : Verzierte Metopen im architektonischen Kontext*, Cologne: Bölhau.

KAHN, L. 1979, « Hermès, la frontière et l'identité ambiguë », *Ktèma*, IV, p. 201-211.

KARTTUNEN, K. 2002, « The Ethnography of the fringes », in E. J. BAKKER, I. J. F. DE JONG et H. VAN WEES (éds.), *Brill's companion to Herodotus*, Leiden: Brill, p. 457-474.

KELLER, D. R. et RUPP, D. W. (éds.). 1983, *Archaeological survey in the Mediterranean area*, *BAR International Series*, 155, Oxford: Oxford University Press.

KNAPP, A. B. et ASHMORE, W. 1999, « Archaeological landscapes: constructed, conceptualized, ideationa », in W. ASHMORE et A. B. KNAPP (éds.), *Archaeologies of landscape. Contemporary perspectives*, Malden (MA): Blackwell publishers, p. 1-30.

KOTSAKIS, K. 1991, « The powerful past : theoretical trends in Greek archaeology », in I. HODDER (éd.), *Archaeological theory in Europe: the last three decades*, Londres: Routledge, p. 65-90.

LA GRECA, F. 2001, *Fonti letterarie greche e latine per la storia della Lucania tirrenica*, *Studia archaeologica*, 115, Rome: L'Erma di Bretschneider.

LA TORRE, G. F. 2002, *Un tempio arcaico nel territorio dell'antica Temesa : l'edificio sacro in località Imbelli di Campora San Giovanni*, 14, Regio III, 4, Rome: L'Erma di Bretschneider.

LA TORRE, G. F. et COLICELLI, A. (éds.). 2000, *Nella Terra degli Enotri*, *Atti del colloquio di Tortora*, Paestum: Pandemos.

LACHENAUD, G. 1978, *Mythologies, religion et philosophie de l'Histoire dans Hérodote*, *Thèse présentée devant l'Université de Paris IV, 1976*, Lille: Atelier reproduction des thèses.

LAFON, X., SAURON, G., *et alii*. 1985, « Punta Tresino », *MEFRA*, 97, n° 1, p. 47-134.

LAMBOLEY, J.-L. 1992 (1993), « La place des fleuves dans la geographie antique », in F. PIQUET (éd.), *Le fleuve et ses métamorphoses : actes du colloque international*, Lyon: Didier Érudition, p. 89-94.

LAMBOLEY, J.-L. 1995 (1999), « Les centres messapiens à l'époque hellénistique », *La colonisation grecque en Méditerranée occidentale : actes de la rencontre scientifique en hommage à Georges Vallet*, *Collection de l'École Française de Rome*, 251, Rome: École Française de Rome, p. 391-410.

LAMBOLEY, J.-L. 1996 (a), *Les Grecs d'Occident. La période archaïque*, Paris: Cedes.

LAMBOLEY, J.-L. 1996 (b), *Recherches sur les Messapiens : IV^e^-II^e^ siècle avant J.-C.*, *Bibliothèque des écoles françaises d'Athènes et de Rome*, 292, Rome: École Française de Rome.

LANZILLOTTA, E. 1988, « Nota di Cartografia Greca », in P. JANNI et E. LANZILLOTTA (éds.), *Γεωγραφια. Atti del SecondoConvegno Maceratese su Geografia e Cartografia antica*, Rome: Giorgio di Bretschneider, p. 93-103.

LATTIMORE, O. 1962, *Studies in frontier history*, *collected papers 1928-1958*, Londres-New York.

LAUREANO, P., ANZANI, G., *et alii*. 1998, *The Park of Cilento and Vallo di Diano. A living landscape*, G. DI PASQUALE (trad.), *Environmental Guide*, Naples: Electa.

LAVEGLIA, P. 1971, *Paestum : dalla decadenza alla riscoperta fino al 1860*, Naples: Libreria scientifica editrice.

LAYTON, R. et UCKO, P. J. 1999, « Introduction: gazing on the landscape and encountering the environment », in P. J. UCKO et R. LAYTON (éds.), *The Archaeology and anthropology of landscape. Shaping your landscape*, *World Archaeological Congress*, Londres: Routledge, p. 1-20.

LEGRAND, P.-E. 2003 (1932), *Hérodote. Histoires. Introduction*, *Collection des Universités de France (Guillaume Budé)*, Paris: Les Belles Lettres.

LEPORE, E. 1967 (1968), « Per una fenomelogia storica del rapporto città-territorio in Magna Grecia », *La città e il suo territorio*, *Atti del convegno di studi sulla Magna Grecia*, VII, Tarente, Naples: Istituto per la Storia e l'Archeologia della Magna Grecia, p. 29-66.

LEPORE, E. 1973, « Problemi dell'organizzazione della chora coloniale », in M. I. FINLEY (éd.), *Problèmes de la terre en Grèce Ancienne*, Paris: Mouton & Co., p. 15-47.

LEPORE, E. 1978, « Città-stato e movimenti coloniali: struttura economica e dinamica sociale », in R. BIANCHI-BANDINELLI (éd.), *Storia e civiltà dei Greci, vol. I, t. 1: Origini e sviluppo della città. Il medioevo greco*, Milan, p. 183-253.

LEPORE, E. 2000 (1982), *La Grande Grèce : aspects et problèmes d'une colonisation ancienne*, *Quatre conférences au Collège de France (Paris, 1982)*, Naples: Centre Jean Bérard.

LEPORE, E. 2000 (1981), « I Greci in Italia », in E. GRECO et M. LOMBARDO (éds.), *Le Colonie degli antichi e dei moderni*, Rome-Paestum: Donzelli editore, p. 29-87.

LEPORE, E. et MELE, A. 1983 (1981), « Pratiche rituali e culti eroici in Magna Grecia », *Modes de contacts et processus de transformation dans les sociétés anciennes*, Cortone, Pise-Rome: Scuola Normale Superiore-École Française de Rome, p. 847-896.

LEVEAU, P., SILLIÈRES, P. et VALLAT, J.-P. 1993, *Campagnes de la Méditerranée romaine : Occident*, *Bibliothèque d'archéologie*, Paris: Hachette.

LÉVY, J. et LUSSAULT, M. 2003, *Dictionnaire de la Géographie et de l'espace des sociétés*, Paris: Belin.

LEWIS, A. et MACGANN, T. 1963, *The New world looks at its history*, Austin, TX: University of Texas Press.

LO PORTO, F. G. 1981, « Ricerche e scoperte nell'Heraion di Metaponto », *Xenia*, I, p. 24-44.

LO PORTO, F. G. 1988, « Testimonianze archeologiche di culti metapontini », *Xenia*, XVI, p. 5-28.

LO SARDO, P. 1999, « Verso il canone della polis », in E. GRECO (éd.), *La Città greca antica: istituzioni, società e forme urbane*, Rome: Donzelli editore, p. 83-96.

LOMBARDO, M. 2000 (2001), « La documentazione epigrafica », *Problemi della chora coloniale dall'Occidente al mar Nero*, *Atti del Convegno di studi sulla Magna Grecia*, XL, Tarente, Naples: Istituto per la Storia e l'Archeologia della Magna Grecia, p. 73-114.

LOMBARDO, M. 2001 (2002), « Achei, Enotri, *Italìa* », in E. GRECO (éd.), *Gli Achei e l'identità etnica degli Achei d'Occidente*, *Atti del Convegno Internazionale di Studi*, Paestum, Paestum: Pandemos, p. 257-270.

LOMBARDO, M. 2002, « La Norma e l'eccesso: la guerra tra Sibari e Crotone e alcuni aspetti della '*Greek way of war*' in età arcaica », in M. SORDI (éd.), *Guerra e*

*diritto nel mondo greco e romano*, *Contributi dell'Istituto di storia antica*, 28, Milan: Vita e Pensiero, p. 43-67.

LONGO, F. 1999, « Poseidonia », in E. GRECO (éd.), *La Città greca antica: istituzioni, società e forme urbane*, Rome, p. 368-370.

LUPPINO, S. 1996 (a), « I Santuari dispersi », *Santuari della Magna Grecia in Calabria*, *I Greci in Occidente*, Naples: Electa, p. 221-224.

LUPPINO, S. 1996 (b), « La Ricerca archeologica sul Timpone della Motta », *Santuari della Magna Grecia in Calabria*, *I Greci in Occidente*, Naples: Electa, p. 195-197.

MAASKANT-KLEIBRINK, M. 1996, « Le Scoperte più recenti sul Timpone della Motta », *Santuari della Magna Grecia in Calabria*, *I Greci in Occidente*, Naples: Electa, p. 198-203.

MAFFETTONE, R. 1992, « Colonizzazione focea e culture indigeni della Lucania occidentale », *Apollo*, VIII, p. 17-42.

MAHÉ-SIMON, M. (sous presse), *Ultima Italiae ora. L'image de la Grande Grèce dans l'historiographie augustéenne à partir de la première décade de Tite-Live"*, Rome: École Française de Rome.

MAIELLO, M. 1993, « Tipologie insediative e organizzazione territoriali in età arcaica e classica: Sala Consilina », *AION ArchStAnt*, XV, p. 329-337.

MAIURI, A. 1951, « Origine e decadenza di Paestum », *PP*, VI, fasc. XVI, p. 274-286.

MALKIN, I. 1987, *Religion and colonization in Ancient Greece*, *Studies in Greek and Roman religion*, Leiden: Brill.

MALKIN, I. 1998, *The Returns of Odysseus. Colonization and ethnicity*, Berkeley: University of California Press.

MALKIN, I. (éd.) 2001, *Ancient perceptions of Greek ethnicity*, *Center for Hellenic studies colloquia*, 5, Washington: Center of Hellenic studies. Trustees for Harvard University.

MARCHESINI, S. 1997 (1999), « Confini e frontiera nella grecità d'Occidente : la situazione alfabetica », *Confini e frontiera nella grecità d'Occidente*, *Atti del Convegno di studi sulla Magna Grecia*, XXXVII, Tarente: Istituto per la Storia e l'Archeologia della Magna Grecia, p. 173-212.

MARCONI, C. 1994, *Selinunte : le metope dell'Heraion*, Modena: Panini.

MARTIN, R. 1973, « Rapports entre les structures urbaines et les modes de division et d'exploitation du territoire », in M. I. FINLEY (éd.), *Problèmes de la terre en Grèce Ancienne*, Paris: Mouton & Co., p. 97-112.

MARTIN, R. 1978, « Città e campagna », in R. BIANCHI-BANDINELLI (éd.), *Storia e civiltà dei Greci, vol. V, t. 10: La cultura ellenistica. Le arti figurative*, Milan, p. 559-592.

MARX, K. 1964 (1858), *Pre-Capitalist Economic Formations*, J. COHEN (trad.), *Works of Karl Marx 1857-58*: www.marx.org.

MASSA-PAIRAULT, F.-H. 2002 (2006), « Le Larnax des Cypsélides à Olympie. Essai d'interprétation des scènes mythologiques », in F.-H. MASSA-PAIRAULT (éd.), *L'image antique et son interprétation*, *Collection de l'École Française de Rome*, 371, Rome: École Française de Rome, p. 41-74.

MASSERIA, C. et TORELLI, M. 1999, « Il mito all'alba di una colonia greca : il programma figurativo delle metope dell'Heraion alla foce del Sele », in F.-H. MASSA-PAIRAULT (éd.), *Mythe grec dans l'Italie antique : fonction et image*, *Collection de l'École Française de Rome*, Rome: École Française de Rome, p. 203-262.

MCINERNEY, J. 1999, *The Folds of Parnassos. Land and ethnicity in ancient Phokis*, Austin, TX: University of Texas Press.

MELE, A. 1987 (1992), « Il Dibattito », *Poseidonia-Paestum*, *Atti del Convegno di studi sulla Magna Grecia*, XXVII, Tarente, Naples: Istituto per la Storia e l'Archeologia della Magna Grecia, p. 618-621.

MELE, A. 1991 (1998), « Culti e miti nella storia di Metaponto », *Siritide e Metapontino. Storie di due territori coloniali*, *Cahiers du Centre Jean Bérard*, XX, Policoro, Naples: Centre Jean Bérard, p. 67-90.

MELE, A. 1996 (a), « Storia di Poseidonia tra VI e V secolo a.C. », in M. CIPRIANI et F. LONGO (éds.), *I Greci in Occidente: Poseidonia e i Lucani*, *I Greci in Occidente*, Naples, p. 17-20.

MELE, A. 1996 (b), « I Culti di Crotone », *Santuari della Magna Grecia in Calabria*, *I Greci in Occidente*, Naples: Electa, p. 235-238.

MELE, A. 2001 (2002), « Gli Achei da Omero all'età arcaica », in E. GRECO (éd.), *Gli Achei e l'identità etnica degli Achei d'Occidente*, *Atti del Convegno Internazionale di Studi*, Paestum, Paestum-Athènes: Pandemos, p. 67-93.

MELLO, M. 1967, « Strabone V 4, 13 e le origini di Poseidonia », *PP*, XXII, p. 401-424.

MELLO, M. 1980, « Note sul territorio di Poseidonia », *Miscellanea Greca e Romana*, 7, fasc. 31, p. 287-309.

MELLO, M. 1996, « Poseidonia », in G. NENCI et G. VALLET (éds.), *Bibliografia Topografica della colonizzazione greca in Italia e nelle isole tirreniche*, XIV, Pisa-Rome-Naples: Scuola Normale Superiore-École Française de Rome-Centre Jean Bérard, p. 301-395.

MENICHETTI, M. 1995, « Giasone e il fuoco di Lemno su un'*olpe* etrusca in bucchero di epoca orientalizzante », *Ostraka*, 4, 2, p. 273-283.

MERCURI, L. 1998, « Les Eubéens et la colonne de Rhègion », *MEFRA*, 110, 2, p. 551-569.

MERTENS, D. 1991 (1998), « L'Architettura e l'urbanistica di Metaponto nel quadro dell'economia locale e dell'evoluzione generale nella Magna Grecia », *Siritide e Metapontino. Storie di due territori coloniali*, *Cahiers du Centre Jean Bérard*, XX, Policoro, Naples-Paestum: Centre Jean Bérard, p. 123-140.

MERTENS, D. 1993, *Der alte Heratempel in Paestum und die archaische Bankunst in Unteritalien*, *Sonderschriften*, 9, Mainz am Rheim: Verlag Philipp von Zabern.

MERTENS, D. 2006, *Città e monumenti dei Greci di Occidente : dalla colonizzazione alla crisi di fine V secolo a.C.*, M. PAPINI (trad.), Rome: L'Erma di Bretschneider.

MERTENS-HORN, M. 1990, « Archaische Tondächer westgriechischer Typologie in Delphi und Olympia », *Hesperia*, 59, p. 235-250.

MERTENS-HORN, M. 1992, « Die archaischen Baufrise aus Metapont », *RM*, n° 99, p. 1-122.

MERTENS-HORN, M. 1996, « Resti di due grandi statue di Apollo ritrovati nel santuario di Apollo Aleo di Cirò », *Santuari della Magna Grecia in Calabria*, *I Greci in Occidente*, Naples: Electa, p. 261-265.

MÉTRAUX, G. P. R. 1978, *Western Greek land-use and city-planning in the archaic period*, New York: Garland Publishing, Inc.

MILANI, C. 1987, « Il 'confine' : note linguistiche », in M. SORDI (éd.), *Il Confine nel mondo classico, Contributi dell'Istituto di Storia Antica*, Milan, p. 3-12.

MONBEIG, P. 1952, *Pionniers et planteurs de Sao Paulo*, *Cahiers de la Fondation nationale des sciences politiques*, 28, Paris: Colin.

MORGAN, C. 1997 (1999), « The Archaeology of ethnicity in the colonial world of the eighth to sixth centuries B.C.: approaches and prospects », *Confini e frontiera nella grecità d'Occidente*, *Atti del Convegno di Studi sulla Magna Grecia*, XXXVII, Tarente, Naples: Istituto per la Storia e l'Archeologia della Magna Grecia, p. 85-145.

MORRIS, I. 1999, « Foreword », in M. I. FINLEY (éd.), *The Ancient economy*, Berkeley: University of California Press, p. ix-xxxvi.

MUGIONE, E. 2000, *Miti della ceramica attica in Occidente : problemi di trasmissioni iconografiche nelle produzioni italiote*, Tarente: Scorpione.

MURRAY, O. 1988, « Death and the symposion », *AION ArchStAnt*, p. 239-257.

MUSTILLI, D. 1937, « Altavilla Silentina. Tombe lucane », *NSc.*, p. 143-151.

MYRES, J. L. 1983 (J.L. MYRES. Herodotus, father of History, Oxford, 1953, ch. III, p. 32-46), « Erodoto geografo », in F. PRONTERA (éd.), *Geografia e geografi nel mondo antico. Guida storica e critica*, Rome: Laterza, p. 115-135.

NAPOLI, M. 1963, *Le Metope arcaiche del thesauros dello Heraion del Sele*, Bari: Adriatica ed.

NAPOLI, M. 1966 (1967), « L'Attività archeologica nelle province di Avellino Benevento e Salerno », *Letteratura e arte figurata nella Magna Grecia*, *Atti del Convegno di studi*, VI, Tarente, Naples: Istituto per la Storia e l'Archeologia della Magna Grecia, p. 243-254.

NAPOLI, M. 1969, « Le pitture greche della tomba del tuffatore », *Le Scienze (éd. ital. di Scientific American)*, n° 8, p. 9-19.

NAPOLI, M. 1970, *La Tomba del Tuffatore. La scoperta della grande pittura greca*, Bari: De Donato.

NENCI, G. 1990, « L'Occidente 'barbarico' », *Hérodote et les peuples non Grecs*, *Entretiens de la Fondation Hardt pour l'étude de l'Antiquité Classique*, 35, Genève: Fondation Hardt, p. 301-318.

NICOLET, C. 1988, *L'Inventaire du monde. Géographie et politique aux origines de l'Empire romain*, Paris: Fayard.

NIELSEN, T. H. 2002, « *Phrourion*. A note on the term in Classical sources and in Diodorus Siculus », in T. H. NIELSEN (éd.), *Even more studies in the ancient Greek polis*, *Historia Einzelschriften*, 162, Sttutgart: Franz Steiner Verlag, p. 49-64.

NIPPEL, W. 1987-1989, « Finley and Weber. Some comments and theses », *La Cité antique? À partir de l'oeuvre de M. I. Finley*, *Opus. Rivista Internazionale per la Storia economica e sociale dell'antichità*, VI-VIII, p. 43-50.

NORDMAN, D. 1997, « De quelques catégories de la science géographique : frontière, région et hinterland en Afrique du Nord (19$^{e}$ et 20$^{e}$ siècles) », *Annales Histoire, Sciences sociales*, 52, 5, p. 969-986.

ORLANDINI, P. 1983, « Le Arte figurative », in G. PUGLIESE-CARRATELLI (éd.), *Megale Hellas. Storia e civiltà della Magna Grecia*, Milan: Libri Scheiwiller, p. 329-554.

ORLANDINI, P. 1991 (1998), « Scavi e scoperte all'Incoronata di Metaponto », *Siritide e Metapontino. Storie di due territori coloniali*, *Cahiers du Centre Jean Bérard*, XX, Policoro, Naples-Paestum: Centre Jean Bérard, p. 91-94.

OSANNA, M. 1992, *Chorai coloniali da Taranto a Locri : documentazione archeologica e ricostruzione storica*, Rome: Istituto Poligrafico e Zecca dello Stato.

OSANNA, M. 1997 (1999), « Territorio coloniale e frontiera: la documentazione archeologica », *Confini e frontiera nella grecità d'Occidente*, *Atti del Convegno di Studi sulla Magna Grecia*, XXXVII, Tarente, Naples: Istituto per la Storia e l'Archeologia della Magna Grecia, p. 273-292.

OSANNA, M. et SICA, M. M. 2005, « Articolazione dello spazio e pratiche rituali nel santuario lucano di Torre di Satriano », in M. L. NAVA et M. OSANNA (éds.), *Lo spazio del rito : santuari e culti in Italia meridionale tra indigeni e greci*, *Atti delle giornate di studio (Matera, 28 e 29 giugno 2002)*, Bari: Edipuglia, p. 125-139.

OSBORNE, R. 1987, *Classical landscapes with figures. The ancient Greek city and its countryside*, Londres: Sheridan House.

OSBORNE, R. 1991, « Pride and prejudice, sense and subsistence: exchange and society in the Greek city », in WALLACE-HADRILL et J. W. RICH (éds.), *City and country in the ancient world*, Londres, p. 119-145.

OSBORNE, R. 1996, « Classical landscape revisited », *Topoi*, 6, n° 1, p. 49-64.

OSORIO SILVA, L. 2001, *A fronteira e outros mitos*, *Tese de Livre Docência (thèse d'Habilitation)*, Campinas: Unicamp.

OSORIO SILVA, L. 2003, « Fronteira e identidade nacional », *Anais do V Congresso Brasileiro de História Econômica*, Caxambu, MG: ABPHE, p. 101-125.

OSORIO SILVA, L. 2006, « Tierras nuevas y construcción del estado en Brasil y Argentina », *América Latina en la Historia económica*, 25, p. 45-71.

PALLOTTINO, M. 1970-1972, « Qualche riflessione sulla tomba del tuffatore di Paestum », *ColloquiSod*, 3, p. 59-67.

PARISE, N. F. 1981 (1982), « Crotone e Temesa. Testimonianze di una monetazione d'impero », in G. MADDOLI (éd.), *Temesa e il suo territorio*, *Magna Grecia*, 2, Pérouse, Tarente: Istituto per la Storia e l'Archeologia della Magna Grecia, p. 103-118.

PARISE-BADONI, F. 1969, « Osservazioni sulla "tomba del Tuffatore" di Paestum », *ASMG*, IX-X (1968-1969), p. 65-73.

PEDLEY, J. G. 1993, *The sanctuary of Santa Venera at Paestum*, 1, Rome: L'Erma di Bretschneider.

PEDLEY, J. G. 2000, « The Sanctuary of Santa Venera at Paestum », in E. GRECO et F. LONGO (éds.), *Paestum. Scavi, studi, ricerche. Bilancio di un decennio (1988-1998)*, Paestum: Pandemos, p. 65-66.

PERETTI, A. 1983, « I Peripli arcaici e Scilace di Carianda », in F. PRONTERA (éd.), *Geografia e geografi nel mondo antico. Guida storica e critica*, Bari: Laterza, p. 71-113.

PERONI, R. 1989, *Popoli e civiltà dell'Italia antica*, *Protostoria dell'Italia continentale: la penisola italiana nelle età del bronzo e del ferro*, 9, Rome: Biblioteca di storia patria.

PIÉRART, M. 1974, *Platon et la cité grecque. Théorie et réalité dans la constitution des 'lois'*, *Mémoires de la classe des lettres*, tome LXII, fascicule 3, Bruxelles: Académie royale de Belgique.

POIDEBARD, A. 1934, *La trace de Rome dans le désert de Syrie. Le limes de Trajan à la conquête arabe (recherches aériennes 1925-1932)*, Paris.

PONTRANDOLFO, A. 1982, *I Lucani: etnografia e archeologia di una regione antica*, Milan: Longanesi.

PONTRANDOLFO, A. 1983, « Per una puntualizzazione della cronologia delle monete a leggeda PAISTANO », *Annali dell'Istituto Italiano di Numismatica*, 30, p. 63-81.

PONTRANDOLFO, A. 1986, « La conoscenza di Paestum nella storiografia dell'archeologia », in J. SERRA RASPI et G. SIMONCINI (éds.), *La fortuna di Paestum e la memoria moderna del dorico, 1750-1830*, Florence: Centro Di, p. 120-138.

PONTRANDOLFO, A. 1987, « Un'iscrizione posidoniate in una tomba di Fratte di Salerno », *AION ArchStAnt*, IX, p. 55-63.

PONTRANDOLFO, A. 1987 (1992), « Le necropoli dalla città greca alla colonia latina », *Poseidonia-Paestum*, *Atti del Convegno di studi sulla Magna Grecia*, XXVII, Tarente-Paestum, Tarente: Istituto per la Storia e l'Archeologia della Magna Grecia, p. 225-265.

PONTRANDOLFO, A. 1994 (1998), « L'Italia meridionale e le prime esperienze della pittura ellenistica nelle officine pestane », *L'Italie méridionale et les premières expériences de la peinture hellénistique : actes de la table ronde organisée par l'École française de Rome*, *Collection de l'École Française de Rome*, 244, Rome: École Française de Rome, p. 223-241.

PONTRANDOLFO, A. 1995, « Simposio e élites sociali nel mondo etrusco e italico », in O. MURRAY et M. TECUSAN (éds.), *In vino veritas*, Londres: British School at Rome, p. 176-195.

PONTRANDOLFO, A. 1995 (1998), « Spunti di riflessione attorno alla Hera pestana », in S. ADAMO MUSCETTOLA et G. GRECO (éds.), *I culti della Campania antica. Atti del convegno internazionale di studi in ricordo di Nazarena Valenza Mele*, Rome: L'Erma di Bretschneider, p. 63-69.

PONTRANDOLFO, A. 1996, « Poseidonia e le comunità miste del golfo di Salerno », in M. CIPRIANI et F. LONGO (éds.), *I Greci in Occidente: Poseidonia e i Lucani*, *I Greci in Occidente*, Naples, p. 37-64.

PONTRANDOLFO, A. s.a., *Le tombe dipinte di Paestum*, *I quaderni del Museo*, M. CIPRIANI (éd.), 1, Salerne: Ingegneria per la cultura.

PONTRANDOLFO, A. et D'AGOSTINO, B. 1987 (1990), « Greci, Etruschi e Italici nella Campania e nella Lucania tirrenica », in F.-H. MASSA-PAIRAULT (éd.), *Crise et transformation des sociétés archaïques de l'Italie antique au V siècle av. J.-C.*, *Collection de l'École Française de Rome*, 137, Rome: École Française de Rome, p. 101-116.

PONTRANDOLFO, A., MUGIONE, E. et SALOMONE, F. 1993 (1996), « Alcuni esempi figurativi dell'Italia antica », in R. OLMOS ROMERA et J. A. SANTOS VELASCO (éds.), *Iconografía ibérica, iconografía itálica : propuestas de interpretación y lectura*, *Serie Varia*, 3, Rome, Madrid: Universidad Autonoma de Madrid, p. 283-318.

PONTRANDOLFO, A. et ROUVERET, A. 1983, « La rappresentazione del barbaro in ambiente Magno-greco », *Modes de contacts et processus de transformation dans les sociétés anciennes. Actes du colloque de Cortone (24-30 mai 1981)*, Pisa-Rome: Scuola Normale Superiore-École Française de Rome, p. 1051-1066.

PONTRANDOLFO, A. et ROUVERET, A. 1992, *Le Tombe dipinte di Paestum*, Modena: Franco Cosimo Panini.

PONTRANDOLFO, A. et ROUVERET, A. 1996, « Le Necropoli urbani e il fenomeno delle tombe dipinte », in M. CIPRIANI et F. LONGO (éds.), *I Greci in Occidente: Poseidonia e i Lucani*, *I Greci in Occidente*, Naples, p. 159-183.

POWELL, J. E. 1969 (1960), *A Lexicon to Herodotus*, 2 e éd., Hildesheim: G. Olms.

PRADEAU, J.-F. 1996, « Introduction et notes », *Platon. Gorgias*, *Classiques en poche*, Paris: Les Belles Lettres.

PRADEAU, J.-F. 1997, *Platon et la cité*, *Philosophies*, Paris: PUF.

PRIOUX, É. 2008 (à paraître), « On the Oddities and Wonders of Italy. When Poets Look Westward », in A. HARDER, R. REGTUIT et G. WAKKER (éds.), *Nature and Science in Hellenistic Poetry*, *Hellenistica Groningana*, Louvain: Peeters.

PRONTERA, F. 1981 (1982), « Temesa e Terina: note di geografia storica del basso Tirreno », in G. MADDOLI (éd.), *Temesa e il suo territorio*, *Magna Grecia*, 2, Pérouse, Tarente: Istituto per la Storia e l'Archeologia della Magna Grecia, p. 41-48.

PRONTERA, F. 1983, *Geografia e geografi nel mondo antico. Guida storica e critica*, Rome: Laterza.

PRONTERA, F. 1983, « Introduzione », in F. PRONTERA (éd.), *Geografia e geografi nel mondo antico. Guida storica e critica*, Rome: Laterza, p. IX-XXXIII.

PRONTERA, F. 1987 (1988), « L'Italia meridionale di Strabone. Appunti tra geografia e storia », in G. MADDOLI (éd.), *Strabone. Contributi allo studio della personalità e dell'opera*, *2. Strabone e l'Italia antica*, Acquasparta, Naples: Edizioni Scientifiche Italiane, p. 93-109.

PRONTERA, F. 1988, « La Geografia dei Greci fra natura e storia : note e ipotesi di lavoro », in P. JANNI et E. LANZILLOTTA (éds.), *Γεωγραφια. Atti del SecondoConvegno Maceratese su Geografia e Cartografia antica*, Rome: Giorgio di Bretschneider, p. 199-219.

PRONTERA, F. 1997 (1999), « Identità etnica, confini e frontiere nel mondo greco », *Confini e frontiera nella grecità d'Occidente*, *Atti del Convegno di Studi sulla Magna Grecia*, XXXVII, Tarente, Naples: Istituto per la Storia e l'Archeologia della Magna Grecia, p. 147-166.

PUCCI, G. 1979, « Storia antica e marxismi recenti », *DdA*, ns., 1, p. 110-118.

PUGLIESE-CARRATELLI, G. 1987 (1988), « Per la storia di Poseidonia », *Poseidonia-Paestum*, *Atti del Convegno di studi sulla Magna Grecia*, XXVII, Tarente-Paestum, Tarente: Istituto per la Storia e l'Archeologia della Magna Grecia, p. 13-31.

PUGLIESE-CARRATELLI, G. 1988, « I Santuari extramurani », in G. PUGLIESE-CARRATELLI (éd.), *Magna Grecia. Vita religiosa e cultura letteraria, filosofia e scientifica*, 3, Rome: Electa, p. 149-158.

PUGLIESE-CARRATELLI, G. 1990 (a), « Problemi della storia di Paestum », *Tra Cadmo e Orfeo. Contributi alla storia civile e religiosa dei Greci d'Occidente*, Bologne: Il Mulino, p. 221-228.

PUGLIESE-CARRATELLI, G. 1990 (b), « Appunti per la storia di Posidonia », *Tra Cadmo e Orfeo. Contributi alla storia civile e religiosa dei Greci d'Occidente*, Bologne: Il Mulino, p. 229-244.

PUGLIESE-CARRATELLI, G. 1990 (c), « Santuari extramurani in Magna Grecia », in G. PUGLIESE-CARRATELLI (éd.), *Tra Cadmo ed Orfeo. Contributi alla storia civile e religiosa dei Greci d'Occidente*, Bologne: Il Mulino, p. 137-142.

QUILICI, L. 1990, *Le Strade. Viabilità tra Roma e Lazio*, *Vita e costumi dei Romani antichi*, 12, Rome: Quasar.

REDFIELD, R., LINTON, R. et HERSKOVITS, M. J. 1936, « Memorandum for the study of acculturation », *American Anthropologist*, N.S., 38, 1, p. 149-152.

REY, L. 1917-1919, « Observations sur les premiers habitats de Macédoine (recueillis par le service archéologique de l'armée de l'Orient) », *BCH*, 41-43.

RIX, H. 2002, *Sabellische texte*, Heidelberg.

ROBERT, L. 1962, « Recherches Épigraphiques. V. Inscriptions de Lesbos », *REA*, 60, p. 285-315.

ROLLEY, C. 1987 (1992), « La Sculpture de Poseidonia », *Poseidonia-Paestum*, *Atti del Convegno di Studi sulla Magna Grecia*, XXVII, Tarente-Paestum, Naples: Istituto per la Storia e l'Archeologia della Magna Grecia, p. 191-215.

ROMITO, M. 2001, « La realtà archeologica di Bellosguardo: primi risultati da una indagine preliminare », *Apollo*, XVII, p. 6-9.

ROSATI, R. 2002, « Eracle : l'immagine e il politico », in I. COLPO, I. FAVARETTO et F. GHEDINI (éds.), *Iconografia 2001 : studi sull'immagine*, *Antenor. Quaderni, 1*, Rome: Quasar, p. 123-134.

ROUSSET, D. 1996 (b), « Territoire de Delphes et terre d'Apollon », *L'Espace grec, Cent cinquante ans de fouilles de l'École Française d'Athènes*, Paris, p. 45-49.

ROUSSET, D. 2002, *Le Territoire de Delphes et la terre d'Apollon*, *BEFAR*, 310, Athènes: École Française d'Athènes.

ROUSSET, D. 2004, « La cité et son territoire dans la province d'Achaïe et la notion de 'Grèce romaine' », *Annales ESC*, 59, n° 2, p. 363-383.

ROUVERET, A. 1974, « La tombe du Plongeur et les fresques étrusques : témoignages sur la peinture grecque », *RA*, I, p. 15-32.

ROUVERET, A. 1976 (a), « La peinture dans l'art funéraire : la tombe du Plongeur à Paestum », in R. BLOCH (éd.), *Recherches sur les religions de l'Italie antique*, *École Pratique des Hautes Études, Hautes Études du monde gréco-romain, 7*, Genève: Librairie Droz, p. 99-129.

ROUVERET, A. 1976 (b), « Les oiseaux d'Ugento », *L'Italie préromaine et la Rome républicaine. Mélanges offerts à Jacques Heurgon*, Paris: De Boccard, p. 927-945.

ROUVERET, A. 1987 (1992), « Les langages figuratifs de la peinture funéraire Paestane », *Poseidonia-Paestum*, *Atti del Convegno di Studi sulla Magna Grecia*, XXVII, Tarente, Naples: Istituto per la Storia e l'Archeologia della Magna Grecia, p. 267-315.

ROUVERET, A. 1992 (1993), « Phénomènes d'acculturation en Grande Grèce : note bibliographique », *Lalies*, *Actes des sessions de linguistique et de littérature*, 11, Paris, p. 95-102.

ROUVERET, A. 1993 (1996), « Deux sources antiques sur Sybaris et les arts de Grande Grèce », in R. OLMOS ROMERA et J. A. SANTOS VELASCO (éds.), *Iconografía ibérica, iconografía itálica: propuestas de interpretación y lectura*, *Serie Varia*, 3, Rome, Madrid: Universidad Autonoma de Madrid, p. 73-89.

ROUVERET, A. 1997 (1999), « Arts et languages de la frontière en Grande Grèce (VI$^{eme}$-IV$^{eme}$ siècle av. J.-C.) », *Confini e frontiera nella grecità d'Occidente*, *Atti del Convegno di Studi sulla Magna Grecia*, XXXVII, Tarente, Naples: Istituto per la Storia e l'Archeologia della Magna Grecia, p. 581-607.

ROUVERET, A. 2000, « *Captiua Arma* : guerre, butin, économie dans les cités de Grande Grèce et de Campanie du V$^{e}$ siècle à l'expédition de Pyrrhus », *Économie Antique : la guerre dans les économies antiques*, *Entretiens d'archéologie et d'histoire*, 5, Saint-Bertrand-de-Comminges: Musée archéologique départemental de Saint-Bertrand-de-Comminges, p. 83-102.

ROUVERET, A. 2004, « Pictos ediscere mundos. Perception et imaginaire du paysage dans la peinture hellénistique et romaine », *Ktèma*, 29, p. 325 - 344.

RUBY, P. 1995, *Le crépuscule des marges. Le premier Age du fer à Sala Consilina (Italie)*, *Collection du Centre Jean Bérard*, 12, Naples: Centre Jean Bérard.

RUPPÉ, R. J. 1966, « The Archaeological survey : a defense », *American Antiquity*, 31, n° 3, p. 313-333.

RUSSO, M. 1992, « Il santuario di Punta della Campanella, Atti della giornata di studio. Materiali arcaici e tardo-arcaici dalla stipe dell'Athenaion di Punta Campanella », *AION ArchStAnt*, 14, p. 201-219.

SAINT-NON, J.-C. R. 1829 (1783), *Voyage pittoresque à Naples et en Sicile*, *nouvelle édition corrigée, augmentée et mise dans un meilleur ordre par P.-J. Charrin*, tome III, 2 $^{e}$ éd., Paris: Dufour et Cie, libraires-éditeurs.

SANTORIELLO, A. 2004, « Acaia Survey Project : le ragioni di un metodo », *ASAA*, LXXXII, t. 1.

SANTORIELLO, A., SCELZA, F. et BOVE, R. 2004 (2005), « The Egialea Survey Project: method and strategies », *Proceedings of the 32th CAA (Computer Applications and Quantitative Methods in Archaeology)*, Budapest: Archaeolingua.

SARTRE, M. 1979, « Aspects économiques et aspects religieux de la frontière dans les cités grecques », *Ktema*, n° IV, p. 213-224.

SAUNDERS, T. J. 1992, « Plato's later political thought », in R. KRAUT (éd.), *The Cambridge Companion to Plato*, Cambridge: Cambridge University Press, p. 464-492.

SCHEICH, C. 1995, « Nouvelles considérations sur la tombe princière de Roscigno (Monte Pruno, Salerne) : étude technique des ornements personnels en métal », *Apollo*, XI, p. 12-28.

SCHMIEDT, G. 1957, « Ricerche archeologiche e fotografie aeree », *Bollettino di Geodesia e Scienze Affini. Rivista dell'Istituto Geografico Militare*, n° 3 (Luglio-agosto-settembre 1957), p. 487-496.

SCHMIEDT, G. 1964, *Atlante aerofotografico delle sedi umane in Italia*, Florence: Istituto Geografico Militare.

SCHMIEDT, G. et CASTAGNOLI, F. 1955, « Fotografia aerea e ricerche archeologiche. Il complesso urbanistico di Paestum », *L'Universo*, 35, 1, p. 124-135.

SCHMIEDT, G. et CHEVALLIER, R. 1959, « Caulonia e Metaponto. Applicazione della fotografia aerea in ricerche di topografia antica nella Magna Grecia », *L'Universo*, 2-5.

SCHMIEDT, G. et CHEVALLIER, R. 1960, « Photographie aérienne et urbanisme antique en Grande-Grèce : Caulonia, Métaponte », *RA*, 1, p. 1-31.

SCHMITT-PANTEL, P. et DE POLIGNAC, F. (éds.). 2007, *Athènes et le politique : dans le sillage de Claude Mossé*, Paris: A. Michel.

SCHNAPP, A. 1993, *La Conquête du passé aux origines de l'archéologie*, Paris: Éditions Carré.

SCHNAPP, A. 1997, *Le chasseur et la cité : chasse et érotique en Grèce ancienne*, Paris: A. Michel.

SCHOJER, T. 1997, « Castellaneta Marina (Taranto) Scollato », *Taras*, XVII, n° 1, p. 95-97.

SCHOJER, T. 2001 (2001), « Il N.W. Taranto », *Taranto e il Mediterraneo. Nuovi documenti dai territori tarantini*, *Atti del Convegno di studi sulla Magna Grecia*, XLI, suppl., Tarente, Tarente: Istituto per la Storia e l'Archeologia della Magna Grecia, p. 65-86.

SEILER, F. 1996, « L'architettura sacra », *Santuari della Magna Grecia*, *I Greci in Occidente*, Naples: Electa, p. 250-258.

SERRITELLA, A. 2002 (2005), « Poseidonia: l'area sacra di Capodifiume », in M. L. NAVA et M. OSANNA (éds.), *Lo Spazio del rito. Santuari e culti in Italia meridionale tra indigeni e Greci*, Matera, Bari: Edipuglia, p. 19-26.

SESTIERI, P. C. 1948, « Tempietti funerari nelle vicinanze di Paestum », *NSc.*, p. 155-184.

SESTIERI, P. C. 1950, « Le origini di Posidonia alla luce delle recenti scoperte di Palinuro », *ArchClass*, II, fasc. 2, p. 179-186.

SESTIERI, P. C. 1952, « Scoperte presso la Punta Tresino », *BA*, III, juil-sept., p. 247-252.

SESTIERI, P. C. 1976 (1950), *Paestum, la città, la necropoli preistorica in contrada Gaudo, lo Heraion alla foce del Sele, Itinerari dei musei, gallerie e monumenti d'Italia*, 12 e éd., Rome: Istituto Poligrafico e Zecca dello Stato.

SIMON, E. 1992, « Hera ed Eracle alla Foce del Sele e nell'Italia centrale », *ASMG*, 3 s., n° 1, p. 209-217.

SLATER, W. J. 1976, « High flying at Paestum », *AJA*, 80, p. 423-425.

SLATER, W. J. 1977, « High flying at Paestum : further comments », *AJA*, 81, p. 555-557.

SLOTKIN, R. 1998, *The Fatal environment: the myth of the frontier in the age of industrialization (1800-1890)*, Oklahoma: University of Oklahoma.

SNODGRASS, A. M. 1982, « La Prospection archéologique en Grèce et dans le monde méditerranéen », *Annales ESC*, 37, n° 5-6, p. 800-812.

SNODGRASS, A. M. 1998, *Homer and the artists : text and picture in early Greek art*, Cambridge: Cambridge University Press.

SNODGRASS, A. M. 2001, « Pausanias and the Chest of Kypselos », in S. E. ALCOCK, J. F. CHERRY et J. ELSNER (éds.), *Pausanias : travel and memory in Roman Greece*, Oxford: Oxford University Press, p. 127-141.

SOMVILLE, P. 1979, « La tombe du Plongeur à Paestum », *RHR*, 196, n° 1, p. 41-51.

SPADEA, R. 1996, « Note di topografia da Punta Alice a Capo Colonna », *Santuari della Magna Grecia in Calabria*, *I Greci in Occidente*, Naples: Electa, p. 247-249.

SPADEA, R. 2004, « L'Area di Crotone », *Tramonto della Magna Grecia*, XLIV, Tarente: Istituto per la Storia e l'Archeologia della Magna Grecia.

STAZIO, A. 1973 (1975), « Osservazioni sulla monetazione di Metaponto », *Metaponto*, *Atti del Convegno di studi sulla Magna Grecia*, XIII, Tarente, Naples: Istituto per la Storia e l'Archeologia della Magna Grecia, p. 67-106.

STAZIO, A. 1981 (1982), « Temesa - la documentazione numismatica », in G. MADDOLI (éd.), *Temesa e il suo territorio*, *Magna Grecia*, 2, Pérouse, Tarente: Istituto per la Storia e l'Archeologia della Magna Grecia, p. 93-101.

SVENBRO, J. 1990, « La cigale et les fourmis. Voix et écriture dans une allégorie grecque », *ORom*, XVIII, p. 7-22.

TALIERCIO MENSITIERI, M. 1987 (1990), « Aspetti e problemi della monetazione di Poseidonia », *Poseidonia-Paestum*, *Atti del Convegno di studi sulla Magna Grecia*, XXVII, Tarente-Paestum, Tarente: Istituto per la Storia e l'Archeologia della Magna Grecia, p. 133-183.

TALIERCIO MENSITIERI, M. 2000 (2004), « Presenze monetali nel territorio di Temesa e di Terina », *Presenza e funzioni della moneta nelle chorai delle colonie greche dall'Iberia al Mar Nero*, Naples, Rome: Istituto Italiano di Numismatica, p. 195-217.

THOMAS, R. 2001, « Ethnicity, genealogy, and hellenism in Herodotus », in I. MALKIN (éd.), *Ancient perceptions of Greek ethnicity*, Washington: Center of Hellenic studies. Trustees for Harvard University, p. 213-233.

TORELLI, M. 1977, « Greci e indigeni in Magna Grecia : ideologia religiosa e rapporti di classi », *Studi Storici*, 18, n° 4, p. 45-61.

TORELLI, M. 1987 (1988), « Paestum romana », *Poseidonia-Paestum*, *Atti del Convegno di studi*, XXVII, Paestum, Tarente: Istituto per la Storia e l'Archeologia della Magna Grecia, p. 33-115.

TORELLI, M. 1997 (1999), « Santuari, offerte e sacrifici nella Magna Grecia della frontiera », *Confini e frontiera nella grecità d'Occidente*, *Atti del Convegno di Studi sulla Magna Grecia*, XXXVII, Tarente, Naples: Istituto per la Storia e l'Archeologia della Magna Grecia, p. 685-705.

TRAFICANTE, V. 2001 (2006), « Recezione e risemantizzazione in Etruria di modelli iconografici della ceramografia attica : il caso di Nereo », in F. GIUDICE et R. PANVINI (éds.), *Il Greco, il Barbaro e la ceramica attica. Immaginario del diverso, processi di scambio e autorappresentazione degli indigeni*, *Atti del Convegno internazionale di studio*, 3, Catania, Rome: L'Erma di Bretschneider, p. 75-84.

TRENDALL, A. D. 1989, *Red figure vases of South Italy and Sicily. A handbook*, *World of Art*, Londres: Thames and Hudson.

TRÉZINY, H. 1982 (1986), « Les techniques grecques de fortification et leur diffusion à la périphérie du monde grec d'Occident », in P. LERICHE et H. TRÉZINY (éds.), *La Fortification dans l'Histoire du monde Grec*, Valbonne, Paris: Éditions du CNRS, p. 185-200.

TRÉZINY, H. 1992, « Autour de la fondation de Poseidonia », *AION ArchStAnt*, XIV, p. 45-61.

TURNER, F. J. 1893, « The Significance of the Frontier in American History », *Report of the American Historical Association*, p. 199-227.

TURNER, F. J. 1896, « The problem of the West », *Atlantic Monthly*.

TURNER, F. J. 1921, *The Frontier In American History*, New York: Henry Holt and Company.

TURNER, F. J. 1963, *La frontière dans l'histoire des États-Unis*, Trad. fr., Paris: PUF.

UCKO, P. J. et LAYTON, R. (éds.). 1999, *The Archaeology and anthropology of landscape. Shaping your landscape*, Londres: Routledge.

UGUZZONI, A. et GHINATTI, F. 1968, *Le Tavole greche di Eraclea*, *Pubblicazioni dell'Istituto di storia antica, Università degli studi di Padova*, 7, Rome: L'Erma di Bretschneider.

VALENZA MELE, N. 1984 (1986), « Il ruolo dei Centauri e di Herakles. Polis, banchetto e simposio », *Les grandes figures religieuses. Fonctionnement pratique et symbolique dans l'antiquité. Rencontre internationale*, Besançon, Paris: Les Belles Lettres, p. 333-356.

VALLET, G. 1958, *Rhégion et Zancle : histoire, commerce et civilisation des cités chalcidiennes du détroit de Messine*, Paris.

VALLET, G. 1962, « Photographies aériennes et topographie de la Grande Grèce », *Annales ESC*, 17, n° 3, p. 588-591.

VALLET, G. 1967 (1968), « La cité et son territoire dans les colonies grecques d'Occident », *La città e il suo territorio*, *Atti del convegno di studi sulla Magna Grecia*, VII, Tarente, Naples: Istituto per la Storia e l'Archeologia della Magna Grecia, p. 67-142.

VAN EFFENTERRE, H. 1980, « La Fondation de Paestum », *Parola del Passato. Rivista di studi antichi*, XXXV, n° 3, p. 161-175.

VAN KEUREN, F. D. 1989, *The Frieze from Hera I temple at Foce del Sele*, Rome: G. Bretschneider.

VIDAL-NAQUET, P. 1991 (1981), *Le Chasseur Noir. Formes de pensées et formes de société dans le monde grec*, nouvelle édition revue et corrigée, Paris: La Découverte.

VIOLA, L. 1893, « Altavilla Silentina. Tomba dipinta scoperta in contrada la Tempa di Feo », *NSc.*, p. 423-427.

VIOLA, V. 1998, « Le Tombe degli insediamenti agrari di Fonte: Tempa Rossa e Tempa Bianca nel territorio di Paestum. », Mémoire de maîtrise, sous la direction de L. Cerchiai, Istituto Universitario Orientale.

VOZA, G. 1963, « La Topografia di Paestum alla luce di alcune recenti indagini », *ArchClass*, XV, p. 223-232.

VOZA, G. 1964, « Notiziario. Attività delle soprintendenze. Campania. Roccadaspide, loc. Fonte », *BA*, p. 366.

WARLAND, D. 1999, « Que représente la fresque de la paroi Ouest de la Tome 'du plongeur' de Poseidonia ? », *Kernos*, n° 12, p. 195-206.

WASOWICZ, A. 1966, « À l'époque grecque : le peuplement des côtes de la mer Noire et de la Gaule méridionale », *Annales ESC*, 21, n° 3, p. 553-572.

WASOWICZ, A. 1975, *Olbia pontique et son territoire*, Paris: Les Belles Lettres.

WASOWICZ, A. 2000 (2001), « Trentatrè anni dopo il Convegno "La città e il territorio" », *Problemi della chora coloniale dall'Occidente al Mar Nero*, *Atti del Convegno di studi sulla Magna Grecia*, XL, Tarente: Istituto per la Storia e l'Archeologia della Magna Grecia, p. 9-26.

WEBER, D. et RAUSCH, J. (éds.). 1994, *Where cultures meet*, Wilmington: Jaguar Books.

WEBER, M. 1992 (1909), *Storia economica e sociale dell'antichità. I rapporti agrari*, B. SPAGNUOLO VIGORITA (trad.), Rome: Editori Riuniti.

WEIL, R. 1964 (1965), « Philosophie et histoire. La vision de l'histoire chez Aristote », *La 'Politique' d'Aristote*, *Entretiens de la Fondation Hardt pour l'étude de l'Antiquité Classique*, XI, Genève: Fondation Hardt, p. 159-189.

WHEELER, M. 1977, « Aristotle's analysis of the nature of political struggle », in J. BARNES, M. SCHOFIELD et R. SORABJI (éds.), *Articles on Aristotle. 2. Ethics and politics*, Londres: Duckworth, p. 159-169.

WIEGAND, T. 1920, *Wissenschaftliche Veröffentlichungen des deutsch-türkischen Denkmalschutz-kommandos, I. Sinaï*, Berlin-Leipzig.

WITCHER, R. E. 1999, « GIS and Landscapes of perception », in M. GILLINGS, D. MATTINGLY et J. VAN DALEN (éds.), *Geographical information systems and landscape archaeology*, *The Archaeology of Mediterranean landscapes, 4*, Oxford: Oxbow Books, p. 13-22.

YNTEMA, D. G. 1990, *The matt-painted pottery of Southern Italy : a general survey of the matt-painted pottery styles of Southern Italy during the final Bronze age and the Iron age*, Lecce: Congedo.

ZANCANI MONTUORO, P. 1954, « Il Poseidonion di Poseidonia », *ASCL*, XXIII, fasc. III-IV, p. 165-185.

ZANCANI MONTUORO, P. 1964, « Heraion alla foce del Sele - I. Altre metope del 'primo thesauros' », *ASMG*, Nouva serie, V, p. 57-95.

ZANCANI MONTUORO, P. 1966, « L'edificio quadrato nello Heraion alla foce del Sele », *ASMG*, Nuova Serie, VI-VII, p. 23-195.

ZANCANI MONTUORO, P. et ZANOTTI BIANCO, U. 1951, *Heraion alla foce Sele*, 1, Rome: Libreria dello Stato.

ZANCANI MONTUORO, P. et ZANOTTI BIANCO, U. 1954, *Heraion alla foce Sele*, 2, Rome: Libreria dello Stato.

# Index


## A

Acqua che bolle, 297, 324, 325, 326
Agliastroso, 235, 236
Agri (fleuve), 168, 279, 290, 291
Agropoli, 271, 277, 293, 294, 299, 300, 304, 308, 309, 312, 314, 326, 334, 344, 353, 403, 404, 456, 474, 476, 478, 482
Albanella, 278, 350, 351, 382, 384, 390, 391, 478
Alburni, 271
Alento, 279, 294, 322, 474, 485
Alento (fleuve), 279, 294, 322, 474, 485
Amendolara, 226, 229, 230, 233, 235, 236, 237, 239, 244, 280, 288
Aminaia, 245
Andriuolo, 338, 368, 369
Antigone, 128, 204, 212
Antiochos de Syracuse, 204
Aphrodite, 304, 336
Apollodore, 286, 425, 426, 429, 430, 431, 432, 434, 440
Apollon, 147, 241, 242, 285, 422, 429, 430, 434, 437, 439, 440, 443, 495
Arcioni, 338, 343, 346
Arenosola, 278, 279, 287, 288, 289, 431, 486
Argonautes, 8, 399, 424, 433, 434, 435, 443, 447, 448
Argos, 157, 399, 405
Ariston de Rhégion, 204, 205
Aristote, 7, 12, 48, 49, 60, 65, 69, 121, 141, 150, 151, 152, 153, 154, 155, 156, 161, 170, 173, 174, 205, 206, 208, 209, 210, 214, 218, 232, 241, 297, 302, 455, 456, 469, 474, 478, 499
Aristoxène de Tarente, 366, 400
Artémis, 147, 157, 257, 258, 323, 324, 326, 328, 439, 440, 443
Assteas, 285, 374, 380, 392
Athéna, 115, 123, 147, 157, 166, 167, 168, 232, 299, 309, 312, 386, 394, 425
Athénée, 225, 366, 400, 425
Ausones, 247
Avinella, 266

## B

Basento (fleuve), 250, 251, 257, 259, 260, 261, 262, 265, 266, 267, 279, 398, 414, 477
Bellosguardo, 292, 495
Boccalupo, 329, 330, 338, 340, 382
Bosco, 376
Bradano (fleuve), 165, 244, 250, 251, 253, 254, 255, 256, 257, 259, 263, 264, 265, 267, 369, 474, 477
Brettiens, 217, 218, 227, 240
Broglio di Trebisacce, 237
Bruttium, 134, 312

## C

Cafasso, 376, 377, 384
Calidoro, 384
Callimaque, 204, 212
Calore (fleuve), 271, 279, 350, 376, 377, 378, 380, 382, 383, 390, 391, 394, 395, 398
Campanie, 128, 244, 282, 283, 284, 286, 296, 348, 386, 395, 457, 495
Campaniens, 345
Camporra San Giovanni, 248
Capaccio, 271, 293, 324, 325, 326, 327, 379, 383, 384, 386, 474, 478, 482
Capaccio Scalo, 384
Capodifiume, 272, 282, 298, 373, 386, 394, 396, 496
Capoue, 286, 345, 357, 358
Cappa Santa, 383, 384
Casalotti, 379
Castellaneta Marina, 255, 496
Castelluccio, 289, 317
Castrovillari, 238
Cavone, 168, 169, 261, 262, 265, 267
Cécinos, 212, 213, 247
Cerrina, 376
Charax, 301
Chiusa, 376
Chiusa del Cerro, 376
Chônes, 218, 227, 228, 236, 237
Cilento, 271, 273, 279, 321, 474, 476, 488
Contrada Cupa, 380
Contrada Galeota, 379
Contrada Galiano, 379
Contrada Pantano, 255
Contrada Vecchia, 380, 383, 390, 391
Corigliano Calabro, 238, 479, 484
Cortigliano, 384
Coscile, 238
Cozzo Presepe, 165, 263, 264, 265, 266
Crathis, 137, 212, 225, 226
Crimisa, 241, 242, 480
Crotone, 78, 90, 138, 216, 225, 236, 240, 241, 242, 243, 245, 248, 251, 261, 274, 285, 369, 447, 461, 472, 480, 489, 490, 492, 497
Crucinia, 265
Cugno del Pero, 259, 264, 265
Cumes, 13, 102, 284, 285, 345

## D

Démétrios de Phalère, 214, 389
Diodore de Sicile, 60, 115, 130, 132, 133, 134, 135, 206, 207, 211, 215, 226, 240, 323, 345, 369, 425, 429, 430, 432, 440, 454, 469, 481
Dionysos, 166, 167, 168, 177, 188, 261
Dracon, 248, 393

## E

Élien, 206, 207, 208, 210, 213
Enipeus, 306, 307, 310, 311
Éos, 209
Épéios, 232, 241, 448, 472, 480
Eredita, 380
Étrusque, 429
Eunomos de Locres, 204, 205, 217
Eustathe, 301
Euthymos, 212, 213, 214, 247, 479

## F

Fontanella, 312
Fonte, 328, 330, 333, 338, 340, 348, 350, 381, 382, 391, 396, 474, 499
Fornilli, 379
Francavilla Marittima, 73, 226, 229, 230, 234, 245, 280, 288
Fratte, 284, 286, 287, 288, 345, 457, 485, 493
Fravita, 338, 340, 341, 350

Fuscillo, 375, 376

## G

Gaudo, 8, 278, 298, 344, 346, 347, 353, 356, 364, 368, 374, 375, 381, 478, 497
Getsemani, 324, 327, 328, 474
Giancesare, 384
Ginosa, 255
Giungano, 384, 385
Grande Grèce, 1, 7, 14, 15, 24, 29, 33, 35, 37, 40, 52, 59, 61, 62, 64, 67, 68, 71, 73, 74, 76, 77, 78, 88, 90, 92, 93, 94, 96, 102, 103, 110, 113, 126, 130, 131, 134, 135, 136, 137, 138, 139, 141, 156, 158, 162, 164, 166, 167, 170, 174, 176, 193, 199, 201, 202, 203, 204, 207, 212, 217, 218, 219, 220, 244, 253, 258, 264, 269, 271, 274, 280, 319, 338, 364, 372, 390, 393, 398, 400, 407, 413, 414, 420, 428, 445, 448, 449, 453, 454, 457, 458, 459, 461, 462, 463, 473, 474, 478, 488, 489, 495, 498
Grotta del Granato, 293, 332, 333, 334
Gueglia, 376

## H

Hadès, 261, 361, 434, 438, 440, 443
Halex (fleuve), 7, 128, 203, 204, 205, 206, 208, 211, 212, 213, 215, 216, 217, 314
Héra, 33, 75, 247, 254, 323, 324, 326, 329, 398, 399, 402, 403, 404, 413, 414, 421, 427, 428, 434, 443, 444, 480
Héraclée, 7, 66, 72, 93, 113, 166, 167, 168, 169, 170, 232, 251, 280, 485
Héraclès, 8, 134, 157, 206, 207, 211, 241, 242, 323, 324, 374, 416, 423, 424, 425, 426, 427, 428, 429, 430, 431, 432, 433, 434, 438, 440, 441, 442, 443, 444, 446, 448, 449, 450, 478, 480
Héraion du Sele, 8, 77, 276, 277, 278, 292, 295, 297, 299, 301, 326, 346, 394, 398, 402, 405, 417, 422, 428, 429, 431, 435, 448, 457, 460
Hypnos, 211

## I

Iapyges, 59, 135, 176, 228, 244
Incoronata, 261, 262, 265, 280, 288, 491
Isca di S. Martino, 376
*Italìa*, 127, 228, 244, 253, 398, 489

## J

Jamblique, 240
Jason, 297, 300, 301, 399, 401, 403, 424, 435, 438, 440, 443
Justin, 243, 261, 276

## K

Kalabros, 247

## L

Lacinium, 400
Lagaria, 232, 233, 475, 480
Laghetto, 299, 338, 356
Lago del Lupo, 259, 264, 265
Laos, 78, 130, 141, 218, 244, 245, 248, 285, 289, 369, 381, 462, 484
Laura, 380
Leucosia, 306, 307, 308, 310, 312, 314, 461
Li Galli, 312, 313
Licinella, 374
Linora, 277, 333, 334, 335, 336, 343, 353, 364, 474
Locres, 66, 78, 90, 128, 132, 134, 139, 140, 204, 205, 207, 212, 213, 214, 215, 217, 240, 243, 247, 248, 412, 445
Lucanie, 128, 130, 140, 141, 165, 228, 244, 253, 275, 398, 420
Lucaniens, 156, 165, 218, 219, 227, 228, 276, 281, 295, 296, 345, 348, 366, 367, 369, 370, 371, 374, 375, 388, 415, 417, 418, 420, 459, 462
Lupata, 304, 336
Lycophron, 232, 241, 306, 307, 309, 310, 311, 312

## M

Macalla, 241
Macchiabate, 229, 230, 234
Magazzeno, 376
Maida, 385
Mangosa, 235
Masseria Sabatella, 376
Matinella, 376
Mattina Grande, 380
Mattine, 380
Métaponte, 7, 8, 15, 28, 33, 38, 46, 47, 53, 66, 71, 72, 80, 87, 90, 93, 94, 102, 103, 104, 110, 158, 165, 168, 218, 227, 232, 239, 243, 244, 248, 249, 250, 251, 252, 253, 254, 255, 257, 259, 261, 262, 263, 264, 266, 267, 268, 269, 280, 285, 288, 318, 339, 341, 355, 371, 387, 398, 414, 454, 458, 459, 472, 496
Milet, 117, 190, 191, 307, 308, 311, 445
Moio della Civitella, 294, 317, 318, 319, 320, 321
Molpa, 246, 312, 313
Molpè, 312
Monte di Capaccio, 379
Monte Pruno (Bellosguardo), 292, 293, 345, 381, 496
Monts Alburni, 292, 395

## N

Neapolis, 312
Nestor, 251, 252
Neto (fleuve), 240, 241

## O

Œnôtres, 59, 218, 227, 228, 231, 237, 282, 285, 297, 298
Œnotrie, 227, 244, 246, 253
Ofanto (fleuve), 279, 398
Olivella, 384
Olympie, 246, 247, 290, 405, 489

## P

Padula, 289, 291
Pagliaio della Visceglia, 338, 341
Palinuro, 245, 246, 289, 290, 312, 313, 316, 484, 496
Pantanello, 265, 266, 267
Parthénopé, 312
Pausanias, 212, 213, 247, 399, 423, 429, 430, 440, 492, 497
Perséphone, 261, 326, 440
Petrosa di Scalea, 245
Philoctète, 232, 241, 242, 447, 448, 472, 480
Picentia, 285

Pila, 338, 348
Pisticci, 263, 280
Platon, 7, 48, 49, 60, 69, 80, 116, 141, 142, 143, 144, 145, 147, 148, 149, 150, 151, 152, 154, 155, 160, 170, 181, 209, 322, 350, 392, 455, 456, 469, 476, 482, 492, 493, 494
Pline l'Ancien, 212, 225, 245, 246, 398, 399, 401, 408, 463
Plutarque, 120, 173, 174, 189, 361, 398, 430, 432, 440
Politès, 247
Polybe, 111, 307
Ponte Barizzo, 379
Ponte di Ferro, 338, 342, 343, 379, 474
Ponte Fabrizio, 260
Pontecagnano, 279, 281, 282, 283, 284, 285, 286, 287, 288, 289, 291, 331, 381, 422, 457, 477, 479, 483
*Portus Alburnus*, 275, 276, 416
Poséidon, 164, 301, 306, 307, 308, 309, 310, 311, 312, 316, 323, 435
Pseudo-Aristote, 241
Ps-Scymnos, 298, 494
Punta Alice, 240, 241, 242, 497
Punta della Campanella, 312, 313, 484, 485, 496
Punta della Carpinina, 317, 320, 321
Punta Licosa, 8, 243, 301, 306, 307, 308, 309, 310, 311, 312, 313, 314, 315, 320, 456, 461
Punta Tresino, 299, 301, 303, 310, 314, 334, 487, 497
Python, 285, 380, 392
Pyxunte, 245

## Q

Quercione, 380, 382, 384, 390, 391

## R

Rhégion, 14, 53, 69, 128, 131, 132, 134, 138, 139, 140, 204, 205, 207, 212, 213, 214, 215, 217, 219, 240, 246, 247, 316, 498
Rione Vecchio, 229, 235, 236
Roccadaspide, 278, 328, 499

## S

S. Cesareo, 380
S. Felice, 379
S. Lorenzo, 238, 379
S. Lorenzo del Vallo, 238
S. Mauro, 238
S. Nicola di Albanella, 8, 348, 396, 478
Sagra (bataille), 243, 461
Sala Consilina, 279, 281, 282, 289, 290, 291, 477, 480, 489, 495
Saldone, 257, 266
Salerne, 1, 102, 105, 286, 292, 299, 355, 474, 478, 484, 485, 493, 496
Samos, 399, 405
San Biagio della Venella, 253, 257, 473
San Vito, 260
Santa Venera, 336, 338, 368, 385, 492
Savuto, 247
Scigliati, 376
Sele, 33, 156, 218, 219, 220, 233, 234, 244, 271, 275, 277, 278, 279, 282, 283, 284, 287, 288, 289, 293, 297, 301, 310, 315, 326, 329, 331, 341, 350, 373, 398, 399, 400, 401, 402, 403, 404, 405, 407, 413, 414, 416, 426, 427, 431, 439, 446, 448, 449, 450, 457, 458, 479, 480, 481, 485, 487, 490, 491, 497, 498, 499
Serdaioi, 246, 291, 484
Seude, 384
Sicile, 13, 14, 15, 37, 44, 46, 48, 52, 59, 60, 66, 67, 68, 71, 89, 93, 128, 129, 131, 133, 134, 137, 157, 208, 212, 213, 223, 227, 297, 323, 345, 358, 386, 449, 474, 475, 496
Sigliaturi, 384
Sirène, 308, 310, 311, 312
Sirénusses, 312, 313, 314
Siris, 227, 228, 243, 245, 251, 261, 265, 280, 319
Solin, 297, 398
Sontini, 245
Sorrente, 312, 313
Spina, 375
Spinazzo, 338, 376, 385
Spulico, 239
Stazione di Paestum, 336, 337
Stésichore, 214, 215, 216, 425, 428, 432, 445, 449
Stornara, 255
Strabon, 7, 35, 114, 126, 127, 128, 129, 130, 131, 134, 135, 136, 138, 139, 140, 141, 157, 168, 169, 173, 204, 205, 206, 212, 217, 218, 219, 225, 226, 227, 228, 232, 233, 239, 240, 241, 243, 244, 247, 250, 251, 252, 253, 276, 295, 296, 297, 298, 300, 301, 303, 305, 306, 307, 308, 312, 314, 336, 345, 348, 366, 398, 399, 400, 401, 403, 408, 454, 463, 469, 497
Strecara, 383
Sybaris, 7, 8, 14, 28, 33, 53, 56, 66, 68, 73, 78, 87, 90, 94, 110, 137, 212, 225, 226, 227, 228, 229, 230, 231, 233, 234, 235, 236, 237, 238, 239, 240, 242, 243, 244, 245, 246, 247, 248, 249, 251, 252, 261, 280, 285, 288, 290, 291, 297, 298, 302, 311, 318, 319, 445, 447, 458, 459, 460, 461, 482, 495

## T

Tables Palatines, 233, 234, 253, 254, 255, 265, 266, 458, 460
Tanagro, 271, 279
Témésa, 212, 213, 246, 247, 248
Tempa Bianca, 380, 381, 382, 499
Tempa del Prete, 338, 343, 344, 347, 353, 355, 364, 376, 377
Tempa dell'Acero, 380
Tempa di Feo, 377, 382, 390, 391, 499
Tempa di Lepre, 376
Tempa Rossa, 380, 381, 382, 390, 391, 499
Tempa S. Paolo, 379
Tempalta, 329, 330, 331, 338, 340, 382
Temparella, 230
Tempone, 376
Térine, 312
Terra del Tesoro, 376
Testene, 276, 277, 320, 322, 383
Testene (fleuve), 276, 277, 320, 322, 383
Tettix, 211
Thanatos, 211
Théocrite de Syracuse, 210, 211
Thourioi, 7, 129, 134, 137, 141, 169, 172, 173, 174, 175, 176, 216, 218, 219, 225, 226, 229, 232, 234, 240, 241, 346, 369, 461
Thucydide, 120, 135, 138, 155, 173, 175, 198, 213, 216, 240, 297, 470, 498
Timpone del Castello, 234
Timpone della Motta, 230, 231, 233, 234, 489
Tinchi, 261, 262, 263, 265
Tithônos, 209, 210

Torre dei Raccoli, 380
Torre del Michelicchio, 237
Torre Mordillo, 229, 238
Torrente Lipuda, 241
Torricelli, 317, 321
Traente, 240, 461
Traies, 240
Trentinara, 379

## U

Uliveto, 230
Ulysse, 122, 123, 124, 191, 247, 312, 438, 443, 446, 447, 448

## V

Vallo di Diano, 271, 279, 289, 290, 291, 292, 293, 294, 313, 317, 488
Vallone del Bagno, 376
Vélia, 8, 78, 156, 164, 246, 278, 289, 290, 291, 294, 302, 311, 312, 313, 314, 315, 316, 317, 318, 320, 321, 322, 348, 445, 458, 460, 462, 485
Vinella, 260
Volta del Forno, 275

## Z

Zeus, 120, 147, 157, 257, 258, 261, 430, 434, 435, 440, 441, 442, 443

Catalogue des Sites Archéologiques **Annexe** 1

**Numéro Carte** 1

| | |
|---|---|
| **Nom du Site** | Francavilla Marittima - Timpone della Motta |
| **Cité d'appartenance** | Sybaris |
| **Ville Moderne** | Francavilla Marittima |
| **Type** | Sanctuaire Extra-urbain |

**Sources Anciennes**

**Localisation**

Sur le sommet de la colline de la Motta, à 278m au-dessus du niveau de la mer, sur une terrasse étroite et allongée, à environ 15km du centre urbain de Sybaris.

| | | | |
|---|---|---|---|
| **Coordonnées IGM** | F 221 II NE | **Fourchette d'occupation** | IXe - IIIe |
| **Protohistoire** | IXe - VIIIe | **VIIe, VIe et Ve siècle** | VIIIe - Ve |
| **IVe siècle - début IIIe** | IVe | **Période Romaine** | |
| **Dernière fréquentation attestée** | époque byzantine | **Identification** | 1963 (Zancani Montuoro) |

**Structures**

Au total, cinq structures ont été trouvées à Timpone della Motta.
IXe-VIIIe : Des recherches récentes ont porté à la découverte d'un petit autel sur le sommet de la colline, ainsi que des restes d'au moins deux cabanes indigènes.
VIIe-VIe : N° 1) Un premier édifice rectangulaire (22,5 x 8m) dont la datation est encore discutée ; plus probablement, l'édifice présente deux phases : une première phase au VIIe (une fosse de fondation et des traces possibles de l'emplacement des murs) et une monumentalisation à partir du deuxième quart du VIe. N° 5) l'*adyton* et une partie de la *cella* d'un cinquième édifice ont été récemment découverts et datés de la première phase d'occupation grecque du site.
VIe : N° 2) Un petit édifice (7,20 x 13,30m) a été interprété comme étant un petit temple avec deux colonnes in antis, datable de la deuxième moitié du VIe. n° 3) Le plus grand des édifices (14 x 7,20m) doit être identifié comme le temple principal du sanctuaire et présente deux phases de construction, dont la monumentalisation en pierre (seconde phase) est datable du deuxième quart du VIe.
Ve-IVe : N° 4) Un quatrième édifice, probablement une *stoa*, a été découvert au nord des précédents. Les restes du toit de l'édifice permettent de dater son utilisation entre la deuxième moitié du Ve et la fin du IVe.

**Matériel**

IXe-VIIe : Le site présente une importante fréquentation indigène d'après l'analyse de la céramique datable de la fin du IXe jusqu'au VIIe.
VIIIe-VIe : L'édifice 1 a livré du matériel céramique datable entre la fin du VIIIe et le début du VIe, notamment une centaine d'hydries, ainsi que des coupes corinthiennes type Thapsos. Une stipe votive retrouvée dans l'édifice 4 contenait uniquement des vases datés entre la fin du VIIe et le milieu du VIe.
VIIe-IVe : distribuées dans l'ensemble de la zone, ont été trouvées nombreuses terres cuites figurées datables entre la moitié du VIIe et la fin du IVe. L'attribution à Athéna n'est attestée qu'à partir du milieu du VIe et la *Promachos* uniquement au Ve.
Ve-IVe : L'édifice 2 contenait uniquement des hydries, environ 300 vases, datables entre le Ve et le IVe. Les hydries de l'édifice 3 sont datables du IVe.

**Bibliographie**

P. Zancani Montuoro, "I labirinti di Francavilla Marittima ed il culto di Atena", *RAL L* (1975), p. 125-140 ; M. W. Stoop, "Acropoli sul Timpone della Motta", *AMSMG* XV-XVII (1974-1976), p. 129 ; *AMSMG*, XXIV-XXV (1983-1984) ; D. Yntema, "Iron Age Matt-Painted Ceramics from Timpone della Motta", *BABesch* 60 (1985), p. 13-20 ; M. Maaskant, "Tessevano il peplo per la Dea ben prima dell'arrivo dei Greci" in *Magna Grecia* 10-12 (1995), p. 1-4 ; id. , "Le ricerche più recenti sul Timpone Motta", in *Santuari della Magna Grecia in Calabria* 1996, p. 198-203 ; id. "Enotri a Timpone Motta (I), la ceramica geometrica dallo strato di cenere e materiale relativo dell'edificio V, Francavilla Marittima", *BABesch* 73 (1998), p. 1-15 ; M. Osanna, 1992, p. 159-161, n° 19 ; G. Genovese, 1999, p. 31-42.

Catalogue des Sites Archéologiques **Annexe** 1

**Numéro Carte** 1

| | |
|---|---|
| **Nom du Site** | Francavilla Marittima - Macchiabate |
| **Cité d'appartenance** | Sybaris |
| **Ville Moderne** | Francavilla Marittima |
| **Type** | Nécropole avec habitat |

**Sources Anciennes**

**Localisation**

Sur les pentes de la colline de la Motta, à environ 15km du centre urbain de Sybaris, entre la vallée du Dardania et les localités Rossi et Saladino.

| | | | |
|---|---|---|---|
| **Coordonnées IGM** | F 221 II NE | **Fourchette d'occupation** | VIIIe - VIe |
| **Protohistoire** | VIIIe | **VIIe, VIe et Ve siècle** | VIIe - fin VIe |
| **IVe siècle - début IIIe** | | **Période Romaine** | |
| **Dernière fréquentation attestée** | | **Identification** | 1934 (A. De Santis) |

**Structures**

Au total, environ 138 tombes ont été explorées, ce qui correspond à une superficie modeste par rapport à l'extension totale de la nécropole.
VIIIe : Pour les tombes indigènes, en majorité, les défunts sont inhumés et déposés avec les jambes repliées. Les sépultures sont abritées sous un petit tumulus ovale de pierres soigneusement disposées en voûte et les relations topographiques suggèrent des liens de parenté parmi les défunts.
VIIe-VIe : Les tombes sont moins nombreuses au VIIe et se concentrent dans la fin du VIIe. A partir du VIe, les tombes présentent un mobilier composé uniquement des vases de la tradition grecque.
VIIe : premières structures d'un habitat grec. Se distingue la "Casa dei Pithoi", qui présente un plan rectangulaire (19,8 x 4,4m), avec une grande pièce centrale et des pièces secondaires s'ouvrant sur un portique au sud.

**Matériel**

VIIIe : Ont été trouvés des vases de céramique locale, ainsi que d'importation, y compris une coupe en bronze qui se rapporte à la production nord-syrienne. Les premiers vases grecs d'importation sont une coupe et une *pyxis* de production corinthienne datables de 740-730 av. J.-C. Les tombes masculines livrent des armes ou des instruments en métal ; les féminines sont composées d'une parure d'objets d'ornement en bronze, fer, ambre et ivoire.
VIIe-VIe : Les vases les plus courants sont les coupes, les *kotylai*, les *pyxides*, les amphores, les *oinochoés* et les *aryballoi*.
VIIe-VIe : Dans la zone d'habitat, ont été trouvés divers *pithoi*, nombreux fragments en fer, une pointe de lance, des pesons, des vases de fabrication locale, des coupes ioniennes et des coupes d'imitation (580-540 av. J.-C.), ainsi que des amphores datées de la fin du VIIe et du VIe siècle.

**Bibliographie**

J. De La Genière, "Francavilla Marittima, una tappa sulla rotta marittima per Ischia", in T. Hackens (éd.), *Flotte e commercio greco, cartaginese ed etrusco nel Mar Tirreno*, PACT 20, Strasbourg-Ravello (1988), p. 153-160 ; id. , "L'exemple de Francavilla Marittima : la nécropole de Macchiabate, secteur de la Temparella", in : Actes Lille 1994, p. 153-159 ; P. Zancani Montuoro, 1974-1976, p. 7-106 ; id. , "Necropoli di Macchiabate", *AMSMG* n. s. XVIII-XX (1977-1979), p. 7-91 ; id. , "Necropoli di Macchiabate, zona T (Temparella)", *AMSMG* n. s. XXI-XXII (1980-1982), p. 7-129 ; id. "Necropoli di Macchiabate, zona T (Temparella)", *AMSMG*, n. s. XIV-XV (1983-1985), p. 7-109 ; M. Osanna, 1992, p. 159-161, n° 19 ; G. Genovese, 1999, p. 31-42.

Catalogue des Sites Archéologiques **Annexe** 1

**Numéro Carte** 2

| | |
|---|---|
| **Nom du Site** | Timpone del Castello |
| **Cité d'appartenance** | Sybaris |
| **Ville Moderne** | Francavilla Marittima |
| **Type** | Établissement |

**Sources Anciennes**

**Localisation**

Sur le Timpone del Castello, à Francavilla Marittima, à 637m au-dessus du niveau de la mer. Le sommet se présente comme une sorte de terrasse à forme triangulaire.

| | | | |
|---|---|---|---|
| **Coordonnées IGM** | F 221 II NE | **Fourchette d'occupation** | ? |
| **Protohistoire** | | **VIIe, VIe et Ve siècle** | |
| **IVe siècle - début IIIe** | | **Période Romaine** | |
| **Dernière fréquentation attestée** | | **Identification** | 1969 (Quilici) |

**Structures**

Aucune structure n'a été trouvée.

**Matériel**

Une prospection en surface a identifié une zone de concentration de fragments céramiques, qui semblent témoigner d'une "longue" fréquentation du site. L'hypothèse soutenue par M. Osanna est d'un établissement lié à la redéfinition du territoire par la fondation de Thourioi.

**Bibliographie**

L. Quilici, "Carta archeologica della pianura di Sibari", *ASMG*, ns. IX-X, 1968-1969, p. 111-112, n° 167 ; G.P. Givigliano, *Sistemi di comunicazione e topografia degli insediamenti di età greca nella Brettia*, Cosenza, 1978, p. 41 ; M. Osanna, 1992, p. 162, n° 22.

**Numéro Carte** 3

| | |
|---|---|
| **Nom du Site** | Amendolara - Agliastroso/Rione Vecchio |
| **Cité d'appartenance** | Sybaris |
| **Ville Moderne** | Amendolara |
| **Type** | Nécropole avec habitat |

**Sources Anciennes**

**Localisation**

Agliastroso est une colline séparée de l'habitat moderne d'Amendolara par une zone de vallée, à proximité du fleuve Ferro.

| | | | |
|---|---|---|---|
| **Coordonnées IGM** | F 222 IV NE | **Fourchette d'occupation** | IXe - VIIIe |
| **Protohistoire** | Bronze récent-Age du Fer | **VIIe, VIe et Ve siècle** | |
| **IVe siècle - début IIIe** | | **Période Romaine** | |
| **Dernière fréquentation attestée** | VIIe ? | **Identification** | |

**Structures**

Aucune structure n'a été trouvée.

**Matériel**

IXe-VIIIe : Le mobilier des tombes est le résultat en grande mesure de découvertes fortuites appartenant à des tombes déjà détruites. Quelques fragments de vase de style géométrique bichrome datables du VIIe peuvent indiquer que le site n'a pas été totalement abandonné à la fin du VIIIe. Le site de Rione Vecchio, probablement la zone d'habitat qui correspond à la nécropole d'Agliastroso, a livré des objets du premier âge du Fer, dont des fragments de vases d'*impasto*, d'argile à décoration pseudo-géométrique et des objets en bronze. Dans la zone de S. Sebastiano un deuxième noyau de tombes a livré des fragments d'impasto et des objets en bronze et en fer : surtout des pointes de lance et des fibules.

**Bibliographie**

M. Osanna, 1992, p. 163, n° 27a.

**Numéro Carte** 3

| | |
|---|---|
| **Nom du Site** | Amendolara-S.Nicola/Uomo Morto-Mangosa |
| **Cité d'appartenance** | Sybaris |
| **Ville Moderne** | Amendolara |
| **Type** | Nécropole avec habitat |

**Sources Anciennes**

**Localisation**

Colline de S. Nicola, localités Uomo Morto e Mangosa, à 2km de distance de la zone d'Agliastroso/Rione Vecchio.

| | | | |
|---|---|---|---|
| **Coordonnées IGM** | F 222 IV NE | **Fourchette d'occupation** | VIIe ? - VIe |
| **Protohistoire** | | **VIIe, VIe et Ve siècle** | VIIe - VIe |
| **IVe siècle - début IIIe** | | **Période Romaine** | |
| **Dernière fréquentation attestée** | VIe | **Identification** | 1967 (J. De La Geniere) |

**Structures**

VIIIe-VIIe : Deux zones de nécropoles ont été retrouvées à Mangosa et à Uomo Morto (Paladino) et semblent se rapporter à une occupation indigène, probablement en alliance ou en dépendance des colons grecs de Sybaris.
VIIe ? : La seule structure antérieure au VIe siècle est composée par la fondation en pierre du mur d'une maison sur laquelle un édifice plus récent a été construit dans la première moitié du VIe et qui constitue un *terminus ante quem*.
VIe : Vers la fin du premier tiers du siècle, la terrasse au sommet de la colline est occupée par des maisons disposées le long des voies d'orientation rectiligne. Les techniques de construction sont comparables à celles utilisées dans la zone résidentielle urbaine, à Stombi. Les traces de fréquentation semblent s'arrêter vers la dernière décennie du siècle. Sur la terrasse inférieure, les maisons ne suivent pas un plan aussi régulier, peut-être à cause de l'inclinaison plus importante de la pente à cet endroit.

**Matériel**

VIIIe : Le mobilier des tombes de l'âge du Fer comprend de riches parures pour les tombes féminines et des armes (pointe de lance) et des fibules en fer pour les masculines.
VIIe : Dès la seconde moitié du siècle, ces objets qui font référence au monde indigène disparaissent et la céramique grecque est progressivement plus abondante. A la fin du siècle, le mobilier se compose presque essentiellement de céramique et les distinctions entre les tombes féminines et masculines deviennent très difficiles à faire.

**Bibliographie**

J. De la Genière, "Amendolara", in *BTCGI*, 1984, p. 210-214, avec bibliographie précédente ;
M. Osanna, 1992, p. 163-164, n° 27b.

Catalogue des Sites Archéologiques **Annexe** 1

**Numéro Carte** 4

| | |
|---|---|
| **Nom du Site** | Broglio di Trebisacce |
| **Cité d'appartenance** | Sybaris |
| **Ville Moderne** | Trebisacce |
| **Type** | Sanctuaire Extra-urbain |

**Sources Anciennes**

**Localisation**

En proximité de la côte ionienne, sur une petite élévation du terrain.

| | | | |
|---|---|---|---|
| **Coordonnées IGM** | F 222 IV SO | **Fourchette d'occupation** | XVe - VIe |
| **Protohistoire** | XVe et VIIIe | **VIIe, VIe et Ve siècle** | VIIe - VIe |
| **IVe siècle - début IIIe** | | **Période Romaine** | |
| **Dernière fréquentation attestée** | | **Identification** | 1979 |

**Structures**

Age du Fer : une structure du VIIIe a été bouleversée par une occupation postérieure.
VIIe - VIe : aucune structure d'époque coloniale n'a été trouvée.

**Matériel**

VIIe-VIe : fragments d'*aryballoi* et de *kotylai* protocorinthiens ainsi que des fragments de coupes de tradition ionienne, datables entre la moitié du VIIe et le VIe siècle. Le matériel votif, des terres cuites du type "à plaques", des *hydriskai* à décoration à bandes, et une tuile peinte semblent se référer à un lieu de culte fréquentée par Grecs et indigènes jusqu'à la fin du VIe siècle.

**Bibliographie**

S. Luppino, "Broglio di Trebisacce", in *Atti Taranto*, 1991, p. 435 ; S. Luppino, "I Santuari dispersi", in *Santuari della Magna Grecia in Calabria*, 1996, p. 223 ; G. Genovese, 1999, p. 51.

**Numéro Carte** 5

| | |
|---|---|
| **Nom du Site** | Torre del Michelicchio |
| **Cité d'appartenance** | Sybaris |
| **Ville Moderne** | Corigliano Calabro |
| **Type** | Sanctuaire Extra-urbain |

**Sources Anciennes**

**Localisation**

Sur les premières hauteurs de la Pollinara Superiore, en position dominante de la plaine de Sybaris et de la confluence des rivières Crati et Coscile.

| | | | |
|---|---|---|---|
| **Coordonnées IGM** | F 221 II SE | **Fourchette d'occupation** | Age du Fer - VIIe ? |
| **Protohistoire** | Age du Fer | **VIIe, VIe et Ve siècle** | VIIe ? |
| **IVe siècle - début IIIe** | | **Période Romaine** | |
| **Dernière fréquentation attestée** | | **Identification** | 1879 (F. S. Cavallari) |

**Structures**

Aucune structure n'a été trouvée.

**Matériel**

Age du Fer : un ceinturon en bronze et quelques scarabées ont été datés du premier âge du Fer.
Époque archaïque : quatre statuettes en terre cuite de type dédalique représentant une divinité féminine avec un *polos*, ainsi que des cratères proto-corinthiens en miniature. Ce matériel a été identifié avec un dépôt votif et a permis le classement du site en tant que lieu de culte. Le matériel grec le plus ancien indiquerait une occupation à partir du deuxième quart du VIIe siècle.

**Bibliographie**

F.S. Cavallari, in *NSc*, 1879, p. 50 et 87 ; L. Quilici, in *ASMG*, ns. IX-X, 1968-1969, p. 130, n. 510 ; J. de la Genière, in *Atti Taranto*, 1971, p. 271-272 ; P.G. Guzzo, in *Ricerche sulla protostoria della Sibaritide*, I, 1982, p. 25, n. 15 ; P.G. Guzzo, "Corigliano Calabro", *BTCGI*, V, 1987, p. 415-418, avec bibliographie précédente ; P.G. Guzzo, in *Storia della Calabria antica*, I, 1987, p. 166 ;
M. Osanna, 1992, p. 155, n° 4 ; R. Leone, 1998, p. 108-109 ; G. Genovese, 1999, p. 42-44.

Catalogue des Sites Archéologiques **Annexe** 1

**Numéro Carte** 6

| | |
|---|---|
| **Nom du Site** | Torre Mordillo |
| **Cité d'appartenance** | Sybaris |
| **Ville Moderne** | Spezzano Albanese |
| **Type** | Sanctuaire Extra-urbain |

**Sources Anciennes**

**Localisation**

Le site se situe sur un plateau, faisant partie d'un ensemble de terrasses, en proximité de la confluence des rivières Esaro et Coscile (ancien Sybaris), à environ 18km du rivage marin.

| | | | |
|---|---|---|---|
| **Coordonnées IGM** | F 221 II SO | **Fourchette d'occupation** | Age du Fer - IIIe |
| **Protohistoire** | IXe - VIIIe | **VIIe, VIe et Ve siècle** | VIIIe - VIe |
| **IVe siècle - début IIIe** | IVe - IIIe | **Période Romaine** | |
| **Dernière fréquentation attestée** | IIIe | **Identification** | 1888 (A. Pasqui) |

**Structures**

Age du Fer : Environ 230 tombes datables entre le IXe et le VIIIe siècles ont été trouvées. Outre la nécropole, la fouille d'un établissement grec du IVe a montré des traces d'un habitat de l'âge du Fer : un foyer avec des objets en céramique datables de la deuxième moitié du VIIIe.
Epoque archaïque : aucune structure de cette période n'a été trouvée.
IVe : Vestiges d'un habitat grec datable du IVe trouvés dans le secteur ouest du côté nord du plateau.
IIIe : Une grande enceinte fortifiée, construite avec des blocs irréguliers et à double parement, peut être datée du début du IIIe siècle.

**Matériel**

Age du Fer : Le mobilier des tombes concentre une grande quantité de matériel en bronze : objets de parure (fibules, anneaux, pendentifs, chatelaines, etc.) pour les tombes féminines et armes (épées, lances, couteaux) pour les masculines. Des fragments de céramique indigène ont été trouvés dans pratiquement tous les sondages du plateau, ce qui montre une zone d'habitat protohistorique étendue.
VIIIe-VIe : Un fragment architectonique (*geison* ?) datable du VIe siècle, des terres cuites figurées (tête de cheval du VIIIe, une protomé féminine du VIe) ainsi que de la céramique votive (coupes et *skyphoi* notamment) attestent l'existence d'un lieu de culte ici. Des trouvailles sporadiques incluent des fragments d'*œnochoés*, un *kotyle* protocorinthien et un *alabastron*.
Ve-IIIe : *Skyphoi* du Ve, coupe attique inscrite (*Dionys*) du Ve, céramique à vernis noir du IIIe, ainsi qu'une monnaie de Crotone datable entre la fin du VIe et 480 av. J.-C.

**Bibliographie**

L. Pigorini et A. Pasqui, in *NSc*, 1888, p. 239-268, 462-480, 575-592 et 648-671 ; A. de Franciscis, in *Atti Taranto*, 1961, p. 213-214 ; G. Forti, in *Atti Taranto*, 1967, p. 239 ; P.G. Guzzo, in *Klearchos*, XX, 1978, p. 145-146 ; P.G. Guzzo, in *Storia della Calabria antica*, I, 1987, p. 152 et 168 ; M. Osanna, 1992, p. 157-158, n° 12 ; R. Leone, 1998, p. 106-108 ; G. Genovese, 1999, p. 46-47.

**Numéro Carte** 7

| | |
|---|---|
| **Nom du Site** | S. Lorenzo del Vallo - Spezzano Albanese |
| **Cité d'appartenance** | Sybaris |
| **Ville Moderne** | S. Lorenzo del Vallo |
| **Type** | Sanctuaire Extra-urbain |

**Sources Anciennes**

**Localisation**

Sur une des premières collines de la basse vallée de l'Esaro, à proximité de la confluence entre cette rivière et le Follone.

| | | | |
|---|---|---|---|
| **Coordonnées IGM** | F 221 II SO | **Fourchette d'occupation** | VIIe - VIe |
| **Protohistoire** | | **VIIe, VIe et Ve siècle** | VIIe - VIe |
| **IVe siècle - début IIIe** | | **Période Romaine** | |
| **Dernière fréquentation attestée** | | **Identification** | 1935 (G. Pesce) |

**Structures**

Aucune structure n'a été trouvée.

**Matériel**

Fin du VIIe - début du VIe : Une terre cuite avec décoration à relief datable entre la fin du VIIe et le début du VIe.

**Bibliographie**

G. Pesce, *BdA*, 1935-1936, p. 228-231 ;
J. de la Genière, in *Atti Taranto*, 1971, p. 251 et 270 ;
P.G. Guzzo, in *Storia della Calabria*, I, 1987, p. 168-169 ;
M. Osanna, p. 165, n° 33 ; R. Leone, 1998, p. 109-110 ; G. Genovese, 1999, p. 47-48.

**Numéro Carte** 8

| | |
|---|---|
| **Nom du Site** | S. Mauro - Corigliano Calabro |
| **Cité d'appartenance** | Sybaris |
| **Ville Moderne** | Corigliano Calabro |
| **Type** | Sanctuaire Extra-urbain |

**Sources Anciennes**

**Localisation**

Aux marges sud de la plaine de Sybaris, où commencent les premiers reliefs du massif du Sila, entre les ruisseaux S. Mauro et Occhio di Lupo, dans la zone d'un monastère du XVIe.

| | | | |
|---|---|---|---|
| **Coordonnées IGM** | F 230 IV NO | **Fourchette d'occupation** | VIe - IIIe |
| **Protohistoire** | | **VIIe, VIe et Ve siècle** | VIe - Ve |
| **IVe siècle - début IIIe** | IVe - IIIe | **Période Romaine** | |
| **Dernière fréquentation attestée** | XVIe ap. J.-C. | **Identification** | 1961 (F. De Franciscis) |

**Structures**

Aucune structure n'a été trouvée.

**Matériel**

VIe : Une grande quantité de matériel, notamment des terres cuites architectoniques, a été trouvée à proximité du monastère d'époque moderne. Les terres cuites appartiennent à une frise figurée, probablement une scène de lutte entre Héraclès et Nérée ou Triton, ainsi que des fragments d'une corniche (peinte en rouge et noir sur fond crème avec un motif de double tresse) et d'une *sima* avec motif de tresse. Toutes les terres cuites sont datables de la première moitié du VIe. Ces éléments architectoniques peuvent appartenir à plus d'un édifice, peut-être un petit temple et un *thesauros*.
Ve : Fragments en marbre, dont le bras d'une déesse, datables autour de 440 av. J.-C.
De plus, le musée de Cosenza conserve des céramiques provenant probablement de ce site, mais sans contexte stratigraphique, comprenant des vases du corinthien ancien (VIIe) jusqu'aux vases italiotes à figures rouges du IVe et IIIe.

**Bibliographie**

F. De Franciscis, "Contributi all'archeologia di Sibari", in *Rendicconto dell'Accademia di Napoli*, XXXVI, 1961, p. 63-84 ; L. Quilici, in *ASMG*, IX-X, 1968-1969, p. 142, n. 714 ; P.G. Guzzo, "Corigliano Calabro", in *BTCGI*, V, 1987, p. 415-418 ; M. Osanna, 1992, p. 166, n° 36 ; R. Leone, 1998, p. 110 ; G. Genovese, 1999, p. 44-45.

**Numéro Carte** 9

| | |
|---|---|
| **Nom du Site** | Castrovillari - Centro storico |
| **Cité d'appartenance** | Sybaris |
| **Ville Moderne** | Castrovillari |
| **Type** | Sanctuaire Extra-urbain |

**Sources Anciennes**

**Localisation**

Au centre historique de Castrovillari, sur une colline à environ 360m au-dessus du niveau de la mer, en position dominante du haut cours du Coscile, dans la zone de S. Maria del Castello.

| | | | |
|---|---|---|---|
| **Coordonnées IGM** | F 221 II NO | **Fourchette d'occupation** | Age du Fer-époque hellénistique |
| **Protohistoire** | VIIIe - VIIe | **VIIe, VIe et Ve siècle** | VIe - Ve |
| **IVe siècle - début IIIe** | fin du IVe - début du IIIe | **Période Romaine** | |
| **Dernière fréquentation attestée** | | **Identification** | 1921 (P. Orsi) |

**Structures**

Age du Fer : sur la colline de Bonoluco, sur la rive droite du Coscile, en proximité de S. Maria del Castello, on a trouvé une petite nécropole d'époque protohistorique, probablement en rapport avec les traces d'un établissement (matériel sporadique) situé dans la zone de S. Maria del Castello.

**Matériel**

Tout le matériel retrouvé sur le site provient de découvertes sporadiques, sans contexte.
Age du Fer : fragments de céramique géométrique indigène, avec décoration "a tenda", datables entre le VIIIe et le début du VIIe.
Epoque archaïque : une statuette en terre cuite de divinité féminine (VIe siècle), des vases corinthiens, attiques à figures noires, des coupes de tradition ionienne et *krateriskoi* votifs.
Ve : Une antéfixe en terre cuite à protomé féminine, comparable aux modèles campaniens de la première moitié du Ve.
IVe - IIIe : Fragments de terre cuite d'époque hellénistique.

**Bibliographie**

P. Orsi, *NSc*, 1921, p. 168 ; J. de la Genière, in *Atti Taranto*, 1971, p. 266 ; F. di Vasto, *Ricerche archeologiche in agro di Castrovillari*, Corigliano Calabro, 1974 ; U. Fantasia et P.G. Guzzo, "Castrovillari", in *BTCGI*, V, 1987, p. 145-152 (avec bibliographie précédente) ; P. G. Guzzo, *I Brettii. Storia e archeologia della Calabria preromana*, Milan, 1989, p. 35-36 ; M. Osanna, 1992, p. 164, n° 28 ; R. Leone, 1998, p. 105-106 ; G. Genovese, 1999, p. 50.

**Numéro Carte** 10

| | |
|---|---|
| **Nom du Site** | Punta Alice |
| **Cité d'appartenance** | Sybaris - Crotone |
| **Ville Moderne** | Cirò Marina |
| **Type** | Sanctuaire Extra-urbain |

**Sources Anciennes**

**Localisation**

Sur le promontoire de Punta Alice, qui délimite le golfe de Tarente.

| | | | |
|---|---|---|---|
| **Coordonnées IGM** | F 231 III SE | **Fourchette d'occupation** | VIIe - IIIe |
| **Protohistoire** | | **VIIe, VIe et Ve siècle** | VIIe - Ve |
| **IVe siècle - début IIIe** | IIIe | **Période Romaine** | |
| **Dernière fréquentation attestée** | IIIe | **Identification** | 1924 (P. Orsi) |

**Structures**

VIe : Un temple qui devait avoir un aspect archaïsant, avec une cella très allongée (27 x 8m), construit avec du calcaire local, sans vestibule et comportant une colonnade centrale. La cella était suivi d'un *adyton* avec quatre pilastres internes.
IIIe : Le temple archaïque fut remplacé au début du IIIe par un nouvel édifice sacré qui reprend l'emplacement et l'orientation du précédent. La statue de culte et les anathemata furent enterrés dans le nouvel *adyton*. Le plan du nouveau temple comportait 8 colonnes en façade et 19 sur les long côtés.

**Matériel**

VIIe : Le matériel votif le plus ancien est daté du milieu du VIIe : fragments de coupes de tradition ionienne de type B1 et B2, céramique du corinthien ancien, coupe à figure noire provenant de Samos, amphores SOS et une tête en terre cuite d'un *kouros*. Ce matériel semble indiquer un culte à cet endroit à partir du milieu du siècle, avant la construction du premier temple.
VIe : Les terres cuites architectoniques sont datables de la seconde moitié du VIe, dont la décoration peut être comparable aux exemplaires trouvés à Métaponte et à Caulonia.

**Bibliographie**

P. Orsi, in *ASMG*, 1932, p. 8-182 ; D. Mertens, in *Attività archeologica in Basilicata*, 1980, p. 46-47 ; D. Mertens, in *Atti Taranto*, 1983, p. 207-223 ; E. Lattanzi, in *Atti Taranto*, 1982, p. 563 ; J. de la Genière et C. Sabbione, in *ASMG*, 1983-1984, p. 173 ; A. de Franciscis, in *Klearchos*, XXVIII, 1986, p. 109-112 ; J. de la Genière, "Cirò", in *BTCGI*, V, 1987, p. 311-318 ; M. Osanna, 1992, p. 199-200, n° 42 ; R. Spadea, "Cirò", in *EAA*, suppl. II, 1971-1994, p. 171 ; R. Spadea, in *Santuari della Magna Grecia*, 1996, p. 247 ; M. Mertens-Horn, in *Santuari della Magna Grecia*, 1996, p. 261 ; R. Leone, 1998, p. 87-89 ; G. Genovese, 1999, p. 71-73.

Catalogue des Sites Archéologiques **Annexe** 2

**Numéro Carte** 1

| | |
|---|---|
| **Nom du Site** | Héraion Tables Palatines |
| **Cité d'appartenance** | Métaponte |
| **Ville Moderne** | Bernalda |
| **Type** | Sanctuaire Extra-urbain |

**Sources Anciennes**

**Localisation**

Sur la rive droite du Bradano, sur une petite élévation du terrain.

| | | | |
|---|---|---|---|
| **Coordonnées IGM** | F 201 II SO | **Fourchette d'occupation** | fin du VIIe - époque romaine |
| **Protohistoire** | | **VIIe, VIe et Ve siècle** | VIIe |
| **IVe siècle - début IIIe** | IVe | **Période Romaine** | époque républicaine et impériale |
| **Dernière fréquentation attestée** | | **Identification** | 1830 (Duca Luynes) |

**Structures**

VIIe : Sanctuaire construit à l'époque de la fondation de la cité grecque, à la fin du VII. La structure la plus ancienne retrouvée sur le lieu est l'autel, à 26 m. de la façade est du temple. Les structures du temple actuellement visibles datent du VIe : avec une péristasis de 6 x 12 colonnes, le temple est orienté est-ouest et composé de *pronaos-naos-adyton*. Les limites du sanctuaire ne sont pas connues ; outre le temple principal, ont été retrouvées quelques structures identifiées comme étant un mur de *temenos* à 16m au nord du temple et une série de petits monuments archaïques identifiés grâce à la photographie aérienne (Adamesteanu 1967) mesurant 6 x 9m chacun.
L'identification du temple à Héra est possible grâce à une inscription sur un vase archaïque : on lit "*tas he*" et J. Bérard a proposé de compléter l'inscription en "*tâs Héras emí*".

**Matériel**

VIIe : Décoration architetonique en terre-cuite et matériel votif, dont terre-cuites archaiques, fragments de céramique corinthienne, céramique archaique locale, têtes de statuettes féminine type Tanagra et monnaies romaines. Les terres-cuites figurées représentent une figure féminine et peuvent être mises en rapport avec celles retrouvées dans le sanctuaire de S. Biagio et dans le sanctuaire urbain de Métaponte.

**Bibliographie**

Duc de Luynes et F.J. Debacq, 1833, p. 36; M. Lacava, 1891, p. 82; E. Galli, 1926-1927, p. 66; J. Bérard, *ArchStorCalabria*, 1936, p. 6; P.C. Sestieri, *NSc*, 1940, p. 51-53; G. Nenci, *PP*, 1966; D. Adamesteanu, *RA*, 1967, p. 17-19; D. Mertens, *Atti Taranto*, 1973, p. 212-216; D. Adamesteanu, *La Basilicata antica*,1974, p. 54-55; M.L. Lazzarini, *Mem-Linc*, 1976, n. 532; F. G. Lo Porto, *Xenia*,1981; G. Gullini, *Megale Hellas*, 1983, p. 267-275; I.E.M. Edlund, 1987, p. 96-98; R. Giacomelli, 1989, p. 77; M. Osanna, 1992, p. 78.

**Numéro Carte** 2

| | |
|---|---|
| **Nom du Site** | S. Biagio della Venella |
| **Cité d'appartenance** | Métaponte |
| **Ville Moderne** | Bernalda |
| **Type** | Sanctuaire Extra-urbain |

**Sources Anciennes**

Bacchylide, 11, 11.

**Localisation**

Sur la rive gauche du Basento, dans la vallée crée par la rivière du Venella, à 6 km. du centre urbain de Métaponte.

| | | | |
|---|---|---|---|
| **Coordonnées IGM** | F 201 II SO | **Fourchette d'occupation** | fin VIIe-IVe |
| **Protohistoire** | | **VIIe, VIe et Ve siècle** | VIIe |
| **IVe siècle - début IIIe** | IVe | **Période Romaine** | époque républicaine |
| **Dernière fréquentation attestée** | époque romaine républicaine | **Identification** | |

**Structures**

Le site est caractérisé par la présence de cinq sources d'eau.
VIIe-VIe : Il fut occupé dès le dernier quart du VIIe, mais les premières structures semblent être construites uniquement au début du VIe. Au VIe est aussi construit un *sacellum*-vasque pour la captation des eaux des sources.
Un four a également été découvert du côté nord des sources et a pu être daté du VIe, à partir des fragments de statuettes et de cérmique y retrouvés, ce qui indique une production locale des offrandes.

**Matériel**

VIIe-VIe : Le matériel le plus ancien est constitué des terres-cuites figurées de divinité féminine, de type dédalique et datable de la seconde moitié du VIIe. Appartenant probablement à l'édifice construit au VIe, ont été trouvés des fragments de décoration en terre-cuite représentant une scène de départ de guerrier conduit par des chevaux ailés et datables de la première moitié du VIe.
IVe : La grande quantité de matériel votif a été retrouvé et permet l'attribution du sanctuaire à Artémis.

**Bibliographie**

D. Adamesteanu, *BA*, 1964, p. 360-361 ; D. Adamesteanu, *Atti Taranto*, 1964, p. 127-132 ; D. Adamesteanu, *Atti Taranto*, 1966, p. 270-272 ; D. Adamesteanu, *RA*, 1967, p. 19-25 ; E. Paribeni, *Atti Taranto*, 1973, p. 457-460 ; D. Adamesteanu, *Atti Taranto*, 1974, p. 253-256; Olbrich, *PP*, 1976 ; D. Adamesteanu, *Atti Taranto*, 1977, p. 368-371; G. Olbrich, 1979; D. Ugolini, *MEFRA*, 1983; A. Bottini-P.G.Guzzo, 1986, p. 103-107; I.E.M. Edlund, 1987, p. 98-99; F.G. Lo Porto, *Xenia*, 1988, p. 14-15; *Ori Taranto*, 1985, p. 90, no. 18 ; A. Bottini, *Magna Graecia*, XXV, 1-4, 1990, p. 21; M. Osanna, 1992, p. 79-80; D. Adamesteanu, *BTCGI*, XVII, 2001, p. 263-267.

Catalogue des Sites Archéologiques **Annexe** 2

**Numéro Carte** 3

| | |
|---|---|
| **Nom du Site** | Lago del Lupo |
| **Cité d'appartenance** | Métaponte |
| **Ville Moderne** | Bernalda |
| **Type** | Habitat |

**Sources Anciennes**

**Localisation**

Il se trouve à environ 6 Km du centre urbain, au centre de la plaine, le long d'une depression ou canal, qui représente les divisions régulières du territoire de Métaponte.

| | | | |
|---|---|---|---|
| **Coordonnées IGM** | F 201 II NO | **Fourchette d'occupation** | milieu du VIe - fin du IVe |
| **Protohistoire** | | **VIIe, VIe et Ve siècle** | milieu du VIe |
| **IVe siècle - début IIIe** | IVe | **Période Romaine** | |
| **Dernière fréquentation attestée** | | **Identification** | |

**Structures**

Ce site était habité durant l'époque archaïque, fut abandoné et ensuite réutilisé pendant le IVe.
IVe : Plusieurs fermes ont été repérées, mais l'habitat le mieux conservé a été fouillé par A. S. Stefan en 1969 et appelé ensuite "Fattoria Stefan"; il est datable vers la fin du IV. Son plan a été relevé, restitue un grand habitat de dix pièces organisées autour d'une court et indique des similitudes avec les plans d'habitats de Chersonesos. Il semble que son organisation suit le schéma d'une unité de production indépendente, dont on reconnait une cuisine et d'autres spaces qui devaient servir aussi au stokage.

**Matériel**

VIe : Le matériel le plus ancien compte avec *kylikes* de tradition ionienne et céramique corinthienne et corinthienne tardive.

**Bibliographie**

D. Adamesteanu, *Atti Taranto*, 1969, p. 235 ; D. Adamesteanu, *La Basilicata antica*, 1974, p. 81 ; J.C. Carter, *Ancient Crossroad*, 1977; J.C. Carter, 1978 ; M. Osanna, 1992, p. 81.

Catalogue des Sites Archéologiques **Annexe** 2

**Numéro Carte** 4

| | |
|---|---|
| **Nom du Site** | Cugno del Pero |
| **Cité d'appartenance** | Métaponte |
| **Ville Moderne** | Bernalda |
| **Type** | Habitat |

**Sources Anciennes**

**Localisation**

Le site se situe dans une zone de bas reliefs collinaires à environ dix kilomètres du centre urbain de Métaponte et à l'ouest de la moderne Bernalda, entre les fleuves Bradano et Basento.

| | | | |
|---|---|---|---|
| **Coordonnées IGM** | F 201 IV NO | **Fourchette d'occupation** | milieu du VIe |
| **Protohistoire** | | **VIIe, VIe et Ve siècle** | milieu du VIe |
| **IVe siècle - début IIIe** | | **Période Romaine** | |
| **Dernière fréquentation attestée** | VIe | **Identification** | |

**Structures**

VIe : Cette ferme est la plus lointaine de la ville retrouvée dans le territoire de Métaponte. Elle a été habitée aux alentours de 550 et abandonnée depuis. Les structures retrouvées sont en pierre non travaillée et l'élévation était probablement faite de briques crues. Le plan rectangulaire restitue une habitation en quatre pièces.

**Matériel**

VIe : Le matériel retrouvé est composé essentiellement d'objets d'usage quotidien, dont *kylikes* de tradition ionienne et *skyphoi* à corps haut et bord évasé de production coloniale, datables du VIe, probablement dans la seconde moitié du siècle.

**Bibliographie**

D. Adamesteanu, *Atti Taranto*, 1969, p. 234 ; D. Adamesteanu, *La Basilicata Antica*, 1974, p. 82-85 ; J.C. Carter, *Ancient Crossroad*, 1977 ; M. Osanna, 1992, p. 82.

**Numéro Carte** 5

| | |
|---|---|
| **Nom du Site** | Ponte Fabrizio |
| **Cité d'appartenance** | Métaponte |
| **Ville Moderne** | Bernalda |
| **Type** | Habitat |

**Sources Anciennes**

**Localisation**

Localité située dans la vallée de la rivière Venella, en proximité du sanctuaire de San Biagio.

| | | | |
|---|---|---|---|
| **Coordonnées IGM** | F 201 II SO | **Fourchette d'occupation** | VIe - IVe |
| **Protohistoire** | | **VIIe, VIe et Ve siècle** | VIe |
| **IVe siècle - début IIIe** | seconde moitié du IVe | **Période Romaine** | |
| **Dernière fréquentation attestée** | fin du IVe | **Identification** | |

**Structures**

VIe-IVe : Sur une première structure de caractère agricole datée du VI vient se placer une deuxième structure de la seconde moitié du IV s. Le plan de l'habitat est simple : neuf pièces sont placées en longeur, les unes après les autres, sans cour centrale.

**Matériel**

Les publications ne donnent pas d'indication du matériel retrouvé.

**Bibliographie**

J.C. Carter, 1981 ; J.C. Carter, *Atti Taranto*, 1985, p. 480 ; J.C. Carter, 1987, p. 208 ; M. Osanna, 1992, p. 80.

**Numéro Carte** 6

| | |
|---|---|
| **Nom du Site** | Masseria Sant'Angelo Vecchio |
| **Cité d'appartenance** | Métaponte |
| **Ville Moderne** | Bernalda |
| **Type** | Habitat |

**Sources Anciennes**

**Localisation**

À environ 8,5 km du centre urbain, le site se situe le long de la vallée du Basento, sur sa rive gauche.

| | | | |
|---|---|---|---|
| **Coordonnées IGM** | F 201 II SO | **Fourchette d'occupation** | VIe - IVe |
| **Protohistoire** | | **VIIe, VIe et Ve siècle** | VIe - Ve |
| **IVe siècle - début IIIe** | IVe | **Période Romaine** | |
| **Dernière fréquentation attestée** | | **Identification** | |

**Structures**

VIe-Ve : On a trouvé des traces d'un mur de terrasse.
IVe : A proximité du mur, une nécropole présente des sépultures caractérisées par des sarcophages en pierre et un petit ensemble de fours
IVe : A la suite des travaux agricoles, le site a été identifié comme une ferme, dont une structure construite à sec, présentant des traces de brulé et datable du IVe.

**Matériel**

Ve : Sur les pentes de la colline, un dépôt de céramique votive, contenant de la céramique à bandes et à vernis noir, notamment des petites coupelles. Ce matériel a été daté du début du Ve et renvoie, peut-être, à un culte à Héra.
IVe : Le matériel retrouvé lors des travaux archéologiques a permis de dater la ferme du IVe. Dans l'ensemble de fours, le matériel comprend des rebuts de lastres et matrices d'antéfixes en terre cuite.

**Bibliographie**

E. Latanzi, in *Atti Taranto*, 1979, p. 406-407 ; I. E. M. Edlund, 1987, p. 99-100.

**Numéro Carte** 7

| | |
|---|---|
| **Nom du Site** | Sant'Angelo Grieco |
| **Cité d'appartenance** | Métaponte |
| **Ville Moderne** | Bernalda |
| **Type** | Habitat |

**Sources Anciennes**

**Localisation**

À 12km du centre urbain de Métaponte, sur la rive gauche du ruisseau Venella, à proximité de la localité Vinella.

| | | | |
|---|---|---|---|
| **Coordonnées IGM** | F 201 II SO | **Fourchette d'occupation** | |
| **Protohistoire** | | **VIIe, VIe et Ve siècle** | milieu du VIe |
| **IVe siècle - début IIIe** | IVe | **Période Romaine** | |
| **Dernière fréquentation attestée** | | **Identification** | |

**Structures**

VIe - IVe : Petit habitat, probablement une ferme, qui a livré des traces d'une occupation au milieu du VIe et puis au IVe.

**Matériel**

Ve : Un chapiteau dorique daté du début du Ve siècle, mais la structure à laquelle cet élément architectonique pouvait appartenir n'a pas été mise au jour.

**Bibliographie**

J. C. Carter, 1980, p. 162 ; I. E. M. Edlund, 1987, p. 100 ; M. Osanna, 1992, p. 81, n° 8 ; J. C. Carter, 1994, p. 177-178.

**Numéro Carte** 8

**Nom du Site** Vinella

**Cité d'appartenance** Métaponte

**Ville Moderne** Bernalda

**Type** Nécropole

**Sources Anciennes**

**Localisation**

À 12km du centre urbain de Métaponte, sur la rive gauche du ruisseau Venella, à proximité de la localité Sant'Angelo Grieco.

**Coordonnées IGM** F 201 II SO

**Fourchette d'occupation** Ve

**Protohistoire**

**VIIe, VIe et Ve siècle** début du Ve

**IVe siècle - début IIIe**

**Période Romaine**

**Dernière fréquentation attestée** Ve

**Identification**

**Structures**

Ve : La structure d'une tombe a été détruite par les travaux agricoles.

**Matériel**

Ve : Le mobilier retrouvé comportait une amphore, deux lécythes à figures rouges et un à figures noires, un *skyphos* à vernis noir, une petite coupe d'une seule anse et une *pyxide* décorée à bandes.

**Bibliographie**

E. Latanzi, in *Atti Taranto*, 1981, p. 276 ; M. Osanna, 1992, p. 81, n° 7.

**Numéro Carte** 9

| | |
|---|---|
| **Nom du Site** | Incoronata |
| **Cité d'appartenance** | Métaponte |
| **Ville Moderne** | Pisticci |
| **Type** | Etablissement |

**Sources Anciennes**

**Localisation**

Sur la colline d'Incoronata, qui se situe au nord et en proximité de S. Teodoro

| | | | |
|---|---|---|---|
| **Coordonnées IGM** | F 201 III SE | **Fourchette d'occupation** | protohistorique-VIe |
| **Protohistoire** | jusqu'à la fin du VIIe | **VIIe, VIe et Ve siècle** | début du VIe |
| **IVe siècle - début IIIe** | | **Période Romaine** | |
| **Dernière fréquentation attestée** | | **Identification** | P. Orlandini |

**Structures**

C'est un des plus anciens établissements grecs trouvé en Grande Grèce.
Protohistoire : L'hypothèse générale est d'un emporion grec en milieu indigène, qui disparaît après la fondation de Métaponte.
VIe : La zone fera l'objet d'une occupation grecque dans la première moitié du VIe. Sur la pente sud-est de la colline d'Incoronata, un petit lieu de culte grec a laissé une partie de ses fondations.

**Matériel**

VIIe : Grande quantité de céramique géométrique de type corinthien, importé ou d'imitation locale, dont un *skyphos* corinthien datable de 657 av.J.-C., ainsi que fragments céramiques d'importation de Rhodes et de l'Asie Mineure.
VIe : Pour le sanctuaire grec de VIe, le matériel compte des fragments de revêtement en terre-cuite, des tuiles, des statuettes du même type retrouvé à San Biagio et de la céramique, dont surtout des vases en miniature et des *kylikes* de tradition ionienne.

**Bibliographie**

J.C. Carter, *Ancient Crossroad*, 1977 ; J.C. Carter, *Atti Taranto*, 1977, p. 399-401 ; M. Osanna, 1992, p. 83. Des nouvelles explorations archéologiques, encore inédites, sont en cours sous la direction de M. Denti de l'Université de Rennes.

**Numéro Carte** 10

| | |
|---|---|
| **Nom du Site** | Tinchi |
| **Cité d'appartenance** | Métaponte |
| **Ville Moderne** | Pisticci |
| **Type** | Sanctuaire Extra-urbain et Nécropole |

**Sources Anciennes**

**Localisation**

C’est une terrace située au centre des rivières du Basento et du Cavone, dans une zone à reliefs bas, à environ 12 Km de la côte.

| | | | |
|---|---|---|---|
| **Coordonnées IGM** | F 201 III SE | **Fourchette d’occupation** | Protohistorique-Ve |
| **Protohistoire** | jusqu’au VIIIe | **VIIe, VIe et Ve siècle** | VIe - Ve |
| **IVe siècle - début IIIe** | | **Période Romaine** | |
| **Dernière fréquentation attestée** | | **Identification** | |

**Structures**

Préhistoire : Le site abritait un centre indigène assez important, dont les signes d’occupation vont jusqu’au VIII s. Ensuite,
VIe : D. Adamesteanu a trouvé les traces d’un petit lieu de culte, dont le matériel est inédit et ne sera probablement jamais publié. Les brèves notices sur ce site disent que la fréquentation grecque montre des signes plus forts dans la première moitié du VIe.
Ve : Dans la même zone, une tombe à caisson a été également trouvé, dont le matériel permet une datation au milieu du Ve.

**Matériel**

VIe : Le matériel du petit sanctuaire n’est pas publié.
Ve : De la tombe d’époque classique, le mobilier présente, entre autres, une *pelike* à figures rouges de fabrication proto-italiote et attribuée au Peintre du Cyclope.

**Bibliographie**

D. Adamesteanu, *Atti Taranto*, 1973, p. 186 ; D. Adamesteanu, *La Basilicata antica*, p. 64-66 ; M.T. Giannotta, *Metaponto ellenistico romana*, Galatina, 1980, p. 45 ; A. Bottini, *Atti Taranto*, 1982, p. 459 ; M. Osanna, 1992, p. 53 et 83.

**Numéro Carte** 11

| | |
|---|---|
| **Nom du Site** | Pisticci |
| **Cité d'appartenance** | Métaponte |
| **Ville Moderne** | Pisticci |
| **Type** | Site Indigène |

**Sources Anciennes**

**Localisation**

C’est une colline d’une altitude maximale de 364m à environ 20km de la côte ionienne, entre les vallées du Basento et du Cavone.

| | | | |
|---|---|---|---|
| **Coordonnées IGM** | F 201 III SO | **Fourchette d’occupation** | Age du Fer-IVe |
| **Protohistoire** | Âge du Fer | **VIIe, VIe et Ve siècle** | VIIe - Ve |
| **IVe siècle - début IIIe** | IVe | **Période Romaine** | |
| **Dernière fréquentation attestée** | | **Identification** | 1902 (Quagliati) |

**Structures**

Ce centre indigène montre des signes très nets d'une présence importante et continue depuis l’âge du fer jusqu’au IVe siècle, sans intervention directe des Grecs.
Âge du fer : de cette période, a été identifié une zone d’habitat à S. Maria del Casale.
Le site se compose d’une nécropole, avec plusieurs noyaux de tombes, repartis dans toute la fourchette chronologique d’occupation du site.
VIe : on a pu identifié des traces d’une structure de type *phrourion* datable dans la deuxième moitié du VIe.
Ve-IVe : Un grand nombre de tombes a été trouvé dans diverses zones du centre moderne de Pisticci et couvrant toute la fourchette chrnologique du Ve et IVe.

**Matériel**

VIIIe : dans le lieu-dit S. Leonardo, le mobilier des tombes se compose de céramique indigène, des fragments de lance en bronze et d’épée en fer dans les tombes masculines ainsi que des riches parures en bronze pour les féminines.
VIIe - VIe : céramique indigène, à décoration géometrique et sans décoration, ainsi que de la céramique de production grecque coloniale. À via Di Giulio et Matino Soprano : à côté de la céramique indigène, un nombre important de vases grecs d’importation a été retrouvé dans le mobilier des tombes.
VIe - IVe : sur les pentes de la colline, ont été trouvés de nombreux fragments de vases à figures noires et rouges, ainsi que des fragments en bronze.
Ve-IVe : dans le centre moderne, dans le tournant du siècle, les vases grecs d’importation (attiques notamment) sont remplacés par des vases de production coloniale locale, en particulier apulienne.

**Bibliographie**

Q. Quagliati, *NSc*, 1902, p. 312-319; Q. Quagliati, *NSc*, 1903, p. 262-264; Q. Quagliati, *NSc*, 1904, p. 196-208; D. Adamesteanu, 1966; D. Adamesteanu, *RA*, 1967, p. 28; D. Adamesteanu, *Atti Taranto*, 1968, p. 166-167; F. G. Lo Porto, *BA*, 1968, p. 115-122; F.G. Lo Porto, *NSc*, 1969, p. 139-157; F.G. Lo Porto, *MonAnt*, 1973, p. 154-157; D. Adamesteanu, *La Basilicata antica*, 1974, p. 134-144; *Museo Ridola*, 1976, p. 143-145; E. Lattanzi, *StEtr*, 1981, p. 484; M. Tagliente-M. Lombardo, *PP*, 1985; M. Lombardo, *NumAntCl*, 1987, p. 87-100 ; M. Osanna, 1992, p. 54 et 83-84; V. Barberis, 1999, p. 75, n° A40.

**Numéro Carte** 12

| | |
|---|---|
| **Nom du Site** | Cozzo Presepe |
| **Cité d'appartenance** | Métaponte |
| **Ville Moderne** | Montescaglioso |
| **Type** | Fortification |

**Sources Anciennes**

**Localisation**

À environ 15km du centre urbain de Métaponte, dans une region collinaire (altitudes autour des 100m), sur la rive droite du Bradano, sur une terrasse qui permet la visibilité d'une grande partie de la vallée.

| | | | |
|---|---|---|---|
| **Coordonnées IGM** | F 201 IV NO | **Fourchette d'occupation** | Âge du fer - IVe |
| **Protohistoire** | Âge du fer | **VIIe, VIe et Ve siècle** | VIIe - Ve |
| **IVe siècle - début IIIe** | IVe | **Période Romaine** | |
| **Dernière fréquentation attestée** | | **Identification** | 1964 |

**Structures**

Protohistoire : Le site montre des traces d'une occupation indigène, notamment par des traces de fonds de cabannes du VIIe. Vers la fin du VIIe, le site semble marquer le déplacement des populations indigènes vers l'intérieur, avec l'abandon de cet habitat.
VIe : La construction d'une structure édifiée avec des blocs de pierre irréguliers remonte au début du siècle. Les caractéristiques de la construction ont permis de l'identifier comme une fortification.
Ve : Cette fortification est remplacée par un petit lieu de culte datable du Ve siècle : un petit autel et un dépôt votif ont été trouvés à l'emplacement de l'ancienne fortification
IVe : Pendant la période hellénistique, nous trouvons aussi une nécropole, avec du matériel céramique de fabrication locale.

**Matériel**

Protohistoire : Céramique d'importation ou d'imitation, de type corinthien ou rhodien, comportant une décoration géométrique et datable du VIIe.
Pour la nécropole du IVe : nombreux objets de céramique à figures rouges.

**Bibliographie**

D. Adamesteanu, *RA*, 1967, p. 34 ; D. Adamesteanu, *Atti Taranto*, 1968, p. 167 ; J.P. Morel, *MEFRA*, 1970 ; J. De la Genière, *Atti Taranto*, 1971, p. 257-258 ; D. Adamesteanu, *Atti Taranto*, 1972, p. 320 ; J. Du Plat Taylor et al., *NSc*, 1977 ; J.C. Carter, *Ancient Crossroad*, 1977 ; J.P. Morel, *BTCGI*, 1987 ; M. Osanna, 1992, p. 82 ; V. Barberis, 1999, p. 74, n° A36.

**Numéro Carte** 13

**Nom du Site** Saldone

**Cité d'appartenance** Métaponte

**Ville Moderne** Bernalda

**Type** Habitat

**Sources Anciennes**

**Localisation**

À 5km au nord du centre urbain de Métaponte, dans une zone de plaine, à proximité du Bradano

| | | | |
|---|---|---|---|
| **Coordonnées IGM** | F 201 II NO | **Fourchette d'occupation** | VIe - IIIe |
| **Protohistoire** | | **VIIe, VIe et Ve siècle** | VIe - Ve |
| **IVe siècle - début IIIe** | IVe - IIIe | **Période Romaine** | |
| **Dernière fréquentation attestée** | IIIe | **Identification** | 1967 (D. Adamesteanu) |

**Structures**

VIe - IIIe : Dans ce site, on été identifiées trois fermes grecques : à Fattoria Musillo, à Casa Musillo et à Pascucci-Torraca. Les structures montrent des signes d'au moins trois phases de construction qui se succèdent. Ces phases sont reconnaissables grâce à des couches de décomposition de briques crues.
Ve : Outre les fermes, un total de 16 tombes ont été trouvés, dont 8 étaíent déjà pillées.

**Matériel**

Ve : Le mobilier des tombes comportait des *lécythes*, des *skyphoi*, des *pélikai* à vernis noir et des *pyxides*, ainsi que des vases miniature et strigile. Une des tombes a livré un mobilier très riche : une hydrie du Peintre de Pisticci, deux *owl-skyphoi* et deux strigiles en bronze.

**Bibliographie**

D. Adamesteanu, in *Atti Taranto*, 1967, p. 254 ; Uggeri, in *Parola del Passato*, 1969, p 62 ; D. Adamesteanu, *La Basilicata antica*, 1974, p. 81 ; J. C. Carter, in *Attività archeologica in Basilicata*, 1980, p. 31-32 ; M. Osanna, 1992, p. 81-82, n° 10.

**Numéro Carte** 14

| | |
|---|---|
| **Nom du Site** | Stornara |
| **Cité d'appartenance** | Métaponte ? |
| **Ville Moderne** | Ginosa |
| **Type** | Nécropole |

**Sources Anciennes**

**Localisation**

Au nord de la rivière du Bradano, avant celle du Lato, à environ 3 km du site de Contrada Pantano.

| | | | |
|---|---|---|---|
| **Coordonnées IGM** | F 201 I SE | **Fourchette d'occupation** | VIe - IVe |
| **Protohistoire** | | **VIIe, VIe et Ve siècle** | VIe - Ve |
| **IVe siècle - début IIIe** | IVe | **Période Romaine** | |
| **Dernière fréquentation attestée** | IVe | **Identification** | |

**Structures**

VIe - IVe : La nécropole identifiée à cet endroit est composée de 67 tombes découvertes jusqu'à présent. Les tombes avaient l'orientation NO-SE et les dépositions suivaient le type d'inhumation en position supine. La typologie des tombes est homogène, représentée par des sarcophages pour les tombes de VIe et des tombes à couvercle à double pente ou à fosse revêtues et couvertes de tuiles au IVe.
Parmi les tombes de IVe siècle, il est intéressant de noter l'existence d'une tombe à fosse revêtue d'enduit et de deux cas d'incinération. Autre particularité est le nombre réduit de tombes d'enfants (10 tombes uniquement), toutes datables du IVe, à l'exception d'une contenant un lécythe attique à figure noir datable du Ve.

Selon A. De Siena, la documentation archéologique de ce site est analogue à celle des sites du territoire de Métaponte, ce qui le conduit à proposer une attribution au territoire de la colonie achéenne.

**Matériel**

VIe : La présence d'une amphore commerciale corinthienne dans les sarcophages archaïques, qui renvoie aux rites retrouvés dans le territoire de Métaponte, semble indiquer l'appartenance de la nécropole à ce territoire.
IVe : Nombreux objets de céramique à vernis noir, y compris à figures rouges.

**Bibliographie**

A. De Siena, *Atti Taranto*, 2000, p. 759 ; T. Schojer, *Atti Taranto*, suppl. 2001, p. 84-85.

**Numéro Carte** 15

| | |
|---|---|
| **Nom du Site** | Ginosa Marina |
| **Cité d'appartenance** | Métaponte ? |
| **Ville Moderne** | Ginosa |
| **Type** | Nécropole |

**Sources Anciennes**

**Localisation**

Zone cotière entre les rivières du Bradano et du Lato.

| | | | |
|---|---|---|---|
| **Coordonnées IGM** | F 201 I SE | **Fourchette d'occupation** | IVe - IIIe |
| **Protohistoire** | | **VIIe, VIe et Ve siècle** | |
| **IVe siècle - début IIIe** | IVe | **Période Romaine** | début du IIIe |
| **Dernière fréquentation attestée** | IIIe | **Identification** | 1840 (F. Miani) |

**Structures**

IVe-IIIe : Une tombe découverte en 1927 dans la localité Chiaradonna, propriété Girifalco, comportait dans son mobilier deux objets en or.

**Matériel**

IVe-IIIe : Diadème et boucle d'oreille en or, pince en bronze, pelikè à vernis noir, ainsi que quelques objets en argile faisaient partie du mobilier de cette tombe. Son mobilier est à mettre en rapport avec la tombe de Castellaneta Marina, lieu-dit Frisino.

**Bibliographie**

*Ori Taranto*, 1985, p. 424, mobilier LXXXIII ; A. Capurso, 1985, p. 14 ; E. Lippolis, *Catalogo del Museo Nazionale Archeologico di Taranto*, II, 1, 1992, p. 22 ;

**Numéro Carte** 16

| | |
|---|---|
| **Nom du Site** | Castellaneta Marina |
| **Cité d'appartenance** | Métaponte ? |
| **Ville Moderne** | Taranto |
| **Type** | Nécropole avec habitat |

**Sources Anciennes**

**Localisation**

Nécropole trouvée dans la Masseria Scollato, à Castellaneta Marina, dans une zone d'environ 1500m2. Une autre tombe a été trouvé à 500m de distance, à Contrada Fresine.

| | | | |
|---|---|---|---|
| **Coordonnées IGM** | F 201 II NE | **Fourchette d'occupation** | du milieu du Ve au début IIIe |
| **Protohistoire** | | **VIIe, VIe et Ve siècle** | milieu du Ve |
| **IVe siècle - début IIIe** | IVe | **Période Romaine** | début du IIIe |
| **Dernière fréquentation attestée** | IIIe | **Identification** | 1953 et 1996 (T. Schojer) |

**Structures**

Ve - IIIe : 20 tombes ont été trouvée dans une superficie d'environ 1500m2, dont 15 regroupées en deux noyaux probablement faisant partie de deux familles tandis que les autres 5 se trouvaient dispersées dans une vaste zone. Toutes respectaient la même orientation NO-SE, étaient creusées dans le terrain alluvial et presque la moitié des tombes sont des dépositions d'enfant. Les tombes sont de type à fosse avec les parois revêtues de tuiles et couvertes par de grandes lastres ; une seule tombe présentait un enduit sur les parois et le fond.

D'un intérêt particulier est l'existence d'une tombe à incinération d'un individu adulte. Dans le territoire de Tarente il n'existe aucun autre exemple de ce rituel funéraire.

Entre les deux noyaux de tombes, une exploration de superficie a révélé une concentration de fragments de tuiles, dans une zone très bouleversé par les labours agricoles qui ont détruit les vestiges antiques et ont porté les fragments à la surface. Ce matériel permet l'identification d'un petit habitat rural en liaison avec la nécropole.

Il faut remarquer également l'existence d'une tombe retrouvée en 1953 à 500 m. de distance, dans la localité Contrada Frisino, dont le matériel permet d'attribuer un statut social privilégié du défunt, en fort contraste avec l'ensemble de la nécropole.

**Matériel**

IVe - IIIe : Le mobilier des tombes est très restreint et présent dans uniquement 8 tombes. Les objets sont datables entre la première moitié du IVe et le début du IIIe et révèlent un statut économique relativement bas de cette communauté. La présence fréquente de *pelikes* dans cette nécropole, en claire opposition au rituel funéraire retrouvé à Tarente où cette forme est très rare, est un indice fort de son appartenance au territoire de Métaponte. Un autre indice est une amphore commerciale corinthienne de type "A" (450-430 av. J.-C.) déposée aux pieds du défunt dans une tombe, qui renvoie aux pratiques funéraires métapontines.

**Bibliographie**

*Ori Taranto*, 1985, p. 424-425, mobilier LXXXIV ; Lo Porto, *NSc*, 1988-1989, p. 323-324 ; T. Schojer, *Taras*, XVII, 1, 1997, p. 95-97 ; T. Schojer, *Atti Taranto*, 2001, suppl. p. 79-80.

**Numéro Carte** 17

| | |
|---|---|
| **Nom du Site** | Ginosa |
| **Cité d'appartenance** | Métaponte ? |
| **Ville Moderne** | Ginosa |
| **Type** | Nécropole |

**Sources Anciennes**

Pline, *N.H.*, III, 105.

**Localisation**

Centre urbain de la moderne Ginosa.

| | | | |
|---|---|---|---|
| **Coordonnées IGM** | F 201 I SE | **Fourchette d'occupation** | VIIIe - IIIe |
| **Protohistoire** | milieu du VIIIe | **VIIe, VIe et Ve siècle** | VIe - Ve |
| **IVe siècle - début IIIe** | IVe | **Période Romaine** | époque républicaine et impériale |
| **Dernière fréquentation attestée** | IIIe | **Identification** | 1802 (L. Giustiniani) |

**Structures**

VIIIe : Les premiers vestiges dans l'actuel centre urbain de Ginosa datent du VIIIe et correspondent à un établissement de l'Age du Fer.
VIe : Du VIe datent les premières attestations d'époque classique dans l'habitat moderne de Ginosa ainsi qu'à la localité Contrada Follerato. A Ginosa, près de l'actuel cimitière, on a retrouvé une nécropole en usage du VIe au IIIe. Les dépositions en position "rannicchiata" attestent un rituel indigène de tradition néolithique, complètement ignoré par les populations côtières, mais fréquemment utilisé en Apulie et Lucanie.
Ve - IIIe : À Contrada Follerato, on a identifié un centre indigène avec des vestiges d'une fortification et une grande nécropole comportant des tombes de petites dimensions datables entre le Ve et le IIIe.

**Matériel**

VIe - IIIe : Le matériel retrouvé dans la nécropole du centre de Ginosa peut être daté entre le VIe et le début du IIIe. L'absence de notices de découverte empêche l'identification des lieux de trouvailles du riche matériel conservé dans le Musée Ridola de Matera ; ce matériel est vaguement attribué à la localité de Ginosa.

**Bibliographie**

N. Degrassi, *Atti Taranto*, 1961, p. 226-227 ; A. Stazio, *Atti Taranto*, 1967, p. 277 ; E. M. De Juliis, *Atti Taranto*, 1983 ; A. Carpuso, 1985, p. 7 ; F. G. Lo Porto, *NSc*, 1988-1989, p. 404-408.

**Numéro Carte** 18

| | |
|---|---|
| **Nom du Site** | Contrada Pantano |
| **Cité d'appartenance** | Métaponte ? |
| **Ville Moderne** | Ginosa |
| **Type** | Établissement |

**Sources Anciennes**

**Localisation**

Contrada Pantano à 1 km de distance du cours actuel du Bradano, mais qui dans l'Antiquité était traversée par ce fleuve.

| | | | |
|---|---|---|---|
| **Coordonnées IGM** | F 201 II NE | **Fourchette d'occupation** | VIe - Fin IIe début Ier av. J.-C. |
| **Protohistoire** | | **VIIe, VIe et Ve siècle** | milieu du VIe |
| **IVe siècle - début IIIe** | | **Période Romaine** | IIe - Ier av. J.-C. |
| **Dernière fréquentation attestée** | Ier av. J.-C. | **Identification** | |

**Structures**

VIe : Ce site présente deux fermes, une archaïque et l'autre d'époque romaine, dans une surface de 60 x 15 m. Pour la ferme d'époque archaïque, l'utilisation de galets pour la construction de la structure des murs renvoie aux techniques semblables utilisées dans le territoire de Métaponte.
À partir de deux petits dépôts votifs retrouvés à environ 20m des fermes, on suppose l'existence d'un petit sanctuaire de campagne dans la zone, distant entre 5 et 6 km. de Métaponte.

**Matériel**

VIe : Pour l'établissement d'époque archaïque, les fragments céramiques (coupes type ionnien B2, céramique à vernis noir et céramique commune) et surtout une lécythe attique à figure noire datent l'occupation de l'endroit de la moitié du VIe jusqu'à la première moitié du Ve.
Des dépôts votifs, on remarque un certain nombre de vases votifs en miniature, fragments de kanthares à vernis noir et fragments de terre cuites votives figurant une divinité féminine.

**Bibliographie**

T. Schojer, *Atti Taranto*, suppl., 2001, p. 81-84.

**Numéro Carte** 1

| | |
|---|---|
| **Nom du Site** | Héraion de l'embouchure du Sele |
| **Cité d'appartenance** | Poseidonia |
| **Ville Moderne** | Capaccio |
| **Type** | Sanctuaire Extra-urbain |

**Sources Anciennes**

Strabon, V,4,13;VI,1,1; Pline (*N.H.*,III,70); Solin (II,12); Plutarque (*Vita Pomp.*XXIV,3).

**Localisation**

Rive gauche du Sele, à 4 km de son embouchure actuelle, entre la localité Masseria Procuiali et l'anse du Sele dite Volta al Furno.

| | | | |
|---|---|---|---|
| **Coordonnées IGM** | F 197 II NE | **Fourchette d'occupation** | Protohistoire-époque |
| **Protohistoire** | XIIe - XIe | **VIIe, VIe et Ve siècle** | VIe - Ve |
| **IVe siècle - début IIIe** | IVe | **Période Romaine** | IIIe - Ier ap. J.-C. |
| **Dernière fréquentation attestée** | époque romaine républicaine | **Identification** | 1934 (Zancani Montuoro) |

**Structures**

Protohistoire : La documentation archéologique présente des fragments céramiques de type *bucchero nero*, ainsi que certains terrains en terre battue sporadiques. Ces témoignages ont été datés du premier âge du Fer (XIIe-XIe) et ne présentent pas de solution de continuité avec l'occupation grecque.
VIe : Les vestiges datent de la première génération des colons, dont surtout deux stoai, construites entre 580-550 av. J.-C. Le temple majeur date uniquement d'environ 500 av. J.-C. Des tranchées de fondation d'un édifice plus ancien mènent à croire qu'il s'agit là du temple aux métopes archaïques.
Ve : Les signes de fréquentation sont plus faibles et aucune structure n'est datée de cette période.
IVe : Plusieurs réaménagements sont visibles dans le sanctuaire, y compris le démantèlement du temple majeur et l'utilisation de sa décoration (métopes, triglyphes, corniches, etc) dans les fondations d'édifices du IVe siècle. Ce siècle voit la construction des stoai, d'un édifice aux murs très épais, identifié comme une tour, et d'un édifice carré. Ce dernier semble avoir des fonctions très importantes dans le sanctuaire. Le petit thesauros à proximité du temple majeur a également été daté du IVe siècle par les fouilles récentes et ne peut plus être identifié comme le temple archaïque des métopes.
Période Romaine : deux bothroi ont livré du matériel dont la fourchette chronologique va jusqu'au IIe av. J.-C.

**Matériel**

VIe : La célébrité du sanctuaire est due surtout aux 38 métopes archaïques, retrouvées en remploi dans les fondations d'édifices du IVe siècle. Il y a aussi un grand nombre de statuettes représentant Héra, avec ou sans le porcin, qui caractérisent un type dit Héra Paestane. Contemporain de la construction du temple majeur, il y a un ensemble de 6 nouvelles métopes, représentant des femmes, probablement en train de danser.
IVe : En plus d'une grande quantité de fragments céramiques et de statuettes de type Héra paestane, il faut remarquer la présence d'armes en bronze, dont une ceinture militaire, une dague et des fragments d'une massue. Ces éléments renforcent la possibilité d'une bataille importante en ces lieux ; d'autre part, la nature de ces armes rappelle aussi certains attributs d'Héraclès, ce qui ferait penser à des objets consacrés à ce héros

**Bibliographie**

P. Zancani-Montuoro et U. Zanotti-Bianco, in *NSc* 1937, p. 206-354; P. Zancani-Montuoro et U. Zanotti Bianco, *Heraion alla foce del Sele*, I et II, Roma, 1951-54; P. Zancani Montuoro, in *ASMG*, 1958, p. 7-26; Idem, 1960, p. 69-77; Idem, 1964, p. 57-108; Idem, 1965-66, p. 23-194; Idem, 1967, p. 7-28; E. Greco, 1979, p. 16 et 24 ; *Paestum, Città e territorio nelle colonie greche d'Occidente*, 1987, p. 19 ; G. Greco et J. de la Genière, "Riflessioni intorno al c.d. thesauròs alla foce del Sele", in *Studi in onore di E. Lepore*, Napoli, 1996.

**Numéro Carte** 2

| | |
|---|---|
| **Nom du Site** | Gromola |
| **Cité d'appartenance** | Poseidonia |
| **Ville Moderne** | Capaccio |
| **Type** | Nécropole |

**Sources Anciennes**

**Localisation**

Environ 3 km au sud de l'Héraion de l'embouchure du Sele.

| | | | |
|---|---|---|---|
| **Coordonnées IGM** | F 198 III NO | **Fourchette d'occupation** | fin du IVe ou début du IIIe |
| **Protohistoire** | | **VIIe, VIe et Ve siècle** | |
| **IVe siècle - début IIIe** | fin du IVe - début du IIIe | **Période Romaine** | |
| **Dernière fréquentation attestée** | IIIe | **Identification** | 1951 (Sestieri) |

**Structures**

IVe-IIIe : Une seule tombe a été découverte. La tombe suit le schéma habituel de tombe à ciste, construite avec des plaques de travertin paestan et une couverture à double pente. Mesures : 1,92 x 0,90m.
Cette tombe suit le schéma traditionnel retrouvé dans les nécropoles lucaniennes de la fin du IVe et du début du IIIe siècle. Son importance repose sur sa localisation topographique, puisque cette tombe est certainement à l'extérieur du sanctuaire et pourrait, selon P.C. Sestieri, indiquer l'emplacement d'un établissement à mettre en relation avec la localité Calidoro, où un certain nombre de fragments de tuiles et de vases a été trouvé.

**Matériel**

IVe : mobilier assez pauvre constitué de 4 vases posés du côté gauche du squelette et de 11 fibules en bronze sur sa poitrine. Une certaine quantité de sable et de coquillages semble indiquer un bouleversement dû à une entrée d'eau, probablement du fleuve Sele, ce qui a changé la place des vases. En effet, un couvercle a été trouvé à la hauteur du genou droit du défunt, loin du reste du vase n° 1, auquel il appartenait. Cet élément est un petit *lebes gamikos*, de style de Gnathia, présentant une scène d'Eros nu et assis sur un rocher et une femme aussi nue qui lui fait face - les deux personnages sont peints en blanc. Aussi de style de Gnathia est un skyphos à vernis noir. Un Lekane à couvercle est rattaché au style lucanien et présente une décoration à palmettes sur le couvercle. Enfin, une coupe miniature (h. 0,165m et 0,15m de diamètre) à vernis noir est identifiée comme appartenant au style étrusco-campanien. Le matériel et le squelette identifient la tombe comme féminine.

**Bibliographie**

P.C. Sestieri, in *NSc* 1952, p. 164-166;
E. Greco, 1979, p. 16, n° 23;
*Paestum, Città e territorio nelle colonie greche d'Occidente*, 1987, p. 19.
D. Gasparri, "La fotointerpretazione archeologica nella ricerca storico-topografica sui territori di Pontecagnano, Paestum e Velia", in *AION ArchStAnt* Napoli, vol. 11, 1989, p. 257-258 et 262.

Catalogue des Sites Archéologiques **Annexe** 3

**Numéro Carte** 3

| | |
|---|---|
| **Nom du Site** | Strecara ou Stregara |
| **Cité d'appartenance** | Poseidonia |
| **Ville Moderne** | Capaccio |
| **Type** | Nécropole |

**Sources Anciennes**

**Localisation**

C’est le nom d’une basse colline a sud de la station d’Albanella, sur la rive gauche du Sele, à l'est de l'Héraion et à environ 6 km. au nord de Poseidonia.

| | | | |
|---|---|---|---|
| **Coordonnées IGM** | F 198 III NO | **Fourchette d’occupation** | Fin IVe - début IIIe |
| **Protohistoire** | | **VIIe, VIe et Ve siècle** | |
| **IVe siècle - début IIIe** | Vers 300 av. J.-C. | **Période Romaine** | |
| **Dernière fréquentation attestée** | IIIe | **Identification** | 1960 (Sestieri) |

**Structures**

IVe-IIIe : Le site a été fouillé par P. Zancani Montuoro et publié par P.C. Sestieri en 1960. Ce site a livré une petite nécropole où seulement une tombe masculine a été trouvée intacte, les autres étant pillées dans l’Antiquité. Les tombes de cette nécropole suivent le schéma habituel des tombes à ciste, composées de 4 dalles de travertins, le défunt déposé directement sur le banc de roche, et couverture à double pente.

P.C. Sestieri a mis en relation il toponyme de la localité avec le mot italien "lastricato", qui veut dire "lastré". D'après son hypothèse, ce toponyme venait de l'inpression qui devait donner un ensemble de diverses lastres de couverture de tombes très proches les unes des autres.

**Matériel**

IVe : 2 ceinturons en bronze, dont un ouvert et disposé le long du corps et l’autre presque entièrement fermé retrouvé à gauche du défunt. La céramique comprend : un cratère à cloche très fragmentaire, mais dont la décoration permet d’identifier l’atelier du Peintre de Naples 1778 selon la classification de A.D. Trendal ; une assiette décorée de 3 poissons, de facture caractéristique du Peintre de Fravita. Une lame en fer, probablement une pointe de lance. Deux monnaies en bronze avec Poséidon et le trident sur une face et un taureau sur l’autre.

Ces pièces montrent le maintient de la production monétaire paestane jusqu’à la fin de l’occupation lucanienne de la cité. D'après une notice de la Surintendence archéologique qui accompagne le matériel, il y aurait une autre tombe feminine contemporaine et fouillée en même temps que la précédente.

**Bibliographie**

P.C. Sestieri, in *ASMG* 1960, p. 79-82;
E. Greco, 1979, p. 16, n° 25;
*Paestum, Città e territorio nelle colonie greche d’Occidente*, 1987, p. 19.

Catalogue des Sites Archéologiques **Annexe** 3

**Numéro Carte** 4

| | |
|---|---|
| **Nom du Site** | Calidoro |
| **Cité d'appartenance** | Poseidonia |
| **Ville Moderne** | Capaccio |
| **Type** | Etablissement |

**Sources Anciennes**

**Localisation**

Très proche de la nécropole de Gromola, à environ 3 Km au sud de l'Héraion.

| | | | |
|---|---|---|---|
| **Coordonnées IGM** | F 198 III NO | **Fourchette d'occupation** | fin du IVe - début du IIIe |
| **Protohistoire** | | **VIIe, VIe et Ve siècle** | |
| **IVe siècle - début IIIe** | fin du IVe - début du IIIe | **Période Romaine** | |
| **Dernière fréquentation attestée** | IIIe | **Identification** | 1951 (Sestieri) |

**Structures**

IVe-IIIe : Ce sont des traces d'un établissement daté vraisemblablement de l'époque lucanienne, reconnaissables suite à une exploration en surface. Cet établissement a été mis en rapport avec la nécropole très proche de Gromola par P.C. Sestieri.

**Matériel**

IVe-IIIe : fragments de tuile et de vases retrouvés lors d'une exploration en surface.

**Bibliographie**

P.C. Sestieri, in *NSc* 1952, p. 164-166;
E. Greco, 1979, p. 16, n° 23 ;
*Paestum, Città e territorio nelle colonie greche d'Occidente*, 1987, p. 20.

**Numéro Carte** 5

**Nom du Site** Masseria Sabatella

**Cité d'appartenance** Poseidonia

**Ville Moderne** Capaccio

**Type** Nécropole avec habitat

**Sources Anciennes**

**Localisation**

Environ 1,7 Km à sud de Ponte Barizzo, aux marges du ruisseau La Lignana.

| | | | |
|---|---|---|---|
| **Coordonnées IGM** | F 198 III NO | **Fourchette d'occupation** | IVe |
| **Protohistoire** | | **VIIe, VIe et Ve siècle** | |
| **IVe siècle - début IIIe** | IVe | **Période Romaine** | |
| **Dernière fréquentation attestée** | IVe | **Identification** | |

**Structures**

IVe : Des restes de tombes pillées et des fragments de tuile et céramique commune indiquent probablement un établissement et sa nécropole.

**Matériel**

IVe : Fragments de céramique à vernis noir du IVe, de céramique commune et de tuiles.

**Bibliographie**

Greco, 1979, p. 16, n° 26 ;
*Paestum, Città e territorio nelle colonie greche d'Occidente*, 1987, p. 20.

**Numéro Carte** 6

| | |
|---|---|
| **Nom du Site** | Chiusa del Cerro |
| **Cité d'appartenance** | Poseidonia |
| **Ville Moderne** | Capaccio |
| **Type** | Nécropole avec habitat |

**Sources Anciennes**

**Localisation**

Vaste plaine à environ 5 Km au nord de Poseidonia, au sud de Pila et sur le versant méridional de la Tempa S. Paolo.

| | | | |
|---|---|---|---|
| **Coordonnées IGM** | F 198 III NO | **Fourchette d'occupation** | IVe - période romaine impériale |
| **Protohistoire** | | **VIIe, VIe et Ve siècle** | |
| **IVe siècle - début IIIe** | IVe | **Période Romaine** | époque impériale |
| **Dernière fréquentation attestée** | époque romaine impériale | **Identification** | 1865 (Santorelli) |

**Structures**

IVe : Trois tombes ont été découvertes par Santorelli le 26 février 1865 et ont livré trois urnes figurées et deux statuettes en terre cuite. En 1983 des nouvelles études ont été réalisées démontrant une occupation avec nécropole au IVe.
Période Romaine : aucune structure n'a été trouvée et les vestiges de cette époque se résument à des fragments céramiques retrouvés en surface.

**Matériel**

IVe : Trois urnes figurées, dont une entière, et deux statuettes en terre cuite pour la première fouille de 1865. Fragments de coupes, d'assiettes et d'autres formes à vernis noir et fragments de céramique commune, datables du IVe.
Période romaine : la majorité du matériel en superficie est d'époque romaine : fragments en sigillée claire et italique, parois fine et des bords "noircis".

**Bibliographie**

Ruggiero, *Scavi di Antichità nelle provincie di terraferma dell'antico regno di Napoli dal 1743 al 1876*, Napoli, 1888, p. 476;
E. Greco, 1979, p. 16, n° 27;
P. Cantalupo, *Acropolis*, Agropoli, 1981, p. 44, n. 1 ;
*Paestum, Città e territorio nelle colonie greche d'Occidente*, 1987, p. 20.

**Numéro Carte** 7

**Nom du Site** Laura

**Cité d'appartenance** Poseidonia

**Ville Moderne** Capaccio

**Type** Nécropole

**Sources Anciennes**

**Localisation**

Environ 4 km au nord de Poseidonia, à côté de l'actuelle route Salerno-Paestum.

**Coordonnées IGM** F 198 III NO

**Fourchette d'occupation** IVe

**Protohistoire**

**VIIe, VIe et Ve siècle**

**IVe siècle - début IIIe** milieu du IVe

**Période Romaine**

**Dernière fréquentation attestée** IVe

**Identification** 1979

**Structures**

IVe : Une tombe masculine datable du milieu du IVe.

**Matériel**

**Bibliographie**

Archivio Museo Nazionale Paestum : note du 12-7-1979 ;
*Paestum, Città e territorio nelle colonie greche d'Occidente*, 1987, p. 20.

Catalogue des Sites Archéologiques **Annexe** 3

**Numéro Carte** 8

| | |
|---|---|
| **Nom du Site** | Ponte Barizzo |
| **Cité d'appartenance** | Poseidonia |
| **Ville Moderne** | Capaccio |
| **Type** | Nécropole avec habitat |

**Sources Anciennes**

**Localisation**

Vaste zone au bord du Sele, à environ 8 Km de Poseidonia.

| | | | |
|---|---|---|---|
| **Coordonnées IGM** | F 198 III NO | **Fourchette d'occupation** | IVe |
| **Protohistoire** | | **VIIe, VIe et Ve siècle** | |
| **IVe siècle - début IIIe** | IVe | **Période Romaine** | |
| **Dernière fréquentation attestée** | IVe | **Identification** | 1932 |

**Structures**

IVe : Une tombe à ciste, construite avec des dalles de travertin. La présence de cette tombe mène à croire à l'existence d'un petit établissement du IVe, dans cette zone au bord du Sele.
Un petit monument, probablement une fontaine monumentale, a été découvert dans les années 1950 mais n'a pas laissé des traces, à part sa décoration de masques de lion.
En 1973 ont été signalés des "restes archéologiques", probablement des tombes détruites par des labours agricoles.
En 1983, cette zone a fait l'objet des fouilles des restes d'un habitat du Haut Moyen Age.

**Matériel**

IVe : Le matériel de la tombe comprend une casserole, quelques *skyphoi* et un ceinturon en bronze.
parmi les "restes archéologiques" de 1973, sont présents dans le musée deux fragments de silex, une monnaie romaine (probablement de Tibère), divers vases paestans, en particulier un fragment d'un cratère attribué à l'atelier d'Assteas-Python.

**Bibliographie**

Archivio Museo Provinciale, note n. 1026 du 12-11-1932;
*Villaggi fluviali*, 1984, p. 74-78, fig. 46-47 ;
*Paestum, Città e territorio nelle colonie greche d'Occidente*, 1987, p. 20-21.

**Numéro Carte** 9

| | |
|---|---|
| **Nom du Site** | S. Cesareo |
| **Cité d'appartenance** | Poseidonia |
| **Ville Moderne** | Capaccio |
| **Type** | Nécropole |

**Sources Anciennes**

**Localisation**

10 Km au nord-est de Poseidonia, à quelques centaines de mètres au sud du Sele et à 3 Km à l'est de Ponte Barizzo.

| | | | |
|---|---|---|---|
| **Coordonnées IGM** | F 198 III NO | **Fourchette d'occupation** | IVe |
| **Protohistoire** | | **VIIe, VIe et Ve siècle** | |
| **IVe siècle - début IIIe** | milieu du IVe | **Période Romaine** | |
| **Dernière fréquentation attestée** | IVe | **Identification** | 1957 |

**Structures**

IVe : Nécropole composée de 7 tombes à ciste d'époque lucanienne. Il semble que cette nécropole fut utilisée pendant une seule génération, environ 25 ans.
A environ 300 mètres de la nécropole principale, a été découverte une autre nécropole contemporaine mais plus petite.

**Matériel**

IVe : Le matériel inclut des armes et ceinturons en bronze, des broches et des chenets en plomb, ainsi que des fragments de céramique attribuée à l'atelier d'Assteas-Python. Cette céramique permet la datation de la nécropole aux décennies centrales du IVe siècle.
Le mobilier de la deuxième nécropole a été mélangé lors de sa découverte : son contexte archéologique ne peut donc pas être établi avec précision.

**Bibliographie**

Archivio Museo Nazionale Paestum : notice n. 459 du 30-11-1957;
E. Greco, 1979, p. 17, n° 29 ;
*Paestum, Città e territorio nelle colonie greche d'Occidente*, 1987, p. 21.

**Numéro Carte** 10

| | |
|---|---|
| **Nom du Site** | Matinella |
| **Cité d'appartenance** | Poseidonia |
| **Ville Moderne** | Capaccio |
| **Type** | Nécropole |

**Sources Anciennes**

**Localisation**

Petite colline à 1,5 Km à l'est de S. Cesario.

| | | | |
|---|---|---|---|
| **Coordonnées IGM** | F 198 III NO | **Fourchette d'occupation** | IVe |
| **Protohistoire** | | **VIIe, VIe et Ve siècle** | |
| **IVe siècle - début IIIe** | IVe | **Période Romaine** | |
| **Dernière fréquentation attestée** | IVe | **Identification** | 1961 |

**Structures**

IVe : Dans cette zone d'une intense activité de construction, on a signalé la présence des tombes datables du IVe, mais aucune n'a fait l'objet d'une fouille systématique.

**Matériel**

**Bibliographie**

Archivio Museo Nazionale Paestum : notices du 15-5-1961 et du 22-11-1964;
E. Greco, 1979, p. 17, n° 32;
*Paestum, Città e territorio nelle colonie greche d'Occidente*, 1987, p. 21.

**Numéro Carte** 11

| | |
|---|---|
| **Nom du Site** | Cappa Santa |
| **Cité d'appartenance** | Poseidonia |
| **Ville Moderne** | Capaccio |
| **Type** | Nécropole |

**Sources Anciennes**

**Localisation**

Côté oriental de la colline Matinella, aux bords du ruisseau La Cosa. À partir de son col, à 151m d'altitude, on peut voir toute la plaine côtière de Poseidonia, depuis l'Héraion du Sele jusqu'au promontoire d'Agropoli.

| | | | |
|---|---|---|---|
| **Coordonnées IGM** | F 198 III NO | **Fourchette d'occupation** | IVe - IIIe |
| **Protohistoire** | | **VIIe, VIe et Ve siècle** | |
| **IVe siècle - début IIIe** | fin du IVe - début du IIIe | **Période Romaine** | |
| **Dernière fréquentation attestée** | IIIe | **Identification** | 1937 |

**Structures**

IVe : Les fouilles de ce site ont débuté en 1937, quand on a trouvé deux tombes à ciste faites de dalles de travertin. Une des tombes a une paroi (paroi est, courte) peinte avec un motif d'un guerrier à cheval.
En 1961, d'autres fouilles ont retrouvé six tombes, quatre masculines et deux féminines, datables du dernier quart du IVe jusqu'au début du IIIe.

**Matériel**

IVe : Le matériel des tombes masculines inclut des armes en fer (pointes de lance, javelots), des ceinturons en bronze, des broches, des chenets et des couteaux en plomb, ainsi que des nombreux exemplaires de céramique paestane à vernis noir, surpeinte en blanc et en jaune.
Les tombes féminines ont livré des nombreux fragments de fibules en bronze et des vases à vernis noir dont certains sont identifiés comme des *lebes gamikos* et des *lekane* avec couvercle.

**Bibliographie**

Archivio Museo Provinciale Salerno : lettre du 17-5-1937, prot. 3114 du Museo Nazionale di Napoli;
Archivio Museo Nazionale Paestum : cahier de fouilles dell'assistant Barattucci.
E. Greco, 1979, p. 17, n° 33 ;
*Paestum, Città e territorio nelle colonie greche d'Occidente*, 1987, p. 21-22.

**Numéro Carte** 12

| | |
|---|---|
| **Nom du Site** | Scigliati |
| **Cité d'appartenance** | Poseidonia |
| **Ville Moderne** | Capaccio |
| **Type** | Nécropole |

**Sources Anciennes**

**Localisation**

Zone entre les collines de Rovine di Palma à nord-est et de Tempa S. Paolo à sud, traversée par un affluent du ruisseau Lusa.

| | | | |
|---|---|---|---|
| **Coordonnées IGM** | F 198 III NO | **Fourchette d'occupation** | IVe |
| **Protohistoire** | | **VIIe, VIe et Ve siècle** | |
| **IVe siècle - début IIIe** | IVe | **Période Romaine** | |
| **Dernière fréquentation attestée** | IVe | **Identification** | 1980 |

**Structures**

IVe : Le site a été identifié à partir d'une exploration superficielle : ce sont des tombes éparpillées datables du IVe, sans un noyau défini.
Ce site n'a pas été fouillé systématiquement jusqu'à présent.

**Matériel**

**Bibliographie**

Archivio Museo Nazionale Paestum : note du 11-1-1980;
E. Greco, 1979, p. 17, n° 31 ;
*Paestum, Città e territorio nelle colonie greche d'Occidente*, 1987, p. 22.

**Numéro Carte** 13

| | |
|---|---|
| **Nom du Site** | Fravita |
| **Cité d'appartenance** | Poseidonia |
| **Ville Moderne** | Capaccio |
| **Type** | Nécropole |

**Sources Anciennes**

**Localisation**

Petite zone au sud de la plaine de Matinella et circonscrite entre Cappa Santa, S. Chirico et Difesa Monti à l'est et la colline Rovine di Palma au sud.

| | | | |
|---|---|---|---|
| **Coordonnées IGM** | F 198 III NO | **Fourchette d'occupation** | VIe - IVe |
| **Protohistoire** | | **VIIe, VIe et Ve siècle** | VIe |
| **IVe siècle - début IIIe** | fin du IVe | **Période Romaine** | |
| **Dernière fréquentation attestée** | IVe | **Identification** | 1953 |

**Structures**

VIe : Une tombe archaïque de type à ciste et formée des dalles de travertin a été trouvé lors des explorations de 1961. C'est une des très rares tombes archaïques découvertes dans le territoire de Poseidonia, précisément dans la propriété Catauro.
IVe : Une zone composée de deux petites nécropoles d'époque lucanienne. Le premier groupe a été fouillé en 1953 et en 1954 : ce sont quatre tombes à ciste, avec couverts à double pente. Deux de ces tombes sont peintes mais très endommagées, une troisième a livré du matériel datable du troisième quart du IVe et la quatrième, féminine, est datable de la fin du siècle. Des tombes peintes, le motif d'une seule dalle a pu être identifié : une scène de départ aux Enfers, avec un personnage masculin sur un char tiré par deux chevaux, un rouge et l'autre jaune. La scène comprend encore deux autres personnages masculins, un avant et l'autre derrière la scène principale, ainsi qu'un motif d'arbres au fond.
Un second groupe de tombes a été découvert en 1961, topographiquement distinct du premier. Ce second groupe comprend une tombe d'enfant.

**Matériel**

VIe : Le matériel de la tombe archaïque est composé d'une coupe de type ionien B2, une coupe à anse unique à bandes et une amphore vernissée en brun-rougeâtre.
IVe : Un anneau en bronze et de la céramique datable du troisième quart du IVe pour le premier groupe de tombes, dont 7 vases de fabrication paestane à forte influence apulienne et campanienne ; parmi ces vases, on remarque une assiette à poissons.

**Bibliographie**

Archivio Museo Nazionale Paestum : cahier de fouille de l'assistant Barattucci;
P.C. Sestieri, in *FA* 8, 1953, 1710; A.W. van Buren, in *AJA* 58, n° 4, 1954, p. 325.
Archivio Museo Nazionale Paestum : note n. 325 du 5-8-1961 ;
E. Greco, 1979, p. 17, n° 30;
*Paestum, Città e territorio nelle colonie greche d'Occidente*, 1987, p. 22-23.

**Numéro Carte** 14

| | |
|---|---|
| **Nom du Site** | S. Nicola di Albanella |
| **Cité d'appartenance** | Poseidonia |
| **Ville Moderne** | Capaccio |
| **Type** | Sanctuaire Extra-urbain |

**Sources Anciennes**

**Localisation**

En bas de la pente nord de la colline S. Nicola (150m d'altitude), à 16 km de Poseidonia et à 2,5 km du village d'Albanella, en proximité du ruisseau Vallone del Bagno.

| | | | |
|---|---|---|---|
| **Coordonnées IGM** | F 198 III NO | **Fourchette d'occupation** | Ve - IVe |
| **Protohistoire** | | **VIIe, VIe et Ve siècle** | début du Ve |
| **IVe siècle - début IIIe** | IVe | **Période Romaine** | |
| **Dernière fréquentation attestée** | IVe | **Identification** | 1979 |

**Structures**

Ve : Un petit sanctuaire rural dédié à Déméter et Korê, dont nous n'avons que les fondations d'un édifice quadrangulaire, orienté est-ouest avec entrée du côté occidental. L'édifice fut construit à partir de moellons de pierre, sans une tranchée de fondation et privé de couverture en tuile. L'espace interne était divisé en deux par des murets et comprend une ligne de six foyers alignés, signalés par des cercles de pierre. L'édifice avait clairement pour but de délimiter l'espace des sacrifices d'animaux.

**Matériel**

Ve : En plus des résidus de sacrifices d'animaux, mélangés à du charbon, l'offrande d'objets céramiques était composée uniquement de petits vases miniaturisés. Le rituel suivi consistait à les enterrer à l'intérieur de l'enceinte, le long des murs internes, avec leur ouverture vers le bas.
IVe : Les fouilles ont pu livrer aussi du matériel de décharge, composé de terres cuites figurées, surtout du milieu du IVe, et de fragments céramiques qui incluent aussi de pièces déjà utilisées ; cela indique un rituel de repas en commun à l'intérieur de l'enceinte sacrée. Remarquable présence de matrices de statuettes en terre cuite, ce qui montre une production sur place de ces objets. Ces figurines masculines et féminines comportent aussi le porcelet et des patères avec des gâteaux ou des fruits.

**Bibliographie**

W. Johannowsky, *Atti Taranto*, 1980, p. 283 ; M. Cipriani, *Atti Taranto*, 1983, p. 535-537 ; M. Cipriani, *Museo di Paestum*, 1986, p. 67-74 ; A. M. Ardovino, 1986, p. 97-98 et 131 ; *Paestum, Città e territorio nelle colonie greche d'Occidente*, 1987, p. 23-25 ; M. Cipriani et A.M. Ardovino, "Il culto di Demetra nella chora pestana", *Scienze dell'Antichità*, 3-4 (1989-90), 1991, p. 339-351 ; M. Cipriani, *S. Nicola di Albanella. Scavo di un santuario campestre nel territorio di Poseidonia-Paestum*, Roma, 1989.

**Numéro Carte** 14

| | |
|---|---|
| **Nom du Site** | S. Nicola di Albanella |
| **Cité d'appartenance** | Poseidonia |
| **Ville Moderne** | Capaccio |
| **Type** | Nécropole avec habitat |

**Sources Anciennes**

**Localisation**

La colline S. Nicola (150m d'altitude) abrite deux petites nécropoles, situées sur le fond Albino.

| | | | |
|---|---|---|---|
| **Coordonnées IGM** | F 198 III NO | **Fourchette d'occupation** | fin du Ve - début du IIIe |
| **Protohistoire** | | **VIIe, VIe et Ve siècle** | fin du Ve |
| **IVe siècle - début IIIe** | IVe - début IIIe | **Période Romaine** | |
| **Dernière fréquentation attestée** | IIIe | **Identification** | 1854 (U. Rizzi) |

**Structures**

Ve - IVe : On retrouve deux petites nécropoles sur la colline. La première a été fouillée en 1854 et comprend trois tombes à ciste, comportant une décoration peinte. Une seconde intervention en 1878 a porté à la découverte de trois tombes supplémentaires, mais toutes déjà pillées de leur mobilier.
La seconde nécropole, à environ 100m à nord-est de la première, fouillée en 1932, puis en 1951 et 1979, est composée de tombes à ciste et couverture à double pente en tuile.
Dans le même site, au nord du sommet de la colline, du côté du ruisseau Malnome, il y a des traces d'un établissement de l'époque lucanienne, avec des tuiles et fragments céramiques datables du IVe siècle.
IVe : En 1987 une troisième nécropole a été découverte à environ 500m à nord-ouest du sanctuaire, ainsi qu'une zone de foyers à 250m à l'ouest de l'enceinte sacrée, au-delà du ruisseau Vallone del Bagno.

**Matériel**

IVe : Les trois tombes fouillées en 1854 comportaient une décoration peinte (fresque) et une, masculine, a livré une armure en bronze complète. Faute d'une meilleure conservation, les peintures étaient déjà largement effacées lors de la deuxième intervention de 1878.
Pour la deuxième nécropole, parmi les tombes, celle trouvée en 1951 a mis au jour du matériel datable entre la fin du Ve et le début du IVe s. av. J.-C.
Les découvertes plus récentes (en 1987 d'une nécropole et des foyers) ont aussi livré du matériel datable au IVe siècle.
IIIe : Dans la zone d'habitat, le matériel comprend, en plus de divers éléments du IVe, une coupe à vernis noir et décoration à rosette estampillée au centre, datable du début du IIIe.

**Bibliographie**

U. Rizzi, *Bull. Nap.*, III, 1855, p. 93 ; G. Minervini, *Bull. Nap.*, III, 1855, p. 132-136 ; G. Fiorelli, *NSc.*, 1878, p. 78-79 ; Ruggiero, *Scavi di Antichità nelle provincie di terraferma dell'antico regno di Napoli dal 1743 al 1876*, Napoli, 1888, p. 456-458 ; F. Weege, *JDAI*, XXIV, 1909, p. 120-122 ; A. Marzullo, *Tombe dipinte scoperte nel territorio pestano*, Pubblicazione dell'Ente per le Antichità e i monumenti della provincia di Salerno, 1935, p. 17-20 ; E. Greco, 1979, p. 18, n° 38-39 ; *Paestum, Città e territorio nelle colonie greche d'Occidente*, 1987, p. 23-25.

**Numéro Carte** 15

**Nom du Site** Vallone del Bagno

**Cité d'appartenance** Poseidonia

**Ville Moderne** Capaccio

**Type** Nécropole

**Sources Anciennes**

**Localisation**

Ouest de S. Nicola di Albanella, traversé par le ruisseau homonyme.

| | | | |
|---|---|---|---|
| **Coordonnées IGM** | F 198 III NO | **Fourchette d'occupation** | IVe |
| **Protohistoire** | | **VIIe, VIe et Ve siècle** | |
| **IVe siècle - début IIIe** | IVe | **Période Romaine** | |
| **Dernière fréquentation attestée** | IVe | **Identification** | 1979 |

**Structures**

IVe : Petite nécropole signalée par des découvertes fortuites.

**Matériel**

IVe : Matériel retrouvé occasionnellement.

**Bibliographie**

Archivio Museo Nazionale Paestum : note du 23-1-1979 ;
*Paestum, Città e territorio nelle colonie greche d'Occidente*, 1987, p. 25.

**Numéro Carte** 16

| | |
|---|---|
| **Nom du Site** | Cerrina |
| **Cité d'appartenance** | Poseidonia |
| **Ville Moderne** | Capaccio |
| **Type** | Nécropole |

**Sources Anciennes**

**Localisation**

Zone à 1 km à sud-ouest de Vallone del Bagno, traversée par le ruisseau La Cosa.

| | | | |
|---|---|---|---|
| **Coordonnées IGM** | F 198 III NO | **Fourchette d'occupation** | IVe- époque républicaine |
| **Protohistoire** | | **VIIe, VIe et Ve siècle** | |
| **IVe siècle - début IIIe** | IVe | **Période Romaine** | époque républicaine |
| **Dernière fréquentation attestée** | époque romaine républicaine | **Identification** | 1978 |

**Structures**

IVe : Une nécropole d'époque lucanienne repérée par une prospection de surface.
Époque républicaine : Une zone d'habitation liée à l'exploration de la terre de la période romaine médio-républicaine.
Jusqu'à présent, il n'y a pas eu des fouilles systématiques.

**Matériel**

Époque républicaine : Vaste zone dont une prospection de surface a livré des nombreux fragments de tuile, de céramique commune, d'amphore de transport et de céramique à vernis noir similaire à la céramique Campanienne B.

**Bibliographie**

Archivio Museo Nazionale di Paestum : note du 22-9-1978 ;
*Paestum, Città e territorio nelle colonie greche d'Occidente*, 1987, p. 25.

Catalogue des Sites Archéologiques **Annexe** 3

**Numéro Carte** 17

| | |
|---|---|
| **Nom du Site** | Sigliaturi |
| **Cité d'appartenance** | Poseidonia |
| **Ville Moderne** | Capaccio |
| **Type** | Non Déterminé |

**Sources Anciennes**

**Localisation**

Entre Cerrina et Vallone del Bagno, sur la pente occidentale de la colline de S. Nicola, où se situe aujourd'hui le petit village d'Albanella.

| | | | |
|---|---|---|---|
| **Coordonnées IGM** | F 198 III NO | **Fourchette d'occupation** | IVe |
| **Protohistoire** | | **VIIe, VIe et Ve siècle** | |
| **IVe siècle - début IIIe** | IVe | **Période Romaine** | |
| **Dernière fréquentation attestée** | IVe | **Identification** | |

**Structures**

Aucune structure n'a été trouvée.

**Matériel**

IVe : Une antéfixe à tête féminine datable du IVe siècle. C'est le seul indice de la probable présence d'une structure à cet endroit.

**Bibliographie**

*Paestum, Città e territorio nelle colonie greche d'Occidente*, 1987, p. 25-26.

**Numéro Carte** 18

**Nom du Site** Bosco

**Cité d'appartenance** Poseidonia

**Ville Moderne** Capaccio

**Type** Nécropole

**Sources Anciennes**

**Localisation**

Vaste colline à 2,5 km à l'est de S. Nicola di Albanella, du côté de la vallée du Calore.

| | | | |
|---|---|---|---|
| **Coordonnées IGM** | F 198 III NE | **Fourchette d'occupation** | IVe |
| **Protohistoire** | | **VIIe, VIe et Ve siècle** | |
| **IVe siècle - début IIIe** | IVe | **Période Romaine** | |
| **Dernière fréquentation attestée** | IVe | **Identification** | 1985 |

**Structures**

IVe : Ce sont deux petits noyaux de tombes d'époque lucanienne.

**Matériel**

**Bibliographie**

Archivio Museo Nazionale di Paestum : notice du 23-4-1985 ;
*Paestum, Città e territorio nelle colonie greche d'Occidente*, 1987, p. 26.

**Numéro Carte** 19

| | |
|---|---|
| **Nom du Site** | Torre dei Raccoli |
| **Cité d'appartenance** | Poseidonia |
| **Ville Moderne** | Capaccio |
| **Type** | Nécropole |

**Sources Anciennes**

**Localisation**

Versant oriental de la colline Difesa Monti à 3 km à l'ouest du village d'Albanella, entre Rovine di Palma et la vallée du Lusa.

| | | | |
|---|---|---|---|
| **Coordonnées IGM** | F 198 III NO | **Fourchette d'occupation** | seconde moitié du IVe |
| **Protohistoire** | | **VIIe, VIe et Ve siècle** | |
| **IVe siècle - début IIIe** | seconde moitié du IVe | **Période Romaine** | |
| **Dernière fréquentation attestée** | IVe | **Identification** | 1979 |

**Structures**

IVe : C'est une nécropole découverte en 1979 et composée de 7 tombes partiellement pillées, datables entre le milieu et la fin du IV. Parmi ces tombes, six étaient à ciste à parois de travertin et une en couverture à double pente. Les tombes occupaient une superficie d'environ 50m2 et étaient disposées en demi-cercle autour de la tombe n° 7, féminine et contenant un riche mobilier. L'exploration d'une zone de 200 m2 autour de cette nécropole n'a rien livré, indiquant la présence d'une nécropole d'un établissement mono-familial.

**Matériel**

IVe : Riche mobilier de la tombe féminine centrale (n° 7), datant entre le milieu et la fin du IVe siècle.

**Bibliographie**

Archivio Museo Nazionale di Paestum : note du 5-2-1979;
Archivio Museo Nazionale di Paestum : cahier de l'assistant Guida ;
*Paestum, Città e territorio nelle colonie greche d'Occidente*, 1987, p. 26.

**Numéro Carte** 20

| | |
|---|---|
| **Nom du Site** | Rovine di Palma |
| **Cité d'appartenance** | Poseidonia |
| **Ville Moderne** | Capaccio |
| **Type** | Établissement |

**Sources Anciennes**

**Localisation**

Colline située entre le massif de Difesa Monti, Torre dei Raccoli à l'est et Scigliati à sud.

| | | | |
|---|---|---|---|
| **Coordonnées IGM** | F 198 III NO | **Fourchette d'occupation** | VIIe - IIIe |
| **Protohistoire** | VIIe | **VIIe, VIe et Ve siècle** | VIe |
| **IVe siècle - début IIIe** | fin du IVe - début du IIIe | **Période Romaine** | |
| **Dernière fréquentation attestée** | IIIe | **Identification** | 1979 |

**Structures**

VIIe - VIe : Traces d'occupation indigène répérable par le matériel découvert mais aucune structure n'a été retrouvée.
IVe - IIIe : Les structures se résument à plusieurs foyers, mais on peut penser à l'existence d'un petit habitat à cet endroit par la présence des nombreuses tuiles et d'une concentration de fragments céramiques.

**Matériel**

VIIe - VIe : fragments de céramique acrome d'*impasto* et de la céramique de type *bucchero*.
IVe : Fragments de tuile, de céramique commune et à vernis noir, de vases à parfum et des grands elements d'argile cuite, appartenant à un ou à plusieurs fours, ainsi qu'une matrice d'une antéfixe en terre cuite à tête féminine datable de la fin du siècle.

**Bibliographie**

Archivio Museo Nazionale di Paestum : notes du 1-2-1979 et du 11-1-1980 ;
*Paestum, Città e territorio nelle colonie greche d'Occidente*, 1987, p. 26.

**Numéro Carte** 21

**Nom du Site** Tempone

**Cité d'appartenance** Poseidonia

**Ville Moderne** Capaccio

**Type** Nécropole

**Sources Anciennes**

**Localisation**

3 km à nord-ouest d'Albanella, entre Cappa Santa et Fontana di Iacopo.

**Coordonnées IGM** F 198 III NO

**Fourchette d'occupation** IVe

**Protohistoire**

**VIIe, VIe et Ve siècle**

**IVe siècle - début IIIe** IVe

**Période Romaine**

**Dernière fréquentation attestée** IVe

**Identification** 1979

**Structures**

IVe : Cinq tombes à ciste en dalles de travertin d'époque lucanienne pillées.

**Matériel**

Le matériel des tombes a été pillé.

**Bibliographie**

Archivio Museo Nazionale di Paestum : note du 23-1-1979 ;
*Paestum, Città e territorio nelle colonie greche d'Occidente*, 1987, p. 26.

**Numéro Carte** 22

| | |
|---|---|
| **Nom du Site** | Scalareta |
| **Cité d'appartenance** | Poseidonia |
| **Ville Moderne** | Capaccio |
| **Type** | Nécropole |

**Sources Anciennes**

**Localisation**

1 km au nord de la vallée de S. Nicola di Albanella, au versant nord du ruisseau Malnome.

| | | | |
|---|---|---|---|
| **Coordonnées IGM** | F 198 III NE | **Fourchette d'occupation** | première moitié du IVe |
| **Protohistoire** | | **VIIe, VIe et Ve siècle** | |
| **IVe siècle - début IIIe** | début du IVe | **Période Romaine** | |
| **Dernière fréquentation attestée** | IVe | **Identification** | 1929 (Marzullo) |

**Structures**

IVe : Ce sont deux tombes, retrouvées à deux moments différents. La première, découverte par A. Marzullo, est une tombe à ciste avec couvercle à double pente et présente une décoration peinte. Ces peintures sont actuellement conservées au musée provincial de Salerne.
L'autre tombe, masculine, a été découverte par G. Voza en 1963. D'après la distance entre ces deux tombes, elles doivent faire partie de deux petites nécropoles indépendantes mais d'utilisation contemporaine.

**Matériel**

IVe : Les deux tombes ont livré du matériel de datation contemporaine, de la première moitié du siècle. Pour la première tombe, on remarque des vases du peintre di Altavilla, un des principaux elèves d'Assteas.
Pour la seconde, le mobilier permet de l'attribuer à un individu masculin : des armes et de deux ceinturons en bronze.

**Bibliographie**

A. Marzullo, "Tombe dipinte scoperte del territorio pestano", in *Salernum*, I, 4-6, 1935, p. 297 ;
Archivio Museo Nazionale di Paestum : rapport de G. Voza du 4-4-1963 ;
*Paestum, Città e territorio nelle colonie greche d'Occidente*, 1987, p. 26-27.

**Numéro Carte** 23

| | |
|---|---|
| **Nom du Site** | Tempa di Feo |
| **Cité d'appartenance** | Poseidonia |
| **Ville Moderne** | Capaccio |
| **Type** | Nécropole avec habitat |

**Sources Anciennes**

**Localisation**

Colline la plus orientale du territoire d'Altavilla Silentina, à 50 m. à l'ouest du fleuve Calore, en proximité du bois de Persano.

| | | | |
|---|---|---|---|
| **Coordonnées IGM** | F 198 III NE | **Fourchette d'occupation** | milieu du IVe |
| **Protohistoire** | | **VIIe, VIe et Ve siècle** | |
| **IVe siècle - début IIIe** | milieu du IVe | **Période Romaine** | |
| **Dernière fréquentation attestée** | IVe | **Identification** | 1893 (L. Viola) |

**Structures**

IVe : Ce sont deux tombes à ciste en dalles de travertin, distantes d'un mètre l'une de l'autre, toutes les deux avec l'orientation nord-sud. Aucun autre repère n'a été trouvé dans une zone de 800m2, fouillée jusqu'à 6m de profondeur à certains endroits. Une de ces tombes comportait une décoration peinte, tandis que l'autre était très pauvre, privée même d'enduit : L. Viola a proposé de voir la tombe d'un riche et de son serviteur. Les deux tombes sont à ciste avec couvercle en double pente. Les scènes figurées sur les quatre parois représentent, sur les longs côtés, un combat de deux hommes avec lance et bouclier ainsi qu'un quadrige guidé par une Victoire ; sur le petit côté nord, une cène animalière opposant un lion et un ibis et un coq sur le registre triangulaire supérieur ; sur l'autre petit côté, la peinture beaucoup plus abîmée livre des traces d'un cavalier armé et une figure féminine dotée d'une patère qui se dirige vers lui.
En proximité de la petite nécropole, L. Viola rapporte une petite structure, sans qu'il puisse s'assurer de sa datation et fonction, ainsi qu'une citerne.

**Matériel**

IVe : Une seule des tombes a livré son mobilier. Il était composé de vases et des objets en bronze, dont deux ceinturons. La céramique inclue deux lécythes à figure rouge, une patère décorée de trois poissons et six autres patères sans décoration.
Ce matériel a permis d'identifier la tombe comme étant masculine et la date du milieu du siècle, plus probablement dans le troisième quart du IVe. Les deux ceinturons indiquerait probablement une double déposition.
Au fond de la citerne, un matériel très hétérogène a été découvert : deux morceaux de clou en fer, quelques fragments en plomb et une monnaie dite de M. Agrippa (L. Viola ne l'a pas vue).

**Bibliographie**

L. Viola, in *NSc*, 1893, p. 423-427 (avec description détaillée) ; E. Petersen, in *RömMitt*, 10, 1895, p. 84 ; F. Weege, *JDAI*, XXIV, 1909, p. 122-123 ; V. Macchioro, *Zagreus*, Florence, 1929, p. 120 ;
D. Mustilli, *NSc*, 1937, p. 151 ;
E. Greco, 1979, p. 17, n° 34 ;
*Paestum, Città e territorio nelle colonie greche d'Occidente*, 1987, p. 27.

**Numéro Carte** 23

| | |
|---|---|
| **Nom du Site** | Riva sinistra del Calore |
| **Cité d'appartenance** | Poseidonia |
| **Ville Moderne** | Capaccio |
| **Type** | Nécropole |

**Sources Anciennes**

**Localisation**

À la rive gauche du Calore, près de Tempa di Feo, mais dont la localisation précise est perdue.

| | | | |
|---|---|---|---|
| **Coordonnées IGM** | F 198 III NE | **Fourchette d'occupation** | IVe |
| **Protohistoire** | | **VIIe, VIe et Ve siècle** | |
| **IVe siècle - début IIIe** | IVe | **Période Romaine** | |
| **Dernière fréquentation attestée** | IVe | **Identification** | 1856 |

**Structures**

IVe : La notice de découverte rapporte l'existence de quelques tombes "magnifiques" et peintes en rouge. L'une d'entre elles, de 2,24m de longueur, comportait un motif figuré représentant un char, une grenade et un coq en lutte avec un serpent.

**Matériel**

IVe : Seule la tombe peinte a été brièvement décrite et son mobilier comportait des vases, des os et des armes ; probablement il s'agit ici d'une tombe masculine.

**Bibliographie**

A.A. Ferrara, *Cenni Storici su Altavilla Silentina*, Vasto, 1898, p. 96 ;
D. Mustilli, *NSc*, 1937, p. 151 ;
*Paestum, Città e territorio nelle colonie greche d'Occidente*, 1987, p. 27.

**Numéro Carte** 23

| | |
|---|---|
| **Nom du Site** | Tempa di Pilato |
| **Cité d'appartenance** | Poseidonia |
| **Ville Moderne** | Capaccio |
| **Type** | Nécropole |

**Sources Anciennes**

**Localisation**

Colline proche de Tempa di Feo, entre le fleuve Calore et le village Altavilla.

| | | | |
|---|---|---|---|
| **Coordonnées IGM** | F 198 III NE | **Fourchette d'occupation** | IVe |
| **Protohistoire** | | **VIIe, VIe et Ve siècle** | |
| **IVe siècle - début IIIe** | IVe | **Période Romaine** | |
| **Dernière fréquentation attestée** | IVe | **Identification** | 1861 |

**Structures**

IVe : Entre les années 1861 et 1872, lors de la construction d'une petite route, on a la notice de plusieurs tombes découvertes dans cette localité. Quelques unes de ces tombes ont la particularité d'être couvertes non pas par une dalle de travertin, mais par des moellons de pierre locale.

**Matériel**

IVe : Le matériel des tombes découvertes comprend des squelettes, des petits vases en céramique (probablement de la céramique commune). Une des tombes, couverte par une plaque de travertin, montre des signes d'avoir été pillée, par l'absence de mobilier et par une certaine quantité de terre mélangée aux restes osseux.

**Bibliographie**

A.A. Ferrara, *Cenni Storici su Altavilla Silentina*, Vasto, 1898, p. 96 ;
D. Mustilli, *NSc*, 1937, p. 151 ;
*Paestum, Città e territorio nelle colonie greche d'Occidente*, 1987, p. 27.

**Numéro Carte** 24

| | |
|---|---|
| **Nom du Site** | Quercione |
| **Cité d'appartenance** | Poseidonia |
| **Ville Moderne** | Capaccio |
| **Type** | Nécropole |

**Sources Anciennes**

**Localisation**

4 km à l'ouest d'Altavilla, dans la propriété de D'Andrea, à 200 m. de la route Albanella-Altavilla.

| | | | |
|---|---|---|---|
| **Coordonnées IGM** | F 198 III NE | **Fourchette d'occupation** | milieu du IVe |
| **Protohistoire** | | **VIIe, VIe et Ve siècle** | |
| **IVe siècle - début IIIe** | 360 - 330 | **Période Romaine** | |
| **Dernière fréquentation attestée** | IVe | **Identification** | 1937 (Mustilli) |

**Structures**

IVe : Nécropole avec 4 tombes à ciste en dalles de travertin, avec couverture à double pente. Les dalles de deux de ces tombes (n° 2 et 4), masculines, portaient un enduit peint en blanc. Dans une troisième, également masculine, l'enduit blanc était enrichi d'un décoration à bandes, de couleur rouge vif (tombe n° 1). L'enduit de la quatrième tombe (n° 3), féminine, ne portait pas de décoration peinte.

**Matériel**

IVe : La tombe féminine (n° 3) a livré deux *pyxides*, deux *lekythoi*, deux coupes à figure rouge (une représentant une femme ailée assise), une assiette d'argile vernisée et une monnaie en bronze (non identifiable). Les tombes masculines comportaient des vases à figure rouge paestane (amphores, coupes, lécythes, une petite olpè), des armes en fer et en bronze, des vases en bronze ; dans une des tombes, on retrouve également une cuirasse métallique à trois disques. Ce riche mobilier est comparable seulement aux nécropoles urbaines, qui se trouvent près de la muraille de la cité, en particulier la tombe 6 du Gaudo et la tombe 2 du Parco del Fuscillo.

**Bibliographie**

D. Mustilli, *NSc*, 1937, p. 143-147 (avec description détaillée du matériel des tombes) ;
E. Greco, 1979, p. 17, n° 35 ;
*Paestum, Città e territorio nelle colonie greche d'Occidente*, 1987, p. 27-28.

**Numéro Carte** 25

| | |
|---|---|
| **Nom du Site** | Mattina Grande |
| **Cité d'appartenance** | Poseidonia |
| **Ville Moderne** | Capaccio |
| **Type** | Nécropole |

**Sources Anciennes**

**Localisation**

2 km à nord-est de Quercione, dans la propriété d'A. Marra.

| | | | |
|---|---|---|---|
| **Coordonnées IGM** | F 198 III NE | **Fourchette d'occupation** | première moitié du IVe |
| **Protohistoire** | | **VIIe, VIe et Ve siècle** | |
| **IVe siècle - début IIIe** | début du IVe | **Période Romaine** | |
| **Dernière fréquentation attestée** | IVe | **Identification** | 1937 (Mustilli) |

**Structures**

IVe : Six tombes, dont 2 à ciste et 4 faites de grandes dalles de tuiles, ces dernières perdues lors des travaux de construction de la route Albanella-Altavilla.

**Matériel**

IVe : Malgré les perturbations dues aux travaux, une bonne partie du mobilier des six tombes a été conservé, composé essentiellement de vases de fabrication locale (dont plusieurs coupes à figure rouge, probablement de type Gnathia, tombes 1, 3 et 4) et d'objets en métal. Tombe 1 : une amphore ; tombe 2 : objets en bronze, dont un disque de cuirasse ; tombe 3 : pyxides ou lékanes ; une monnaie en bronze non identifiable ; tombe 4 : coupes et objets en bronze, dont un disque de cuirasse ; tombe 5 : petits fragments de céramique à vernis noir ; tombe 6 (la mieux étudiée) : tombe masculine, contenant une cuirasse à trois disques, deux ceinturons en bronze, dont un décoré avec scène de chasse (avec un cerf et deux chevaux ?).

**Bibliographie**

D. Mustilli, *NSc*, 1937, p. 147-151 (avec description du matériel des tombes) ;
E. Greco, 1979, p. 17, n° 36 ;
*Paestum, Città e territorio nelle colonie greche d'Occidente*, 1987, p. 28.

**Numéro Carte** 26

**Nom du Site** Chiusa

**Cité d'appartenance** Poseidonia

**Ville Moderne** Capaccio

**Type** Nécropole avec habitat

**Sources Anciennes**

**Localisation**

800 m. de Tempa di Pilato, sur une zone de plaine.

| | | | |
|---|---|---|---|
| **Coordonnées IGM** | F 198 III NE | **Fourchette d'occupation** | IVe |
| **Protohistoire** | | **VIIe, VIe et Ve siècle** | |
| **IVe siècle - début IIIe** | IVe | **Période Romaine** | |
| **Dernière fréquentation attestée** | IVe | **Identification** | 1983 |

**Structures**

IVe : Lors d'une vérification en surface, on a signalé des traces de tombes lucaniennes et une zone relativement étendue présentant des repères céramiques. Le matériel retrouvé a permis l'identification de ce site comme étant une ferme.

**Matériel**

IVe : plusieurs fragments céramiques retrouvés en surface, dont des tuiles, des vases à vernis noir et de la céramique commune.

**Bibliographie**

Archivio Museo Nazionale Paestum : note du 31-03-1983 ;
*Paestum, Città e territorio nelle colonie greche d'Occidente*, 1987, p. 28.

**Numéro Carte** 27

| | |
|---|---|
| **Nom du Site** | Magazzeno |
| **Cité d'appartenance** | Poseidonia |
| **Ville Moderne** | Capaccio |
| **Type** | Nécropole |

**Sources Anciennes**

**Localisation**

1 km à sud-est de Tempa di Pilato, sur la pente de la colline.

| | | | |
|---|---|---|---|
| **Coordonnées IGM** | F 198 III NE | **Fourchette d'occupation** | IVe |
| **Protohistoire** | | **VIIe, VIe et Ve siècle** | |
| **IVe siècle - début IIIe** | IVe | **Période Romaine** | |
| **Dernière fréquentation attestée** | IVe | **Identification** | 1983 |

**Structures**

IVe : Traces d'une nécropole identifiée seulement à partir d'une exploration de surface de 1983, ainsi qu'une brève notice d'A. A. Ferrara de 1883 indique la présence de tombes dans la zone. Le lieu n'a jamais été fouillé.

**Matériel**

**Bibliographie**

A.A. Ferrara, *Cenni Storici su Altavilla Silentina*, Vasto, 1898, p. 96 ;
Archivio Museo Nazionale Paestum : note du 31-03-1983 ;
*Paestum, Città e territorio nelle colonie greche d'Occidente*, 1987, p. 28.

**Numéro Carte** 28

| | |
|---|---|
| **Nom du Site** | Olivella |
| **Cité d'appartenance** | Poseidonia |
| **Ville Moderne** | Capaccio |
| **Type** | Nécropole avec habitat |

**Sources Anciennes**

**Localisation**

À l'ouest de Tempa di Pilato, à 1 km au sud de la rive gauche du Calore.

| | | | |
|---|---|---|---|
| **Coordonnées IGM** | F 198 III NE | **Fourchette d'occupation** | IVe - IIIe |
| **Protohistoire** | | **VIIe, VIe et Ve siècle** | |
| **IVe siècle - début IIIe** | fin du IVe - début du IIIe | **Période Romaine** | |
| **Dernière fréquentation attestée** | IIIe | **Identification** | 1984 |

**Structures**

IVe - IIIe : Notice de la présence de quelques tombes lucaniennes, ainsi que d'une vaste zone caractérisée par une importante présence de pierres et de tuiles, ainsi que des fragments de céramique. L'hypothèse est d'un petit établissement à fonction agricole et daté de l'époque hellénistique.

**Matériel**

IVe - IIIe : En plus d'une grande quantité de pierres et des fragments de tuile retrouvés sur une vaste zone, on a trouvé également des restes de céramique : vases d'usage domestique, amphores de transport, fragments de vases à vernis noir, datables du courant du IIIe s.

**Bibliographie**

Archivio Museo Nazionale Paestum : note du 23-04-1984 ;
*Paestum, Città e territorio nelle colonie greche d'Occidente*, 1987, p. 28.

**Numéro Carte** 29

| | |
|---|---|
| **Nom du Site** | Tempa dell'Acero |
| **Cité d'appartenance** | Poseidonia |
| **Ville Moderne** | Capaccio |
| **Type** | Nécropole |

**Sources Anciennes**

**Localisation**

À proximité de l'église S. Maria delle Neve, à 12 km de la cité, sur une petite colline de sable.

| | | | |
|---|---|---|---|
| **Coordonnées IGM** | F 198 III NO | **Fourchette d'occupation** | milieu du IVe |
| **Protohistoire** | | **VIIe, VIe et Ve siècle** | |
| **IVe siècle - début IIIe** | milieu du IVe | **Période Romaine** | |
| **Dernière fréquentation attestée** | IVe | **Identification** | 1986 |

**Structures**

IVe : Ce site se trouve sur une colline de sable alluviale qui se dirige vers le cours du Calore. On a trouvé une tombe construite avec des dalles de travertin et couverture à double pente, orienté est-ouest. La tombe a été pillée, mais présentait les parois peintes : une scène de retour d'un guerrier et de luttes des animaux sur le petit côté est ; sur les longs côtés, nord et sud, on voit des scènes de course de chars ; sur le petit côté ouest, qui est très endommagée, on peut voir une table avec des offrandes.
Cette tombe, mise aussi en rapport avec la nécropole de Tempa di Feo, confirme la présence de plusieurs établissements dans cette partie éloignée du territoire de Poseidonia.
L'importance de cette tombe réside sur le fait qu'elle présente des peintures d'époque lucanienne et se trouve à grande distance de la cité. Ces peintures sont caractéristiques seulement des nécropoles urbaines et sont rares les exemples à l'extérieur des nécropoles urbaines. La zone de cette tombe est identifiée avec les cours des fleuves Sele et Calore et ainsi pose le problème de savoir si des populations riches pouvaient habiter dans ces régions si éloignées de la cité.

**Matériel**

IVe : La tombe était pillée et les seuls objets du mobilier retrouvés ont été une petite olpè à vernis noir et des fragments d'une lame en fer.

**Bibliographie**

*Paestum, Città e territorio nelle colonie greche d'Occidente*, 1987, p. 28-29.

**Numéro Carte** 30

| | |
|---|---|
| **Nom du Site** | S. Lorenzo |
| **Cité d'appartenance** | Poseidonia |
| **Ville Moderne** | Capaccio |
| **Type** | Etablissement |

**Sources Anciennes**

**Localisation**

Environ 21 km au nord-est de Poseidonia.

| | | | |
|---|---|---|---|
| **Coordonnées IGM** | F 198 III NE | **Fourchette d'occupation** | IVe - époque médiévale |
| **Protohistoire** | | **VIIe, VIe et Ve siècle** | |
| **IVe siècle - début IIIe** | IVe | **Période Romaine** | époque impériale |
| **Dernière fréquentation attestée** | époque médiévale | **Identification** | |

**Structures**

Epoque médiévale : Un important établissement de la période médiévale qui présente deux édifices sacrés et une nécropole, avec au moins 78 individus. La fouille systématique de cet ensemble a livré du matériel plus ancien.

**Matériel**

IVe : Quelques fragments de céramique à vernis noir de fabrication locale, en particulier des formes ouvertes.
Epoque romaine : Une plus grande quantité d'objets de la période romaine impériale.

**Bibliographie**

L. Melillo, *Villaggi fluviali*, 1984, p. 163-170 ;
A. Iacoe, *Museo di Paestum*, 1986, p. 93-95 ;
*Paestum, Città e territorio nelle colonie greche d'Occidente*, 1987, p. 29.

**Numéro Carte** 31

| | |
|---|---|
| **Nom du Site** | Tempalta |
| **Cité d'appartenance** | Poseidonia |
| **Ville Moderne** | Capaccio |
| **Type** | Nécropole |

**Sources Anciennes**

**Localisation**

Petite colline (328m d'altitude) située à 14 km à nord-est de Poseidonia, sur une étendue de 240m2.

| | | | |
|---|---|---|---|
| **Coordonnées IGM** | F 198 III NE | **Fourchette d'occupation** | VIIe - IVe |
| **Protohistoire** | VIIe | **VIIe, VIe et Ve siècle** | VIe - Ve |
| **IVe siècle - début IIIe** | IVe | **Période Romaine** | |
| **Dernière fréquentation attestée** | IVe | **Identification** | années 1950 |

**Structures**

La nécropole se distribue sur une étendue d'environ 240m2 et comprend au moins 23 tombes datées du VIIe jusqu'au IVe siècle, avec une interruption entre le VIe et le début du Ve. Les premières découvertes datent des années 1950, puis A. M. Ardovino est intervenu en 1979 et finalement des fouilles systématiques ont eu lieu entre 1984 et 1985.

VIIe : Au moins 10 tombes sont indigènes, à fosse, datables du milieu du VIIe, immédiatement avant l'arrivée des Grecs. Les tombes sont creusées directement sur le banc de roche et couvertes par des moellons de pierre.

Ve : Le site présente une des rares tombes du début du Ve mise au jour dans le territoire, découverte dans les années 1950. Les fouilles plus récentes ont porté également à la découverte de quelques tombes de la deuxième moitié du Ve.

IVe : Les tombes du IVe suivent le schéma habituel des nécropoles de cette époque. Le fait remarquable est la continuité d'occupation du site, avec la présence de tombes datées du début jusqu'à la fin du siècle.

Il a été identifié aussi des traces d'un habitat à quelques mètres de la nécropole, datable du Ve ; cette partie n'a pas fait l'objet d'une recherche systématique.

**Matériel**

VIIe : Parmi les tombes indigènes, on note le mobilier de la tombe 15 : nombreux fragments d'ambre, un bassin à bord à perles, un faisceau de 4 broches en fer et une petite amphore d'*impasto* (type bien connu à Pontecagnano).

Ve : Outre la tombe du début du Ve, le mobilier de celles de la seconde moitié du siècle sont en profond contraste avec la sobriété des tombes urbaines contemporaines.

IVe : les tombes masculines comportaient des ceinturons, des lances en métal et des cratères ; *lebes gamikós, lekane,* fibules et monnaies pour les tombes féminines.

**Bibliographie**

*Paestum, Città e territorio nelle colonie greche d'Occidente*, 1987, p. 29-30.

**Numéro Carte** 32

| | |
|---|---|
| **Nom du Site** | Casalotti |
| **Cité d'appartenance** | Poseidonia |
| **Ville Moderne** | Capaccio |
| **Type** | Établissement |

**Sources Anciennes**

**Localisation**

2 km à sud-est de Tempalta, entre les km 12 et 15 de la route SS. degli Alburni, dans la propriété D'Angelo.

| | | | |
|---|---|---|---|
| **Coordonnées IGM** | F 198 III NE | **Fourchette d'occupation** | époque romaine républicaine |
| **Protohistoire** | | **VIIe, VIe et Ve siècle** | |
| **IVe siècle - début IIIe** | | **Période Romaine** | époque républicaine |
| **Dernière fréquentation attestée** | époque romaine républicaine | **Identification** | 1973 |

**Structures**

Aucune structure n'a été trouvée.

**Matériel**

Époque romaine républicaine : des tuiles, des nombreux fragments de céramique commune, à vernis noir de type campanien A et B, amphores de transport et poids à tisser.

**Bibliographie**

Archivio Museo Nazionale Paestum : note du 31-10-1973 ;
*Paestum, Città e territorio nelle colonie greche d'Occidente*, 1987, p. 30.

**Numéro Carte** 33

| | |
|---|---|
| **Nom du Site** | Fonte |
| **Cité d'appartenance** | Poseidonia |
| **Ville Moderne** | Capaccio |
| **Type** | Sanctuaire Extra-urbain |

**Sources Anciennes**

**Localisation**

Situé à environ 13km à nord-est de Poseidonia, dans la commune de Roccadaspide, sur la rive droite d'un petit ruisseau, près de sa source.

| | | | |
|---|---|---|---|
| **Coordonnées IGM** | F 198 III NO | **Fourchette d'occupation** | VIe - Ier av. J.C. |
| **Protohistoire** | | **VIIe, VIe et Ve siècle** | VIe - Ve |
| **IVe siècle - début IIIe** | IVe | **Période Romaine** | époque républicaine |
| **Dernière fréquentation attestée** | Ier av. J.-C. | **Identification** | 1964 (G. Voza) |

**Structures**

Malgré une grande quantité de matériel votif, aucune structure de type sacré n'a été identifiée à cet endroit. La majeure partie du matériel votif rencontré se trouvait dans une même couche, mélangeant des objets de différentes époques, du début du VIe jusqu'au IVe. La majeure partie du matériel renvoie au culte d'Héra, tel qu'il est attesté à l'Héraion à l'embouchure du Sele ou au sanctuaire urbain méridional.

**Matériel**

VIe : Les objets votifs sont en majorité des statuettes féminines du même type trouvé à l'Héraion du Sele et dans le sanctuaire urbain méridional, ce qui nous fait penser à des dédicaces à Héra : on y retrouve tant le type dédalique que celui de la déesse assise trônant.
Ve : Le matériel votif comprend des figurines en terre cuite de la déesse assise avec polos, de type paestan du Ve, ainsi que des nombreux fragments céramiques, notamment des petites coupelles à vernis noir et des petites assiettes à pied.
IVe : En plus de la céramique, on y reporte aussi la présence d'armes en fer.
IIe-Ier av. J.-C. : Quelques petits vases en verre, de nombreuses lampes à huile en terre cuite, de nombreux petits vases votifs et des fragments de statuettes.

**Bibliographie**

G. Voza, *Atti Taranto*, 1964, p. 193-194 ; G. Voza, *BdA*, 1964, p. 366 ;
E. Greco, 1979, p. 18, n° 40 ;
G. Avagliano, *Museo di Paestum*, 1986, p. 65-66 ;
M.A. Ardovino, 1986, p. 131 ;
*Paestum, Città e territorio nelle colonie greche d'Occidente*, 1987, p. 30-31.

**Numéro Carte** 33

| | |
|---|---|
| **Nom du Site** | Boccalupo |
| **Cité d'appartenance** | Poseidonia |
| **Ville Moderne** | Capaccio |
| **Type** | Nécropole avec habitat |

**Sources Anciennes**

**Localisation**

Situé à environ 13km à nord-est de Poseidonia, dans la commune de Roccadaspide, sur la rive droite d'un petit ruisseau, près de sa source, à uniquement 200m du sanctuaire de Fonte (n° 33).

| | | | |
|---|---|---|---|
| **Coordonnées IGM** | F 198 III NO | **Fourchette d'occupation** | VIe - IVe |
| **Protohistoire** | | **VIIe, VIe et Ve siècle** | milieu du VIe |
| **IVe siècle - début IIIe** | IVe | **Période Romaine** | |
| **Dernière fréquentation attestée** | IVe | **Identification** | 1966 (G. Voza) |

**Structures**

VIe : un petit noyau de tombes archaïques, probablement à rattacher à une présence indigène. Les deux tombes inédites ont été découvertes le 10 octobre 1966. Elles sont chronologiquement homogènes et datables du milieu du VIe siècle à partir de leur mobilier.
IVe : Au même endroit, deux autres tombes ont été fouillées en 1977 : une tombe masculine et une féminine, datables du dernier quart du IVe siècle ; trois autres tombes ont été identifiées mais n'ont pas été fouillées. Il s'agit probablement ici d'une nécropole d'un petit établissement rural.

**Matériel**

VIe : *Bucchero* campanien (cratère à colonnette, coupe avec bord à col, bassins et amphores à vin) et coupes ioniennes de type B2. Ce mobilier diffère totalement des tombes urbaines contemporaines et se rattache plutôt aux exemples de la tradition indigène campanienne.
IVe : Le résumé de la notice du Musée ne détaille pas le mobilier des deux tombes fouillées.

**Bibliographie**

Archives, dépôt et bureau de dessins du Museo Nazionale Paestum ;
*Paestum, Città e territorio nelle colonie greche d'Occidente*, 1987, p. 30-31.

**Numéro Carte** 34

| | |
|---|---|
| **Nom du Site** | Tempa Bianca |
| **Cité d'appartenance** | Poseidonia |
| **Ville Moderne** | Capaccio |
| **Type** | Nécropole |

**Sources Anciennes**

**Localisation**

500 m. à nord-ouest du sanctuaire de Fonte (n° 33), sur le versant oriental de la vallé du ruisseau La Cosa.

| | | | |
|---|---|---|---|
| **Coordonnées IGM** | F 198 III NO | **Fourchette d'occupation** | IVe |
| **Protohistoire** | | **VIIe, VIe et Ve siècle** | |
| **IVe siècle - début IIIe** | milieu du IVe | **Période Romaine** | |
| **Dernière fréquentation attestée** | IVe | **Identification** | 1964 (Voza) |

**Structures**

IVe : En 1964, G. Voza a fouillé une très riche tombe à chambre.

**Matériel**

IVe : 40 pièces de céramique, dont quelques vases peints par les meilleurs peintres des ateliers de Poseidonia.

**Bibliographie**

V. Viola, *Le Tombe degli insediamenti agrari di Fonte : "Tempa Rossa" e "Tempa Bianca" nel territorio di Paestum*, Tesi di Laurea in Archeologia della Magna Grecia, Istituto Universitario Orientale di Napoli, 1998 ; G. Voza, *BdA*, 1964, p. 366 ;
E. Greco, 1979, p. 18, n° 41 ;
*Paestum, Città e territorio nelle colonie greche d'Occidente*, 1987, p. 31.

**Numéro Carte** 35

| | |
|---|---|
| **Nom du Site** | Tempa Rossa |
| **Cité d'appartenance** | Poseidonia |
| **Ville Moderne** | Capaccio |
| **Type** | Nécropole |

**Sources Anciennes**

**Localisation**

600 m. à sud-ouest du sanctuaire de Fonte (n° 33) et à 800 m. au sud de Tempa Bianca, sur la rive gauche du ruisseau Fonte, dans la propriété Marchesano.

| | | | |
|---|---|---|---|
| **Coordonnées IGM** | F 198 III NO | **Fourchette d'occupation** | milieu du IVe |
| **Protohistoire** | | **VIIe, VIe et Ve siècle** | |
| **IVe siècle - début IIIe** | milieu du IVe | **Période Romaine** | |
| **Dernière fréquentation attestée** | IVe | **Identification** | 1964 (Voza) |

**Structures**

IVe : Fouillées par G. Voza, 4 tombes, toutes masculines, ont livré un très riche matériel. Une de ces tombes (n°3) était à chambre et comportait une décoration peinte. La peinture était très abîmée lors de sa découverte et ne permet pas une identification sûre.

**Matériel**

IVe : Le riche mobilier de ces tombes incluait plusieurs vases à figure rouge de production paestane, des vases en bronze, des broches et des chenets, couteaux, pointes de lance en fer et en plomb. Dans la tombe n° 3, le défunt était accompagné de toute son armure et de 28 vases, dont un objet de prestige : un énorme cratère attribué par A. D. Trendall à Assteas, daté dans les années 330 av. J.C. et représentant le jugement de Pâris. Le mobilier de cette nécropole est comparable à celui des quelques nécropoles urbaines, parmi les plus riches : il trouve un pendant dans les tombes 2 et 6 du Gaudo et dans quelques tombes d'Eboli.

**Bibliographie**

V. Viola, *Le Tombe degli insediamenti agrari di Fonte : "Tempa Rossa" e "Tempa Bianca" nel territorio di Paestum*, Tesi di Laurea in Archeologia della Magna Grecia, Istituto Universitario Orientale di Napoli, 1998 ; G. Voza, *BdA*, 1964, p. 366 ;
E. Greco, 1979, p. 18, n° 41 ;
*Paestum, Città e territorio nelle colonie greche d'Occidente*, 1987, p. 31.

**Numéro Carte** 36

| | |
|---|---|
| **Nom du Site** | Seude |
| **Cité d'appartenance** | Poseidonia |
| **Ville Moderne** | Capaccio |
| **Type** | Nécropole |

**Sources Anciennes**

**Localisation**

Situé à 6 km de Poseidonia, au bord de la route SS 166.

| | | | |
|---|---|---|---|
| **Coordonnées IGM** | F 198 III NO | **Fourchette d'occupation** | fin du IVe |
| **Protohistoire** | | **VIIe, VIe et Ve siècle** | |
| **IVe siècle - début IIIe** | fin du IVe | **Période Romaine** | |
| **Dernière fréquentation attestée** | IVe | **Identification** | 1976 |

**Structures**

IVe : Après des fouilles clandestines, on a la notice de quelques tombes de la fin du IVe. Ensuite, des prospections de sauvetage ont livré du matériel céramique en superficie.

**Matériel**

IVe : Les prospections de surface ont identifié de la céramique à vernis noir de production paestane ainsi que de la céramique commune. Les tombes étant pillées, leur mobilier est perdu.

**Bibliographie**

E. Greco, 1979, p. 15, n° 28 ;
*Paestum, Città e territorio nelle colonie greche d'Occidente*, 1987, p. 32.

**Numéro Carte** 37

| | |
|---|---|
| **Nom du Site** | Monte di Capaccio |
| **Cité d'appartenance** | Poseidonia |
| **Ville Moderne** | Capaccio |
| **Type** | Nécropole avec habitat |

**Sources Anciennes**

**Localisation**

Colline (383m d'altitude) à l'est de Poseidonia, où se trouvait le village médiéval de *Caputaquis* (Capaccio Vecchio).

| | | | |
|---|---|---|---|
| **Coordonnées IGM** | F 198 III NO | **Fourchette d'occupation** | IVe - époque médiévale |
| **Protohistoire** | | **VIIe, VIe et Ve siècle** | |
| **IVe siècle - début IIIe** | IVe | **Période Romaine** | époque impériale |
| **Dernière fréquentation attestée** | époque médiévale | **Identification** | 1822 (Bonucci) |

**Structures**

IVe : En 1822, deux tombes déjà pillées ont été signalée par C. Bonucci. Une prospection réalisée en 1965 a identifié des fragments de tuile, ce qui mène à l'hypothèse d'un établissement à cet endroit. Sa position géographique dominant la plaine paestane et une partie de la vallée du Calore a mené M. Mello à proposer une installation militaire.
IVe - époque romaine : En 1929, M. Guazzo a consigné au Musée une grande quantité de matériel sporadique.
Epoque romaine : Les fouilles de la Caputaquis médiévale ont révélé la présence d'une colonne en pierre et de quelques monnaies de Vespasien. De plus, des fragments d'inscription d'époque romaine ont été découverts en remploi pour le pavement de l'ancienne église de S. Maria del Granato.

**Matériel**

IVe : M. Mello signale, à partir d'une prospection en surface de 1965, l'existence de nombreux fragments de tuile datables du IVe. Les recherches sur Caputaquis médiévale ont également mis au jour des nombreux fragments de céramique d'époque "protohistorique et classique", selon M. Mello.
IVe - époque romaine : Découverts en surface à Cappaccio Vecchia et consignés par M. Guazzo au musée : une antéfixe, des petites coupes, des lampes à huile (*lucernae*) et des monnaies paestanes et romaines.

**Bibliographie**

C. Bonucci, *BullInst*, 1834, p. 51-52 ;
E. Greco, 1979, p. 15, n° 19 ;
M. Mello, "Note sul territorio di Poseidonia", in *MGR*, VII, 1980, p. 292-294 ;
*Paestum, Città e territorio nelle colonie greche d'Occidente*, 1987, p. 32.

**Numéro Carte** 38

| | |
|---|---|
| **Nom du Site** | Grotta del Granato |
| **Cité d'appartenance** | Poseidonia |
| **Ville Moderne** | Capaccio |
| **Type** | Sanctuaire Extra-urbain |

**Sources Anciennes**

**Localisation**

Sur la pente ouest du Monte di Capaccio.

| | | | |
|---|---|---|---|
| **Coordonnées IGM** | F 198 III NO | **Fourchette d'occupation** | préhistoire - VIe |
| **Protohistoire** | préhistorique | **VIIe, VIe et Ve siècle** | VIe |
| **IVe siècle - début IIIe** | | **Période Romaine** | |
| **Dernière fréquentation attestée** | VIe | **Identification** | 1940 (Panebianco) |

**Structures**

Préhistoire : Dans les années 1940, V. Panebianco avait identifié un site contenant du matériel de l'époque moustérienne, c'est-à-dire au Paléolithique moyen, mais aussi du matériel de l'Âge du Bronze.
VIe : En 1963, une brève fouille de sauvetage de G. Voza a livré du matériel daté du VIe.

**Matériel**

VIe : Les objets les plus importants sont un *amphoriskos* daté du corinthien récent et une coupelle à bandes. Ce matériel est trop exigu, mais il permet de formuler l'hypothèse d'un petit lieu de culte à cet endroit.

**Bibliographie**

V. Panebianco, *Rivista di Antropologia*, XXXIII, 1940-42, p. 364 ;
*Seconda mostra della preistoria e protostoria nel Salernitano*, 1975, p. 69, tab. XXIX, 1a ;
*Paestum, Città e territorio nelle colonie greche d'Occidente*, 1987, p. 32.

**Numéro Carte** 39

| | |
|---|---|
| **Nom du Site** | Getsemani |
| **Cité d'appartenance** | Poseidonia |
| **Ville Moderne** | Capaccio |
| **Type** | Sanctuaire Extra-urbain |

**Sources Anciennes**

**Localisation**

Versant occidental du Mont Capaccio.

| | | | |
|---|---|---|---|
| **Coordonnées IGM** | F 198 III NO | **Fourchette d'occupation** | protohistoire - époque romaine |
| **Protohistoire** | VII ? | **VIIe, VIe et Ve siècle** | VIe - Ve |
| **IVe siècle - début IIIe** | IVe | **Période Romaine** | époque impériale |
| **Dernière fréquentation attestée** | époque romaine impériale | **Identification** | *c.* 1950 |

**Structures**

Le site est occupé aujourd'hui par un complexe religieux construit entre les années 1950 et 1960. On n'a plus la localisation précise des fouilles réalisées à cet emplacement et c'est seulement en 1983 que les trouvailles ont été rendues disponibles au Musée de Paestum.
IVe : Les seuls éléments d'une structure en pierre sont quatre bases en calcaire, probablement destinées à soutenir les colonnes d'un portique ou d'un petit édifice.
Epoque romaine : Le matériel renvoie à l'installation d'une petite villa rustique à l'emplacement du sanctuaire d'époque grecque.

**Matériel**

Protohistoire : fragments de céramique d'*impasto* et une grande quantité de cristaux de quartz.
VIe (contemporain de l'implantation de la colonie) : céramique corinthienne, *bucchero*, coupes ioniennes et céramique à bandes de fabrication locale.
Fin du VIe et début du Ve : quelques *hydriai* à bandes de moyennes et petites dimensions, ce qui renvoie à un culte lié à l'eau, probablement à une source.
IVe : De nombreux fragments de *skyphoi* à vernis noir et quelques éléments en terre cuite, dont un peut être rattaché à une figure féminine, ne permettent pas d'identifier la divinité honorée. Aussi, des rebuts de cuisson de quelques petits vases à vernis noir, ainsi que des instruments pour la fabrication de vases.
Epoque romaine : les éléments seraient liés plutôt à une petite villa rustique.

**Bibliographie**

G. Vallet, *Atti Taranto*, 1967, p. 89,2 ;
E. Greco, 1979, p. 15, n° 19 ;
G. Avagliano, *Museo di Paestum*, 1986, p. 63-64 ;
*Paestum, Città e territorio nelle colonie greche d'Occidente*, 1987, p. 32-33.

**Numéro Carte** 40

| | |
|---|---|
| **Nom du Site** | Capodifiume |
| **Cité d'appartenance** | Poseidonia |
| **Ville Moderne** | Capaccio |
| **Type** | Sanctuaire Extra-urbain |

**Sources Anciennes**

**Localisation**

4,5 km à nord-est de Poseidonia, au pied du Monte di Capaccio, où se trouve la source du fleuve Capodifiume.

| | | | |
|---|---|---|---|
| **Coordonnées IGM** | F 198 III NO | **Fourchette d'occupation** | Villanovien - époque romaine |
| **Protohistoire** | Villanovien | **VIIe, VIe et Ve siècle** | |
| **IVe siècle - début IIIe** | IVe | **Période Romaine** | sans datation possible |
| **Dernière fréquentation attestée** | époque romaine | **Identification** | années 1950 |

**Structures**

Préhistoire : Des tombes villanoviennes ont été trouvées dans les années 1950.
IVe : Un petit édifice sacré a été fouillé par l'équipe de l'Université de Salerne entre 1980 et 1981. La structure est de forme quadrangulaire (6,80 x 4,50m), orientée NO-SE et était conservée uniquement au niveau de ses fondations. L'édifice se composait de deux salles, celle à l'est mieux conservée (3,40 x 2,60m), tandis que l'autre a subi plus fortément les effets érosifs du fleuve. Le matériel architectonique retrouvé (des tuiles, une antéfixe latérale à palmettes et un fragment de sima à protomé léonine) atteste la volonté de monumentaliser et de décorer ce petit sanctuaire.
Epoque romaine : Sur la rive droite de la source, un grand mur a été trouvé : probablement ce sont les restes d'un autre lieu de culte. D'autres structures partiellement immergées dans l'eau semblent appartenir à une occupation pendant la période romaine.

**Matériel**

IVe-IIIe : Outre les éléments de décoration architectonique, le matériel votif s'étend du début du IVe jusqu'à la fin du IIIe. Les vases les plus nombreux sont les petits contenants (vases à parfum, pyxides et lékanes), suivis par la céramique de table (patères, coupes, coupelles, *skyphoi*) et aussi quelques exemplaires de céramique de cuisine (*lopades*, *caccabai* et marmites. Un peu moins d'un quart du matériel est représenté par la coroplastique, surtout des figurines féminines, ainsi que des thymateria à tête féminine, des érotes et des statuettes théâtrales. Les stattuettes datables du début du IVe renvoient au culte de Déméter et Koré, mais les petites têtes féminines, les stattuettes d'Athéna et les érotes (qui peuvent se rapprocher aussi du monde masculin et des rites de passage) montrent un probable changement de culte vers la fin du IVe siècle.

**Bibliographie**

G. Greco, "Capodifiume", in *Atti Taranto*, 1987, p. 419-428 ; *Paestum, Città e territorio nelle colonie greche d'Occidente*, 1987, p. 33. A. Pontrandolfo, "Capodifiume", in M. Cipriani et F. Longo (éds.), *I Greci in Occidente: Poseidonia e i Lucani*, Naples, 1996, p. 237 ;
A. Serritella, "Poseidonia: l'area sacra di Capodifiume", in M.-L. Nava et M. Osanna (éds.), *Lo spazio del rito. Santuari e culti in Italia meridionale tra indigeni e Greci*, Bari : 2005, p. 19-26.

**Numéro Carte** 41

| | |
|---|---|
| **Nom du Site** | Tempa S. Paolo |
| **Cité d'appartenance** | Poseidonia |
| **Ville Moderne** | Capaccio |
| **Type** | Nécropole |

**Sources Anciennes**

**Localisation**

Une colline basse (139m d'altitude), à 6 km au nord-est de Poseidonia.

| | | | |
|---|---|---|---|
| **Coordonnées IGM** | F 198 III NO | **Fourchette d'occupation** | IVe - IIIe ap. J.-C. |
| **Protohistoire** | | **VIIe, VIe et Ve siècle** | |
| **IVe siècle - début IIIe** | IVe | **Période Romaine** | époque impériale |
| **Dernière fréquentation attestée** | époque romaine impériale | **Identification** | 1983 |

**Structures**

IVe : une prospection de surface a porté à la découverte d'une tombe isolée et pillée. La tombe avait la structure des celles du IVe, construite avec des plaques de travertin local.
IIe-IIIe ap. J.C. : tombes d'époque romaine impériale.

**Matériel**

IVe : Le matériel sporadique trouvé en surface était composé de céramique d'*impasto* et à vernis noir, ainsi que des tuiles.

**Bibliographie**

*Paestum, Città e territorio nelle colonie greche d'Occidente*, 1987, p. 33-34.

**Numéro Carte** 42

| | |
|---|---|
| **Nom du Site** | Pila |
| **Cité d'appartenance** | Poseidonia |
| **Ville Moderne** | Capaccio |
| **Type** | Nécropole avec habitat |

**Sources Anciennes**

**Localisation**

6 km au nord de Poseidonia et 3 km au sud du Sele.

| | | | |
|---|---|---|---|
| **Coordonnées IGM** | F 198 III NO | **Fourchette d'occupation** | milieu du Ve |
| **Protohistoire** | | **VIIe, VIe et Ve siècle** | milieu du Ve |
| **IVe siècle - début IIIe** | | **Période Romaine** | |
| **Dernière fréquentation attestée** | milieu du Ve | **Identification** | 1953 (Sestieri) |

**Structures**

Ve : C'est une des quelques rares nécropoles datables du Ve siècle. Une première tombe à ciste et couvercle plat, avec un riche mobilier, a été fouillée par P.C. Sestieri en 1953. P.C. Sestieri attribuait cette tombe à un jeune athlète, habitant un établissement commercial destiné aux échanges avec les populations de l'intérieur.
En 1955, 3 autres tombes, toutes à ciste et couverture plate, ont été découvertes à 500m du canal principal.
Aujourd'hui l'hypothèse la plus diffusée est d'un habitat agricole avec sa nécropole.

**Matériel**

Ve : La première tombe : 6 lécythes attiques datables de la première moitié du Ve s. (480-460) et un strigile ; deux lécythes comportant une décoration à figures noires sont attribuables au peintre d'Emporion (Haspels) et un autre est attribué au peintre de Brygos. Deuxième tombe : 2 bossettes en bronze. Troisième tombe : une petite amphore, avec une décoration à bandes. Quatrième tombe : sans mobilier.

**Bibliographie**

Archivio Depositi Museo Nazionale di Paestum ;
A.W. van Buren, in *AJA* 58, n° 4, 1954, p. 325.
E. Greco, 1979, p. 16, n° 28 ;
*Paestum, Città e territorio nelle colonie greche d'Occidente*, 1987, p. 34.

**Numéro Carte** 43

| | |
|---|---|
| **Nom du Site** | Capaccio Scalo - Campo Sportivo |
| **Cité d'appartenance** | Poseidonia |
| **Ville Moderne** | Capaccio |
| **Type** | Nécropole avec habitat |

**Sources Anciennes**

**Localisation**

Centre sportif de la ville moderne de Capaccio, située à 3,5 km au nord de Poseidonia.

| | | | |
|---|---|---|---|
| **Coordonnées IGM** | F 198 III NO | **Fourchette d'occupation** | IVe |
| **Protohistoire** | | **VIIe, VIe et Ve siècle** | |
| **IVe siècle - début IIIe** | fin du IVe | **Période Romaine** | |
| **Dernière fréquentation attestée** | IVe | **Identification** | 1964 (Voza) |

**Structures**

IVe : Cette zone, profondément perturbée par les constructions récentes, a été étudié par Voza, lors de la construction de l'actuel centre sportif. Ce sont cinq tombes, dont une peinte (n° 5), toutes datables au troisième quart du IVe s. Sur les côtés courts deux scènes de chasse : un combat entre un lion et un sanglier ; un jeune homme nu qui brave un dard contre un cygne déjà blessé.
Outre cette nécropole, d'autres objets provenant de Capaccio Scalo sont dans la réserve du Musée de Paestum, sans que l'on puisse avoir les données de la fouille ; ce matériel indique la présence d'un établissement rural de la fin du IVe s.

**Matériel**

IVe : La tombe peinte est exposée au Musée Archéologique National de Paestum.
Le matériel provenant de Cappacio Scalo est composé de fragments de tuile, de coupes, de la céramique à vernis noir et plusieurs couvercles de vases et des contenants à usage culinaire.

**Bibliographie**

E. Greco, 1979, p. 16, n° 21 ;
P. Ebner, *La monetazione di Poseidonia-Paestum: note preliminari*, Ente per le antichità e i monumenti della provincia di Salerno, pubblicazione XIV, 1964, p. 42-44 ;
*Paestum, Città e territorio nelle colonie greche d'Occidente*, 1987, p. 34 ;
A. Pontrandolfo et A. Rouveret, *Le Tombe dipinte di Paestum*, 1992, p. 392 ;

**Numéro Carte** 43

| | |
|---|---|
| **Nom du Site** | Capaccio - Chiesa di S. Vito |
| **Cité d'appartenance** | Poseidonia |
| **Ville Moderne** | Capaccio |
| **Type** | Etablissement |

**Sources Anciennes**

**Localisation**

3 km au nord de Poseidonia, près du Centre Sportif de Cappacio, dans la ville moderne.

| | | | |
|---|---|---|---|
| **Coordonnées IGM** | F 198 III NO | **Fourchette d'occupation** | 370-360 |
| **Protohistoire** | | **VIIe, VIe et Ve siècle** | |
| **IVe siècle - début IIIe** | 370-360 | **Période Romaine** | |
| **Dernière fréquentation attestée** | IVe | **Identification** | |

**Structures**

IVe : Petite nécropole trop distante du centre sportif de Capaccio pour faire partie du même noyau, où on a retrouvé une tombe à ciste, construite avec des dalles de travertin à couvercle plat, contenant un petit lécythe surpeint datable des années 370-360 av. J.-C.

**Matériel**

IVe : Un petit lécythe à figure rouge, surpeint et datable des années 370-360 av. J.-C.

**Bibliographie**

E. Greco, 1979, p. 16, n° 21 ;
*Paestum, Città e territorio nelle colonie greche d'Occidente*, 1987, p. 34-35.

**Numéro Carte** 44

| | |
|---|---|
| **Nom du Site** | Fornilli |
| **Cité d'appartenance** | Poseidonia |
| **Ville Moderne** | Capaccio |
| **Type** | Nécropole avec habitat |

**Sources Anciennes**

**Localisation**

2,5 km au nord de Poseidonia, proche de Capaccio Scalo.

| | | | |
|---|---|---|---|
| **Coordonnées IGM** | F 198 III NO | **Fourchette d'occupation** | IVe - époque romaine |
| **Protohistoire** | | **VIIe, VIe et Ve siècle** | |
| **IVe siècle - début IIIe** | IVe | **Période Romaine** | sans datation possible |
| **Dernière fréquentation attestée** | Antiquité Tardive | **Identification** | |

**Structures**

IVe : Des restes d'une tombe à ciste de travertin détruite pendant les travaux agricoles avec peu de fragments de céramique à vernis noir du IVe s. av. J.-C.
Époque romaine : Une notice de 1955 nous rappelle aussi la destruction d'une autre structure, avec un sol en “cocciopesto” et *spicatum*, celle-ci d’époque romaine.
Antiquité tardive ou époque médiévale : P. C. Sestieri donne la notice de 3 tombes à ciste, construites avec des petits moellons de pierre cimentés avec du mortier, sans mobilier, probablement chrétiennes.

**Matériel**

IVe : quelques fragments de vases à vernis noir datables du IVe.
Époque romaine : la notice ne mentionne pas le matériel trouvé.

**Bibliographie**

P.C. Sestieri, *FA*, 8, 1953, n. 1710 ;
Archivio Museo di Paestum : note n°. 395 du 14-10-1955 ;
*Paestum, Città e territorio nelle colonie greche d’Occidente*, 1987, p. 35 ;
D. Gasparri, "La fotointerpretazione archeologica nella ricerca storico-topografica sui territori di Pontecagnano, Paestum e Velia II", in *AION ArchStAnt*, Napoli, vol. 12, 1990, p. 233-235.

**Numéro Carte** 45

| | |
|---|---|
| **Nom du Site** | Gueglia |
| **Cité d'appartenance** | Poseidonia |
| **Ville Moderne** | Capaccio |
| **Type** | Nécropole |

**Sources Anciennes**

**Localisation**

4,5 km au nord de Poseidonia, entre Capaccio Scalo et Gromola.

| | | | |
|---|---|---|---|
| **Coordonnées IGM** | F 198 III NO | **Fourchette d'occupation** | IVe |
| **Protohistoire** | | **VIIe, VIe et Ve siècle** | |
| **IVe siècle - début IIIe** | IVe | **Période Romaine** | |
| **Dernière fréquentation attestée** | IVe | **Identification** | 1953 (Sestieri) |

**Structures**

IVe : P.C. Sestieri a signalé l'existence de deux tombes à ciste déjà détruites. Malgré la grande utilisation agricole, on peut encore observer, dans plusieurs endroits, des concentrations de fragments de céramique à vernis noir et de tuiles.

**Matériel**

IVe : Fragments de céramique à vernis noir et de tuiles trouvés en surface. Les deux tombes ont été trouvées déjà pillées et ne comportaient plus aucun mobilier.

**Bibliographie**

P.C. Sestieri, *FA*, 8, 1953, n. 1710 ;
E. Greco, 1979, p. 16, n° 22 ;
*Paestum, Città e territorio nelle colonie greche d'Occidente*, 1987, p. 35.

**Numéro Carte** 46

| | |
|---|---|
| **Nom du Site** | Cafasso |
| **Cité d'appartenance** | Poseidonia |
| **Ville Moderne** | Capaccio |
| **Type** | Nécropole avec habitat |

**Sources Anciennes**

**Localisation**

2 km au nord-est de Poseidonia, dans la propriété D'Alessio, aujourd'hui connu sous le nom Vannullo.

| | | | |
|---|---|---|---|
| **Coordonnées IGM** | F 198 III NO | **Fourchette d'occupation** | IVe |
| **Protohistoire** | | **VIIe, VIe et Ve siècle** | |
| **IVe siècle - début IIIe** | IVe | **Période Romaine** | |
| **Dernière fréquentation attestée** | IVe | **Identification** | 1974 (Napoli) |

**Structures**

IVe : Une petite nécropole a été complètement explorée : ce sont 5 tombes à ciste et couverture à double pente, toutes peintes, dont 3 masculines (tombes 2, 3, et 4) et 2 féminines (tombes 1 et 5). Probablement cette nécropole appartient à un petit établissement agricole. L'exploration archéologique a été poursuivie sur une large étendue et aucune autre tombe n'a été trouvée : cela indique le cas unique d'un petit noyau où toutes les tombes sont peintes.

**Matériel**

IVe : La tombe 5 est la plus ancienne, datée de 370-360 av. J.-C. : au total 11 vases à vernis noir, certains à figures rouges ou avec décoration surpeinte, et plusieurs fibules en fer ; Tombe 2 de 360-350 : 5 vases à figures rouges, 1 à vernis noir, 2 ceinturons en bronze et deux armes en fer ; Tombe 4 du milieu du IVe : 3 vases à figures rouges, 2 à vernis noir, 1 ceinturon en bronze et deux armes en fer ; Tombe 3 du troisième quart du siècle : 4 vases à figures rouges, 1 assiète à vernis noir, 1 ceinturon en bronze et 2 armes en fer ; Tombe 1 du troisième quart du siècle : 3 vases à figures rouges, 4 à vernis noir, 1 fragment de fer et 1 fragment d'ambre.

**Bibliographie**

E. Greco, 1979, p. 15, n° 20 ;
*Paestum, Città e territorio nelle colonie greche d'Occidente*, 1987, p. 35 ;
A. Pontrandolfo et A. Rouveret, *Le Tombe dipinte di Paestum*, 1992, p. 393-400.

**Numéro Carte** 47

| | |
|---|---|
| **Nom du Site** | Gaudo |
| **Cité d'appartenance** | Poseidonia |
| **Ville Moderne** | Capaccio |
| **Type** | Nécropole urbaine |

**Sources Anciennes**

**Localisation**

Vaste zone au nord qui s'étend jusqu'à 1,5 km de Poseidonia.

| | | | |
|---|---|---|---|
| **Coordonnées IGM** | F 198 III NO | **Fourchette d'occupation** | fin VIe - époque républicaine |
| **Protohistoire** | IIIe millénaire | **VIIe, VIe et Ve siècle** | fin du VIe et début du Ve |
| **IVe siècle - début IIIe** | IVe | **Période Romaine** | époque républicaine |
| **Dernière fréquentation attestée** | époque romaine républicaine | **Identification** | 1945 (Sestieri) |

**Structures**

Préhistoire : cette nécropole est très importante pour la période préhistorique, en particulier pendant la séconde moitié du IIIe millénaire. Le groupement attesté par la nécropole préhistorique du Gaudo était probablement le premier à quitter les cavernes situées dans les zones montagneuses et à s'installer sur la plaine, sans une protection naturelle donnée par l'environnement.
Ve : jusqu'au milieu du Ve les dépositions et le mobilier des tombes ne se distinguent guère du rituel pratiqué dans les nécropoles urbaines de Poseidonia. Dans la seconde moitié du siècle, le mobilier des tombes montre un changement et se rapporte à la tradition des centres indigènes de l'arrière pays, surtout ceux de Campanie : ces tombes attesteraient de la présence des populations non grecques intégrées à l'intérieur de la cité coloniale
IVe : C'est la plus importante nécropole du IVe siècle en ce qui concerne la peinture funéraire et la céramique paestane et probablement la première nécropole à montrer la présence lucanienne. En 1957, une fouille systématique a pu mettre au jour 15 tombes. Les autres 20 tombes répertoriées dans cette nécropole sont issues des fouilles clandestines.
Epoque romaine : En marge de la nécropole grecque on retrouve aussi deux petits temples funéraires (hérôa) du IIIe ainsi que 13 tombes de la période romaine républicaine, étudiés par P.C. Sestieri.

**Matériel**

Ve : Pour la deuxième moitié du siècle, l'importante présence d'armes, ainsi que l'analyse de quelques ossements indiquant des individus probablement engagés dans les activités militaires, alliées avec la probable datation des affrontements entre les cités grecques de Poseidonia et de Vélia, tout cela fait penser à un noyau de mercenaires venus à l'aide des citoyens poseidoniates.
IVe : Les plaques peintes de ces tombes sont exposées dans le Musée de Paestum, avec le riche mobilier composé de plusieurs vases à figures rouges ainsi que des armes et des cuirasses en bronze.
Epoque romaine : Les temples funéraires (hérôa) ont été datés sur la base des éléments architecturaux (corniches, chapiteaux). Les tombes contenaient divers objets en métal, des coupelles, lampes à huile et des fragments en verre.

**Bibliographie**

P. C. Sestieri, *NSc*, 1948, p. 155-184 ; P. C. Sestieri, *BdA*, 1958, p. 46-63 ; E. Greco, 1979, p. 10-11, n° 2 ; *Paestum, Città e territorio nelle colonie greche d'Occidente*, 1987, p. 35 ; A. Pontrandolfo et A. Rouveret, *Le Tombe dipinte di Paestum*, 1992, p. 377-391 ; M. Cipriani, "Prime presenze italiche organizzate alle porte di Poseidonia", in M. Cipriani & F. Longo (eds.), *I Greci in Occidente: Poseidonia e i Lucani*, Napoli, 1996, p. 119-158 ; P. Laureano *et al*. *The Park of Cilento and Vallo di Diano. A living landscape*, Environmental Guide, Naples: Electa, 1998, p. 26.

**Numéro Carte** 48

| | |
|---|---|
| **Nom du Site** | Ponte di Ferro |
| **Cité d'appartenance** | Poseidonia |
| **Ville Moderne** | Capaccio |
| **Type** | Nécropole |

**Sources Anciennes**

**Localisation**

Localité à 850m au nord-ouest des murailles de Poseidonia, à uniquement 600m de l'actuelle ligne de côte, sur la rive droite du ruisseau Fiumarello et qui s'étend sur une superficie de 220 m2.

| | | | |
|---|---|---|---|
| **Coordonnées IGM** | F 198 III NO | **Fourchette d'occupation** | Fin du VIe - milieu du Ve |
| **Protohistoire** | | **VIIe, VIe et Ve siècle** | fin du VIe et milieu du Ve |
| **IVe siècle - début IIIe** | | **Période Romaine** | |
| **Dernière fréquentation attestée** | Ve | **Identification** | 1983 (Avagliano) |

**Structures**

VIe-Ve : Plus de 140 tombes ont été découvertes dans cette nécropole. Au contraire de la grande partie des nécropoles paestanes qui ont des tombes construites avec des dalles de travertin, celle-ci présente une majorité de tombes avec un rituel funéraire différent : le mort est simplement déposé, en position supine, dans le terrain sablonneux, sans une distinction claire entre les tombes, les unes superposées aux autres. Quelques unes des tombes sont construites avec des fragments de plaques de travertin et de tuile ; les enfant sont généralement enterrés dans des *larnakes* ou des amphores. Une seule tombe est à ciste et couvercle plat.
La nécropole ne montre pas de signe d'utilisation après le Ve siècle.
Les caractéristiques de ces tombes ont permis à G. Avagliano de formuler l'hypothèse que cette nécropole est la seule trace de la présence d'une couche sociale inférieure au sein de la ville de Poseidonia et qui ne respectait pas les rituels attestés dans les autres nécropoles contemporaines.

**Matériel**

VIe-Ve : Cette nécropole est marquée aussi par l'absence ou pénurie d'objets déposés dans les tombes. On remarque d'ailleurs l'utilisation de déchets de four. Un autre trait particulier est le grand nombre de squelettes d'enfant ainsi qu'un âge moyen plus bas pour les individus adultes, caractéristiques de la malnutrition de la population. Dans uniquement cinq tombes, on rencontre un mobilier composé de lécythes attiques ; le mobilier des autres tombes présentent des objets de facture très modeste.

**Bibliographie**

G. Avagliano, in *Rassegna storica salernitana*, n.s. II, 1985, p. 261-268 ;
C. A. Fiammenghi, *Museo di Paestum*, 1986, p. 88 ;
*Paestum, Città e territorio nelle colonie greche d'Occidente*, 1987, p. 35-36.

**Numéro Carte** 49

| | |
|---|---|
| **Nom du Site** | Terra del Tesoro |
| **Cité d'appartenance** | Poseidonia |
| **Ville Moderne** | Capaccio |
| **Type** | Nécropole |

**Sources Anciennes**

**Localisation**

1 km à nord-ouest de Poseidonia, entre les localités de Gaudo et de Ponte di Ferro.

| | | | |
|---|---|---|---|
| **Coordonnées IGM** | F 198 III NO | **Fourchette d'occupation** | IVe ? |
| **Protohistoire** | | **VIIe, VIe et Ve siècle** | |
| **IVe siècle - début IIIe** | IVe ? | **Période Romaine** | |
| **Dernière fréquentation attestée** | IVe ? | **Identification** | 1811 |

**Structures**

IVe : en 1819, G. Bamonte a noté l'existence de tombes découvertes dans cette zone en 1811, mais nous n'avons pas d'autres indications.

**Matériel**

**Bibliographie**

G. Bamonte, *Le Antichità pestane*, Napoli, 1819, p. 74 ;
E. Greco, 1979, p. 9-10, n° 1 ;
*Paestum, Città e territorio nelle colonie greche d'Occidente*, 1987, p. 36 ;
D. Gasparri, "La fotointerpretazione archeologica nella ricerca storico-topografica sui territori di Pontecagnano, Paestum e Velia II", in *AION ArchStAnt*, Napoli, vol. 12, 1990, p. 231 et 235-238.

**Numéro Carte** 50

| | |
|---|---|
| **Nom du Site** | Arcioni |
| **Cité d'appartenance** | Poseidonia |
| **Ville Moderne** | Capaccio |
| **Type** | Nécropole |

**Sources Anciennes**

**Localisation**

Nécropole dite urbaine, à nord et nord-ouest de Poseidonia, en proximité des murailles. Le premier noyau découvert se situe sur la rue Tavernelle.

| | | | |
|---|---|---|---|
| **Coordonnées IGM** | F 198 III NO | **Fourchette d'occupation** | VIe - époque romaine impériale |
| **Protohistoire** | | **VIIe, VIe et Ve siècle** | VIe |
| **IVe siècle - début IIIe** | début du IVe | **Période Romaine** | époque impériale |
| **Dernière fréquentation attestée** | époque romaine impériale | **Identification** | 1805 |

**Structures**

Les fouilles ont livré 700 tombes, qui appartiennent à trois périodes : archaïque, de l'occupation lucanienne et romaine impériale, mais sans une distinction très claire au niveau topographique.
VIe : Cette nécropole est très importante, non seulement par le nombre de tombes, mais aussi pour nous avoir permis d'étudier les tombes archaïques dans leur contexte. Elles sont en général creusées dans le rocher, parfois couvertes par des tuiles, et quelques fois à ciste à parois de tuiles et non de dalles de travertin comme celles du IVe. Les tombes archaïques furent très perturbées par la réoccupation de la nécropole à l'époque lucanienne.

**Matériel**

VIe : Remarquable présence d'une grande quantité de grands contenants, comme des amphores corinthiennes de types A et B et des *chytrai*. En plus des grands contenants, les tombes archaïques ne montrent pas de signe particulier : leur mobilier est relativement exigu et comporte des lécythes et des coupes à figure noire.

**Bibliographie**

A.W. van Buren, in *AJA* 58, n° 4, 1954, p. 325-326.
A. Pontrandolfo, in *Atti Taranto*, 1978, p. 294 ;
E. Greco, 1979, p. 9-10, n° 1 ;
*Paestum, Città e territorio nelle colonie greche d'Occidente*, 1987, p. 36-37 ;
A. Pontrandolfo et A. Rouveret, *Le Tombe dipinte di Paestum*, Modena, 1992, p. 360-366.

**Numéro Carte** 51

| | |
|---|---|
| **Nom du Site** | Spina |
| **Cité d'appartenance** | Poseidonia |
| **Ville Moderne** | Capaccio |
| **Type** | Nécropole urbaine |

**Sources Anciennes**

**Localisation**

Une zone de petite dimension, située à moins d'un kilomètre au nord de Poseidonia, entre Gaudo et Arcioni.

| | | | |
|---|---|---|---|
| **Coordonnées IGM** | F 198 III NO | **Fourchette d'occupation** | IVe-IIIe |
| **Protohistoire** | | **VIIe, VIe et Ve siècle** | |
| **IVe siècle - début IIIe** | IVe-début du IIIe | **Période Romaine** | |
| **Dernière fréquentation attestée** | IIIe | **Identification** | 1963 |

**Structures**

IVe : Au total, les recherches archéologiques initiées en 1963 et complétées en 1979 ont trouvé 35 tombes, toutes datables du IVe siècle, dont 3 portaient une décoration peinte à l'intérieur.
En plus de ces tombes, les travaux ont révélé un canal plus ancien et rempli de nombreux fragments d'amphore de transport datés entre le IVe et le IIIe s. av. J.-C.. Ce canal semble appartenir à un système de drainage pour un usage sans rapport avec la nécropole et qui reste encore à préciser.

**Matériel**

IVe-IIIe : En plus du mobilier typique des tombes paestanes du IVe siècle, le remplissage du canal comptait des nombreux fragments d'amphores de transport. De nombreuses tombes, y compris les 3 tombes peintes, étaient pillées et ne comportaient aucun mobilier lors des fouilles officielles.

**Bibliographie**

*Paestum, Città e territorio nelle colonie greche d'Occidente*, 1987, p. 37 ;
A. Pontrandolfo et A. Rouveret, *Le Tombe dipinte di Paestum*, 1992, p. 392.

**Numéro Carte** 52

| | |
|---|---|
| **Nom du Site** | Andriuolo-Laghetto |
| **Cité d'appartenance** | Poseidonia |
| **Ville Moderne** | Capaccio |
| **Type** | Nécropole urbaine |

**Sources Anciennes**

**Localisation**

Zone à nord-est de la muraille de Poseidonia, qui s'étent pour environ 700m.

| | | | |
|---|---|---|---|
| **Coordonnées IGM** | F 198 III NO | **Fourchette d'occupation** | VIe-époque romaine impériale |
| **Protohistoire** | | **VIIe, VIe et Ve siècle** | VIe - Ve |
| **IVe siècle - début IIIe** | IVe | **Période Romaine** | IIIe et époque impériale |
| **Dernière fréquentation attestée** | époque romaine impériale | **Identification** | 1894 |

**Structures**

Ces deux zones, qui ont toujours été traitées ensemble par la tradition locale, forment probablement la plus ancienne nécropole au nord-est de Poseidonia. C'est la nécropole qui concentre le plus de tombes peintes à Poseidonia. En 1979, E. Greco a proposé l'hypothèse que la muraille actuelle de Poseidonia a été construite, pendant l'époque classique, sur une partie de la nécropole archaïque.
VIe : Plus de 160 tombes datées dès le début du VIe. Ces tombes ont été retrouvées surtout à grande proximité de l'angle nord-est de la muraille visible aujourd'hui. Les tombes suivent une orientation nord-sud et présentent des couvercles à double pente construits avec des tuiles.
Ve : Plus de 200 tombes datables du Ve semblent se concentrer sur certaines zones, en particulier à nord de l'angle nord-est de la muraille. Elles ont été en partie réutilisées ou détruites à partir du IVe.
IVe : Plus de 380 tombes datables du IVe ont été découvertes dans cette nécropole, dont un grand nombre (plus de 40) portaient une décoration peinte à l'intérieur.

**Matériel**

VIe : Le mobilier des tombes archaïques, dont du matériel datable du corinthien moyen et récent, montre une occupation dès les premiers temps de la colonie grecque.
IVe : Le matériel livré à l'intérieur des tombes est très riche et forme une grande partie des plus beaux vases exposés au musée archéologique de Paestum.

**Bibliographie**

A. Pontrandolfo, 1979, p. 30 ;
E. Greco, 1979, p. 11, n° 3 ;
*Paestum, Città e territorio nelle colonie greche d'Occidente*, 1987, p. 37-38 ;
A. Pontrandolfo et A. Rouveret, *Le Tombe dipinte di Paestum*, Modena, 1992, p. 305-359.

**Numéro Carte** 53

| | |
|---|---|
| **Nom du Site** | Stazione di Paestum |
| **Cité d'appartenance** | Poseidonia |
| **Ville Moderne** | Capaccio |
| **Type** | Sanctuaire Sub-urbain et Nécropole |

**Sources Anciennes**

**Localisation**

À côté de la Porta Sirena, où se trouve la gare de Paestum.

| | | | |
|---|---|---|---|
| **Coordonnées IGM** | F 198 III NO | **Fourchette d'occupation** | VIe - époque romaine impériale |
| **Protohistoire** | | **VIIe, VIe et Ve siècle** | VIe - Ve |
| **IVe siècle - début IIIe** | | **Période Romaine** | début période impériale |
| **Dernière fréquentation attestée** | époque romaine impériale | **Identification** | 1959 |

**Structures**

VIe-Ve : Aucune structure n'a été trouvée. Du matériel votif a été découvert lors les fouilles d'une nécropole romaine d'époque impériale, ce qui a permis l'identification du site comme un lieu de culte. Le lieu n'a pas fait l'objet de fouilles plus approfondies.
Epoque romaine : la nécropole romaine datable du début de l'époque impériale est localisée sur les vestiges du lieu de culte d'époque grecque et a beaucoup bouleversé les niveaux plus anciens.

**Matériel**

VIe : Le matériel, qui inclut des statuettes d'une déesse au style dédalique et d'une déesse assise sur un trône, est similaire à celui des sanctuaires urbains.
Ve : La richesse du matériel datable du Ve siècle est remarquable ; il est composé des statuettes en terre cuite ainsi que des nombreux vases attiques, notamment à figures noires et en miniature (*hydriskai* et des cratères miniature).

**Bibliographie**

M. Cipriani, in *Museo di Paestum*, 1986, p. 60 ;
*Paestum, Città e territorio nelle colonie greche d'Occidente*, 1987, p. 38.

**Numéro Carte** 54

| | |
|---|---|
| **Nom du Site** | Cortigliano |
| **Cité d'appartenance** | Poseidonia |
| **Ville Moderne** | Capaccio |
| **Type** | Nécropole |

**Sources Anciennes**

**Localisation**

À 2 km à l'est de Poseidonia, sur les rives du fleuve Capodifiume. Le site est composé de deux localités, celle de Cortigliano e celle de Perati (ou “I Prati”).

| | | | |
|---|---|---|---|
| **Coordonnées IGM** | F 198 III NO | **Fourchette d’occupation** | Sans datation possible |
| **Protohistoire** | | **VIIe, VIe et Ve siècle** | |
| **IVe siècle - début IIIe** | | **Période Romaine** | |
| **Dernière fréquentation attestée** | | **Identification** | 1959 |

**Structures**

Seule une notice du 13 février 1959 indique qu'un groupe de fragments de lance en fer très rouillées appartient à une tombe de ce site. Le site n'a pas été fouillé depuis et nous n’avons aucune autre information. L’identification même d’une tombe n’est pas certaine en absence de plus de renseignement.

**Matériel**

Les fragments de lance en fer sont en mauvais état de conservation et ne permettent pas de datation.

**Bibliographie**

*Paestum, Città e territorio nelle colonie greche d’Occidente*, 1987, p. 39.

**Numéro Carte** 55

| | |
|---|---|
| **Nom du Site** | Chiorbo |
| **Cité d'appartenance** | Poseidonia |
| **Ville Moderne** | Capaccio |
| **Type** | Nécropole avec habitat |

**Sources Anciennes**

**Localisation**

À 1 km à l'est de la Porta Sirena, sur la rive gauche du Capodifiume, au pied du Monte Soprano.

| | | | |
|---|---|---|---|
| **Coordonnées IGM** | F 198 III NO | **Fourchette d'occupation** | IIIe - époque impériale |
| **Protohistoire** | | **VIIe, VIe et Ve siècle** | |
| **IVe siècle - début IIIe** | IIIe | **Période Romaine** | époque impériale |
| **Dernière fréquentation attestée** | époque romaine impériale | **Identification** | 1978 |

**Structures**

Époque romaine : Un noyau d'habitations du IIIe s. av. J.-C. a été identifié, ainsi qu'une petite nécropole de la période romaine impériale.

**Matériel**

**Bibliographie**

Archivio Museo Nazionale di Paestum, note du 23.09.78 ;
*Paestum, Città e territorio nelle colonie greche d'Occidente*, 1987, p. 39 ;
D. Gasparri, "La fotointerpretazione archeologica nella ricerca storico-topografica sui territori di Pontecagnano, Paestum e Velia", in *AION ArchStAnt*, Napoli, vol. 11, 1989, p. 259.

**Numéro Carte** 56

| | |
|---|---|
| **Nom du Site** | Giancesare |
| **Cité d'appartenance** | Poseidonia |
| **Ville Moderne** | Capaccio |
| **Type** | Non Déterminé |

**Sources Anciennes**

**Localisation**

3 km à l'est de Poseidonia, sur les premières pentes des collines orientales.

| | | | |
|---|---|---|---|
| **Coordonnées IGM** | F 198 III NO | **Fourchette d'occupation** | Fin du IVe |
| **Protohistoire** | | **VIIe, VIe et Ve siècle** | |
| **IVe siècle - début IIIe** | fin du IVe | **Période Romaine** | |
| **Dernière fréquentation attestée** | IVe | **Identification** | |

**Structures**

IVe : Acune structure n'a été identifié sur ce site. Pendant des labours dans cette zone, on a récupéré divers fragments de céramique à vernis noir et des tuiles.

**Matériel**

IVe : Les nombreux fragments de céramique à vernis noir sont datables de la fin du IVe ; certains de ces vases sont des petites coupes avec timbre au centre à motif de rosette. Le matériel se compose également de tuiles.

**Bibliographie**

*Paestum, Città e territorio nelle colonie greche d'Occidente*, 1987, p. 39.

**Numéro Carte** 57

| | |
|---|---|
| **Nom du Site** | Maida |
| **Cité d'appartenance** | Poseidonia |
| **Ville Moderne** | Capaccio |
| **Type** | Non Déterminé |

**Sources Anciennes**

**Localisation**

4 km au nord de Poseidonia, sur les pentes d'une basse colline (entre 59 et 169m d'altitude).

| | | | |
|---|---|---|---|
| **Coordonnées IGM** | F 198 III NO | **Fourchette d'occupation** | IVe ? |
| **Protohistoire** | | **VIIe, VIe et Ve siècle** | |
| **IVe siècle - début IIIe** | IVe ? | **Période Romaine** | |
| **Dernière fréquentation attestée** | IVe ? | **Identification** | |

**Structures**

Aucune structure n'a été trouvé à cet endroit. Quelques notices indiquent la présence de tombes, mais rien ne permet de vérifier leur existence.

**Matériel**

IVe ? : Des fragments de matériel céramique à vernis noir, de céramique commune, ainsi que des tuiles ont été trouvés dispersés sur une grande superficie, sans qu'on puisse établir un noyau bien défini.

**Bibliographie**

*Paestum, Città e territorio nelle colonie greche d'Occidente*, 1987, p. 39.

**Numéro Carte** 58

| | |
|---|---|
| **Nom du Site** | Acqua che bolle |
| **Cité d'appartenance** | Poseidonia |
| **Ville Moderne** | Capaccio |
| **Type** | Sanctuaire Extra-urbain |

**Sources Anciennes**

**Localisation**

À 3 km au sud-est des murs de la cité, dans une zone aux limites entre la plaine et les premières pentes du mont Capaccio.

| | | | |
|---|---|---|---|
| **Coordonnées IGM** | F 198 III NO | **Fourchette d'occupation** | VIe - IVe |
| **Protohistoire** | | **VIIe, VIe et Ve siècle** | VIe - Ve |
| **IVe siècle - début IIIe** | seconde moitié du IVe | **Période Romaine** | |
| **Dernière fréquentation attestée** | IVe | **Identification** | |

**Structures**

VIe-Ve : Lors des recherches archéologiques effectuées en 1991, M. Cipriani a pu retrouver un niveau de fréquentation contenant du matériel votif du VIe et du Ve siècles, mais sans structure.
IVe : Ces recherches ont permis aussi à la découverte d'une petite nécropole de la deuxième moitié du IVe siècle. La relation entre le dépôt votif et la nécropole n'a pas pu être établie.

**Matériel**

VIe : Pendant des labours agricoles récents, on a mis au jour une lame d'argent avec la dédicace, en alphabet achéen archaïque, τᾶς Θεô ἐμι ἰαρόν. L'objet a été daté au second quart du VIe siècle, à partir de l'analyse de l'écriture, sur la base du ductus, et en comparaison avec d'autres inscriptions archaïques sur métal de Poseidonia. La plaquette est de forme irrégulière et mesure 5,3 x 4,6cm, avec une épaisseur de 0,75cm. Sur la surface non inscrite, la plaquette présente 4 petits disques en argent, probablement obtenus avec une technique de martèlement à chaud. Cette technique montre que l'inscription a été réalisée uniquement après le rajout du poids des disques sur la plaquette, ce qui donne un caractère d'autant plus important à ces quatre disques.
Cette inscription a été mise en relation avec le matériel similaire venu des sanctuaires urbains et avec le culte de Déméter et Korê par A.M. Ardovino.

**Bibliographie**

A. M. Ardovino, in *ArchCl*, 32, 1980, p. 51 ; A. M. Ardovino, *I Culti di Paestum antica e del suo territorio*, Napoli, 1986, p.92 et 130 ; *Paestum, Città e territorio nelle colonie greche d'Occidente*, 1987, p. 39 ; M. Cipriani et A.M. Ardovino, in *Scienze dell'Antichità*, 3-4 (1989-90), 1991, p. 345-351 ; A. M. Ardovino, " Lingotto in argento con impronte monetarie arcaiche da Paestum ", *Rivista italiana di numismatica e scienze affini*, XCV, 1993, p. 288 ; R. Arena. *Iscrizioni greche arcaiche di Sicilia e Magna Grecia. IV : Iscrizioni delle colonie achee*, Alessandria: Edizioni dell'Orso, 1996, p. 46, n° 20.

**Numéro Carte** 59

| | |
|---|---|
| **Nom du Site** | Spinazzo |
| **Cité d'appartenance** | Poseidonia |
| **Ville Moderne** | Capaccio |
| **Type** | Nécropole urbaine |

**Sources Anciennes**

**Localisation**

800 m. à sud-est de la muraille et immédiatement au sud-est de S. Venera.

| | | | |
|---|---|---|---|
| **Coordonnées IGM** | F 198 III NO | **Fourchette d'occupation** | VIe - IIIe |
| **Protohistoire** | | **VIIe, VIe et Ve siècle** | VIe - Ve |
| **IVe siècle - début IIIe** | IVe | **Période Romaine** | début du IIIe |
| **Dernière fréquentation attestée** | IIIe | **Identification** | 1894 |

**Structures**

VIe-Ve : La nécropole a livré relativement peu de tombes datables des VIe et Ve siècles, mais on peut compter au moins 5 tombes du VIe et 15 du Ve.
IVe - début du IIIe : Une grande quantité de tombes datables du IVe jusqu'au début du IIIe a été trouvée : on compte au moins 200 tombes. Les tombes sont à chambre ou à ciste et plusieurs comportent une décoration peinte à l'intérieur.

**Matériel**

VIe : La tombe la plus ancienne possédait un mobilier datable du corinthien récent I.
IVe-IIIe : L'analyse du mobilier des tombes montre des influences de la céramique siceliote, mais aussi venant de l'aire géographique du Latium. Ce sont notamment des terres cuites figurées qui se rapportent à la Nouvelle Comédie. D'autre part, la céramique est essentiellement composé par des vases à vernis noir et surpeintes en blanc ou jaune, dans le style dit Gnathia.

**Bibliographie**

E. Greco, 1979, p. 11-13, n° 4 ;
A. Pontrandolfo, 1979, p. 31 ;
*Paestum, Città e territorio nelle colonie greche d'Occidente*, 1987, p. 39-40.

**Numéro Carte** 60

| | |
|---|---|
| **Nom du Site** | Pagliaio della Visceglia |
| **Cité d'appartenance** | Poseidonia |
| **Ville Moderne** | Capaccio |
| **Type** | Nécropole |

**Sources Anciennes**

**Localisation**

Situé à 2 km. à sud-est de Poseidonia, à 400m de la ferme Pagliaio della Visceglia. On inclue aussi les vestiges de la localité Parco Ogliastro, qui se situe dans les environs.

| | | | |
|---|---|---|---|
| **Coordonnées IGM** | F 198 III NO | **Fourchette d'occupation** | VIe - IVe |
| **Protohistoire** | | **VIIe, VIe et Ve siècle** | fin du VIe et début du Ve |
| **IVe siècle - début IIIe** | milieu du IVe | **Période Romaine** | |
| **Dernière fréquentation attestée** | IVe | **Identification** | 1955 |

**Structures**

VIe-Ve : En 1956, dans la localité Parco Ogliastro, on a découvert une tombe à fosse creusée directement dans le rocher. La tombe était déjà pillée, mais on a pu la dater entre la fin du VIe et début du Ve. C'est un des rares exemples d'une nécropole d'époque archaïque du territoire de Poseidonia.
IVe : A Pagliaio della Visceglia, deux tombes ont été trouvées. Une était formée par des dalles de travertin et couverture à double pente, tandis que nous ne connaissons pas la structure de la seconde. Les deux ont été datées au milieu du IVe.

**Matériel**

VIe-Ve : Malgré le pillage de la tombe, deux fragments d'une lécythe on été trouvés à son intérieur et ont permis de la dater entre la fin du VIe et le début du Ve.

**Bibliographie**

*Paestum, Città e territorio nelle colonie greche d'Occidente*, 1987, p. 40.

**Numéro Carte** 61

| | |
|---|---|
| **Nom du Site** | Fuscillo |
| **Cité d'appartenance** | Poseidonia |
| **Ville Moderne** | Capaccio |
| **Type** | Nécropole |

**Sources Anciennes**

**Localisation**

2,5 km au sud de Poseidonia, entre Tempa del Prete et Spinazzo.

| | | | |
|---|---|---|---|
| **Coordonnées IGM** | F 198 III NO | **Fourchette d'occupation** | IVe |
| **Protohistoire** | | **VIIe, VIe et Ve siècle** | |
| **IVe siècle - début IIIe** | IVe | **Période Romaine** | |
| **Dernière fréquentation attestée** | IVe | **Identification** | 1854 |

**Structures**

IVe : En 1854, une tombe à chambre avec couverture à double pente a été mise au jour. La tombe présentait une décoration peinte figurant un guerrier lucanien ; cette peinture est parmi les plus célèbres de Poseidonia. En 1955, une autre tombe a été découverte, celle-ci à ciste avec couverture plate et contenant du matériel d'un guerrier lucanien. La dernière intervention dans cette zone a été faite en 1975, quand on a trouvé 15 autres tombes, toutes datables du IVe. La dernière campagne a également mis au jour une carrière, exploitée dans l'Antiquité.

**Matériel**

IVe : Le matériel du guerrier lucanien permet d'identifier l'ensemble de ses attributs militaires : un bouclier, une cuirasse, une ceinture et des armes.

**Bibliographie**

Forchhammer, *Scavi di Pesto e Capua, Mon Inst.*, 1854, p. 63 ; Braun, *Pittura parietaria d'una tomba pestana, ibid.*, p. 79 ; Minervini, *Bull. Nap.*, n.s. 4, 1855-56, p. 177-181 et tables IV-VII ; Helbig, *Ann. Inst*., 37, 1865, p. 262-295 ; Ruggiero, *Scavi di Antichità nelle provincie di Terraferma dell'antico regno di Napoli dal 1743 al 1876*, Napoli, 1888, p. 472 ; Cl. Nicolet, *MEFR*, 74, 2, 1962, p. 474 et fig. 1-6 ; E. Greco, 1979, p. 14, n° 7 ;
*Paestum, Città e territorio nelle colonie greche d'Occidente*, 1987, p. 40.

**Numéro Carte** 62

| | |
|---|---|
| **Nom du Site** | Tempa del Prete |
| **Cité d'appartenance** | Poseidonia |
| **Ville Moderne** | Capaccio |
| **Type** | Nécropole |

**Sources Anciennes**

**Localisation**

Localité située à 1,5 km. au sud de Poseidonia, jouxtant S. Venera.

| | | | |
|---|---|---|---|
| **Coordonnées IGM** | F 198 III NO | **Fourchette d'occupation** | VIe - IVe |
| **Protohistoire** | | **VIIe, VIe et Ve siècle** | fin du VIe et début du Ve |
| **IVe siècle - début IIIe** | IVe | **Période Romaine** | |
| **Dernière fréquentation attestée** | IVe | **Identification** | |

**Structures**

VIe-Ve : D'un total de 111 tombes trouvées jusqu'à présent dans cette nécropole, seulement quelques unes sont datables de la fin du VIe ou du début du Ve. Leur existence nous permet néanmoins d'attester l'occupation du site. Parmi ces tombes on remarque la célèbre Tombe du Plongeur, l'unique exemple de tombe peinte datable de l'époque grecque.
À proximité de la nécropole, on a découvert des vestiges d'une route ancienne, partant du centre urbain vers le sud, peut-être jusqu'à Agropoli. E. Greco a mis en relation l'existence de cette route et la richesse de la Tombe du Plongeur pour attribuer la nécropole à un noyau de population non intégrée au corps des citoyens, probablement ayant une activité commerciale ou artisanale.
IVe : La majeure partie de la nécropole peut être datée du IVe et suit le même schéma des nécropoles lucaniennes.

**Matériel**

VIe-Ve : Rares sont les tombes qui ont livré un mobilier de la fin du VIe ou du Ve. En revanche, des nombreux fragments sporadiques datable de cette époque permet l'hypothèse d'une réutilisation de la nécropole à l'époque lucanienne. En ce qui concerne la Tombe du Plongeur, son mobilier se composait d'un lécythe attique à vernis noir daté de 480 av. J.-C., de deux petits becs d'aryballe ainsi que des restes d'une carapace de tortue, dans laquelle on a reconnu des vestiges d'une lyre. La décoration sur les épaules du lécythe est à palmettes, de type attique; la décoration, comme le profil du lécythe, autorisent la datation de l'objet, et par conséquent de la tombe, de 480.
IVe : Le mobilier des tombes lucaniennes est de même type que celui des autres nécropoles de IVe.

**Bibliographie**

A.W. van Buren, in *AJA* 58, n° 4, 1954, p. 325-326 ; A. Rouveret, "La tombe du Plongeur et les fresques étrusques: témoignages sur la peinture grecque", *RA*, I, 1974, p. 15-32 (sur les peintures) ;
E. Greco, "Non morire in città: annotazioni sulla necropoli del "Tuffatore" di Poseidonia", in *AION ArchStAnt*, 1982, p. 51-62 ; M. Cipriani, in *Museo di Paestum*, 1986, p. 109-110 ; *Paestum, Città e territorio nelle colonie greche d'Occidente*, 1987, p. 40-41 ; A. Pontrandolfo et A. Rouveret, *Le Tombe dipinte di Paestum*, 1992, p. 371.

**Numéro Carte** 63

| | |
|---|---|
| **Nom du Site** | Linora |
| **Cité d'appartenance** | Poseidonia |
| **Ville Moderne** | Capaccio |
| **Type** | Sanctuaire Extra-urbain et Nécropole |

**Sources Anciennes**

**Localisation**

3 km au sud de Poseidonia et à 1 km de la côte actuelle, soit à 650 m. de la côte en Antiquité, d'après les sondages par photos aériennes et de satellite SPOT.

| | | | |
|---|---|---|---|
| **Coordonnées IGM** | F 198 III NO | **Fourchette d'occupation** | Néolithique - IVe |
| **Protohistoire** | Néolithique et âge du Bronze | **VIIe, VIe et Ve siècle** | VIe - Ve |
| **IVe siècle - début IIIe** | IVe | **Période Romaine** | |
| **Dernière fréquentation attestée** | IVe | **Identification** | 1963 (G. Voza) |

**Structures**

Préhistoire : quelques fragments d'impasto datables du Néolithique, ainsi que de l'âge du Bronze montrent l'occupation préhistorique de ce site.
VIe-Ve : Malgré l'absence de structure sacrée sur ce site, le matériel à caractère votif et architectural découvert permet l'identification d'un petit sanctuaire extra urbain.
L'importance de ce site repose également sur la découverte de deux morceaux de route, l'un d'environ 200m avec orientation nord-sud et l'autre plus petit qui croise le précédent et donne une direction du nord-ouest au sud-est. La datation probable de leur construction est dans le courant du Ve.
A côté de la plus petite route, une carrière ancienne a été identifiée.
Une seule des tombes retrouvées à Linora est datable du début du Ve.
IVe : 60 tombes ont été récupérées dans ce site, toutes datables du IVe. Cette quantité de tombes relativement importante à une distance moyenne par rapport au centre urbain de la cité a conduit à l'hypothèse d'un petit village à Linora.

**Matériel**

VIe-Ve : Le matériel rattaché à un caractère sacré se constitue de : une moitié d'antéfixe à tête de gorgone, datable du milieu du VIe siècle, quelques fragments de statuettes en terre cuite, reproduisant une figure féminine (avec une fleur de lotus sur la poitrine) et datables de la première moitié du Ve siècle, ainsi que des nombreux fragments de céramique corinthienne et attique archaïque à vernis noir, certains présentant des petites inscriptions. Il est intéressant de noter aussi la présence de débris de cuisson de four de formes céramiques datables de la seconde moitié du VIe. Cela indique probablement l'existence d'un atelier céramique à cet endroit. Aussi des fragments de statuettes votives de la première moitié du Ve étaient mélangées avec les déchets du travail de la pierre (des restes d'un tronçon de colonne et des blocs à peine ébauchés).
IVe : le mobilier des tombes ne diffère pas du schéma typique des tombes d'époque lucanienne.

**Bibliographie**

E. Greco, 1979, p. 14, n° 8 ; G. Avagliano, in *Museo di Paestum*, 1986, p. 61-62 ;
*Paestum, Città e territorio nelle colonie greche d'Occidente*, 1987, p. 41 ;
G. Avagliano, " Nuovi contributi alla conoscenza della chora meridionale di Poseidonia : il sito di Linora ", in G. Greco et L. Vecchio (éds.), *Archeologia e territorio. Ricognizioni, scavi e ricerche nel Cilento*, Laureana Cilento (SA): Edizioni dell'Alento, 1992, p. 139-151.

**Numéro Carte** 64

| | |
|---|---|
| **Nom du Site** | Santa Venera |
| **Cité d'appartenance** | Poseidonia |
| **Ville Moderne** | Capaccio |
| **Type** | Sanctuaire Sub-urbain |

**Sources Anciennes**

**Localisation**

Grande zone immédiatement au sud de la muraille et qui s'étend par 800m, du Capodifiume en direction sud-est jusqu'au parc de Fuscillo.

| | | | |
|---|---|---|---|
| **Coordonnées IGM** | F 198 III NO | **Fourchette d'occupation** | VIe - Antiquité Tardive |
| **Protohistoire** | | **VIIe, VIe et Ve siècle** | VIe - Ve |
| **IVe siècle - début IIIe** | IVe | **Période Romaine** | époque républicaine et impériale |
| **Dernière fréquentation attestée** | Antiquité Tardive | **Identification** | 1907 (Spinazzola) |

**Structures**

VIe-Ve : Sous les structures d'époque lucanienne, les dernières campagnes de fouilles ont trouvé les fondations des structures datant du milieu du VIe : un édifice rectangulaire à antes.
IVe : Les structures sacrées retrouvées à cet endroit sont toutes datables à partir du IVe : une stoà, une fontaine, un petit édifice connu comme *oikos*.
Epoque romaine : une inscription nous renseigne sur Valeria Sabina qui a restauré l'ensemble du sanctuaire au milieu du Ier s. av. J.-C.
À partir de 1982, des campagnes de fouille ont été conduites par M. Torelli et J.G. Pedley. Ces fouilles ont montré que l'endroit fut fréquenté comme lieu de culte dès la fondation de Poseidonia, mais les cultes se réalisaient en plein air. L'*oikos* circulaire et son entrée rectangulaire furent édifiés au début du Ve et passèrent par des importantes restructurations, avec la monumentalisation du sanctuaire, pendant la période romaine : l'extérieur à la fin du IIIe et l'intérieur au début du Ier s. ap. J.-C. La piscine au sud du sanctuaire date aussi de l'époque romaine impériale, elle est probablement liée au culte de Vénus.

**Matériel**

VIe-Ve : Le matériel votif (une métope représentant Europe sur le taureau et quelques figurines en terre cuite) permet la datation du site au début du VIe, peu de temps après la fondation de la cité.
IVe : Les inscriptions et les statuettes votives permettent d'identifier la divinité honorée comme étant Aphrodite.
Epoque Romaine : Après la restructuration de la zone, la divinité honorée était Bona Dea.

**Bibliographie**

A.W. van Buren, in *AJA* 58, n° 4, 1954, p. 326 ; *Paestum, Città e territorio nelle colonie greche d'Occidente*, 1987, p. 41-44 ; J.G. Pedley & M. Torelli, *The Sanctuary of Santa Venera at Paestum*, Roma, 1993 ; J.G. Pedley, in E. Greco & F. Longo, *Paestum*, 2000, p. 65-66 ; M. Barra Bagnasco, in E. Greco & F. Longo, *Paestum*, 2000, 67-72 ; E.M. de Juliis, in E. Greco & F. Longo, *Paestum*, 2000, p. 73-76 ; M. Silvestrini, in E. Greco & F. Longo, *Paestum*, 2000, p. 77-82.

**Numéro Carte** 64

| | |
|---|---|
| **Nom du Site** | Santa Venera |
| **Cité d'appartenance** | Poseidonia |
| **Ville Moderne** | Capaccio |
| **Type** | Nécropole urbaine |

**Sources Anciennes**

**Localisation**

Le même site que la fiche précédente, à une centaine de mètres à l'est et au sud-est du sanctuaire, sans une démarcation nette entre le sanctuaire et la nécropole.

| | | | |
|---|---|---|---|
| **Coordonnées IGM** | F 198 III NO | **Fourchette d'occupation** | Protohistoire - Antiquité tardive |
| **Protohistoire** | Epoque protohistorique | **VIIe, VIe et Ve siècle** | Ve |
| **IVe siècle - début IIIe** | IVe | **Période Romaine** | époque républicaine et impériale |
| **Dernière fréquentation attestée** | Antiquité Tardive | **Identification** | 1907 |

**Structures**

Protohistoire : des traces de trous de poteaux montrent une occupation de la zone avant l'arrivée des Grecs.
VIe : Une seule tombe datable de la fin du VIe a été trouvée.
Ve : Les reprise des fouilles entre 1979 et 1984 a permis de préciser le plan de la nécropole et la datation des 248 tombes datables du Ve (entre le début du siècle et 430 environ, avec une concentration entre les années 470 et 450). L'organisation spaciale des tombes est très rigoureuse, avec un espacement de 1,5m entre les tombes, toutes orientées selon des axes parallèles est-ouest ; la nécropole est bien délimitée entre un mur d'enceinte et une route construite dans la première moitié du Ve.
IVe : À l'est du noyau du Ve siècle, les recherches ont mis au jour au moins 150 tombes datables entre l'extrême fin du Ve et le début du IIIe, dont la majorité sont à mettre à la fin du IVe. La présence de sept espaces funéraires surmontés de petits *naiskoi* est remarquable, de même type que ceux du Gaudo et de la Licenella. Une seconde route a été datée de la première moitié du IVe : la route passe au milieu de la nécropole du Ve, sans respecter les tombes.

**Matériel**

Ve : le mobilier des tombes est caractérisé par une grande sobriété, caractéristique des tombes grecques de cette époque. 15% des tombes ne présentent aucun mobilier. Les objets retrouvés sont surtout des lécythes, des *pelikai*, des amphores, des *skyphoi* et des jarres à eau, aussi bien attiques que de fabrication locale. Dans les tombes masculines on retrouve des strigiles en bronze. Des grands contenants, des cratères et des amphores de transport ont été trouvés dans le remplissage qui recouvrait les tombes ; ils étaient utilisés pour le rituel funéraire.
IVe : Les tombes lucaniennes suivent le schéma typique des autres nécropoles de IVe.

**Bibliographie**

E. Greco, 1979, p. 13 ; A. Pontrandolfo, in *AION ArchStAnt*, 1979, p. 30-31 ; M. Cipriani, in *Atti Taranto*, 1982, p. 429; M. Cipriani, in *Atti Taranto*, 1983, p. 294-295 ; M. Cipriani, in *Atti Taranto*, 1984 ; M. Cipriani, in *Museo di Paestum*, 1986, p. 103-108 et 111 ;
*Paestum, Città e territorio nelle colonie greche d'Occidente*, 1987, p. 41-44 ;
A. Pontrandolfo et A. Rouveret, *Le Tombe dipinte di Paestum*, 1992, p. 368-370 ;

**Numéro Carte** 65

| | |
|---|---|
| **Nom du Site** | Licinella |
| **Cité d'appartenance** | Poseidonia |
| **Ville Moderne** | Capaccio |
| **Type** | Nécropole urbaine |

**Sources Anciennes**

**Localisation**

Zone immédiatement au sud de la zone urbaine de Poseidonia, délimitée par le Capodifiume au nord.

| | | | |
|---|---|---|---|
| **Coordonnées IGM** | F 198 III NO | **Fourchette d'occupation** | fin du Ve - IIIe |
| **Protohistoire** | | **VIIe, VIe et Ve siècle** | fin du Ve |
| **IVe siècle - début IIIe** | IVe | **Période Romaine** | IIIe |
| **Dernière fréquentation attestée** | IIIe | **Identification** | 1805 |

**Structures**

Fin du Ve-IVe : Au moins 91 tombes, dont une tombe peinte, ont été retrouvées pendant les explorations systématiques des années 1967-1968.
En plus de la nécropole lucanienne, on a la notice de quelques structures en pierre en proximité de la muraille de la cité.
Fin du IVe : en 1936, P.C. Sestieri a trouvé un petit temple funéraire (hérôon), fouillé une deuxième fois en 1947 ; finalement il a été complètement détruit par les labours agricoles dans les années 1950. P.C. Sestieri met en relation ce petit temple et les deux retrouvés dans la nécropole du Gaudo. Il restait 5 assises en façade, 3 sur les côtés et 2 derrière. L'édifice a été daté de la fin du IVe siècle ou du début du IIIe, à partir de l'analyse des éléments architecturaux.

**Matériel**

Fin du Ve-IVe : les fouilles du XIXe siècle ont porté à la découverte de nombreux vases, aujourd'hui exposés dans plusieurs musées européens, surtout à Madrid. Parmi ces vases, on relève le célèbre cratère, signé par Assteas, représentant la folie d'Héraclès (Madrid, 11094, L.369).
Fin du IVe-début du IIIe : les éléments architectoniques qui ont permis la datation du petit hérôon sont ses corniches. En comparaison avec les exemples issus du temple italique du centre urbain, P.C. Sestieri propose de dater l'édifice de la Licenella d'une époque antérieure à la construction du temple urbain, c'est-à-dire entre la fin du IVe et les premières décennies du IIIe. Il serait également antérieur aux deux autres hérôa de la nécropole du Gaudo.

**Bibliographie**

G. Bamonte, *Le Antichità pestane*, Napoli, 1819, p. 85-86 ; P. C. Sestieri, *NSc*, 1948, p. 170-184 (temple funéraire) ; M. Napoli, in *Atti Taranto*, 1967, p. 226 ;
E. Greco, 1979, p. 13, n° 5 ;
*Paestum, Città e territorio nelle colonie greche d'Occidente*, 1987, p. 44 ;
A. Pontrandolfo et A. Rouveret, *Le Tombe dipinte di Paestum*, 1992, p. 371.

**Numéro Carte** 66

| | |
|---|---|
| **Nom du Site** | Lupata-Torre |
| **Cité d'appartenance** | Poseidonia |
| **Ville Moderne** | Capaccio |
| **Type** | Sanctuaire Sub-urbain |

**Sources Anciennes**

**Localisation**

Zone à l'ouest de la muraille de Paestum, autour de la localité actuelle de Torre.

| | | | |
|---|---|---|---|
| **Coordonnées IGM** | F 198 III NO | **Fourchette d'occupation** | VIe - IIIe |
| **Protohistoire** | | **VIIe, VIe et Ve siècle** | VIe - Ve |
| **IVe siècle - début IIIe** | IVe - début IIIe | **Période Romaine** | |
| **Dernière fréquentation attestée** | IIIe | **Identification** | 1820-1830 |

**Structures**

VIe-Ve : Entre 1820 et 1830 on a découvert un grand dépôt votif, pillé au cours de ces années. En 1966, à 300 mètres à ouest de l'angle de la muraille, un petit édifice sacré a été exploré, livrant des morceaux de terre cuite architectonique archaïque. De plus, un mur en pierre long de 50m et quelques chapiteaux archaïques avaient été déjà identifiés en 1932 par A. Marzullo à une brève distance du lieu sacré.
IVe : Le dépôt votif est aussi attesté à l'époque hellénistique, avec la présence d'un certain nombre de terres cuites.
IIIe : Il s'agit d'un petit monument (*naïskos*), servant probablement de salle à manger, dont l'entrée était ornée de deux colonnes. La construction de l'édifice utilise du matériel plus ancien en remploi. Sous ce premier niveau, une stipe a aussi été découverte.

**Matériel**

VIe-Ve : Le matériel votif archaïque se composait essentiellement de statuettes masculines et féminines, celles-ci avec le porcin. Cette iconographie a permis l'attribution du petit sanctuaire à Déméter et Koré.
IVe : Le matériel votif hellénistique est représenté par quelques exemples de tanagra, des erotes et des colombes en terre cuite, ainsi que des vases miniatures, tels des coupelles, des petits plats sur peid et des petits *kantharoi*. On remarque aussi la présence d'une petite tête féminine en marbre, probablement représentant Aphrodite.
IIIe : La stipe a été datée du IIIe et l'iconographie de la figure féminine autorise l'identification d'un culte à Aphrodite.

**Bibliographie**

M. Napoli, in *Atti Taranto*, 1966, p. 246 ;
M. Cipriani, in *Museo di Paestum*, 1986, p. 57-60 ;
*Paestum, Città e territorio nelle colonie greche d'Occidente*, 1987, p. 44-45.

**Numéro Carte** 67

| | |
|---|---|
| **Nom du Site** | S. Giuseppe di Giungano |
| **Cité d'appartenance** | Poseidonia |
| **Ville Moderne** | Giungano |
| **Type** | Nécropole |

**Sources Anciennes**

**Localisation**

Situé à 6 Km. au sud de Poseidonia, sur la pente nord d'une petite colline.

| | | | |
|---|---|---|---|
| **Coordonnées IGM** | F 198 III SO | **Fourchette d'occupation** | IVe |
| **Protohistoire** | | **VIIe, VIe et Ve siècle** | |
| **IVe siècle - début IIIe** | 330 - 320 | **Période Romaine** | |
| **Dernière fréquentation attestée** | IVe | **Identification** | 1981 |

**Structures**

IVe : Une seule tombe a été découverte dans cette petite nécropole. La tombe est à ciste en dalles de travertin avec une couverture à double pente.

**Matériel**

IVe : Cette tombe possédait un riche matériel, composé d'une ceinture de bronze, de plusieurs fragments céramiques à vernis noir (une patère, deux oinochoai et des fragments de skyphoi), ainsi qu'une marmite de céramique commune. Le matériel de la tombe permet la datation entre 330 et 320.
Aux alentours de cette tombe, divers fragments de céramique achrome, de vases à vernis noire et de tuiles, mais la tombe est la seule construction découverte dans cette zone.

**Bibliographie**

*Paestum, Città e territorio nelle colonie greche d'Occidente*, 1987, p. 45.

**Numéro Carte** 68

| | |
|---|---|
| **Nom du Site** | Tempa di Lepre |
| **Cité d'appartenance** | Poseidonia |
| **Ville Moderne** | Capaccio |
| **Type** | Nécropole |

**Sources Anciennes**

**Localisation**

Localité située sur le col d'une petite colline (80m), sur la rive droite du Solofrone, à proximité de Varco Cilentano, à 4,5 Km de Poseidonia.

| | | | |
|---|---|---|---|
| **Coordonnées IGM** | F 198 III NO | **Fourchette d'occupation** | IVe |
| **Protohistoire** | | **VIIe, VIe et Ve siècle** | |
| **IVe siècle - début IIIe** | IVe | **Période Romaine** | |
| **Dernière fréquentation attestée** | IVe | **Identification** | |

**Structures**

IVe : Une nécropole pillée trouvée sur le versant sud du col.

**Matériel**

IVe : À cause du pillage des tombes, aucun mobilier n'a pu être récupéré.
Des explorations de superficie ont attesté la présence de nombreux fragments de céramique à vernis noir et de tuile le long du Solofrone jusqu'au pied de la colline de Giungano au nord.

**Bibliographie**

E. Greco, 1979, p. 15, n° 17 ;
*Paestum, Città e territorio nelle colonie greche d'Occidente*, 1987, p. 45.

**Numéro Carte** 69

| | |
|---|---|
| **Nom du Site** | Isca di S. Martino |
| **Cité d'appartenance** | Poseidonia |
| **Ville Moderne** | Agropoli |
| **Type** | Nécropole |

**Sources Anciennes**

**Localisation**

Plaine située à environ 7 km au sud de Poseidonia.

| | | | |
|---|---|---|---|
| **Coordonnées IGM** | F 198 III SO | **Fourchette d'occupation** | IVe |
| **Protohistoire** | | **VIIe, VIe et Ve siècle** | |
| **IVe siècle - début IIIe** | IVe | **Période Romaine** | |
| **Dernière fréquentation attestée** | IVe | **Identification** | |

**Structures**

IVe : Ont été trouvé uniquement des fragments de décoration architecturale et des dalles de travertin, sans aucune structure visible.

**Matériel**

IVe : Le matériel comprend : un fragment de colonne cannelée en pierre, un fragment de chapiteau décoré avec une bande à ovules et plusieurs fragments de dalle de travertin, dont un côté court d'une tombe à couvercle à double pente. L'interprétation faite à propos des fragments architectoniques propose qu'il s'agit du matériel de décharge ; les dalles de travertin mènent à croire qu'il s'agisse aussi d'une petite nécropole à cet endroit.

**Bibliographie**

*Paestum, Città e territorio nelle colonie greche d'Occidente*, 1987, p. 45-46.

**Numéro Carte** 70

| | |
|---|---|
| **Nom du Site** | Giungano - Campo sportivo |
| **Cité d'appartenance** | Poseidonia |
| **Ville Moderne** | Giungano |
| **Type** | Non Déterminé |

**Sources Anciennes**

**Localisation**

8 km de Poseidonia, au dessous de la localité moderne de Giungano, dans la vallée du Torrente Tremonti, un petit afluent du Solofrone.

| | | | |
|---|---|---|---|
| **Coordonnées IGM** | F 198 III SE | **Fourchette d'occupation** | Protohistoire - époque romaine |
| **Protohistoire** | Protohistoire | **VIIe, VIe et Ve siècle** | |
| **IVe siècle - début IIIe** | IVe | **Période Romaine** | sans datation possible |
| **Dernière fréquentation attestée** | époque romaine | **Identification** | |

**Structures**

Aucune structure trouvé in situ.

**Matériel**

IVe : Pendant les travaux de construction d'un centre sportif, on a trouvé des nombreux fragments de céramique à vernis noir de IVe siècle, ainsi que des fragments d'*impasto*.
Epoque Romaine : Malgré les travaux récents, qui ont complètement bouleversé cette zone, nous pouvons tout de même reconnaître des traces de la présence d'une occupation pendant la période romaine : fragments de cocciopesto et de briques avec du mortier.

**Bibliographie**

*Paestum, Città e territorio nelle colonie greche d'Occidente*, 1987, p. 46.

**Numéro Carte** 71

| | |
|---|---|
| **Nom du Site** | Trentinara |
| **Cité d'appartenance** | Poseidonia |
| **Ville Moderne** | Trentinara |
| **Type** | Etablissement |

**Sources Anciennes**

**Localisation**

Dans la commune voisine de Capaccio-Paestum, dans la localité Piano Molito

| | | | |
|---|---|---|---|
| **Coordonnées IGM** | F 198 III SE | **Fourchette d'occupation** | Préhistoire - IVe |
| **Protohistoire** | préhistoire | **VIIe, VIe et Ve siècle** | |
| **IVe siècle - début IIIe** | IVe | **Période Romaine** | |
| **Dernière fréquentation attestée** | IVe | **Identification** | 1977 |

**Structures**

Préhistoire : dans la localité de Piano Molito, une mission américaine de 1977 avait rencontré la présence d'un établissement apénninique.
IVe : aucune structure n'a été trouvée.

**Matériel**

IVe : en plus des fragments d'*impasto*, des fragments de céramique à vernis noir du IVe ont également été trouvés. Dans la localité de Vale S. Nicola, une exploration de juin 1987 a mis au jour une vaste zone contenant des fragments de céramique à vernis noir et de tuiles.

**Bibliographie**

R. Holloway, S.S. Lukesh, N. Nabers, in *JFA*, 5, 1978, p. 133-144 ;
*Paestum, Città e territorio nelle colonie greche d'Occidente*, 1987, p. 46.

**Numéro Carte** 72

| | |
|---|---|
| **Nom du Site** | Eredita |
| **Cité d'appartenance** | Poseidonia |
| **Ville Moderne** | Agropoli |
| **Type** | Nécropole |

**Sources Anciennes**

**Localisation**

Fraction de Ogliastro Cilento, à environ 12 km de Poseidonia, sur une des collines qui enferment la plaine du Sele, à l'emplacement des rues Pesto et C. Pisacane.

| | | | |
|---|---|---|---|
| **Coordonnées IGM** | F 198 III SO | **Fourchette d'occupation** | IVe |
| **Protohistoire** | | **VIIe, VIe et Ve siècle** | |
| **IVe siècle - début IIIe** | 350 - 340 | **Période Romaine** | |
| **Dernière fréquentation attestée** | IVe | **Identification** | 1929 |

**Structures**

IVe : Une petite nécropole découverte à l'emplacement des rues Pesto et C. Pisacane. Au total, on a découvert 4 tombes, les deux premières masculines (armes et cratère) La zone n'a jamais fait l'objet d'une étude systématique. Des notices invérifiables indiquent la présence d'autres tombes lucaniennes dans la zone de Pianolungo, à sud-est de Eredita.

**Matériel**

IVe : La première tombe lucanienne à ciste a été découverte en 1929 par une fouille clandestine de laquelle nous avons pu récupéré seulement un casque en bronze. En 1948, une autre tombe a été explorée et a livré 16 vases et 2 monnaies en bronze illisibles. Les vases sont : 5 lécythes, 1 cratère, 1 coupe, 1 coupelle en miniature, 1 coupe creuse, 1 assiète à poisson, 1 couvercle, 1 marmite, 1 petite marmite, 1 guttus, 1 *skyphos* et 1 vases fragmentaire. Le matériel figuré - le *skyphos*, un lécythe et la coupe à figure rouge surpeinte - est attribué à l'atelier paestan d'Assteas-Python et a permis de dater la tombe entre 350 et 340. Une dernière intervention a été réalisée en 1963 et a livré 2 autres tombes, avec très peu de matériel, laissant penser qu'elles avaient été pillées avant la fouille officielle. On a récupéré uniquement un vase à vernis noir dans chaque tombe, respectivement une coupelle et un lécythe.

**Bibliographie**

P.C. Sestieri, “Eredita. Scavo di una tomba lucana”, in *NSc*, 1949, p. 185-189 ;
E. Greco, 1979, p. 14, n° 11 ;
P. Cantalupo, Acropolis. *Appunti per una storia del Cilento*, Agropoli, 1980, p. 6, n. 1 ;
*Paestum, Città e territorio nelle colonie greche d'Occidente*, 1987, p. 46.

**Numéro Carte** 73

**Nom du Site** Mattine

**Cité d'appartenance** Poseidonia

**Ville Moderne** Agropoli

**Type** Nécropole

**Sources Anciennes**

**Localisation**

C'est une des basses collines qui renferment au sud la plaine de Poseidonia, sur la rive gauche du Solofrone et qui marque la limite entre les communes de Capaccio et d'Agropoli.

**Coordonnées IGM** F 198 III SO

**Fourchette d'occupation** IVe

**Protohistoire**

**VIIe, VIe et Ve siècle**

**IVe siècle - début IIIe** milieu du IVe

**Période Romaine**

**Dernière fréquentation attestée** IVe

**Identification** 1972

**Structures**

IVe : Découverte en 1972, c'est une petite nécropole composée de 3 tombes masculines, d'après le matériel présentant des armes.

**Matériel**

IVe : Les armes comprennent des pointes de lance et des ceinturons en bronze. Les tombes sont datées entre le milieu et la fin du IVe.

**Bibliographie**

E. Greco, 1979, p. 14, n° 9 ;
*Paestum, Città e territorio nelle colonie greche d'Occidente*, 1987, p. 47.

**Numéro Carte** 74

| | |
|---|---|
| **Nom du Site** | Castello di Agropoli |
| **Cité d'appartenance** | Poseidonia |
| **Ville Moderne** | Agropoli |
| **Type** | Sanctuaire Extra-urbain |

**Sources Anciennes**

Lycophron, *Alex.*, 722-725 ?

**Localisation**

Promontoire à 10 km au sud de Poseidonia, à l'emplacement du centre historique d'Agropoli, où se trouve aujourd'hui le château dit " sarrasin " ou " aragonais ".

| | | | |
|---|---|---|---|
| **Coordonnées IGM** | F 198 III SO | **Fourchette d'occupation** | Age du Bronze - IIIe |
| **Protohistoire** | Bronze final Xe - IXe | **VIIe, VIe et Ve siècle** | VIe - Ve |
| **IVe siècle - début IIIe** | IVe - début du IIIe | **Période Romaine** | |
| **Dernière fréquentation attestée** | IIIe | **Identification** | 1934 (Zancani Montuoro) |

**Structures**

Aucune structure antique n'a été trouvée sur ce site. Cependant, 3 fragments de terres cuites architectoniques prouvent l'existence d'un monument sacré. La divinité honorée ne peut être attestée qu'à partir du IVe, avec des terres cuites représentant Athéna.
En 1982, un petit sondage sur le côté oriental de la muraille du Château a livré du matériel de décharge, complètement mélangé, daté de l'Age du Bronze final (Xe-IXe) jusqu'à la fin du IVe ou au début du IIIe.

**Matériel**

VIIe-VIe : la plupart du matériel est datable entre la fin du VIIe et le courant du VIe, en particulier des coupes à bord "à filet" de production locale, des coupes de type ionien, *bucchero* campanien et nombreux fragments d'amphore de transport (corinthienne type A et B, ionien-marseillais, un fragment d'amphore de Samos) et surtout trois terres cuites architectoniques qui faisaient partie d'un toit à sima de type à baldaquin.
Ve : le matériel daté du Ve est très mal représenté.
IVe-début du IIIe : on remarque en particulier la présence de deux têtes de figurine représentant Athéna, similaire aux exemplaires de l'Athénaion urbain de Poseidonia.

**Bibliographie**

P. Zancani Montuoro, *ASCL*, 1954, p. 165 ;
E. Greco, *DdA*, 1974-1975, p. 104 ;
E. Greco, *DdA*, 1979, p. 51 ;
C.A. Fiammenghi, *AION ArchStAnt*, 1985, p. 54-68 ;
*Paestum, Città e territorio nelle colonie greche d'Occidente*, 1987, p. 47.

**Numéro Carte** 75

| | |
|---|---|
| **Nom du Site** | S. Felice |
| **Cité d'appartenance** | Poseidonia |
| **Ville Moderne** | Agropoli |
| **Type** | Etablissement |

**Sources Anciennes**

**Localisation**

Zone dans la vallée de l'actuelle gare d'Agropoli, à l'est de la ville moderne.

| | | | |
|---|---|---|---|
| **Coordonnées IGM** | F 198 III SO | **Fourchette d'occupation** | IVe - époque romaine |
| **Protohistoire** | | **VIIe, VIe et Ve siècle** | |
| **IVe siècle - début IIIe** | IVe | **Période Romaine** | sans datation possible |
| **Dernière fréquentation attestée** | époque romaine | **Identification** | 1979 |

**Structures**

IVe : aucune structure n'a été trouvée, mais la présence du matériel en superficie fait penser à un petit établissement rural.
Epoque romaine : en proximité de gare, en 1980 un petit sondage a mis au jour un four de la période romaine.

**Matériel**

IVe : un sondage exploratoire de superficie en 1979 a pu récupérer des fragments de céramique à vernis noir.
Epoque romaine : le même sondage de 1979 a livré aussi du matériel d'époque romaine et des tuiles.

**Bibliographie**

*Paestum, Città e territorio nelle colonie greche d'Occidente*, 1987, p. 48.

**Numéro Carte** 76

| | |
|---|---|
| **Nom du Site** | Contrada Galeota |
| **Cité d'appartenance** | Poseidonia |
| **Ville Moderne** | Agropoli |
| **Type** | Etablissement |

**Sources Anciennes**

**Localisation**

localité sur les pentes des collines immédiatement à l'est de la partie du littoral appelé S. Marco, située entre la tour du même nom au nord et le centre habité d'Agropoli.

| | | | |
|---|---|---|---|
| **Coordonnées IGM** | F 198 III SO | **Fourchette d'occupation** | IVe |
| **Protohistoire** | | **VIIe, VIe et Ve siècle** | |
| **IVe siècle - début IIIe** | IVe | **Période Romaine** | |
| **Dernière fréquentation attestée** | IVe | **Identification** | |

**Structures**

IVe : Aucune structure n'a été trouvée, mais le matériel céramique nous permet de proposer la présence d'un petit établissement.

**Matériel**

IVe : Une prospection de surface sur le terrain agricole a récupéré fragments de céramique à vernis noir, de tuiles et de grands contenants.

**Bibliographie**

*Paestum, Città e territorio nelle colonie greche d'Occidente*, 1987, p. 48.

**Numéro Carte** 77

| | |
|---|---|
| **Nom du Site** | Contrada Galiano |
| **Cité d'appartenance** | Poseidonia |
| **Ville Moderne** | Agropoli |
| **Type** | Etablissement |

**Sources Anciennes**

**Localisation**

Colline de Contrada Galeota, du côté du littoral S. Marco, un peu plus haut que le site précédent.

| | | | |
|---|---|---|---|
| **Coordonnées IGM** | F 198 III SO | **Fourchette d'occupation** | IVe - époque romaine |
| **Protohistoire** | | **VIIe, VIe et Ve siècle** | |
| **IVe siècle - début IIIe** | IVe | **Période Romaine** | sans datation possible |
| **Dernière fréquentation attestée** | époque romaine | **Identification** | |

**Structures**

IVe : malgré l'absence de structure, le matériel trouvé couvrant une fourchette chronologique assez étendue indiquerait un établissement d'une importante longévité.

**Matériel**

IVe-IIIe : En 1979 un sondage en surface a restitué quelques fragments de céramique à vernis noir, de céramique commune et de tuiles datables entre le IVe et le IIIe.
Epoque romaine : le même sondage a récupéré aussi des fragments de céramique d'époque romaine.

**Bibliographie**

*Paestum, Città e territorio nelle colonie greche d'Occidente*, 1987, p. 48.

**Numéro Carte** 78

| | |
|---|---|
| **Nom du Site** | Muoio |
| **Cité d'appartenance** | Poseidonia |
| **Ville Moderne** | Agropoli |
| **Type** | Nécropole |

**Sources Anciennes**

**Localisation**

Vallée de Muoio, à environ 1 km au sud d'Agropoli et à l'ouest de la Contrada Cupa, plus précisément dans la propriété Serra.

| | | | |
|---|---|---|---|
| **Coordonnées IGM** | F 198 III SO | **Fourchette d'occupation** | IVe |
| **Protohistoire** | | **VIIe, VIe et Ve siècle** | |
| **IVe siècle - début IIIe** | seconde moitié du IVe | **Période Romaine** | |
| **Dernière fréquentation attestée** | IVe | **Identification** | 1967 |

**Structures**

IVe : Cette nécropole est composée de 10 tombes, dont 6 masculines, 3 féminines et 1 incertaine, d'après le matériel rencontré.

**Matériel**

IVe : le mobilier typiquement masculin était composé de ceinturons en bronze, lames de poignard en fer et, dans la tombe numéro 6, une cuirasse. Le mobilier féminin, présent en 3 tombes, comprenait des vases tels que le *lebès gamikos*, des *hydrai* et des bijoux (coliers et fibules d'argent). Tout le matériel céramique figuré est attribué à l'atelier d'Assteas-Python, à l'exception d'une des tombes féminines, la numéro 8, attribué à un atelier de la dernière phase de production paestane. Cette uniformité du matériel nous fait supposer que la nécropole fut utilisé uniquement entre le milieu et la fin du IVe siècle.

**Bibliographie**

M. Napoli, in *Atti Taranto*, 1967, p. 228-229 ;
M. I. Finley, in *Atti Taranto*, 1967, p. 326-327 ;
E. Greco, 1979, p. 15, n° 14 ;
*Paestum, Città e territorio nelle colonie greche d'Occidente*, 1987, p. 48.

**Numéro Carte** 79

| | |
|---|---|
| **Nom du Site** | Contrada Cupa |
| **Cité d'appartenance** | Poseidonia |
| **Ville Moderne** | Agropoli |
| **Type** | Nécropole |

**Sources Anciennes**

**Localisation**

À 1 km au sud d'Agropoli, à l'embouchure du Muoio, dans la propriété Volpe.

| | | | |
|---|---|---|---|
| **Coordonnées IGM** | F 198 III SO | **Fourchette d'occupation** | IVe |
| **Protohistoire** | | **VIIe, VIe et Ve siècle** | |
| **IVe siècle - début IIIe** | milieu du IVe | **Période Romaine** | |
| **Dernière fréquentation attestée** | IVe | **Identification** | 1975 |

**Structures**

IVe : En 1975, une fouille a découvert une nécropole composée de 2 tombes lucaniennes, dont une masculine.

**Matériel**

IVe : Le mobilier des tombes se composait des armes, un ceinturon en bronze et une pointe de lance en fer, ainsi que de la céramique à vernis noir. La céramique figurée des deux tombes est attribuée à l'atelier d'Assteas-Python et a permis leur datation dans le milieu du IVe.
Outre la nécropole, en 1979, un morceau d'une colonne en pierre non cannelée a été trouvé en remploi dans un mur de la propriété moderne, sans qu'on puisse savoir la provenance.

**Bibliographie**

E. Greco, 1979, p. 14, n° 12 ;
*Paestum, Città e territorio nelle colonie greche d'Occidente*, 1987, p. 48.

**Numéro Carte** 80

| | |
|---|---|
| **Nom du Site** | Contrada Vecchia |
| **Cité d'appartenance** | Poseidonia |
| **Ville Moderne** | Agropoli |
| **Type** | Nécropole avec habitat |

**Sources Anciennes**

**Localisation**

Petite colline à environ 3 km au sud-est d'Agropoli et à 12 km de Poseidonia, en proximité du cours du fleuve Testene.

| | | | |
|---|---|---|---|
| **Coordonnées IGM** | F 198 III SO | **Fourchette d'occupation** | IVe |
| **Protohistoire** | | **VIIe, VIe et Ve siècle** | |
| **IVe siècle - début IIIe** | 350-340 | **Période Romaine** | |
| **Dernière fréquentation attestée** | IVe | **Identification** | 1967 (Napoli) |

**Structures**

IVe : Une tombe peinte à chambre avec deux dépositions, une première masculine et une seconde féminine, a été découverte en 1967. La tombe comportait un décor peint sur 3 parois : une scène de retour de guerrier, une scène de course de quadrige et une scène de combat de gladiateurs.
L'importance de cette tombe est sa localisation : elle semble être le témoignage le plus au sud d'une occupation paestane du territoire.

**Matériel**

IVe : Le matériel de cette tombe inclut environ 65 pièces, avec des vases figurés attribués à l'atelier Assteas-Python, dont une hydrie représentant le mythe de Bellérophon signée, et au peintre d'Altavilla, probablement appartenant aussi au même atelier. Le mobilier masculin est caractérisé par la présence de vases à vernis noir : cratère, *skyphos*, assiète à poissons, amphore à col, lécythe, coupes, coupelle et patère, ainsi qu'un strigile et une lame de couteau en fer. Le mobilier de la tombe féminine était composé de vases à vernis noir : hydrie, *lebès gamikos*, *lékane*, *phialai*, terre cuites miniature, amphore à col, lécythe et patère, ainsi que trois monnaies en bronze de production véline.
Dans l'espace d'environ 100m autour de la tombe, plusieurs fragments de céramique commune et de tuiles semblent nous indiquer l'existence d'une ferme et de sa petite nécropole.

**Bibliographie**

M. Napoli, in *Atti Taranto*, 1967, p. 228-229 ; A. Bottini et E. Greco, "Tomba a camera dal territorio pestano: alcune considerazioni sulla posizione della donna", in *DialArch*, VIII, 2, 1974-1975, p. 231-274 ; A. Pontrandolfo et A. Rouveret, *Le Tombe dipinte di Paestum*, 1992, p. 372-376 ;
E. Greco, 1979, p. 15, n° 15 ;
*Paestum, Città e territorio nelle colonie greche d'Occidente*, 1987, p. 49.

**Numéro Carte** 81

| | |
|---|---|
| **Nom du Site** | Madonna del Carmine |
| **Cité d'appartenance** | Poseidonia |
| **Ville Moderne** | Agropoli |
| **Type** | Nécropole |

**Sources Anciennes**

**Localisation**

Situé à environ 2km à sud-est du centre habité d'Agropoli, sur la rive droite du Testene, entre le fleuve et la voie ferrée.

| | | | |
|---|---|---|---|
| **Coordonnées IGM** | F 198 III SO | **Fourchette d'occupation** | IVe - époque républicaine |
| **Protohistoire** | | **VIIe, VIe et Ve siècle** | |
| **IVe siècle - début IIIe** | seconde moitié du IVe | **Période Romaine** | époque républicaine |
| **Dernière fréquentation attestée** | époque romaine républicaine | **Identification** | 1969 |

**Structures**

IVe : En 1969, on a trouvé une tombe lucanienne masculine, d'après son mobilier.
Epoque romaine : à environ 100 m à l'ouest de la tombe, un sondage de sauvetage en 1984 a découvert les structures d'une villa de l'époque romaine républicaine. Dans les niveaux antérieurs à la construction de la villa, on a retrouvé des nombreux fragments de céramique à vernis noir.

**Matériel**

IVe : le mobilier de la tombe comportait une ceinture en bronze et un fragment d'une lame de couteau. Sous les fondations de la villa romaine, des fragments de céramique à vernis noir montrent une fourchette d'occupation plutôt étendue dans cette zone.

**Bibliographie**

E. Greco, 1979, p. 15, n° 16 ;
*Paestum, Città e territorio nelle colonie greche d'Occidente*, 1987, p. 49.

**Numéro Carte** 82

| | |
|---|---|
| **Nom du Site** | Tresino |
| **Cité d'appartenance** | Poseidonia |
| **Ville Moderne** | Agropoli |
| **Type** | Sanctuaire Extra-urbain ? |

**Sources Anciennes**

Charax, *apud* Steph. Byz., s.v. *Troizè* ; Eustath., *ad. Iliad.* II, 561 ; Lycophron, *Alex.*, 722-725 ?

**Localisation**

Promontoire et colline au sud d'Agropoli, aux confins du territoire des villes modernes d'Agropoli et de Castellabate, à 700 m de la Punta Tresino, dans la localité Savuvo.

| | | | |
|---|---|---|---|
| **Coordonnées IGM** | F 209 IV NO bis | **Fourchette d'occupation** | VIe - IVe |
| **Protohistoire** | | **VIIe, VIe et Ve siècle** | VIe - Ve |
| **IVe siècle - début IIIe** | IVe | **Période Romaine** | époque républicaine |
| **Dernière fréquentation attestée** | époque romaine républicaine | **Identification** | 1951 |

**Structures**

Son nom a été mis en rapport avec le " Trezene " de l'Italie, évoqué par les sources anciennes. Pourtant, l'existence d'un centre habité n'a jamais été confirmé par les trouvailles archéologiques.
Epoque romaine : P.C. Sestieri a trouvé en 1951 une terrasse soutenue par deux traits d'un mur construit avec des gros blocs carrés. Les fouilles de l'École Française de Rome entre 1978 et 1980 ont pu dater le mur après l'implantation de la colonie de droit latin, en 273 av. J.-C. Les mêmes fouilles ont aussi récupéré les fondations d'une villa de type rural de l'époque médio-républicaine.
Dans la zone, ont été trouvés plusieurs signes d'un travail de la pierre locale, tels divers blocs portant des traces de taille et une cuve double de sarcophage.

**Matériel**

VIe : Le matériel de remplissage d'une fosse de la terrasse est datable du courant du VIe : fragments de céramique corinthienne, de céramique à bande de type ionique et d'amphores commerciales. Les fragments les plus anciens sont d'une amphore corinthienne datée de 580-560. Le matériel grec devient un peu plus fréquent uniquement à partir du second quart, et peut-être même au troisième quart, du VIe siècle, à peu près au moment de la fondation de Vélia. L'analyse de ce matériel n'a donné aucun signe majeur de prestige ou de fonction rituelle : à part quelques fragments corinthiens d'importation rien ne peut confirmer une fonction sacrée à l'endroit, mais cela reste l'hypothèse la plus vraisemblable.
IVe : Plusieurs fragments de céramique à vernis noir, notamment des vases ouverts.

**Bibliographie**

P.C. Sestieri, " Scoperte presso la Punta Tresino ", in *BdA*, 1952, p. 247-252;
G. Vallet, in *Atti Taranto*, 1967, p. 136 ; E. Greco, 1979, p. 15, n° 13 ;
X. Lafon, G. Sauron, D. Theodorescu, H. Tréziny, "La terrasse de Punta Tresino (Agropoli). Campagnes de fouilles 1978, 1979 et 1980", in *MEFRA*, 97, 1985, 1, p. 47-134 ;
*Paestum, Città e territorio nelle colonie greche d'Occidente*, 1987, p. 49-50.

**Numéro Carte** 83

| | |
|---|---|
| **Nom du Site** | Punta Licosa |
| **Cité d'appartenance** | Poseidonia |
| **Ville Moderne** | Castellabate |
| **Type** | Sanctuaire Extra-urbain ? |

**Sources Anciennes**

Lycophron, *Alexandra*, v.722-725

**Localisation**

Promontoire au sud de San Marco de Castellabate, qui renferme le golfe poseidoniate, aujourd'hui appelé Golfe de Salerno.

| | | | |
|---|---|---|---|
| **Coordonnées IGM** | F 209 IV SO bis | **Fourchette d'occupation** | ? |
| **Protohistoire** | | **VIIe, VIe et Ve siècle** | |
| **IVe siècle - début IIIe** | | **Période Romaine** | |
| **Dernière fréquentation attestée** | | **Identification** | |

**Structures**

Aucune structure n'a été trouvée dans cet endroit. Le témoignage littéraire est le seul indice d'un probable sanctuaire à Poséidon (Enipeus) qui pourrait être situé dans le promontoire.

**Matériel**

**Bibliographie**

P. Zancani Montuoro, " Il Poseidonion di Poseidonia ", *ASCL*, XXIII, fasc. III-IV, 1954, p. 173-179 ; H. Tréziny, " Autour de la fondation de Poseidonia ", *AION ArchStAnt*, XIV, 1992, p. 46-50.

**Numéro Carte** 84

| | |
|---|---|
| **Nom du Site** | Postiglione |
| **Cité d'appartenance** | Poseidonia ? |
| **Ville Moderne** | Postiglione |
| **Type** | Sanctuaire Extra-urbain |

**Sources Anciennes**

**Localisation**

Situé à 1 km de la rive droite du Calore actuel, dans la zone de la vallée, en proximité de la route entre Postiglione et Castelcivita

| | | | |
|---|---|---|---|
| **Coordonnées IGM** | F 198 IV SE | **Fourchette d'occupation** | fin du IVe - début du IIIe |
| **Protohistoire** | | **VIIe, VIe et Ve siècle** | |
| **IVe siècle - début IIIe** | seconde moitié du IVe | **Période Romaine** | |
| **Dernière fréquentation attestée** | IIIe | **Identification** | 1927 |

**Structures**

IVe : En 1927, une première fouille de sauvetage, suivie des recherches plus étendues entreprises la même année, a découvert un petit dépôt votif, sans aucune structure visible. Depuis cette date, aucun travail de recherche n'a été entrepris dans cette localité.

**Matériel**

IVe : Le matériel, mélangé à des pierres, a été trouvé dans deux trinchées excutées par les archéologues du début du XXe siècle. De ce fait, il n'est pas certain si le site était un petit lieu de culte ou tout simplement un dépôt de déblais, mais l'hypothèse la plus convaincante est celle d'un lieu sacré. Le dépôt, probablement votif, était constitué principalement des statuettes de type " Tanagra " datables entre la fin du IVe et le début du IIIe siècle. La concomitance de statuettes d'Athéna, d'hermaphrodites et des figurines féminines est comparable au petit sanctuaire de Capodifiume (numéro 40) et à quelques exemples venant du sanctuaire urbain septentrional. Avec les terres cuites, on a trouvé également un vase à vernis noir, 9 vases à parfum (unguentari) et une monnaie datée du milieu du IIIe.

**Bibliographie**

Archivio del museo archeologico di Salerno, fascicolo 95, cat. G ; Soprintendenza alle Antichità di Napoli, prot. n. 2554 du 4.07.1927 ; Soprintendenza alle Antichità di Napoli, prot. n. 3289 du 11.07.1927 ; Soprintendenza alle Antichità di Napoli, prot. n. 4550 du 31.08.1927 ; M. Cipriani, " Postiglione: materiali da un santuario rurale ai margini del territorio pestano ", in *Apollo, Bollettino dei Musei provinciali del Salernitano*, X, 1994, Napoli, p. 11-39.

UNIVERSITE DE PARIS X – NANTERRE

ECOLE DOCTORALE 395 « MILIEUX, CULTURES ET SOCIETES DU PASSE ET DU PRESENT »

**THESE**

pour obtenir le grade de

**DOCTEUR DE L'UNIVERSITE DE PARIS X – NANTERRE**

**HISTOIRE ET ARCHEOLOGIE DES MONDES ANCIENS**

soutenue et présentée publiquement par

**Airton POLLINI**

le 23 février 2008

# Frontières et territoires en Grande Grèce. Archéologie et histoire des représentations

Volume II. Annexes

Sous la direction de

**Madame Agnès Rouveret, professeur à l'Université de Paris X**

devant un jury composé du directeur et de

Madame Michèle Brunet, professeur à l'Université de Lyon II

Madame Angela Pontrandolfo, professeur à l'Université de Salerne (Italie)

Monsieur Pierre Carlier, professeur à l'Université de Paris X

Monsieur Pedro Paulo Funari, professeur à l'Université d'État de Campinas (Brésil)

L’objectif de ce catalogue est de présenter l’ensemble des sites archéologiques appartenant aux trois cités analysées, Sybaris, Métaponte et Poseidonia. Puisque notre travail vise l’étude de ces cités pendant la période grecque et d’hégémonie lucanienne pour le cas de Poseidonia, les notices se concentrent sur cette époque. Dans le souci de donner un panorama plus complet des données archéologiques, nous avons inclus sous forme plus abrégée les informations qui concernent les autres périodes d’occupation des cités, aussi bien avant l’arrivée des colons grecs qu’après pendant l’époque romaine.

Pour les cités de Sybaris et de Métaponte, les numéros indiqués suivent l’ordre de nos commentaires tels qu’ils apparaissent dans le volume 1. Pour Poseidonia, le catalogue est organisé selon la numérotation effectuée lors de la publication du volume *Paestum, Città e territorio nelle colonie greche d’Occidente* en 1987. Nous avons rajouté deux sites qui n’apparaissaient pas dans la publication de 1987 : Punta Licosa et Postiglione ; pour ces derniers, nous avons attribué un numéro à la suite de ceux déjà existants (n° 83 et 84). Certains sites ont été dédoublés en deux fiches différentes par commodité de présentation, surtout quand il s’agissait de sites ayant deux fonctions distinctes (sanctuaire et nécropole) ou de deux sites probablement différents mais retrouvés à grande proximité. Dans ces cas, deux fiches présentent le même numéro.

Ce catalogue a été conçu comme une base de données numérique, ce qui explique l’organisation en forme de rubriques. Cette forme d’organisation permet l’interrogation de la base de données selon plusieurs critères différents et la séparation de la description en diverses rubriques simplifie une consultation rapide des sites. Nous avons choisi d’imprimer le catalogue dans sa forme de base de données et de commenter les descriptions des sites dans le corps du texte principal. Une brève explication des choix pour l’organisation des rubriques est donc nécessaire.

Le nom du site suit le nom italien tel qu'il a été mentionné dans les publications de référence. Il nous a semblé absurde de traduire ces noms qui sont, en majorité, des lieux-dits.

La localisation donne une brève description du lieu où le site se situe. Dans plusieurs cas, la localisation mentionne des propriétés privées, qui peuvent changer de propriétaire et de nom. Elle ne se prétend donc pas constituer un guide permettant de retrouver le lieu précis des trouvailles. Ces données ne sont pas disponibles dans les publications. Dans le cas de Poseidonia, un projet de l'Université de Salerne a pour but de réaliser un SIG (Système d'information géographique) complet et précis, avec géo-référencement des sites archéologiques.

La fourchette d'occupation donne simplement l'indication du début jusqu'aux derniers signes de l'occupation du site. Elle est complétée par une séparation en périodes : « protohistorique » correspond à tout ce qui précède l'arrivée des colons grecs ; « VIIe, VIe et Ve siècles » est la phase correspondant à l'occupation grecque ; « IVe siècle – début IIIe » inclut toute la période qui va jusqu'à la conquête romaine de la région. Cette distinction chronologique essaie de rendre compte de l'hégémonie lucanienne sur Poseidonia, qui va de la fin du V$^{e}$ siècle jusqu'à 273 av. J.-C. ; « Période romaine » est un terme très vague qui regroupe une longue période dès la conquête romaine de la région jusqu'à la fin de l'Antiquité. Pour cette dernière époque, rares sont les notices postérieures au Haut Empire. Il faut noter que toutes les dates sont avant notre ère, sauf mention contraire.

L'identification indique le moment de la découverte du site et, éventuellement, le responsable des fouilles entre parenthèses.

Dans les rubriques « structures » et « matériel », nous avons organisé les informations par ordre chronologique. Cette présentation tente de simplifier et de classer les données archéologiques des structures construites d'un côté et du matériel retrouvé

de l'autre. Surtout pour ce qui est du matériel, nous n'avons pas cherché à décrire sa totalité pour deux raisons. D'une part, les données sont très inégales entre un site et l'autre et les rubriques auraient des formes trop disparates pour une base de données. Nous avons essayé d'énumérer toutes les classes de matériel présentes, en indiquant certains des objets plus importants, soit qu'il s'agisse d'objets de prestige, soit qu'ils permettent une datation plus précise. D'autre part, les données complètes de fouilles nous semblent superflues pour le propos de notre travail et peuvent être trouvées dans la bibliographie présentée dans chaque fiche.

Les références bibliographiques sont présentées dans ce catalogue selon les abréviations de l'Année Philologique. Les ouvrages et articles cités plusieurs fois sont abrégés comme suit :

*Atti Taranto = Atti dei convegni internazionali di studi sulla Magna Grecia*, vols. 1-46, Tarente: Istituto per la Storia e l'Archeologia della Magna Grecia, 1961-2006.

M.A. Ardovino, 1986 = ARDOVINO, A. M. *I Culti di Paestum antica e del suo territorio*, Salerne: Club di Salerno Est. Rotary International, 1986.

J. C. Carter 1980 = CARTER, J. C. *A Burying ground in the territory of Metaponto, Attività archeologica in Basilicata 1964-1977. Scritti in onore di Dinu Adamesteanu*, Matera: Edizioni Meta, 1980.

J. C. Carter 1981 = CARTER, J. C. *Rural settlement at Metaponto, Archaeology and Italian society. Prehistoric, Roman and Medieval studies*, Oxford1981.

J. C. Carter 1987 = CARTER, J. C. *Agricoltura e pastorizia in Magna Grecia (tra Bradano e Basento)*, G. PUGLIESE-CARRATELLI (éd.) *Magna Grecia. 2. Lo sviluppo politico, sociale ed economico*, Milan1987.

J. C. Carter 1994 = CARTER, J. C. *Sanctuaries in the chora of Metaponto*, S. E. ALCOCK et R. OSBORNE (éds.), *Placing the gods. Sanctuaries and sacred space in Ancient Greece*, Oxford1994.

I. E. M. Edlund 1987 = EDLUND, I. E. M. *The Gods and the place. Location and function of sanctuaries in the countryside of Etruria and Magna Graecia (700-400 BC)*, Stockholm1987.

G. Genovese 1999 = GENOVESE, G. *I Santuari rurali nella Calabria greca, Studia archeologica*, 102, Rome: L'Erma di Bretschneider, 1999.

E. Greco, 1979 = GRECO, E. *Ricerche sulla chora poseidoniate: il paesaggio agrario dalla fondazione della città alla fine del sec. IV a.C.*, *DdA*, 1, Rome1979.

R. Leone 1998 = LEONE, R. *Luoghi di culto extraurbani d'età arcaica in Magna Grecia*, Florence: Casa Editrice Le Lettere - Università degli studi di Torino, 1998.

Museo di Paestum = *Il Museo di Paestum. Appunti per una lettura critica del percorso espositivo*, Agropoli: Cassa Rurale ed Artigiana di Capaccio, 1986.

M. Osanna 1992 = OSANNA, M. *Chorai coloniali da Taranto a Locri. Documentazione archeologica e ricostruzione storica*, Rome: Istituto Poligrafico e Zecca dello Stato, 1992.

Paestum Città e territorio 1987 = E. GRECO, A. STAZIO et G. VALLET (éds.), *Paestum, Città e territorio nelle colonie greche d'Occidente*, 1, Tarente: Istituto per la Storia e l'Archeologia della Magna Grecia, 1987.

A. Pontrandolfo et A. Rouveret, *Le Tombe dipinte di Paestum*, 1992 = PONTRANDOLFO, A. et ROUVERET, A. *Le Tombe dipinte di Paestum*, Modena: Franco Cosimo Panini, 1992.

*Villaggi fluviali*, 1984 = PEDUTO, P. *Villaggi fluviali nella pianura pestana del secolo VII. La chiesa e la necropoli di San Lorenzo di Altavilla Silentina*, Salerne1984.

G. Voza, *BdA*, 1964 = VOZA, G. *Notiziario*, *BA*, XLIV; fasc. 1, serie IV, 1964.

# Annexe 1

# Catalogue des sites archéologiques de Sybaris

# Annexe 2

# Catalogue des sites archéologiques de Métaponte

# Annexe 3

# Catalogue des sites archéologiques de Poseidonia

UNIVERSITE DE PARIS X – NANTERRE
ECOLE DOCTORALE 395 « MILIEUX, CULTURES ET SOCIETES DU PASSE ET DU PRESENT »

**THESE**

pour obtenir le grade de

**DOCTEUR DE L'UNIVERSITE DE PARIS X – NANTERRE**

**HISTOIRE ET ARCHEOLOGIE DES MONDES ANCIENS**

soutenue et présentée publiquement par

**Airton POLLINI**

le 23 février 2008

# Frontières et territoires en Grande Grèce. Archéologie et histoire des représentations

Volume III. Cartes et illustrations

Sous la direction de

**Madame Agnès Rouveret, professeur à l'Université de Paris X**

devant un jury composé du directeur et de

Madame Michèle Brunet, professeur à l'Université de Lyon II

Madame Angela Pontrandolfo, professeur à l'Université de Salerne (Italie)

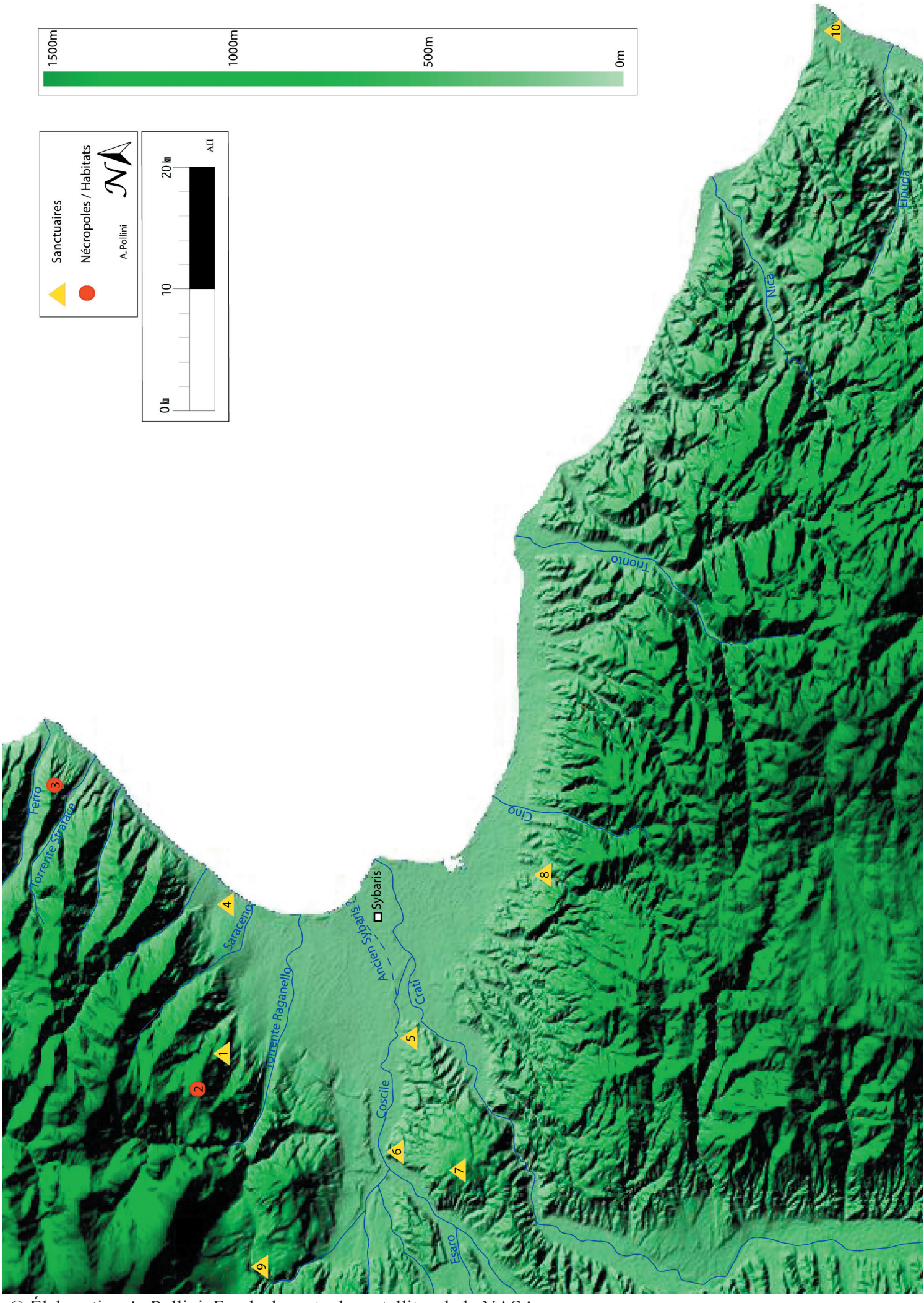
Monsieur Pierre Carlier, professeur à l'Université de Paris X

Monsieur Pedro Paulo Funari, professeur à l'Université d'État de Campinas (Brésil)



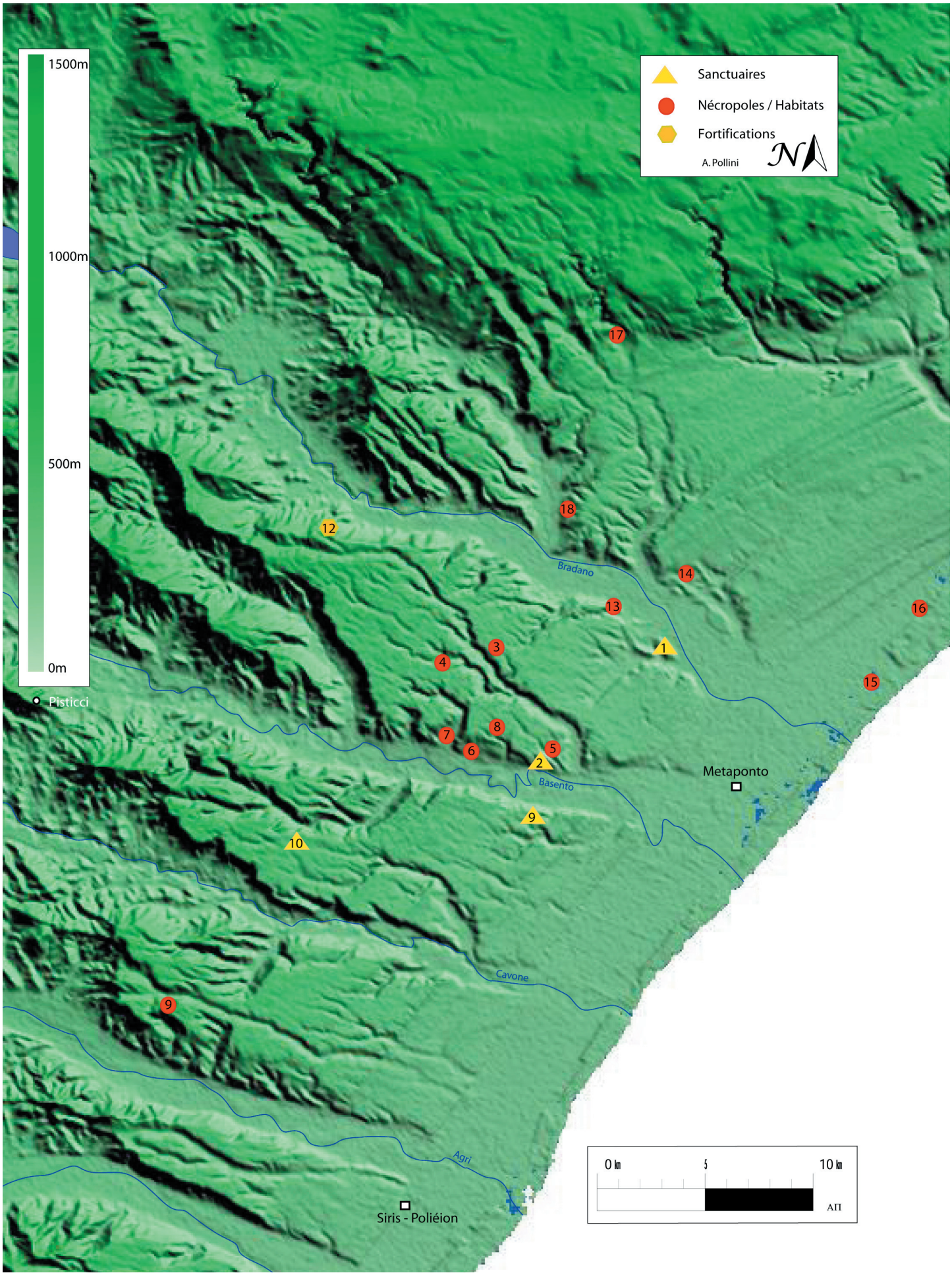

© Élaboration A. Pollini

# Territoire de Sybaris - principaux sites



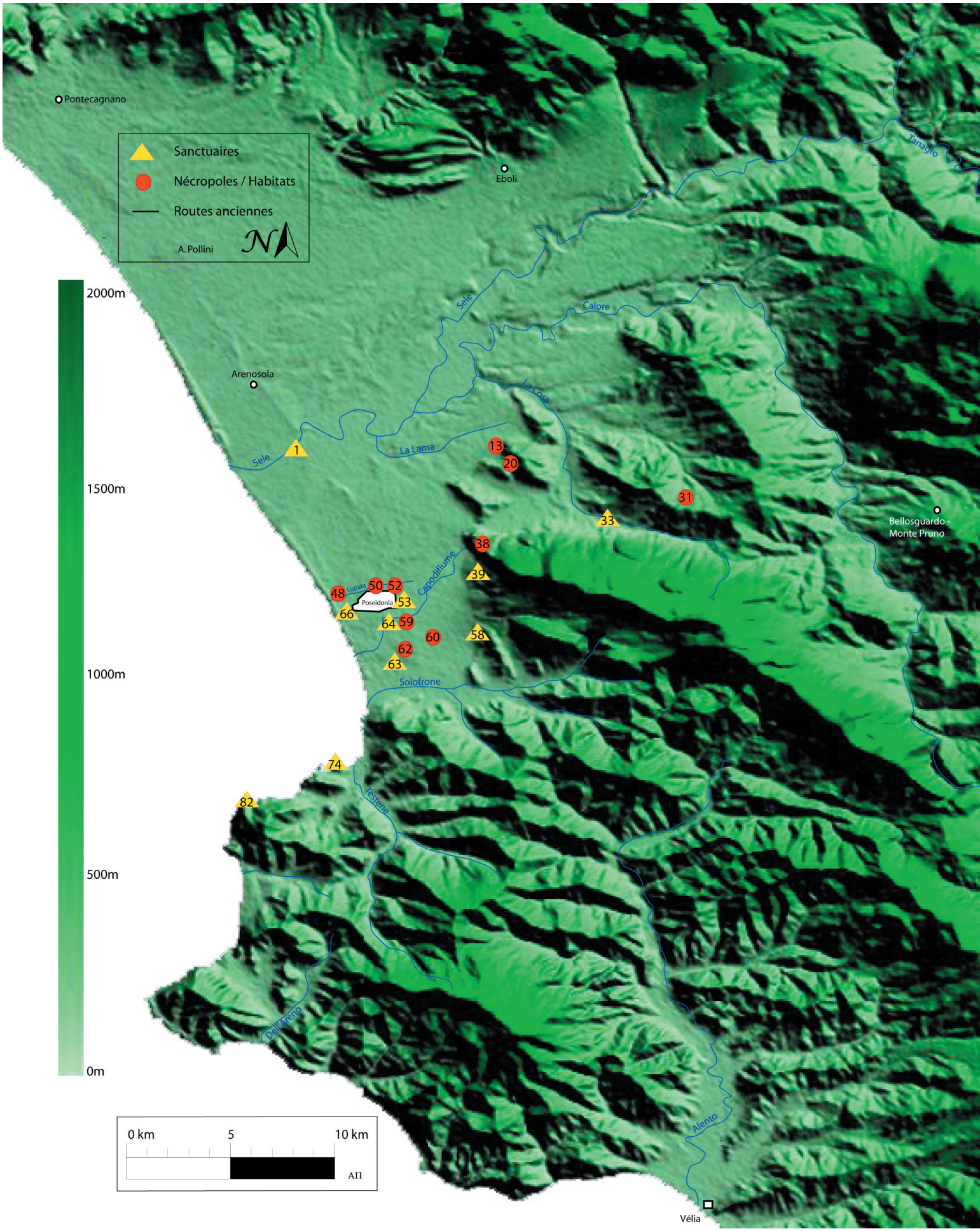

© Élaboration A. Pollini. Fonds de carte des satellites de la NASA

# Territoire de Métaponte - principaux sites



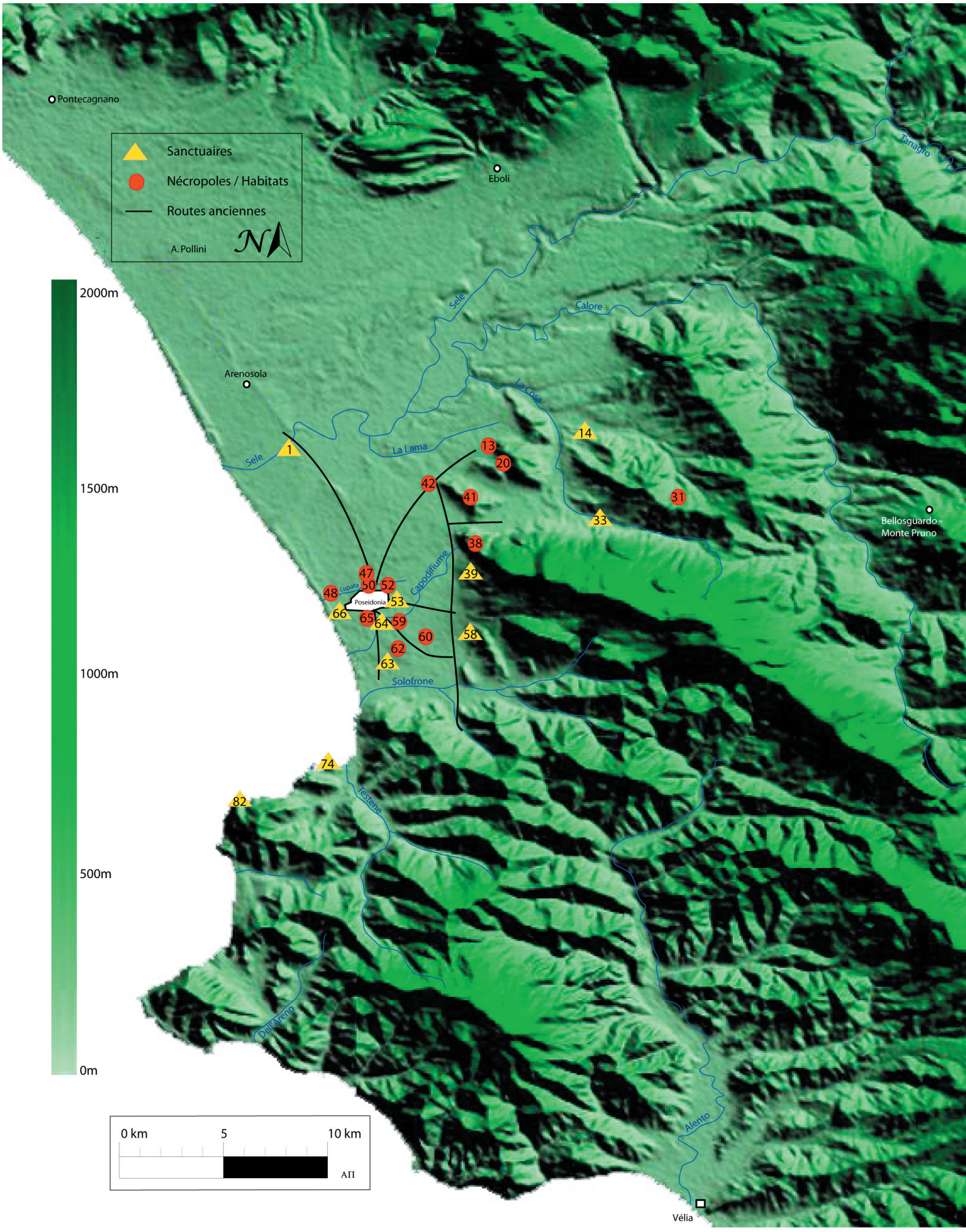

© Élaboration A. Pollini. Fonds de carte des satellites de la NASA

# Territoire de Poseidonia à la fin du VI^e siècle



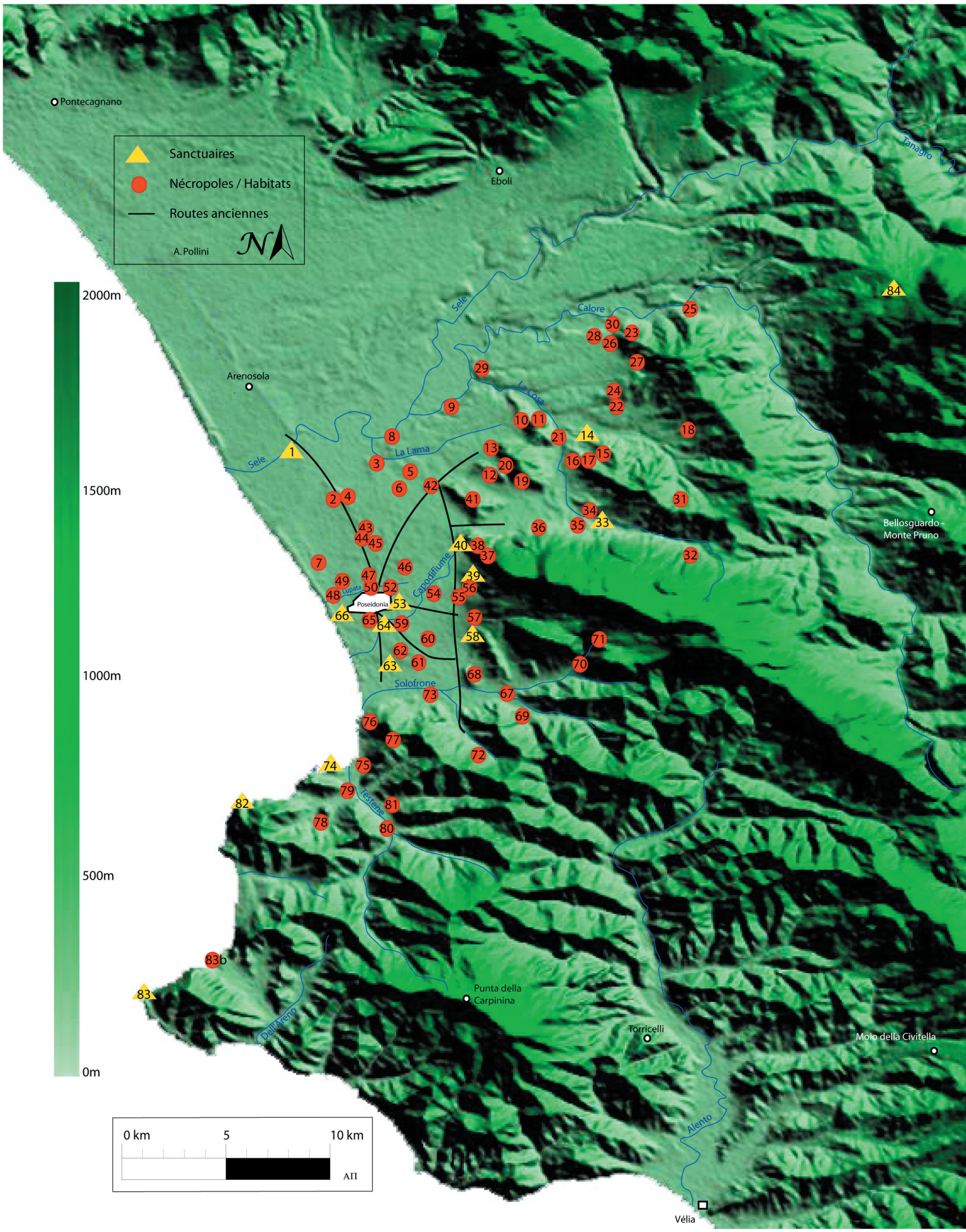

© Élaboration A. Pollini. Fonds de carte des satellites de la NASA

# Territoire de Poseidonia au V^e siècle




© Élaboration A. Pollini. Fonds de carte des satellites de la NASA

# Territoire de Poseidonia à la fin du IVe siècle




© Élaboration A. Pollini. Fonds de carte des satellites de la NASA

# Peintures de la Tombe du Plongeur



Plaque de Couverture



Plaque Nord



Plaque Sud

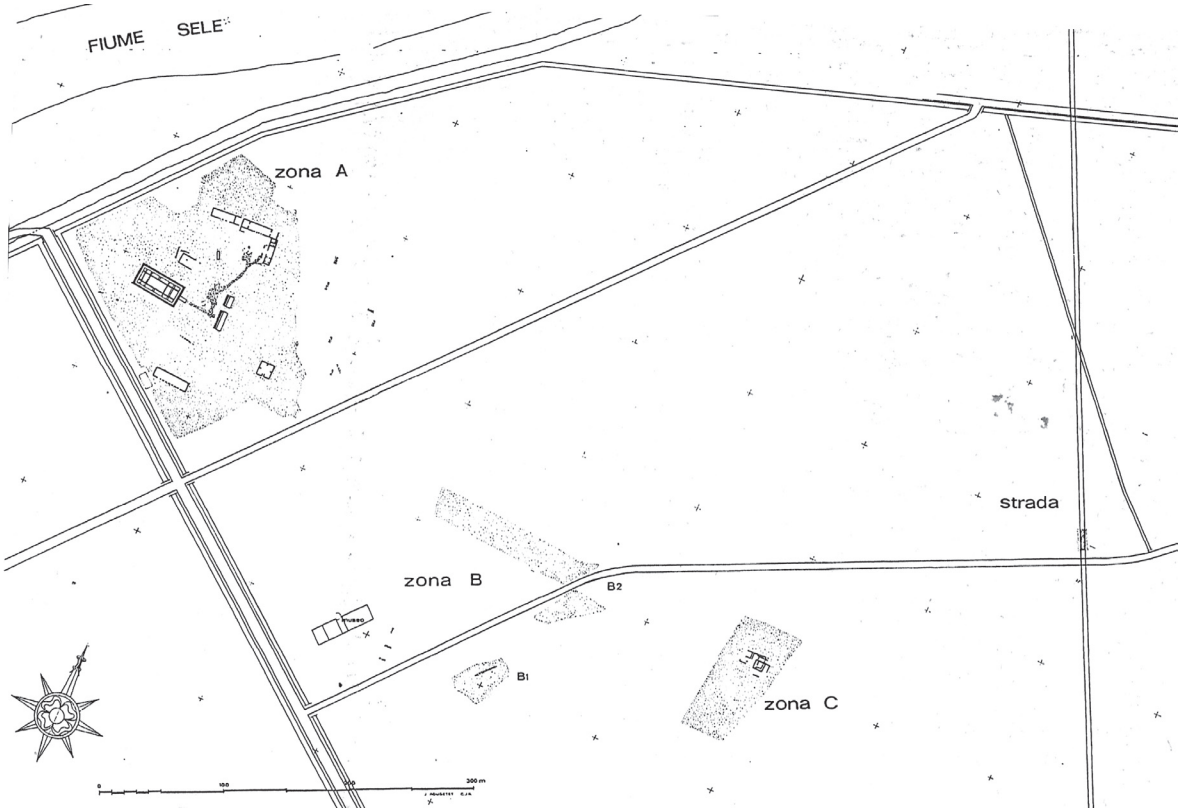


Plaque Ouest

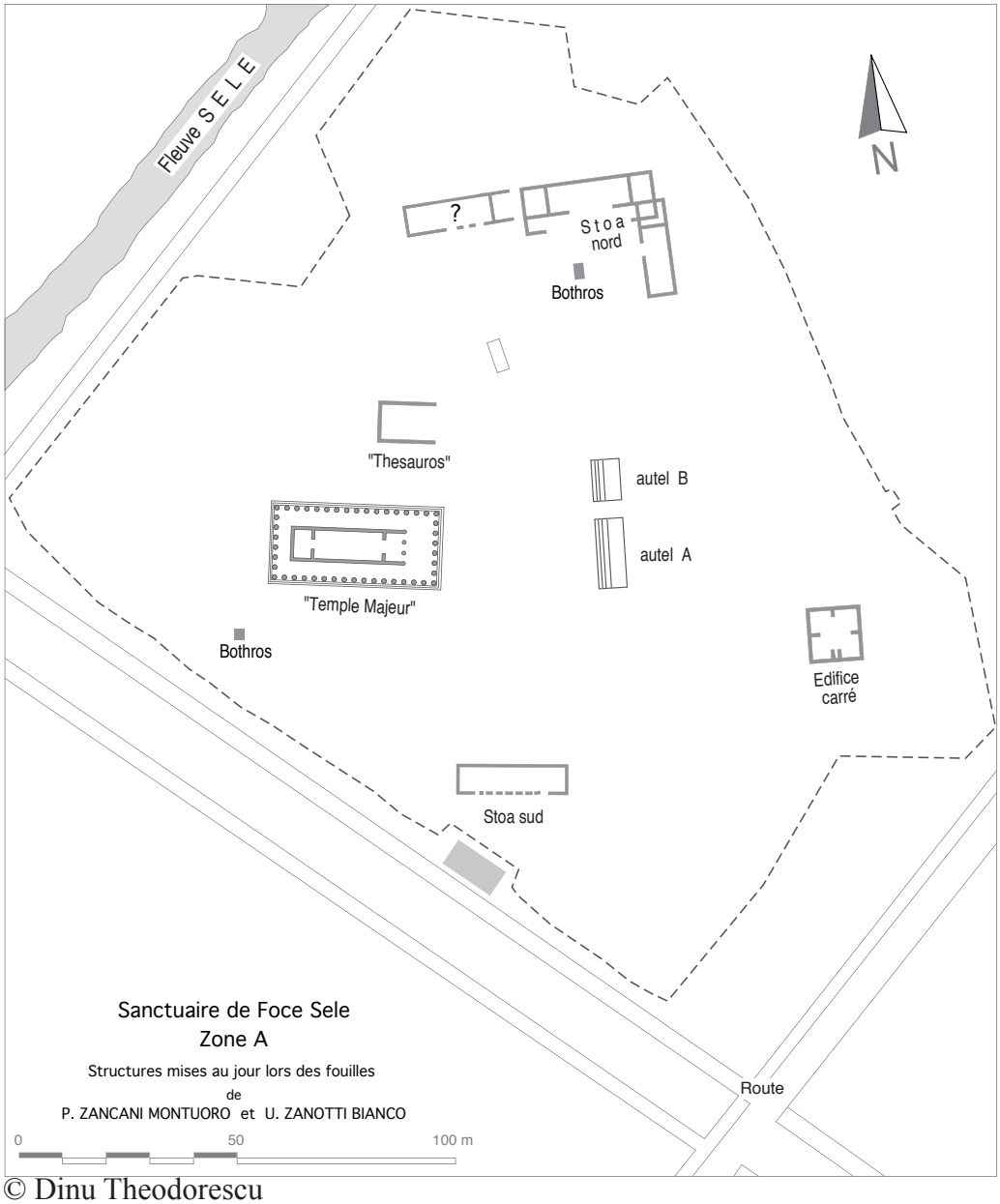


Plaque Est

© Clichés A. Pollini




© P. Zancani Montuoro et U. Zanotti Bianco, *Heraion alla foce Sele, Rome*, 1954.




© Dinu Theodorescu

# Métopes archaïques de l'Héraion du Sele



01



02



03



04



05



06



07



08



09



10



11



12



13



14



15

© Clichés A. Pollini

# Métopes archaïques de l'Héraion du Sele



16



17



18



19



20



21



22



23



24



25



26



27



28



29



30

© Clichés A. Pollini

# Métopes archaïques de l'Héraion du Sele

© Clichés A. Pollini



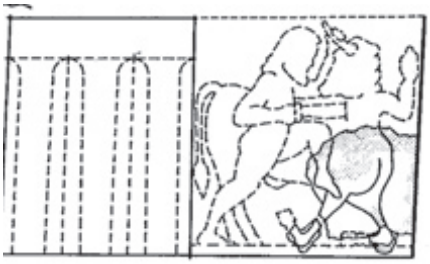
31



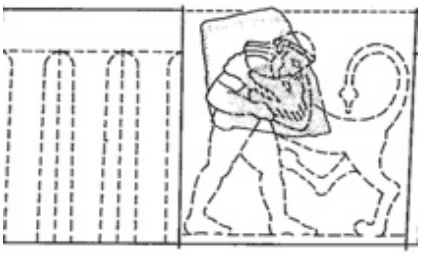
32



33



34



35



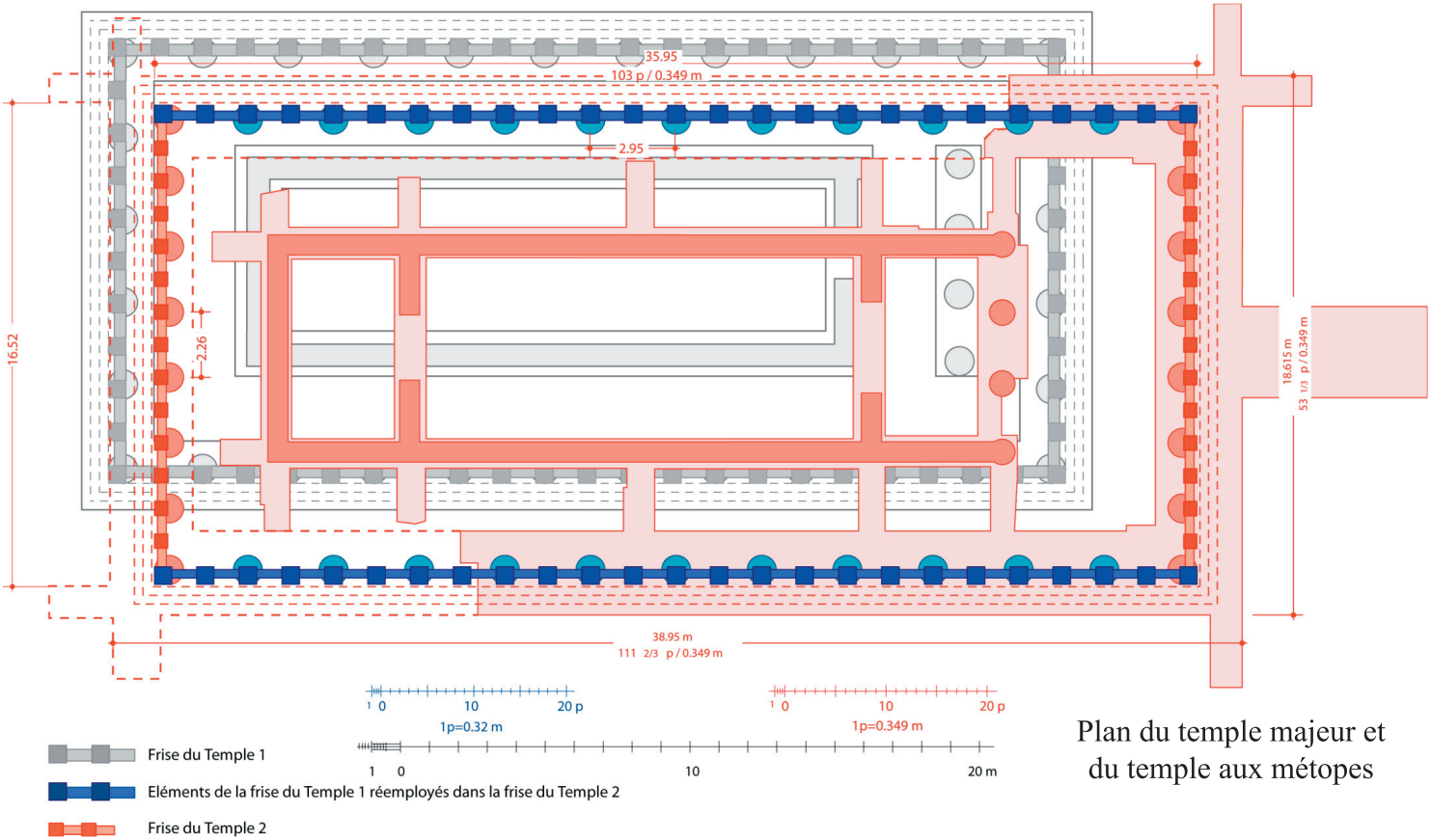
36



37



38




Plan du temple majeur et du temple aux métopes

© Dinu Theodorescu

# Photographies du territoire de Poseidonia


Plaine, partie sud


Plaine, partie centrale


Plaine, partie nord.
Promontoire de Sorrento et Capri au fond


Plaine, partie nord.
Promontoire de Sorrento et Capri au fond


Plaine, partie nord.
Madonna del Granato au premier plan


Vallée au nord du mont Capaccio

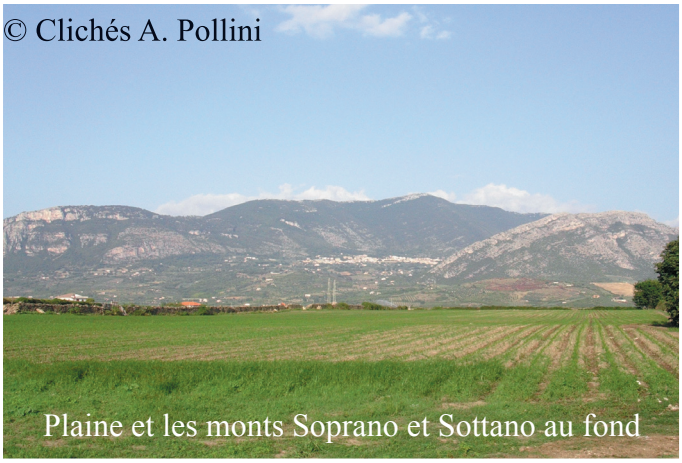

Plaine et les monts Capaccio et Soprano au fond


Plaine et le mont Soprano au fond

© Clichés A. Pollini

# Photographies du territoire de Poseidonia

© Clichés A. Pollini



Plaine et les monts Soprano et Sottano au fond



Plaine et le mont Sottano au fond



Plaine et les monts Soprano et Sottano au fond



Plage et le promontoire de Sorrento au fond



Plage et les promontoires de Punta Tresino et de Punta Licosa au fond



Mont Tresino vu du sud. © Cliché D. D'Auria



Punta Licosa. © Cliché D. D'Auria



Punta Licosa et le promontoire de Sorrento et Capri au fond. © Cliché D. D'Auria